
A-B[ommier]
1920

Docteur R. BOMMIER

"*Unguibus et rostro*"

Notre Sauvagine et sa Chasse

CHASSE - CLASSIFICATION - DESCRIPTION
de tous les Oiseaux de Marais, de Rivière et de Mer
susceptibles d'être rencontrés en France, en Belgique,
en Angleterre, en Suisse.



1920

L'auteur s'excuse auprès du lecteur des ERRATA qui ont échappé aux corrections et le prie de vouloir bien rectifier :

— *Page* 37, fin de la légende, au lieu de " diminution de la *disposition* " lire *dispersion*.
— *Page* 39, *ligne* 37 au lieu de " *pour ainsi* " des questions de cuisine, lire " *pour ainsi dire* ".
— *Page* 40, *ligne* 12, doses moitié *moindre* lire *moindres*.
— *Page* 51, *ligne* 28, étude même *rapides*, lire *rapide*.
— *Page* 56, 2e avant dernière ligne, au lieu de " le gui ou *membrane* inférieure " lire *membrure*.
— *Page* 114, 15e *ligne*, au lieu de *aciéré* lire *acéré*.
— *Page* 127, au lieu de le Garrot, *Clagula glancion*. lire *Clangula glaucion*.
— *Page* 135, *ligne* 12, au lieu de *dissensions*, lire *dissenssions*.
— *Page* 193, *ligne* 8, au lieu de *noir*, lire *noirs*.



"Unguibus et rostro"

Notre Sauvagine
ET
sa Chasse

CHASSE — CLASSIFICATION — DESCRIPTION
DE TOUS LES OISEAUX DE MARAIS, DE RIVIÈRE ET DE MER
SUSCEPTIBLES D'ÊTRE RENCONTRÉS EN FRANCE,
EN BELGIQUE, EN ANGLETERRE, EN SUISSE.

272 PAGES — 268 PHOTOGRAVURES

par le

Docteur R. BOMMIER

1920

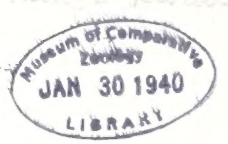
EN VENTE :
CHEZ L'AUTEUR : CHATEAU DE WARDRECQUES
PAS-DE-CALAIS.

Vulgarisation Scientifique et Sportive

OUVRAGES DU

Docteur R. BOMMIER

AUTOMOBILE



LE BRÉVIAIRE DU CHAUFFEUR

Septième édition. 5[e] tirage. 500 pages, 213 figures. Anatomie. Physiologie. Pathologie. Thérapeutique et Hygiène de la voiture automobile, des motocycles, des camions.

SUR LA ROUTE

Deuxième édition. 260 pages, 69 figures. Recueil de tous les principes de conduite des voitures automobiles et des motocycles. Etude de toutes les difficultés de la Route avec leur solution raisonnée. Textes législatifs en vigueur.

PETITE MÉCANIQUE

LE CHAUFFEUR A L'ATELIER

Troisième édition. 450 pages, 323 figures. Traité de petite mécanique d'amateur. Etude des métaux. Travail de ces métaux, du bois, du cuir. Recettes, tours de mains permettant d'opérer soi-même toutes les petites réparations. Notions d'électricité, etc.

HYGIÈNE

L'HYGIÈNE DU CHAUFFEUR

Etude du moteur humain. Son fonctionnement. Son hygiène. Hygiène de la peau, des yeux. L'automobilisme et les maladies. L'automobilisme et les accidents.

Table alphabétique des Oiseaux

Table alphabétique des Matières

SOMMAIRE

PREMIERE PARTIE

La Chasse

DEUXIEME PARTIE

Les Oiseaux

Chapitre IV. — Première CLASSE : Les **Palmés**.

*

Chapitre V. — Deuxième CLASSE : Les **Demi-Palmés**.

Chapitre VI. — Troisième CLASSE : Les **Non Palmés**.

Chapitre VII. — *Identification des individus.*

(Chacun des côtés des carrés du fond représente dix centimètres)

Sur le Seuil...

Un usage antique et... périmé voulait que tout ouvrage fût préfacé par une des gloires de la spécialité. On a dû s'apercevoir à l'usage que cette coutume n'avait d'autre valeur que celle d'un échange public d'hommages ou de flatteries et qu'elle ne concourait en rien au succès du livre.

La préface signée de la gloire était une politesse, un geste de courtoisie, une recommandation... Mais une recommandation n'a de valeur que si l'objet vanté en est réellement digne et de cette dignité c'est le public seul, pour lequel on écrit, qui est, en dernier ressort, le souverain juge.

Dans les œuvres de vulgarisation *l'introducteur célèbre peut être très inconnu, très loin de ce public. Il peut y avoir entre les deux tout ce qui sépare une divinité très haute de la foule.* Deus et Plebs...

Quand on travaille pour cette foule on a le droit de ne songer qu'à elle. Il a donc semblé préférable à l'auteur de dire tout simplement ce qu'il a voulu faire et comment il a estimé que cela devait être fait, puis de s'en remettre aux lecteurs pour le jugement définitif.

La chasse en tant qu'instinct sera aussi éternelle que l'homme. Mais les progrès de la civilisation, les progrès des armes à feu, l'accroissement du nombre des chasseurs, la démocratisation de la chasse, la faiblesse des juges dans la répression du braconnage, le manque du respect dû aux œufs et aux couvées épuiseront peu à peu toutes les chasses terriennes.

Beaucoup mieux et plus longtemps que toutes les chasses de bois et de plaine la chasse aux oiseaux d'eau résistera et la grande raison réside dans ce fait que les animaux qui l'alimentent sont en immense majorité des migrateurs *et qu'ils vont très loin, très haut, presque aux environs du pôle, mettre leurs couvées à l'abri du destructeur le plus aveugle et le plus cruel et parfaire, dans la solitude, l'éducation de la nichée avant de nous revenir.*

Ils imposent au moins de ce fait à l'homme la « trêve de la reproduction ».

Ceux de ces oiseaux qui nichent moins au Nord, en Angleterre, que sa situation géographique rend si favorable à la nidification des espèces aquatiques, ceux-là, sont l'objet de la part de nos voisins d'une protection efficace, rigoureuse, éclairée et il nous faut, en passant, témoigner à l'esprit sportif anglais toute notre admiration et toute notre gratitude.

La chasse des oiseaux d'eau *vivra donc plus que la chasse « terrienne » et elle est appelée à devenir de plus en plus le complément de celle-ci. Or ce qui caractérise la* chasse de la sauvagine *c'est l'extrême variété des oiseaux que l'on y rencontre. Alors que la véritable chasse terrienne comporte un très petit nombre d'espèces, la* chasse de la sauvagine *ne compte pas moins de* cent soixante *individus différents susceptibles d'être rencontrés dans notre pays.*

Admirablement située sur l'itinéraire des migrateurs, à l'aller comme au retour, la France, avec ses trois mers, la Manche, *l'*Atlantique, *la* Méditerranée, *offre un champ de tir incomparable. Cette richesse naturelle, appelée à être exploitée de jour en jour davantage n'a pas, à l'heure actuelle, la littérature qu'elle mérite et qu'elle attend.*

Evidemment il existe des chasseurs qui n'ont d'autre préoccupation et de plaisir que ceux de tuer n'importe quoi, n'importe où et n'importe comment. Mais il en est d'autres, et ils sont très nombreux, qui chassent en hommes de sport curieux et intelligents, en observateurs, tou-

jours heureux de s'instruire et qui unissent harmonieusement un exercice physique salutaire à des exercices de culture intellectuelle.

Pour ceux-là et si nous nous rappelons nos premières armes, nos premières ignorances, et nos premières difficultés, un livre né et conçu comme le présent ouvrage n'était peut-être pas inutile.

Souvent il faut avoir souffert avant d'être bon et souvent encore faut-il avoir été un apprenti livré à ses propres forces, besognant seul pour savoir, avant de pouvoir tenter d'enseigner aux autres et leur indiquer la manière d'apprendre, la bonne manière, celle de l'expérience.

Le chasseur de sauvagine qui veut s'instruire est, aujourd'hui encore pratiquement livré à [illegible].

S'il cherche le livre, l'ami éclairé, le conseiller, que trouve-t-il?

1° D'abord le petit ouvrage, mondain, le livre de bains de mer, le résumé succinct sans ordre et sans méthode où quelques oiseaux sont présentés en bouquet avec la préoccupation de faire de la littérature, de camper l'une à côté de l'autre telle et telle espèce parce que cela prête à des développements de style, à des antithèses, à des considérations poétiques au prix de quelques inexactitudes. Quelquefois des noms de terroir et des histoires de brigands sur la façon d'attirer ou de charmer les oiseaux...

2° En face l'ouvrage classique, le rigide in-folio, la Bible des ornithologistes, tout ce que la Science a de plus aride et de plus austère, de plus indigeste, de plus inassimilable, sorte de texte sacré où les appellations latines se succèdent comme dans une litanie, le catalogue, le livre sans pitié en un mot pour un simple chasseur qui voudrait bien savoir le nom de l'oiseau qu'il vient de capturer.

Tout est là. Tout se résume en ceci : « Comment cela s'appelle-t-il? » *Question mille fois posée et à laquelle répond seule parfois l'appellation « pâtoisante » de l'indigène...*

Et pourtant, avec le nom français, quelle joie de prendre alors l'in-folio, BUFFON *lui-même et de lire un chapitre intéressant sur la vie de sa victime, d'où elle venait, où elle allait, les lieux où elle niche, ses mœurs, les variations de son plumage suivant les saisons, l'âge, le sexe, etc., les façons de la capturer, les points où on a le plus de chance de la rencontrer.*

Mais le rigide in-folio, Monsieur, n'est pas fait pour le peuple. Il est l'œuvre de savants pour d'autres savants qui eux connaissent tous les noms des oiseaux et ne veulent plus se souvenir du temps où ils les ignoraient. L'in-folio *imposant est l'œuvre de compilateurs à lunettes pour armoires à vitrines...*

Voulez-vous y goûter?

« *Le* chevalier cul-blanc *est souvent appelé* Totanus ochropus. *C'est un tort...* LINNÉ
« *avoue avoir emprunté cette appellation à* ALDROVANDE *et à* GESNER *et ce nom doit s'écrire*
« ochrophus. *Est-ce bien au surplus* Totanus *qu'il faut dire, car* LINNÉ *a employé le mot* Tringa
« *et l'a consacré même à un genre entier et la loi de priorité voudrait que cette appellation fut*
« *respectée. Cependant une coutume fâcheuse ayant consacré* Totanus, *nous admettrons* Totanus
« *que nous étendrons à tous les chevaliers et nous abandonnerons* Tringa... »

Entre l'ouvrage mondain, incomplet, imprécis et le catalogue ornithologique orthodoxe il y a place, semble-t-il, pour une troisième conception.

*Répondre par une classification simple, exacte et claire à la première préoccupation du chasseur qui reste d'*identifier *un succès et de pouvoir mettre, à l'occasion, un nom sur un socle, classification nouvelle qui a secoué la poussière des vieux dogmes mais qui,* fidèle interprétation *de la Nature, conduit le chasseur* cito, tuto *et* jucunde, *rapidement, sûrement, et joyeusement, à l'identification désirée. A cet égard le tableau que le lecteur trouvera au milieu des pages qui vont suivre peut être un véritable lexique dans lequel on cherchera le nom d'un oiseau avec autant de facilité qu'un nom dans un dictionnaire.*

Le nom conquis, une NOTICE INDIVIDUELLE *est consacrée à chaque oiseau et donne dans un ordre invariable, facilitant la recherche d'un renseignement particulier :*

1° Le NOM FRANÇAIS, *suivi du* NOM LATIN *le plus employé; les* NOMS POPULAIRES *et l'*ÉTYMOLOGIE *souvent curieux et représentatifs.*

2° La TAILLE *moyenne, puissant moyen de diagnostic primitif.*

*3° L'*HABITAT, *qui, pour les migrateurs, doit être le lieu de nidification.*

4° La DESCRIPTION *suivant un plan toujours le même.*

5° Le GENRE DE NOURRITURE.

6° La NIDIFICATION.

7° Les MIGRATIONS.

8° Les MODES DE CHASSE.

9° Quelques REMARQUES PARTICULIÈRES *ne pouvant prendre place dans les rubriques précédentes.*

Si, dans ma classification, j'ai secoué des dogmes antiques, c'est qu'ils se sont effrités à l'examen comme ces momies d'Égypte qui tombent en poussière sous le regard.

J'en demande pardon aux savants, mais j'implore la satisfaction des chasseurs comme excuse.

Car ce livre se jette à corps perdu entre les deux : il a traduit les textes sacrés, il a remanié le saint édifice, dans l'intention de faire des premiers un alphabet et de substituer au Temple la Chaumière où pourra battre à l'aise le cœur du néophyte et son cerveau comprendre...

Et les savants auront la pitié grande car ils n'oublieront pas tout ce qu'ils doivent aux chasseurs. *Sans les chasseurs que d'oiseaux seraient passés inaperçus, que d'observations perdues, que de notions scientifiques restées dans l'ombre.*

L'étincelle dont jaillit bien souvent la lumière pour l'ornithologie c'est le coup de fusil!

Une ornithologie aimable, avenante, d'abord facile, provocante même, voilà ce que les savants, doivent, dans leur intérêt, admettre et encourager. Ils auront moins souvent la douleur de penser qu'un oiseau rare a été méconnu, sacrifié par une indifférence coupable ou une ignorance cruelle.

*
* *

Mais un texte descriptif reste toujours aride, si clair soit-il, quand le dessin ne vient l'illuminer. Déplorant que la photographie en couleurs ne puisse encore apporter à cette œuvre sa note complètement exacte je me suis attaché à photographier dans les poses les meilleures possibles les sujets les plus parfaits. Je les ai tous photographiés à une même échelle *afin que le simple examen des figures donne immédiatement* l'impression réelle de la taille de l'oiseau. *Il est bien évident que si on regarde le canard sauvage de cette série qui a la même taille que le canard domestique et dont les proportions sont de connaissance banale, on aura par là même les apparences proportionnelles de tous les autres oiseaux. Il ne peut être toléré, à notre avis, qu'on insère dans une œuvre ornithologique de vulgarisation un immense* Monsieur Perrichon *et un tout petit* Mont Blanc.

*De plus, cette question de la taille ayant au point de vue de l'*identification *une grosse importance, j'ai voulu que le lecteur ait immédiatement l'oiseau « dans l'œil » pour ainsi dire* sans même recourir à la comparaison *et au lieu de figurer des visions de rochers, de roseaux, de mer infinie ou de bateaux nombreux, dont le caractère postiche ne trompe personne, j'ai eu recours à un fond quadrillé légèrement, dont chaque carré représente dix centimètres de côté. La hauteur des pattes, la longueur du bec, du corps, etc.* « s'inscrivent » *d'elles-mêmes et sont constamment présentes à l'esprit.*

Les véritables œuvres d'enseignement sont tenues à une clarté permanente et n'ont pas le droit de présenter un canard *aussi imposant qu'un* fou de Bassan *et un* pluvier doré *gros comme une* foulque!

Puisque le coup de fusil, comme je l'écris plus haut, est le grand serviteur de la Science, j'ai cru bon de rappeler dans la Première Partie *de l'ouvrage quels sont les grands principes que le chasseur doit respecter s'il veut mettre tous les atouts dans son jeu.*

Après une revue rapide de nos terrains de chasse, *quelques considérations sur la* migration *qui reste la grande pourvoyeuse, j'étudie succintement : le* fusil, *la* cartouche, *l'*équipement, *les* embarcations, *la* chasse à l'affût, *en un mot tous les moyens mis en œuvre pour tenter de capturer, avec le maximum de chances, ces admirables créatures que sont les* oiseaux d'eau.

Marcheurs, voiliers, plongeurs ils résument en une touffe de plumes toutes les conquêtes sur l'espace, l'air et l'eau que les hommes ont tenté de réaliser pour s'entre-déchirer.

Traité de chasse? *Non au sens absolu du mot qui comporterait une grande prétention mais, conseils liminaires, données d'expérience, qui n'ont l'intention que d'être utiles aux néophytes. Rappels de principes, sans plus.*

Un prince dans un livre apprend mal son devoir
Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir...

Traité d'ornithologie? *Pas davantage.*

La chasse au service de l'ornithologie et l'ornithologie à la portée du chasseur. De l'une et de l'autre pour un ensemble sportif et instructif.

Ce livre a été vécu tantôt au milieu des embruns, en plein soleil ou dans le calme des soirs tombants, tantôt dans les paisibles travaux du soir, à la lampe...

Nous voudrions que chaque feuillet tourné exhalât une senteur marine, plus que cette « odeur d'huile » que Demosthène reprochait si âprement aux discours de ses adversaires dont « l'éloquence » sentait trop le travail de la nuit...

*Que cette odeur sauvage de vie ardente et pure vous attire comme un cri d'*alma mater. *Qu'elle vous arrache durant les jours de repos à la Terre, à ses luttes mesquines et sans grandeur, à la civilisation fausse, à toutes les petitesses humaines pour vous plonger, au vent du large, dans une ivresse d'air, de repos, de lumière, d'affranchissement et de liberté!*

Octobre 1920. Dr R. Bommier.

P.-S. — *La vie d'un chasseur ne suffirait pas à réunir* tous *les individus composant la* Sauvagine. *Beaucoup de collectionneurs-acheteurs n'y sont pas arrivés.*

Les apparitions de certaines espèces comportent un concours de circonstances toutes particulières et ne se reproduisent qu'à des intervalles éloignés et souvent sous l'influence de causes inconnues.

Rencontrer ces oiseaux n'est pas les posséder. Il faut pouvoir les approcher, les tirer dans de bonnes conditions. Tuées ou blessées les victimes au bord de l'eau échappent souvent au chasseur. Capturées enfin, il n'est pas toujours possible de les naturaliser et de les utiliser à un enseignement par l'image.

Un auteur, même naturaliste, même collectionneur, se voit donc obligé pour faire œuvre complète d'avoir recours aux musées et aux collections particulières.

J'ai eu la satisfaction profonde de voir mettre à mon entière disposition avec la meilleure grâce du monde l'une des plus belles collections de France, celle du regretté et distingué ornithologiste que fut M. Van Kempen, de St-Omer. *Cette collection absolument complète et contenant des oiseaux de toute beauté, a été largement utilisée par moi lorsque ma collection ou mes naturalisations personnelles ne donnaient pas le sujet ou ne le mettaient pas en pleine valeur. S'il ne manque aucune figure à ce traité, c'est à une obligeance pleine de charme que je le dois.*

Puisse donc le public hommage d'une vive reconnaissance, témoigner en même temps que l'admiration pour le savant disparu, la gratitude inaltérable de l'auteur.

Les Planisphères sont établis d'après Vidal-Lablache et édités par l'excellente maison Armand Collin, de Paris.

Dr R. B.

PREMIÈRE PARTIE

La Chasse

CHAPITRE I.

Où rencontre-t-on la Sauvagine ? Les terrains de Chasse en France

Les prairies inondées. -- Les étangs. -- Les marais. -- Les fleuves et les rivières. -- La mer -- Nécessité d'un bon chien. Les côtes. -- Les veines de migration.

Pour chasser la *Sauvagine,* ensemble des oiseaux d'eau tant douce que salée, il nous faut une certaine *étendue* d'eau et non pas comme on pourrait le croire une certaine *profondeur* d'eau. La majeure partie des animaux classés sous le nom d'*échassiers* ou de *palmipèdes* préfère les eaux peu profondes où elle patauge ou pâture.

Le premier des terrains présentant certaines qualités requises est la PRAIRIE INONDÉE. Ces prairies en général composées de bonne terre, d'humus, et couvertes de gazons drus sont, comme toutes les terres riches, l'habitat d'une foule de vers, de larves et d'insectes dont les *échassiers* sont très friands. Précisément à l'époque de la migration, en octobre-novembre, ces prairies n'absorbent plus l'eau que le ciel leur déverse en abondance, que la chaleur du soleil ne pompe plus. Dans ces quelques centimètres d'eau les *vanneaux* adorent se poser et leurs cousins-germains les *pluviers.* Les *bécassines* véroteront dans les endroits défoncés par les pieds des bestiaux.

Il faut déjà un peu plus que la prairie inondée pour fixer les *chevaliers,* la *poule d'eau,* les *hérons,* etc., il nous faut l'ÉTANG, c'est-à-dire la pièce d'eau non plus temporaire mais permanente et tout autour de laquelle ont poussé les roseaux, les joncs, les nénuphars et qui offre *en toute saison,* à ses habitants le moyen de se livrer à des ablutions dont ils ne peuvent se passer et auxquelles ils procèdent matin et soir et surtout le matin. *Nourriture, refuge, ablutions* c'est ce que représente l'étang.

Le MARAIS a plus d'étendue que l'*étang,* c'est ou ce doit être un étang entouré de terrain gagné sur l'eau par la terre, par les apports des poussières, l'extension des racines, l'abaissement du niveau des eaux. Terre très riche, toujours couverte d'une *abondante végétation,* le marais, surtout s'il est de quelque étendue et situé au voisinage de la mer permettra au chasseur de rencontrer presque toutes les espèces composant la sauvagine. Sauf naturellement, les hôtes exclusifs de la mer.

Faut-il parler des *fleuves et des rivières*? Oui, mais pour prévenir le chasseur qu'en temps ordinaire et dans l'état actuel de la civilisation toutes les rives ne sont pas très giboyeuses. Pourtant les veines de migration suivent nos grands fleuves dont nous donnons une carte. Evidemment quelques *culs-blancs,* quelques *guignettes,* un *martin-pêcheur* émailleront de temps à autre le paysage. Mais c'est plutôt aux embouchures que le gibier devient plus abondant et plus varié. Cependant si l'eau est courante, les berges abritées, le pays un peu sauvage vous pourrez par temps de gelée faire lever une assez grande variété d'oiseaux. Dans l'hiver de 1917, en février, durant la période très froide qui dura trois semaines avec des

températures de — 15°, les hérons se laissaient prendre à la main, les canards se rencontraient partout, les oies étaient surprises aux endroits les plus inattendus... Les embouchures des fleuves et des rivières un peu importantes avec leurs terrains d'alluvion, leurs vases, leur végétation si rapide, leurs eaux, douce et salée, leurs flaques d'eau stagnante entre deux marées, leur courant violent qui jamais ne gèle constituent le terrain idéal que le voisinage de la mer concourt encore à rendre très attrayant pour le chasseur.

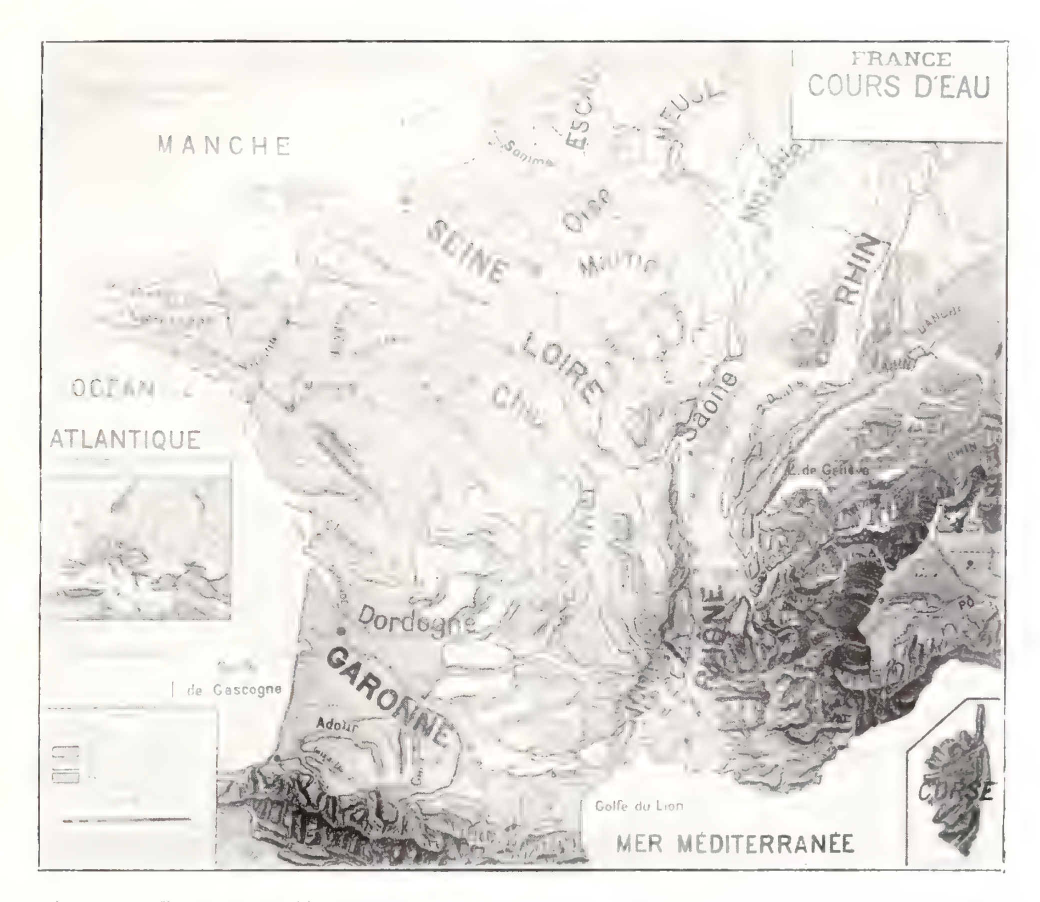


Fig. 1. — Carte de la France et de ses cours d'eau rappelant au lecteur toutes les ressources offertes, par notre pays, au gibier d'eau tant le long de ses côtes que le long de ses grands fleuves et de leurs affluents, que le gibier suit de préférence. (D'après *Vidal Lablache*).

La mer vous offre ses grèves où toutes les rencontres sont possibles, où le flux vient deux fois par jour déposer un festin varié pour *palmipèdes* et *échassiers* et où la grandeur et la majesté du décor se doublent d'un intérêt cynégétique passionnant.

A mer basse vous avez les étendues immenses, l'horizon sans limite et toujours le passage d'un hôte ailé ; — à mer haute si une barque est à votre disposition c'est la chasse des voiliers puissants, des plongeurs intrépides, l'infinie variété dans la poursuite et la surprise quelquefois dans le repêchage de la victime à peine identifiée au passage...

En mer, c'est la chasse antique, la chasse sans rabatteurs, sans préparation, sans truquage, sans garde, sans réserve, toute l'année ! C'est l'épanouissement radieux de l'instinct doublé de la curiosité du civilisé ! Parmi tous ces oiseaux qui volent, plongent, semblent courir au ras du flot, se rencontrent les types les plus variés offrant les coups de fusil les plus difficiles qu'il soit possible de rêver. Ce n'est plus l'assassinat, caché derrière un arbre, du lapin qui trottine, du lièvre qui s'arrête, du faisan qui piète avec, au loin, la claquette du rabatteur... C'est la lutte contre la houle, contre le vent, contre les courants, contre le grand voilier hors portée, le

plongeur subtil, le canard inapprochable, l'oiseau en plein vol vous surprenant devant la barque, derrière, passant en trombe au plein travers et tout cela sans que rien ne vous prévienne, sans que l'arrêt du pointer vous ait permis la préparation morale, le plan rapide d'attaque. La chasse en mer est la chasse dans son expression la plus haute et la plus pure. Ici aucun artifice, la nature, toute la nature prise sur le vif et la joie profonde de jouer à chaque instant la difficulté.

Ce livre est le pâle reflet des joies que l'auteur a éprouvées au bord de l'eau. Comme de tous les contacts avec la nature est né le besoin de savoir, de connaitre tous ces êtres nouveaux qui évoluaient devant lui, d'apprendre leurs vies, leurs mœurs, leurs points de départ, leurs points d'arrivée, les dates de leurs passages, les conditions atmosphériques auxquelles ils étaient sensibles.

Alors que la chasse en plaine ou au bois limite à quelques oiseaux, toujours les mêmes, les coups du chasseur, la mer, les marais n'ont jamais dit leur dernier mot et quelques centaines de pages sont nécessaires pour décrire leurs ressources infinies, sans que l'on puisse être sûr d'avoir tout dit!

Objecterez-vous que beaucoup d'espèces aquatiques et surtout marines ne sont pas agréables à nos palais délicats? Affaire de goût... non discutable et puis chassez-vous donc pour vous nourrir? Est-ce le métier du « *boucher armé d'un fusil* » que vous prétendez exercer?

Bien rares sont les oiseaux sacrifiés inutilement. Très peu sont absolument immangeables et quand le chasseur songe à toutes les populations pauvres qui vivent sur nos côtes il a le moyen de faire autour de lui des heureux.

« Toute la volaille de mer est bonne, ce sont des bêtes qui vivent bien », m'a dit cent fois le vieux pêcheur qui me conduisait et j'ai manqué bien souvent de pièces pour toutes les mains qui se tendaient vers moi. Le goût est une question d'éducation et d'habitude. L'oiseau de mer toujours en pleine santé, abondamment nourri a une valeur intégrale infiniment supérieure à la vache plus ou moins tuberculeuse dont vous dégustez le beefsteak. Sa saveur est discutable, je vous l'accorde, comme toutes les saveurs, mais il est surtout victime d'une idée préconçue, d'un manque d'habitude et rien n'est terrible en cuisine comme les dégoûts avant la lettre. Donnez un chat en gibelotte, mais baptisez-le lapin jusqu'à ce que la digestion soit faite...

Je n'ai ici l'intention ni de vous convier à des festins nouveaux ni de vous confondre, mais surtout celle de mettre les choses au point. Le *goëland jeune,* le *grèbe* sont parfaitement mangeables, le *guillemot* sert à confectionner de très bons pâtés, etc., etc., et si parfois quelques individus se révèlent moins comestibles ce sont-là de ces cas particuliers qui se présentent parfois chez le lapin, chez le lièvre comme chez le canard. Manger le sanglier me semblera toujours plus une question de dignité chez un chasseur que l'assouvissement d'un goût délicat.

On chasse pour manger, oui! mais ne chasse-t-on pas pour se parer, pour décorer sa maison, pour enrichir une collection?

Et j'aurai gagné ma partie si désormais vous n'abandonnez pas au fond de la barque les fruits, quels qu'ils soient, de vos prouesses marines.

Car vous viendrez à la mer et au marais, vous y viendrez de plus en plus.

La plaine et le bois seront incapables d'alimenter longtemps encore toutes les passions cynégétiques, et la chasse au gibier d'eau n'est-elle pas celle qui, ouverte la première, au 14 juillet, ferme la dernière (15 avril) (1).

Si l'aide d'un chien est discutable au bord de la mer, un compagnon vous est indispen-

(1) Note sur la réglementation de la chasse. — La réglementation de la *chasse au gibier d'eau* appartient aux préfets, ainsi que celle des gibiers de passage. Leur chasse à tir est permise *même en temps de neige*, avec ou sans chien, du *14 juillet au 15 avril* de l'année suivante inclusivement. La chasse à tir des oiseaux de mer est généralement autorisée en France dans tous les départements côtiers, durant toute l'année. Elle est limitée au rivage de la mer et ne doit pas avoir lieu à plus de 50 mètres de distance des terrains des dunes ou recouverts par les plus hautes eaux. Les chasseurs doivent se conformer aux *arrêtés municipaux* concernant la police des plages. En dehors de la période d'ouverture générale et en temps de neige le gibier d'eau ne pourra être chassé qu'en bateau ou sur le bord des fleuves, rivières et canaux, lacs et étangs, marais non desséchés, sans que le chasseur puisse s'écarter à plus de *trente mètres* des rives. On pourra employer pour cette chasse des *sifflets* ou *appeaux*, des *appelants* vivants ou artificiels, des *loges* ou gabions et des *huttes* fixes ou roulantes.

sable pour le marais, l'étang, la chasse devant soi, à la bécassine comme au colvert. Prenez-le à poil long, de taille assez forte pour qu'il puisse courber les roseaux sous son poids, lutter de vitesse avec le canard qui fuit « démonté », de *rapport impeccable*, de grand nez, mais avec tout cela de rappel sûr et *facile à tenir sous le fusil*. Ceci est indispensable dans la chasse au canard ou aux halbrans, à pied, devant soi, sur le bord des marais. Le *cocker* est trop petit, à la moindre profondeur d'eau il se met à la nage et le rapport n'est pas son fait, en règle générale, avec les pièces un peu grosses. Un *colvert* est déjà pour lui une lourde charge. Mais les *épagneuls du pays*, les *setters*, les *griffons*, les *barbets*, les *retrievers* (qui ont des rappels de race du terre-neuve) sont, quand ils ont du nez, et il en faut beaucoup au chien d'eau, les merveilleux amis dont le travail dévoué et intelligent est un des plaisirs les plus vifs de la chasse. Sans un chien au bord de l'eau, vous perdrez les deux tiers des pièces que vous tuerez ou blesserez. Avec un bon chien, vous en perdrez encore 20 o/o car les difficultés sont parfois très grandes et l'eau et sa végétation si spéciale sont des éléments que le gibier sait merveilleusement utiliser en déployant les mille ruses qui aliment avec surabondance les « histoires de chasse »...

Dussent les amateurs raffinés s'en offusquer, on rencontre parfois toutes les qualités requises chez les bâtards aux origines confuses et multiples, suivant le vers de ROSTAND dans CHANTECLER :

Je suis le chien total, fils de tous les passants

Si nos paysans ou nos petits huttiers possèdent souvent d'admirables auxiliaires, parfois physiquement informes, c'est qu'ils les choisissent sans parti-pris d'abord et *qu'ils vivent continuellement avec eux*. Au contact de l'homme, même le moins civilisé, l'intelligence du chien se développe, il s'établit une sorte de communion d'esprit... Le geste, le regard, l'intonation de la voix, moins que la parole, sont compris par nos frères à quatre pattes et pour cela, parait-il, inférieurs... Jamais le sportman qui siffle son chien et fait ouvrir le chenil au moment du départ pour rudoyer la bête d'un coup de botte au retour, ne retirera du pedigree illustre les services que fournit le « cabot » au « sauvage »...

Les Côtes de France

La France offre aux chasseurs des grèves et de mer une étendue considérable de *côtes* aux ressources diverses, que nous indiquerons dans les grandes lignes.

On peut les diviser en plusieurs sections. (*Voir carte* fig. 2.)

I. PREMIÈRE SECTION : *De Dunkerque à la baie de Somme* (I, fig. 2). — La côte est constituée par des dunes entrecoupées çà et là de falaises. On rencontre dans les environs de Dunkerque, sur les sables souvent vaseux beaucoup d'*échassiers*, des *chevaliers*, des *barges*, des *vanneaux*, des *pluviers*, des *bécasseaux*. En mer et sur les grèves tous les oiseaux peuvent se rencontrer. Le cap Gris-Nez est un lieu de passage mais non un séjour.

Ce n'est pas la section la meilleure. A signaler pourtant la baie de Canche qui, protégée par une falaise des vents du Nord et d'Est, forme une crique où il peut être agréable d'assister à un passage.

II. DEUXIÈME SECTION : *De la baie de Somme au Havre* (II, fig. 2). — La baie de Somme jouit d'une vieille réputation d'ailleurs très méritée. Elle la doit non seulement à sa qualité de large embouchure d'une rivière importante, mais encore à la présence de vastes terrains marécageux qui l'entourent et la prolongent. La côte de Normandie qui s'étend du Tréport au Hâvre n'offre pas les mêmes ressources. On n'y rencontre plus, comme en baie de Somme, toutes les espèces de *palmipèdes* et d'*échassiers*. Ce sont des falaises où dominent les *cormorans*, où se rencontrent, mais comme partout ailleurs, les *goëlands* et les *mouettes*. Il y a lieu pourtant de signaler les environs d'ETRETAT (E, fig. 2) où abondent les *guillemots* et

les *cormorans* qui nichent et perchent volontiers dans les falaises, mais dont le nombre a beaucoup diminué depuis quelques années. A partir d'Étretat jusqu'au Cap de la Hève les *canards siffleurs* aiment à s'abriter.

III. Troisième section : *Du Hâvre à Port en Bessin* (III, fig. 2). — L'embouchure de la Seine est, ou plutôt était, un lieu de prédilection pour toute la sauvagine, comme d'ailleurs les embouchures en général. La civilisation a gâté une grande partie des charmes de ce



Fig. 2. — Veines de migration et Répartition de la sauvagine en France. — Nos départements côtiers sont naturellement favorisés. La richesse en gibier d'eau est indiquée sur cette carte en lignes d'un nombre différent de traits suivant la valeur des régions traversées. *Deux* traits (département du Nord, etc.) indiquent une valeur passable. *Trois* traits (le reste de la ligne de migration côtière jusqu'aux Landes) indiquent une bonne valeur, que nous retrouvons dans la vallée de la Saône et sur un point de la côte du Midi. Le *gros trait plein* de la Somme, du Finistère, de la côte méditerranéenne indique les plus hauts coefficients, la plus grande richesse en oiseaux de tous genres.

Les chiffres indiquent les coefficients par département, de 1 à 5.

E, Étretat. — D, Dives. — d, Divette. — G, Granville. — M, St-Malo. — C, Crozon. — P, Penmarch.

coin, mais on y rencontre encore tous les *échassiers* et les *palmipèdes* que le vent du large pousse vers la côte. A signaler les *canards siffleurs,* les *bernaches,* ces dernières par les froids rigoureux; le *tadorne* qui niche ou nichait dans les falaises de Tancarville; le *pétrel* et la *pie de mer* se rencontrent fréquemment sur la côte. Les vents d'Ouest sont les plus favorables. C'est surtout de Dives (D, fig. 2) à Port en Bessin que la côte offre aux chasseurs le plus de ressources. Dans cette anse orientée vers le Nord viennent se poser tous les oiseaux qui, avec les froids rigoureux descendent des régions glaciales et les oiseaux des côtes de la presqu'île du Cotentin chassés par les bourrasques du large.

IV. Quatrième section : *De Port en Bessin au Mont-St-Michel* (IV, fig. 2). — La côte de la presqu'île du Cotentin a la valeur de toutes les côtes qui s'avancent dans la mer.

Elles sont des refuges admirablement situés, des points d'abri, de halte, de repos qui doivent laisser au chasseur les plus grands espoirs. La BAIE DE CANCALE est très réputée, les îles CHAUSEY sont très giboyeuses. Dielette (d, fig. 2) et Granville (G, fig. 2) sont des points de prédilection ainsi que l'embouchure du Couesnon (Mont St-Michel).

V. CINQUIÈME SECTION : *Du Mont St-Michel à l'embouchure de la Loire* (V, fig. 2). — Tout le vaste promontoire de la Bretagne réalise au maximum les conditions spécialement favorables des presqu'îles. Tous les gibiers de mer se rencontrent le long de ces falaises escarpées, dans ces criques, aux embouchures des petites rivières. La RANCE est giboyeuse en toutes saisons. A l'extrémité occidentale, ce sont les grottes de CROZON (C, fig. 2), de PENMARCH (P, fig. 2). Entre les deux, à PLOGOFF, ce sont le *gouffre de l'Enfer* et la *baie des Trépassés,* sites sauvages dont les oiseaux de mer sont la parure naturelle, et abondante.

VI. SIXIÈME SECTION : *De l'embouchure de la Loire à l'Espagne* (VI, fig. 2). — L'embouchure de la Loire, les dunes, les marais salants constituent, eux aussi, des ressources giboyeuses. Le littoral des LANDES donne aux *oies,* aux *canards,* aux *hérons,* aux *spatules,* aux *foulques,* aux *butors,* aux *courlis,* aux *chevaliers,* aux *bécasseaux* ses vastes lagunes. On y rencontre même les *cygnes* et les *grues.*

VII. SEPTIÈME SECTION : *La Méditerranée* (VII, fig. 2). — La Méditerranée offre un aspect tout à fait spécial. Ici, plus de marée apportant deux fois par jour des moyens de subsistance à une foule d'oiseaux comme sur les côtes Nord et Ouest. Il en résulte une faune assez spéciale. Le soleil y joue son rôle. Nous avons les oiseaux du Midi, ceux d'Afrique, puis le *flamant rose,* les *cigognes,* les *grues,* grandes migratrices, les *macareux,* les *puffins,* les *thalassidrômes,* etc. Les étangs nombreux (étangs de Thau, de Valcarès, de Berre, de Martigues) dont cette côte est parsemée fourmillent d'oiseaux aquatiques. Les chasses aux foulques y sont célèbres.

Voilà pour nos côtes, dont les richesses sont considérables.

*
* *

Si nous passons à l'intérieur, nous avons des *veines de migration* assez nettement tracées par le relief du sol, les vallées des grands fleuves et de leurs affluents, la proximité des côtes, l'existence de vastes marais.

Il en résulte que la sauvagine suit des routes connues et que certaines régions sont beaucoup plus favorisées que d'autres, ainsi que peut le faire prévoir la carte des cours d'eau (fig. I) à laquelle je prie le lecteur de se reporter.

Tout d'abord disons que les départements côtiers sont favorisés par le seul fait de la proximité de la mer. Poussés par la tempête ou entraînés par leur puissance de déplacement, les oiseaux marins, purement marins, comme les *goëlands,* par exemple, se rencontrent jusqu'à cinquante à soixante kilomètres du rivage, de façon assez fréquente surtout l'hiver et il en est ainsi d'une foule d'autres oiseaux. Les marais situés sinon au bord de la mer, mais même à la distance signalée plus haut, profitent largement de ce voisinage relatif.

La Sauvagine entrera en France en suivant les marais de *Hollande,* si elle vient de plus haut, la basse *Belgique,* les rives de l'*Escaut* et de ses affluents, et parcourra nos départements côtiers qui ont tous, comme on peut le voir dans la liste donnée à la fin de ce chapitre, des coefficients élevés (1). Les chiffres les meilleurs sont fournis par les départements du *Finistère,* du *Morbihan,* de la *Loire-Inférieure* et de la *Vendée.*

Pour ces départements intervient :

1° La migration anglaise qui s'ajoute *à travers la Manche* à l'apport de la migration côtière du Nord;

2° La situation de presqu'île, face au large, de toute cette côte;

(1) Ces coefficients nous ont été très aimablement communiqués par le *Saint-Hubert Club de France* que nous tenons à remercier de cette documentation très précieuse.

3° Les caractères sauvages de la côte qui offre aux oiseaux des baies, des anses, de petits golfes tranquilles, des falaises propices aux couvées et aux abris. A la pointe de *Penmarch* (P, fig. 2), la fameuse *grotte du Charivari* est le modèle du genre. Elle est remplie des cris étourdissants des oiseaux qui s'y abritent. Du côté de *Carhaix* des étangs nombreux ajoutent encore leurs ressources à celles des côtes;

4° La douceur de la température, dûe au *Gulf-Stream* qui entoure cette presqu'île de ses deux branches. (*Voir figure* 3.)

Cela pourrait-on dire, c'est la route du gros de l'armée où se mêlent la gent maritime et la gent marécageuse.

Elle a le long de son trajet la *Somme*, la *Seine*, l'*Orne* et la *Loire*. Les oiseaux descendent de ces régions privilégiées vers la *Charente*, la *Gironde* et les *Landes*, mais en partie seulement, de sorte que le coefficient de ces départements va s'affaiblissant.

A côté de cette veine principale existe pour les oiseaux de même provenance une veine accessoire qui suit l'*Oise*, côtoie l'*Eure* dans la région de *Rambouillet*, gagne la *Loire* dans la région *Orléans-Montargis* et de là, se divise en deux colonnes : l'une descend la *Loire* et va rejoindre la grande voie côtière, l'autre suit le cours supérieur de la *Loire* pour rejoindre la vallée du *Rhône*. Cette dernière route est du reste assez peu fréquentée.

Les oiseaux qui nous viennent de l'*Allemagne* et de la *Russie* empruntent les vallées de la *Meuse*, de la *Moselle* et du *Rhin*. Les départements des *Ardennes*, de la *Meuse*, de la *Meurthe-et-Moselle*, de la *Haute-Marne*, de la *Haute-Saône*, du *Doubs*, ont un coefficient honorable. (*Voir* la Fig. 2.) Ces différents affluents s'unissent dans la vallée de la *Saône* et ses environs : le *Jura*, l'*Ain*, la *Haute-Savoie* (avec la proximité des lacs de *Suisse*) apparaissent comme relativement favorisés.

La vallée du *Rhône* proprement dite présente des ressources assez maigres qu'indique d'ailleurs le trait double seulement, qui en marque la voie.

Enfin, le littoral de la *Méditerranée* est plutôt un *lieu* de migration qu'une *voie* de migration. Les oiseaux n'y passent guère, ils y viennent. Les *Pyrénées-Orientales*, l'*Aude*, l'*Hérault*, les *Bouches-du-Rhône* ont d'excellentes notations, le *Var* par contre est beaucoup plus pauvre, toutes notions que la carte du relief et des cours d'eau fait prévoir. La *Corse* est excellente comme toutes les iles.

De sorte que si nous voulons résumer graphiquement ces notions, nous obtenons la carte fig. 2 qui donne une idée d'ensemble assez exacte des routes suivies par la sauvagine migratrice.

Est-ce à dire qu'on ne la rencontre que là?

Est-ce à dire que nous lui avons tracé ses voies uniques?

Non, on trouve de la sauvagine partout, comme l'indique la table des coefficients. Partout où existent, soit des étangs, soit des marais, soit des cours d'eau, se rencontrent les oiseaux d'eau. Les distances n'existent pas pour eux et qu'est-ce donc que la promenade de la *Loire* au *Cher* ou à la *Vienne* pour des oiseaux qui nous sont venus des marais de *Pinsk* ou de *Sibérie*.

Les voies tracées sur la carte de la figure 2 sont donc des voies de prédilection parce qu'un ensemble d'éléments favorables s'y trouve constamment réalisé.

Du reste, mieux que toute description, les tableaux suivants donneront la valeur relative de chacun de nos départements. Certes le département, division administrative arbitraire ne concorde guère avec une division qui serait géographique. Nous la prenons donc à titre d'indication régionale approximative, et parce qu'elle constitue le mode d'après lequel ont été dressées les statistiques.

Tableau des coefficients de densité de la Sauvagine par Département

d'après les notes de l'auteur et les documents du *Saint-Hubert Club de France.*

(Coefficient de **1** le plus faible à **5** le plus fort.)

Ain	3	Creuse	2	Loiret	3	Sarthe	2
Aisne	3	Dordogne	2	Lot	2	Saône (Haute)	3
Allier	3	Doubs	3	Lot-et-Garonne	2	Saône-et-Loire	3
Alpes (Basses)	2	Drôme	2	Lozère	1	Savoie	2
Alpes (Hautes)	2	Eure	3	Maine-et-Loire	3	Savoie (Haute)	3
Alpes-Marit.	2	Eure-et-Loir	2	Manche	4	Seine	1
Ardèche	1	Finistère	5	Marne	2	Seine-et-Marne	2
Ardennes	3	Gard	2	Marne (Haute)	3	Seine-et-Oise	3
Ariège	1	Garonne (Haute).	2	Mayenne	2	Seine-Infér.	4
Aube	2	Gers	2	Meurthe-et-M.	3	Sèvres (Deux)	3
Aude	3	Gironde	3	Meuse	3	Somme	5
Aveyron	2	Hérault	5	Morbihan	5	Tarn	2
B.-du-Rhône	5	Ille-et-Vilaine	4	Nièvre	2	Tarn-et-Garonne	2
Calvados	4	Indre	1	Nord	3	Territ. de Belfort.	3
Cantal	2	Indre-et-Loire	3	Oise	2	Var	2
Charente	3	Isère	2	Orne	2	Vaucluse	2
Charente-Infér.	3	Jura	3	Pas-de-Calais	4	Vendée	1
Cher	3	Landes	3	Puy-de-Dôme	2	Vienne	2
Corrèze	2	Loire	3	Pyrénées (Bass.).	2	Vienne (Haute)	2
Corse	5	Loire (Haute)	2	Pyrénées (Haut.).	1	Vosges	2
Côte-d'Or	3	Loir-et-Cher	3	Pyrénées-Orient.	5	Yonne	2
Côtes-du-Nord	4	Loire-infér.	5	Rhône	2		



CHAPITRE II.

*Ce qui nous amène la **Sauvagine***
La Migration

Les grands courants aériens et marins. -- Les vents. -- Le Gulf-Stream. -- Sa carte.
La migration et ses causes.
Le pressentiment météorologique chez les oiseaux. -- Observations d'ordre général auxquelles donne lieu la migration.
Quelques indications cynégétiques. -- Le calendrier du chasseur.
Les stations ornithologiques. -- Quelques exemples de grandes migrations avec planisphère.
Carte indiquant d'où viennent les différentes espèces composant la Sauvagine.
Anomalies dans les migrations.
La vitesse du vol selon les récentes données fournies par l'aviation.

On peut difficilement étudier un phénomène naturel comme la MIGRATION sans jeter un coup d'œil sur son *substratum*, la terre. La terre, comme toute chose vivante, jouit d'une circulation, est le siège d'échanges constants. Elle a une circulation *aérienne* et *marine* qui tient dans les déplacements des oiseaux un trop grand rôle pour que nous n'en disions pas quelques mots :

Tout le monde sait que l'action du soleil se fait beaucoup plus sentir à l'équateur qu'aux pôles. Elle impressionne d'abord l'air puis l'eau. L'air chauffé par le soleil dans la zône équatoriale devient plus léger et s'élève créant en dessous de lui un vide partiel, une dépression, que la loi d'équilibre doit combler. C'est l'air froid de la région polaire Nord (1) qui, plus dense vient combler cette dépression atmosphérique. Si la terre était immobile, le courant d'air du pôle à l'équateur aurait une direction *nord-sud*. Mais comme la terre tourne dans une direction ouest-est (*voir la* fig. 3), et qu'elle tourne plus vite que son enveloppe gazeuse, la résultante est une direction du vent *Nord-est* à *Sud-ouest*. Ces vents Nord-est sont froids, venant du pôle et glacent les plaines de *Sibérie*, de *Russie*, de *Suède*, de *Norwège* et *d'Allemagne*. Ils nous arrivent échauffés par leur passage sur ces terres et il suffit pour s'en convaincre de se rappeler que la *Seine* est rarement gelée, mais que le *Dniester* est gelé, chaque année, pendant deux à trois mois, le *Volga* pendant trois et quatre mois.

Ce départ de l'air du pôle vers l'équateur, au ras de terre puisque c'est un vent *froid donc lourd*, détermine un vide au pôle, vide que va combler un courant d'air chaud venant de l'équateur et allant vers le pôle, par les hautes régions de l'atmosphère. Le courant d'air ne sera pas plus sud-nord que n'était nord-sud le courant froid, il sera, pour la même raison, la rotation de la terre, un courant parallèle au premier, mais de sens contraire, c'est-à-dire *sud-ouest à nord-est*. Un trait capital distinguera le courant équatorial du courant polaire. Le courant polaire est un courant d'air sec. Il contiendrait de la vapeur d'eau en grande quantité qu'elle n'aurait

(1) Nous n'examinerons ici pour plus de clarté, que la situation de notre hémisphère, l'*hémisphère nord*, quoique, naturellement des phénomènes semblables se passent dans l'hémisphère sud.

aucune tendance à se condenser en nuages puis en pluie, attendu que le courant polaire *s'échauffe en avançant*. Il se passe pour le courant équatorial un phénomène contraire. Sous l'équateur, le soleil torride a vaporisé beaucoup d'eau. Quand l'air du courant équatorial va se refroidir en allant vers le pôle nord, cette vapeur d'eau va se condenser et nous apparaître sous la forme de ces *cirrhus* que nous voyons passer très haut dans notre ciel, à 3.000 mètres d'altitude et toujours dans une direction sud-ouest à nord-est. Si ces cirrhus s'aggravent, augmentent de volume, ils descendent et deviennent des *cumulus* et des *nimbus*, générateurs de la pluie. Ces vents qui descendent du pôle vers l'équateur, vents dits *alizés* et ces vents qui remontent de l'équateur vers le pôle, vents dits *contre-alizés*, ne sont pas sans exercer une influence sur la surface des eaux. Sous leur double influence et celle des vents de l'hémisphère sud, les eaux chauffées par le soleil à l'équateur subissent d'abord un mouvement circulaire, de rotation, puis, sous l'influence des *contre-alizés*, un courant d'eau chaude remonte vers le pôle *superficiellement*, tandis que les eaux froides du pôle descendent *par les profondeurs* vers l'équateur. Ce courant d'eau chaude qui part du golfe du Mexique, s'appelle le courant du golfe, le *Gulf-Stream* (Fig. 3). Il suit le parcours que voici : il traverse l'Océan Atlantique du sud-ouest au nord-ouest, passe au sud de Terre-Neuve après le 30° de longitude ouest, se divise en deux courants : l'un s'infléchit vers l'Espagne et la côte occidentale de l'Afrique (courant dit *des Canaries*), l'autre baigne les côtes ouest de France, d'Irlande et d'Ecosse, etc., un faible courant passe en Mer du Nord par le Pas-de-Calais.

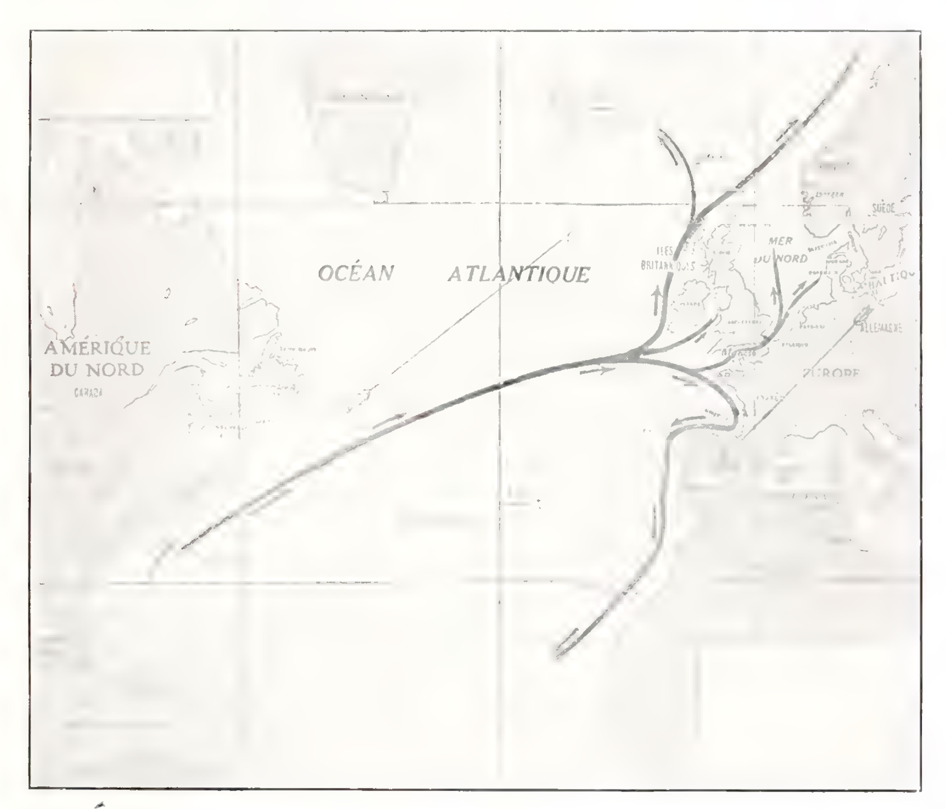


Fig. 3. — Carte indiquant la direction du Gulf-Stream, des vents alizés (flèche de droite) et des vents contre-alizés (flèche de gauche). Les oiseaux des côtes septentrionales et occidentales suivent le *Gulf-Stream*, la chaleur qu'il rayonne, les poissons qu'il attire et arrivent par ce mécanisme sur nos côtes en hiver.

Des courants froids descendent en suivant les côtes orientales de l'Amérique. On sait d'ailleurs que les hivers sont très rigoureux à New-York.

Les *oiseaux des régions froides*, des grands lacs de l'*Amérique du Nord*, du *Groenland*, d'*Islande* viendront donc vers les côtes d'Angleterre, si favorisées sous ce rapport et sur les nôtres, non seulement parce que la température sera plus clémente, mais encore parce que les poissons dont ils font leur nourriture, vont suivre et rechercher les courants chauds. Ceux de ces poissons qui ne se déplacent guère, qui ne sont pas des migrateurs, vivent l'été dans les profondeurs et *remontent l'hiver* jouir des courants chauds *de surface*.

Bref, l'oiseau, comme tout être vivant, est perpétuellement en quête de nourriture et il recherchera, qu'il soit palmipède ou échassier, palmé ou non palmé, la *chaleur* et *l'humidité* géné-

ratrices de la vie, et ceci explique que bien des palmipèdes de l'Amérique du Nord sont rencontrés l'hiver sur nos côtes.

Les oiseaux qui nous viennent des régions froides transatlantiques et qui sont en immense majorité palmés, peuvent se reposer sur l'eau et nous arrivent par étapes malgré *vents* et *marées.*

Mais la sauvagine de France est aussi largement représentée par des oiseaux *non palmés* que nous fournit l'Europe septentrionale, *Suède, Norwège, Russie du Nord, Sibérie,* etc., et qui séjournent l'hiver en France ou ne font qu'y passer pour aller hiverner plus au midi. Tous ces oiseaux passent *en automne* en *direction sud-ouest,* ils vont vers l'équateur, vers la *chaleur* et trouvent *l'humidité* de façon constante puisqu'ils suivent les côtes ou recherchent l'eau toujours. Au *printemps,* nous les voyons repasser dans la *direction nord-est* vers les lieux de nidification. Or, dit une certaine théorie, les vents dominants soufflent du *sud-ouest, de septembre à fin mars* et du *nord-est, de fin mars à septembre.* Il en résulte que l'oiseau est appelé à voler dans ses migrations *contre le vent.* Cette circonstance lui est plutôt favorable quand il ne s'agit naturellement que d'un vent faible ou moyen. De même qu'il s'envole toujours *bec au vent,* qu'il chasse bec au vent, l'oiseau ne peut prendre un point d'appui que sur le vent contraire dans lequel il se dirigerait mieux. On a voulu comparer la puissance motrice dont il dispose à la corde qui tire un cerf-volant : le cerf-volant ne peut se soutenir que si le vent souffle dans une direction contraire à celle de la traction de la corde. Par vent fort ou tempête, l'oiseau ne se déplace pas. Cette théorie ardemment défendue par le Dr QUINET, un chasseur belge, ornithologiste distingué, avait été, par son auteur, cristallisée en cette formule : *Rien sans Sud!* La thèse a été combattue par MM. TERNIER et MASSE tout au moins en ce qui concerne les *palmipèdes* et une nouvelle formule opposée à la précédente : *Rien sans Est!* Ce n'est pas, dans un ouvrage qui ne veut s'élever au-delà d'une honnête vulgarisation, le lieu convenable pour départager de remarquables contradicteurs s'il ne s'y attachait, au point de vue cynégétique, un grand intérêt. Il est, en effet, capital pour le chasseur de connaître les vents favorables, ceux qui lui permettent d'espérer quelques coups de fusil heureux. La *migration* n'est-elle pas la grande pourvoyeuse de la chasse à la *sauvagine* et n'est-il pas utile et même indispensable d'en connaître les raisons déterminantes.

Voici comment nous comprenons la question :

La *migration* est provoquée par deux puissances qui jouent, suivant les espèces, en proportions inégales : l'*instinct migrateur* pur et l'*instinct de conservation.* Je m'explique :

Une discussion sur l'instinct, discussion qui pourrait s'étendre à perte de vue en remuant les plus graves problèmes, n'est pas de mise ici. Disons simplement que l'*instinct est un mode d'activité irréductible* (CUVIER et JUSSIEU) *qui a été acquis à la longue par l'espèce, puis est devenu inné chez l'individu et a cessé d'être un acte de volonté réfléchie.*

Les *migrateurs instinctifs purs* accompliront donc, en de certaines saisons, un voyage de certaine direction parce que l'expérience ancestrale, les habitudes ancestrales, le leur *commanderont impérieusement.* C'est ainsi que les cailles en captivité donnent, au moment habituel de la migration de l'espèce, les signes de l'agitation la plus vive et qu'elles se tuent contre les barreaux de leur cage. Leur volonté, leurs *sensations personnelles,* autres que celle de l'*instinct,* n'interviennent pas à telle enseigne que ce sont les *jeunes,* les inexpérimentés qui partent les premiers.

Chez d'autres oiseaux que nous considérons comme migrateurs encore, la dose de *pur instinct* qui participe à leur déplacement est beaucoup plus faible et c'est surtout l'*instinct de conservation de l'individu* qui agit à l'automne et l'*instinct de conservation de l'espèce* qui agit au printemps. L'instinct migrateur n'est plus pur, et *absolu.* Quand l'oiseau a froid, quand il a faim, quand la terre ou l'eau ne lui offrent plus en quantité suffisante *ou sous une forme convenable* la nourriture qu'il préfère, cet oiseau va vers la lumière, vers la chaleur et l'humidité retrouver ce qui lui manque. L'oiseau est comme tous les animaux « *un ventre servi par des organes* », il poursuit en allant vers le Sud, les fins, suprêmes pour lui, de la conservation de l'individu. Au printemps, quand l'instinct de la conservation de l'espèce reprend la première place, il remonte aux lieux où l'expérience lui a appris que le calme relatif se rencontrait, la sécurité nécessaire pour la couvée, il remonte aux lieux où il est né lui-même.

En un mot, chez les premiers, c'est la *voix des morts* qui parle; chez les seconds, ce sont *les sensations personnelles* et *momentanées,* il y a une forte dose d'*individualisme.* Or, la prédominance de l'un ou l'autre facteur, le *facteur ancestral* ou le *facteur individuel* qui, remarquons-le en passant, convergent naturellement vers les mêmes buts, n'existe pas au même titre chez toutes les *espèces* composant la SAUVAGINE; plus même il est probable que cette prédominance d'un facteur sur l'autre n'existe pas au même titre chez tous les *individus* d'une espèce.

On peut dire, par exemple, que les oiseaux qui ne sont pas des palmipèdes, appartiennent en majorité, aux types des *migrateurs purs,* des *migrateurs par atavisme,* alors que les palmipèdes sont, en général, des migrateurs plus ou moins *personnels.*

Pourquoi les *échassiers,* comme on dit en style classique, sont-ils donc des *migrateurs purs,* des migrateurs *réguliers,* des migrateurs « *quand même* »? Mais uniquement parce qu'ils sont moins bien armés contre le froid et que la terre gèle avant l'eau courante. Voyez d'abord leur plumage, il est peu épais, léger, sans duvet et d'une protection infiniment moins efficace que la cuirasse, *doublée de duvet,* des canards. Considérez ensuite leur mode d'alimentation : vers, vermisseaux, bestioles, insectes, herbes tendres. Au moindre froid les vers s'enfoncent en terre, certains insectes aussi, beaucoup de végétaux meurent. Donc il faut partir rapidement dès l'abaissement de température, souvent même avant. Plus on est délicat, plus il faut prendre de précautions. Les ancêtres qui ne l'ont pas su faire ont, très probablement, payé cher leur manque de prévoyance ou de perspicacité; il en est résulté une sélection de reproducteurs qui ont survécu, grâce au développement de leur prudence, et qui ont transmis à leurs héritiers, par sélection naturelle, les qualités préservatrices.

Prenons un exemple dans les oiseaux que nous étudions ici : les *bécassines* nous quittent dès que la gelée durcit la terre et les empêche d'enfoncer leur bec tendre dans la terre molle et détrempée; les *vanneaux* s'en vont quand il n'y a plus de vers, ou quand les vers se sont enfoncés, aux premières rimées, à des profondeurs inexpugnables. Chaque oiseau part d'autant plus tôt que son vêtement est moins chaud et sa nourriture plus délicate et, elle-même, plus sensible au froid.

Pourquoi les canards sont-ils des migrateurs à titre plus personnel qu'atavique? Mais parce qu'ils sont admirablement armés contre le froid et que les grandes étendues d'eau, les rivières, les fleuves, toutes les eaux courantes, gèlent beaucoup plus tard que la terre. La grande majorité, la grande masse, part quand elle ne peut plus faire autrement, et ce sont les vents d'est, de nord-est ou plus exactement le *froid,* le *froid* SEUL par les entraves qu'il apporte à l'alimentation et par la sensation pénible du froid en lui-même, c'est ce froid, qui est le facteur majeur, le facteur *déterminant* du départ.

Comme je l'ai dit plus haut, le *facteur ancestral* n'a jamais à être nié totalement, il entre en proportions variables dans la manière d'être de *chaque espèce* et même de *chaque individu* de l'espèce. C'est ainsi que pour les nombreuses variétés de canards on peut constater des passages constants à partir du 15 octobre, avant même, passages alimentés par des espèces ou par des individus plus délicats au chapitre de l'alimentation, de la sensibilité au froid, ou *plus touchés par l'instinct migrateur ancestral.* Peut-être des particularités anatomiques ou physiologiques, propres à certaines espèces ou à certains individus, existent-elles qui n'ont pas encore été mises en lumière à cause des recherches rares et récentes auxquelles ont seulement donné lieu les migrations et les migrateurs. Ces différences, en tous cas, on les constate avec le passage en juillet de la *sarcelle d'été,* du *canard-pilet* en septembre-octobre, du *colvert* en novembre surtout, et des petits colverts dit « colverts de froid », variété qui n'apparait guère qu'en décembre et encore par les températures très dures, avec les *harles* et les *cygnes.* Donc entre les *migrateurs purs, ancestraux,* réguliers et les *migrateurs du froid,* il y a tous les intermédiaires, toute la gamme des sensibilités, des appétits, des résistances variées, des hérédités plus ou moins impératives. Voilà les grandes lignes.

Nous avons signalé plus haut l'importance que quelques auteurs attribuaient à la DIRECTION DU VENT sur la migration et l'existence de deux écoles, celle du « *Rien sans Sud!* » et celle du « *Rien sans Est!* » Nous estimons que les idées ci-dessus nous aiderons à mettre les deux écoles en plein accord, sur cette question particulière du vent.

Un principe domine les actes de tous les êtres organisés, c'est le principe du moindre effort. Les oiseaux, comme tous les animaux à deux ou quatre pattes, adorent leur confortable. On les voit se mettre à l'abri du froid, du vent, de la pluie. Quand on constate combien est pénible leur vol et combien est lente leur progression contre le vent, il n'est pas admissible de supposer que, le long de centaines et de milliers de kilomètres, l'oiseau va choisir la façon la plus dure et la plus longue de voyager. Jusqu'à concurrence de la quantité de liberté que leur laisse l'instinct ancestral, les migrateurs purs, sur le départ, choisiront un jour de vent favorable, donc de *vent arrière* ou tout au moins de temps calme. Est-ce que quand un oiseau fuit, il ne prend pas régulièrement le vent arrière après s'être levé naturellement vent debout pour avoir le point d'appui nécessaire à son ascension? La migration n'est-elle pas une fuite impérieusement commandée par l'instinct encore? Mais alors comment expliquer que des observateurs de valeur, comme le Dr QUINET, aient légiféré en la matière, suivant les deux formules : « *Rien sans Sud!* » pour le passage d'automne bien entendu — et le « *vol bec au vent* ». C'est que la véritable migration, le grand voyage s'opère généralement la nuit et à des hauteurs qui la font échapper à nos sens. Nous ne voyons les migrateurs que lorsqu'ils sont près de terre et dans ces conditions, ces oiseaux pour être parfaitement maitres de leur vol, pour pouvoir se jouer des remous dûs aux forêts, aux cours d'eau, etc. (remous que les aviateurs connaissent bien), pour pouvoir s'arrêter fréquemment, examiner les endroits propices, y saisir leur nourriture, repartir à la moindre alerte, volent alors *bec au vent.* Dans ces promenades hors de leur route, dans ces excursions de « fourrageurs », qu'ils conservent encore la direction générale que leur suggère leur instinct migrateur, je consens à l'admettre. Mais ce qu'il faut comprendre, c'est que ces migrateurs ne sont vus près de terre que parce qu'*ils ont arrêté leur migration*, parce qu'ils ont rencontré dans les couches supérieures de l'atmosphère, qui sont leur route normale, un vent contraire semblable à celui que constate l'observateur terre à terre... Il ne faut pas prendre un acte, moins même « un intermède », pour la « pièce », la grande pièce toute entière. Quand ces migrateurs restaurés, reposés, repartiront, ils s'envoleront encore bec au vent, à nos yeux, mais pour aller rechercher dans les hauteurs, soit l'atmosphère calme, soit le vent arrière et ainsi induiront encore en erreur l'observateur à courte vue.

Le « *train express* » des oiseaux, pour les grands itinéraires, c'est le vent arrière qui les fait se déplacer, en trombe, sans fatigue; — pour les arrêts fréquents, pour les excursions, ils prennent le « *train omnibus* » qu'est le vent debout.

Au point de vue cynégétique, le Dr QUINET a donc raison. Sans vent contraire au sens de la migration d'automne, la plus importante, il y aura *migration* pour l'ornithologiste, mais il n'y aura pas *passage* pour le chasseur. Les oiseaux auront accompli leur voyage rituel, mais sans « nous passer »... sans descendre, sans changer de train...

La théorie du Dr QUINET reste donc valable en ce qui concerne le *vol bec au vent* en *passage*. Cet auteur avait surtout étudié les migrateurs non palmés qui appartiennent à notre type *ancestral* presque pur et il laisse à MM. TERNIER et MASSE la possibilité d'avoir raison, eux aussi, quand ils affirment « Rien sans Est! » parce que ces derniers ont surtout en vue « les *canards et leurs congénères* », oiseaux chez lesquels domine, dans ma théorie, le facteur *individuel*. Le vent d'Est ou de Nord-Est nous les amène, et vent arrière, parce que, comme je l'ai expliqué plus haut, ces vents venus du pôle glacent tout sur leur passage et que lorsqu'ils nous semblent froids, ils l'étaient bien plus encore quand ils sont passés sur la *Suède*, la *Norwège*, la *Hollande* même, attendu que soufflant sur des terres de plus en plus près de l'Equateur, ils s'échauffent en avançant. Les « *Canards et leurs congénères* » nous viennent de pays où les eaux sont gelées, où la végétation flétrie ne plait plus à leur bec délicat de lamellirostres. Le ventre réclame impérieusement ses droits. Certes l'ancêtre se réveille dans le corps de ses fils... « où le père a passé, passera bien l'enfant... » Mais ce sont les circonstances extérieures qui ont « déclanché » l'instinct ancestral.

CONCLUSIONS

Si vous chassez les palmipèdes, c'est le vent d'Est qui vous intéressera surtout, quoique, pour les raisons expliquées plus haut, un vent contraire à la migration, du Sud ou du Sud-Ouest,

puisse faire descendre les migrateurs de leur route éthérée. En deux mots, pour eux : FROID *et* VENT CONTRAIRE *les surprenant en route.*

Pour les autres membres de la sauvagine, c'est le vent contraire qui provoquera la descente, donc ce qu'on appelle le PASSAGE, *sous entendu* A TERRE — *avec arrêt dans la migration réelle.*

En 1845, MARCEL DE SERRES, professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier, avait fait paraître un volumineux travail sur les *Migrations des divers animaux,* ouvrage couronné par la Société des Sciences de HARLEM et dans lequel il divisait les oiseaux en : *Emigrants - Erratiques - Cosmopolites.*

Les ÉMIGRANTS, d'après lui, exécutent les voyages les plus étendus *sur l'ordre d'un instinct auquel ils ne peuvent résister.* Les circonstances extérieures, telles que la température, la direction ou la force du vent, l'abondance ou la privation d'une nourriture convenable peuvent bien avoir quelque influence sur leurs longues migrations, *mais elles ne les provoquent* et ne les réglent jamais. Le besoin de partir, de se transporter au loin est plus impérieux pour ces oiseaux que celui de manger ou d'éviter le froid, d'où une grande régularité dans les déplacements.

Les ERRATIQUES voyagent sous l'influence de la *faim* et de la *température.* Pour eux, rien de fixe ni de périodique : ils ont des passages irréguliers.

Les COSMOPOLITES sont des oiseaux de mer en perpétuel déplacement et qui ne vont guère à terre que pour pondre.

En présence de cette division très nette, on pourrait croire que l'auteur a pu donner à chaque oiseau une dénomination et une place spéciales étroitement définies et que les ÉMIGRANTS tout au moins, formeront une classe bien distincte. Il n'en est rien. Nos hésitations personnelles se retrouvent chez cet auteur et son classement théorique ne nous semble pas à l'abri de toute critique. C'est ainsi que le *cat-marin* est pour lui *émigrant* et *erratique* comme les *canards,* comme les *oies sauvages,* que le *grèbe huppé* est *émigrant,* mais que tous les autres *grèbes* seraient *erratiques*; le *héron cendré* serait *émigrant* et *erratique,* alors que les autres hérons seraient *émigrants. Emigrant* aussi le *courlis cendré,* mais *erratiques* le *courlis livergin* et le *courlis à bec grêle.*

Le *guillemot* ordinaire est *émigrant,* le guillemot à miroir *erratique.* Le *cygne sauvage* serait *émigrant,* mais le *cygne* à bec tuberculé serait *erratique.*

Voici d'ailleurs quelques-unes des spécialisations qu'il indique :

EMIGRANTS : Macareux moine, guillemot ordinaire, cat-marin, canards (?), macreuse, cygne sauvage, oie cendrée, oie sauvage, goëland à manteau noir, goëland à pieds bleus, foulque, grèbe huppé, barges, chevaliers, courlis cendré, bécasseaux, spatule, héron cendré (?), hérons, aigrette garzette, cigognes, grues, vanneau, pluvier gris, pluvier à collier, pluvier de Kent.

ERRATIQUES : Pingouin macroptère, guillemot à miroir, cat-marin, fou de Bassan, cormoran, harles, eiders, cygne tuberculé, oie sauvage, bernache cravant, thalassidrômes, pétrels, puffins, stercoraire pomarin, sternes, grèbes, ibis falcinelle, courlis livergin, courlis à bec grêle, avocette, aigrette, pluvier guignard, glaréole.

COSMOPOLITES : Comme type de cosmopolite, la frégate.

On voit par cet énoncé quelles difficultés on éprouve toujours à vouloir codifier la nature. On touche à un ensemble tellement complexe qu'il ne se prête à aucune réglementation absolue, puisque beaucoup d'oiseaux parmi les *émigrants purs* passent sous l'influence du froid et non sur l'ordre supérieur de l'instinct.

Les *stations ornithologiques* sont appelées à rendre les plus grands services et à fournir les renseignements sur cette intéressante question quand on pourra leur fournir toutes les circonstances d'une capture : date, vent, température, lieu de la prise, etc.

Cependant, avec la théorie plus large que j'ai cru devoir admettre en supposant des différences de proportion d'*instinct ancestral pur* et d'*instinct de conservation,* non seulement chez les différentes *espèces,* mais même chez les *différents individus d'une même espèce,* on arrive à tout expliquer. Certes on ne s'étonnera pas qu'en février 1919, par un froid de — 16°, des bandes de canards soient passées en direction N.-S. naturellement, alors que l'on se trouvait

presque à l'époque normale de remontée vers le Nord... Mais on comprendra encore qu'à la même date, il y eut un passage très important de *bécasses* dans le nord de la France, dans les dix premiers jours du mois, quoique la bécasse soit considérée comme un migrateur pur, descendant vers le Midi, dès novembre, pour remonter en mars. Il s'agissait donc de bécasses chez lesquelles le *facteur ancestral* s'était estompé pour laisser dominer le *facteur personnel.* Toujours à la même époque sont passés des *bécasseaux,* des *chevaliers,* de *petits pluviers,* avec, naturellement, *toutes les espèces* de canards.

En février 1917, par un froid de — 20° et persistant trois semaines, on rencontrait partout dans le Pas-de-Calais : des *oies* isolées, des *hérons* mourant de faim et que l'on ramassait à la main près des ruisseaux gelés, des *milouins* tombaient exténués dans les cours des fermes, au milieu des canards domestiques, et on attrapait les *mouettes* avec une épuisette de pêcheur !... Voilà des oiseaux, certes, qui ont eu tort de laisser s'évanouir l'instinct ancestral pour ne s'en remettre qu'à leurs sensations personnelles. Ils n'ont pas eu le « pressentiment météorologique » que le public accorde aux oiseaux migrateurs puisqu'une troupe d'oies ne peut passer dans le ciel sans nous annoncer un hiver rigoureux... chaque année !

Faut-il nier le « pressentiment météorologique » ou l'entourer d'une sorte d'admiration mystique ? Le mystère quand on étudie des phénomènes naturels doit être condamné autant que l'attraït du merveilleux. Il faut rester matérialiste le plus longtemps possible. Le mystère admis n'est pas un facteur de progrès. Il donne l'impression de la besogne toute faite et de la vanité d'un effort à accomplir. Il est stérilisant.

Le « pressentiment météorologique » quand il s'agit d'oiseaux, permet une hypothèse : ne serait-il pas lié aux *variations barométriques ?* Certes l'oiseau est doué d'un système nerveux très délicat. On a une tendance aujourd'hui à faire intervenir *l'électricité* et la *radio-activité* partout. Ces notions ne sont pas à rejeter, mais il ne faut pas oublier que l'oiseau est pour ainsi plein d'air : il baigne dans l'air extérieurement et *intérieurement.* Quelques notions anatomiques le démontreront : Les oiseaux ont des poumons logés, comme les nôtres, dans une cavité thoracique séparée de la cavité abdominale par un diaphragme membraneux. Mais alors que chez nous, les poumons n'ont de communication qu'avec l'extérieur du corps, par les bronches et la trachée, chez les oiseaux, les tubes bronchiques communiquent avec de vastes poches aériennes situées un peu partout : ventre, cou et même *intérieur des os.* On ne compte pas moins de six grandes poches aériennes, *une* à la base du cou entre les clavicules, *trois* dans la poitrine : une au milieu, deux sur les côtés communiquant chacune avec l'*os de l'aile* (humérus) et *deux* importantes dans l'abdomen qui communiquent avec des poches secondaires, situées dans les cuisses, sans compter une infinité de petites poches entre les muscles du cou, les membres et sous la peau. Comment s'étonner alors que l'oiseau puisse être excessivement sensible aux moindres variations barométriques et les recueille, les enregistre rapidement et profondément. Évidemment c'est une hypothèse... matérialiste. Cette structure spéciale semble avoir pour buts primordiaux de diminuer le poids spécifique de l'oiseau, de lui permettre de lutter contre le refroidissement (car on sait que l'air est le plus mauvais conducteur de la chaleur) et de faciliter sa respiration dans les vols les plus rapides. Mais ce ne sont pas là des buts exclusifs et il n'est pas défendu de tirer de cette constitution si particulière des déductions qui n'aboutissent pas à la divination et au mystère.

Que de bizarreries restent encore fréquentes dans les migrations. Je veux parler des apparitions d'oiseaux de certaines espèces en grand nombre une année, pour l'année ou les années suivantes n'être marquées que par des passages insignifiants. Dans certains cas, il est vrai, lesdits oiseaux n'ont fait que changer leurs lignes de déplacement. Ils sont passés plus à l'est par exemple, loin des chasseurs qui habitent les côtes. Mais il n'est pas niable que certaines années l'absence, ou presque, de passage, est *générale.* On peut constater le fait avec les *barges,* les *pluviers,* les *milouins,* les *grives,* etc. Par contre, on observe des passages importants et imprévus sans qu'aucune des conditions, généralement reconnues comme nécessaires, se soit produite : En décembre 1910, dans les premiers jours, par *température très douce, subitement,*

dans le Pas-de-Calais, passage considérable de *foulques*. En 1863, en 1888, en mai-juin apparait en France (et ce du Nord au Midi), en Angleterre, en Italie, le *syrrhapte paradoxal*. Il arrive accouplé; les femelles ont des œufs développés dans l'ovaire. En mars 1889, il subsiste quelques couples. Qu'est-ce donc qui a pu pousser ces oiseaux, originaires de Tartarie, à traverser le quart du globe au moment où la gent emplumée ne se fixe qu'en des lieux connus, sûrs, habituels? Pourquoi en décembre 1913 a-t-on constaté, en France, une invasion de *Jaseurs de Bohême*? Ces oiseaux ne font pas partie de la SAUVAGINE, mais ils constituent des exemples troublants... Enfin! ne nous laissons pas troubler outre mesure et puisqu'il faut toujours conclure de façon pratique, donnons, en un résumé consolateur, quelques observations d'ordre général auxquelles a donné lieu l'étude de la migration.

DIRECTION : En ce qui concerne l'Europe occidentale et la SAUVAGINE qui nous occupe plus spécialement, la direction N.-E. à S.-O. est la direction générale au passage dit d'automne, juillet à janvier et de sens contraire (remontée vers le Nord) en passage de printemps (février à mai).

ÉPOQUES : La *seconde quinzaine de juillet* et la *seconde quinzaine de janvier* marquent le début de la migration d'aller et de celle du retour Les oiseaux qui nichent très au Nord n'y jouissent que d'un été très court et nous repassent très vite — dès août, surtout lorsque leur plumage ne leur permet pas de résister au froid — tels sont les *bécasseaux*, les *barges*, les *pluviers*, les *chevaliers*, etc.

HEURES : La migration, suivant les espèces, s'opère soit la nuit, soit le jour. J'ai pris soin de signaler dans la monographie de chaque oiseau le genre préféré de migration, soit nocturne, soit diurne. La sauvagine voyage surtout la nuit (*Barges, chevaliers, bécasseaux, bécassines, canards, râles, foulques*). Il s'agit d'oiseaux mangeant le jour et se reposant le matin.

VOL : Le vol affecte souvent la forme d'une ligne déployée par vent arrière, celle d'un triangle par vent debout.

HAUTEUR : Par beau temps et vent arrière, la migration a lieu très haut; par mauvais temps, pluie, brouillard ou grand vent, le passage est bas.

ALLER ET RETOUR : Les deux voyages ne se font pas toujours exactement suivant la même route. Ainsi à l'automne, le climat marin attire beaucoup d'oiseaux qui, à la remontée, appuieront davantage vers l'Est.

COMPOSITION DES BANDES : Quelques espèces n'émigrent pas en famille, comme une conception poétique aimerait à le faire croire. On se figure volontiers les mâles et les femelles partant avec leurs jeunes après les séances d'entraînement nécessaire. Ce n'est pas une règle. Les *colverts mâles* précèdent en automne les femelles. Pour les *canards garrots,* au contraire, ce sont les femelles qui partent les premières. Les *canards milouinans* mâles ne se soucient plus des femelles, après l'accouplement. Les jeunes partent souvent les premiers.

PRÉVISIONS MÉTÉOROLOGIQUES : *A l'aller* (vers le Sud), les *vents d'Est* sont bons pour la passée des palmipèdes à la *condition d'être la conséquence d'une giration normale des vents*, c'est-à-dire *dans le sens du mouvement des aiguilles d'une montre :* Vent d'Ouest passant au Nord puis à l'Est. Ces vents d'Est par temps neigeux et pluvieux sont très favorables.

Du 15 juillet au 15 novembre, les vents *Nord et Est* amèneront des oiseaux qui *s'arrêteront* chez nous.

Après le 1er décembre, ce sont les vents froids qui amèneront des migrations d'importance.

Au *retour,* dès que la température s'élève depuis un jour ou deux, la passée commence.

A l'*aller comme au retour,* ce sont les variations *brusques* de température, soit froides à l'aller, soit chaudes au retour qui déterminent les plus grands mouvements de migration.

Enfin, à côté des mouvements migrateurs nets et francs, on observe chez les migrateurs des *mouvements de va et vient* qui sont liés le plus souvent aux phénomènes brusques de gel ou de dégel, qui s'opèrent dans une aire plus ou moins limitée, et qu'il ne faut pas confondre avec le grand mouvement migrateur.

*
* *

Puisque nous causons des moments favorables, des moments cynégétiques, ajoutons-y quelques renseignements utiles :

= Les journées qui suivent la pluie, en été, sont généralement bonnes pour le chasseur.

= Les vents marins (S.-O, Ouest, O.-N.-O.) soufflant avec baisse barométrique, rendent les oiseaux peu abordables, inquiets.

= Les vents d'Est sont bons à l'aller et au retour pour les *palmipèdes.*

= Les *vanneaux* et les *pluviers* sont plus approchables, le matin de très bonne heure, avant le lever du soleil.

La brume épaisse avec temps très froid est très favorable à l'approche des *palmipèdes (oies, canards,* etc.), mais le brouillard et la neige clouent sur place les migrateurs et arrêtent la migration où elle se trouve.

= Après les *grands vents debout,* c'est-à-dire contraires au sens de la migration, on peut rencontrer sur les côtes des oiseaux épuisés et d'approche facile.

LE CALENDRIER DU CHASSEUR

Nous réunissons sous la rubrique de chaque mois, les oiseaux que le chasseur a le plus de chances de rencontrer. Il ne peut être question que de fournir des données approximatives. Les migrations ne se font pas à dates fixes. Elles sont grandement influencées par la température, le vent, avancent ou retardent, se prolongent, suivant les conditions météorologiques.

Certes les migrateurs subissent les injonctions puissantes d'une habitude ancestrale qui est devenue une seconde nature, mais il est rationnel de concevoir que des gelées très précoces et prolongées hâteront la migration vers le Sud et qu'un printemps prématuré mettra les oiseaux en route vers le Nord de très bonne heure, comme nous le disions plus haut. Les indications ci-dessous sont et ne peuvent être que le résultat de moyennes.

Janvier

En janvier si le froid est rigoureux, on peut rencontrer toutes les espèces de *fuliguliens* et de *canards,* les *harles,* les *oies,* les *cygnes.*

En mer, le *fou de Bassan,* le *goëland tridactyle,* le *guillemot,* les *macreuses,* le *pingouin macroptère*; dans les baies, la *sarcelle d'hiver.*

Février

En février, les mêmes oiseaux (les *canards* commencent leur mouvement de retour), le *héron butor,* le *vanneau.* (à partir du 15 février jusqu'au 1er avril, le canard-pilet).

Mars

Les *grèbes,* le *héron cendré,* le *héron butor,* les *cigognes,* les *spatules,* les *courlis,* les *barges,* les *vanneaux,* le *pluvier doré,* le *râle marouette,* les *bécassines.*

(15 au 30, très bon moment pour la barge à queue noire, la bécassine ordinaire).

Avril

Les *sternes Caujeck* et *Pierre Garin,* les *grèbes,* les *hérons,* les *courlis,* l'*avocette,* les *guifettes* (au marais), les *chevaliers,* les *barges,* le *pluvier doré,* le *pluvier guignard,* le *grand pluvier à collier,* le *râle rouge,* le *râle marouette,* les *bécassines,* l'*œdicnème,* l'*échasse.* La sarcelle d'été remonte à la fin du mois. (très bon moment pour la barge à queue noire).

Mai

Les sternes : *Caujeck, Pierre Garin, Minule*; les *grèbes,* le *héron blongios,* les *courlis,* les *guifettes,* les *chevaliers,* les *barges,* le *pluvier gris,* le *pluvier doré,* le *grand pluvier à collier,* le *râle rouge,* les *bécasseaux,* l'*échasse.* (très bon moment pour la barge rousse).

Juin

La sterne *Pierre Garin.*

JUILLET

La *sarcelle d'été*, les *sternes Caujeck*, *Pierre Garin*, les *hérons*, les *chevaliers*.

AOUT

Les mêmes oiseaux qu'en juillet en y ajoutant les *guifettes*, les *barges*, la *pie de mer*, le *grand pluvier à collier*, les *bécassines*, les *bécasseaux*, les *cormorans*, les *chevaliers*.

SEPTEMBRE

Le fou de Bassan, le *cormoran*, les *sternes*, les *grèbes*, les *hérons*, les *spatules*, les *courlis*, les *guifettes*, les *chevaliers*, les *barges*, la *pie de mer*, le *pluvier gris*, le *pluvier doré*, le *pluvier guignard*, les *grands* et *petits pluviers*, le *râle marouette*, les *bécassines*, les *bécasseaux*.

OCTOBRE

Les mêmes oiseaux, plus le *canard milouin*, le *canard morillon*, la *fuligule nyroca*, le *col vert*, le *pilet*, le *souchet*, le *vingeon*, les *guillemots*, le *héron butor*, le *héron blongios*, les *cigognes*, l'*avocette*, le *vanneau*, le *râle rouge*, l'*échasse*.

NOVEMBRE

Le *fou de Bassan*, les *macreuses*, les *canards d'octobre*, la *sarcelle d'hiver*, l'*œdicnème* et la plupart des oiseaux d'octobre, le canard garrot. Vers le 25 novembre, c'est le plein passage des colverts.

DÉCEMBRE

Le *fou de Bassan*, les *plongeons*, les *macreuses*, les *canards*, les *guillemots*, les *pingouins*, le *héron butor*, la *pie de mer* et si le froid sévit, les canards bariolés, blancs, les cygnes, les harles.

* * *

Il y a lieu de noter l'INFLUENCE DU FROID sur l'apparition des *harles*, des *eiders*, de la *fuligule miquelonnaise*, du *garrot histrion*, des *cygnes*, des *bernaches*, du *tadorne*, du *mergule nain* et de la *foulque*.

* * *

Les *tempêtes d'hiver* sont souvent nécessaires pour que nous puissions voir la *mouette de Sabine*, les *thalassidrômes*, le *pétrel*, le *guillemot grylle*, le *mergule nain*, les *phalaropes*.

* * *

Les migrateurs qui nous passent en automne les premiers, nous repassent les derniers et ceci s'explique puisqu'il s'agit d'oiseaux qui craignent le froid et ne retournent au Nord que lorsque la température s'y est suffisamment adoucie.

LES STATIONS ORNITHOLOGIQUES

La direction que suivent les oiseaux dans leurs migrations, l'époque de ces migrations, les routes préférées, les lieux de stationnement à une époque déterminée, les circonstances de temps, sont des notions qui intéressent au plus haut point l'ornithologie... et les chasseurs...

Les Anglais, les Danois, les Allemands, les Austro-Hongrois, du temps où existait encore l'Autriche-Hongrie, ont créé des organisations scientifiques spéciales pour étudier ces questions. Les oiseaux sont capturés et relaxés après avoir été gratifiés à la patte d'une bague très légère d'aluminium, ou plus rarement de caoutchouc, portant un numéro et une adresse.

Pour l'ANGLETERRE, les marques sont généralement les suivantes :

Abd. Univ. (Abréviation de *Aberdeen University, Ecosse*); *Witherby High Holborn London*; *R. G. Country Life*.

Pour le DANEMARK : *H. Chs. Mortensen Viborg*.

Pour l'ALLEMAGNE : *Vogelwarte Rossiten*.

Pour la HONGRIE : *Ornith. Koczpont. Bupest.*

Pour la HOLLANDE : *Museum Lieden* (Museum de Leyde).

Actuellement on compte une moyenne de 2 à 20 o/o de reprises suivant les espèces et les stations ; on est arrivé ainsi à des constatations indiscutables :

Pour les *cigognes*, on a repris au *lac Tchad* (1), et en *Rhodésie* (2) des individus bagués en *Allemagne*, et on a repris au *Natal* (3) et en *Palestine* des cigognes baguées en *Hongrie*.

Des *cygnes* ont été tués au *Cap*, dit AUBERT (Les *Migrations des Oiseaux*) qui avaient niché en *Poméranie*. (FIG. 4.)

Des *mouettes* parties de la *Baltique* ont été tuées, l'une dans le *Calvados*, l'autre en *Vendée*.

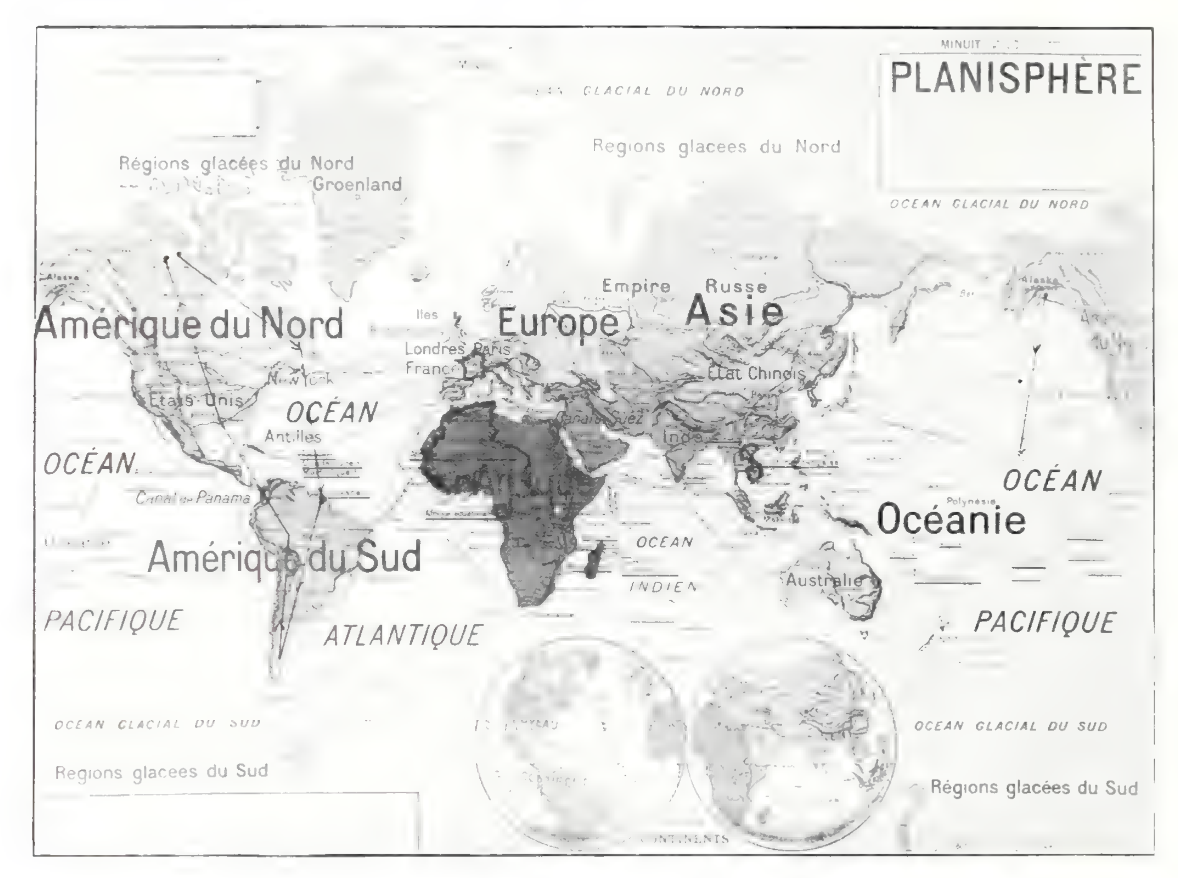


FIG. 4. — PLANISPHÈRE PERMETTANT DE SE RENDRE COMPTE DU TRAJET DE CERTAINS MIGRATEURS. — Le tracé sur le nouveau continent indique le parcours annuel du *pluvier doré*. Le tracé à droite et en haut de la carte indique le record du vol, *sans escale*, exécuté par le *pluvier doré de l'Alaska* qui se rend d'une traite aux îles *Hawaï* ou *Sandwich*, soit une distance de quatre mille kilomètres...
On voit par le tracé complet de la migration du pluvier doré au-dessus des Amériques, que la voie du retour n'est pas celle de l'aller ; cas de beaucoup le plus fréquent dans les migrations. (Tracé de gauche.)

Des *sarcelles* parties du *Danemark* ont été tuées, l'une en *Manche*, l'autre en *Gironde*.

Un *pilet* parti du même endroit a été tué en *Vendée*.

En ce qui nous concerne personnellement, voici quelques unes des captures baguées que nous avons faites sur les côtes du Pas-de-Calais et de la Manche :

1° En fin septembre 1913, une *mouette rieuse* (Larus ridibundus) portant l'inscription sui-

(1) Le lac *Tchad* se trouve au Soudan. Afrique centrale (il a 20.000 kilom. carrés).
(2) La *Rhodésie* est située en Afrique, sensiblement à la hauteur de Madagascar.
(3) Le *Natal* est situé en Afrique du Sud, près du *Cap*.
(Voir la carte de la fig. 4.)

vante : *M. K. Ornith. Köspont. Budapest, N° 3.528.* Cet oiseau avait été bagué sur le lac de Hirnsen, en Bohême, le 1er juillet 1913.

2°, 3° et 4°. En fin septembre 1913, trois sternes Pierre Garin (*Sterna hirundo*) ayant respectivement les marques suivantes : *Zool. Station Helgoland* et les Nos 14.632, 14.870, 16.134. La première avait été baguée le 8 juillet 1913 à *Nordeney*, petite île de la Mer du Nord, sur la côte du Hanôvre, appartenant à cette rangée d'îles de la Frise orientale séparée de la terre par le Wattenmeer qui est asséché à marée basse.

La seconde avait été baguée le 8 juillet 1913 en *Mellum* (?).

La troisième n'a pu obtenir la date de sa première capture.

5° Une *sterne minuta de la Zool. Stat. Helgoland* avait été baguée le 4 juillet 1912 au *Schleswig* et fut capturée en cette même fin septembre de 1913.

6° Le 31 juillet 1918, un goëland à pieds jaunes (*Larus fuscus*) qui avait été bagué par les Anglais à *Foulshaw*, Westmorland, en Angleterre, le 14 juillet 1916. Il portait la mention suivante : *Witherby High Holborn*, London, N° 35.039.

7° Le 15 août 1918, une sterne Pierre Garin (*Sterna hirundo*), portant le N° 24.125 du *Museum Leiden*, qui avait été baguée *en duvet*, à Hock, en Hollande, le 18 juillet 1916.

Il est répondu toujours, ainsi qu'en témoignent ces notes, aimablement et rapidement aux communications adressées par les chasseurs. Nous ne saurions donc trop conseiller à tous nos lecteurs de rendre hommage, par un petit effort de courtoisie, aux grands efforts et aux gros sacrifices que s'imposent, dans un intérêt universel de science, les *stations ornithologiques*.

* * *

Quand on prend connaissance des résultats connus, on reste étonné des voyages formidables qu'accomplissent les migrateurs. C'est presque la terre entière qu'ils traversent et beaucoup de chasseurs n'ont jamais soupçonné qu'en ramassant un vulgaire *bécasseau*, ils avaient brisé le cycle d'un voyageur qui allait du *Spitzberg* en *Afrique* et d'*Afrique* au *Spitzberg* chaque année !

Pour les sceptiques qui resteraient hésitants sur l'importance des voyages exécutés par les oiseaux migrateurs, nous prendrons un exemple dans le Nouveau Continent. Le Nouveau Continent se prête beaucoup mieux à l'étude suivie des migrateurs que l'Ancien, parce que le Nouveau représente une crète de terre émergeant des mers et courant du Nord au Sud sans l'éparpillement qu'entraîne la forme de l'Ancien Continent.

Le *Bureau d'enquête biologique* rattaché au *Ministère de l'Agriculture américain* a poursuivi des observations, étapes par étapes, qui permettent de chronométrer assez exactement une migration. Tel fut le cas de la migration des *pluviers dorés*. Leurs nids sont répandus sur les rives américaines de l'Océan glacial arctique, entre la *baie d'Hudson et l'Alaska* (FIG. 4). Quand les petits volent, on les voit se réunir sur les côtes du *Labrador* (N du mot Nord sur la carte), ils traversent le golfe du *St-Laurent* (que l'on aperçoit au-dessus de New-York) et là, après avoir fait ample provision de nourriture, ils se dirigent au-dessus de l'Océan Atlantique vers le Sud, en ligne droite jusque sur les côtes de *Guyane*. Le parcours est de quatre mille kilomètres sans escale ou avec un court arrêt sur les îles *Bermudes* si un vent d'est les gêne. Après une brève station en *Guyane*, ils repartent, toujours du Nord au Sud, et arrivent en *République Argentine* (sud de Buenos-Ayres), après avoir parcouru quatorze mille kilomètres. Dans ces quartiers d'hiver, ils passent 4 à 6 mois et repartent pour le Nord, mais en suivant *une voie différente :* ils survolent la côte Ouest, traversent le *Golfe du Mexique*, suivent la vallée du *Mississipi* qui se jette dans le Golfe du Mexique après un trajet sensiblement Nord-Sud et se retrouvent aux premiers jours de juin à leurs lieux de nidification, à leur point de départ après avoir parcouru *vingt-cinq mille kilomètres* environ.

Le record du vol sans escale appartiendrait au *pluvier doré* du Pacifique qui, parti de l'*Alaska*, traverserait le Pacifique pour se rendre aux îles *Hawaï ou Sandwich*, distantes de

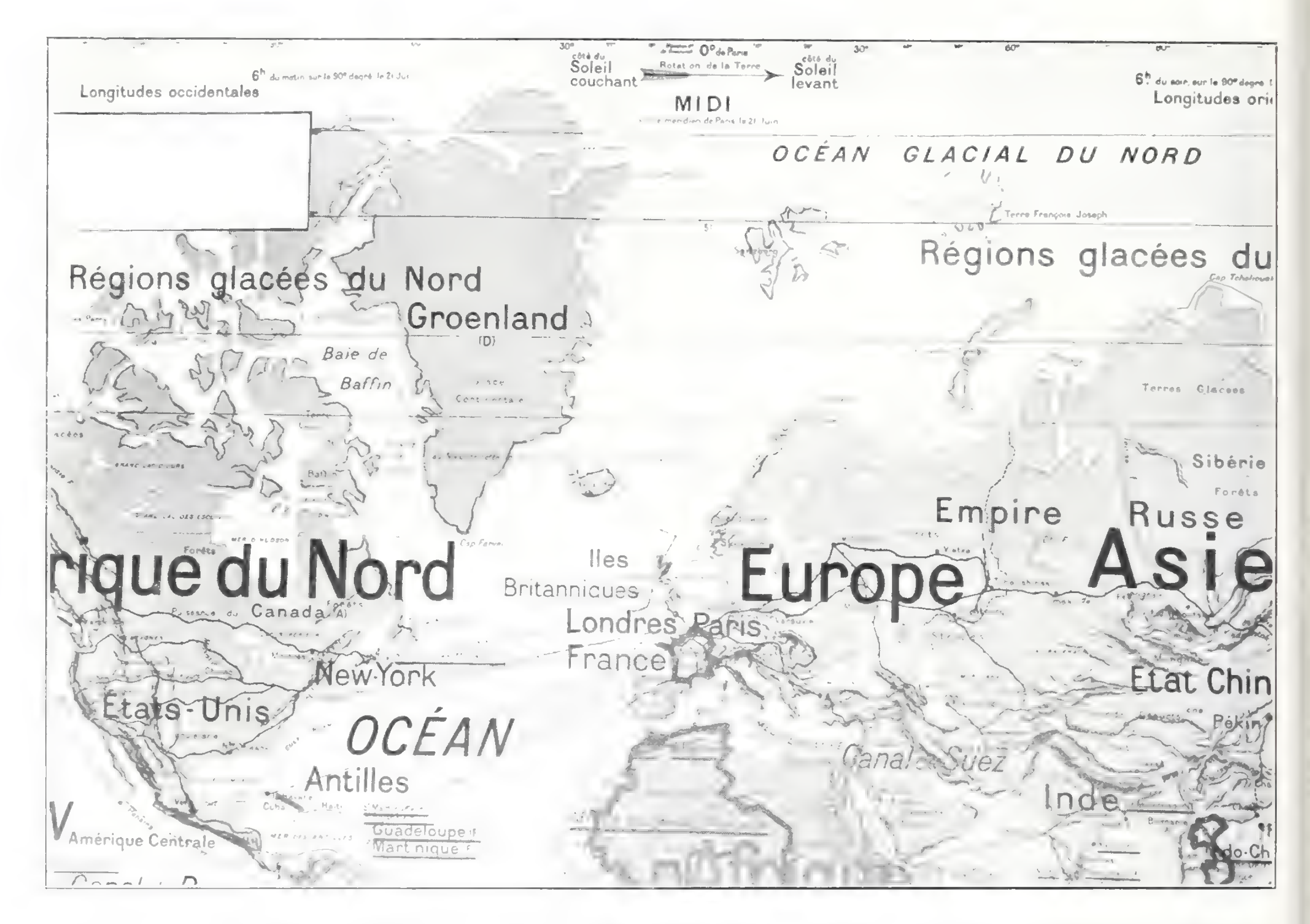


Fig. 5. — Planisphère partiel indiquant plus spécialement les régions d'où nous vient la sauvagine : Mer d'Hudson. Terre et Baie de Baffin. Iles de Terre-Neuve, de St-Pierre et Miquelon, Groënland. Islande. Spitzberg. Terre François-Joseph. Nouvelle-Zemble. Cap Nord. Terres glacées de Sibérie. Steppes et forêts de Russie. Suède et Norwège, etc., avec indication des *latitudes* sur le méridien de Paris.
L'*eider* remonte jusqu'au 80° ; le *cygne* jusqu'au 75° ; les *mouettes* jusqu'au 58°, etc., etc.

quatre mille kilomètres environ. (Fig. 4.) Il faut penser que ces échassiers contrairement aux palmipèdes ne peuvent se poser sur l'eau ni y prendre leur nourriture.

La sterne *arctique* arriverait aux terres arctiques vers le 15 juin, en repartirait vers le 15 août se rendant aux terres antarctiques où elle resterait quelques semaines après lesquelles elle recommencerait son voyage transterrien d'un pôle à l'autre !

Puisque nous avons un planisphère sous les yeux, voyons un peu d'*où nous viennent surtout différentes espèces de la Sauvagine?* Les régions froides du Nord sont nos grandes pourvoyeuses, mais il y a dans chacune d'elles des espèces dominantes sans que ces indications aient rien d'absolu. Marchons de l'Ouest à l'Est nous trouverons :

A *Terre-Neuve et dans la baie d'Hudson* (Fig. 5) : les goëlands, les thalassidrômes, la bernache cravant, le canard garrot, la fuligule miquelonnaise, les macreuses, la macreuse à lunettes.

Au *Groenland, au Spitzberg, en Laponie* (côte du Cap Nord) et généralement dans les terres arctiques : l'eider qui remonte jusqu'au 80° de latitude, le cygne (75°), les macreuses, les fuliguliens, le tadorne, les bernaches, les thalassidrômes, les guillemots, les pingouins, les macareux, le mergule nain, les phalaropes, le grand pluvier à collier, les bécasseaux.

En *Islande et les îles voisines :* le fou de Bassan, l'eider, les fuliguliens, les goëlands, les labbes, les pétrels, les puffins, les guillemots, les macareux, le mergule.

Sur les côtes de Suède et de Norwège, tant sur l'Océan que sur la Baltique : les plongeons, les harles, le cygne, les goëlands, les mouettes qui remontent seulement jusqu'au 58°, les sternes, les guillemots, les grèbes assez frileux, les bécasseaux, les barges, les vanneaux, les bécassines, la sterne tschegrava.

Dans le nord de la Russie et de la Sibérie : les plongeons, les harles (quoique le harle piette s'observe jusqu'au 74° de latitude Nord), le milouinan, le morillon, la fuligule nyroca, les cygnes, les oies, les canards : tadorne, chipeau (66°), pilet, souchet, siffleur, les sarcelles, les grèbes, les chevaliers (arlequin et des étangs), les barges, les pluviers, les bécassines, les bécasseaux et la foulque.

En Ecosse : Les canards siffleurs, les milouins, les sarcelles, les labbes (îles *Shetland*), les chevaliers, les barges, les mouettes rieuses. Le fou de Bassan est commun dans le golfe d'Edimbourg.

VITESSE DU VOL

On s'étonnera toujours du chemin parcouru par les migrateurs. Etroitement limités dans nos moyens de locomotion avec la tendance naturelle à l'homme de rapporter tout à lui-même, nous restons sceptiques devant les vitesses de vol indiquées pour certains oiseaux. Pourtant, elles expliquent la longueur des voyages entrepris.

La vitesse des gibiers les plus communs : pigeons, perdrix, lièvre est de 12 à 15 mètres à la seconde, de 45 à 55 kilomètres à l'heure, d'après les expériences relatées par Journée.

Aubert, dans son *Etude sur la migration des oiseaux,* donne les chiffres suivants :

Passereaux ...(à l'heure)	50 kilom.	Pluvier ......(à l'heure)	120 kilom.
Courlis	50 kilom.	Canard sauvage.........	150 kilom.
Caille	60 kilom.	Sarcelle	180 kilom.
Grue, cigogne, vanneau..	70 kilom.	Hirondelle	200 kilom.
Tourterelle	100 kilom.	Martinet	300 kilom.

Ces chiffres paraissent pour les derniers surtout, sujets à examen plus approfondi.

Mais voici des éléments nouveaux fournis par l'aviation :

Dans la *Revue d'Ornithologie de février 1918,* le sous-lieutenant aviateur Guérin cite le cas de la poursuite d'un *cormoran* qui, poursuivi pendant un quart d'heure, atteignit la vitesse de 105 kilomètres à l'heure ; d'une *oie cendrée* qui ne put dépasser 70 kilom. à l'heure. « Chez les canards les vitesses, écrit-il, paraissent très différentes suivant les espèces. Le *col vert* apparaît toujours aux tableaux de chasse en avion, car les vitesses de 105 kilomètres à l'heure sont suffisantes pour l'amener à portée de fusil, mais encore faut-il un pilote exercé, car il ne manque pas de souplesse une fois parti ; aussi l'a-t-on presque toujours au départ après un « piqué » sérieux de l'avion. Le *milouin* se défend beaucoup mieux et on peut lui donner une quinzaine de kilomètres de plus à l'heure. Quant à la *sarcelle d'hiver* inutile de tenter la poursuite, avec une vitesse de plus de 120 kilomètres à l'heure on ne l'amène pas à portée de fusil. »

On reste stupéfait devant ces chiffres établis suivant une méthode scientifique toute nouvelle et les vitesses de 33 à 34 mètres à la seconde en disent long sur les corrections de pointage qu'il peut être nécessaire d'opérer dans le tir de chasse !...



CHAPITRE III.

Les armes de chasse à la Sauvagine

Notions classiques et indispensables de balistique. -- Idées générales sur le tir de chasse.
A. Le *fusil.* -- Choix du calibre. -- Poids. -- Valeur du recul. -- Des canons.
Du chokage. -- Des chambres.
B. La *cartouche.* -- L'amorce. -- L'étui et son sertissage. -- La poudre.
Le plomb. -- Le chargement.
Accessoires de chargement : concentrateurs, cartouches grillagées, agglomérants.
Valeur des blessures des différents organes. -- Quelques remarques sur le tir de la Sauvagine.
Les gros calibres. -- La canardière-canon.
Soins à donner aux armes. -- Les fusils à répétition.

Les armes de chasse

Un livre de chasse peut difficilement passer sous silence l'arme, l'outil par excellence : le fusil.

Certes, on a déjà beaucoup écrit sur ce sujet et il semble téméraire d'en écrire encore... Cependant il a paru à l'auteur qu'un livre de chasse, même spécialisé à une certaine catégorie d'oiseaux, devait comprendre *les notions classiques sur la balistique.* Il règne d'ailleurs tant de préjugés, on rencontre encore sur son chemin tant d'erreurs, tant d'idées préconçues et fausses qu'il n'est peut-être pas superflu de rappeler les principes établis d'une science exacte.

Un sport, comme la chasse, ne maintient son intérêt que si on réussit et on ne réussit que si l'on fait tout pour cela. Qui donc serait susceptible de se passionner longtemps pour un jeu auquel il perdrait toujours? Les apôtres doivent donc mettre tous les atouts dans les mains des néophytes, ils doivent encore briser quelques faux dieux, ils doivent enfin s'efforcer de maintenir les pratiques du culte dans les limites de l'orthodoxie.

Ainsi, pensent-ils, la flamme sera divinement entretenue.

J'ai de plus une excuse à la rédaction de ce chapitre du *fusil.* Le tir de la sauvagine est un tir qui comporte beaucoup plus de difficultés que le tir du gibier de terre. Les oiseaux sont mieux défendus par d'épais plumages; — moins abrités, moins dissimulés d'une façon générale, ils partent de plus loin et bien souvent on tire à limite de portée utile des oiseaux d'une *très grande vitalité.* A chaque instant, devant une sauvagerie croissante, se démontre l'infériorité de nos armes. Il est donc nécessaire de mettre *tout* en œuvre pour réussir. Il faut attacher de l'importance à une foule de petits détails, tant dans le choix de l'arme que dans la confection des cartouches. En écrivant ces lignes je n'ai pas la prétention, qui serait ridicule, d'innover, mais celle bien plus modeste de rappeler les données consacrées par l'expérience, devenues classiques, indiscutables et qui sont comme l'Evangile des chasseurs.

Idées générales sur le Tir de Chasse

On peut assez exactement comparer un coup de fusil à un coup de filet. Prendre un poisson dans les *mailles d'un filet* ou prendre un oiseau dans une *gerbe de plomb* c'est le même problème. Pour un poisson, la *grandeur des mailles* devra être proportionnée à la grosseur du poisson : pour un oiseau la *distance entre les grains de plomb* devra être proportionnée à la taille de l'oiseau. Plus un poisson est petit, plus les mailles sont serrées; plus un oiseau est petit, plus le plomb doit être petit pour se trouver en grand nombre dans une gerbe, pour fournir le *filet serré*, c'est-à-dire la *gerbe dense*. Les filets se tendent ou se traînent, certains comme « l'épervier » se jettent. La gerbe de plomb est un filet qu'on jette. Mais c'est un filet qui a des caractéristiques bien spéciales. Le paquet de plombs, contenu dans un tube, sort d'abord sous une forme cylindrique allongée qui va en s'épanouissant tel un parachute ou un parapluie qu'on lancerait le manche en avant. Il en résulte que la gerbe est d'abord très dense : on dit alors que le « coup fait balle », puis qu'elle va en s'élargissant sous l'action de l'air absolument comme un (Fig. 6) parachute ou un parapluie s'ouvrent sous la même action. On devine de suite qu'il existe un *moment* et un *point* de son parcours auxquels la gerbe présente entre ses plombs, l'espace convenable pour capturer sûrement un oiseau d'une *superficie donnée* et qu'au delà de ce point, les plombs allant toujours en s'écartant, les chances de le capturer diminuent jusqu'à devenir nulles. Le *point optimum* P.O. de la gerbe est à une (Fig. 6) distance du canon de fusil à laquelle on a donné le nom de *portée*. Ce mot est impropre, car il prête à confusion.

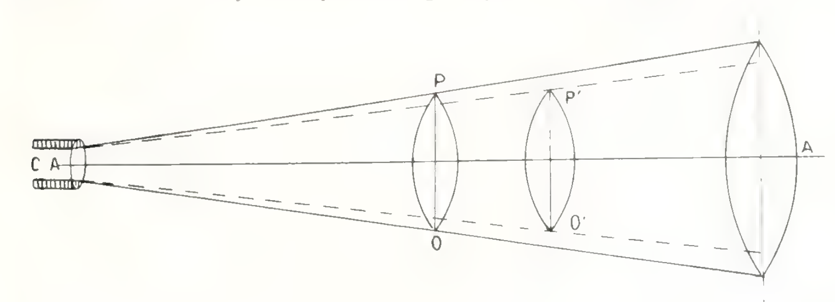


Fig. 6. — Schéma indiquant comment se comporte la gerbe de plombs qui sort d'un canon de fusil. — C A, extrémité du canon. P O, point de la gerbe de plombs sortant d'un canon *cylindrique* où le groupement des plombs est suffisamment serré pour frapper le but de quatre atteintes. P' O', point de même valeur de groupement obtenu avec un canon *choké*. La distance entre P O et P' O' représente le grain de portée procuré par le chokage — par la diminution de la disposition (voir encore fig. 7, p. 41.)

Il semble vouloir indiquer la distance à laquelle un plomb *peut être porté* par le coup de fusil, avec une force suffisante pour occasionner une blessure, cette blessure provoquée du reste par le simple hasard de la rencontre d'un plomb *isolé* avec un organe *vital* de l'animal ou indispensable à la fuite (os de l'aile chez l'oiseau). C'est en retenant des faits semblables, exceptionnels, que des chasseurs ont pu s'étonner de la « portée » de leur arme ou de la valeur mystérieuse de leurs cartouches. Ce qu'on doit entendre réellement par la portée d'une arme, *c'est la distance à laquelle elle est susceptible de lancer une gerbe de plomb de densité telle, qu'elle mettra quatre grains de plomb dans la silhouette du but choisi.*

Pourquoi ce chiffre de quatre atteintes?

Il résulte d'expériences nombreuses sur les pigeons de tir, que ce chiffre est celui qu'il faut obtenir pour avoir les plus grandes chances de paralyser cet animal. Les statistiques de la guerre ont confirmé cette donnée. Elle se présente d'ailleurs avec tous les caractères de l'exactitude quand on réfléchit à la grande différence qui sépare la blessure d'un organe de celle d'un autre organe. Un plomb dans la tête, dans le cou, ou dans la poitrine ou dans l'abdomen ont une gravité décroissante. Avec un plomb dans la tête, l'oiseau tombe immédiatement, il peut aller très loin encore avec un plomb dans l'abdomen. Un plomb dans les os de l'aile fait tomber un oiseau au vol, limite ses moyens de défense, mais ne l'anéantit pas complètement. Quatre atteintes constituent donc les quatre billets qu'il faut prendre pour avoir les plus grandes chances de gagner le gros lot, *ce sont les quatre nœuds de la maille nécessaire de notre filet.*

C'est dans la *dispersion* du plomb bien plus que dans le manque de vitesse, donc de force vive du plomb, que réside la faiblesse de nos armes de chasse.

Un exemple fera comprendre cette distinction :

Un plomb sphérique de 3 millim. de diamètre, c'est-à-dire n° 5 métrique lancé à la vitesse intiale de 360 mètres environ, va retomber à 200 mètres de distance. Il a naturellement perdu à ce moment et depuis longtemps toute la *force vive* nécessaire pour traverser un matelas de plumes comme celui de l'oiseau ou briser un os. A 45 mètres cependant il a conservé une *force vive* et une *vitesse* suffisantes (180 mètres à la seconde) pour entamer les os longs d'un lièvre, mais une perdrix, étant donnée sa surface, ne sera touchée que de deux plombs... Seront-ils suffisants? Question de hasard.

Pour augmenter la portée *utile* d'une arme de chasse tirant de la grenaille de plomb, il faudrait pouvoir lancer une *grande quantité* de plombs et *les plus gros possibles.*

Plus un plomb est *gros,* plus il est *lourd* et plus il est lourd, plus longtemps il conserve sa force vive de propulsion. On connait l'histoire de ce peintre qui du haut d'une échelle demande qu'on lui jette d'en bas une éponge. Plusieurs fois lancée, l'éponge sèche et légère, n'arrive pas jusqu'au but, mais il suffit de la tremper dans l'eau, de l'alourdir, pour lui faire facilement dépasser son but.

Quand, avec une canardière-canon, on lance 300 grammes de plomb n° 0 (4 millim. 25 de diamètre), on dispose d'une gerbe de densité telle qu'un canard ne passe pas à travers ses mailles à 120 mètres!

Malheureusement nos faibles forces *personnelles* ne nous permettent pas de lancer 300 gr. de plomb. Nous ne pouvons guère en lancer que le dizième environ, soit 30 à 40 grammes. C'est là une quantité que l'on peut considérer comme une *mesure fixe.* Il en résulte que quand nous voulons augmenter le diamètre des plombs pour qu'ils aillent plus loin ou possèdent plus de *force vive,* nous en diminuons le nombre et alors les mailles de notre filet s'agrandissent : notre oiseau passe à travers.

Tous les efforts doivent donc tendre à diminuer la dispersion, à la retarder, à obtenir une gerbe en forme de cône aussi allongé que possible pour pouvoir employer un plomb assez gros, allant loin et frappant fort, restant groupé.

Des détails de construction dans le *fusil,* des choix judicieux dans les éléments qui composent une *cartouche* nous font réaliser des gains qui nous seront révélés au cours de l'étude qui suit.

A. LE FUSIL.

Quand on veut exécuter un travail ou pratiquer un sport, la première question qui se pose est celle de l'*outil.* Cet auxiliaire indispensable doit avoir des qualités toujours les mêmes : être adapté à l'*ouvrier,* et être adapté à la *besogne* à accomplir. Prenons un exemple : un marteau sera approprié comme poids à la force de l'ouvrier qui doit le manœuvrer, mais aussi à l'importance du but à frapper. L'horloger n'utilisera pas le même marteau que le forgeron...

Définir la tâche que le *chasseur de mer, de grève ou de marais* aura devant lui, ce sera par là même désigner à son choix tel calibre plutôt que tel autre, et comme il est impossible et superflu d'ailleurs de distinguer entre les diverses complexions des chasseurs, nous pouvons tabler sur une moyenne.

Que seront les buts du chasseur de mer, de grève ou de marais?

Des oiseaux à *grande vitalité,* nous l'avons dit plus haut, *durs à tuer, admirablement défendus par un plumage épais* et protégés par une grande sauvagerie qui forcera le chasseur à des *coups de longueur.* Vous ne rencontrerez guère au bord de la mer de gibier présentant au plomb la sensibilité de la bécasse ou du chevreuil. Il vous faudra constamment, pour réussir une capture, des atteintes nombreuses et vigoureuses, d'où la nécessité de l'outil aussi puissant que le permettent les communes exigences de la commodité : *maniabilité, poids restreint, recul supportable pour un tir fréquent.* Car, et c'est-là une donnée qu'il ne faut pas perdre de vue, pour les chasseurs modestes, peu de champs d'action offrent l'occasion de brûler autant de poudre que les flots gris ou azurés de l'océan et la bordure de sable fin tantôt couvert, tantôt *délaissé* par la mer à laquelle on donne pour cette raison le nom de *lais de mer.*

Un fusil de calibre 12, avec canons de 70 centim. de longueur, choke à gauche, demi-

choke à droite, chambré à 70 millimètres, toutes pièces renforcées, est l'arme moyenne nécessaire mais suffisante. Il s'agit maintenant de justifier ces données.

1° Du calibre.

Voyons d'abord le calibre. Que signifie ce chiffre 12. Il représente le nombre de balles sphériques de plomb, de même diamètre que le canon, nécessaires pour faire 500 grammes de plomb. Le calibre 12, c'est donc du « 12 balles à la livre ». Ce n'est peut-être pas « très système métrique », mais c'est une appellation courte, commode, qui a pour elle la consécration de l'usage.

Un calibre 12 est donc, en langage expliqué, un fusil, dont les canons ont un diamètre tel, et qui est calculé de telle sorte en toutes ses pièces, qu'il est susceptible de lancer en douze balles sphériques, une livre de plomb. Il faudrait 16 balles pour un calibre 16, 20 balles pour un calibre 20, 8 balles pour un calibre 8, etc.

Ce principe d'appellation a un gros avantage technique : il signale au chasseur ce sur quoi nous avons insisté il y a quelques instants, à savoir : *que la puissance meurtrière d'une arme de chasse est fonction du poids de plomb qu'elle peut lancer.*

Le chasseur qui veut tuer beaucoup doit donc choisir l'arme qui lui permet SANS FATIGUE EXCESSIVE, de lancer la plus *lourde charge* de plomb.

Le calibre 12 représente ce type d'arme.

En dessous de lui vient le calibre 16 dont la puissance meurtrière est d'un quart inférieure à celle du calibre 12. Si nous admettons le principe de la puissance meurtrière proportionnelle au poids du plomb lancé, nous voyons que, théoriquement 500 : 12 = 41 gr. 6 de plomb et que 500 : 16 = 31 gr. de plomb, soit 25 0/0 en faveur de 12. C'est là évidemment une donnée théorique qui ne veut pas dire, à la lettre, qu'avec un 12 vous tuerez quatre pièces, alors que vous n'en auriez abattu que trois avec un 16, mais elle donne une impression assez exacte de la valeur comparée du 12 et du 16, comme *outils.*

Au-dessus du calibre 12 vient, dans l'échelle des calibres courants, le calibre 10. On se trouve en présence d'une arme qui peut lancer théoriquement 50 grammes de plomb au lieu des 41 gr. du calibre 12. C'est une plus-value considérable.

Est-ce dire qu'il faut choisir le calibre 10 pour répondre aux besoins d'un tir *fréquent,* à longue portée, sur des oiseaux bien défendus et farouches?

Nous avons dit plus haut que le calibre le plus meurtrier est celui qui permet de lancer, SANS FATIGUE EXCESSIVE, la plus forte charge de plomb. C'est donc ici qu'il faut faire intervenir les différentes considérations qui doivent entrer en ligne de compte dans le choix d'un fusil :

1° *Le poids du fusil.*
2° *La valeur du recul.*
3° *Le prix des munitions.*
4° *La difficulté du ravitaillement* pour un calibre qui n'est pas d'usage courant.

Nous pouvons laisser de côté les deux derniers numéros. Ce sont pour ainsi des « questions de cuisine » et non des questions techniques. C'est affaire de moyens personnels que chacun tranche à sa guise. Le devoir du conseilleur, même quand il n'est pas le payeur, est cependant d'attirer l'attention sur tous les détails et de faire valoir que, rarement, l'importance des pièces tirées compense le coût des dépenses engagées pour les atteindre. Mais je glisse... n'ayant nullement le goût de jouer auprès d'un millionnaire le rôle de conseil judiciaire!

Restent le *poids du fusil* et la *valeur du recul,* ces deux questions d'ailleurs assez intimement mêlées l'une à l'autre, puisque plus un fusil est léger plus il recule. Je suis donc partisan du fusil « étoffé » à *pièces renforcées,* un peu lourd et l'ennemi de tous les *fusils-plumes.* Dans le cas qui nous occupe, ils ne sauraient convenir.

Le poids du fusil.

Le poids normal d'un bon fusil calibre 12 est de 3 kilos environ, celui d'un calibre 10 doit atteindre et même dépasser 3 kilos 500 si on veut tirer de cette arme tout le bénéfice qu'on en peut attendre. Or une expérience générale déjà ancienne semble établir qu'il ne faut guère

dépasser trois kilogrammes pour avoir un fusil qui vous permette SANS FATIGUE EXCESSIVE de battre la campagne, le marais ou les grèves. Un fusil plus lourd, par la fatigue qu'il entraîne, entrave le plein jeu des facultés du chasseur et diminue la rapidité de la visée. On perd d'un côté ce qu'on voulait gagner d'un autre.

La valeur du recul.

Le recul admissible ne doit pas atteindre *cinq kilogrammètres* pour permettre de brûler de nombreuses cartouches avec précision. Lorsque ce chiffre est dépassé, il en résulte très vite une fatigue du tireur qui fait baisser le pourcentage. Or avec un calibre 12, on se tient en général, autour du chiffre de cinq kilogrammètres, alors qu'on arrive à plus de six kilogrammètres avec le calibre 10. Je n'entends parler que des poudres noires, les plus fortes, seules employées d'ailleurs dans le calibre 10. Les poudres pyroxylées que l'on peut employer dans les calibres 12 ou inférieurs diminuent le recul dans la proportion de 25 0/0, ce qui tient d'ailleurs aux doses moitié moindre de poudre employée et à leur lenteur relative de combustion.

Un fusil calibre 10, pesant 3 kilos 800, chargé de 6 gr. 95 de poudre noire ordinaire n° 2 avec 44 grammes de plombs donne 6 kilogrammètres 6 de recul. C'est beaucoup trop pour un usage constant. Un fusil calibre 12, au contraire, pesant 3 kgr. 100, chargé de 2 gr. 88 de poudre S^2 avec 37 grammes de plombs donne un recul, d'après les expériences de JOURNÉE, de 4 kilogrammètres 37 alors qu'avec la poudre noire, il donnerait un recul de 5 kilogrammètres 39.

Nous restons ici dans les chiffres supportables.

Donc, pour nous résumer sur cette question du calibre, l'arme *moyenne* des chasseurs *moyens* opérant dans des conditions *moyennes*, l'arme nécessaire mais suffisante, c'est le *calibre 12*.

Si le chasseur de sauvagine ne voulait chasser qu'en barque ou à la hutte, ne tirer que des oiseaux choisis ou sur des bandes, par conséquent ne pas avoir à promener son arme et n'avoir qu'à s'en servir modérément, le calibre 10 se défendrait. Mais on comprend que nous touchons là à des cas spéciaux dont l'étude particulière sera faite avec les canardières.

2° DES CANONS.

En défendant quand même le calibre 12 après avoir signalé aux chasseurs de sauvagine et en particulier à ceux qui chassent en mer ou devant eux, la nécessité d'avoir une arme puissante, nous nous sommes réservés de nous expliquer sur les mille détails qui constituent la valeur meurtrière d'une arme. Nous défendons le calibre 12, nous consentons à le considérer comme le meilleur calibre, tout compte fait, mais à la condition que *tout* dans sa construction et son utilisation soit conçu pour un rendement maximum.

On a voulu lancer sur le marché des fusils calibre 12, *plumes*, c'est-à-dire très légers, avec des canons courts de 0,65 centimètres. Ces modèles sont agréables à porter, faciles à mettre en joue, mais ne représentent pas ce que peut donner de meilleur en puissance le calibre 12. Ce sont des armes dans lesquelles on a voulu combiner les mérites des calibres 16 et 12, alors qu'au contraire nous devons nous efforcer d'établir un calibre 12 se rapprochant le plus possible du calibre 10, toutes proportions gardées, bien entendu. Un calibre 12 modèle tir aux pigeons, c'est-à-dire d'un modèle puissant, est le meilleur.

Il y a dans la puissance meurtrière d'une arme une considération importante, c'est celle qui concerne la *vitesse* avec laquelle elle lance les projectiles. Un plomb, d'un numéro quelconque, tue en raison de son poids et de la *vitesse imprimée à ce poids. Poids* du grain de plomb et *vitesse* dont il est animé constituent sa *force vive*. Les poudres fabriquées par l'Etat français doivent avant d'être livrées au commerce, avoir fourni aux essais une certaine vitesse prise, pour plus de commodité, à 15 mètres de la sortie du canon. En ce qui concerne la poudre T par exemple, la seule à conseiller pour la sauvagine, nous dirons plus loin pourquoi, cette vitesse est de 255 à 265 mètres à la seconde à 15 mètres. Elle est de 342 à 361 mètres à la seconde à la sortie du canon. La vitesse de 360 mètres est la meilleure pour nos armes de chasse. Elle est adoptée par les Anglais comme par nous. Dans le choix des éléments qui concourent au coup de fusil, il faut toujours avoir en vue la *vitesse initiale*, la seule que nous puissions d'ailleurs

réglementer. Son importance sera expliquée et comprise d'un mot. Si vous devez asséner un coup de bâton, vous choisirez le bâton le plus lourd jusqu'à concurrence d'un maniement facile et vous vous efforcerez de le faire parvenir sur la peau de l'adversaire avec le plus de vivacité, soit avec le plus de vitesse possible. La main qui va doucement, caresse, celle qui va vite, gifle ou assomme...

Les *canons* dont nous causons, comme la *cartouche* dont nous nous entretiendrons, doivent donc concourir à nous donner la *vitesse initiale type*.

La *longueur des canons* a-t-elle une influence sur la vitesse? Oui et il est facile de le présumer. Plus longtemps la charge de plomb sera sous l'influence de la poussée des gaz de la poudre, plus tard ces gaz se détendront dans l'air avec bruit pour s'y perdre, plus la charge aura une grande vitesse initiale. Les canons d'artillerie à grande portée, donc à grande vitesse initiale (car il faut que le projectile aille vite pour aller loin), sont très longs.

Mais en chasse on doit sérieusement songer à la maniabilité de l'arme, à la facilité avec laquelle on doit pouvoir mettre en joue et *suivre un but mobile* et les fusils de chasse ne se prêtent pas, de ce fait, à de grandes variations. La longueur la meilleure, au *point de vue de la vitesse* imprimée au projectile pour un calibre 12, serait de 1 m. 10. On comprend qu'un tel fusil serait bien peu maniable et on a admis comme longueur des canons, 0 m. 70 ou 0 m. 75 au maximum, raccourcissement qui entraine une perte de vitesse de 11 mètres environ que l'on peut rattraper en soignant les autres éléments du coup de fusil. C'est donc la longueur à laquelle nous nous arrêterons, d'autant plus que d'après les expériences de VERNEY-CARRON, de St-Etienne, avec les poudres pyroxylées la longueur des canons peut varier de 0 m. 60 à 1 m. sans influencer la dispersion.

Une autre partie du canon doit retenir notre attention : c'est le *chokage*. *Choker* un canon c'est lui donner à son extrémité terminale un diamètre moindre que son diamètre normal. C'est le disposer en ajutage de seringue. Le maximum d'étranglement est égal au quinzième du calibre, soit pour un calibre 12, 1 mm. 2, ce qui nous donne 18 mm. 4 — 1 mm. 2 = 17 mm. 2. Un canon choke-bord aura donc 18 mm. 4 de la fin de la chambre jusqu'à l'étranglement et 17 mm. 2 à l'étranglement qui s'opère en cône, en pente douce. C'est là, j'y insiste, un *maximum*.

Quelle est la valeur et l'action du chokage? (FIG. 6, *page* 37 et FIG. 7.)

Dans un canon entièrement cylindrique les grains de plomb sont au sortir de la bouche bousculés, en pagaille et dans un désordre qui favorise au plus haut point la dispersion. Or, nous avons vu que la dispersion des plombs est ce qui nuit le plus à la longueur de la portée réellement efficace, Le but passe à travers les espaces vides ou est frappé d'un nombre d'atteintes insuffisant pour assurer la capture de la pièce visée. Cette dispersion fatale il faut donc la retarder le plus possible et pour ce faire, *discipliner la sortie des plombs*. Le choke produit un allongement de la gerbe de plombs, la fait sortir en paquet allongé, de diamètre inférieur même à l'étranglement, bien tassé, fendant l'air pour ainsi dire et *s'éparpillant bien plus tard* qu'avec un canon qu'on aurait laissé du même diamètre sur toute sa longueur. L'augmentation de portée *utile* est en somme obtenue par le *retard de la dispersion* (FIG. 6 et 7). Or, comme nous avons posé en principe qu'à la mer surtout, on avait souvent à tirer à limite de portée, le chokage est à conseiller. Il a de plus un gros avantage dans le tir en travers ou en demi-travers, il accroît sensiblement les chances d'atteindre le but.

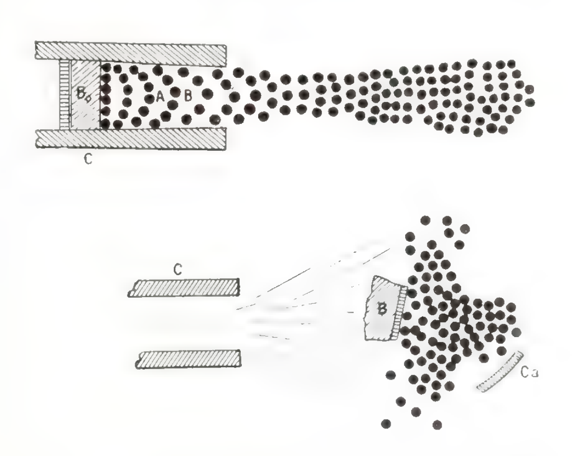


FIG. 7. — EN HAUT, charge de plombs sortant d'un canon choké. C, canon. Bo, bourre. A B, plombs disciplinés en demi-cercle par l'étranglement du canon et projetés en gerbe allongée. EN BAS, charge de plombs sortant d'un canon. C, cylindrique. B, bourre. Ca, carton qui couvrait les plombs qui sont lancés en paquet informe.

Du fait de l'allongement de la gerbe de plombs, ceux-ci ne sortent pas à la même vitesse du canon. La couche antérieure des grains va plus vite que la couche postérieure et la couche médiane a une vitesse moyenne entre les deux précédentes. D'ailleurs si vous faisiez tirer à bonne distance (50 mètres environ) un coup de fusil sur une cible métallique et que, abrité derrière la cible vous écoutiez arriver les plombs, vous pourriez distinguer une arrivée des plombs non pas en « balle », mais *successive*. Il en résulte que lorsque vous visez en plein travers un but mobile, vous pouvez opérer sans grand inconvénient une correction de pointage trop forte en avant, car si l'oiseau n'est pas touché par les premiers grains il le sera, sauf erreur trop manifeste de votre part, par les derniers grains. On tire rarement trop en avant !...

De ceci découle une conclusion pratique intéressante : Si le *chokage* défavorise le tireur de force moyenne dans le tir devant ou derrière parce qu'il diminue le rayon de la gerbe, il le favorise dans le tir en demi-travers et surtout en plein travers.

Une grosse question se pose qui fait hésiter bien des chasseurs.

Faut-il avoir les deux canons de son fusil plein choke ou faut-il avoir le coup droit cylindrique pour éparpiller le plomb et lui donner une aire de dispersion plus grande aux faibles distances auxquelles on est parfois amené à tirer du premier coup ?

Hâtons-nous de dire que le chokage absolu, c'est-à-dire des deux canons, est rarement employé et qu'une solution moyenne intervient souvent sous la forme d'un *demi-chokage à droite*. Elle semble la bonne avec des esprits aguerris et froids qui prennent le temps de viser et savent laisser filer la pièce. Le chokage c'est la discipline des plombs, ce n'est pas la sortie en bousculade, c'est la sortie réglementée, je le répète, l'ordre est toujours une chose utile et avantageuse.

Dans des tirs exceptionnels comme celui de la bécassine, pour tirer vite, avant les crochets, et sans assurer la visée, le canon cylindrique pourrait se défendre car on est exposé, si on « laisse filer » à tirer loin un petit but qui vole vite. Mais ce n'est pas un tir exceptionnel qui doit décider du choix d'une arme. J'opine donc, dans la chasse à la sauvagine pour le demi-chokage du canon droit et le chokage du canon gauche.

Un canon choke agit d'autant mieux comme régulateur et concentrateur que les plombs sont de diamètre plus petit. JOURNÉE donne a ce propos des chiffres éloquents en ce qui concerne le calibre 12 : Si nous représentons par 1 la dispersion moyenne d'un bon canon cylindrique, cette valeur baisse à :

0,65	avec un canon	choke	pour les plombs	n° 7 à 3 environ.
0,76	—	—	—	n° 1
0,95	—	—	—	n° 00
1.00	—	—	les chevrotines à 4 par lit.	

On gagne donc respectivement 35 o/o, 24 o/o, 5 o/o de concentration, donc de *portée utile* avec le choke, d'où encore cette conclusion que le choke donne toute sa valeur quand le diamètre du plomb n'est pas supérieur au cinquième du calibre, soit pour un calibre 12 : 18 mm. 4 : 5 = 3 mm. 7.

Lorsque le calibre diminue, le diamètre du plomb donnant les meilleurs résultats dans le choke baisse et c'est là un argument en faveur du calibre 12, quand, comme dans la chasse que nous étudions, il faut souvent tirer du gros plomb.

* * *

Passons maintenant à l'autre extrémité du canon qu'on appelle la *chambre* et qui doit recevoir la cartouche.

La chambre a généralement un diamètre légèrement supérieur à celui du canon proprement dit : de 0 mm. 2 à 0 mm. 4 et elle peut être raccordée à l'âme de deux façons : soit à arête vive, soit en pente douce, *en cône*, semblable à l'étranglement du choke. Dans le premier cas le carton de la cartouche dépliée, dessertie, se loge dans le creux de l'arête vive ; dans le second cas, *à préférer*, la bourre passe insensiblement du carton de la cartouche dans le tonnerre. Le diamètre de la chambre varie peu. Il a cependant une influence sur la vitesse initiale.

Une cartouche donnera d'autant plus de vitesse, mais aussi d'autant plus de pression qu'elle sera plus serrée dans la chambre et que l'élasticité du carton sera réduite à néant. *Il n'est donc pas prudent de tirer des poudres vives avec des cartouches gonflées et entrant difficilement.*

Mais les variations sont bien plus importantes dans le sens de la longueur. Il existe en effet, deux longueurs de douilles fréquemment utilisées : 0,65 mm. et 0,70. La dimension de la chambre est généralement poinçonnée à la face inférieure du canon, *il importe de ne se servir que de douilles de longueur appropriée.*

Supposons, en effet, que vous utilisiez des douilles trop longues. Dépliées, elles vont empiéter sur le raccordement à arête vive et *créer un étranglement local.* Si la bourre est dure elle va amener une résistance qui fera monter *dangereusement* la pression, puis son manque de plasticité l'empêchera de se dilater assez vite pour bien obturer le canon. Il en résultera une fuite des gaz de la poudre dans la charge de plomb qui s'en trouvera éparpillée et souvent des grappes de grains de plomb soudés ensemble. Avec la poudre noire on peut constater ce défaut en regardant l'âme du canon qui se trouve encrassée sur une longueur variant de dix à vingt centimètres à partir de la chambre, espace durant lequel la bourre n'a pas eu le temps de s'épanouir. Elle ne le fait qu'après, sous la poussée des gaz.

Quand on utilise des douilles trop courtes, cela n'a pas grand inconvénient si la bourre est bien plastique et souple, elle se moule alors sur le ressaut du bord de l'étui, puis sur celui du bord terminal de l'étranglement. Si la bourre n'est pas souple il y a encore fuite de gaz, *accroissement considérable de la dispersion* et formation de grappes de plomb.

Il faut donc connaître la dimension de ses chambres et utiliser des douilles de longueur convenable à pourtour bien régulier. Couper des douilles de 70 mm. à 65 mm. est en général une opération irrégulièrement faite par le chasseur et qui entraîne un tir défectueux.

Mais quelle est la longueur la meilleure?

Sans hésitation, il y a lieu à la mer ou même au marais de choisir les chambres de 70 mm. avec douilles de 70 mm. naturellement. Il ne s'agit pas de mettre beaucoup plus de poudre que les quantités indiquées sur les boîtes. Il s'agit de mettre la charge normale de plomb qui est de 36 gr. (pour un calibre 12, car il ne faut pas oublier le poids des cartons et des bourres). Mais il importe surtout de pouvoir introduire dans l'étui une *hauteur de bourre suffisante,* car la bourre comme nous le verrons plus loin, a une *importance capitale.* C'est elle, l'élément qui, toutes choses égales d'ailleurs, influe le plus sur la valeur du coup de fusil.

Qu'importe l'emploi d'une poudre parfaite si les gaz que sa combustion dégage peuvent fuir?

Qu'importe le choix d'un plomb de qualité irréprochable, rigoureusement sphérique, assez dur pour ne pas *se déformer sous une protection satisfaisante,* si la bourre ne constitue pas par sa hauteur un matelas suffisant, protégeant le plomb du choc de l'explosion, assurant par une haute surface de frottement une étanchéité absolue?

Or, un bon bourrage doit avoir une hauteur totale égale au diamètre du canon, soit 0,18 mm. pour le calibre 12. Pour pouvoir donner au bourrage les qualités nécessaires d'amortisseur et d'obturateur, *il faut de la hauteur* qui permet de combiner différentes matières particulièrement aptes aux diverses besognes à accomplir et une certaine surface. J'y insiste. Ce n'est que dans les douilles de 70 mm. que le chasseur trouve assez de place pour les quantités de poudre et de plomb, étant presque les mêmes, que dans les douilles de 65 mm., réaliser la meilleure combinaison de bourres. Il en résulte une excellente utilisation des éléments actifs, un coup de fusil bien supérieur, une vitesse plus régulière, une portée plus grande, une dispersion moins forte. C'est d'ailleurs la dimension courante pour les tirs au pigeon.

B. **LA CARTOUCHE.**

La confection de la cartouche a une très grande importance sur le résultat du tir, à telle enseigne qu'il est indiscutablement préférable de tirer une bonne cartouche dans un fusil de qualité ordinaire que de tirer une cartouche trop ordinaire dans un fusil de très haute qualité.

Chaque élément constitutif de la cartouche doit donc être examiné au double point de vue :

De la *vitesse initiale* imprimée au projectile;

De son influence sur la *dispersion.*

Car je ne saurais trop le répéter, si la portée et la puissance meurtrière d'un projectile dépendent de sa *vitesse initiale,* à ne considérer qu'un plomb en lui-même, la valeur d'un coup de fusil, d'un ensemble de plombs, dépend *de la densité de la gerbe,* de la distance la plus lointaine possible à laquelle la gerbe conserve la propriété de frapper de *quatre atteintes* la superficie du but visé. La distance est toujours l'ennemie du chasseur comme elle est la défense du gibier. Que de fois a retenti cette exclamation : « Trop loin ! » Il faut donc pour réussir, ne jamais négliger tout ce qui peut faire gagner quelques mètres...

L'amorce.

Le premier élément constitutif de la cartouche, l'élément vivant, déterminateur de l'inflammation de la poudre est l'*amorce.* Elle est composée de fulminate de mercure, corps qui a la propriété de s'enflammer au choc.

Toutes les amorces de toutes les cartouches ne sont pas semblables et ne doivent d'ailleurs pas l'être. La poudre noire ne nécessite qu'un faible chargement de l'amorce, tandis que les poudres pyroxylées exigent, pour donner leur plein rendement, une amorce *deux fois plus forte* sous peine de constater une vitesse notablement plus faible : Perte de vitesse, 25 mètres environ, avec une amorce insuffisante.

L'étui et son sertissage.

Un bon étui doit être peu extensible et les meilleurs sont ceux constitués de bon carton avec une garniture *extérieure* et *intérieure* métalliques, à hauteur de la charge de poudre. Il ne doit pas se fendre longitudinalement, car alors les gaz de la poudre pénètrent dans la charge de plomb et *doublent* déjà à dix mètres la *dispersion* normale, premier inconvénient grave. Second inconvénient sérieux : la *perte de vitesse* peut varier de 50 à 100 mètres quand il n'y a pas de renfort métallique intérieur et se restreindre à 30 mètres s'il y a un renfort métallique.

Il peut se produire une seconde rupture, non plus longitudinale mais *transversale,* au ras du culot de cuivre, rupture favorisée par le jeu dans la fermeture des fusils basculants. Dans ce cas, on enregistre des pertes de vitesse de 20 à 30 mètres et le coup fait balle, avec d'ailleurs, des résultats très variables.

A l'étude de l'étui, la question du *sertissage* est intimement liée. Qu'opère un bon *sertissage?* Une résistance au départ du plomb, un retard par conséquent qui augmente la vitesse de combustion de la poudre en la maintenant tassée plus longtemps, donc augmente sa puissance, donc aussi la vitesse imprimée au projectile. *Les poudres pyroxylées sont beaucoup plus sensibles que les poudres noires à ce détail de fabrication* et un bon sertissage doit être de règle avec elles.

Le sertissage doit être effectué bien d'aplomb pour régulariser l'action des gaz de la poudre sur la compression de la bourre et on n'obtient guère ce résultat qu'avec les sertisseurs *dans lesquels c'est la cartouche qui tourne* et non le disque sertisseur. La cartouche en tournant répartit régulièrement ses plombs, empêche la coulée des grains dans une partie inférieure immobile et ne produit pas le sertissage « en sifflet » qui provoque aussi le départ en sifflet du coup de fusil.

La bourre.

La bourre a une énorme importance dans la valeur du coup de fusil. Elle doit remplir deux rôles capitaux :

1° *Obturer complètement le canon* durant *tout le parcours* de la charge pour empêcher toute fuite des gaz de la poudre dans les plombs et entrainer ainsi une dispersion considérable et des grappes de plombs par fusion partielle de la charge.

2° *Amortir le choc* de l'explosion sur les plombs et éviter leur déformation qui produit leur dispersion.

Pour remplir le premier rôle, il est nécessaire qu'elle soit assez malléable pour s'aplatir et se déformer dans le sens transversal sous l'influence de la poussée qu'elle subit suivant son axe, tout en conservant son homogenéité.

Pour remplir son second rôle, il faut qu'elle soit assez résistante pour encaisser le choc et s'aplatir à outrance.

C'est le feutre ou la laine tassés et *graissés* qui donnent, en usage courant, les meilleurs résultats. La graisse augmente l'homogenéité de la masse et facilite le glissement dans le canon, en le nettoyant encore des résidus du coup précédent.

Toutes les bourres en cuir, en liège, en caoutchouc que le commerce présente parées de toutes les vertus sont inférieures aux bourres devenues classiques.

Les bourres entièrement composées de cire et de graisse ne sont pas utilisables avec la poudre T, avec laquelle elles donnent des pressions exagérées.

La bourre doit toujours être placée bien droit dans l'étui, si on ne veut pas que la gerbe de plomb sorte déviée du canon.

Une bourre de feutre non graissée diminue de 50 mètres environ la vitesse initiale, ne nettoie pas le canon.

La meilleure hauteur pour l'ensemble des bourres doit égaler le diamètre des canons, soit 18 mm. pour un calibre 12.

La poudre.

Bien peu de chasseurs en sont à discuter encore les mérites des *poudres pyroxylées* comparés à ceux des poudres noires. Ce qui limite l'emploi des poudres pyroxylées est la nécessité d'utiliser des armes plus soignées, plus résistantes et par conséquent de prix plus élevé.

La première qualité qui fit la faveur des poudres pyroxylées fut *l'absence de fumée* qui permet au chasseur de juger instantanément de l'effet du coup et lui laisse la possibilité de doubler dans des conditions parfaites de clarté.

Les poudres pyroxylées les plus employées sont les poudres T et la poudre M.

La poudre T est une poudre en paillettes composées de coton-poudre et lissées à la plombagine qui lui donne un aspect noirâtre. Elle ne fait aucune fumée et ne laisse dans le canon aucun résidu. Comme elle n'est pas sensible à l'humidité, c'est la poudre idéale du chasseur de sauvagine.

La poudre M apparaît sous forme de grains jaunâtres. Elle se compose de : coton-poudre 75, nitrate de baryte 20, nitrate de potasse 5, camphre 2, gélose 1. Elle laisse plus de résidus dans le canon que la poudre T. On peut lui reprocher une combustion incomplète qui fait que bien souvent des grains non brûlés tombent dans la bascule et entravent le fonctionnement du fusil. Elle est plus sensible à l'humidité que la poudre T et donne un peu plus de fumée, quoique cette fumée ne puisse jamais être gênante.

On a beaucoup répété que les poudres pyroxylées ne devaient pas être tassées, sous peine d'augmenter beaucoup la pression. Il y a avantage à laisser entre la poudre et le carton un certain vide.

Il serait dangereux au même titre de déssécher les poudres au feu.

La température a une certaine influence sur la poudre. Une élévation de température de 10° peut entraîner une augmentation de vitesse de 10 mètres. Mais des chiffres précis sont assez difficiles à déterminer, car le problème est complexe. Il y a lieu de faire intervenir pour les hautes températures le ramollissement de la graisse de la bourre et pour les basses températures l'action du froid sur les gaz chauds de la poudre durant leur trajet dans le canon. On sait que pour amener une détente rapide des gaz en général, il suffit de les refroidir.

La poudre T doit être dosée avec beaucoup de soin.

Le plomb.

Le plomb de chasse se fabrique en versant du plomb fondu dans une écumoire dont les trous ont un diamètre variable, suivant la grosseur du plomb désiré. Cette écumoire est placée au sommet d'une tour élevée, la tour St-Jacques est restée célèbre sous ce rapport. Dans sa chûte le plomb se refroidit et tombe solidifié en goutte sphérique. Il est passé sur des cribles à trous ronds de dimension exactement connue. Les grains déformés sont rejetés. En Amérique, on fait tomber les gouttelettes dans un puits profond parcouru par un courant d'air violent, sous l'action d'un ventilateur.

Jadis on employait pour fabriquer le plomb de chasse un plomb contenant 0,3 à 0,8 o/o d'arsenic qui contribuait à donner aux grains une forme parfaitement sphérique.

Actuellement, on y ajoute un peu d'étain et d'antimoine. La densité est légèrement diminuée (11 au lieu de 11,35 environ), mais le plomb ne se déforme plus sous le coup de bélier de l'explosion. Seul un plomb sphérique peut avoir une direction rectiligne, un plomb aplati, déformé prendra dans l'air une direction qui dépendra de sa déformation et comme les modalités peuvent en être infinies, on n'obtiendra que des coups de fusil absolument irréguliers, de mauvais groupements.

Il découle de ces considérations que le *plomb durci* doit être utilisé à l'exclusion du plomb mou. Il donne d'ailleurs 1 o/o de vitesse en plus.

On recouvre parfois les plombs d'une légère couche de nickel qui a deux avantages : celui d'abord de durcir l'enveloppe du plomb, celui encore de diminuer l'*emplombage* des canons, qui est un peu plus fort avec le plomb durci par suite de la fusibilité plus grande de l'étain et de l'antimoine.

Le numérotage des plombs a donné lieu aux plus folles fantaisies dont on ne saurait tenir compte, pas plus qu'il n'est permis de s'exprimer en *onces, aunes, scrupules, grains, pieds, pouces*, etc. Le seul numérotage qui existe pour nous est celui qui correspond à la division métrique par quart de millimètre.

Le plomb n°	1	mesure......	4^{mm}	Le plomb n°	7	mesure......	2^{mm}50
—	2	—	3^{mm}75	—	8	—	2^{mm}25
—	3	—	3^{mm}50	—	9	—	2^{mm}00
—	4	—	3^{mm}25	—	10	—	1^{mm}75
—	5	—	3^{mm}00	—	11	—	1^{mm}50
—	6	—	2^{mm}75	—	12	—	1^{mm}25

Les n°s 0, 00, 000, 0000 nous amènent toujours par quart de millimètre au diamètre de de 5 mm. pour le quadruple 0. Il est fâcheux de constater que ce sont les Allemands qui ont pris l'initiative de ce classement rationnel il y a bien longtemps, alors qu'en France comme en Angleterre régnait la plus épouvantable gabegie!

Le plomb de chasse s'agglomère parfois en *grappes*. Ceci se produit quand les gaz brûlants de la poudre, forcent la bourre et pénètrent jusqu'au plomb qui fond et s'agglomère. On évite cet inconvénient en interposant entre la bourre grasse et le plomb une bourre de feutre sec, et en évitant au plomb un forcement exagéré comme celui qui se produirait si la chambre était à raccordement trop court, ou l'étui trop long pour la chambre. Le plomb chauffe et s'agglomère encore de ce fait.

J'ai pris soin d'indiquer à propos de chacun des oiseaux décrits dans la seconde partie de cet ouvrage le ou les plombs qui lui conviennent le mieux, comme le civet convient au lièvre!... Dans ces fixations d'ailleurs approximatives, il a été tenu compte des deux préoccupations habituelles au chasseur : Utiliser un plomb assez petit pour que le nombre des grains soit assez élevé pour couvrir encore suffisamment le but et assez gros pour qu'il conserve une force vive suffisante aux portées utiles extrêmes.

Le plomb n° 3 revient fréquemment dans ces indications. Ce que nous avons dit plus haut sur l'action du chokage dans la dispersion explique le choix de ce numéro. C'est le plomb le plus gros qui, dans les canons choke calibre 12, utilise le plein effet de concentration parce que le diamètre de chaque grain est inférieur au cinquième du calibre. (Calibre de l'arme, 18^{mm}4, diamètre du plomb, 3^{mm}5.)

*
* *

Comme *conclusion pratique* de ces considérations un peu arides, rien ne me semble plus lumineux que la confection d'une bonne cartouche, de quelque calibre qu'elle soit. Faisons-là ensemble, si vous le voulez bien.

Nous choisirons un étui de bonne qualité de carton à double renfort métallique, un intérieur en acier, l'autre extérieur en laiton. Ces deux renforts auront la *hauteur que doit occuper dans la cartouche la charge de poudre*, car nous savons que les ruptures d'étui font

perdre au plomb beaucoup de vitesse et provoquent sa rapide dispersion et que l'extensibilité d'un étui est aussi cause de perte de vitesse.

L'*amorçage* sera celui qui convient aux poudres pyroxylées, c'est-à-dire renforcé, et spécial. (Amorçages fermés.)

La *poudre T* sera exactement dosée à 2 gr. 20, car notre fusil renforcé peut supporter cette charge.

Sur la poudre sera descendu un *carton* imperméable, dur, épais au moins d'un à deux millimètres qui ne devra pas tasser la poudre. L'idéal est donc d'avoir des cartouches dont le renfort métallique intérieur est légèrement plus haut que la hauteur de la dose de poudre.

Sur ce carton une *bourre de 3 millimètres* en feutre assez *dur* et *graissé*, sur cette bourre une autre *bourre plus haute* (12 millim. environ) de feutre légèrement graissé et *plus mou*, et enfin une *deuxième bourre mince* et dure semblable à la première. Si on doit supprimer une bourre, on supprimera la première. Ce bourrage en deux substances de tenue différente, répond aux deux indications signalées dans le cours de cette étude. La bourre moins dure est destinée à s'aplatir la première et à réaliser la première condition de l'étanchéité absolue de la chambre des gaz tout le long du canon. Son écrasement se fait sans brutalité, puisqu'il se transmet par l'intermédiaire d'une bourre plus dure, mais élastique. Ceci obtenu, la bourre molle dilatée au maximum, le choc se produit sur le plomb, mais encore par l'intermédiaire d'une bourre dure. On évite ainsi la déformation du plomb si défavorable à la justesse du tir. Un plomb aplati file dans l'air au hasard de la direction donnée par les faces d'aplatissement. Versez la charge de 36 grammes de *plomb durci*.

Sur ce plomb, un carton mince aussi léger que possible, garni d'un peu de feutre si on veut empêcher le clapotement des plombs. Enfin un sertissage sévère, bien régulier.

Fig. 8. — Une bonne cartouche. 1°, la poudre. — 2°, un carton imperméable. — 3°, une bourre grasse. — 4°, une bourre de feutre. — 5°, le plomb. — 6°, un sertissage bien régulier sur carton mince.

Vous aurez ainsi une excellente cartouche donnant peu de recul, un groupement parfait.

Tenez-la constamment dans un endroit sec, mais sans chaleur exagérée. Le dessèchement des poudres donne des pressions extrêmes. Elles doivent contenir de faibles proportions d'eau, 2 à 3 0/0 suivant les types. Quand on chasse la sauvagine devant soi, il faut tenir ses cartouches à la chaleur du corps et les *gilets cartouchières* sont sous ce rapport très pratiques. Pour la hutte, il est nécessaire d'avoir des boites de zinc fermant hermétiquement, avec un double fond. La fermeture hermétique est facilement obtenue avec interposition d'un joint de caoutchouc. Le double fond sert à y déposer soit quelques morceaux de *chaux vive*, soit quelques fragments de *potasse caustique* qui ont la propriété, étant donnée leur avidité pour l'eau, d'absorber toute trace d'humidité dans le récipient. Mais comme ces substances ont une action corrosive, il est bon que le fond soit constitué d'une cuvette d'ébonite ou de porcelaine. De petites cuvettes de photographie sont très pratiques puisque l'on en trouve de toutes les tailles, et leurs bords soutiennent le double fond sur lequel reposent les cartouches.

La cartouche humide a encore l'inconvénient d'entrer et de sortir difficilement du fusil par suite du gonflement du carton et de donner alors des pressions exagérées.

Un mot encore des accessoires que l'on est parfois tenté d'introduire dans la cartouche, surtout pour diminuer la dispersion : je veux parler des *concentrateurs*, des *cartouches grillagées*, du *suif fondu* que l'on verse dans la charge de plomb. Tous les chasseurs compétents semblent être d'accord sur les conclusions de leurs essais : les résultats sont très variables et ceci s'explique par la déformation que subissent ces accessoires à la sortie du canon, et on n'aboutit en fin de compte qu'à des tirs *irréguliers*. Le seul procédé qui améliore le groupement et diminue la dispersion, c'est celui qui consiste à noyer le plomb dans de la poudre de *talc*. On peut aussi employer la *fécule*, la *poudre de savon*, etc. qui sont moins bonnes parce qu'elles ne favorisent pas le glissement. Ce n'est vraiment qu'avec le calibre 10 et pour tirer au-delà de 50 mètres, que le procédé offre plus d'avantages que d'inconvénients. Il y a lieu de compter, en effet, comme inconvénients, la complication apportée dans le chargement des cartouches et la fumée du coup.

Est-ce à dire que vous tuerez chaque fois toute pièce correctement visée et tirée à portée défendable, 35 à 45 mètres? Non, car même si vous frappez de quatre atteintes une pièce, un oiseau, cet oiseau surtout si c'est un oiseau de mer, pourra parfaitement vous échapper. C'est toujours avec un nouvel étonnement que le chasseur constate l'incroyable vitalité de la sauvagine et surtout des palmipèdes.

Les blessures ont un pouvoir d'arrêt très variable suivant l'endroit touché, comme nous le disions en commençant. Les blessures de l'abdomen si fréquentes parce que beaucoup de chasseurs ne tirent pas assez en avant du but mobile, ou tirent les oiseaux « en cul », la tête par conséquent protégée, ces blessures sont sérieuses mais n'entrainent la mort qu'après un temps plus ou moins long. Avec un ou deux plombs dans le ventre, un grand voilier comme le *goëland* gagnera la haute mer, les ailes étendues, parfois immobiles comme *tétanisées* et le vent aidant, ira tomber hors de vue. Par contre les blessures du poumon, du cou, de la tête sont souvent vite mortelles. J'ai vu pourtant des *macreuses* avec un plomb n° 3 dans la tête, plonger encore, se tenir plus d'une minute sous l'eau en nageant et ne réapparaître le « ventre à l'air » que loin encore du point où elles étaient tombées. Il y a donc lieu de suivre la pièce touchée.

La lenteur d'action de beaucoup de blessures fait que l'on perd, surtout parmi les oiseaux plongeurs, un haut pourcentage de pièces, si on les abandonne trop vite. En revanche si l'oiseau ne plonge pas, la fracture d'un os de l'aile et même de l'extrémité de l'os vous permet de vous en emparer.

Les oiseaux en général, et surtout les oiseaux aquatiques, avons-nous dit, sont *très* protégés de l'effet des projectiles par leurs plumes, feutrées, serrées, denses, *doublées d'un duvet* sur une peau généralement très épaisse. Il arrive alors que le plomb en traversant les plumes *se couvre d'une calotte de duvet* qui ralentit sa course, limite sa pénétration, tamponne un vaisseau sanguin lésé, retarde l'hémorrhagie et permet à l'oiseau de fuir. J'ai constaté le fait cent fois en naturalisant des victimes.

QUELQUES REMARQUES SUR LE TIR DE LA SAUVAGINE

C'est à dessein que je me suis contenté de rappeler aussi brièvement que possible les grands principes de la balistique cynégétique.

Je n'ai l'intention d'aborder ni les règles qui doivent guider le chasseur dans l'achat d'un *fusil adapté à sa conformation,* ni les *règles du tir de chasse.*

C'est une erreur de croire qu'on achète un fusil comme on achèterait un parapluie. Un fusil doit être adapté à la conformation du chasseur comme *longueur de crosse, pente, avantage,* c'est un objet à établir presque *sur mesure* et bien des insuccès résultent de l'achat d'un fusil choisi pour des raisons accessoires ou étrangères au tir. Il faut consulter un armurier expert. Étudier ensuite les règles du tir de chasse, les corrections de pointage normales, les différentes vitesses des buts, tout cela aurait donné à cet ouvrage un développement exagéré. Pourtant ce serait être incomplet que de ne pas signaler certaines particularités propres *au tir de la sauvagine.*

1° *Au-dessus de l'eau ou même sur une plage déserte on commet toujours des erreurs sur l'appréciation des distances réelles, qui font que l'on tire de trop loin.*

Ceci tient à trois causes :

A. *A la plus grande lumière* qui fait apparaitre plus distinctement les objets et de ce fait les rapproche en les rendant plus nets. Une preuve en est que par temps de brume légère, les objets paraissent pour la même raison plus éloignés.

La plus grande lumière au bord de la mer n'a pas besoin de démonstration. Les photographes connaissent bien ce phénomène de luminosité spéciale, car ils doivent diaphragmer davantage.

B. *A l'absence de points de repère.* Sur terre, les obstacles, les végétaux, les différences

de coloration du terrain *meublent* pour ainsi dire la distance qui sépare le tireur du but d'une foule de renseignements, d'appréciations fragmentaires qui permettent un total approximatif.

Sur le sable ou sur l'eau, rien que la nudité dans de la lumière. (On semble rapprocher les objets en les regardant à travers un tube qui isole le point visé.)

C. *A la couleur plus claire des plumages.* Beaucoup d'oiseaux appartenant à la sauvagine s'écartent énormément comme livrée des couleurs sombres du lièvre, du lapin, de la perdrix, de la caille qui font du mimétisme. Ces buts peu visibles semblent souvent plus loin qu'ils ne le sont en réalité. Les buts très visibles au contraire semblent plus près et on les tire à 50 ou 60 mètres de très bonne foi !

Certains chasseurs, prompts à conclure, en ont déduit que « l'eau attire le plomb » !?!...

La vérité est tout autre.

Règle générale d'abord, la grande majorité des fusils tire trop bas, la crosse est trop pentée et on n'aperçoit pas la bande, ce qui est indispensable. Mais quand on tire un lièvre dans un champ ou un perdreau dans les airs, on ne voit pas le défaut du coup de fusil ; sur l'eau il « *s'inscrit* ».

Puis comme on tire sur l'eau hors de portée très souvent, le plomb a baissé. Il baisse de 10 à 15 centimètres à 40 mètres, de 18 à 28 cent. à 50 mètres, les petits plombs, perdant leur force vive plus vite que les gros, baissent davantage.

D'où cette conclusion pratique d'avoir un *fusil bien réglé en hauteur*, c'est-à-dire portant d'environ dix centimètres au-dessus du but à dix mètres, et pour le tir à limite de portée de *viser haut.* Avec un fusil bien réglé, viser la tête suffit.

*
* *

Au bord de la mer il existe souvent un *vent* assez fort qui arrive sans entrave, donc sans ralentissement, du large.

Qu'elle est son influence sur la justesse du tir ?

Elle est sérieuse.

Par vent moyen, de 4 mètres à la seconde, à 30 mètres la gerbe de plomb qui a 0 m. 32 centimètres de diamètre est déviée de 0 m. 12, c'est-à-dire de plus du tiers de son diamètre. On ne touche plus le but avec le centre du coup. Par vent fort de 10 mètres à la seconde, à 30 m. toujours, la déviation atteint 0 m. 30 centimètres, c'est-à-dire *qu'elle est égale au diamètre de la gerbe.* On manque donc sûrement la pièce, même immobile.

Il faut ajouter à l'imprécision du tir par grand vent du fait de la déviation de la gerbe, l'action exercée par le vent *sur le fusil* qui n'est pas négligeable.

*
* *

Le tir en canot concentre toutes les difficultés : le but se déplace, le tireur est déplacé et rarement encore d'un mouvement régulier, car il y a toujours un peu de houle. Je ne crois pas que dans ces conditions on puisse réaliser des coups de vitesse. Ils ne sont pas à conseiller : Conserver son sang-froid, — faire les corrections de pointage rapidement, *mais les faire,* telle m'est toujours apparue la bonne méthode. Elle ne vous permet pas d'ailleurs de réaliser des pourcentages merveilleux et j'estime que celui qui RAPPORTE 33 0/0 des pièces tirées doit s'estimer très satisfait.

FAUT-IL ESPERER DE GRANDS PROGRES BALISTIQUES ?

Les chasseurs peuvent-ils attendre quelques éclaboussures pour leurs armes, des progrès sensationnels réalisés par l'artillerie dans la dernière guerre ?

Il y aurait de l'outrecuidance à niér le progrès, mais de la présomption à considérer ces progrès comme prochains.

Les termes du problème ne sont pas du tout les mêmes.

Le fait que le fusil de chasse doit pouvoir être porté par un homme, sans fatigue, limite à la base le développement de l'arme et l'augmentation nécessaire en poids d'un projectile qui doit aller loin.

Pour les canons à longue portée que la dernière guerre a fait naître, la terre elle-même n'était pas, seule, suffisante pour en supporter le poids. Il fallait soit des terrasses bétonnées, soit des lignes de chemin de fer avec des trains de roues considérables. Il fallait des longueurs de tube qui font sourire... aujourd'hui. Il fallait des poudres d'une puissance terrible et des projectiles très lourds, filant à une vitesse initiale de 1.700 mètres. La science a pu modifier des bases mécaniques et des éléments *auxquels elle ne peut toucher quand il s'agit de l'homme.*

En artillerie rien, peut-on dire, ne limite le progrès, en balistique cynégétique l'homme est là, terme invariable ou presque.

L'artillerie lance *un* projectile, la chasse exige *des plombs.* Alors qu'un projectile peut supporter des variations de vitesse initiales considérables, les plombs ne les admettent pas. Si nous tirons notre grenaille à une vitesse supérieure à 360 mètres, le plomb *grippe* sur les parois du canon, à plus de 450 mètres, le plomb fond et sa dispersion s'accroît dans des proportions folles.

Nous sommes donc réduits à tourner encore dans un cercle assez restreint et à nous réjouir de la poudre *pyroxylée*, parce qu'elle ne fait pas de fumée, et du *chokage* parce qu'il nous a fait gagner dix mètres!...

Soyons sages et vivons contents de notre sort.

DES GROS CALIBRES

Il n'est guère permis, quand on cause de sauvagine, de passer sous silence les *canardières.* Armes de canot ou d'affût elles rendent de grands services aux limites de portée extrême et dans les bandes. Elles sont classiques à la hutte. Il existe deux calibres de canardières :

Le calibre 8, d'un diamètre de canon de 21 mm. à 21 mm. 9. Il se charge de 9 grammes et demi à dix grammes de poudre *noire* ordinaire ou forte n° 1, ou de cinq grammes de poudre M et de 60 grammes de plombs. Les plombs ne doivent pas être inférieurs comme numéro au 5. A 70 mètres la gerbe de plomb est assez dense pour donner les plus grandes chances de capturer toute pièce de la grosseur de l'oie ou du canard qui se trouvera dans un cercle de 1 m. 50 de diamètre. Le 3 métrique est encore un plomb convenable. Ce sont là des chiffres qui peuvent faire battre le cœur d'un chasseur.

Mais... la canardière calibre 8 pèse au moins six kilos et donne un recul de sept kilogrammètres, et elle a, en général, des canons de 1 m. 15 à 1 m. 20 de longueur. C'est déjà une arme très lourde, très encombrante, et dont le recul ne peut être supporté que par un homme très robuste et habitué à ce tir. On peut d'ailleurs appuyer l'arme, à la hutte, mais en canot cela nuit à la précision du tir.

Le calibre 4, d'un diamètre de canon de 23 à 26 millim. environ. Il se charge de 15 grammes environ de poudre noire et de 80 à 100 grammes de plombs n[os] 3, 2, 1. On obtient la même densité de gerbe qu'avec le calibre 8 jusqu'à une distance de 95 mètres. Le poids est d'au moins dix kilos et le recul d'un peu plus de dix kilogrammètres, c'est-à-dire que nous sommes en présence d'une arme non maniable, et non utilisable sans un appui — et que très peu de chasseurs peuvent employer sans ressentir des douleurs de tête. On a la ressource de diminuer les charges de plomb et de poudre.

Les canons des canardières calibre 8 et 4 ne sont pas chokés. Le serrage du coup aux distances où l'on tire nuirait aux résultats parce que la visée ne peut guère s'opérer avec une précision suffisante. Un demi-chokage suffit. D'ailleurs comme on ne destine ces armes qu'au tir sur des bandes, la dispersion accroît les chances.

La vitesse initiale à imprimer aux plombs est la même que celle admise pour les fusils de chasse : 360 mètres à la seconde. Aux vitesses plus élevées les plombs se déforment et fondent.

LA CANARDIÈRE-CANON

La canardière canon ne mérite qu'une simple mention. Du calibre de 37 millimètres en moyenne, elle a une longueur de 1 m. 90, un poids de 80 kilogr. Montée sur un affût fixé sur l'avant d'un canot elle peut être aisément pointée dans toute les directions que nécessite le tir.

Elle se charge de 40 grammes de poudre noire forte et de 300 grammes de plomb non inférieur au n° 0, doses que l'on peut d'ailleurs augmenter pour reporter à 250 mètres la zone dangereuse pour le gibier.

Dans les gros calibres il est avantageux pour diminuer la dispersion, de noyer la charge de plomb dans du talc, de la fécule ou de la poudre de savon.

* * *

SOINS A DONNER AUX ARMES

L'*air humide* et à plus forte raison l'*air salin* attaquent vigoureusement les armes, aussi faut-il choisir pour la mer des armes à l'ornementation très sobre, sans gravures qui fatalement se piqueront. Si vous possédez un fusil à platines démontables, une visite tous les deux mois s'impose. Nettoyage soigneux et graissage à l'huile minérale neutre et fluide. Un écouvillon bien imprégné d'*huile minérale* fluide nettoye admirablement les faibles résidus laissés par la poudre T et graisse bien suffisamment. Passer la brosse huilée sur *toutes* les parties extérieures et démonter chaque fois le devant de bois qui laisse pénétrer et séjourner l'eau de pluie ou les gouttelettes du paquet de mer qui vous a éclaboussé. L'entretien extérieur est beaucoup facilité par le *bronzage de toutes les parties métalliques.*

Avant l'usage du fusil, il suffit d'essuyer légèrement l'huile pour qu'il en reste une légère couche protectrice toujours utile. Chaque année il est bon de confier en morte-saison ses fusils au fabricant pour une revue consciencieuse qui vous fera retrouver toujours fidèle votre arme préférée.

« *Nihil habes si quod habes non curas.* »
« *Tu n'as rien si tu n'as pas soin de ce que tu as.* »

* * *

Nous ne parlerons pas des armes plus puissantes encore que la canardière-canon qui appartient déjà à l'artillerie. Au point de vue sportif, l'artillerie est déshonorante pour celui qui l'utilise et ce n'est qu'à titre documentaire que nous l'avons citée.

NOTE SUR LES FUSILS A REPETITION

Il serait injuste dans des *Notes sur la chasse de la sauvagine* de terminer une étude même rapides des armes sans dire quelques mots des *fusils à répétition,* automatiques ou non.

Les fusils à répétition dont les plus connus sont le « *Browning* » et le « *Winchester* », sont des fusils à cinq ou six coups et un seul canon. Ils se font en calibre 16 ou 12. Dans les fusils automatiques on utilise le recul pour l'éjection de la cartouche tirée et la mise en place de la cartouche suivante. Généralement et à moins de spécification contraire, le canon est « choké ».

Les avantages qui résultent de la possibilité de tirer cinq cartouches sans avoir à recharger son arme, trouvent maintes occasions de s'affirmer au bord de la mer, où il n'est pas rare de tomber dans des bandes nombreuses, ou à la hutte quand il faut achever des blessés ou tirer dans un volier. S'il est de mauvais goût de se présenter dans une partie de chasse au bois ou en plaine avec de ces armes à l'aspect de mitrailleuses, cela ne saurait avoir aucun inconvénient dans les grands marais et surtout à la mer où les oiseaux sont bien « *res nullius* » et des hôtes de passage...

Mais les avantages des fusils à répétition se bornent à celui énoncé ci-dessus et ne vont pas sans quelques inconvénients, dont nous pouvons parler par expérience.

1° On sait que pour bien tirer en chasse, il est indispensable d'avoir un outil approprié et *toujours le même outil*, en d'autres termes, il est nécessaire d'*être habitué à un bon fusil ajusté* au chasseur. A ce titre beaucoup de tireurs ont deux fusils exactement semblables, ce qui permet de se faire servir par un chargeur dans les chasses vives, les battues chaudes, ce qui permet encore de n'être pas bloqué par la défaillance d'une arme unique. Or, comme il n'est pas correct de se présenter partout avec un fusil à répétition, il en résulte qu'il faut que le chasseur change d'arme suivant les circonstances. C'est, vis-à-vis du gibier, un handicap sérieux et donc un premier inconvénient, d'autant plus considérable qu'à la visée, l'arme à répétition avec son canon unique, l'absence de bandes, ne se présente pas à l'œil comme le canon double habituel et qu'il nous a semblé toujours plus difficile d'apprécier les corrections de pointage avec un canon unique sans bande qu'avec le repère confortable que donnent nos hammerless ordinaires.

2° Tout chasseur sait que les plus grandes chances d'atteindre un gibier donné sont accordées à celui qui emploie un plomb convenable. Je n'insisterai pas à nouveau sur la théorie du *coup de fusil-coup de filet*. Le canon unique, c'est le plomb unique qui n'est jamais avantageux.

Avoir deux canons, l'un demi-choké avec le plomb indiqué pour tel oiseau à distance normale, l'autre choké avec du plomb plus gros pour les distances plus grandes ou les oiseaux plus gros, c'est déjà réaliser des conditions assez parfaites. Deux numéros de plomb vous permettent de faire face à toutes les éventualités.

Certains chasseurs de sauvagine, pleins d'expérience, conseillent du plomb n° 8 dans le coup droit et du plomb n° 4 dans le coup gauche, se flattant ainsi, avec raison, d'être à même de répondre victorieusement à l'imprévu, tout l'imprévu. Et le fait est que contre un bécasseau, le n° 8 garnit bien et que du n° 4 suffit à briser les os d'un cygne passant à portée...

Mais le fusil à répétition ne se prête pas à cette adaptation étroite — le fusil à répétition « ne serre pas la question » d'assez près. Il oblige le chasseur à une cote mal taillée. On ne peut qu'adopter un numéro de plomb pour une partie de chasse et s'y tenir.

Alors on est en droit de se demander s'il est très fréquent d'avoir vraiment besoin de plus de deux cartouches et quand on fait son examen de conscience, on s'aperçoit que, tout compte arrêté, le fusil à canons doubles non seulement est de mise en joue plus facile, mais qu'il constitue, par ses forages différents, par la possibilité d'avoir prêts deux numéros de plomb, par la facilité dans le changement des cartouches, constitue, dis-je, une arme plus souple, plus « adéquate ». L'éjecteur en simplifie encore le chargement.

3° Avec le fusil à répétition, pourvu que l'on ait le doigt « un peu chaud », on brûle plus de cartouches qu'avec les fusils ordinaires. On « triple » avec lui comme on « double » avec les autres et j'ai très rarement constaté qu'un « triplé » donne un résultat. L'oiseau est souvent hors de portée, les deux échecs ont déprimé le tireur et la tentative de repêchage avorte...

Bref, mon expérience personnelle me porte à conclure que c'est bien l'hammerless qui reste l'arme de base, mais qu'il peut être utile d'avoir un fusil à répétition pour les journées de passage intense où les coups de fusil nombreux, à portée, dans des bandes, permettent une débauche de poudre et l'emploi de plombs approximatifs... comme pour achever des blessés à la hutte.

Le fusil à répétition n'est donc pas une arme à écarter. C'est une arme *spéciale* qui convient à des *cas spéciaux* que le chasseur peut et doit prévoir pour être selon la formule latine : *Semper paratus!* Toujours prêt!

Mais je me range à l'avis des nombreux chasseurs expérimentés qui estiment que les fusils à répétition *automatiques* donnent moins de pénétration que les hammerless. Dans ces types de fusil où le recul est utilisé pour l'éjection de la cartouche, il est aisé de comprendre qu'une partie de la puissance propulsive de la poudre est distraite pour provoquer la mise en jeu du mécanisme, donc au détriment de la poussée imprimée aux plombs. Cette vue théorique est d'ailleurs confirmée par les résultats sur le terrain.



CHAPITRE IV.

L'équipement du chasseur de **Sauvagine**

Le vêtement. -- Les bottes. -- La coiffure.
Le froid aux mains.

A chaque métier son costume. Il n'est pas douteux que la vie presqu'amphibie du chasseur de sauvagine nécessite un équipement spécial. On a à lutter contre l'eau et contre le froid puisque la chasse des oiseaux migrateurs s'opère surtout l'hiver, l'hiver! saison des vents, des pluies et de la neige.

L'été, pour la chasse au marais, la question est simple. Le vêtement peut être choisi suivant la fantaisie personnelle, la chaussure seule divise les chasseurs en deux camps : ceux qui ne détestent pas patauger et qui se vêtent d'un pantalon de toile et de chaussures légères et solides en cuir chromé allant à l'eau. C'est une solution agréable parce qu'elle permet la marche sans fatigue. Elle n'est pas à conseiller aux personnes à la peau délicate qui se couvre d'ampoules par un séjour un peu prolongé dans l'eau. Pour celles-là se présentent les bottes imperméables. Elles sont de deux genres : les *bottes de cuir,* les *bottes de caoutchouc.*

La *botte de cuir* coûte cher, est lourde et ne conserve son étanchéité que si elle est admirablement conditionnée et très régulièrement entretenue, c'est-à-dire graissée abondamment avec les huiles que l'on vend pour cet usage.

La *botte de caoutchouc* est de prix plus modique, légère et absolument imperméable. Mais elle présente, en face de ses qualités, des faiblesses certaines : sa durée est assez courte, sa solidité moins longue et elle se coupe assez vite à l'empeigne *par suite de la flexibilité trop grande de la semelle.* Les ronces qui existent parfois au marais la déchirent. Comme il est aisé de le concevoir, elle est plus fragile que la botte de cuir.

Tout compte fait, c'est cependant à la botte de caoutchouc qu'il convient de donner la préférence pour les raisons suivantes :

1° Son prix permet un remplacement plus fréquent.

2° Elle est aisément réparable comme tous les tissus de caoutchouc avec de la feuille et de la dissolution de caoutchouc.

3° Elle est plus légère que la botte de cuir vite fatigante.

4° Le repos ne lui est pas aussi préjudiciable qu'à la botte de cuir qui se déssèche si vite

dans la période d'inactivité. Mais il faut adopter la botte de caoutchouc *avec semelle de cuir*. Cette semelle, plus rigide, conserve toute la botte, empeigne comprise.

Le caoutchouc étant absolument imperméable à l'air, donne une chaleur moite vite désagréable. Il est donc nécessaire de ménager un matelas d'air entre la jambe et la botte. Il y a donc lieu de la choisir assez large pour pouvoir mettre deux paires de chaussettes, ou prendre la botte molletonnée intérieurement. La première solution est préférable.

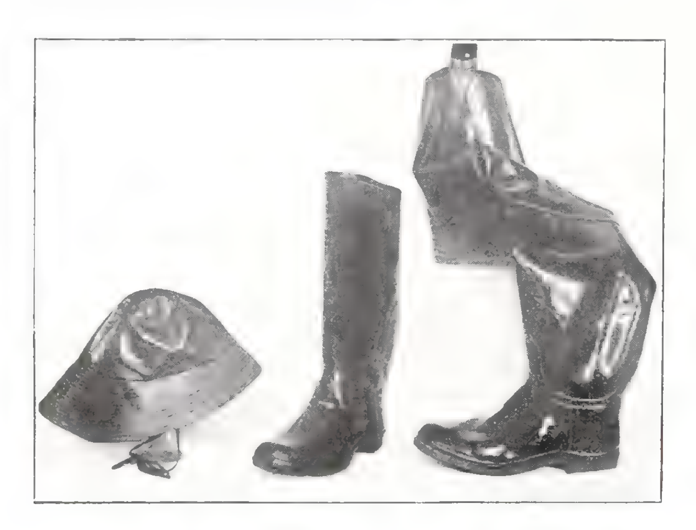


Fig. 9. — A gauche, coiffure dite « *suroit* » en toile huilée ou caoutchoutée imperméable. Botte de caoutchouc courte. Botte de caoutchouc dite « cuissarde » à *semelle de cuir*.

Dans certains marais, dans les prairies inondées, sur les plages, la botte courte, dite *écuyère*, suffit.

Pour la chasse aux embouchures de rivière, en canot, l'hiver, la botte dite *cuissarde*, est nécessaire. Il arrive, en effet fréquemment, que l'on soit obligé soit de descendre du canot, soit d'entrer assez avant dans l'eau pour y rechercher un gibier. La botte courte est absolument insuffisante.

Comme conclusion : bottes de caoutchouc courtes ou hautes, suivant le genre de chasse pratiqué, *avec semelles de cuir*. Dimensions de la botte calculées pour pouvoir mettre deux paires de chaussettes ou pour l'hiver, une paire de chaussettes et un chausson de laine ou de feutre, combinaison dont on appréciera le confortable en barque ou à la hutte. La botte cuissarde n'est pas une botte de marche, c'est la *botte de la station*, du canot ou de la hutte.

Le *vêtement* d'été, comme la chaussure, peut être abandonné aux goûts d'un chacun. L'hiver, il doit répondre à certaines indications très nettes.

Le vêtement sera *chaud, souple, imperméable, clos partout, ajusté*. En choisissant votre vêtement de chasse, vous veillerez à ce qu'il soit souple pour vous permettre de tirer aisément, avec des boucles ou pattes aux poignets *permettant de le clore hermétiquement*, ainsi qu'au col. Ce point a une grande importance. Enfin il sera *ajusté*, car un vêtement de chasse ne doit jamais flotter. Flottant au vent, il vous aveuglera au moment critique, il s'accrochera aux branches, et sera susceptible d'amener des accidents. Le cuir, le caoutchouc, les tissus tyroliens, la toile huilée offrent aux goûts divers les combinaisons les plus variées.

La coiffure d'hiver consacrée pour l'usage, est le *suroit* (Fig. 9) ou chapeau des marins. La visière du devant garantit des rayons du soleil, le large rebord arrière garantit la nuque de la pluie, les oreillères protègent les oreilles du vent et du froid si pénible. Mais ici encore, veillez à ce que votre couverture soit *souple*. Rejetez les suroits en toile épaisse huilée qui sont durs et incommodes, pour choisir les *toiles très fines, glacées, souples*, chaudes et imperméables.

Le froid aux mains paralyse complètement le tireur. Dans chacune de vos poches, vous aurez soit une petite chaufferette japonaise à briquettes de charbon aggloméré, de la dimension et de la forme d'un cigare, soit des chaufferettes à la baryte qui, plongées dans l'eau bouillante pendant une demi-heure, conservent leur chaleur pendant 6 à 8 heures. Les premières, beaucoup plus légères, sont plus pratiques et l'amadou de votre briquet vous permettra par tous les temps d'allumer les charbons.

La chasse est un sport merveilleux, mais encore ne doit-elle pas constituer une recette pour attraper rhumatismes ou fluxion de poitrine. Exercice d'adresse, elle exige du vêtement des qualités spéciales sur lesquelles il est nécessaire d'insister, et je n'ai pas crû faire œuvre inutile en cristallisant en quelques lignes, les principes qu'il ne faut jamais perdre de vue.

CHAPITRE V.

Les Embarcations

Le bateau d'étang ou de marais. -- Le canot de rivière ou de mer. -- La voile. -- Le canot automobile. -- Le punt ou arlequin.
Principes de construction et d'utilisation de chacune de ces embarcations.

Ce serait un maigre plaisir pour le chasseur de sauvagine de ne pouvoir parcourir que la terre des prairies inondées, des marais ou le bord des étangs. L'oiseau aurait vraiment les défenses trop faciles et que de pièces perdues si elles sont tirées au-dessus de l'eau et que le chien n'a pu les apercevoir. Les étangs, les grands marais, les rivières, la mer exigent une barque ou un canot si on veut faire véritablement œuvre de chasse. Mais la même embarcation ne saurait convenir à l'eau douce et à l'eau salée, non pas pour une question de sel, mais parce que les conditions de la navigation ne sont pas du tout les mêmes dans les deux cas.

Le BATEAU D'ÉTANG OU DE MARAIS est généralement à fond (FIG. 10) plat, peu profond. Le fond plat lui-même sert de plancher, il glisse mieux au-dessus des herbes quelquefois si touffues en fin d'été et c'est un fond porteur au maximum, quand on est préoccupé de n'avoir qu'un faible tirant d'eau. Mais ce genre d'embarcation tient assez mal. Très bas, comme nous l'avons dit, il commande la plus grande prudence si on ne veut pas chavirer. Il faut s'y tenir assis, position très incommode pour le tir. Certains chasseurs se servent d'un tabouret un peu haut qui facilite beaucoup la visée.

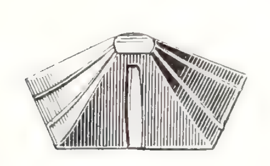


FIG. 10. — COUPE DE BATEAU D'ÉTANG OU DE MARAIS, à fond plat.

Pour la chasse en marais, le long des herbes, point n'est besoin d'aller vite. Les modes de propulsion les plus employés sont les *rames* ou la *perche*. Moyens suffisants et silencieux autant que possible. On a la faculté de garnir le pourtour des bords, d'herbes qui dissimulent le chasseur et avec un peu de courant favorable, de se glisser au fil de l'eau. Les dimensions les plus courantes sont 4 mètres de longueur sur 1 m. 10 à 1 m. 20 de largeur.

On a lancé dans le commerce différents *petits moteurs amovibles,* comportant en un groupe unique tous les organes nécessaires au fonctionnement, y compris le gouvernail. A l'essai, ils ne m'ont jamais semblé devoir donner de résultats à la chasse. Leur fonctionnement n'est pas régulier. A vouloir trop condenser des organes minuscules, on est arrivé à un ensemble délicat et le *bruit* reste un inconvénient rédhibitoire!

* *

Le CANOT DE MER OU DE RIVIÈRE a, comme l'indique la FIG. 11, un tout autre aspect. Si on peut comparer le canot, type marais pur, à un bac, le *canot de mer* plus ventru, avec une petite

quille, se rapproche de la coquille de noix, comparaison qui n'est pas neuve, mais qui est assez juste...

Le canot de mer peut se manœuvrer à la *rame*, à la *godille*, ou se mouvoir à la *voile*.



Fig. 11. — Coupe d'un canot de mer.

La manœuvre d'un canot à voile nécessite l'aide d'un marin expérimenté. Il y a des règles de conduite, toute une science ou une pratique nécessaires, qui ne s'acquièrent que par l'habitude et c'est merveille de voir les marins tirer un parti étonnant du gouvernail, de la disposition de la voilure et naviguer « *vent arrière* », « *grand largue* » ou « *au plus près* » avec une maîtrise qui séduit toujours les profanes.

Le canot à voiles a été et sera encore longtemps utilisé par les chasseurs au bord de la mer ou aux embouchures. On le trouve facilement à louer pour une journée, le prix n'en est pas élevé et il permet de battre sans fatigue une vaste étendue d'eau. Sa marche est silencieuse. Beaucoup d'oiseaux sont habitués à la vue des voiles et on approche le gibier aussi bien que possible.

Mais les canots à voiles sont généralement *assez bas* et *peu profonds*. Ceci répond au souci de la stabilité, à la nécessité de ne pas avoir hors de l'eau une hauteur qui donne prise au vent, quand la voile par elle-même supporte déjà un si notable effort. Il en résulte que pour le chasseur qui peut être appelé à tirer dans toutes les directions, la situation assise est très incommode et très fatigante à la longue. Elle manque d'ailleurs de confortable et devient vite pénible par temps froid. Elle est fatale pourtant. On risque en se tenant droit, de se faire jeter à l'eau par la voile « aux changements de bord ». Et cette voile, énorme relativement, ce mât, ces cordages, que de fois on les maudit quand on les trouve dans son champ de tir au moment de jeter son coup de fusil sur une proie âprement convoitée.

On peut, dans une certaine mesure, atténuer en vue du tir, les ennuis de la voile.

On sait que pour qu'un bateau à voile manœuvre bien, obéisse au gouvernail, il lui faut de la voilure à l'avant, au milieu et à l'arrière, d'où la combinaison d'un *foc* à l'avant, d'une *grande voile* au milieu et d'un « *tape-cul* » à l'arrière (Fig. 12). Le *foc* à l'avant et le *tape-cul* à l'arrière rendent le tir très difficile. Autant de voiles, autant de mâts et de combinaisons de cordages. Il y aurait intérêt, tant au point de vue de l'amélioration du champ de tir qu'au point de vue de la simplification de la manœuvre, à n'avoir qu'une voile d'un dispositif spécial remplissant toutes les conditions nécessaires. Le canot à voile serait alors établi suivant les données ci-après :

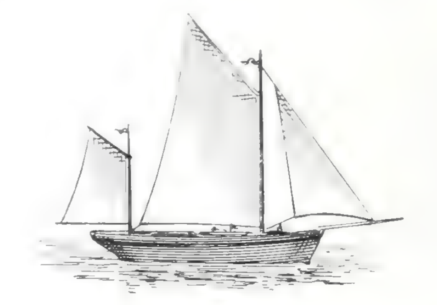


Fig. 12. — Voilure type : à l'avant, le *foc* ; — au milieu, la *grande voile* ; — à l'arrière, le *tape-cul*.

Longueur totale : 6 mètres environ.

Largeur maxima : un peu plus du tiers de la longueur.

Hauteur du bateau : 0,75 centimètres environ.

Tirant d'eau : 0,25 à 0,30 centimètres.

L'avant serait ponté pour l'établissement d'un *rouf*, c'est-à-dire d'une cabine antérieure, basse, mais indispensable dans un canot de chasse, où on est heureux de se réfugier en temps de pluie et où il est commode de pouvoir mettre en sûreté quelques vêtements et les plus divers accessoires nécessaires au chasseur.

Le pontage de l'avant a encore le gros avantage de protéger l'embarcation des paquets d'eau que l'avant est exposé à recevoir.

La voilure se composera d'une seule voile, dite *voile au tiers*, c'est-à-dire que la voile, au lieu d'être tout à fait à l'arrière du mât comme dans la Fig. 12, sera suspendue *au tiers* de la longueur du *pic*, comme le montre la Fig. 13.

Ce montage fournit un triangle de voilure à l'avant du mât. En prolongeant le *gui* ou membrane inférieure de la voile de cinquante centimètres *derrière* le tableau arrière, on réalise les conditions réunies par la triple voilure de la Fig. 12. On a de la « toile » à l'avant, au milieu

et en arrière, mais l'avantage d'une seule voile à manœuvrer.

Si on prend la précaution de ne pas laisser descendre le *gui* à moins de 1 m. 70 ou 1 m. 80 *du fond du canot,* de façon à ce qu'un homme de taille moyenne puisse se tenir debout dans le canot, on aperçoit de suite que la gêne apportée par la voile est bien diminuée : d'abord possibilité de tirer devant et derrière, par suite de l'absence de voile et de cordage, possibilité de tirer à droite ou à gauche, les déplacements d'un bord à l'autre étant très faciles.

Evidemment cette voilure ne vous donnera pas la vitesse d'un yacht de course, mais un chasseur a d'autres problèmes à résoudre que la vitesse.

Le *gui* peut reposer accroché sur le mât à l'avant, soutenu par une fourche fixée au tableau du canot, à l'arrière, et toujours à une hauteur au-dessus du plancher, permettant le passage d'un homme debout.

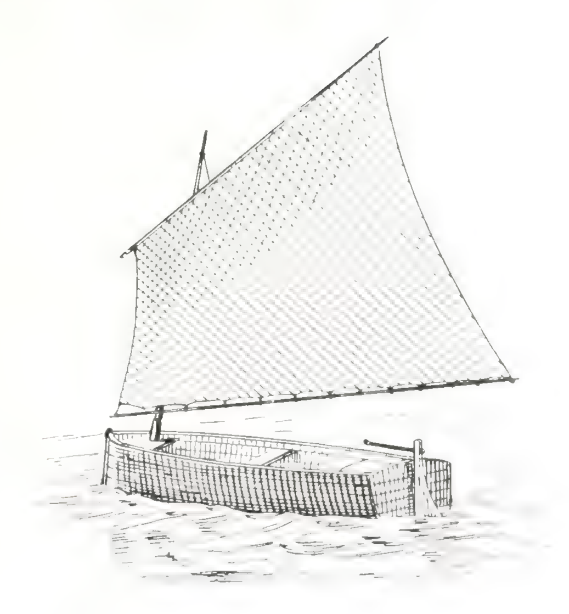


FIG. 13. — VOILE « AU TIERS ». Le bois qui tend la voile à sa portée supérieure s'appelle le « *pic* » et la partie inférieure s'appelle un « *gui* ».

Le croquis de la FIG. 13 donnant les caractéristiques générales d'un canot à voile de chasse conçu pratiquement, n'a pas la prétention d'être un modèle. Il a celle, plus modeste, de tracer les grandes lignes, d'appeler l'attention sur les *points importants* pour le chasseur, laissant au sportman et au constructeur le soin de s'entendre sur les détails de l'établissement de la coque et du gréement. Ce sont des idées générales, nées de la pratique, sans qu'il puisse être question d'écrire un traité d'architecture navale.

Il a fallu de longs efforts et de patientes recherches pour utiliser le vent au maximum. Jusqu'au XIIIe siècle environ, on ne sût guère utiliser que le vent arrière ou le *grand largue* (1). Ce n'est qu'au XVIIe siècle qu'on sût tirer de la voilure le maximum d'effet utile, même quand le vent est presque contraire et qu'on navigue alors « *au plus près* ».

Mais quand même et toujours, le vent obligera parfois à tirer d'interminables « bordées » vers un but qui semble fuir et se jouer de vos efforts. La promenade en canot à voiles est une chose délicieuse. C'est le doux *farniente,* la rêverie au gré du vent, la glissade silencieuse, toute la poésie de la mer lentement dégustée. Mais la chasse est quelque chose de plus vibrant et de plus actif, de plus volontaire et de plus ardent. C'est moins une flânerie de rêveur qu'une poursuite de sportman.

A cet état d'esprit, aux désirs qu'il a fait naitre, le *canot automobile* a répondu. Il est l'embarcation de chasse typique et c'est à ce titre qu'il mérite mieux qu'une simple mention.

LE CANOT DE MER AUTOMOBILE.

Tous les canots peuvent à la rigueur être munis d'un moteur et devenir ainsi « automobiles », être affranchis de la voile ou de la rame, mais ils ne constitueront que des *à peu près* et des solutions bâtardes ne donnent jamais de bien brillants résultats. Le canot automobile *doit être conçu d'ensemble* et doit sortir d'un jet comme Minerve sortant toute armée du cerveau de Jupiter. La coque doit être, en effet, tracée avec des formes spéciales et nécessaires pour qu'une

(1) *Grand. largue.* Se dit du vent quand il souffle de côté, en plein travers.

hélice travaille dans les meilleures conditions possibles. Car, j'entends par canot automobile, celui qui est destiné à marcher *habituellement* au moteur et qui n'utilisera la voile qu'exceptionnellement et à titre de secours. Il n'est pas possible de faire ici l'historique du canot automobile et d'envisager toutes les solutions du problème. Cette branche de l'industrie est en France très en retard, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, et si on s'est attaché aux modèles de course, aux *racers*, les modèles de tourisme, les *cruisers* qui sont des modèles de chasse, relèvent d'un très petit nombre de constructeurs et ne présentent guère une grande variété (Fig. 14 et 15). Quand on envisage le canot automobile, il y a deux éléments à distinguer : la *coque* et le *moteur*.

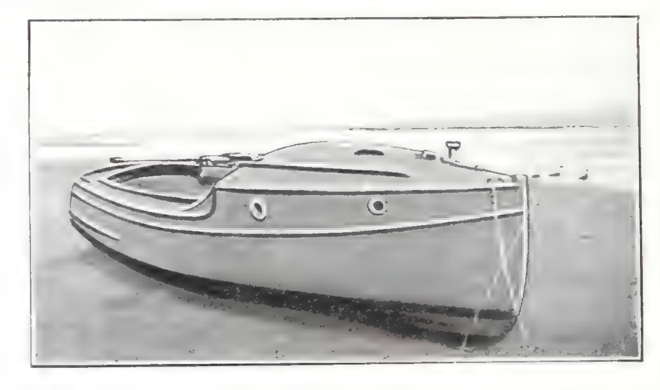


Fig. 14. — Un canot automobile vu de face. Le *rouf* à l'avant, éclairé par quatre *hublots*, deux de chaque côté, constitue une protection intérieure mais aussi extérieure contre les paquets de mer. Il est commode de disposer de chaque côté, sur le toit, une tablette en saillie avec crochets contre laquelle on pose à plat les fusils qui sont ainsi à portée de la main et ne risquent pas de tomber à l'eau ou de causer des accidents.

La coque.

Coque de bois ou coque d'acier? Les deux ont leurs avantages et leurs inconvénients. La coque de bois joue et fait toujours un peu d'eau, l'été. La coque d'acier, de tôle d'acier, doit être soigneusement entretenue si on ne veut pas la voir se *piquer*. Elle est un peu plus sonore et à ce titre moins agréable que la coque de bois.

Voici quelles sont les dimensions d'un canot de chasse en mer qui m'a donné toute satisfaction, qui est suffisamment confortable, maniable, léger en même temps que solide.

Longueur totale : 6 m. 50 (on peut aller jusque 8 mètres).

Largeur : 1 m. 90.

Creux : 0 m. 90.

Tirant d'eau : 0 m. 40 environ.

Les Fig. 14 et 15 donnent l'aspect extérieur d'ensemble du canot et la Fig. 16, le plan de construction. La cabine, à l'avant, permet à quatre personnes de s'abriter en cas de mauvais temps. Les dimensions sont indiquées.

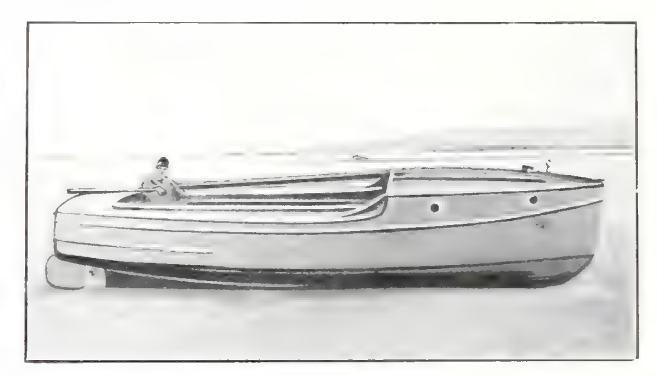


Fig. 15. — Le même canot vu de profil. Remarquer la forme fine à l'avant, mais aplatie à l'arrière et destinée à fournir un point d'appui quand, sous l'action de l'hélice, le bateau en marche *s'accule*. Ces formes opposées sont aussi très nettes sur la figure précédente. A bâbord (à gauche), le long du bord, le mât pour la *voile de secours*, indispensable.

Le moteur.

Le moteur généralement utilisé pour les canots automobiles, est le moteur des automobiles. *Le type à quatre temps et à quatre cylindres* réunit une bonne moyenne des qualités requises : régularité du rythme moteur, silence, trépidations modérées. On peut lui reprocher d'utiliser l'essence qui est un liquide extrêmement inflammable et toujours dangereux dans les embarcations qu'on ne peut quitter en cas d'incendie, comme on quitte une voiture...

Si des moteurs de grande puissance marchent au pétrole, on ne trouve pas actuellement dans les faibles puissances, de modèles courants, quoique la question soit très étudiée et que quelques réalisations commencent à se faire jour sous les plus heureux auspices. Le moteur à pétrole est certainement le moteur marin par excellence.

Que dire des *moteurs à deux temps*. Ils ont eu jusqu'ici un succès d'estime, quoique cer-

tains modèles soient bien conçus et fonctionnent très régulièrement. On leur reproche d'avoir une faible puissance massique, c'est-à-dire de peser lourd pour ne développer qu'un petit nombre de chevaux-vapeur. Tout en réservant l'avenir et en mettant en lui une confiance certaine, il faut bien avouer que c'est notre moteur d'automobile qui est allé, la plupart du temps, occuper les canots.

Pourtant le moteur marin constitue bien un type spécial. Alors que nos moteurs d'automobile ont une tendance à être de régime de plus en plus élevé et atteignent aujourd'hui des vitesses de rotation de 2.000 tours et plus à la minute, les moteurs marins ne doivent pas tourner vite, car alors le rendement de l'hélice baisse sans que la vitesse augmente par suite de la *cavitation*. L'hélice en tournant entraîne un cylindre d'eau qu'elle tend à rejeter hors de ses ailes. Si la vitesse de rotation est trop grande, l'eau ne peut revenir assez vite sur les ailes et l'hélice crée derrière elle un vide qui la met dans des conditions déplorables de rendement.

Un moteur tournant à 1.000 tours, représente le maximum, à moins d'adopter un *démultiplicateur* qui constitue une complication inutile. Pour la coque ci-dessus décrite, un moteur d'une puissance de 12/15 chevaux (80×120) peut assurer une vitesse maxima de 12 à 15 kilomètres à l'heure. C'est une vitesse utile quand il s'agit de remonter un courant et de se rendre d'un point à un autre en croisière, mais c'est une allure de chasse beaucoup trop rapide. L'expérience

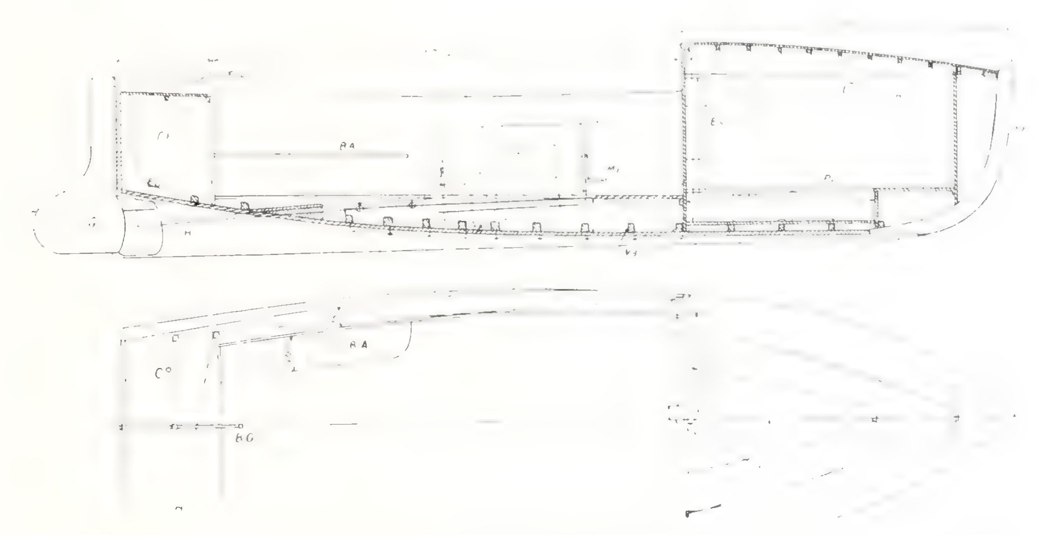


Fig. 16. — Plan général de construction d'un canot de mer automobile. Et, étambot. — R, rouf. — Pl, plancher du rouf. — Es, réservoir d'essence qui doit être situé en avant du moteur. Situé contre la paroi postérieure du *rouf*, il se remplira par un orifice extérieur bien protégé. — Va, *varangues* ou pièces de bois transversales s'appuyant sur la quille et soutenant le fond. — Mi, manivelle de mise en marche. — Mo, moteur. — L, levier d'embrayage, débrayage ; marche arrière. — Ba, bancs latéraux formant coffres. — BG, barre de gouvernail. — H, passage de l'arbre de l'hélice dans Eo, l'*étambot*. — Cf, coffre arrière. — G, gouvernail. — Ct, capot du moteur en bois, carré et plat, pouvant servir de table.

enseigne que c'est bien plutôt par une allure lente, silencieuse, par la ruse et une attitude générale peu effarouchante qu'on approche le plus facilement un gibier avec lequel *il est inutile de songer à lutter de vitesse*. Si on chassait avec un canot de course qui bondit sur l'eau, on surprendrait peut-être bien quelques pièces, mais on en effaroucherait beaucoup plus, les conditions du tir seraient déplorables et on brûlerait inutilement essence et poudre.

Donc, contentez-vous d'une sage moyenne, d'une vitesse de 12 à 15 kilomètres, utiles dans certains cas — et songez que la vitesse de chasse idéale est de moitié inférieure. Dans la chasse en mer, la supériorité éclatante du canot automobile réside surtout dans la *possibilité d'aller où on veut et quand on le veut,* sans s'inquiéter des vents ou de la marée. Il permet de virer de bord rapidement, de courir à la pièce blessée, de commander à une force au lieu d'être l'esclave des forces de la nature.

A ceux qui voudraient approfondir la question mécanique pour le développement complet de laquelle il me faudrait un volume, je prends la liberté de les renvoyer à mes ouvrages de *Technique Automobile* pour tout ce qui concerne la partie mécanique, la description du moteur, son fonctionnement, son entretien, ses pannes et leurs remèdes.

Je ne puis qu'ajouter ici quelques indications spéciales et quelques conseils.

1° Un canot de chasse ne doit pas être purement automobile, en ce sens qu'il faut *toujours posséder à bord une voile* de secours et mieux, une voilure sérieuse permettant au canot de naviguer sans le secours du moteur. Il faut toujours prévoir la panne possible, panne qui peut revêtir en mer des allures tragiques. Il ne faut jamais oublier que les réparations mécaniques sont, dans un canot, compliquées de tangage et de roulis que les cœurs les mieux accrochés ne peuvent souvent supporter. Nous sommes loin d'une réparation d'automobile sur le bord d'une route. Sauf les pannes légères et rapidement réparables (bougie défectueuse, gicleur bouché), les autres deviennent vite sans remède.

2° Toujours posséder à bord un *extincteur d'incendie*, en se souvenant que l'eau n'éteint pas l'essence qui brûle.

3° Prendre de *grandes précautions* à bord *avec l'essence*. S'assurer souvent qu'il n'existe aucune fuite à la tuyauterie, que le carburateur ne se noie pas du fait du roulis ou du tangage.

4° *Mettre le réservoir d'essence loin du moteur* et de préférence *à l'avant* du canot. En marche, le canot automobile se « déjauge », c'est-à-dire que l'avant s'élève et que l'arrière s'enfonce. Un réservoir à l'arrière risque de ne plus alimenter le carburateur, si la différence des niveaux d'essence dans le réservoir et la cuve du flotteur n'est pas suffisante. Les mouvements du canot peuvent alors faire rentrer des bulles d'air dans la tuyauterie qui y formeront bouchon.

5° Il importe que le *tuyau d'échappement* soit *isolé* de toute partie en bois, par de l'amiante.

6° Enfin, il est toujours prudent d'avoir à bord, un matelot expérimenté connaissant bien les passes, la valeur et la direction des courants, la manœuvre de la voile. S'il est en même temps intéressé par la chasse, s'il connait la manière d'aborder le gibier, il constituera l'auxiliaire le plus précieux, qui doublera le plaisir du sportman.

7° Choisissez comme peinture, une teinte s'harmonisant avec le milieu, *faites du mimétisme*. Cela ne saurait nuire.

Le punt ou arlequin.

L'extrême sauvagerie d'un gibier, de plus en plus traqué, oblige le chasseur à multiplier les précautions dans l'approche du but. Plus une embarcation sera haute au-dessus de l'eau, imposante, plus elle ira vite en rejetant l'eau de chaque côté de sa proue, plus le gibier filera de loin.

Des avantages incontestables d'une faible élévation au-dessus de l'eau, d'un faible tirant d'eau pour accoster les berges, d'une marche silencieuse, est né le *nayeret,* appelé encore *arlequin* dans l'est de la France et *punt* en Angleterre.

On construit ces minuscules embarcations, véritables périssoires du chasseur, en bois (sapin rouge du Nord) ou en tôle.

Le bois, malheureusement, n'est jamais complètement étanche. Les alternatives de sécheresse et d'humidité le font « jouer » et les embarcations de bois fuient toujours plus ou moins aux « coutures », c'est-à-dire aux joints des planches. On se figure aisément tout ce que comporte d'ennui la navigation, pour le chasseur couché dans un canot plus ou moins humide. Le *nayeret* en tôle est complètement étanche, plus lourd, mais plus solide. (FIG. 17.)

Voici quelles sont les dimensions habituelles :

	POUR DEUX PERSONNES	POUR UNE PERSONNE
Longueur totale	6 m. environ.	3 m.
Largeur totale	1 m. —	0 m. 50
Hauteur	0 m. 30 —	

L'avant et l'arrière sont recouverts de tôle, sont pontés, et doivent être *fermés hermétiquement* pour jouer le rôle de caisses à air assurant la flottabilité de l'ensemble dans le cas où

l'embarcation chavirerait. Il est préférable de prévoir une ouverture dans les coffres avant ou arrière, par laquelle on procédera à des visites de bon entretien, peinture, réparation, etc. et pouvoir y serrer de menus objets. La fermeture peut être hermétique au moyen d'écrous à oreilles et d'un joint en caoutchouc.

La partie à occuper par les chasseurs, car on ne chasse commodément qu'à deux, comme nous le dirons plus loin, mesure environ 4 m. 50 de longueur sur une largeur de 0,70 centimètres environ. Un rebord de 0,10 centimètres de hauteur au-dessus de la tôle supérieure du *punt*, augmente légèrement la hauteur totale qui se décompose ainsi :

Hauteur de la coque proprement dite	0 m. 30 environ.
Hauteur du rebord ou *hiloire*	0 m. 10

Le fond est tout à fait plat, garni d'un plancher léger. Le dessus est très légèrement bombé à l'avant, l'arrière est plat et s'abaisse jusqu'à la ligne de flottaison. Un couvercle en tôle, fer-

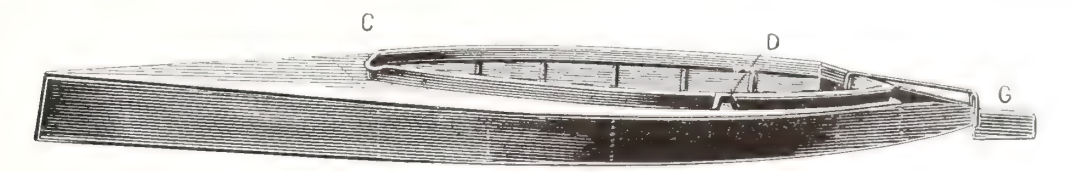


FIG. 17. — NAGERET-PUNT OU ARLEQUIN. C, encoche pour la canardière. — D, emplacement des dames de nage. — G, gouvernail. L'embarcation doit être pointue à l'arrière comme à l'avant pour éviter le remous et le clapotis que produit un arrière carré. Cet arrière carré a de plus l'inconvénient d'occasionner un certain tirage.

mant hermétiquement, doit être prévu pour venir s'appliquer sur le rebord de l'hiloire. Fixé au cadenas, il constitue une protection et une garantie pour le propriétaire et le punt.

Sur la longueur de la partie occupée par les chasseurs, soit 4 m. 50 environ, deux hommes peuvent se tenir couchés. Le chasseur se tient à l'avant, sur le ventre. A la pointe avant de l'hiloire, se trouve un support articulé pour la canardière, support réglable en hauteur, se déplaçant à glissière latéralement, soit à droite, soit à gauche.

L'aide est aussi « aplati » et s'occupe de la progression de l'embarcation. Généralement couché sur le dos, les bras dépassent seuls le punt, sur le côté, pour assurer la progression.

Cette progression s'obtient suivant les circonstances et les goûts, par trois instruments principaux :

1° *Par les rames*; le *punt* est mû comme une périssoire. Ce mode de propulsion n'est utilisable que lorsqu'il s'agit d'exécuter un trajet assez long, pour se rapprocher du champ de chasse. A cinq ou six cents mètres du gibier, il faut déjà prendre les « positions de combat »,

2° La *palette* (FIG 18) qui est une petite rame très courte, avec laquelle on nage le long du bord, si les eaux sont encore trop profondes pour l'usage de

3° La *pique* ou perche, grande tige de bois souple et résistant qui pousse le *punt* comme la canne pousse le marcheur. Il est bon que le bout de la pique soit en fer et à deux dents légèrement écartées.

Ces deux derniers instruments doivent, comme certaines cannes, être percées d'un trou au manche pour le passage d'une corde de sûreté qui s'enroulera autour du poignet et empêchera de les perdre.



FIG. 18. — LA PALETTE. Il est prudent de la garnir d'une corde que l'on passe autour du poignet.

Pour jouer de la palette, on l'avance dans l'eau par la tranche, puis on lui fait opérer un quart de tour. Elle se présente alors de face, épanouie comme un pied palmé. Du reste, le pied palmé n'agit pas autrement dans l'eau, les doigts latéraux se replient et s'accolent derrière le doigt médian quand le pied avance, ne présentant ainsi qu'une épaisseur très faible et quand la patte commence à pousser vers l'arrière, le pied se déplie. Donc minimum de surface et de résistance vers l'avant, maximum de surface et de résistance vers l'arrière.

Il est préférable que le chasseur manie le gouvernail, généralement de grande surface et dont le moindre déplacement a une influence énorme sur la direction. Ce gouvernail est muni d'une longue tige qui vient finir entre les talons du barreur. Ceci évite des indications à transmettre, de fausses manœuvres ou des manœuvres qui ne répondent pas au plan d'attaque décidé par le tireur.

On comprend aisément que pour un chasseur, être couché sur le ventre, diriger l'embarcation avec les talons, pousser avec la main gauche, tirer avec la main droite, le fait ressembler à un « homme orchestre » et que la fatigue doit venir très vite. De plus, le coup de canardière ou de canon jeté, les victimes sont à ramasser ou à achever, car j'ai maintes fois insisté sur l'extraordinaire vitalité des oiseaux d'eau. Le chasseur se relève, prend le fusil calibre 12 ou 16, ou un fusil à répétition qu'il a eu soin d'emporter et achève les blessés. S'il faut qu'il gouverne, nage et tire, la besogne est lourde. Pour ces différentes raisons, chasser *seul* en punt est peut-être un art dont les difficultés émoustillent les virtuoses, mais ce n'est certes pas un mode à conseiller dans la majorité des cas. Et puis, les plaisirs comme la chasse, ne doivent pas être assombris par les détails matériels en trop grande abondance. Donc, vous aurez un « nageur » dressé, intelligent et susceptible de *s'intéresser à ce sport*. (Sans cette dernière condition, rien à faire). Vous aurez le loisir de vous livrer sur des buts fictifs à des exercices préparatoires. Il faut que vous et lui, soyez bien « attelés en paire », et que les mêmes principes soient gravés dans vos esprits.

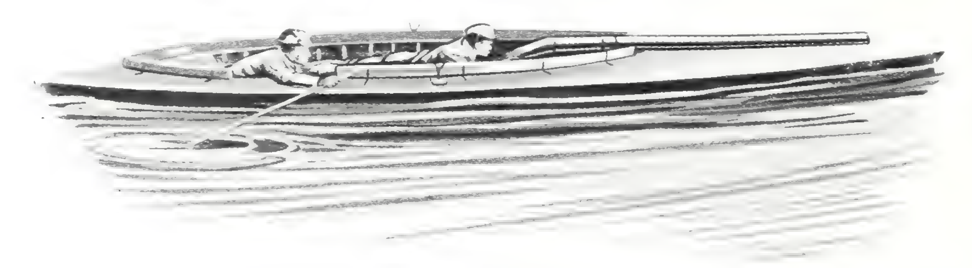


Fig. 19. — Un Punt et sa manœuvre a la pique (d'après Quinet). On se rend compte du peu de visibilité de l'embarcation.

Ces principes de la *chasse en punt* sont les suivants :

1° *Le punt doit aborder les oiseaux en pointe.* A cela deux raisons : la direction de la canardière, la moindre visibilité.

2° *Les oiseaux doivent être abordés à contre-vent*, le vent dans le nez du chasseur. Le gibier entend moins les bruits du punt.

3° *Mettre autant que possible le soleil derrière soi.* Les oiseaux éblouis distinguent mal.

4° S'il y a du courant, *naviguer contre le courant* pour arriver lentement sur des oiseaux qui, eux aussi, le remontent doucement, ou même parfois se laissent glisser au fil de l'eau et ont, par conséquent, une tendance toute naturelle à se rapprocher doucement du chasseur.

5° *Suivre les berges le plus longtemps possible* pour se confondre avec elles et n'aborder la pleine eau que quand on croit pouvoir piquer droit sur le gibier.

On peut garnir les bords du *punt* de roseaux ou de joncs, pour dissimuler les chasseurs, mais sans leur donner une bien grande hauteur.



Le regretté Dr Quinet (Belgique) avait imaginé un quatrième mode de propulsion : l'*hélice*, elle-même mise en mouvement par un pédalier semblable à celui d'une bicyclette :

Voici comment il s'exprime :

« L'art du *puntsman* est un grand art et les hommes qui savent faire succéder rapidement,

« mais surtout sans bruit les principales manœuvres, *pagaie* ou *godille* (1) sont assez rares. De là « précisément, cette grande divergence parmi les chasseurs Anglais, les uns travaillant toujours « à la *godille* et traitant la *pagaie* (ou palette), de cuiller à tripotage dans l'eau, bonne tout au plus « à se mouiller les bras ou à se geler les mains, tandis que d'autres rejettent absolument la « *godille* dans tous les cas...

. . . .

« Notre *punt à hélice gouvernail* remplace avantageusement la pagaie et la godille. Les « avantages de ce système de propulsion sautent aux yeux. D'abord et surtout, il supprime le « *puntsman* proprement dit : le premier venu, couché sur le dos, les pieds bouclés par une cour- « roie au pédalier, le fait marcher au bout de cinq minutes d'essai. Un gamin suffit, au besoin, « tous les mouvements étant montés sur billes : l'effort à faire correspond à celui d'une bicyclette.

« Autres avantages, la marche silencieuse du bateau, grâce à son engrenage en cuir (2) ; « sa vitesse comparée à celle d'une propulsion à la pagaie. Notre punt remonte les courants de « l'Escault et marche à 6 kilomètres à l'heure dans un canal. Le rapport des engrenages est de « 1 à 4 : en faisant 40 tours de pédale à la minute l'hélice en fait près de 165 et le pédaleur « soutient ce mouvement pendant une heure et plus, s'il le peut, sans discontinuer.

« On peut relever l'hélice quand elle touche un haut fond. »

On a pu trouver, dans le commerce, de petits canots mûs de cette façon et qu'on nommait *véloscaphes*. L'installation est du reste facile à concevoir et semble certainement le mode le plus pratique de propulsion, quoique plus bruyant, à cause du clapotis inévitable de l'hélice.

Le *punt* est en somme un canot de marais, de rivière, mais il restera inutilisable dans les embouchures où le courant est fort et à la mer où le clapotis fera embarquer de l'eau, danser l'embarcation et rendre le tir impossible. C'est le petit canot des eaux tranquilles, des fossés, des bordures d'étang et du « clair » des étangs de vaste étendue.

Nous ne pouvons qu'admettre le *punt* comme type d'embarcation « d'approche », mais nous ne pouvons que réprouver l'usage de toute arme qui ne soit pas une arme *portative*, et nous condamnons sans réserve le canon pour ne concéder aux *puntsman* que le « droit sportif » d'utiliser une canardière de calibre 8, ou de 4 au maximum.



(1) La *godille* est la rame employée seule pour la propulsion d'une embarcation. Généralement elle s'encastre à l'arrière de l'embarcation et elle est mue de droite à gauche avec un mouvement alternatif du poignet qui porte la partie plate à s'enfoncer dans l'eau, en poussant l'embarcation. Elle a été passée sous silence comme à rejeter *à priori* ainsi que la *voile*.

(2) Cette description qui date de 1898 peut être modifiée par les progrès de la mécanique. Actuellement on sait que les bicyclettes à pignons d'angle, dites *acatènes*, pignons métalliques, sont absolument silencieuses et d'un rendement certes plus élevé que des engrenages de cuir. Ils doivent être abondamment graissés.

CHAPITRE VI.

La Chasse d'affût

I. Les Abris :

1° Les *hutteaux :* Hutteau carré, hutteau en chenille, hutteau en dôme.
2° Le *gabion.* -- Les armes à utiliser. -- La mare artificielle.
3° La *hutte.* -- Son orientation. -- Tir rasant et tir plongeant. -- Petits conseils de pratique.
La mire de nuit.
De quelques accessoires indispensables. -- Quelques prévisions cynégétiques.

II. Les Appelants :

1° *Les appelants artificiels.* -- Appelants de grèves. -- Comment les choisir.
Comment les placer.
2° *Les appelants naturels.* -- Importance du plumage, de la voix, de la tenue. -- « Longs cris » et « courts cris ». -- Comment et quand on les utilise. -- Principes généraux d'attelage.
Du sifflet ou appeau. -- Son utilisation rationnelle.
La chasse d'affût au badinage.

I. Les Abris.

Nous avons à décrire dans ce chapitre un genre de chasse spécial qui ne consiste plus à *poursuivre le gibier,* soit en chassant à pied devant soi, soit au moyen d'embarcations variées que nous avons étudiées dans le chapitre précédent. Si nous avons donné à la poursuite la première place, ce n'est pas par pure fantaisie, mais bien parce qu'elle représente la chasse réelle, la chasse étymologiquement comprise, puisque chasse, en patois *cache,* altération de *chercher,* vient du latin *quaerere* qui signifie faire des recherches, se mettre en quête. L'*affût,* que nous allons étudier, comporte, du moins apparemment, moins d'activité, nous dirions aujourd'hui moins de *sport* : il doit venir en seconde ligne.

Dans l'affût, ce qui domine c'est, pour le chasseur, la nécessité de se dissimuler, de voir sans être vu.

Etudiant ici *toute la Sauvagine,* nous passerons rapidement en revue et par ordre d'importance tous les genres d'abris, et qui sont : 1° Les hutteaux ; 2° les gabions ; 3° les huttes. Une première remarque s'impose :

Quand on étudie les mouvements des oiseaux d'eau, *mouettes, goëlands, canards, chevaliers, barges, courlis,* etc., etc., on remarque très vite qu'ils sont presque toujours en bandes et que la présence en un point donné d'un ou deux exemplaires de l'espèce a le talent d'attirer les voyageurs de même espèce ou d'espèce voisine. Delà pour l'homme, pour le chasseur, l'idée d'exploiter cet instinct et de se cacher pour endormir la sauvagerie, cet autre instinct.

Mais ce serait une erreur de croire que l'on peut attirer tous les oiseaux où l'on veut les avoir. S'il en était toujours ainsi, ce serait trop simple. Evidemment, les canards viendront volontiers à une mare autour de laquelle ils n'apercevront rien de suspect, si quelques congénères y sont déjà, nageant ou caquetant de l'air le plus naturel du monde. Pour les palmipèdes, on peut préparer un terrain dans une région favorisée, avec tout espoir de succès. Mais si on désire capturer d'autres oiseaux que des *palmipèdes,* les *demi-palmés,* les *non palmés* de notre

CLASSIFICATION, c'est-à-dire, les *échassiers*, il faut aller à leur remise naturelle, les bords de la mer, les embouchures et *connaître leurs endroits préférés.* Ce n'est pas un amour immatériel qui attire les oiseaux les uns vers les autres, ce sont toujours des sentiments égoïstes. Ils se mettent en bandes parce que cela accroît leur sécurité, parce qu'ils espèrent partager le festin que fait leur frère ou leur cousin germain et, si vous placez des appelants dans un endroit manifestement mal achalandé, les oiseaux ne viendront pas ou viendront mal. Pour réunir toutes les chances de réussite, il faut donc « chausser la nature » pour ainsi dire, connaître les endroits préférés de telle espèce et y placer abri et appelants. Vous mettrez le comble à votre art si vous savez siffler, ou vous servir des *appeaux* qu'il ne faut pas confondre avec les *appelants*. L'*appeau* est un instrument servant à imiter le cri de telle ou telle espèce, l'*appelant* est un simulacre en bois, en liège ou même en plumes, c'est-à-dire naturalisé, de l'espèce convoitée, ou même un oiseau vivant.

1° LES HUTTEAUX.

Le hutteau ordinairement employé, est composé (FIG. 20) de quatre piquets de 1 m. 30 de hauteur environ que l'on pique au carré. La hauteur doit être celle du tireur assis et peut varier par conséquent avec la taille du chasseur et la hauteur de siège qu'il exige. Les côtés du carré doivent avoir environ un mètre. Sur les piquets est clouée une toile de couleur se confondant le plus parfaitement possible avec le sol sur lequel on doit s'établir. Pour permettre l'entrée du chasseur, un des côtés se ferme par boutons et boutonnières, mais laisse une meurtrière, à hauteur convenable. Avec ce hutteau, s'il reste ouvert dans le haut on peut, selon les cas, tirer au posé par la meurtrière, au vol par le haut de cette cage de toile.

FIG. 20. — HUTTEAU CARRÉ. R, rideau permettant l'entrée et qui s'accrochant au piquet opposé laisse une meurtrière M. — A point d'articulation du rideau.

Un autre modèle, que j'appellerai *chenille,* moins pratique parce qu'il oblige le chasseur à se tenir couché, est constitué par une toile tendue sur des arceaux, cloués eux-mêmes à leurs extrémités, sur une caisse formant plancher. La forme générale est celle indiquée par la figure ci-contre. (FIG. 21.)

Quelques intrépides, pour faciliter le transport de ce modèle et diminuer son poids, suppriment le plancher et le remplacent par une botte de paille. Mais si le transport est facilité, le confortable minimum n'est pas atteint et le chasseur se trouve, couché avec son arme, dans l'humidité et le sable. On peut tirer au posé seulement et encore dans une position très peu commode et fatigante à la longue.

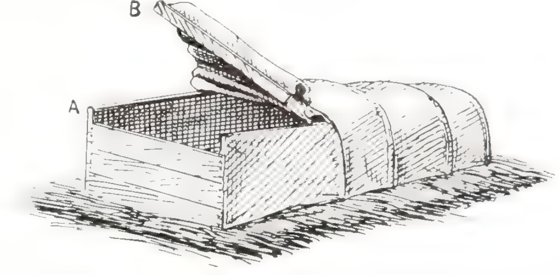


FIG. 21. — HUTTEAU EN CHENILLE. B, barre de bois terminant la partie mobile et venant s'appliquer sur l'angle A pour laisser une meurtrière dans la paroi avant.

Ce modèle a donc, comme seul avantage, d'être de petit volume et peu visible.

Nous avons imaginé, après bien des essais, une troisième forme de hutteau, du type à arceaux, mais pour tireur assis et qui permet de tirer au posé et au vol.

Ce hutteau très léger, très simple, a de plus comme gros avantage, d'être d'une fixation beaucoup plus facile que le hutteau carré et d'*une résistance au vent infiniment supérieure.* Voici comment il est constitué :

Deux arceaux de bois solide et plat : ces arceaux doivent être achetés chez un carrossier et sont de ceux qui servent à soutenir les bâches des camions ou des charrettes. Ils seront sciés

par leur milieu et percés à quelque distance des bords du trait de scie, d'un trou d'un centimètre de diamètre, de façon à obtenir, avec un boulon, deux arceaux articulés. L'arceau antérieur doit avoir une hauteur totale de 1 m. 30 en tenant compte de l'enfoncement à opérer dans le sable; l'arceau postérieur sera plus bas, articulé comme l'antérieur et d'une hauteur totale de 1 m. 05; il devra aussi être enfoncé dans le sable de 0,20 centimètres environ. Ces deux arceaux sont réunis entr'eux, à la partie supérieure, et maintenus à écartement par une tringle de bois, droite et plate, percée à ses deux extrémités d'un trou de même diamètre que celui des arceaux. Les deux branches antérieures sont réunies par une courroie (Fig. 22).

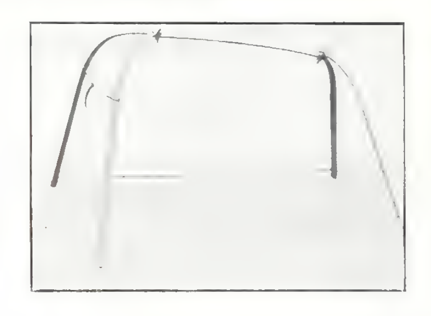


Fig. 22. — Squelette du hutteau en dôme. On aperçoit les quatre pieds articulés deux à deux et réunis par la traverse supérieure. Deux écrous seulement et une courroie maintiennent l'ensemble. La toile ayant été enlevée, il a fallu la remplacer dans cette démonstration par un lien réunissant les quatre pieds. Quand la toile est clouée aux quatre montants, la simple tension de la courroie maintient l'ensemble tendu et rigide. A remarquer la forme de la meurtrière permettant le tir au vol (puisqu'elle est ouverte vers le haut) en même temps que le tir au posé.

On comprend très bien que si on assemble ces trois pièces par des boulons à large tête avec écrous à oreilles, on obtient un squelette de tente parfaitement susceptible de se tenir droit, *seul*, sans le secours de cordes et de piquets comme l'exige le hutteau carré. Simplicité de montage, suppression de pièces détachées que l'on perd, solidité à toute épreuve, pliage facile et encombrement minimum, telles sont les qualités de cette construction. Il est facile d'imaginer que lorsque la traverse du haut est enlevée et les écrous remis à leurs boulons, restés aux arceaux, on a deux arceaux articulés, dont les branches rentrent l'une dans l'autre. L'arceau *postérieur* fermé, ce qui ne présente même avec la toile clouée, aucune difficulté, on commence à rouler la toile sur cet arceau et comme il est plus petit que l'arceau antérieur, il vient se loger dans sa concavité. Deux courroies bouclent l'ensemble. On y glisse la traverse supérieure, la petite bêche indispensable et on emporte le tout, soit sur son épaule directement, soit au moyen d'une bretelle, comme un fusil.

La toile doit être *clouée* sur les quatre arceaux, car c'est elle qui sert de tendeur. Il est bon, pour éviter que la rouille ne ronge la toile, d'interposer entre elle et la tête du clou, une petite rondelle de carton, de cuir et passer sur le tout un peu de peinture assortie à la toile. Mais cette toile doit être *un peu plus longue que les arceaux* et *non clouée dans le bas*; il faut laisser environ 0,30 centimètres de liberté, et voici pourquoi : Quand la traverse supérieure a été fixée aux arceaux et que ceux-ci ont été écartés au maximum, dans tous les sens, afin de *bien tendre la toile sur toutes les faces*, l'extrémité des arceaux est enfoncée dans le sable avec l'aide de la pelle (une petite pelle d'enfant très légère suffit), la partie libre du bas de la toile est attirée au dehors, maintenue avec le pied et on y jette quelques pelletées de sable.



Fig. 23. — Le hutteau en dôme. La partie antérieure est fermée par un rideau cloué à un montant, accroché simplement à l'autre et qui se trouve soutenu par la *courroie-tendeur* à sa partie supérieure. Les pieds dont l'extrémité n'est pas recouverte de toile doivent être enfoncés dans le sable ou la terre.

Les deux branches de l'arceau antérieur doivent pincer en avant, former un V à pointe dirigée vers l'arrière et être solidement ramenées et maintenues par une bonne courroie de cuir qui *joue un rôle capital puisqu'elle maintient tout l'ensemble*. Il faut même la boucler *avant* d'ensabler les pieds et faire de son hutteau un dôme rigide comme une cloche de verre. Pris alors par la traverse supérieure, le hutteau se manœuvre comme un jardinier déplacerait une cloche à melon. Un rideau constitué par une bande de toile clouée à une des branches de l'arceau antérieur et *accrochée* à l'autre branche, ferme le devant de la hutte. Il laisse donc une meurtrière assez large et ouverte triangulairement vers le haut par l'espace circonscrit entre le V de l'arceau antérieur.

La résistance au vent de ce hutteau est étonnante, sa stabilité parfaite et il protège très

suffisamment de la pluie. Les mesures données permettent au chasseur d'avoir dans la hutte, derrière lui, un gamin, ou un chien, auxiliaires toujours utiles comme nous le verrons plus loin.

Le chasseur doit s'asseoir sur le sable. Point n'est besoin, comme avec le hutteau en chenille, d'emporter une botte de paille, un petit coussin suffit. On peut même utiliser ces petits coussins en caoutchouc qui se mettent dans la poche et se gonflent à la bouche au moment de s'en servir.

Assis à terre, derrière le rideau, le chasseur ne saurait que faire de ses jambes, si on ne creusait pas un petit trou, juste nécessaire pour y mettre les deux pieds et de 0,40 centimètres de profondeur. Ce trou doit être creusé de telle façon que son *milieu passe à l'aplomb du rideau.*

La description de « l'outil » et de la façon de s'en servir prennent beaucoup plus de temps que le montage et le terrassement, aussitôt que l'habitude en est prise. Le chasseur et son aide ont « planté leur tente » en moins de cinq minutes.

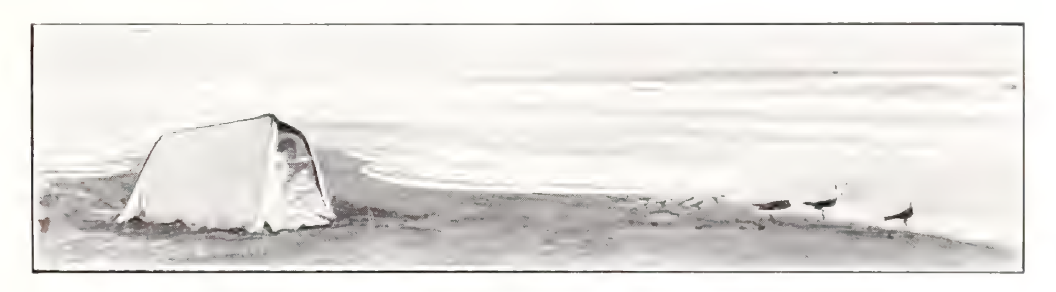


FIG. 24. — HUTTEAU EN DÔME SUR LE TERRAIN AVEC LES APPELANTS goëlands, petits échassiers.

Je ne parle, que pour mémoire, du simple trou creusé dans le sol et dont le sable extrait est rejeté sur les bords. C'est une façon de se dissimuler qui ne saurait être pratique dans les terrains fréquentés par les oiseaux que nous convoitons : sable humide à proximité d'une petite flaque d'eau ou d'un filet d'eau. Le terrain s'éboule, le trou se remplit d'eau, bref situation intenable...

Les *hutteaux* sont surtout employés au bord de la mer et leur mobilité permet de *suivre les mouvements de la marée,* comme les oiseaux eux-mêmes, et c'est là une condition importante de succès qui, à mer montante, ne doit pas vous faire oublier les règles de la prudence, surtout aux *grandes marées.* Ils sont utilisés dans la chasse aux échassiers, *barges, courlis, chevaliers, bécasseaux* et à celle des *goëlands,* des *mouettes.* Certains les utilisent cependant pour l'affût au *canard,* soit sur le sable sec, soit au voisinage d'une mare, mais c'est surtout par temps très dur et quand il gèle qu'ils donnent alors des résultats. On voit parfois les canards se poser sur le sable (à côté d'appelants en bois ou vivants), à quelques mètres du hutteau...

2° LE GABION.

Comme le *hutteau,* le *gabion* a surtout son utilisation au bord de la mer. On le place, soit sur les bancs découverts à marée basse, soit sur les terrains d'alluvions le long des embouchures des rivières, dans les endroits recouverts de plantes marines où viennent s'alimenter un grand nombre des espèces composant la SAUVAGINE, soit au bord des mares permanentes ou presque qui ne sont pas rares, avec des fonds tourbeux ou vaseux, dans les estuaires, soit enfin au milieu des prairies habituellement inondées l'hiver.

Le *gabion* est, dans sa plus simple expression, une caisse de bois rectangulaire de faible hauteur, logée dans une excavation du sol et dans laquelle on pénètre par le toit, dont une partie est montée à charnières.

Le *gabion* se refuse, pourrait-on dire, à toute description, car il est ce que son propriétaire veut qu'il soit : petit ou grand, haut ou bas, étroit ou large suivant les goûts de chacun, — la somme que l'on désire y consacrer, — le confortable que l'on y recherche, les modes de tir préférés (assis, à genoux, debout), l'absence ou l'existence d'un ameublement même sommaire, poële, armoire, râtelier d'armes, etc., etc.

Schématiquement, il doit être constitué d'une caisse de préférence imperméable. Le bois est rarement étanche et pourrit assez vite lorsqu'il est enterré, il faudrait donc, extérieurement, une doublure en zinc soigneusement soudée.

Au bord de la mer, quand, aux grandes marées, le *gabion* est exposé à se remplir d'eau, il faut prévoir sa flottaison et éviter l'effondrement des bords. A cet effet, le trou qui doit le recevoir, doit avoir le fond et les bords garnis de planches ou de fascines, ou mieux, il doit exister une caisse servant de récipient au gabion. Ce dernier maintenu par une ou deux chaînes attachées à de solides piquets pourra, s'il est parfaitement étanche, suivre le mouvement des eaux. Si l'eau qui a rempli la loge du gabion n'a pas une tendance naturelle à s'écouler, il faudra l'épuiser soit à la casserole, soit à la pompe. La présence du gabion pouvant ne pas rendre l'opération très commode, on dispose parfois à côté de la loge du gabion et communiquant par le fond avec elle, au moyen d'un tuyau de drainage, une seconde loge qui, vidée avec plus de commodité, épuisera en vertu du principe des vases communiquants, la loge principale.

Enfoui dans sa loge, le *gabion* ne dépasse guère le niveau du sol de plus de cinquante centimètres. Cette hauteur est au moins indispensable pour permettre d'établir une *guignette* ou *meurtrière* qui doit être protégée par un petit auvent. Quoique bien des intrépides gabionnent dans un vulgaire tonneau, on peut dire que le *gabion* doit avoir comme longueur un peu plus que celle d'un homme couché, soit 2 mètres à 2 m. 10, — comme largeur, un mètre si le chasseur a l'intention de toujours chasser seul et 1 m. 50 au moins si deux chasseurs doivent opérer ensemble. Comme hauteur, 1 m. 50 à 1 m. 60 sont indispensables pour permettre au moins de se remuer et de tirer à genoux, position infiniment plus favorable au tir que la situation assise.

Les armes les plus utilisées au *gabion* sont les calibres 12 et 10. On n'y tire pas d'ailleurs très loin, les mares de gabion ayant, en général, 50 mètres de côté. De plus, comme il est impossible de songer, dans ces installations sommaires, à laisser les armes sur place, qu'il n'y a pas de basse-cour pour les appelants, qu'à chaque séance le chasseur doit apporter armes, munitions, appelants et provisions diverses, il faut songer au poids et à l'encombrement de chaque *impedimentum*. L'air de la mer aurait d'ailleurs rapidement mis à mal, malgré les meilleurs soins, les armes abandonnées à son action corrosive.

Voilà le *gabion* : Trouvez, inventez, copiez, modifiez, rabotez, sciez, expérimentez, tout est là et je m'en voudrais de vous donner un croquis parce que je suis persuadé qu'il ne saurait convenir peut-être à aucun de mes lecteurs. Grand ou petit, maigre ou gras, tireur debout, couché ou assis, aimant un confortable minimum ou insensible à toute autre considération que le coup de feu, le croquis mentirait aux uns ou aux autres. La simple adjonction d'une couche de paille au fond du gabion change la hauteur, et puis, il y a des chasseurs qui déploient une taille de 1 m. 90 et d'autres pour lesquels 1 m. 55 avec talons surélevés, est un maximum. Alors?... Faites votre boite comme vous désirez l'avoir, à votre « pointure et physique et morale »... et Dieu sait s'il y en a.

En ce qui concerne la *mare artificielle* que l'on crée souvent pour le gabion, une profondeur de 25 à 30 centimètres d'eau est suffisante et l'idéal est d'avoir de l'eau courante.

3° La hutte.

Ah! la hutte est, elle aussi, une chose terrible à décrire! Il y a des huttes qui ne sont que des *gabions* un peu grands et il y en a qui sont de véritables villas souterraines avec salon, salle à manger, chambres à coucher, cuisine, arrière-cuisine, eau... canalisée, électricité, chauffage central et aussi... chambre de tir. Les dépendances comprennent une basse-cour où des centaines d'appelants évoluent en attendant leur tour et le « palais des morts » est la conclusion pratique de ce déploiement de ruse et de confort mêlés.

Qu'est-ce qui distingue la *hutte* la moins confortable du *gabion*? Son emplacement. La *hutte* est un gabion d'eau douce uniquement. Le *gabion* marche, avec la prairie inondée l'hiver, avec la petite mare au bord de la mer, il peut flotter, — la *hutte*, c'est le *gabion* fixe d'étang ou de marais. Evidemment l'étang ou le marais peuvent être aux environs de la mer, mais ils ont un caractère plus nettement terrien, moins maritime que la mare du *gabion*, que souvent la marée alimente. Puis la *hutte* est plus grande que le gabion.

La *hutte* qui a cessé d'être tout à fait rudimentaire a généralement deux pièces : devant, une petite chambre de tir, disposée le plus souvent en demi-cercle pour agrandir le champ de tir et derrière, une pièce carrée, haute de 1 m. 80, large de 2 m. en tous sens et dans laquelle on dispose une ou deux couchettes de sangle ou à sommier élastique, une armoire, des crochets pour les fusils, les vêtements, les victimes, quelques ustensiles de ménage et de toilette, tout ce qu'il faut pour attendre le passage et dormir si rien ne vient. Ne pas oublier le poêle au pétrole ou au charbon, l'un et l'autre avec tirage parfait.

Ce qui domine dans l'installation de la *hutte,* qui sera naturellement dissimulée le plus possible, couverte de branchages, de gazons, entourée de petits arbres et de couleur générale s'harmonisant le plus étroitement possible avec le milieu, ce qui domine, dis-je, dans l'installation, c'est son *orientation.* Il faut toujours avoir, présente à l'esprit, la double préoccupation de *voir le plus possible* et de *n'être pas vu.*

Les oiseaux ne voient pas beaucoup plus clair que nous la nuit, c'est une affaire entendue! S'ils se sauvent à notre approche dans l'obscurité, c'est bien plutôt *à cause du bruit* qu'ils entendent, *avec leur ouie très fine,* qu'à cause de la vue de l'homme. Mais, si la nuit ils n'ont pas besoin de voir très clair, en revanche pour les distinguer, pour les atteindre, devons-nous ne rien négliger. Il nous faut donc ne pas diriger les meurtrières, soit vers le coin du ciel où la lune doit briller, soit sous l'éclat d'un phare, en un mot vers une luminosité quelconque. Peu doit importer la direction du vent qui entrera glacer la hutte : le huttier qui ne sait pas souffrir doit rester chez lui.

Certains étangs entourés de collines ou d'arbres ont, par réflexion, des coins obscurs dans lesquels le gibier restera invisible : faites avant l'installation des essais pour que votre champ de tir soit *toujours dans le clair.*

L'efficacité du tir appelle encore une remarque. On peut, sur l'eau, faire du *tir rasant* et du *tir plongeant.*

Le *tir rasant* est peu efficace, car le mécanisme du ricochet des plombs sur la surface de l'eau ou de la glace qui immobiliserait encore bien des oiseaux n'ayant pas été touchés directement, est un mécanisme discutable, surtout en face de l'eau. Ce *tir rasant* a l'inconvénient, quand on se trouve en présence de bandes étagées en profondeur, de donner peu de résultats, parce que les premiers oiseaux protègent les autres de leur corps. Il est donc avantageux de procéder alors au *tir plongeant* en dominant la bande et de jeter sur elle, comme un filet, sa gerbe de plombs. De toute nécessité, *il faut prévoir deux meurtrières placées à des hauteurs différentes :* la plus basse pour le *tir rasant,* la plus haute pour le *tir plongeant* et aussi pour le second coup généralement tiré à l'essor. *La hutte,* qui domine la nappe d'eau beaucoup plus que le *gabion,* permet aisément cette combinaison que j'ai tenu à signaler, parce qu'indispensable. Alors qu'au gabion on dépasse rarement comme calibre le n° 10, à la hutte, les calibres 8 et 4 sont d'usage constant, ce qui ne saurait empêcher, dans bien des cas, le calibre 12 d'avoir son emploi tout indiqué.

Il est commode d'ailleurs de piquer sur l'étang des points de repère indiquant les distances pour le tir. Si l'étang peut être totalement entouré d'un grillage, on perdra beaucoup moins de blessés et tous les démontés ne pourront gagner à pattes les couverts voisins pour s'y perdre définitivement. Il est préférable que le grillage soit masqué par les herbes ou les roseaux.

Dans les instants de repos, quand le guet constant n'est pas nécessaire, on ferme les guignettes et, à la lumière de la lampe à pétrole bien préférable à la bougie on devise si on est deux, on lit si on est seul. L'ouverture des guignettes vous oblige à éteindre la lampe. Si la nuit est agitée, s'il vous faut plusieurs fois répéter l'opération, l'atmosphère sera empestée et la manœuvre de rallumage fastidieuse. Il faut donc avoir dans son outillage, un étui de tôle rivé, dont la partie supérieure comporte, pour le tirage, une cheminée à capuchon comme les lanternes des laboratoires de photographie, étui dont on coiffe complètement la lampe.

Dans l'intention de jouir d'un éclairage confortable, vous pourriez être entraîné à choisir des becs intensifs ou à adopter l'éclairage à acétylène. C'est à déconseiller formellement. L'œil plus ou moins ébloui reste quelque temps à s'accommoder à l'obscurité quand il se met à la guignette et il y a de ce fait, une fatigue et une perte de temps à éviter.

Une des grosses difficultés dans la chasse à la hutte ou au gabion, est de *voir l'extrémité*

des canons. On a naturellement inventé des guidons brillants, soit d'acier poli ou nickelé, soit même constitués par de minuscules ampoules électriques. Ces inventions ne tiennent aucun compte des conditions physiologiques de la vision. Dans l'obscurité notre pupille, comme celle de tous les animaux, se dilate au maximum pour laisser pénétrer le maximum de lumière. Cette dilatation nous est nécessaire, indispensable. Un point lumineux, si faible soit-il, dans le champ visuel, provoquera une accommodation spéciale, à cause de lui et nous empêchera d'être accommodé à l'obscurité totale. Ce point lumineux sera nuisible. Aussi le seul moyen de distinguer le bout des canons sur le clair de l'eau est de les garnir de la mire classique en cuir, telle que la représente la Fig 25. Le cuir doit être *très épais et dur*, les emplacements C.C. des canons, être taillés très justes à l'emporte-pièce, afin que la mire tienne bien. La mire de la Fig. 25 convient surtout aux petits calibres, au 12, et quand il s'agit de tirer sur un but isolé ou avec une gerbe de faible dimension, obligeant à une précision assez grande. Il y a avantage, comme dans la figure, à ce que le sommet de la bande ne soit pas couvert, que le V soit ouvert sur le guidon en B. Sans ce détail, comme on découvre nécessairement la pièce, qu'il ne peut être question de viser la tête, avec une couverture sur la bande, *on tire trop bas*. Avec les canardières à gerbe beaucoup plus étendue et sur les bandes, on doit adopter une mire de métal souple, très mince, peinte en noir mat, faisant ressort, serrant les canons, et portant deux cornes droites à écartement des deux canons. A défaut de ressort, on peut serrer la mire avec un petit écrou inférieur. Tous ces colliers sont d'usage constant, soit sur nos bicyclettes, soit sur nos automobiles pour la circulation d'eau, et leur fabrication ne présente aucune difficulté lorsqu'il s'agit de les adapter.

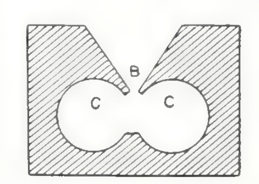


Fig. 25. — Pièce de cuir à fixer au bout des canons pour favoriser la visée pendant la nuit. C C, emplacement des canons. — B, partie inférieure du V où doit être placé le but.

De quelques accessoires indispensables :

Que ce soit à la *hutte* ou au *gabion* les choses, la nuit, prennent souvent la forme que leur prête notre imagination, surtout quand l'esprit tendu depuis longtemps se fatigue avec la cause aggravante de l'absence de sommeil.

Une *jumelle* sera d'un grand secours pour préciser les détails. Une *lampe électrique* de poche est d'une extrême commodité. De larges et hautes *bottes de caoutchouc* à semelle de cuir font partie de l'équipement indispensable du huttier.

Le chien, s'il aime l'eau, s'il est intelligent et de très bon rapport, est un auxiliaire presqu'indispensable, surtout quand il y a du couvert. La race importe peu, pourvu que le poil soit long.

Rappelons que ce sont les vents d'Est qui sont les plus favorables, puis ceux de Nord-Est, surtout quand le refroidissement de la température est assez rapide, et quand la giration des vents s'est faite suivant la marche des aiguilles d'une montre, de gauche à droite, Ouest-Nord-Est et non Ouest-Sud-Est.

PRÉVISIONS CYNÉGÉTIQUES EN CE QUI CONCERNE LA HUTTE

A l'aller : *Favorables*

I. Tous les brusques changements atmosphériques sous vents du secteur N.-E. après giration O.-N.-E. des vents.

II. Le tapis de neige persistante avec vents du secteur N.-E.

III. La gelée.

IV. Le dégel après une longue gelée.

V. Les alternatives de gel et de dégel.

Au retour :

VI. Les premières journées tièdes au printemps avec vents du secteur N.-E. modérés.

Défavorables

I. Les temps normaux et calmes dits de « saison ».

II. La neige tombante qui cloue le gibier sur place et arrête la migration.

III. La migration dans les hautes régions de l'atmosphère.

IV. Les grands vents arrière, N.-E. à l'aller, S.-O. au retour.

= Les heures favorables sont l'aurore et le crépuscule.

= Pour les marais situés dans un rayon de 20 à 40 kilomètres de la mer, la haute mer nocturne envoie souvent la sauvagine vers l'intérieur.

II. Les Appelants.

Se dissimuler dans un *hutteau,* s'enfouir dans un *gabion* ou attendre confortablement dans une *hutte,* ne font pas se poser les oiseaux sur le sable ou sur la mare. Il faut les attirer. Depuis longtemps, avons nous dit, l'homme avait remarqué que de tous les animaux, les oiseaux sont ceux qui aiment le plus vivre en société, en troupes. Il n'y a guère que les oiseaux de proie qui fassent exception à cette règle. Du reste la vie en société est, pour l'oiseau, non pas la manifestation de sentiments fraternels, mais une sécurité et une commodité. Les oiseaux d'eau, très sauvages, puiseront dans la présence de congénères, en un point, des raisons de croire qu'aucun danger n'existe ou que la table est mise et le repas abondant. Les *oies,* les *corbeaux,* pour ne citer que ceux-là parmi les plus connus, placent des sentinelles qui veillent pour la troupe. C'est déjà un embryon d'organisation. A la moindre alerte, un cri d'alarme et toute la troupe s'envole.

Pour attirer des oiseaux d'une certaine espèce, il est tout indiqué de se servir d'appelants *de même espèce.* L'habitude de vivre ensemble, les mêmes désirs et les mêmes besoins, au point de vue de la nourriture, sont des éléments précieux d'attirance. Mais cette attirance ne se limite pas à une espèce, elle s'étend à un genre : c'est ainsi que dans l'affût au petit gibier des grèves, les *chevaliers,* les *barges,* les *bécasseaux* qui vivent à peu près de la même vie, s'attirent réciproquement. Le *canard colvert* fait descendre presque *tous les canards vrais* et les *fuliguliens,* sans compter les *foulques,* les *hérons,* les *cygnes,* etc. On n'est pas de la même espèce, mais on a presque les même goûts et on a déjà eu bien souvent l'occasion de se rencontrer, on n'est pas des inconnus l'un pour l'autre, de telle sorte que l'affût ménage souvent des surprises.

Dans une étude même rapide des appelants, un peu d'ordre ne nuira pas. Il nous faut en effet distinguer : 1° *Les appelants artificiels*; 2° *les appelants naturels.*

1° Les *appelants artificiels* ou « *blettes* », sont des oiseaux en bois, en liège, en celluloïd ou même des oiseaux empaillés. Les oiseaux en bois, creux, les oiseaux en liège, sont les plus pratiques, les moins fragiles et la petite augmentation de poids compense largement la délicatesse inévitable des oiseaux empaillés. Il y a pourtant un moyen de donner aux empaillés une certaine résistance, c'est de les enduire de silicate de soude, produit de bas prix que l'on trouve dans le commerce, qui durcit, se vitrifie à l'air et n'altère que bien peu les couleurs. Si on se sert d'oiseaux en bois ou en liège peints, il faut *éviter les couleurs brillantes,* se servir de couleurs *mates,* comme l'est normalement le plumage, et se rapprocher autant que possible de la tonalité générale, quoique l'imitation parfaite ne soit pas nécessaire. C'est bien plutôt la *forme* qui importe que la couleur, pourvu, bien entendu, que l'on ne se livre pas à une fantaisie échevelée sur ce dernier point.

Pour le hutteau, c'est-a-dire pour l'affut sur les grèves ou aux embouchures, quels sont les appelants qu'il faut choisir, de quoi doit se composer votre boite de « blettes » ?

Si vous voulez tirer des *goëlands* et des *mouettes,* un goëland gris ou noir, une mouette suffiront et ce sera pour vous un véritable étonnement que de voir avec quelle confiance s'approcheront de votre hutteau ces oiseaux énormes que vous pouvez poursuivre vainement sur les plages et qui savent si bien s'enfuir juste à limite de portée! Le *goëland* n'a certes pas la valeur culinaire du *canard,* il n'en a pas non plus le plumage distingué. Chez lui, dans les trois premières années, c'est le gris-brun qui domine, plus tard, deux simples couleurs se partagent son plumage : le gris bleuté ou le noir d'ébène aux ailes, avec le reste d'un blanc immaculé. Mais quelle sensation pour le « tireur » de décrocher ces oiseaux dont l'envergure atteint parfois 1 m. 60, au regard fier, au bec en crochet acéré et qui joignent à un air de cruauté, une certaine dose de fierté et de noblesse.

Cette chasse au hutteau est plus généralement pratiquée pour les échassiers, les *courlis,*

les *chevaliers*, les *bécasseaux*. Une dizaine de « *blettes* » suffiront à attirer ces espèces très voisines, mais à la condition déjà signalée, de placer son hutteau aux *endroits habituellement fréquentés* par ces gibiers : bord des petites mares peu profondes, fonds vaseux, etc. Ceci est une étude à mener sur place quelques jours à l'avance, à moins de consulter un professionnel, comme il n'en manque pas sur nos plages. Les oiseaux se posent toujours à la même place chaque année, à moins de pertubations profondes dans le sol ou la végétation.

COMMENT DOIVENT ÊTRE PLACÉS LES APPELANTS?

Il s'agit toujours de copier la nature et de donner l'illusion la plus parfaite. Certes la précision absolue n'est pas de rigueur, Un petit piquet de bois représente très suffisamment les pattes, un clou rouillé constitue un bec très présentable, mais il ne faut pas jongler par plaisir avec toutes les règles. Or, il en est une fixe, invariable : *les oiseaux se posent toujours bec au vent* et se tiennent dans cette position par vent un peu fort. Cette position est commandée par le plumage dont les éléments sont placés en « recouvrement », comme les tuiles d'un toit, le vent et la pluie glissent, la chaleur est conservée. A contre-vent, les plumes se rebroussent, se dérangent, et l'oiseau déteste avoir les plumes en désordre. Voyez avec quel soin il se les lisse et répare le moindre trouble dans l'ordonnancement parfait. *Donc vous placerez toujours les blettes bec au vent.*

Les placerez-vous en face de la meurtrière?

Le plus souvent, non, car il ne faut pas oublier que pour un tireur debout qui a toutes ses aises et, à beaucoup plus forte raison pour un tireur assis, gêné dans ses mouvements, le tir est beaucoup plus facile de droite à gauche que de gauche à droite, pour les droitiers bien entendu.

Donc les blettes seront placées un peu sur la gauche du hutteau. Quand on veut tirer au vol, l'oiseau s'approchera des appelants aussi le bec au vent, parce qu'il a ainsi un point d'appui plus solide et qu'il peut mieux régler ses mouvements vers ce qui l'intéresse et se poser facilement. Parfois, par vent un peu fort, il arrive que pour le tir au vol, il faut même placer les appelants sur la gauche, hors de vue du huttier. Avec un peu d'intelligence et d'habitude, on arrive à placer hutteau et appelants de façon à parfaitement « canaliser » le passage des voyageurs. Nous ne pouvons étudier tous les cas, l'essentiel est que le néophyte soit instruit des *principes* et des *variantes*. Mais vous ne ferez rien au *hutteau*, dans le tir au vol, *si vous ne recevez pas le vent sur la gauche* du hutteau et *si vous ne tirez pas de droite à gauche*. N'oubliez pas, en effet, que si avec le hutteau votre tir est facilité par les petites distances auxquelles l'oiseau passe, vous êtes par contre sérieusement handicapé par la position assise et par l'exiguité du champ de tir que limite la meurtrière.

A QUELLE DISTANCE PLACER LES APPELANTS?

Il ne faut pas placer les appelants trop près du *hutteau* qui inspirera toujours une certaine réserve au gibier. Il ne faut pas avoir la prétention « d'attaquer les oiseaux avec sa casquette ». Si on tire au posé, il faut laisser à la gerbe de plombs le temps de s'éparpiller, pour ne pas couper en deux la victime ou rendre la pièce inutilisable. Il faut poser les appelants à une vingtaine de mètres et tirer à vingt-cinq mètres avec un fusil serrant peu, demi-choke ou cylindrique modifié. Le coup gauche peut rester choke pour tirer sur les blessés qui fuient. Le tireur est désavantagé par des distances moindres.

Si vous manquez d'appelants artificiels, vous pouvez hutter avec des appelants vivants, mais au hutteau ce procédé n'est guère employé, car le transport de ces derniers n'est pas commode.

Il est bon de savoir que lorsque plusieurs oiseaux ou même un seul, a été « décroché » dans une bande, la bande revient tournoyer au-dessus des morts ou des blessés avec parfois assez d'insistance. Il importe donc que le chasseur ne se montre pas. Les *pluviers*, les *bécasseaux*, les *courlis* même suivent cette règle. Les *courlis*, comme les autres, ne restent que très rarement insensibles aux cris que poussent les blessés et viennent tournoyer comme les *goëlands*, les *mouettes*, les *sternes*, au-dessus des morts. A défaut d'appelants, un oiseau mort étendu sur le dos, les ailes écartées, attirera donc bien des congénères.

Dans la chasse de ces oiseaux de plage, j'ai toujours remarqué que par vent du secteur Nord-Est, les oiseaux étaient peu attirés, les vents du secteur Sud-Ouest sont beaucoup meilleurs.

En ce qui concerne les *canards,* les appelants artificiels sont bons par les nuits claires et dans ce cas, beaucoup meilleurs que des appelants trop remuants, trop bavards ou qui « tirent au renard » sur leur corde. Par temps de givre ou de neige, un canard de bois couvert d'un manteau et d'un casque d'hermine ne vous paraîtra, pas plus qu'aux canards, d'un effet bien captivant. L'attache des blettes en triangle sur un cadre est moins efficace que la blette séparée et qui a, de ce fait, de petits mouvements qui lui sont personnels.

2° Les appelants naturels.

Les *appelants naturels* sont, en général, exclusivement des canards colverts *mâles* et *femelles.* Ils doivent remplir certaines conditions que vous avez déjà devinées, puisqu'il s'agit toujours de copier la nature et de verser l'illusion au cœur des migrateurs. Le plumage, pourvu qu'il ne s'écarte pas trop du type naturel, n'a pas une grosse importance. Ne voyons-nous pas dans les bandes de colverts, des canards blancs, dits *hollandais,* mêlés aux colverts en tenue réglementaire, qui se sentent tous parfaitement en famille et ne se quittent pas d'une semelle... Donc évidemment, mieux vaut un plumage normal, mais ce qui acquiert une importance primordiale, *c'est la voix.*

Néophytes pour lesquels seulement j'écris, sachez que l'on a discuté, que l'on discute et que l'on discutera longtemps encore sur les mérites respectifs des *grandes chanteuses,* des *longs cris,* des *courts cris,* mais qu'il y a toujours une façon de se faire une opinion, c'est de raisonner, puis d'appeler le contrôle de l'expérience, d'une expérience sévère, intelligente sans se laisser impressionner par la routine : Vingt ans de bêtise n'ont jamais rendu personne spirituel...

Or donc, que nous indique, encore ici, le raisonnement? C'est que le *canard sauvage,* le plus traqué de tous les volatiles, celui qui a vu, depuis des siècles, s'accumuler contre lui le plus de ruses, est dressé à être prudent et qu'*il ne sera pas bavard.* Il a à se servir d'un petit nombre de signes pour manifester le petit nombre d'idées dont il dispose, ces signes seront toujours revêtus d'une certaine discrétion. La femelle sera plus bavarde que le mâle, c'est de règle chez les animaux dont le mâle est polygame : c'est l'appel de la nature. Tout ce raisonnement, dressé *a priori,* est étagé par les données de l'expérience. Le cri de la cane sauvage est plus rare, plus court, plus étouffé que le cri de la cane domestique, donc les *« courts-cris »,* les canes peu loquaces, sont les meilleures. La cane sauvage n'appelle guère plus de 3 ou 4 fois par minute et son cri est moins long, moins soutenu que celui de la cane domestique. Voilà le principe.

En ce qui concerne la *tonalité,* c'est une question d'oreille et il faut avoir écouté longtemps ces différents ramages pour avoir la sûreté d'un chef d'orchestre. Chez le mâle sauvage, le cri est grave, profond mais bref, guttural, réellement intraduisible; il a sa valeur d'appel, contrairement à ce qu'un vain peuple pense. Est-ce dire que les *longs cris* ne sont d'aucune utilité ou même toujours nuisibles. Non, dans les nuits très obscures et par vent assez fort, on doit s'en servir, mais sans l'espoir de voir les migrateurs se placer près de ces bavards. Le migrateur se dit que voilà des compagnons bien imprudents, aussi quelques huttiers usent-ils des *longs cris,* des *courts-cris* et même du silence entrecoupé des mâles avec un raffinement merveilleux. Les *longs cris* sont posés du côté contraire à celui d'où vient le vent, assez loin de la hutte, et même sur la terre si la mare n'est pas grande. Les *courts-cris* sont posés dans l'eau, sur la gauche, assez loin si le vent vient d'est et que la hutte soit dirigée vers le nord et quelques mâles sont posés à droite, c'est-à-dire « près du vent ». Pourquoi cette savante gradation? L'oiseau, avons-nous dit déjà, en parlant des « blettes », se pose bec au vent. Qu'un volier passe, venant de l'est, et soit intéressé par les « *longs cris* » qui lui parviennent, il décrira bien un demi-cercle au-dessus d'elles, *mais sans l'intention de se poser.* Continuant sa route contre le vent, il rencontrera les *courts-cris* qui lui donneront déjà plus de confiance et apercevra les mâles silencieux qui achèveront de le décider, et il se posera. On arrivera donc à jouer de ce merveilleux clavier avec maestria, mais un livre ne peut guère donner que les principes et la méthode générale.

Tout ceci nous permet de résumer la théorie en disant : *la lumière doit être remplacée par le chant,* mais toujours dans de sages proportions, en se rappelant que la cane sauvage est moins loquace que la cane domestique. Dans les nuits obscures, du chant, — dans les nuits claires, très peu de chant, de la tranquillité.

Ce dernier mot nous amène à souligner qu'il importe de n'utiliser que des appelants qui, par dressage, conservent à la corde une *attitude calme, rassurée, inspirant une quiétude parfaite aux nouveaux arrivants.* Ceci est capital. Il faudrait beaucoup mieux employer des « blettes », des appelants artificiels, que des appelants naturels remuants, inquiets, toujours sur l'éveil qui, loin d'attirer, éloigneront les voyageurs.

Une grosse question encore sur laquelle s'épuisent les controverses.

Combien faut-il employer d'appelants?

Comment faut-il les disposer?

Le nombre des appelants doit se régler, en général, sur l'étendue d'eau, mais il se trouve limité par ce fait qu'il est préférable d'avoir un petit nombre d'appelants *bien dressés,* qu'une cohorte d'appelants fâcheux. Une douzaine d'appelants semble, dans la plupart des cas, un maximum, mais le plus souvent on en utilise moins. Les appelants, cela va sans dire doivent être placés sur le clair, en ligne régulière et continue de façon à éviter toute confusion. On place généralement les canes d'un côté et les mâles de l'autre, ceux-ci en moins grand nombre que les femelles. Une disposition fréquemment utilisée est la forme en V, délimitant devant la hutte un espace triangulaire dont la hutte constitue un sommet et au milieu duquel viennent, ou doivent venir se poser les voliers. L'attelage des canes, des malards, leur mélange, la distance à laquelle on place les sexes, sont susceptibles de combinaisons à l'infini, qui dépendent des qualités ou des défauts de chaque appelant, de son caractère, de sa plus ou moins grande tranquillité à telle ou telle place, de son genre de cri, toutes choses d'essai, d'expérience qui font le vrai chasseur.

Par les temps très durs, avec de jeunes appelants, il est parfois nécessaire de ne pas imposer à ces auxiliaires des séances trop longues. On peut évidemment se servir pour la relève de la barque indispensable sur les pièces d'eau de quelque étendue. Voici cependant un autre moyen qui évite une perte de temps et l'inconvénient de se montrer : Dans le plancher de la hutte qui domine le niveau des eaux, on a disposé une trappe. De la mare a été creusé un petit canal de cinquante centimètres de largeur environ et d'une profondeur telle qu'il s'y maintient 10, 15 à 20 centimètres d'eau, et qui, sous le plancher de la hutte, peut avoir 60 à 75 centimètres de longueur. Nous avons donc, dans la hutte, une cage dans laquelle nous pouvons descendre nos appelants sans être vus. Il s'agit maintenant de les envoyer à leur place. A vingt mètres de la hutte environ, un solide piquet a été enfoncé dans le fond de la mare. Il porte à son sommet une grosse poulie de bois à gorge profonde qui n'arrive qu'à vingt centimètres environ de la surface habituelle de l'eau. Une autre poulie est fixée au fond de la cage d'attache. Entre ces deux poulies verticales est tendue une corde sans fin. Dès maintenant le mécanisme de la manœuvre est facile à deviner. Les canards sont attachés par la patte à des liens spéciaux qui se trouvent à distance convenable le long de la corde sans fin. Il suffit alors de manœuvrer cette corde pour envoyer *doucement* les canards à leur place ou pour les ramener sans être vu. Ce système a le grand avantage de pouvoir, dans les nuits favorisées par le passage, changer des appelants fatigués ou même ramener un malheureux blessé, par inadvertance ou confusion bien pardonnable... Ce dispositif ne saurait fonctionner si on ne prenait des précautions destinées à éviter : 1° la torsion de la corde sans fin, torsion qui se produit fatalement quand on manœuvre des cordes un peu longues dans l'eau ; 2° la torsion des liens retenant les canards, torsion qu'amène infailliblement leurs mouvements. Ces deux inconvénients sont conjurés par l'adoption des pièces de cuivre, dont ci-contre la représentation. Ce sont simplement de petits *étriers* qui comportent, à l'emplacement de la plaque inférieure habituelle, une petite masse ronde de plomb (M, Fig. 26) de la grosseur de l'index et de trois

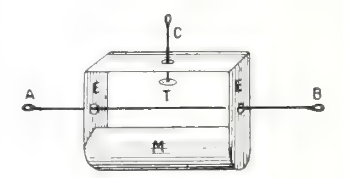


Fig. 26. — Attache canard. L'animal est attaché à la tige C, maintenue par la plaque T et qui peut tourner à volonté. La corde sans fin s'attache aux extrémités A et B de la tige qui ne peuvent franchir les orifices E.

centimètres de longueur, environ, destinée à maintenir l'étrier dans la même position. Ces deux branches montantes de l'étrier sont percées vers le milieu, de chacune un trou, EE, à travers lequel peut coulisser *sans y passer,* une tige de cuivre AB. A cette tige s'attachent les deux bouts de la corde sans fin. Le sommet de l'étrier est, lui aussi, percé d'un trou dans lequel peut pivoter en tous sens une autre tige C portant une tête, T, à sa base et un anneau à son extrémité extérieure. On dispose le long de la corde d'amarrage autant d'étriers que l'on veut placer de canards et on comprend, sans plus, qu'avec cet accessoire, la corde ne peut se tordre, ni le canard être gêné dans ses évolutions.

C'est en somme un petit perfectionnement au système d'aujourd'hui, le plus employé, d'une corde tendue entre deux piquets, dont l'un se trouve dans l'eau à une vingtaine de mètres de la hutte et l'autre sur la bordure de terre devant la hutte. Chaque corde ne porte que six canards en moyenne. A la mer, sur les petites mares de *gabion,* on n'attelle pas les canards à la corde, on les « pique » séparément, c'est-à-dire que la corde de la patte, la *pattière,* est fixée soit à un poids qui repose sur le fond, soit à un piquet, mais toujours avec interposition d'un emérillon pour empêcher les cordes de se tordre.

Du sifflet ou appeau.

Mettant le comble à ses ruses, l'homme non content d'imiter la nature, a voulu donner lui-même l'illusion de la vie : il a cherché à imiter le langage de l'oiseau. Quoique nos organes vocaux soient très différents de ceux des oiseaux qui, du reste, diffèrent beaucoup entr'eux, il faut reconnaître que certains chasseurs professionnels sont arrivés à une perfection remarquable dans l'imitation. Il y a là le fruit de l'observation, de l'étude, mais aussi la mise en valeur de dispositions particulières qui tiennent à la perfection de l'oreille, à une conformation spéciale de la bouche, peut-être des lèvres, dans les formes variées que leur donne le système musculaire. Il existe des siffleurs de naissance comme il existe des dessinateurs de naissance, c'est-à-dire, tout armés cérébralement et physiquement pour des mouvements et des reproductions déterminés.

Est-ce à dire que lorsqu'on n'appartient pas à cette cohorte de privilégiés, il ne reste plus qu'à se lamenter. Non, on peut toujours apprendre et par l'étude créer des habitudes qui font une seconde nature.

Ici, comme dans tous les genres d'activité, la machine, l'instrument, peut aider l'homme et l'on trouve dans le commerce des *appeaux,* faits parfois avec un certain talent, qui imitent assez bien, quand on sait s'en servir, les appels des oiseaux. Certains professionnels les confectionnent eux-mêmes, soit avec un os de mouton, soit avec toute autre matière évidée et percée, roseaux, etc.

Mais il y a dans l'usage, comme dans la fabrication des appeaux, de grossières erreurs. Pour avoir un langage très simple et réduit à un petit nombre de signes, les oiseaux ont, quand même, la faculté d'exprimer leur satisfaction, leur amour, leur crainte, leur douleur par des cris particuliers à chaque sentiment. Or, il arrive que le cri le plus souvent entendu de tel oiseau, par le chasseur, est le cri de crainte, de fuite, d'alarme (car les oiseaux se préviennent entr'eux et posent même à cet effet des sentinelles, comme les *oies,* les *corbeaux,* etc.). Le chasseur imite ce cri connu et au lieu d'attirer, met en fuite.

Un exemple fera bien comprendre cette notion d'importance. Le courlis, le grand courlis, tire son nom de son cri qu'on peut assez grossièrement représenter par les syllabes « *Cour... li...* ». Mais ce cri, dont retentissent à chaque instant nos grèves, est un cri que pousse toujours le courlis au vol, *quand il fuit* et quand il invite ses congénères à suivre son exemple. C'est folie que de vouloir attirer, par ce cri, cet oiseau. Le courlis posé et qui engage ses frères à se mettre à table, à ses côtés, pousse une sorte de roulement, de roucoulement tendre, intraduisible et qu'il faut avoir entendu pour se rendre compte de l'abîme qui sépare les deux vocalises. C'est cette dernière qui fera venir l'oiseau. Enfin, quand vous avez blessé un courlis et que vous le ramassez, il se met à pousser des cris semblables, en miniature, à ceux du porc qu'on égorge. Ces cris attirent quelquefois les autres courlis, comme le goëland mort attire les autres goëlands, mais ce n'est pas sur ce genre d'appel qu'on peut combiner un mode de chasse.

Bref, trois cris, le *cri de fuite* ou d'appel au vol, le cri de *ralliement,* le cri de *douleur,* tous

trois très différents, mais dont un seul est à exploiter. Et il en est ainsi pour toutes les espèces.

Le cri du chevalier gambette « *Ti-ou?* » attire cependant les autres échassiers. Il y a là toute une partition à étudier sur place et le mieux est de prendre, quand cela est possible, quelques leçons aux professionnels. Les *appeaux* sont surtout utilisés dans la chasse de grèves. Ce sont les *chevaliers*, les *bécasseaux* et les *courlis* qui sont susceptibles d'y répondre. Dans la chasse d'affût des palmipèdes aucun appeau ne donne de résultat et serait plutôt susceptible, par son imperfection, d'éloigner le gibier que de l'attirer.

Le badinage.

Nous n'avons parlé à ce chapitre que de la chasse à la hutte avec appelants. Un autre genre d'attrait est utilisé dans la *chasse au badinage*, c'est un chien *dressé* destiné à éveiller la curiosité des oiseaux.

Il est un fait général, connu, c'est la curiosité des oiseaux de mer. Qu'un vieux panier, qu'un morceau de bois flotte sur l'eau, les *mouettes*, les *goëlands*, les *sternes* viendront se rendre compte de la valeur de l'objet. On est averti de la présence d'un phoque dans l'eau par les oiseaux qui viennent tournoyer au-dessus de lui chaque fois qu'il émerge pour reprendre haleine. Ayez un chien allant à l'eau, lancez-le dans l'élément liquide et il aura un cortège ailé que ses aboiements loin d'effrayer, attireront. Les palmipèdes ont le même sentiment de curiosité poussé au même point et que naturellement l'homme devait exploiter.

Si nous en parlons ici, c'est que ce genre de chasse constitue une variété de la chasse à la hutte ou tout au moins à l'affût caché, assez utilisé en Bresse.

Buffon semble avoir commis une erreur quand il écrit dans son *Histoire du canard* : « En plusieurs autres endroits, les chasseurs sur un bateau couvert de ramée et de roseaux, « s'approchent lentement des canards dispersés sur l'eau et pour les rassembler ils lâchent « un petit chien : la crainte de l'ennemi font que les canards se rassemblent, s'attroupent lentement et alors on peut les tirer un à un à mesure qu'ils se rapprochent et les tuer sans bruit « avec de fortes sarbacanes, ou bien on tire sur la troupe entière avec un gros fusil d'abordage. Cette chasse, très amusante, s'appelle le *badinage*. »

Le véritable badinage ne consiste pas en un groupement des canards *par crainte* d'un chien, mais au contraire en *l'attrait* exercé par le chien sur la curiosité de l'oiseau.

L'heure la plus propice est celle du sommeil ou de la « somnolence de midi ». Il faut un grand étang ou un lac sur les bords duquel le chien se promène aux environs de la hutte du chasseur. On peut lui jeter, tout en restant caché, quelques friandises pour l'exciter à se remuer et à chercher. Les canes, plus curieuses, intéressées par ce manège, s'approchent lentement et avec précaution. Les mâles les suivent. A portée de canardière ou de fusil, on tire... Le truc réussit surtout avec les nouveaux arrivés d'automne, mais ne peut être, sur les mêmes oiseaux, beaucoup renouvelé... Car tous les animaux ont bonne mémoire et les canards très méfiants, parce que traqués par mille ruses, ont vite acquis une expérience préservatrice.

C'est un mode de chasse peu usité, mais que nous devions signaler dans le souci d'être complet. Le chien doit être petit, de couleur rousse. Il est nécessaire qu'il s'agite le plus possible. Les chiens habitués à courir après tous les objets qu'on leur jette, sans japper, sont les meilleurs. Mais il est indispensable que le chasseur soit toujours caché, si sa présence est révélée, le truc est éventé et il est inutile d'insister.

La couleur rousse serait à préférer comme rappelant la fourrure du renard. Beaucoup de chasseurs de plaine ont pu remarquer l'intérêt avec lequel corbeaux et pies suivent les évolutions du renard en promenade... Le renard aurait la spécialité d'attirer les oiseaux curieux. Or la plupart des échassiers et des palmipèdes sont aussi curieux que les pies, ce qui n'est pas peu dire... Certains chasseurs au badinage ne craignent pas de se joindre à leur chien et de se trainer à quatre pattes, en se dissimulant le plus possible. Ils arrivent près du but, quand ils y arrivent, exténués et dans les plus mauvaises conditions pour tirer avec quelque chance de succès. La chasse au badinage semble avoir sa formule dans : l'usage du chien, — le trou dans la terre ou la hutte, en un mot, le chien constitue un appelant d'un genre spécial pour tireur au repos et dissimulé.

DEUXIÈME PARTIE

L'Ornithologie

CHAPITRE I.

L'anatomie extérieure de l'oiseau

Noms donnés aux différentes parties externes du corps. -- Etude de l'aile.

On peut diviser extérieurement l'oiseau en huit parties principales :

1° *La tête*; 2° *Le cou*; 3° *Le dos*; 4° *La queue*; 5° *La poitrine*; 6° *Le ventre*; 7° *Les ailes*; 8° *Les pattes.*

1° Dans la *tête*, il y a lieu de distinguer :

= Le *bec* dont la forme varie beaucoup et dont l'importance est, à notre avis, considérable à titre d'élément de CLASSIFICATION. Ce *bec* se compose de deux *mandibules*, la supérieure et l'inférieure. La mandibule supérieure, dont l'arête supérieure est appelée *culmen*, porte les narines et se termine parfois en crochet. Chez quelques oiseaux, ce crochet semble surajouté et est en saillie, comme chez les *canards* où il porte le nom d'*onglet* et chez les *labbes*, par exemple.

= Le *menton*, le *front*, le *vertex*, l'*occiput*, les *joues*, toutes régions que la FIG. 27, situe exactement.

2° Le *cou* s'indique de lui-même sans plus.

3° Le *dos* commence à la base postérieure du cou et va jusqu'au croupion y compris.

4° La QUEUE est recouverte à sa racine, par quelques plumes venant du dos et qu'on appelle les *sus-caudales*, et se compose elle-même de plumes généralement droites et raides qui jouent dans le vol le rôle de gouvernail de direction et qu'on appelle pour cette raison les *rectrices*. La forme qu'affecte l'ensemble de ces rectrices et qui est un caractère fixe, sert parfois à identifier un oiseau. On ne confondra pas la *mouette de Sabine*, qui a la queue échancrée au milieu, avec une autre *mouette à tête noire*, qui aura toujours les rectrices égales. Les plumes de la région anale, de l'anus, sont appelées *sous-caudales*.

5° La *poitrine* et

6° Le *ventre*, se divisent environ par moitié les parties antérieures de l'oiseau;

7° Les *ailes* qui jouent un rôle capital dans la vie de l'oiseau, tiennent aussi une grande place dans la description à cause de leur coloration généralement variée et spéciale. Il y a une façon très simple de considérer une aile. Il suffit de la voir en pleine action ou au repos.

A. *En pleine action*, ce sont les plumes dites *rémiges* qui dominent, parce qu'elles jouent un rôle actif et sont largement étendues. *Grandes rémiges* ou *rémiges secondaires* (FIG. 28)

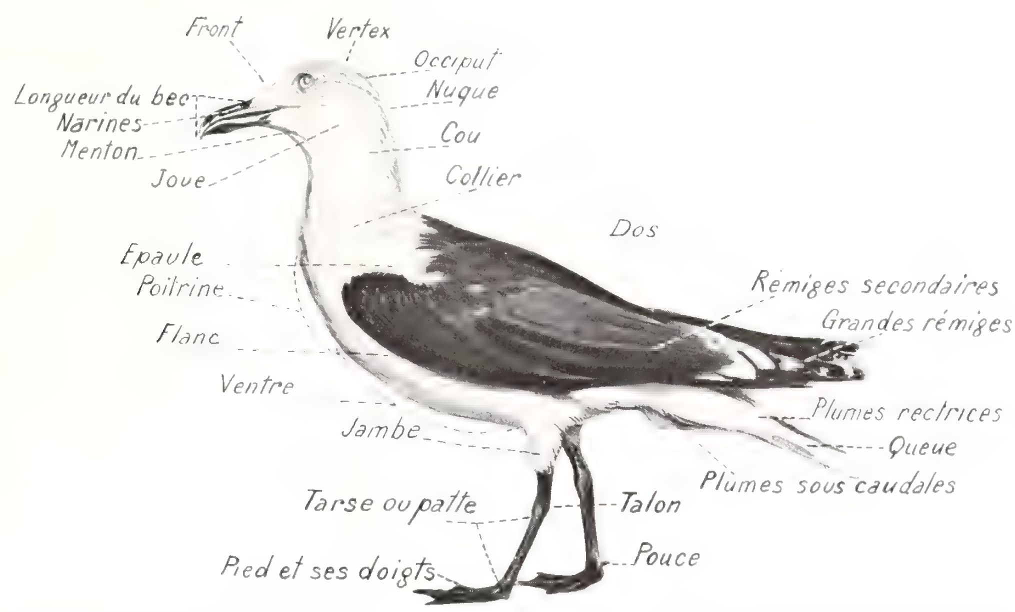


FIG. 27. — UN GOÉLAND A MANTEAU NOIR avec indication du nom des principales régions extérieures de l'oiseau en général.

entièrement développés donnent à l'oiseau la surface d'appui nécessaire; les *rémiges bâtardes* du pouce ont un rôle d'arrière-plan.

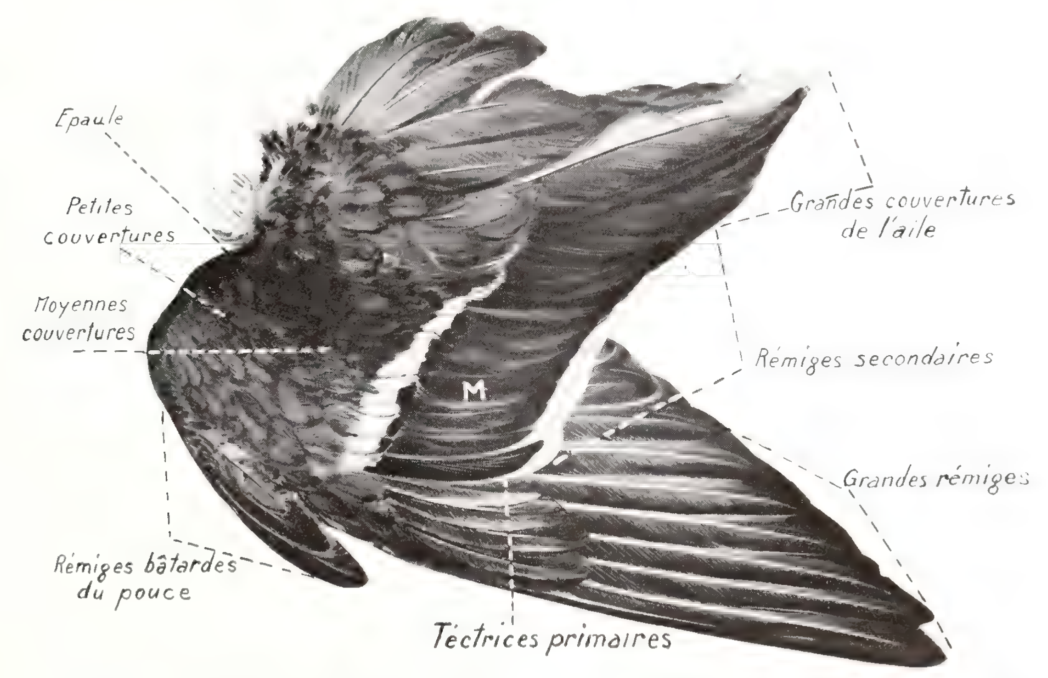


FIG. 28. — UNE AILE DE CANARD COLVERT, à moitié étendue, pour montrer les différentes parties de l'aile. M, partie de l'aile appelée *miroir*. Le pouce a été écarté pour le rendre plus distinct; normalement il est, même pendant le vol, accolé à l'aile. Quand l'aile est au repos les grandes *couvertures* viennent *recouvrir* la presque totalité des *rémiges* et le miroir n'a plus que la forme d'une étroite languette qui se distingue des autres plumes par son coloris généralement particulier.

B. *Au repos,* l'aile est repliée, les *rémiges* disparaissent à peu près complètement sous les *couvertures.* Les *grandes couvertures* recouvrent presque la totalité des *rémiges*; les *petites* et

les *moyennes* couvertures occupent vers le haut tout ce qui reste de l'aile. Ici donc les couvertures dominent.

Une seule partie des *rémiges secondaires* émerge pour ainsi dire des *grandes couvertures,* et comme ces rémiges secondaires, généralement colorées de façon spéciale, tranchent sur le reste de l'aile, elles laissent apercevoir une bande étroite du *miroir,* ainsi que le montrent les photographies du colvert données plus loin. Chez le canard, les petites et moyennes couvertures sont d'un brun cendré, les *couvertures moyennes* ont l'extrémité marquée de blanc et de noir en deux bandes régulières, quant aux *rémiges secondaires,* elles sont dans leur partie visible d'un joli bleu métallique à reflets violets, avec l'extrémité régulièrement blanche. Cette coloration tout à fait particulière de l'extrémité des *moyennes couvertures* et des *rémiges secondaires,* se retrouve chez beaucoup d'oiseaux chez lesquels elle tranche nettement avec le reste du plumage. Les reflets généralement chatoyants de cette *seule* partie de l'aile lui ont fait donner le nom de *miroir* qui revient très souvent dans les descriptions. L'aile pliée, et non à moitié étendue, comme dans la figure, le miroir se réduit à une languette colorée, étroite, mais toujours visible, comme on en trouvera beaucoup d'exemple dans les photographies individuelles. — Les plumes situées sous le miroir s'appellent les *tectrices primaires* et sont couvertes par un pointillé blanc dans la FIG. 28.

8° Les *pattes* se composent de la *cuisse,* souvent emplumée et cachée en partie dans les plumes du ventre, du *talon,* au niveau de l'articulation de la cuisse et du *tarse,* enfin du pied proprement dit qui est normalement composé de trois doigts, externe, médian, interne avec un *pouce, situé toujours à la partie interne du pied.*

En possession de ces notions anatomiques générales, nous pourrons utiliser leurs variétés de forme pour y puiser les éléments d'une CLASSIFICATION rationnelle qui sera en même temps, si elle répond à notre attente, la meilleure méthode d'identification.



CHAPITRE II.

Le Plumage

Impossibilité d'identifier un oiseau par le plumage. -- Ses variations dûes à la *saison* (plumages d'amour, de noces ou d'hiver), au *sexe*, à l'âge, aux croisements.
Remarques d'ordre général : Adaptation du plumage au milieu. -- Mimétisme. -- Répartition la plus habituelle des couleurs. -- Conclusions.

S'il y a un signe extérieur qui ne peut être pris comme élément d'identification, c'est bien le plumage : Un chasseur qui aurait un instant l'idée d'établir sur la « livrée » une « diagnose », serait vite complètement désorienté. Le plumage d'ailleurs, à part de rares exceptions, se prête très mal à la description. Les mots manquent... Nous ne disposons que d'un petit nombre de vocables désignant les couleurs et le plumage de l'oiseau appartient à toutes les couleurs parfois et n'est d'aucune d'entr'elles. Puis, quand il s'agit de localiser les teintes, la difficulté réapparait, invincible, si on recherche l'exactitude, parce que ces teintes s'estompent, se mêlent, empiètent sur une région, sur nos divisions factices en régions, faudrait-il dire! N'est-ce pas l'impuissance à décrire qui a fait naître la couleur « gorge de pigeon ». Est-ce du vert, du bleu, du rose, du gris? Il en est des teintes des oiseaux, comme des nuances d'aurore ou de crépuscule à l'orée des bois à l'automne. C'est un mélange infini de coloris que le pinceau rend peut-être, mais que les mots n'atteignent pas!...

Puis, comme si cela ne suffisait pas encore, ce plumage varie avec la *saison* chez le même sujet, avec le *sexe*, avec l'*âge* et par suite encore de *croisements*, non pas, certes, dans toutes les espèces, mais chez un grand nombre d'entr'elles.

Il ne faudrait pas que le lecteur recherche dans les descriptions qui suivront une exactitude parfaite dans les termes, mais il devra se contenter d'indications générales approximatives destinées à lui faire connaître à quelles couleurs appartiennent les différentes teintes des photographies.

Ceci dit, voyons les grandes lignes, étudions les grands principes.

1° Variations du plumage dues a la saison. Double mue.

Les captures de printemps et d'automne nous permettent de constater des différences profondes entre les plumages d'un même individu. Nous verrons, par exemple, des mâles en *plumage de noces* être, pour ainsi dire, complètement « travestis » avec des couleurs très tranchées

et tout à fait différentes de la livrée d'automne, qui ressemble parfois à celle de la femelle. Aussi, sans examen des *caractéristiques fixes,* le chasseur à l'esprit non méthodique, sera incapable de s'y retrouver.

Alors que les oiseaux de plaine ne muent qu'une fois par an sans changer beaucoup de couleur, la majorité des oiseaux composant la sauvagine subit la *double mue,* c'est-à-dire mue au début du printemps et au commencement de l'automne. Ce phénomène ne se produit pas avec un ensemble parfait pour tous les individus d'une même espèce et il m'est arrivé de tuer dans une même bande, des oiseaux présentant encore le plumage d'été, alors que d'autres avaient leur plumage d'hiver (*maubèches, guillemots,* etc.).

Le *Docteur* QUINET croyait que les oiseaux de rivage peuvent s'offrir la double mue, grâce à la variété incroyable et à l'abondance constante des substances nutritives que « la mer offre en tous temps et même en hiver, alors que la terre est encore endormie et ne peut fournir que bien peu de nourriture à ses hôtes ». C'est une suggestion à admettre. Il ne faudrait pas rejeter l'hypothèse d'une vitalité plus grande entretenue par la mer et une vie perpétuellement de plein air et de plein soleil. Il est évident que des oiseaux qui restent cachés et immobiles une grande partie de la journée et ne sortent que quelques heures la nuit ou le soir, comme les *râles,* la *poule d'eau,* certains *hérons,* l'*œdicnème criard,* etc., ont un probable ralentissement relatif de la nutrition et une atténuation des phénomènes qui en dépendent.

2° VARIATIONS DU PLUMAGE DUES AU SEXE.

Quand les deux sexes ne sont pas semblables, c'est *très généralement le mâle qui a les plus brillantes couleurs,* mais surtout au printemps. Si l'hiver ce plumage devient plus terne et ressemble à celui de la femelle, parfois au printemps il est d'un coloris très riche. Il constitue ce que les ornithologistes appellent le *plumage de noces* ou *plumage d'amour.* A cette livrée s'ajoutent des accessoires décoratifs que les photographies de la SECONDE PARTIE de cet ouvrage reproduisent : c'est la *huppe* du grèbe, les *teintes* variées de rouge, de bleu et de blanc du *bec* du macareux, c'est la *collerette* du chevalier combattant, les plumes du dos de l'aigrette, le *jabot* des hérons, le *plastron* noir des pluviers, les *tubercules* turgescents du bec du tadorne, etc., etc. Nous constatons assez rarement ce *plumage de noces,* car ce n'est pas chez nous que se fait la reproduction des migrateurs et c'est toujours une bonne fortune pour le chasseur de conquérir ces spécimens de choix, d'autant que certains de ces attributs ne subsistent que pendant la période active de la reproduction, c'est-à-dire pendant trois mois environ. Ces manifestations sont partie de phénomènes physiologiques bien connus. Depuis longtemps ont été constatés les liens qui unissent les organes de la reproduction et les productions épidermiques *ainsi que l'appareil vocal.* Chez l'homme comme chez la femme, le système pileux se développe lors de la « formation », c'est-à-dire lors de l'arrivée à maturité des organes reproducteurs. Chez l'homme, les productions pileuses envahissent même la face. Chez la femme, à la ménopause, alors que les glandes génitales, les ovaires, cessent de fonctionner, le duvet apparaît fréquemment aussi à la figure. Chez les oiseaux, de vieilles femelles prennent parfois l'aspect du mâle.

Le larynx de l'homme se développe aussi à la puberté et la voix après avoir « mué » un certain temps devient grave. En revanche, la castration produit la « voix eunuchoïde » qui n'est en honneur qu'à la chapelle Sixtine...

Voilà donc expliquées les particularités du plumage des oiseaux et aussi le chant du rossignol...

Le mâle en plumage de noces a été pris par nous comme type des descriptions. Nous avons suivi en cela la règle habituelle aux auteurs. Il est d'ailleurs plus facile de retrancher par la pensée un organe temporaire que de l'ajouter avec une exactitude suffisante. Nous nous sommes donc inspiré de l'adage : *qui peut le plus, peut le moins.*

En ce qui concerne les femelles, on peut dire qu'elles ont généralement des couleurs plus ternes. Si une partie est noire chez le mâle, elle sera brun foncé chez la femelle. C'est un abaissement de la tonalité et en même temps un ensemble de couleurs plus estompées sans ces démarcations nettes, en coup de pinceau, si fréquentes chez les mâles. Nous en avons donné

quelques exemples, ne pouvant passer en revue et reproduire toutes les variations de plumage d'une espèce (1).

3° Variations de plumage dues a l'age.

Les jeunes diffèrent toujours des adultes. Leur livrée est dans l'immense majorité des cas, plus sombre. Les jeunes des *cygnes* blancs sont eux-mêmes gris.

Le *fou de Bassan* est tacheté de brun foncé jusqu'à ce que, son plumage s'éclaircissant chaque année, arrive à trois ans au blanc pur partout, sauf à l'extrémité des grandes pennes et à la queue.

Beaucoup de chasseurs croient qu'il y a des *grisards* et des *goëlands*. Comme le goëland n'est adulte qu'à trois ans, on tue souvent des jeunes, qui ont absolument la taille des adultes, mais d'une teinte uniformément grisâtre et brunâtre qui diffère tant du blanc éblouissant et du noir d'ébène de l'adulte qu'il est parfois très malaisé de faire comprendre qu'il s'agit du même oiseaux aux différents âges. (Voir les figures.)

Un chasseur qui voudrait reconnaître un oiseau avec la simple photographie du mâle en plumage de noces que nous donnons ici serait désorienté. Il faut qu'il sache distinguer la femelle et le jeune *d'autant que ce sont ces individus que l'on tue le plus souvent,* et il ne le fera que s'il s'attache à l'examen des parties caractéristiques, *pied* et *bec*.

4° Variations dues aux croisements.

Les *hybrides* ne sont pas rares chez les espèces pélagiques et donnent lieu à des hésitations très excusables. Il est absolument impossible d'envisager sous ce rapport tout ce qui peut se produire et tout ce qui s'est produit.

Il faut alors être un ornithologiste très averti pour pouvoir, avec des éléments divers, *forme du bec, particularités du plumage,* poser une diagnose exacte. Ce sont surtout les canards qui se croisent entre espèces différentes avec le plus de facilité et de fréquence. On peut dire que toutes les espèces de canards que nous avons décrites, sont susceptibles de croisements entr'elles. Quand le canard sauvage se croise avec des canards domestiques, il se produit parfois des cas de dégénérescence sous forme d'*albinisme* et il n'est pas rare de voir des canards blancs mêlés aux bandes de canards sauvages. On n'aurait jamais achevé une collection de tels sujets, aussi ne pouvons-nous qu'attirer l'attention sur l'éventualité de telles rencontres en ne demandant au lecteur que de retenir les *idées générales* exposées à ce chapitre.

Les débutants pourront se consoler en songeant que la connaissance complète des différents plumages d'une même espèce (mâle, femelle, plumage de noces, jeune), est récente en somme, puisque dans Buffon et chez tous les auteurs qui l'ont précédé, on trouve encore des espèces différentes établies sur de simples variations de plumages, pour un même individu.

Nous ne saurions donc trop souligner l'*importance* des *principes* sur lesquels est fondée notre Classification et la nécessité de rechercher les caractéristiques fixes sans s'inquiéter ou se laisser influencer par des signes secondaires et variables sous tant de causes.

*

* *

Le plumage donne lieu à quelques remarques d'ordre général très curieuses et qui sont en même temps des moyens mnémotechniques précieux.

---

(1) *Pour déterminer le sexe des oiseaux anatomiquement*, il est nécessaire de les ouvrir et de les inspecter intérieurement les organes génitaux du mâle et de la femelle étant renfermés à l'intérieur du corps.

Les organes génitaux sont dans les deux sexes logés dans l'abdomen et les glandes génitales caractéristiques presqu'appliquées contre la colonne vertébrale, derrière l'estomac. C'est le simple aspect de ces glandes qui permet de différencier le mâle de la femelle. *Chez le mâle* les organes reproducteurs sont constitués par deux petites glandes en forme de haricot jaune ou gris blanchâtre à l'aspect lisse, de volume variable, suivant la taille de l'oiseau et la saison (plus développées au printemps) et situées de chaque côté de la colonne vertébrale. *Chez la femelle* les deux glandes sont de volume très inégal, celle du côté droit généralement très atrophiée, celle du côté gauche volumineuse et ressemblant à une grappe de raisin. Ce sont les œufs en miniature. Il n'est donc pas possible de commettre d'erreur. Chez les jeunes, les glandes sont naturellement peu développées, mais elles possèdent déjà leur aspect caractéristique.

Adaptation du plumage au milieu. Mimétisme.

En règle générale, la coloration extérieure s'adapte comme coloris au milieu dans lequel l'animal est appelé à vivre. On trouve dans le règne animal des exemples très frappants de *mimétisme homochromique.* Sans sortir de notre sujet, signalons que la *crevette,* la *sole* posées sur le sable sont presque invisibles. Le *lièvre* au gite est toujours très difficile à distinguer. L'immobilité absolue et l'homochromie sont des *moyens puissants de préservation.* Le *héron butor* avec ses couleurs de rouille, de feuille morte et la position d'immobilité absolue qu'il prend en mettant sa tête et son bec complètement verticaux, a dû passer souvent inaperçu dans les roseaux et les arbustes des marais.

On constate donc dans la Sauvagine quelques tendances au mimétisme, quoiqu'il s'agisse d'oiseaux qui, en majorité, vivent en terrain découvert, les pieds dans l'eau, volant ou nageant et pour lesquels on ne conçoit pas bien comment se ferait l'adaptation. *On rencontre pourtant cette adaptation chez les femelles,* chez les oiseaux polaires généralement blancs. Au moment de la couvaison, force leur est de séjourner à terre, de recourir aux abris pour leurs œufs et *la nature prévoyante les a accommodées au milieu.* Un des exemples les plus frappants est donnée par le canard sauvage dont le mâle a de brillantes couleurs, mais la femelle a une couleur brun fauve qui s'harmonise avec la terre, le bois, etc. *La nature « camoufle » les femelles.*

Dans les espèces chez lesquelles le mâle et la femelle ont les mêmes couleurs, le mâle supplée parfois la femelle sur le nid. De plus, fait très curieux, quand la femelle a des couleurs brillantes et ressemble au mâle, comme chez les *canards tadornes,* le nid est caché soigneusement. Les tadornes font leur nid dans un trou assez profond, terrier de lapin souvent. Le *martin-pêcheur,* qui est presque de la sauvagine, choisit un trou de rat dans les berges.

A femelle voyante = nid caché — ou alors *terre désolée* — comme au pôle.

Répartition générale des couleurs.

De façon presque constante les couleurs sont *plus foncées sur les dessus* et *plus claires pour les dessous.* Il sera facile de s'en rendre compte en parcourant les photographies des Notices Individuelles consacrées à chaque oiseau. On trouve évidemment, comme toujours, quelques exceptions : l'*eider mâle,* par exemple, en plumage de noces présente un renversement des couleurs : il est noir en dessous et blanc au dessus. Chez les *pluviers,* les *bécasseaux brunettes* il existe l'été un plastron noir, mais pour quelques dissidents, que de fidèles à la grande règle, rationnelle, si on admet que les dépôts pigmentaires sont favorisés par l'action de la lumière qui frappe davantage les dessus que les dessous. Certes la lumière n'explique pas tout, elle n'explique pas les colliers, les variations de teintes parfois si merveilleuses, mais ce n'est pas une raison pour nier complètement son action et sa valeur.

Notions générales à retenir :

I. *Des couleurs variées et brillantes* indiquent le plus souvent un *mâle,* ainsi que le développement d'autres attributs de nature épidermique, tubercules cornés, aigrettes, huppes.

II. *Des couleurs mitigées* de blanc ou de brun, ou une *coloration générale foncée, brunâtre* indiquent une *femelle* (mimétisme de reproduction), ou un *jeune* (mimétisme de préservation).



CHAPITRE III.

La Classification

Ce qu'il faut entendre par le terme de « *Sauvagine* ». -- Sa classification habituelle en *palmipèdes* et *échassiers*. -- Critique de cette division.
Etablissement rationnel de trois grandes CLASSES : Palmés, demi-palmés, non palmés.
La palme, surface d'appui et non organe natatoire, principe de la CLASSE. -- Le *pouce*, principe de la DIVISION. -- Le *bec*, principe de la *Section*.

CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR « SAUVAGINE ».

Sur le seuil de la seconde partie de cet ouvrage consacrée à la CLASSIFICATION et à la description sommaire des oiseaux de mer et de marais, il importe de bien fixer les limites que nous nous sommes imposées.

Le lecteur ne trouvera pas ici la description de *tous* les oiseaux qu'il est susceptible de rencontrer dans les marais, le long des rivières ou au bord de la mer. Ceci nous entrainerait à décrire presque tous les oiseaux de France, attendu que chacun d'eux *peut* faire des apparitions partout. L'oiseau n'est limité par rien dans ses déplacements et comme la plupart sont omnivores, ils se trouvent *à peu près* bien où que ce soit. Mais la sauvagine ne comprend pas tous les oiseaux ; elle est le nom donné aux *seuls oiseaux qui vivent* HABITUELLEMENT *au bord des eaux et dont la nourriture est en immense majorité d'origine aquatique* (animaux ou végétaux).

Du fait que l'on rencontre l'hiver, par temps de neige ou de gelée, des quantités d'*alouettes des champs* (*alauda arvensis*) au bord de la mer, allons-nous faire entrer c.' oiseau dans la sauvagine? Mille fois non. Elle est une habitante des plaines et sa nourriture se compose de graines et d'insectes de nos cultures. Les *corbeaux*, les *corneilles* méritent-ils une place dans la *sauvagine* parce que l'hiver les plages sont assombries de la multitude de leurs points noirs. Vous ne le penserez pas plus que moi, car ils ne constituent que ce type d'oiseau pillard et vagabond, peu difficile sur le choix des aliments, le choix des moyens, le choix des contrées.

Des oiseaux de proie fréquentent les marais. L'*aigle pygargue* (*aquila albicilla*) aime les côtes, mais c'est un habitant des montagnes et ce n'est pas une raison parce qu'il suit parfois les bandes d'oies pour le faire entrer dans la *sauvagine*. Les oiseaux de proie aimeront les côtes parce que ce sont les grandes voies de migration et qu'on a plus de chances d'y rencontrer de quoi faire une victime. Mais capturer pour le dévorer, un oiseau de mer ou de marais, ne vous permet pas d'être incorporé dans l'armée des oiseaux à vie aquatique! Le *buzard ordinaire* (*circus rufus*) mange les œufs des oiseaux aquatiques et leurs auteurs et fait son nid dans les roseaux, mais aussi dans les buissons. Je lui refuse pourtant le droit de cité, comme au *buzard cendré* (*circus cineraceus*) qui habite le bord des marais, ainsi qu'au *buzard St Martin* (*circus cyaneus*).

Le *faucon pèlerin* (*falco communis*) habite les forêts mais niche dans les falaises souvent. J'en passe et de plus mauvais!...

Bref, on peut rencontrer tous les oiseaux partout. Les perturbations atmosphériques, tempêtes, froids rigoureux et autres circonstances encore mal connues, amènent dans la répar-

tition habituelle des espèces, les changements les plus imprévus qui remplissent d'ailleurs de joie les naturalistes. Mais on ne peut pas bâtir sur l'imprévu et l'exceptionnel, c'est-à-dire sur le désordre. Un oiseau des steppes qui arrive sur les côtes, poussé par le froid, n'est pas plus un membre de la sauvagine en France, qu'une *frégate* ou qu'un *albatros* jetés sur nos plages par une bourrasque. Ces deux derniers sont des oiseaux de pleine mer, du large, qui ne sont pas plus des oiseaux de France que d'Amérique.

La SAUVAGINE *que nous avons étudiée est l'ensemble des oiseaux de mer, de marais ou de rivière qui vivent sur notre territoire ou y passent régulièrement*, étant bien entendu que, dans ce territoire, sont comprises les *eaux territoriales françaises* qu'une barque ou qu'un canot automobile permet de parcourir et qui constituent aussi bien notre territoire de chasse que notre territoire de pêche. C'est une bande de mer de cinq kilomètres de large environ.

CLASSIFICATION DE LA SAUVAGINE.

Le terme de SAUVAGINE étant bien compris dans toute son étendue et limité à la valeur que nous lui avons attribué, arrive à englober environ 160 espèces différentes. Quelle que soit la nature de 160 documents, il faut les classer et cette classification devra se faire en suivant certaines idées directrices qui, selon leur importance, présideront à des divisions de moins en moins compréhensives, donc de plus en plus précises, jusqu'à amener le chercheur au nom exact.

On ne procède pas autrement quand on libelle une adresse :

On indique le *pays*,
le *département ou la province*,
la *ville*,
la *rue*,
le *n° de l'immeuble*.

Les points de ralliement pourrait-on dire, *sont toujours et partout les mêmes*. Comment arriverait-on à découvrir le destinataire d'une lettre si on invoquait tantôt un monument public, tantôt un square, tantôt un fleuve, tantôt un accident de terrain. Mais puisque nous nous plaçons dans ce travail au point de vue cynégétique, voyons ce que dans la même pensée classificatrice, on a fait de mieux jusqu'à ce jour.

La Sauvagine relève de deux grands Ordres fabriqués par les savants et qui sont :

1° Les PALMIPÈDES ou oiseaux à pieds palmés.

2° Les ÉCHASSIERS ou oiseaux du genre de l'*échasse*, c'est-à-dire avec des pattes hautes qui permettent à l'oiseau d'avancer dans l'eau à une certaine profondeur, sans que le corps se mouille et sans que l'animal soit obligé de nager.

Les PALMIPÈDES sont très nombreux et il a fallu les diviser en *groupes* comprenant eux-mêmes *des familles* et les savants sont arrivés à la mise en ordre suivante :

Ordre des Palmipèdes.

GROUPE DES LAMELLIROSTRES	famille des cygniens (*cygnes*). famille des ansériens (*oies*). famille des anatiens (*canards*). famille des fuliguliens (*fuligule*). famille des mergiens (*harles*).
GROUPE DES PLONGEURS BRACHYPTÈRES	famille des podicipidés (*grèbes*). famille des colymbidés (*plongeons*). famille des alcidés (*pingouins*).
GROUPE DES LONGIPENNES	famille des lestridiens (*labbes*). famille des lariens (*goëlands*). famille des sterniens (*sternes*). famille des procellariens (*pétrels*).
GROUPE DES TOTIPALMES	famille des pélécaniens (*pélican*). famille des frégatiens (*frégate*).

Cette division de l'odre des PALMIPÈDES est à mes yeux tout à fait inacceptable, parce qu'elle est faite en l'absence de toute recherche d'un *principe* directeur, dominant, *toujours le même,* facile à retenir et à constater. De plus, on ne doit s'appuyer que sur des signes anatomiques et jamais sur des façons d'être, de vivre *qui ne sont plus constatables après la mort.* C'est l'*anatomie* et elle seule qui doit être le criterium. La *physiologie* en découle, en sera déduite, mais elle ne peut servir de base pour identifier et classer des animaux morts.

Ce sont ces idées qui me font rejeter la classification ci-dessus des PALMIPÈDES. Elle va chercher d'abord dans le bec, probablement en souvenir de CUVIER, un élément de division, et elle forme le groupe des LAMELLIROSTRES. C'est un caractère anatomique constant, facile à vérifier, persistant après la mort, donc une excellente base *à la condition de pouvoir la conserver* comme PRINCIPE, et de *mener l'idée jusqu'au bout.*

L'ordre suivant est celui des PLONGEURS BRACHYPTÈRES. *Plongeur* est une qualité, une modalité physiologique servie par des pattes tout à fait à l'arrière du corps. Quant à la brièveté des ailes, car « brachyptère » veut dire à « ailes courtes », je ne vois pas en quoi l'aile du *grèbe,* celle du *cat marin* est plus courte que celle du *canard?* Laissons ces détails pour remarquer que c'est la *position des jambes* et l'*aile* qui servent à fixer un animal dans ce groupe...

L'ordre des LONGIPENNES a semblé suffisamment déterminé par la longueur des pennes, des plumes de l'aile (des rémiges) pour laquelle, d'ailleurs, aucune proportion n'est indiquée...

Si on devient *longipenne* comme on est devenu *brachyptère,* cela arrive à être dangereux pour la clarté, même avec le concours tantôt du latin et tantôt du grec...

Pour le quatrième groupe, ce n'est plus le *bec,* ni une *particularité physiologique,* ni l'*aile,* qui constituent le fil d'Ariane, c'est le *pied*! Les TOTILPALMES ont les quatre doigts palmés.

Comment veut-on qu'un chasseur qui ramasse un oiseau *qu'il ne connaît pas,* sache que dans le cas qui lui est soumis, c'est le *bec* plutôt que l'*aile* ou le *pied* qu'il doit consulter. C'est donc là une *pétition de principe,* le contraire de ce que doit être une classification faite pour des gens qui ne savent rien! Avec elle il faudrait commencer par savoir pour apprendre! Quant au fait de plonger, il est commun aux *plongeurs brachyptères* et à la plus grande partie des *lamellirostres.* Les *anatiens,* les *fuligulicns,* les *mergiens* plongent admirablement.

Ainsi apparaît le vice de la classification orthodoxe. Elle constitue jeu de vitrines, *groupements d'oiseaux connus,* mais elle n'est en rien ce qu'elle devrait être : *moyen d'identifier facilement un oiseau inconnu.* Ce n'est pas une œuvre d'enseignement.

* * *

Si nous passons au second grand ORDRE « classique » les ECHASSIERS, il n'y a plus de divisions en *groupes* et de *groupes* en *familles.* Il n'y a plus que des familles... « Cela se passe en familles!... » Il n'est même plus question d'examen de *becs,* de *pattes* ou d'*ailes* ou de *pieds,* on offre une touffe, avec prière au néophyte de se débrouiller. On apprend qu'il y a :

1° Les *râliens* (râle).
2° Les *fulicicns* (foulque).
3° Les *ardeïdés* (hérons).
4° Les *gruidés* (grue).
5° Les *ciconicidés* (cigognes).
6° Les *tantalidés* (ibis falcinelle).
7° Les *charadriidés* (pluviers).
8° Les *glaréolidés* (glaréole).
9° Les *totanidés* (chevaliers).
10° Les *récurvirostridés* (avocette).
11° Les *phénicoptéridés* (flamant).

On voudrait organiser un capharnaüm qu'on ne s'y prendrait pas autrement. On bâtirait des familles tantôt en respectant la langue française, tantôt en formant avec du latin ou du grec des néologismes. Toutes ces familles se suivraient au hasard, *sans aucun lien* avec les précédentes ou les suivantes et chaque mot ne représentant aucune idée nécessiterait un dictionnaire. Ce ne sont pas là, encore une fois, des œuvres didactiques.

Cet ordre des ECHASSIERS semble d'ailleurs constituer le comble du désordre dans la

science. On y fait entrer des animaux comme la *foulque* (Fig. 45) dont vous pourrez comparer la *patte* et le *pied* avec celui de l'*échasse* (Fig. 53)!... On y fait entrer des pattes très hautes et des pieds entièrement palmés (*flamants*), puis des *pattes très basses* et des pieds non palmés comme ceux des *bécasseaux* (Fig. 56). Chez les PALMIPÈDES il y avait au moins un signe de ralliement : la palmature des doigts. Chez les ÉCHASSIERS, la hauteur des pattes n'est ni constante, ni caractéristique et la *patte* et le *pied* présentent des variétés énormes qui seront mises en lumière au cours de cette étude.

Devant un pareil raffinement dans le culte de l'obscurité, avec un guide aussi confus, on comprend que les chasseurs se soient fatigués à essayer de mettre un nom propre sur une victime et à l'identifier. L'ornithologie n'a pas fait de progrès? Mais le progrès est-il possible avec un enseignement ainsi compris??

En ai-je vu de ces chasseurs ramassant une victime et s'enquérant de son nom auprès des indigènes qui leur répondaient par une appellation du terroir. (J'ai pris soin de souvent noter ce patois, à titre de souvenir, ayant le ferme espoir de voir les chasseurs de France *parler enfin français!*)

Que voulez-vous qu'il fissent les pauvres? Les traités d'ornithologie sont jeux de dilettante et faits pour ceux qui *savent déjà* les noms des oiseaux et n'y cherchent que des opinions ou des renseignements secondaires sur l'habitat, les mœurs, les migrations, etc., etc. Les traités d'ornithologie, ou, plus exactement, les ouvrages d'histoire naturelle, sont presque des *manoirs à l'envers!*

*
* *

Et pourtant, pour ceux qui étudient de près la Nature, quelle merveilleuse école d'ordre, de cohésion et de clarté. Certes, deci, delà, quelques fantaisies, mais qui ne nous apparaissent peut-être telles que, parce les chaînons ont disparu. « *Natura non fecit, saltus.* » « La nature ne fait pas de sauts », elle ne procède pas par bonds, mais par étapes. Elle ne saurait s'accommoder de ces grandes divisions à coups de serpe, de ces grands ordres taillés dans le vif et qui ne tiennent aucun compte de la splendide et lente progression qui unit en une chaîne ininterrompue, aux mille maillons, le minéral au végétal, le végétal à l'animal et tous les animaux entr'eux. Ce que les hommes de science comprennent difficilement quand ils pénètrent dans les arcanes de l'ORNITHOLOGIE, c'est que, dans ce siècle qui a vu fouiller les secrets des tissus avec le microscope, qui a habitué l'esprit aux *précisions microscopiques*, on puisse encore constater des observations grossières, approximatives, sans rigueur scientifique, le mépris de signes physiques de grande valeur, tant au point de vue de la classification qu'au point de vue des principes de la biologie. J'espère en convaincre le lecteur au cours de l'exposé des motifs qui ont présidé à la formation des CLASSES, des DIVISIONS et des *Sections* que je préconise.

Etablissement de trois grandes CLASSES

Ce qui frappe au premier abord quand on considère un oiseau d'eau, du type pur, c'est l'existence entre les doigts du pied de membranes cutanées appelées *palmes*. L'oiseau d'eau est fait comme les autres, comme tous les autres, il en a la structure générale extérieure, mais cette palmature qui lui permet de nager crée une classe à part qui a toujours existé en tant que classe et qui n'a jamais été contestée. Les *palmipèdes* ont été, sont et resteront un groupement rationnel, indestructible. Seulement il me semble que l'esprit, attiré vers le *pied* par un gros signe caractéristique, n'a pas su tirer d'un examen plus méticuleux et plus précis de *tous les éléments* de ce pied une ou plusieurs SUBDIVISIONS.

Que le lecteur se pénètre bien de l'idée que, dans les développements qui vont suivre, dans la CLASSIFICATION un peu révolutionnaire que j'inaugure, mon but est avant tout et surtout de *faciliter l'identification*, car j'estime que tout est là. Donner aux chasseurs curieux, aux intellectuels aimant à meubler leur cerveau, le *moyen facile* de mettre un nom sur un des nombreux oiseaux susceptibles d'être tués chez nous. Redites, explications parfois terre-à-terre, insistance sur certains points de détail, tout cela tend vers la simplicité, la grande clarté...

Voici deux pieds : Le premier (Fig. 29) est le pied d'un palmipède assez connu : le *canard colvert* ou canard sauvage. Le second (Fig. 30) est le pied d'un petit oiseau qui est commun sur nos grèves à ses passages : le *bécasseau maubèche.*

Ce sont là deux *types* de pied ayant chacun des caractéristiques très nettes et très différentes :

Le *canard* est le type du *palmipède* pur. Ces palmipèdes sont des habitués des eaux douces ou salées. Ils y cherchent une nourriture animale ou végétale en nageant, en plongeant, et ils sont encore plus ou moins bons marcheurs.

Le *bécasseau,* rangé dans les *échassiers,* n'a *pas la moindre trace de palmature,* fréquente le bord des eaux, mais sur la terre ferme, le sable mouillé *mais dur,* il a les doigts développés, frangés parfois d'une minuscule membrane, son pied est plutôt une *raquette,* mais pas une rame.

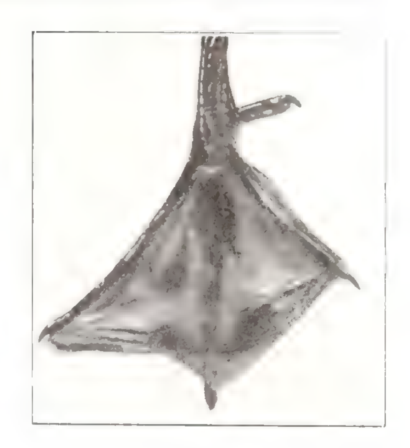


Fig. 29. — Pied de canard colvert. Trois doigts entièrement réunis par deux palmures. Un *pouce* dont les caractères seront étudiés plus loin. — *Palmé.*

Voilà les deux extrêmes ou presque, deux types taillés à pic pour ainsi dire, loin l'un de l'autre. Et vous croyez que la nature n'a placé, entre eux deux, aucun chaînon et vous-mêmes, savants, ne le recherchez pas? Comme c'est mal la connaître et mal la servir! Entre le *non palmé* et le *palmé,* la nature a bel et bien placé le *demi-palmé* et elle a créé ce type, comme les autres, avec une infinie variété de modèles divers, avec une richesse de gamme admirable qu'on ne peut parcourir sans une émotion joyeuse. Le *courlis* est un exemple indéniable de *demi-palmé* (Fig. 31).

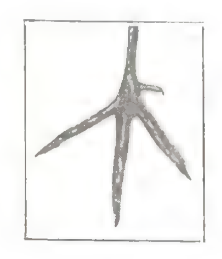


Fig. 30. — Pied de bécasseau-maubèche. Trois doigts absolument dépourvus de membrane interdigitale et un pouce. *Non palmé.*

Mais pourquoi n'a-t-on, pour ainsi dire, jamais tenu compte de la *demi-palmature*? Pour cette unique raison que la palme a été considérée comme un *pur organe natatoire,* une rame. On a appelé *palmipèdes* les oiseaux *nageurs* et du pied de ceux qui ne nageaient pas, de ses particularités, on ne s'est plus préoccupé.

L'idée de considérer la palme uniquement au point de vue natatoire est vraiment trop courte...

Ma théorie est la suivante :

La palme est une surface d'appui *au sens le plus large du mot.* Que cette *surface d'appui* soit d'autant plus développée que la matière sur laquelle elle est appelée à « s'appuyer » est plus fluide, plus fuyante, plus mobile, c'est très rationnel, et les *nageurs* prenant appui sur l'*eau,* en seront largement pourvus. Nous verrons même les plongeurs qui ont, non plus simplement à se mouvoir *sur* l'eau comme les *nageurs,* mais qui doivent progresser *sous* l'eau *très rapidement* à la poursuite d'une proie fuyante, avoir un *hyperdéveloppement* de la palme et être des *totipalmes,* des *tripalmes,* c'est-à-dire avec trois membranes interdigitales au lieu de *deux.* (Division A du Tableau.) Mais si nous constatons cette *hypertrophie* de la surface d'appui qui doit répondre à des efforts puissants, à une progression *rapide sur* et *dans l'eau,* nous sommes bien obligés d'admettre qu'il pourra exister, par opposition, une *atrophie,* mais à *tous les stades,* un *decrescendo* justifié par la moindre fluidité de la *substance d'appui,* du *substratum* (terrains vaseux ou boueux).

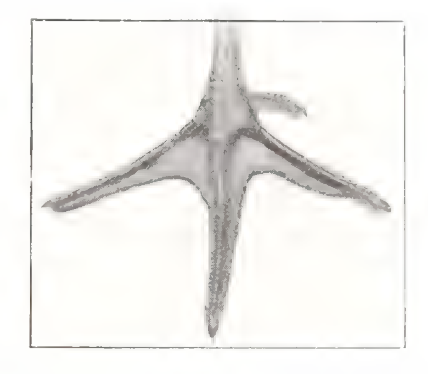


Fig. 31. — Un pied de courlis dont les doigts antérieurs sont réunis par deux membranes sur une partie de leur longueur.
C'est le type pur du *demi-palmé.*

Ce qui justifie la palmature complète, c'est la progression de l'animal qui pâture des herbes ou des proies immobiles dans un milieu *liquide,* mais quand les efforts doivent être très violents, nous voyons de plus la palmature s'hypertrophier comme chez les oiseaux plongeurs se nourrissant de *proies vives.* (Fig. 32 du Tableau.) Donc *violence, puissance de l'effort moteur* concourrent avec la fluidité de la substance d'appui, pour hyper-

trophier au maximum la palme. Tout cela se tient tellement bien que si l'*effort moteur* subsiste, nécessaire, nous voyons, malgré une résistance de la substance d'appui très supérieure à celle de l'eau, nous voyons, dis-je, une demi-palme apparaitre! C'est ainsi que des oiseaux qui n'ont rien d'aquatique, tels que les *gallinacés* (faisans, poules, perdrix, cailles, etc.), mais qui sont des oiseaux *coureurs* ont les doigts réunis à leur base par des membranes nettement développées. Ils sont aussi *demi-palmés*. Et ils sont demi-palmés pour posséder une base d'appui sérieuse, même sur les sols boueux, détrempés, et *afin que le rendement de leur effort moteur soit le meilleur sans fatigue excessive*.

La nature a doté les oiseaux d'un pied adapté aux plus délicates éventualités de leur genre de vie. Qu'un oiseau marche lentement, gravement comme le *courlis*, comme la *spatule* dans des terrains mous, ou qu'il ait à courir comme la *perdrix* sur des sols très variables à la recherche de sa nourriture, on peut dire que l'effort a, en fin de compte, la même valeur et nécessite les mêmes moyens. Est-ce que nous ne garnissons pas nos extrémités inférieures de larges chaussures à semelle débordante, de raquettes, de skis quand le sol sur lequel nous voulons évoluer change de résistance et, puisque ces facilités ne sont pas accordées à l'oiseau, n'est-il pas rationnel que le pire soit prévu dans l'intérêt de l'individu et de l'espèce?

La *palmature atrophiée*, la *demi-palmature* est un fait, c'est une disposition anatomique qui a ses raisons, dont on doit tenir compte, puisque l'on tient compte de l'*hypertrophie*, de la *tripalmature*.

On arrive alors, tout naturellement, avec le principe admis de la *palme = surface d'appui* à pouvoir ériger en lois les conclusions suivantes :

Le développement de la palmature est en fonction :

1° *Du degré « d'aquaticité » de l'oiseau.* Plus un oiseau est *aquatique*, plus il est palmé. Ainsi les plongeurs, comme le *fou de Bassan*, les *cormorans*, les *plongeons*, puis les « canards de mer » ont une grande étendue de palmature puisqu'ils sont piscivores ou cherchent leur nourriture *sous l'eau*, comme les *macreuses*. Ils passent sous l'eau une fraction de leur existence. Les *fuliguliens*, canards de mer qui sont mauvais marcheurs, ont une existence plus aquatique et sont plus palmés que les *canards vrais* qui sont mi-marcheurs, mi-nageurs et ont une alimentation mi-aquatique, mi-terrienne. La comparaison de la surface des pattes dans le Tableau suivant est démonstrative à cet égard. Il y a, pourrait-on dire, « moins d'eau » dans l'existence des seconds que dans celle des premiers.

2° *De la vitesse* avec laquelle l'animal doit se déplacer. Grande palmature des oiseaux plongeurs de poursuite; demi-palmature même chez les oiseaux de terre, *coureurs*, qui ont besoin d'une « base » excellente.

3° *Du poids* de l'animal à soutenir, comme chez le flamant par exemple.

Donc, c'est bien la surface d'appui, en général, qui est réalisée par la palme et *la palme n'est pas un organe seulement natatoire*. Nous ne faisons donc que tirer de la palme tout ce qu'elle doit donner au point de vue de la CLASSIFICATION en créant deux CLASSES, justifiées encore par les développements qui vont suivre : 1° Les PALMÉS et 2° Les DEMI-PALMÉS.

Mais nous trouverons au bord des eaux, des oiseaux à *pieds non palmés*, comme nous l'avons dit au commencement. C'est que, *par un mécanisme de compensation* admirable, les doigts se sont allongés comme chez la *poule d'eau* et les *râles*. La longueur des doigts permet à la poule d'eau de nager, de courir sur les feuilles de *nénuphar*, aux râles sur les *herbes* humides et couchées.

Et puisque les *galets* eux-mêmes ont leur faune et aussi le *sable* sec et mou, ou mouillé et *dur*, nous aurons des doigts qui ne seront ni très longs ni palmés, comme chez le *tournepierre* et les *bécasseaux*, d'où la troisième CLASSE des NON PALMÉS.

Ainsi nos trois grandes CLASSES, nos trois grandes VILLES seront bâties, dans lesquelles il nous faudra tracer des DIVISIONS, des « RUES ». Un élément du pied va nous fournir

la matière, c'est le POUCE (1) dont les variétés merveilleusement régulières dans chaque CLASSE fournissent un nouvel élément fixe et idéal. Nous ne l'abandonnerons que pour une DIVISION tout à fait spéciale, un *ludus naturae,* un jeu de la nature, les doigts palmés *mais libres.* Toute règle a ses exceptions...

Pour resserrer encore le cercle des investigations, pour trouver le « *numéro* » dans la « RUE », nous prendrons un nouvel élément *unique* et *fixe* : le *bec* qui, par ses variétés nettes et nombreuses, nous donne le moyen précis d'établir après la CLASSE et la DIVISION, des *Sections,* des familles. Mais dans ces familles, il faudra préciser quand elles sont nombreuses, les *individualités,* c'est alors qu'interviendra la *Notice Individuelle* avec sa photographie *à l'échelle,* permettant au chercheur d'identifier à coup sûr l'oiseau, objet de l'étude poursuivie et qui constitue la « fiche anthropométrique ».

TABLEAU RÉSUMANT LES *PRINCIPES* DE CLASSIFICATION UTILISÉS DANS CET OUVRAGE.

LA CLASSE *déterminée par la valeur de la* PALME.	LA DIVISION *déterminée par le* POUCE *qui peut être :*	*La Section*	*L'Individu* —
	A. Palmé et développé.		Les
	B. Palmé, peu développé.		caractères
1re CLASSE	C. Largement membraneux.	ou	variables
	D. Légèrement membraneux.		et
Les Palmés	E. Petit, non membraneux.	famille	spéciaux
	F. Atrophié ou absent.		à
	G. Doigts palmés, mais libres sur tout ou partie de leur longueur.	déterminée	chaque *Individu*
		par	ou
2me CLASSE	H. Long.		espèce
Les Demi-Palmés	I. Court.	le	sont
	J. Absent ou atrophié.		précisés
		BEC.	dans
3me CLASSE	K. Long.		les
Les Non-Palmés	L. Court.		*Notices*
	M. Absent.		*Individuelles.*



(1) Rappelons encore une fois que le pouce chez les oiseaux est toujours à la partie *interne* du pied.

CHAPITRE IV.

Première CLASSE : ***Les Palmés***

DIVISION A. — Tripalmes à pouce développé.
DIVISION B. — Tripalmes à pouce peu développé.
DIVISION C. — Bipalmes à pouce membraneux.
DIVISION D. — Bipalmes à pouce légèrement membraneux.
DIVISION E. — Bipalmes à petit pouce sans trace de membrane.
DIVISION F. — Bipalmes à pouce atrophié ou absent.
DIVISION G. — Doigts palmés mais libres sur toute ou partie de leur longueur.

Un classement, avons-nous dit, doit décomposer les grandes notions pour arriver par étapes successives à d'autres notions moins compréhensives. Il doit serrer la question de plus près en plus près pour amener le chercheur au *document individuel.*

Pour plus de clarté, j'ai réuni en un tableau, auquel je prie le lecteur de se reporter dès maintenant, les figures qui doivent éclairer cette démonstration, et je l'engage à suivre, tableau déplié devant les yeux, le développement de la thèse. (Voir page 98.)

Si nous avons pris le pied du canard comme pied type de la CLASSE des *palmés*, c'est qu'il représente une *moyenne.* Au-dessus et au-dessous de lui se placent des types *plus* ou *moins* développés. Le canard réunit toutes les qualités : il est excellent *nageur, plongeur* et *marcheur.* C'est le type qui concentre la majorité des suffrages comme il condense la majorité des moyens de déplacements.

DIVISION A. — **Les tripalmes à pouce développé.**

La DIVISION A du tableau I des palmés est celle des *tripalmes* ou *totipalmes*; voyez cette surface énorme de palmature (FIG. 32). Dans la confection de ce pied, superbement palmé, la préoccupation évidente semble avoir été d'accroître au maximum la *surface d'appui* permettant à une *grande puissance* de s'exercer. Et en effet, les oiseaux qui en sont gratifiés ont des pattes courtes et épaisses avec des muscles très développés. Ce sont des plongeurs qui ont à s'enfoncer

en profondeur dans l'eau, dans ce milieu dense où ils surnagent normalement et ils doivent s'y enfoncer en luttant de vitesse avec la *proie vivante*, avec le poisson qui fuit à toutes nageoires... Pour faciliter la progression en plongée, le corps a des formes très allongées. Les pattes sont à l'arrière du corps comme nous mettons à l'arrière l'hélice de nos bateaux. Ceci dit, pour éviter au lecteur toute peine légère, car rien que par l'examen de cette patte on pourrait tirer, par déduction, les renseignements donnés. On voit très bien qu'avec un instrument comme celui-là, on doit être un mauvais marcheur et un excellent nageur, mieux même, un plongeur et qui dit « plongeur », dit formes en fuseau comme celle que prend l'homme quand il se livre exceptionnellement au même exercice... au plongeon.

Cette surface énorme de palmature n'a pu être obtenue, remarquons-le, qu'en donnant au pouce un grand développement, puisque les doigts soutiennent les membranes comme la hampe soutient le drapeau, — les membrures, la voile.

Quand nous aurons capturé un oiseau porteur de ce pied, nous ne pourrons constater que l'une ou l'autre forme des deux becs suivants, qui nous serviront à créer deux *sections* (Fig. 33) :

Section I. — *Bec fort, pointu, de 0,12 centimètres environ de longueur.* C'est le FOU DE BASSAN.

Section II. — *Bec droit, fin, terminé en crochet* (1). C'est un CORMORAN.

Le fou a le bord des mandibules très rugueux, le cormoran a le crochet terminal et tous deux ont les armes propres *à retenir* les proies glissantes qui se défendent avant l'engloutissement.

DIVISION B. — **Tripalmes à pouce peu développé.**

Par un *decrescendo* admirable, voici le pouce qui diminue de longueur et qui entraîne par là-même la diminution de la palmure interne. La *membrane de jonction subsiste* (Fig. 34) indéniable et indiscutable. Ce pied est plus long s'il est moins large. Il gagne d'un côté ce qu'il perd de l'autre. Il nous indique donc, chez le propriétaire, les mêmes tendances, il nous fait supposer les mêmes formes, ce qui est d'ailleurs strictement conforme à la réalité.

Pour ce pied, un seul bec droit, cylindrique, pointu, donc arme atténuée, elle aussi, dans une merveilleuse concordance avec le pied. Ces oiseaux s'attaquent d'ailleurs à des poissons moins gros, donc de défense moins vigoureuse que ceux recherchés par les membres de la DIVISION précédente. Donc une *Section* (Fig. 35).

Section 3. — *Bec droit, cylindrique, pointu.* Les PLONGEONS.

DIVISION C. — **Bipalmes à pouce largement membraneux.**

Il s'est passé ici un phénomène très intéressant. Le pouce est devenu libre, *mais il a conservé une membrane*. Ce pouce est (Fig. 36) assez long et par l'augmentation de surface que lui apporte la membrane, il peut concourir à un effort très notable de natation. Les oiseaux qui sont nantis de ce pied sont des *nageurs puissants* et des *plongeurs intrépides*, en un mot des nageurs de tout premier ordre, des nageurs *avant tout*. Ils ont donc, vous l'avez deviné, les pattes courtes, pour plus de puissance, et situées à l'arrière du corps à titre de *propulseurs nautiques*. Ce sont donc de *mauvais marcheurs*, car la marche exige une situation rationnelle des organes de sustentation.

On a voulu donner la première place à la *situation des pattes* dans la liste des signes caractéristiques destinés à identifier ce groupe. Or, j'estime que sur un oiseau mort et quand il s'agit d'apprécier cette nuance, on favorise beaucoup plus l'erreur qu'en invoquant la présence de la membrane posticienne, *le pouce membraneux*. Et puis ce pouce a, à nos yeux, *la valeur*

---

(1) Quand nous parlerons de crochet il s'agit toujours du crochet formé par la mandibule supérieure qui, *seule*, chez la sauvagine revêt cette forme.

énorme qu'aura toujours aux yeux d'un naturaliste un vestige, un *caractère de transition.* Jacob voyait dans son rêve l'échelle immense que parcouraient les anges. Le naturaliste doit avoir constamment devant les yeux l'échelle des êtres. Chaque échelon découvert doit être l'objet de son admiration et de son culte.

Mais oui, toutes les espèces de cette Division sont avant tout et surtout des « aquatiques » vivant toujours dans l'eau, y pêchant soit des proies vives, si elles ont le bec nécessaire, comme les *harles*, soit des coquillages ou des mollusques ou des herbes si elles ont le bec du canard, comme les *macreuses* qu'on croyait jadis tellement marines, qu'on les disait filles des coquillages!

Dans cette Division C, nous pourrons rencontrer, possesseurs de ce pouce largement membraneux, quatre becs différents. Il faut citer en premier lieu, le *bec de combat* qui nous rapproche des prototypes d'oiseaux marins de la Division A et les continue pour ainsi dire, puis nous constaterons une atténuation nette dans la valeur des becs comme « armes ». Ils vont revêtir des apparences plus inoffensives. Ce n'est plus l'*arme*, c'est l'*outil* pour des proies qui ne se défendent plus : mollusques, herbes marines, etc., et par ce classement que nous nous efforçons de rendre méthodique toujours, nous obtenons (Fig. 37) :

Section 4. — Bec dentelé en scie, à crochet .... Les harles.
Section 5. — Bec emplumé jusqu'aux narines .... Les eiders.
Section 6. — Bec à protubérances cornées .... Les macreuses.
Section 7. — Bec lamellé plat du canard .... Les fuliguliens.

Division D. — **Bipalmes à pouce légèrement membraneux.**

Cette histoire du pouce, car c'est une véritable histoire du pouce que nous écrivons, présente une progression réellement admirable. Ce pouce que nous avons vu *développé-palmé*, puis moins développé mais toujours palmé, puis *membraneux*, voit sa membrane le quitter presque totalement (Fig. 38). Avec elle, s'en va la vie aquatique. La *palmature est moins développée*, les doigts sont plus petits, car le pied de la *macreuse* serait vraiment gênant pour marcher sur la terre ferme, les pattes sont moins à l'arrière du corps, bref, nous nous trouvons en présence d'un *pied à double usage constant*, autorisant la nage et permettant la *marche habituelle*. Un seul bec, plat, lamellé comme celui de la *Section* précédente et l'on pourrait s'étonner de voir créer une Division spéciale sur un signe aussi secondaire d'apparence, une *atrophie de membrane de pouce*. Mais la raison en est que ce signe est tout un symbole. Il marque une orientation nouvelle pour nous. *Nous nous rapprochons de la terre* et il importe de marquer chaque étape, fût-elle d'inégale importance. Au point de vue didactique, la distinction a une importance considérable parce qu'elle permet de créer deux catégories bien distinctes dans les canards si nombreux et qu'il ne faut pas se contenter d'appeler les « vrais et les faux », comme certains l'ont dit, attendu que rien n'est faux dans la nature et qu'il suffit d'y regarder d'un peu près pour voir que, jusqu'au moindre détail en apparence, tout a sa valeur. Valeur d'ordre biologique, valeur d'ordre didactique, facilité beaucoup plus grande dans la diagnose, c'en est assez pour nous défendre. Donc :

Section 8. — Bec plat, lamellé. Canards, oies, cygnes (Fig. 39).

Ces oiseaux ont bien quelques différences dans la forme du bec. Certains cygnes ont des tubercules; les oies ont le bec plus haut à la base, mais il s'agit d'oiseaux si connus et de mœurs si semblables, que les réunir en un bloc ne choque pas le rigorisme classificateur le plus chatouilleux et suit d'ailleurs l'usage habituel...

Division E. — **Bipalmes à petit pouce sans trace de membrane.**

Le pouce continue à s'atrophier. La palmature des autres doigts est toujours très large, mais comme nous devons arriver à une CLASSE où il n'y aura plus aucune trace de pouce et que la nature procède toujours par étapes, c'est à une de ces étapes qu'il y a lieu de faire encore l'octroi d'une Division spéciale (Fig. 40).

Les oiseaux qui forment cette DIVISION, volent plus qu'ils ne nagent ou marchent dans des terrains mous. L'étendue de leur palmature ne nécessitait pas l'addition d'un pouce comme point d'appui supplémentaire. On s'étonnera de trouver dans cette division le *flamant* et l'*avocette* à côté des *goëlands,* des *labbes,* des *sternes.* Les deux premiers appartiennent à l'ordre classique des ECHASSIERS, les autres à l'ordre des PALMIPÈDES, groupe des *longipennes.* Mais si c'est le pied qui constitue notre fil d'Ariane, force nous est de classer des pieds sans nous inquiéter de l'oiseau qui est à l'autre bout de la patte. La palme, *surface d'appui,* comme nous l'avons dit, développée suivant soit le degré « d'aquaticité » de l'animal, sa *vitesse* de translation ou son *poids* et prise comme élément de classification, n'a plus à s'inquiéter de l'antique distinction. D'ailleurs, signalons en passant, que l'*avocette,* cet échassier du classicisme, *nage* et *plonge,* ce qui justifie encore notre principe, et son classement à côté des goëlands qui, eux, nagent, mais ne plongent jamais...

Ceci posé, le pied de la DIVISION E peut nous mettre en présence de cinq becs différents. (FIG. 41.)

Section 9. — Bec aplati verticalement à crochet et recouvert d'une cire (1) jusqu'aux narines.......... LABBES.
Section 10. — Bec aplati verticalement à crochet.......... GOELANDS.
Section 11. — Bec cylindrique, droit et pointu.......... STERNES.
Section 12. — Bec gros, court et courbe.......... FLAMANT.
Section 13. — Bec fin et retroussé.......... AVOCETTE.

DIVISION F. — **Bipalmes à pouce atrophié ou absent.**

Ce pouce que nous avons vu s'éteindre petit à petit (FIG. 42), aboutit maintenant à un moignon de valeur variable avec les *espèces* (nos *Sections*), quelquefois même avec les individus d'une même espèce, mais il n'a parfois que l'apparence d'un souvenir... dans les sections 14 et 15 pour disparaître totalement dans la majorité des oiseaux de cette division. Ces oiseaux sont, *pratiquement,* sans pouce.

Ce pied nous donnera encore cinq becs possibles (FIG. 43).

Section 14. — Bec gros, court, à narines extérieures arrivant au MILIEU *du bec*.......... PÉTRELS et THALASSIDROMES.
Section 15. — Bec fin, long à narines extérieures arrivant au TIERS *environ du bec*.......... PUFFINS.
Section 16. — Bec droit, cylindrique, fin, pointu.......... GUILLEMOTS.
Section 17. — Bec aplati verticalement à crochet.......... GOELAND TRIDACTYLE.
Section 18. — Bec aplati verticalement, gros et court, rayé de sillons.......... PINGOUIN, MACAREUX, MERGULE.

Ai-je à m'excuser d'avoir distrait le *goëland tridactyle* des autres *goëlands* qui, eux, sont dans une *section* lointaine (*Section* 9)? Je ne le crois pas, les savants l'ayant dénommé *tridactyle,* il devait se trouver avec les autres *tridactyles.* Et cette séparation, cet éloignement mettent en pleine lumière un trait caractéristique qui évitera une erreur. Ce n'est pas à nos yeux un mince mérite...

DIVISION G. — **Doigts palmés mais libres sur tout ou partie de leur longueur.**

Les ressources de la nature sont vraiment inépuisables. Il semble qu'elle se soit plû à jouer de toutes les solutions et à étonner par la diversité et la bizarrerie des moyens employés. Si les pieds divers qui composent ce groupe et qui ont une marque si caractéristique ont été rattachés à la classe des *palmés* plutôt qu'à la classe suivante des *demi-palmés,* c'est que la surface *totale* de la palmature, la *surface totale d'appui,* se rapproche beaucoup plus de la palme complète que de la demi-palme. La vitesse, les plongées du *grèbe* ne sont permises qu'à un oiseau à large pal-

(1) On appelle cire une peau molle, une membrane mince qui recouvre en partie la mandibule supérieure. Elle est constante chez les oiseaux de proie diurnes. Desséchée elle ne se distingue plus du bec chez les oiseaux naturalisés.

mature totale, quelle qu'en soit la forme. La *foulque* avec ses doigts démesurément longs, « totalise » aussi une surface énorme. Sa nage rapide, ses plongées le démontrent. Quant au *phalarope,* au plumage duveteux, qui nage comme la mouette, il est aussi, lui, pratiquement, un palmé.

Et ces trois pieds réunis par une pensée commune, la *liberté absolue ou partielle des doigts,* affectent chacun des formes tellement particulières que leur morphologie vient s'ajouter à celle du bec pour caractériser l'oiseau.

a. *Doigts non festonnés.* (Fig. 44).	*Section 19. — Bec cylindrique, droit, pointu*	Grèbes. (Fig. 47 *a.*)
b. *Doigts festonnés sur toute leur longueur.* (Fig. 45).	*Section 20. — Bec cylindrique, droit, pointu, prolongé par une plaque cornée sur le front*	Foulques. (Fig. 47 *b.*)
c. *Doigts mi-festonnés, mi-palmés.* (Fig. 46).	*Section 21. — Bec pointu, cylindrique ou aplati horizontalement*	Phalaropes. (Fig. 48 *c.*)

CHAPITRE V.

Deuxième CLASSE : **Les demi-Palmés**

Division H. — Les demi-palmés à *pouce développé.*
Division I. — Les demi-palmés à *petit pouce.*
Division J. — Les demi-palmés *sans pouce.*

Alors que les savants n'ont admis que des *palmipèdes* et des *échassiers,* il y aurait, semble-t-il, quelque outrecuidance à créer une CLASSE spéciale si nous n'en avions déjà donné les raisons. Le naturaliste n'a pas à découper la nature ou à la violenter, il doit la servir et lui faire toutes les concessions compatibles avec les nécessités d'une Classification qui est nécessairement toujours un peu arbitraire. On ne peut enfermer dans un cadre rigide une matière aussi protéiforme, aussi variée, sans quelque complaisance. La classe des *demi-palmés* se justifie donc par le devoir de suivre les variations naturelles d'aussi près que possible.

Cette *demi-palmature,* très variable, exige quelques explications sur la façon dont il convient de la comprendre et donne lieu à des observations de très grand intérêt.

Si le lecteur veut bien se reporter à la figure qui représente le pied du *courlis cendré* ou *grand courlis* (Fig. 50), il est bien obligé de reconnaître qu'on n'a pas le droit de négliger un signe *anatomique* aussi net, surtout, quand on lui accorde sa véritable *valeur physiologique.* Mais nous sommes les premiers à avouer que cette demi-palmature ne se présente pas chez tous les oiseaux rangés dans cette CLASSE avec cette netteté et cette forme.

De même que le pied de canard a été pris comme *pied-type* et *type moyen* de la CLASSE des PALMÉS, mais que nous en avons passé en revue toutes les variantes *en plus* et *en moins*, de même ici, aurons-nous à constater de très grandes diversités.

Que le fondateur du grand ordre des ECHASSIERS, que les grands prêtres du culte de l'orthodoxie ne se hâtent pas de sourire. Ils ont fait preuve d'une approximation naturelle bien plus faible, bien plus lointaine, quand ils ont étiqueté ECHASSIERS des oiseaux comme les *pluviers,* les *vanneaux,* les *bécasseaux,* qui ont des pattes presqu'aussi hautes parfois qu'un pigeon ou une poule! La *glaréole,* surnommée « perdrix de mer », n'est pas plus « montée » que la perdrix. De sorte que ce classement « classique » ressemble beaucoup, pour les ECHASSIERS, à une *chambre de débarras.* On y a mis ce qu'on ne savait où mettre, *faute d'un principe,* alors que c'est au nom d'un principe que nous constituons une CLASSE. Il y a un abime entre les deux conceptions et nous laissons le lecteur libre de choisir sa place d'un côté ou de l'autre de la barricade...

D'ailleurs, cette dénomination de *demi* ou de *semi-palmé,* les savants l'ont employée, mais au lieu de l'étendre à tous ceux qui en étaient dignes, ils l'ont réservée à quelques types :

Ainsi la *symphémie semi-palmée* (*catoptrophorus semipalmatus* de Gmel.) a l'aspect des *chevaliers* et elle nous vient, très rarement, d'Amérique. Elle est un peu plus palmée que les *chevaliers,* en ce sens que la palmure entre le doigt médian et le doigt interne est très nette et constante alors qu'elle est inconstante ou plus petite chez les *chevaliers.* Tous deux ont une membrane *externe* indéniable. En somme, la *symphémie semi-palmée* se trouve placée, sous ce rapport, entre les *courlis* et les *chevaliers* avec des nuances très faibles. Pourquoi tenir compte de cette particularité chez *un* oiseau et le passer sous silence pour les autres???

Il existe encore pour l'orthodoxie un « *chevalier semi-palmé* » qui ne visite pas la France, mais qui a été trouvé en Angleterre (*Ereunetes pusillus*). Il est tout petit comme un *bécasseau de Temminck,* mais il s'en distingue par une *demi-palmature.*

Si on habitue l'ornithologiste, même amateur, *à examiner le pied d'abord,* voilà une grosse erreur évitée. Il y a une très grande différence d'intérêt pour l'ornithologie française entre la capture d'un *bécasseau de Temminck* et celle d'un *chevalier semi-palmé.* La meilleure façon de servir la science et la vérité n'est-elle pas de classer à part et loin l'un de l'autre les *bécasseaux* et les *chevaliers* et d'accorder au pied la valeur primordiale à laquelle il a droit, plutôt que de jeter le tout en touffes dans un ordre qui ne possède aucun signe valable de ralliement?

Ah! si *tous* les échassiers avaient les pattes de l'*échasse,* de l'*avocette,* du *flamant,* des *chevaliers,* s'il existait un indice fixe, une proportion mathématique entre, par exemple, la longueur du corps et du bec et la longueur de la jambe ou du tarse, il y aurait peut-être une façon de s'entendre! Mais rien de cela n'existe, tandis que *la présence ou l'absence d'une membrane,* même petite, au pied est de ces caractères physiques, fixes, indéniables, exempts de mensuration, de ces choses qui, à l'œil nu, sont ou ne sont pas. *To be or not to be.* Ce qu'il faut pour un enseignement, c'est de la clarté et de la précision jointes à de la simplicité. Si, à un chasseur qui vient de ramasser un des nombreux bécasseaux qui sillonnent nos plages, vous dités : c'est un *échassier,* évidemment cet homme ne comprendra pas... Mais si vous lui montrez le pied et que vous lui dites : « c'est un *non palmé* » — un *apalmé* par opposition au *semi-palmé* ou au *palmé,* — il ne pourra qu'être frappé par la brutalité et l'exactitude d'un fait simple à contrôler.

*
* *

Les *demi-palmés* constituent donc une classe de transition entre les grands *palmés* et les *non palmés.* Il ne faut donc pas nous attendre à des caractéristiques très nettes.

En effet, les *demi-palmés* sont des plus irrégulièrement palmés, en ce sens que le plus grand nombre n'ont pas, comme le *courlis,* les *deux* demi-membranes égales. Le *courlis,* lui, est le *type pur,* les autres ont les deux membranes inégales souvent et dans ce cas, c'est *toujours la membrane externe qui est la plus développée.* (Je rappelle pour la lecture des figures, que le pouce est toujours à la *partie interne.*)

Il y a à cela une raison qu'on pourrait appeler *mécanique* : la membrane plus développée offre par ce fait même, une base plus large, donc un *point d'appui* plus résistant. La partie externe du pied s'enfonçant moins, tend donc à repousser la patte *vers l'axe médian de l'oiseau,* vers le centre de gravité de l'animal et l'*arcboute* sur le sol mou et glissant. Nous agissons de même quand nous voulons faire un effort, nous prenons un point d'appui *externe.*

Supposez que le contraire se soit produit que la membrane interne soit restée plus développée, les jambes auraient une tendance à *glisser en s'écartant du corps* ou à s'*incurver vers l'extérieur* et à prendre, dans ce dernier cas, une apparence en « manches de veste » qui serait aussi contraire à la statique qu'à l'esthétique...

C'est d'ailleurs une règle générale qui *fait converger les efforts vers l'axe médian de l'oiseau.* Voyez la Fig. 59) photographie d'un grèbe, plongeur émérite et rapide : les pattes, tout à l'arrière du corps, courtes et puissantes, sont *à axes convergents vers le centre de l'oiseau.* Considérez n'importe quelle patte de palmipède, c'est la *palmure externe* qui est la plus développée.

Alors quelle palmure doit normalement s'atrophier la première?

C'est la demi-membrane *interne.*

Où devons-nous chercher la persistance de la membrane interdigitale, fût-elle unique et justifiant le classement?

A l'*extérieur.*

Même si elle n'existe plus que là, elle suffit à établir la parenté lointaine à demi-éteinte *mais persistante.* Le *pluvier doré,* la *glaréole,* le *héron,* etc., etc. justifient ainsi leur classement dans les *demi-palmés.*



Fig. 59. — Photographie d'un grèbe destinée à montrer que les pattes doivent avoir une tendance à converger vers le centre du corps.

*
* *

Comme dans la CLASSE précédente, c'est le *pouce* qui tracera les Divisions. Mais nous n'avons plus pour le différencier une palme, une membrane ou son absence; nous n'avons plus que la *longueur.* Dire cependant qu'un pouce est *long* ou *court, développé* ou *peu développé* sont des termes trop vagues. Et puis le développement d'un pouce n'est pas chose que l'on doive considérer « en soi ». Il faut établir *la valeur du pouce par rapport aux autres doigts.* Un chiffre fixe n'aurait aucune valeur, attendu qu'il dépend de la taille de l'oiseau. Force est donc de prendre une *proportion* et nous aurons à considérer la *longueur du pouce par rapport à la longueur du doigt médian,* longueur prise du pli de l'articulation à l'extrémité de l'ongle, puisque l'ongle, à l'état sauvage, a une longueur fixe : il pousse de ce dont il s'use, comme les dents du lapin. Un pouce développé est, pour nous un pouce qui a comme longueur *plus du tiers de la longueur du doigt médian.* Exemple: la *cigogne* (voir notice individuelle) qui a le plus petit pouce de cette classe, comparativement, a un pouce de trente millimètres, mais son doigt médian n'a que 85 millimètres de longueur. Ce pouce a donc plus du tiers de la longueur du médian, longueur qui devrait atteindre au moins 90 millimètres pour que la cigogne soit rangée dans les petits pouces relatifs. Elle est donc dans la division des *longs pouces.* Par contre, la *grue* a un doigt médian de 102 millimètres, mais son pouce ne mesure que 28 millimètres, c'est donc un petit pouce. De même pour le *courlis* (Fig. 50) qui ne peut opposer à un doigt médian de 48 millimètres qu'un pouce de 15 millimètres. Voilà donc un élément précis de diagnostic.

Point n'est besoin d'emporter un instrument de mesure. Une bande de papier, un fêtu de paille de la taille du pouce pourront être reportés trois fois sur le médian et s'il reste de la longueur ou s'il n'en reste pas, le classement se trouve obtenu...

Connaissant bien la valeur des termes, passons aux trois Divisions de cette CLASSE en consultant chemin faisant le tableau II.

Tableau Synoptique de la Première Classe : Les Palmés

Les pieds des types ci-dessous conduisent. . . . . aux Becs des types suivants :

(Il est bien entendu que tous les becs pouvant appartenir à un pied ne sont pas représentés, mais seulement le *bec type* dont nous donnons un exemple avec en regard les *caractères généraux*.)

DIVISIONS

—

A.

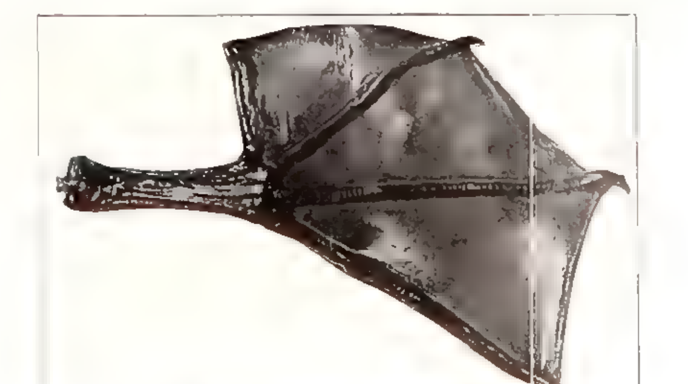


Fig. 32. Pied droit de Fou de Bassan.

Tri-Palmes à pouce développé.

1. Bec droit, ... pointu.
2. Bec droit, fin, à crochet.



Cormoran 107

B.

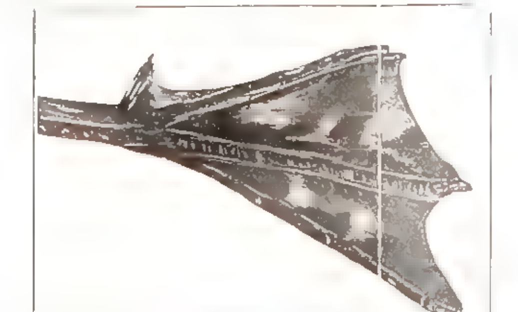


Fig. 34. Pied droit de Plongeon cat marin.

Tri-Palmes à pouce *peu* développé

3. Bec droit, fin, pointu

Fig. 35.

Plongeon 110

C.

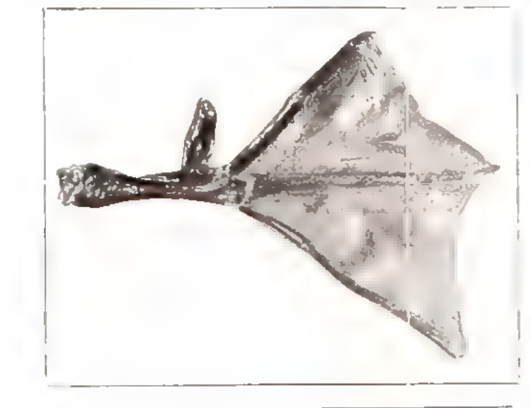


Fig. 36. Pied droit de Macreuse ordinaire.

Bi-Palmes à pouce *largement* membraneux.

4. Bec dentelé en scie, à crochet. — Harle 115
5. Bec emplumé jusqu'aux narines. — Eider
6. Bec à protubérances cornées. — Macreuse 121
7. Bec lamelle plat (du canard). — Fuliguliens ou Canards de mer 12

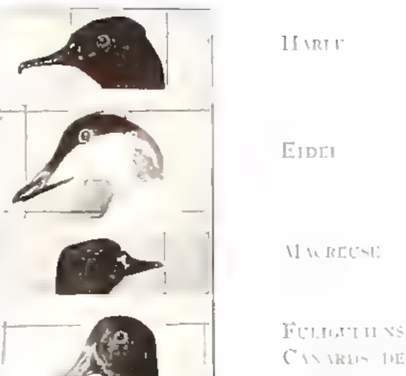


Fig. 37

D.

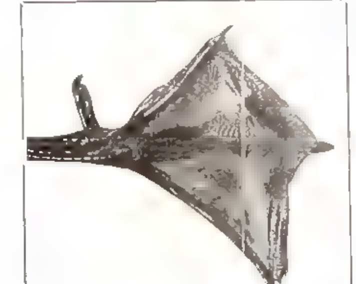


Fig. 38. Pied droit de Canard colvert.

Bi-Palmes à pouce *légèrement* membraneux.

8. Bec lamelle, plat.

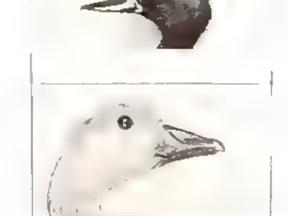


Fig. 39

... ou ... Cygnes 13

E.

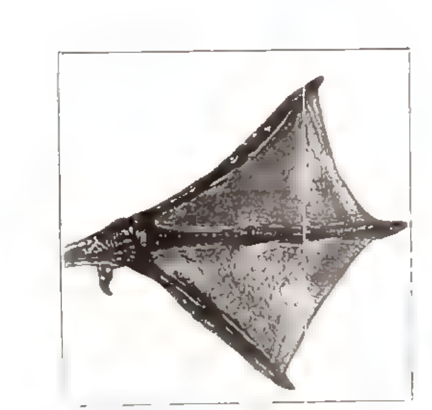


Fig. 40. Pied gauche de Golland

Bi-Palmes à *petit* pouce *sans trace de membrane*.

9. Bec aplati verticalement, à crochet. — Golland 157
10. Bec aplati verticalement, à crochet, recouvert d'une membrane ou cire. — Labbe 17
11. Bec cylindrique, droit, pointu. — Sterne 17
12. Bec gros, court et courbe. — Flamant 179
13. Bec fin et retroussé. — Avocette 18



Fig. 41.

F.

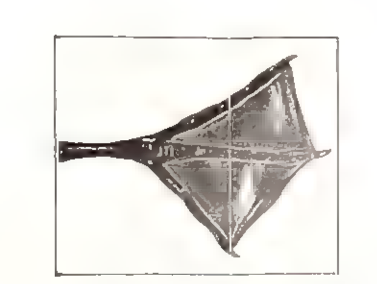


Fig. 42. Pied gauche de Guillemot.

Bi-Palmes à pouce *atrophié* ou absent.

Narines extérieures :

14. Bec gros et court à narines extérieures arrivant *au milieu* du bec — Pétrel 183
15. Bec fin, long, à narines extérieures arrivant *au tiers* du bec. — Puffin 18

16. Bec droit, cylindrique, fin, pointu. — Guillemot 189

Narines intérieures :

17. Bec aplati verticalement, courbé en crochet. — Goéland tridactyle 191
18. Bec aplati verticalement, gros et court, rayé de sillons. — Pingouin 192

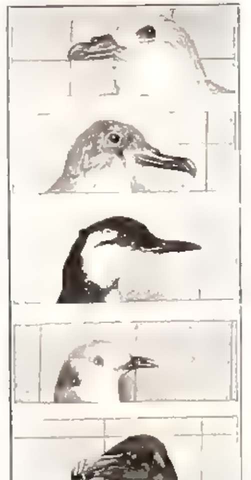


Fig. 43.

Appendice à la Classe des Palmés (1°)

G.

Doigts Palmés mais libres sur tout ou partie de leur longueur.



a, *doigts non festonnés.*

Fig. 44. Pied droit de Grèbe.



b, *doigts entièrement festonnés*

Fig. 45. Pied droit de Foulque.



doigts mi-festonnés

Fig. 46. Pied gauche de Phalarope.

Nos des St...

19. Bec cylindrique, droit, pointu. *a* — Grèbe 190
20. ... continuant en plaque sur le front *b* — F... 1
21. Bec pointu, cylindrique ou aplati horizontalement *c* — Phalarope 201



Fig. 47

(1°) Dans cette Division qui constitue un Appendice à la CLASSE des Palmés, les pieds seuls suffiraient à caractériser l'oiseau. Nous donnons cependant ci-dessous les trois becs, *types* de chacune des trois espèces

Tableau Synoptique de la **Deuxième Classe : Les Demi-Palmés**

Les Pieds des types ci-dessous conduisent . . . . aux Becs des types suivants :

DIVISIONS

H.

Demi-Palmés à *long* pouce (c'est-à-dire *dépassant le tiers* de la longueur du doigt médian).

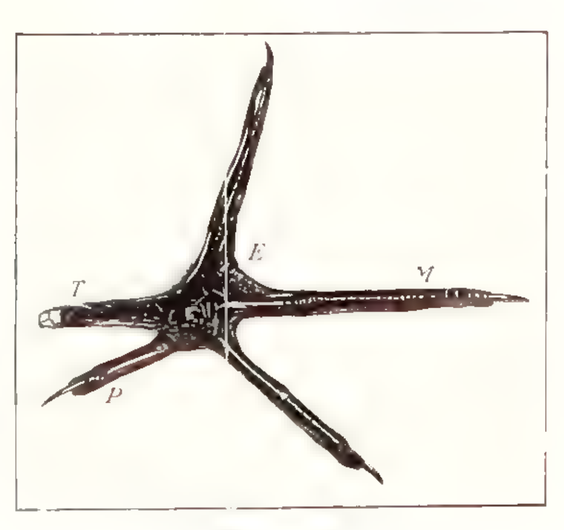


Fig. 48

Pied gauche de Héron

N° des Sections		Noms	Pages de la Notice
22.	Bec long, droit, peu pointu, prolongé par une membrane dénudée autour des yeux.	Cigognes	20
23.	Bec long, pointu, droit.	Héron	20
24.	Bec long, plat, élargi à son extrémité.	Spatule	21
25.	Bec long, mince, recourbé vers le bas.	Ibis falcinelle	21



Fig. 49

I

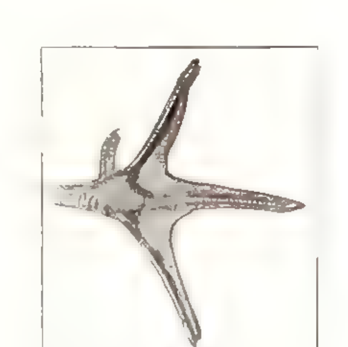


Fig. 50

Pied droit de Courlis

Demi-Palmés à *petit* pouce (c'est-à-dire *ne dépassant pas le tiers* de la longueur du doigt médian).



N°			Noms	Pages
26.	Becs droits.	renflé à l'extrémité.	Vanneau	
27.		de gallinacé.	Glaréole	
28.		de la longueur de la tête environ.	Grue et Guiffette	
29.		plus long que la tête sans atteindre 2 fois sa longueur.	Chevalier	22
30.		deux fois plus long que la tête.	Barge	2
31.	Bec courbé, mince et long.		Courlis	23



Fig. 51

Les Pieds du type ci-dessous conduisent . . . . aux Becs des types suivants :

J.

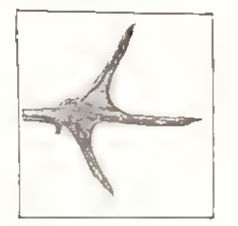


Fig. 52

Pied gauche du Pluvier

(Pouce embryonnaire)

Demi-Palmés à *pouce absent* ou *embryonnaire* (c'est-à-dire ayant moins d'un dizième de la longueur du doigt médian.)

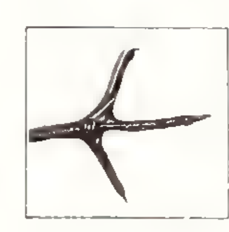


Fig. 53

Pied gauche du Pluvier doré

(Pouce absent)

N°		Noms	Pages
32.	Bec court, noirâtre, très légèrement renflé à la pointe.	Œdicnème et Pluviers	2
33.	Bec court, en crochet aigu.	Courvite	245
34.	Bec plus long que la tête et mince.	Échasse	246
35.	Bec rougeâtre légèrement relevé.	Pie de mer	247



Fig. 54

Tableau Synoptique de la **Troisième Classe : Les Non-Palmés**

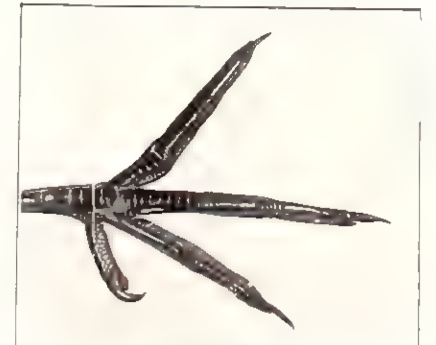
Les Pieds des types ci-dessous conduisent. . . . . aux Becs des types suivants :

DIVISIONS

K.

Fig. 55

Pied de Poule d'eau



Non-Palmés à *pouce long* posant à terre.

L.

Fig. 56.

Pied de Bécasseau



Non-Palmés à *pouce court* touchant terre par l'ongle seul.

M.

Fig. 57

Pied de Sanderling des sables



Non-Palmés à *pouce absent.*

N° des Sections		Noms des Espèces	Pages de la Notice individuelle
36.	Bec droit, cylindrique et pointu.	Poule d'eau et Râles	249
37.	Bec droit ne dépassant pas la longueur de la tête	Bécasseaux	255
38.	Bec droit plus long que la tête	Bécassine	26
39.	Bec droit de 25 à 28 millim.	Sanderling des sables	264

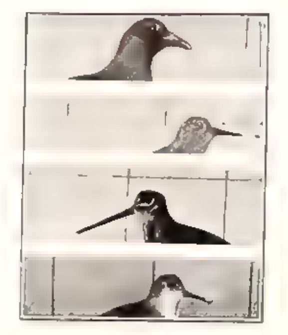


Fig. 58

DIVISION H. — **Les demi-palmés à pouce développé.**

Voici un pied de héron (FIG. 48) dont le pouce dépasse, en longueur, nettement le tiers du doigt médian. Il appuie sur le sol de toute sa longueur. L'ongle du doigt médian est dentelé à son bord interne. La membrane *externe*, très nette, a peu d'équivalent dans la membrane interne sobrement indiquée. Nous savons ce qu'il en faut penser. Le fait dominant, c'est qu'on ne peut pas nier la palmature, et cette première patte de demi-palmé nous offre deux confirmations sous deux formes différentes de la *palme-surface d'appui.*

1° La demi-palmature est *externe* pour donner le *point d'appui externe* si nécessaire aux longues pattes du héron dans les terrains qu'il fréquente, d'après notre théorie exposée plus haut.

2° La demi-palmature est plus faible que chez les *cigognes,* la *spatule* par exemple, parce qu'elle est *compensée* par la *longueur des doigts.* Nous verrons dans la 3e classe des *non palmés,* la poule d'eau représenter une *compensation complète* puisque ses doigts très longs la dispenseront de toute palmature, quoique oiseau nageur.

Le *héron* a une petite membrane externe, il a un pouce très long, c'est un membre de notre DIVISION H, *quoiqu'il soit le moins palmé.* Cette division nous donne quatre becs différents (FIG. 49) :

Section 22. — Un bec long, droit, peu pointu, prolongé par une membrane dénudée autour des yeux, est celui des..........	CIGOGNES.
Section 23. — Un bec long, pointu, droit, est celui des................	HÉRONS.
Section 24. — Un bec long, plat, élargi à son extrémité est celui de la..	SPATULE.
Section 25. — Un bec long, mince, recourbé vers le bas, mène à un....	IBIS FALCINELLE.

DIVISION I. — **Les demi-palmés à petit pouce.**

Evidemment, cette patte de *courlis* (FIG. 50) ne peut être confondue avec celle du *héron.* Ce n'est plus le pouce vraiment utile, c'est un pouce de présence, un « pouce souvenir » au rôle effacé, touchant quelquefois terre par son extrémité, mais pouce quand même complet avec son ongle et qui reste bien différent de ce que nous trouverons à la DIVISION suivante.

Ce pouce nous mettra en présence de six becs différents (FIG. 51) qu'on peut diviser d'abord en *becs droits* et en *becs courbes.*

Les becs droits sont *courts* s'ils sont plus courts que la tête, — et *longs* s'ils sont aussi longs ou plus longs que la tête, pour atteindre parfois le double de la longueur de la tête et plus.

Voyons les becs *droits* :

a) Becs COURTS.

Section 26. — Bec renflé à l'extrémité, légèrement, est celui d'un......	VANNEAU.
Section 27. — Bec gallinacé (coq), c'est une........................	GLARÉOLE.

b) Becs LONGS.

Section 28. — Bec de la longueur de la tête, pointu..................	GUIFETTE ou GRUE.
Section 29. — Bec plus long que la tête, sans atteindre deux fois cette longueur	CHEVALIERS.
Section 30. — Bec deux fois plus long que la tête....................	BARGES.

Voyons les Becs *courbes :*

Section 31. — Les becs courbes *ne comptent qu'un représentant : le genre*	COURLIS.

Ainsi donc pour un genre de pied donné, on ne retrouve pas deux formes de bec pouvant prêter à confusion et il est vraiment impossible, par un examen méthodique, de commettre une erreur ou d'avoir même une hésitation.

Division J. — **Les demi-palmés sans pouce ou à pouce atrophié.**

On ne peut exiger de la nature des transitions brusques, nous l'avons dit. De ce fait, elle se plie mal à des classifications rigoureuses. Entre les pouces moyens et l'absence de pouce, il devait y avoir le pouce atrophié, le *pouce moignon* (Fig. 52). Le seul oiseau qui le présente, le *pluvier gris*, ne pouvait constituer une section à part, il est d'ailleurs trop près par tous autres caractères des autres *pluviers*. Il a donc été rangé parmi eux.

Du reste, cette division n'est pas très importante : quatre formes de bec en relèvent.

(Fig. 54.)

Section 32. — Un bec court, noirâtre, très légèrement renflé à la pointe est celui des.......... Pluviers et de l'Œdicnème.
Section 33. — Un bec court en crochet aigu, est celui du.......... Courvite.
Section 34. — Un bec plus long que la tête et mince, est celui de l'..... Echasse.
Section 35. — Un bec rougeâtre, légèrement relevé, est celui de la..... Pie de mer.

CHAPITRE VI.

Troisième CLASSE : ***Les non Palmés***

Division K. — *Les non palmés à pouce long posant à terre.*
Division L. — *Les non palmés à pouce court touchant terre par l'ongle seulement.*
Division M. — *Les non palmés sans pouce.*
Conclusion.

Avec cette CLASSE nous nous éloignons, dans l'ensemble, de l'eau proprement dite, en ce sens que les oiseaux qui la composent se rencontrent bien aux environs de l'eau, mais que sauf la poule d'eau, ils fréquentent de préférence :

Soit les *herbes humides*, comme les *râles*, les *bécassines*. Ils ont les doigts bien développés et ce développement augmente leur surface d'appui au point que la palme n'est plus nécessaire même à l'état de vestige. Le plus aquatique de la bande, la *poule d'eau*, a aussi les doigts les plus longs. L'herbe est par elle-même (et il faut entendre ici par herbe, les joncs, les roseaux, les plantes d'une façon générale) le meilleur moyen de ne pas s'enliser. On connaît sous ce rapport les vertus des *fascines*. Les poules d'eau courent, grâce à leurs longs doigts, sur les feuilles de nénuphar.

Soit le *sable dur*. Vous ne voyez pas, en général, les *bécasseaux* dans la vase. Ils sont sur le sable qui a été mouillé, mais qui est devenu dur, et s'ils ont les pieds dans l'eau, c'est que le fond de cette eau est *dur*. Beaucoup fréquentent les varechs laissés par la mer et qui abritent tant de bestioles. Le *tournepierre* est, lui, la cristallisation, si on peut dire de ce principe. C'est le visiteur des galets. Evidemment les galets sont au bord de l'eau, mais ils ne sont pas dans l'eau, lorsque le *tournepierre* les visite.

Nous resterons fidèles au *pouce* qui nous a jusqu'ici servi de signe distinctif, et nous lui demanderons trois Divisions.

Division K. — **Les pouces longs posant à terre.** (Fig. 55.)

Une seule *Section*, parce qu'un seul bec (Fig. 58).
Section 36. — Bec droit, cylindrique, pointu. Poule d'eau ou Rales.

Division L. — **Pouce court touchant terre par l'ongle seulement.** (Fig. 56.)

Section 37. — Bec droit ne dépassant pas la longueur de la tête. (Fig. 58.) .... Bécasseaux.
Section 38. — Bec droit beaucoup plus long que la tête. (Fig. 58.) .. Bécassines.

Division M. — **Pouce absent.**

Section 39. — Bec droit de 25 à 28 millim. (Fig. 58.) .... Sanderling des sables.

CONCLUSION

Identification des Individus.

Les trois tableaux amènent le chercheur sur un nom *d'espèce* et l'y amènent par un mécanisme toujours le même. On travaille, si je puis ainsi m'exprimer, avec toujours les mêmes « outils », ce qui est une condition primordiale pour travailler bien. Rappelons que :

Les trois CLASSES sont bâties sur la *présence* de la *palme* entière, de la *demi-palme*, ou l'*absence de palme*. Nous avons donné au cours des développements précédents les raisons pour lesquelles la palme méritait... la palme parmi les moyens de classification.

Les Divisions sont établies dans toutes les CLASSES sur la valeur du *pouce* qu'on retrouve *toujours* ou *très développé* ou *peu développé*, ou *absent*.

Les *Sections* enfin sont tracées par la forme du *bec* et l'on découvre une telle variété de formes, de longueurs, de traits caractéristiques que jamais nous ne nous sommes sentis embarrassés dans les tranches à établir.

Le chasseur qui désirera identifier sérieusement une capture ne se trouvera plus, nous l'espérons, *après la lecture de ces tableaux*, devant la situation lamentable que lui créait la division classique en deux grands ordres, dont l'une avait pour base le *pied* (*Palmipèdes*) et l'autre pour base la *patte* (*Echassiers*), avec pour ces derniers une inexactitude trop évidente. Quant à la création des familles, des caractères généraux, variables et mal définis, mettait la *foulque* à la patte remarquable tout près des *râles* et le *tournepierre*, qui a un pouce et pas de palme, voisinait avec la *pie de mer* qui est demi-palmée et n'a pas de pouce!!

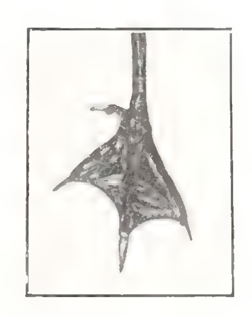
Les *phalaropes* se rencontraient comme par hasard, et le hasard n'y était certes pas complètement étranger, les *phalaropes*, dis-je, qui sont palmés avec des pattes courtes et un pouce se rencontraient entre les *bécasseaux*, non palmés et l'*échasse* semi-palmée et sans pouce!

Les *sternes* et les *guifettes* étaient réunies en un paquet, sans tenir compte de la différence profonde entre leurs palmures pour faire, comme à plaisir, le lit à erreur, à la confusion.

Quand on tente d'enseigner, il faut avoir comme préoccupation dominante d'*éviter l'erreur*. Une classification naturelle et rationnelle arrive à ce but. Rien n'est utile comme d'avoir été soi-même un apprenti et nos premières fautes d'identification ont constitué des leçons inoubliables. Confondre le *sanderling des sables* en plumage d'été avec le *bécasseau brunette* est excusable quand le livre ne met pas au premier plan l'*absence de pouce* chez le premier, comme signe de diagnostic. En les classant comme ils doivent l'être, à cause de cela, loin l'un de l'autre, on évite la confusion. Prendre une *sterne Pierre Garin* en plumage de jeune pour une *guifette hybride* ou *moustac* est digne de circonstances très atténuantes quand on ne possède qu'un guide qui place la *sterne* et la *guifette* à côté l'une de l'autre, sans tenir compte de la différence considérable qui différencie la *palmature complète* de la *sterne* (ongles seuls exceptés) avec la *demi-palmature* de la *guifette*.



Pied droit de guifette



Pied gauche de sterne.

Fig. 60 et 61. — Pied de sterne et Pied de guifette pour montrer quelle différence énorme sépare les pieds de ces deux oiseaux généralement rangés l'un à côté de l'autre, alors que la *sterne* est complètement palmée et la *guifette*, demi-palmée. (La palmature est toujours plus développée à la partie externe du pied.)

Dans le premier cas, le grand développement des ongles incite à conclure à une palmature incomplète. C'est

inexact. Le *doigt* proprement dit est entièrement lié par la membrane et il est de règle générale que l'ongle ne soit pas compris dans la palmature. Dans le second cas, une notable partie des *doigts* est libre. Sachons donc voir! Soyons exacts et précis.

*
* *

Par le mécanisme de cette CLASSIFICATION, voilà donc le chasseur amené devant une *espèce* que nous avons constituée en *Section.* Si nous reprenons la comparaison utilisée au début de ce chapitre sur la CLASSIFICATION avec le libellé d'une adresse, nous avons déterminé avec la CLASSE, la VILLE, — avec la DIVISION, la RUE, — avec la *Section,* le Numéro de l'*Immeuble*...

Voilà donc le chasseur en face d'une *espèce,* d'une *section* ou d'un « *immeuble* ». Cet immeuble peut être habité par un seul individu, c'est le cas pour le *flamant,* l'*échasse,* le *courvite,* etc., etc., l'identification est facile. Mais si l'*espèce,* la *section,* la famille comprennent *plusieurs individus,* nous sommes comme en présence d'un immeuble qui serait habité par la famille *Dupont* ou *Durand* et il s'agit de savoir si nous avons à faire avec *Jacques, Jean* ou *Philippe.* Pour prendre un exemple, c'est de *la famille Cormoran* que nous venons d'occire un membre. Avons-nous dans les mains un *cormoran ordinaire, huppé* ou *pygmé?* Petit problème facile à résoudre avec les *Notices Individuelles,* où toutes les caractéristiques de l'*individu* sont relevées.

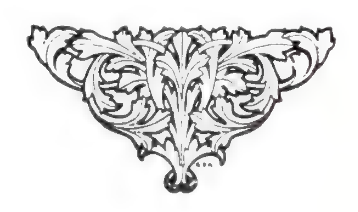
— D'abord la *taille* qu'une photographie à l'*échelle* et avec *échelle* aidera beaucoup à déterminer — et qui ne permettra pas de confondre le *cormoran ordinaire* d'avec le *cormoran pygmé* (voir plus loin).

— Puis les autres *caractéristiques individuelles* : la *huppe* du *cormoran huppé.* Elle n'existe guère qu'en mars-avril! Cependant — qu'à cela ne tienne — il existe une autre caractéristique : l'*absence de collier blanc autour de la base inférieure du bec,* qui est permanente. Vous voilà donc entièrement fixé.

La *notice individuelle* et les *photographies* précisent donc nettement chaque personnalité et nous sommes alors en possession de l'exactitude et de la vérité, nous possédons le *nom exact* de l'oiseau, — le *nom français,* le *nom scientifique* le plus employé et les noms différents selon les terroirs — avec tous autres renseignements qu'un véritable chasseur aime à trouver...

Avons-nous ainsi fait œuvre parfaite. C'est toujours de la prétention de le croire. Si nous avons fait œuvre claire et commode, si nous avons ainsi rendu quelque service aux *chasseurs* et à l'*ornithologie,* l'irrespect nous sera pardonné et le labeur aura porté ses fruits.

Au chasseur qui voudra identifier rapidement une capture, nous conseillons donc, s'il ne veut pas s'embarrasser de théories, de consulter simplement les TABLEAUX DE CLASSIFICATION. Quand il aura serré la question d'assez près, après examen du *pied,* du *pouce* et du *bec,* il lui suffira de se reporter à la page indiquée par le tableau pour trouver l'individu, ou ses voisins...



Oiseaux.

Notices Individuelles.

Le lecteur est prié de retenir que :

1° Les oiseaux sont classés dans chaque *Section* par rang de taille *approximativement*, car les tailles indiquées varient beaucoup d'un individu à l'autre, et on ne peut donner que des *moyennes*. Les tailles sont prises de l'extrémité du bec à l'extrémité de la queue, l'oiseau reposant sur une table sans traction exagérée.

2° Les oiseaux dont la capture peut être considérée, soit comme purement accidentelle, soit comme n'ayant pas présenté toutes les garanties désirables d'authenticité, ont été systématiquement écartés. En donnant asile à toutes ces exceptions on risquait de noyer le principal dans l'accessoire et d'aboutir au trop grand nombre, pratiquement inutile, et à l'obscurité. Certaines captures sensationnelles remontent à plus de 70 ans et n'ont jamais été signalées depuis. Avaient-elles droit d'asile dans un ouvrage de *vulgarisation* et ne fallait-il pas mieux se limiter aux oiseaux plus ou moins *vulgaires*? Poussant ce souci plus loin et pour faciliter les recherches, les oiseaux les plus communs, *ceux que l'on aura toujours plus de chance de rencontrer* ont leurs noms écrits en caractères gras afin de fournir une première indication pour les recherches.

3° Chaque côté des carrés du fond représente une longueur de dix centimètres environ. Tous les oiseaux sont donc photographiés *à une même échelle*. En plus de cette précieuse indication sur leur aspect général, les dimensions des différentes parties du corps, importantes pour l'identification (*bec*, *pattes*, *cou*, *doigts*, etc.) « s'inscrivent » d'elles-mêmes à première vue.

L'auteur espère avoir mis ainsi à la disposition du lecteur le maximum de précision et de clarté.

Première CLASSE : *Les Palmés.*

Division A : *Les tripalmes à pouce très développé.*

Section I : Bec droit conique long de 12 centimètres :

LE FOU DE BASSAN............. 0 m 90

NOTES GÉNÉRALES.

Un magnifique oiseau commence ces descriptions. Il a droit à cette place d'honneur, car il réunit tous les grands caractères de l'*oiseau aquatique type*; grand chasseur de poissons.

1° Un bec fort, aux bords finement dentelés en scie et terminé en pointe.

2° Des ailes puissantes.

3° Une forme allongée du corps favorisant la plongée.

4° Des pattes fortes, courtes, à palmature complète (FIG. 62), c'est-à-dire le pouce compris, placées à l'arrière du corps comme l'hélice d'un bateau.

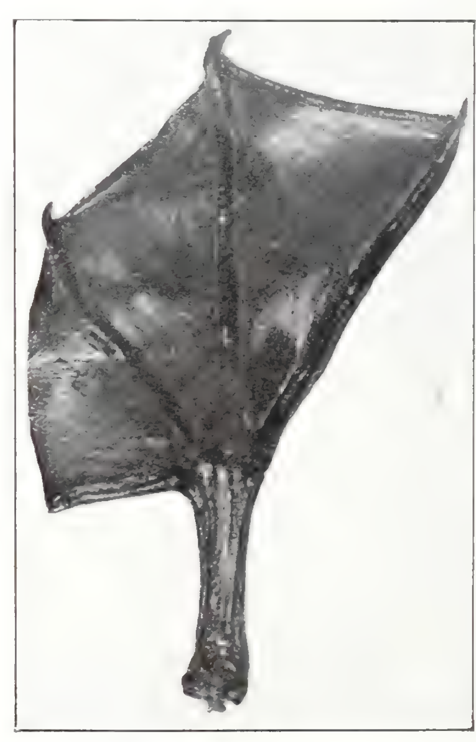


FIG. 62. — PIED DE TRIPALME A POUCE TRÈS DÉVELOPPÉ.
(Pied droit du *fou de Bassan.*)

C'est le type pur, le prototype, et nous assisterons à un *decrescendo* à mesure que nous nous en éloignerons. Les caractères marins ci-dessus résumés s'estomperont lentement et se transformeront en caractères terrestres. Le bec sera généralement moins fort, les ailes moins longues, le corps plus globuleux, les pattes moins à l'arrière, la palmature moins puissante. Mais la mer étant le creuset dont est sortie la terre, il était rationnel de commencer cette étude par les formes les plus « marines ».

Le Fou de Bassan.

(*Sula Bassana*)

Noms populaires. — Etymologie : *Margat* en picard; *gannet* en anglais.

Le nom de cet oiseau vient de sa stupidité qui lui fait d'une part abandonner toute prudence par voracité et d'autre part dégorger sa proie devant la poursuite d'oiseaux infiniment moins puissants que lui.

Taille. — 0 m. 90 à un mètre, femelle un peu plus petite.

Habitat. — Toute la côte ouest de l'Europe et ses îles, quelques îles de l'Amérique du Nord et surtout l'île de Bass ou de Bassan dans le golfe d'Edimbourg, d'où son nom.

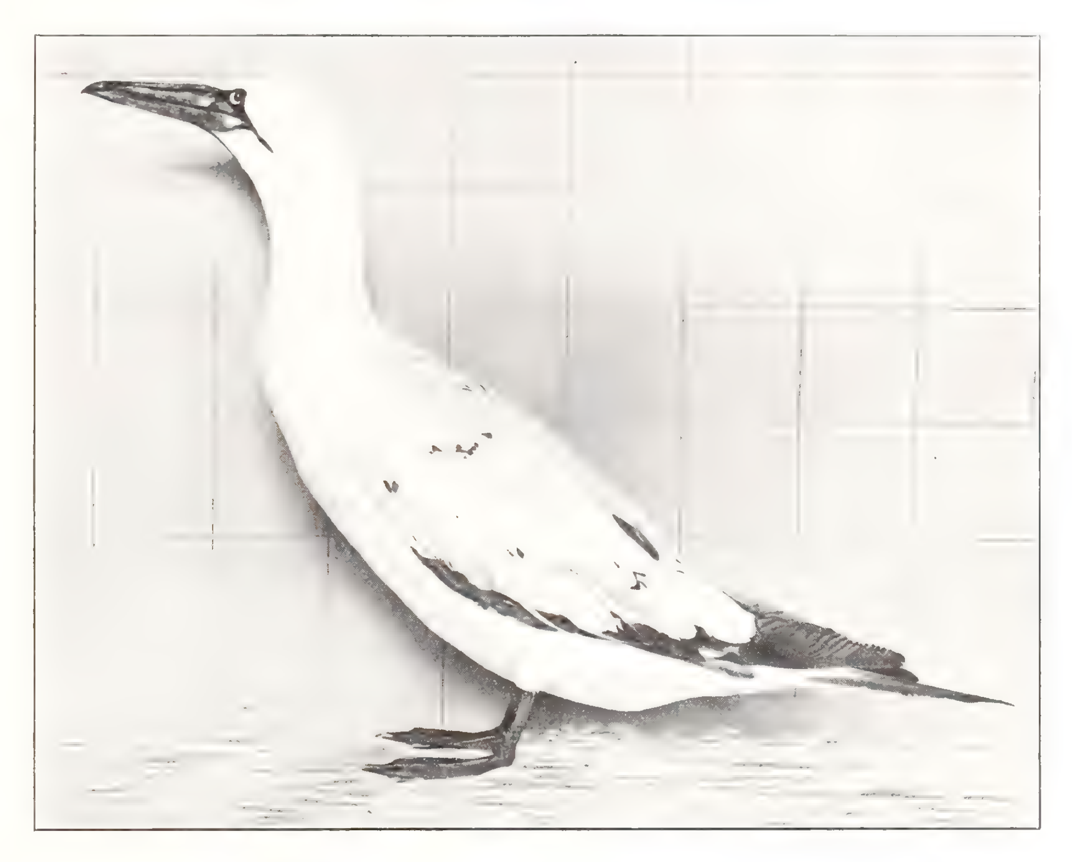


FIG. 63. — LE FOU DE BASSAN. Ce sujet n'est pas complètement adulte. Il conserve quelques vestiges du plumage grivelé de brun des jeunes (Voir jeune EIDER, *fig.* 76) sous forme des plumes noirâtres parsemées sur le haut du corps et sur les ailes. On peut donner deux ans et demi à cet oiseau tué en octobre dans le Pas-de-Calais. Femelle semblable. Formes élancées des plongeurs.

Description :

BEC : *très fort, verdâtre, acéré, de douze centimètres de longueur.*
YEUX : *entourés d'une peau bleuâtre qui rejoint la base du bec,* iris blanc ou jaune.
TÊTE : blanc-jaunâtre.
COU : blanc.
DOS : blanc.
AILES : blanches, les grandes plumes terminales sont seules noires.
VENTRE : blanc.
QUEUE : plumes disposées en fer de lance et blanches chez l'adulte.

PATTES : verdâtres, courtes.
DOIGTS : *réunis y compris le pouce par une palmure, le pouce est très développé.*
FEMELLES : les femelles sont semblables au mâle.
JEUNES : les jeunes ont les dessus bruns, grivelés de blanc, cette dernière couleur dominant de plus en plus avec l'âge ; adultes à trois ans.

Nourriture. — Piscivore, il pêche dans la lame et plonge. Sa puissante palmure de totipalme lui permet d'accomplir le travail de plongée beaucoup plus dur que celui de la natation. L'estomac est à parois assez minces et indique bien une nourriture animale, mais molle.

Nidification. — Niche sur les rochers en Islande et en Ecosse par bandes énormes. Pond un seul œuf blanchâtre, rarement deux.

Migrations. — Il apparait en face de nos côtes vers le milieu ou la fin de septembre et prolonge son séjour aussi longtemps que les bandes de poissons dont il fait sa nourriture : maquereaux, harengs, célans. Il les suit. Les pêcheurs savent par les fous le passage des bancs de sardines.

Chasse. — C'est en mer seulement que l'on a surtout chance de rencontrer le fou de Bassan. Ce n'est pas un oiseau de grève et ceci s'explique par ce fait que le fou de Bassan se repose sur l'eau plus volontiers que sur la terre, à l'inverse des goëlands. Le fou de Bassan n'est pas très sauvage, il semble ignorer l'homme et ses dangers. Parfois il se pose sur les vergues ou le pont des navires. On cite le cas fréquent de fous de Bassan venant prendre un poisson sur le pont et dans la brutalité de leur plongée, s'enfonçant le bec dans le bois au point de rester captifs ou de se tuer. On les pêche aussi en fixant un hareng sur une grosse pièce de bois qu'on laisse aller à la dérive. Le fou en se laissant tomber à pic sur le bois, s'assomme.

Lors de la levée des filets dans la pêche aux harengs, les « fous » en bandes considérables plongent et engloutissent une quantité énorme de ces poissons. La promenade en canot offre à ce moment au chasseur l'occasion de nombreux coups de fusil. Mais la vitalité de ces oiseaux leur permet sinon de défier le plomb, tout au moins de le supporter assez bien pour aller mourir loin. C'est en leur cassant une aile qu'on peut à coup sûr les capturer. Je n'ai jamais vu le fou blessé, plonger pour se soustraire au chasseur. Il est bon de se souvenir quand on s'empare de cet oiseau blessé, que son bec constitue une arme redoutable, monté sur un cou d'une grande puissance musculaire. L'animal représenté ci-contre a été tué par moi avec du plomb n° 3. Il avait été atteint par six grains dont l'un lui avait brisé une aile, ce qui a permis la capture immédiate. Il est certain que sans cette fracture de l'aile l'oiseau aurait été mourir très loin. Un plomb avait traversé la peau mince à la base inférieure du bec et était venu s'aplatir contre la voûte palatine qui est tapissée d'une membrane cornée si dure que les marins qui tentent de pêcher ces oiseaux à l'hameçon, savent parfaitement que l'hameçon « manque » souvent dans l'impossibilité de perforer une construction aussi solide.

Le plomb n° 2 ou 3 est donc indiqué. Les chasseurs qui veulent augmenter leurs chances de casser une aile s'adresseront au n° 3. Le fou de Bassan tiré se laisse tomber de plusieurs mètres : moyen de défense qui ne doit pas vous verser une joie hâtive. Il est attiré par un oiseau mort trainé derrière la barque ou le canot et distant d'une vingtaine de mètres. Je renvoie le lecteur au CHAPITRE *de la Chasse du goëland* pour de plus amples détails sur l'emploi et les effets de ce leurre.

Remarques particulières. — Le nom de « fou » aurait été donné à cet oiseau par les navigateurs frappés par sa sottise et son inconscience. Poursuivi par les autres oiseaux de mer, *goëlands* ou *stercoraires* le fou abandonne bêtement la proie qu'il est allé chercher au fond des eaux et dont les agresseurs s'emparent aussitôt. C'est même là un des moyens familiers d'existence des *stercoraires* que nous étudierons plus loin. Le fou ne semble donc pas avoir usurpé son nom. Craindre les oiseaux dix fois plus frêles, ne pas craindre l'homme, quelle meilleure preuve de sottise ou de folie !...

Il n'existe pas de narines chez le fou, mais simplement la trace de ces narines, ce qui l'oblige à respirer par la bouche. La langue a presque totalement disparu. Il y a sous la peau un

grand nombre de cellules à air qui sont ramifiées aux poumons et constituent des réserves d'air utilisées pendant les plongées.

Le *fou de Bassan* n'est plus considéré comme comestible. « Autrefois, dit CORNISH, les jeunes fous étaient très recherchés pour la table. On en prenait pendant une saison de 1.500 à 2.000 avec des hameçons lancés en mer. Ils étaient plumés, vidés, à demi-rôtis, après quoi on les vendait de un franc à un franc vingt-cinq. La graisse était utilisée et les plumes séchées au four remplissaient les matelas. Une quinzaine d'oiseaux donnait un kilo de plumes. »

Section II : Bec droit, fin à crochet.

LE **CORMORAN ORDINAIRE**	0 m 80 environ
LE CORMORAN HUPPÉ	0 m 60 —
LE CORMORAN PYGMÉE............	0 m 50 —

NOTES GÉNÉRALES.

Les *cormorans* conservent les caractères généraux qui marquent l'oiseau marin : bec à crochet, ailes puissantes, *forme allongée du corps*, pattes à palmature maxima (FIG. 62), courtes, fortes, situées à l'arrière, teinte générale sombre.

Ce sont des pêcheurs, en plongée, remarquables, mais on ne devine pas pourquoi la nature a permis que leurs plumes se mouillent aussi facilement que celles d'une poule, alors que les oiseaux d'eau ont en général les plumes qui résistent admirablement à l'immersion.

Le nom de *cormoran*, commun à cette espèce, est une altération du mot primitif *cormarin* ou *corbeau marin* quoiqu'il n'ait du corbeau que le plumage et encore très approximativement, mais toutes ces appellations recueillies d'une humanité en enfance se ressentent toujours de leur date de naissance... Le nom scientifique *phalacrocorax* signifie en latin comme en grec, *corbeau marin*.

Le Cormoran ordinaire.

(*Phalacrocorax carbo*)

Noms populaires. — *Cropêcherot*; *mangeux d'anguilles* en Picardie; *cormorant* en Angleterre.

Taille. — 0 m. 80 centimètres.

Habitat. — Europe, Asie, Nord de l'Afrique, Est de l'Amérique, commun surtout sur les côtes de France où existent des falaises, rare nulle part, car il est vagabond.

Description :

BEC : assez long à *mandibule supérieure recourbée en crochet acéré,* garni en dessous d'une *membrane dénudée jaunâtre.*

YEUX : iris blanc ou vert très clair chez les jeunes.

TÊTE / COU : noirs à reflets métalliques, avec au printemps seulement, quelques longues plumes effilées à la nuque, *un collier blanc autour du bec.*

DOS : bronze-mordoré tacheté de noir.

AILES : comme le dos.

VENTRE : noir ou tacheté de blanc vers le milieu.

QUEUE : composée de plumes raides et noires, généralement usées à leur extrémité, car cet oiseau traîne, en marchant, la queue sur le sol. La raideur des plumes semble leur assigner un rôle naturel de point d'appui.

PATTES : noirâtres. *Les quatre doigts sont réunis par une membrane, le pouce est très développé.*
FEMELLE } sont grivelés de noir sur un fond de plumage brun.
JEUNES }

Nourriture. — Piscivore, adore les anguilles, appétit insatiable, avale en captivité les rats, souris, taupes, mulots, etc., et des quantités considérables de viande, ainsi que j'ai pu le constater sur deux pensionnaires que j'ai possédés longtemps.

Nidification. — Pond trois à cinq œufs bleu-vert, dans les trous de rocher le plus souvent, rarement dans les arbres.

Chasse. — Le *cormoran* reste juché sur les falaises à distance toujours respectueuse, car il est très sauvage. Il croit à l'eau comme moyen de défense, probablement parce qu'il y est plus souvent tranquille que sur terre. Blessé, le cormoran plonge volontiers.



FIG. 64. — LE CORMORAN ORDINAIRE. On aperçoit la palmature interne du pied gauche, le collier blanc sous la membrane jaunâtre à la base inférieure du bec; forme élancée des plongeurs. Quand il marche presque droit, dans l'attitude représentée ici, le cormoran s'appuie sur les plumes très rigides de sa queue.

On le recherchera surtout à l'embouchure des fleuves et des rivières, aux « barres », car il aime la lame et y plonge avec plaisir. Le cormoran nage à demi immergé. De plus, chose bizarre chez un plongeur, le plumage n'est pas épais, ni duveteux, il ne retient pas d'air comme celui du goëland, il en résulte que ce plumage se mouille, alors que celui des autres oiseaux du domaine maritime ne s'imprègne pas : ceci contribue à immerger l'oiseau davantage. Il se dégage de ce fait, au point de vue de la chasse, une notion d'ordre éminemment pratique : Rien ne sert de jeter sur des oiseaux immergés du gros plomb. En ce qui concerne le corps, l'eau, la cuirasse constituée par les ailes repliées défend les parties vitales. Il faut donc chercher à atteindre les parties non immergées : le haut de la poitrine, le cou, la tête, d'où cette règle d'utiliser un petit plomb *proportionné au but réel à atteindre* et qui garnisse suffisamment. Je donne la préférence au 7 pour les oiseaux immergés et nous en trouverons encore beaucoup. Néanmoins, pour tenir compte des distances auxquelles la sauvagerie de certaines espèces nous oblige à tirer, je concède le n° 5. Le cormoran que représente la figure a été tué avec du 7 alors qu'il nageait à l'embouchure d'une rivière, dans la barre (1).

Remarques particulières. — Le *cormoran* en captivité est susceptible d'un apprivoisement parfait. Je l'ai vérifié personnellement. On les dresse d'ailleurs pour la pêche et les Chinois les utilisent couramment. Voici comment les choses se passent : Les cormorans dressés sont assis sur l'arrière du bateau. Ils ont autour du cou un anneau qui permet la respiration, mais défend le passage dans le gosier d'une proie un peu volumineuse. Quand le cormoran aperçoit un poisson, il plonge à sa poursuite, le saisit et le rapporte au pêcheur. A la fin de la séance,

1° *Barre.* Remous que forment d'une part les eaux de la mer montante qui arrive et les eaux descendantes d'une rivière qui se jette dans la mer.

l'anneau est enlevé et l'animal récompensé par la distribution de quelques victimes. Il y avait autrefois dans la maison du roi d'Angleterre, une charge de *maître des cormorans.*

Le cormoran qui sort de l'eau et dont les plumes sont mouillées peut tenir ses ailes éployées comme les aigles de drapeaux des légions, pendant un temps très long. Il leur imprime alors un petit mouvement de va et vient, d'avant en arrière, pour activer l'évaporation et le séchage. Le cormoran dégage une très mauvaise odeur qui ne saurait exciter l'appétit. C'est un animal indigne de la table. *Non dignus intrare!...*

Le Cormoran huppé.

(*Phalacrocorax cristatus ou graculus*)

Taille. — 0,55 à 0,60.

Habitat. — Plus commun dans le Midi, Méditerranée, île de Belle-Isle.

Description :

BEC : plus long et plus fin que celui du cormoran ordinaire. Commissure (1) du bec, jaune; bec noir.

YEUX : iris vert-bouteille.

TÊTE : *surmontée d'une huppe bien dessinée*, en mars et avril.

COU : *pas de collier blanc* comme le précédent, la peau du gosier est noire, pointillée de jaune.

AILES : portent une bande d'un noir franc et non mordoré comme chez le précédent. Ressemblance générale sur tous les autres points.



FIG. 65. — LE CORMORAN HUPPÉ. Il n'a plus le collier blanc à la base de la mandibule inférieure comme le cormoran ordinaire de la figure précédente.

Le Cormoran pygmée.

(*Phalacrocorax pygmaeus*)

Taille. — 0 m. 50, plus petit qu'un canard.

Habitat. — Sud-est de l'Europe. Afrique du Nord. Asie centrale et occidentale.

Description :

BEC : plus court que celui des espèces précédentes, noir.

YEUX : iris bleuâtre foncé.

TÊTE : toupet de plumes effilées au printemps et grivelures blanches, sur fond brun.

COU : *la membrane dénudée* n'est pas jaunâtre, *mais noire* comme la teinte générale de l'oiseau.



FIG. 66. — LE CORMORAN PYGMÉE. On aperçoit les grivelures blanches sur fond brun derrière la tête.

Ces deux derniers types sont beaucoup plus rares en France que le prototype et ne justifient aucune mention particulière. Les naturalistes des missions Charcot, au pôle Nord, ont pu constater en baguant des cormorans qu'ils reviennent d'une année à l'autre, faire leur nid aux mêmes endroits.

1° *Commissure*, point où les deux mandibules du bec se rejoignent à l'arrière.

Première CLASSE : *Les Palmés.*

DIVISION B : *Les tripalmes à pouce peu développé*

Section 3 : Bec droit fin et pointu.

LE PLONGEON IMBRIN...........	0m70 à 0m82
LE PLONGEON LUMME...........	0m62
LE **PLONGEON CAT MARIN**......	0m50 à 0m60



FIG. 67. — PIED DE TRIPALME A POUCE PEU DÉVELOPPÉ.
(Pied droit de *plongeon cat marin.*)

NOTES GÉNÉRALES.

Les membres de cette division sont encore des plongeurs remarquables. Leur pied présente cette particularité d'être plus allongé que le précédent, mais il perd dans la largeur ce qu'il a gagné dans la longueur et la réduction s'opère sur le pouce qui est net, complet, avec un ongle bien formé, mais très court et réuni par une membrane au doigt interne (FIG. 67). Ce sont donc bien des *totipalmes* à type affaibli par un *decrescendo* harmonieux, fréquent dans la nature. Ils sont aussi brillants pêcheurs que les précédents.

Leur nom savant *Colymbus* signifie *Plongeur* et ce sont, en effet, des plongeurs merveilleux qui gagnent facilement de vitesse le poisson poursuivi. Sur terre, où ils s'aventurent rarement, ils rampent plus qu'ils ne marchent et ne se tiennent jamais dans la situation que représentent les figures suivantes.

Le Plongeon imbrin.

(*Colymbus glacialis* ou *Gavia immer*)

Noms populaires. — Etymologie : Néant, parce que très rare. Le nom *Imbrin* viendrait pour les uns de *Heinbryne* qui signifie cuirasse céleste, faisant allusion, soit à la beauté du plumage, soit à la résistance au plomb; pour d'autres, de l'islandais *hunbryre,* vautour (?).

Taille. — 0 m. 82, celle d'une oie environ; 0 m. 70 pour la femelle.

Habitat. — Suède et Norwège, côtes de la Baltique. Nord de l'Asie et de l'Amérique. Sédentaire en Islande, entre le 60 et le 70°.

Description :

BEC : conique, pointu, noir ou grisâtre.
YEUX : iris rouge.

Tête : noire au printemps, brune l'hiver.
Cou : noir rayé de blanc suivant deux bandes transversales, blanc en hiver.
Dos : noir avec *taches blanches carrées* devenant grises l'hiver.
Ailes : noires avec *taches blanches carrées devenant* grises l'hiver.
Ventre : blanc.
Queue : noire, courte.
Pattes : courtes, à l'arrière du corps, fortes, noires.
Doigts : *quatre doigts palmés, mais le pouce très petit.*
Femelle : même plumage que le mâle, mais de taille plus petite.
Jeunes : sont bruns-noirâtres au-dessus au lieu d'être noirs avec de larges bordures gris-blanc, en forme de demi-cercles un peu allongés, entourant chaque plume du dos et des scapulaires.

Nourriture. — Piscivore. Poursuit sous l'eau sa proie (Cottus scorpius et petits pleuronectes surtout).

Nidification. — Fait généralement son nid près d'un lac et y pond deux œufs vert-olive, très foncé.

Migrations. — Arrive chez nous l'hiver, mais n'est pas de passage régulier.



Fig. 68. — Le plongeon imbrin *en plumage d'été ou de noces.* L'hiver, le cou est blanc. Remarquer le développement de la palmature et la puissance des pattes. Ne se tient pas droit, normalement, mais couché sur le ventre comme tous les oiseaux à pattes très postérieures.

Chasse. — Le *plongeon imbrin* est très défiant et comme c'est un plongeur hors de pair, sa chasse est très difficile et sa capture digne de louanges. Comme il vole peu, on le rencontre surtout en mer quoiqu'il s'enfonce assez volontiers dans les terres, en suivant les cours d'eau importants. On en rencontre parfois dans les lacs de Suisse. Cet oiseau nageant presqu'immergé, il faut viser la tête avec du petit plomb, 7 ou 5. Le 3 ou le 2 seraient nécessaires si on devait le tirer au vol. On ne rencontre généralement que des jeunes. Se tient volontiers en troupes.

Remarques particulières. — Ne pas le confondre avec les jeunes plongeons *lumme*, suivant la distinction que nous donnons plus loin. Se fait prendre à l'hameçon et dans les filets à macreuses. Sa peau serait utilisée dans les vêtements de quelques peuplades demi-sauvages.

Malgré sa défiance, le *Plongeon Imbrin* nage par curiosité vers ce qui est nouveau pour lui. Son cri est une sorte de hurlement.

[Espèce exceptionnelle. — *Sous le nom de* plongeon d'adams *on a décrit une espèce qui ressemble énormément au plongeon Imbrin et qui a été capturée à cinq ou six reprises en Angleterre. Les plumages sont presqu'identiques. Le seul élément de diagnose réside dans la couleur du bec qui, noir et gris chez le P. Imbrin, est jaune-ambre chez le plongeon d'Adams. Il niche et habite dans l'Asie et l'Amérique du Nord. N'a jamais été signalé ailleurs qu'en Angleterre.*]

Le Plongeon lumme.

(*Colymbus articus - Gavia artica*)

Noms populaires. — Etymologie : Plongeon damier ; plongeon à gorge noire. *Lumme* viendrait du lapon et signifierait *boiteux,* à cause de la démarche claudicante de cet oiseau quand il est à terre.

Taille. — 0 m. 62 à 0 m. 70.

Habitat. — Comme le précédent.

Description :

BEC : conique, pointu et noir.

YEUX : iris brun-roux.

TÊTE : cendré foncé l'été, plus pâle l'hiver.

COU : brun, avec devant un rectangle noir, à reflets violets et un étroit collier de stries noires et blanches.

DOS : noir, avec deux lignes de taches blanches carrées, en damier.

AILES : comme le dos. Les taches blanches s'effacent l'hiver.

VENTRE : blanc.

QUEUE : noire.

PATTES : courtes, à l'arrière du corps, fortes et noires.

DOIGTS : *quatre doigts palmés, mais le pouce très petit.*

FEMELLE : même plumage que le mâle, mais plus petite.

JEUNES : ont le manteau d'un brun terne avec le dessus de la tête et du cou d'un gris-roussâtre ; en outre les bordures gris-blanc, étroites et figurant un V évasé forment, par leur ensemble, des séries transversales régulières plus espacées et plus apparentes sur les scapulaires. Chez les jeunes de première année, les taches sont les mêmes et disposées de même façon, mais elles sont moins nettes.



FIG. 69. — LE PLONGEON LUMME. Cet oiseau, au repos, ne se tient pas dans la situation de cette figure destinée surtout à exposer le plumage. Les plongeons rampent sur le ventre lorsqu'ils sont à terre.

Nourriture. — Poissons, crustacés, mollusques.

Nidification. — Niche dans les marais et pond deux œufs vert-olive piquetés de noir. (Laponie.)

Migrations. — Nous arrive surtout par les grands froids ou les ouragans d'automne. Plus rare que le précédent.

Chasse. — Comme le Plongeon Imbrin, mais, dans sa recherche, noter que c'est un amateur d'eau douce l'été et d'eau salée l'hiver. Mêmes plombs.

Remarques particulières. — Est plus rare encore que le précédent. Sa peau sert aux Lapons à confectionner des bonnets d'hiver.

Les plongeons ne peuvent pas s'envoler de terre, car comme le ventre traine sur la terre et qu'ils ne peuvent utiliser leurs pattes pour courir comme ils le font pour nager, ils ne peuvent prendre l'élan nécessaire pour s'envoler.

Le Plongeon cat marin.

(*Colymbus septentrionalis - Gavia septentrionalis*)

Noms populaires. — Plongeon à gorge rousse. Cache vau. Chat de mer ou *cat* marin.

Taille. — 0 m. 50 à 0 m. 60.

Habitat. — Voisinage du Pôle Nord.

Description :

Bec : pointu, noir, mais légèrement relevé au lieu d'être absolument droit comme chez les congénères.

Yeux : iris rouge.

Tête : brune, piquetée de noir en été, grise en hiver.

Cou : noir et blanc en grivelures avec une bande marron vif sur le devant, l'été seulement.

Dos : brun-gris, avec de petites taches blanches.

Ailes : comme le dos.

Ventre : blanc, avec taches noirâtres aux flancs.

Queue : gris-noir.

Pattes : courtes, très à l'arrière, noir-verdâtre.

Doigts : *quatre doigts palmés, mais le pouce très petit.*

Femelle : semblable au mâle.

Jeunes : plus petits sont gris avec des taches brunes au cou et les dessous blancs.

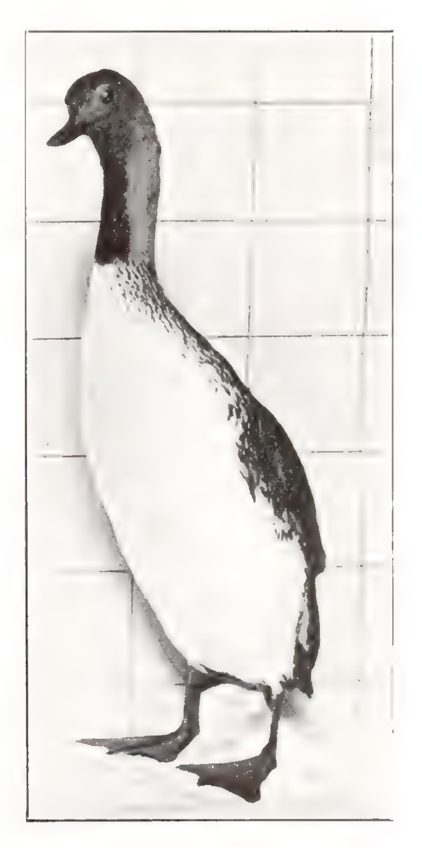


Fig. 70. — Plongeon cat marin. Même observation sur la tenue habituelle à terre de cet oiseau que pour les précédents. Le dos est tacheté uniformément de petits points blancs comme ceux que l'on aperçoit sur les ailes. L'hiver, la bande roux vif du devant du cou disparaît.

Nourriture. — Poissons, crustacés, grenouilles — dont il fait une grande consommation, d'où son nom de chasse : *chat-marin.*

Nidification. — Niche près des eaux douces en juin, sur une petite élévation, et pond deux ou trois œufs brun-roux. (Laponie.)

Migrations. — Très voyageur. Nous arrive l'hiver et reste jusqu'en mars. On rencontre d'ailleurs des isolés, des jeunes surtout, presqu'en toutes saisons, en mer.

Chasse. — Le cat marin se comporte de façon très variable. Il est tantôt assez facile à approcher, surtout dans les eaux douces, tantôt d'une sauvagerie semblable à celle du col vert en mer. Par vent d'est, on le rencontre près des terres. Parfois, en volant, car il vole volontiers, très vite et loin, il vient passer très près de l'embarcation. Au vol, le plomb n° 3 est nécessaire contre cette cuirasse de plumes fines et denses. Sur l'eau, je le tire avec du 7. Il faut le chasser comme le grèbe, suivre quand il nage la direction de son bec. Mais il nage plus vite et va sortir beaucoup plus loin que le grèbe. Peut rester sous l'eau 7 à 8 minutes.

Remarques particulières. — Oiseau répandu sur nos côtes, mais très irrégulier. Sans pouvoir en donner l'explication, on voit parfois apparaître un jour des quantités de *cats marins* qui disparaissent le lendemain. C'est le vagabond par excellence.

Première CLASSE : *Les Palmés.*

DIVISION C :
Les bipalmes à pouce largement membraneux.

Section 4 : Bec à dents de scie, à crochet :

LE HARLE BIÈVRE............	0m70
LE HARLE HUPPÉ............	0m60
LE HARLE PIETTE............	0m45

NOTES GÉNÉRALES.

Les harles devraient suivre immédiatement les plongeurs totipalmes dont ils se rapprochent beaucoup par leurs traits généraux et leur genre de vie. Des pattes puissantes très à l'arrière. Mais le pouce a quitté les autres doigts, *il est devenu libre* (FIG. 71). Pourtant constatation importante, *il a conservé une membrane*, inutile, direz-vous, simple *vestige*, c'est une affaire entendue, comme on en rencontre tant dans l'échelle des êtres, mais chose admirable pour qui sait voir la nature.



FIG. 71. — PIED DE BIPALME A POUCE MEMBRANEUX.

Cette membrane, véritable palme « libérée » sur un de ses bords nous indique que nous sommes encore en présence d'instincts très aquatiques, d'oiseaux qui volent ou nagent plus volontiers qu'ils ne marchent. Les harles passent leur vie sur l'eau, ils sont essentiellement piscivores. Leur bec *dentelé en scie* sur les bords et à crochet recourbé et aciéré est une arme admirable pour saisir et *retenir* les proies vivantes. Il ne faut pas assimiler, comme on l'a fait, la structure en *dents de scie* du bec du harle avec la structure *lamellée* du bec des canards. Le bec lamellé des canards peut être assimilé au système dentelé à larges surfaces triturantes des herbivores. Les becs lamellés appartiennent à des animaux paisibles, plus ou moins herbivores. Ces lamelles ont un rôle de mastication, de préhension, de filtration bien mis en lumière par les petits fanons dont elles s'accompagnent chez le *canard souchet.*

Ce bec des harles a de véritables dents de scie dirigées vers l'arrière et destinées à retenir solidement la proie vivante saisie et qui se débat vigoureusement, comme sait le faire un poisson tout en muscles. Les dents de scie sont de petits crocs en miniature et le complément du bec à crochet : il y a autant de différence entre la dent de scie du *harle* et la lamelle du *canard* qu'entre le crochet acéré du premier et le crochet mousse, simple *onglet*, du second. La langue elle-même a des papilles dures dirigées vers l'arrière.

Le nom français de *harle* vient du nom *Herle*, usité sur les bords de la Loire et que BELON a maintenu (1).

(1) BELON (Pierre) (médecin et naturaliste français, 1517-1564), enrichit l'histoire naturelle de nombreuses études nouvelles.

Le Harle bièvre.

(*Mergus merganser*)

Noms populaires. — Etymologie : Grand harle; grande ridenne; bec de scie, hère. Le nom de *bièvre* (qui signifiait anciennement castor), viendrait de la ressemblance du nid de cet oiseau avec le nid du castor. *Merg-anser* veut dire plongeon-oie.

Taille. — 0 m. 70 pour le mâle, 0 m. 56 pour la femelle.

Habitat. — Tout le nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique.

Description :

BEC : rouge foncé, plat à la base, cylindrique à partir du milieu, terminé par un crochet acéré et découpé en *dents de scie sur les bords.*

YEUX : iris brun-rougeâtre.

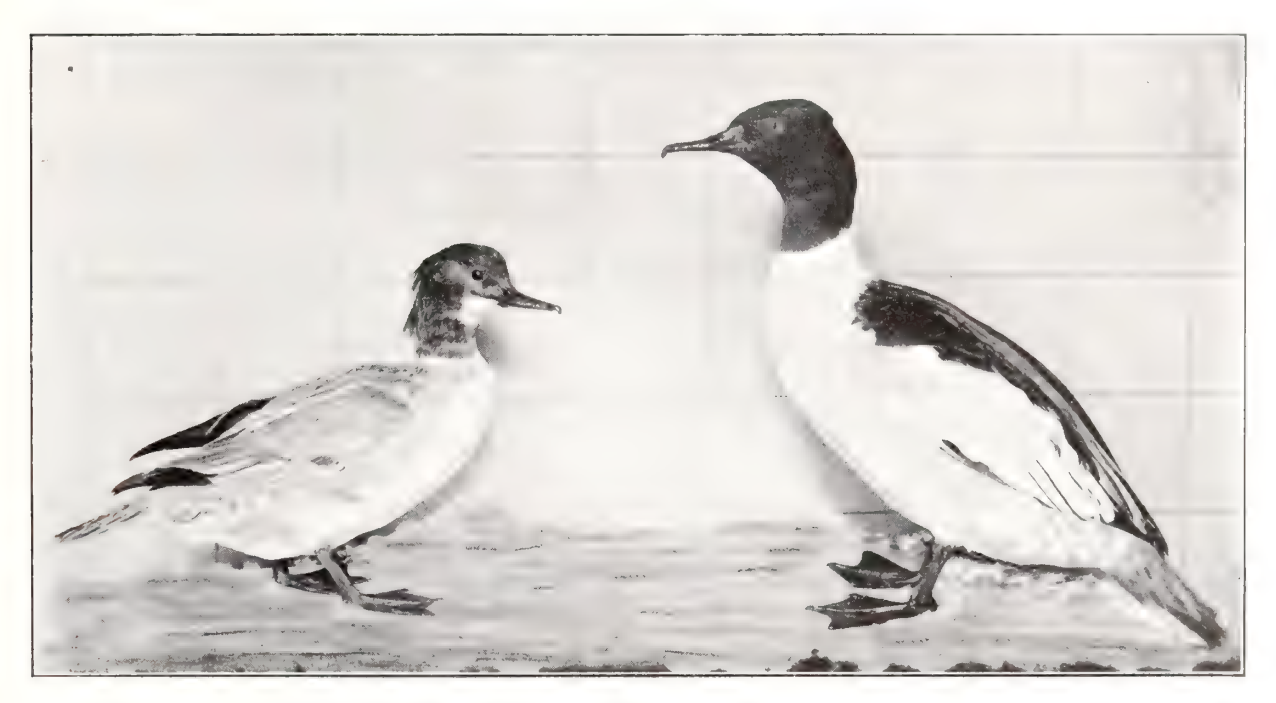


FIG. 72. — HARLE BIÈVRE MALE (*à droite*) ET FEMELLE (*à gauche*). Les deux sexes sont représentés pour montrer quelle différence de taille les sépare chez quelques espèces, en dehors de la diversité du plumage. Le plumage des femelles est très généralement moins foncé que celui des mâles, ainsi qu'il est visible ici. On aperçoit chez le mâle le pouce très largement membraneux, mais libre.

TÊTE : noire, avec une huppe de même couleur, à reflets verts que l'oiseau dresse seulement quand il le veut (elle est aplatie sur la photographie).

COU : noir avec une tache blanche vers le milieu, des teintes brunâtres vers le bas.

DOS : noir en haut, gris cendré dans la partie inférieure.

AILES : blanc-jaunâtre ou gris-cendré clair et noires aux grandes pennes.

VENTRE : blanc, rosé chez l'oiseau vivant, surtout à la poitrine.

QUEUE : gris-brunâtre.

PATTES : rouges, courtes.

DOIGTS : rouges, réunis par des palmures et un *pouce membraneux.*

L'*hiver,* la livrée se rapproche de celle de la femelle.

FEMELLE : a la tête brune, au lieu d'être noire comme celle du mâle, le ventre est blanc, l'aile est gris-perle foncé. Le dessus du corps est gris, elle est beaucoup plus petite.

JEUNES : sont semblables à la femelle, avec les plumes de la tête plus courtes et un peu de brun à la poitrine.

Nourriture. — C'est un oiseau essentiellement piscivore. Il se nourrit de petits poissons, de sardines, etc.

Nidification. — Pond, dans le Nord, au mois de mai, 8 à 12 œufs blanc-jaunâtre. Son nid est caché dans les rochers, les buissons, les troncs d'arbres. D'après d'Hamonville, ce harle nicherait aussi en Suisse (Lacs de Brienne, de Neuchâtel, de Morat).

Migrations. — Nous arrive sans date fixe, amené par le froid et encore faut-il un froid rigoureux.

Chasse. — On rencontre généralement le harle par couple ou isolé, plus rarement en bandes de quelques individus. Le chasseur ne le trouvera qu'en mer, par temps moyen et dans les anses ou les baies si la mer est dure. Il fréquente aussi les eaux douces, mais comme elles sont généralement gelées quand cet oiseau nous arrive, la mer est son champ de prédilection. Le harle est un oiseau très remuant, restant peu en place, plongeant et s'agitant sans cesse. Comme le cormoran, il nage très immergé, le cou presque seul hors de l'eau. La plongée est son principal mode de défense, le vol ne vient qu'après. Il nage avec une grande rapidité, en s'aidant de ses ailes et ne faisant que de courtes apparitions s'il est chassé. Si on le poursuit en canot, il faut diriger l'embarcation dans le sens de la plongée. S'il vole, c'est rapidement et droit au ras de l'eau. Le plomb à employer varie avec le mode de défense utilisé par l'animal. S'il plonge, comme le cou est la seule partie vulnérable, le petit plomb, qui garnit, est de rigueur : employer le 7. S'il vole, vous avez affaire à un oiseau volumineux, très matelassé, à la vie dure, et vous emploierez du 5, ou mieux du 3. Je conseillerai donc le 7 du coup droit et le 3 du gauche. Le harle vient bien aux appelants colverts à la hutte ou au gabion.

Remarques particulières. — Ne vaut rien comme gibier, ainsi que le fait prévoir son mode d'alimentation. Les piscivores purs ne vaudront jamais grand'chose. Quand l'alimentation est mixte, le gibier est discutable et quand elle est végétale de préférence, comme chez le *canard col vert,* la valeur culinaire ne se discute plus. Les harles sont généralement très gras et cette graisse jaunâtre contribue à donner à la chair de l'animal, une odeur peu engageante. Pourtant certains chasseurs trouvent cet oiseau assez estimable...

Le cri du harle consiste en un sifflement d'un genre plutôt plaintif.

Aussi funeste dans un vivier qu'une loutre.

Le Harle huppé.

(*Mergus serrator*)

Noms populaires. — *Ripoupée; hurlard.*

Taille. — 0 m. 50 à 0 m. 60.

Habitat. — Entre le 74° et le 38° de latitude nord.

Description :

Bec : comme le précédent, rouge, long de 55 à 60 mm.
Yeux : iris rouge.
Tête : noire, avec forte huppe pendante.
Cou : blanc, avec une ligne noire verticale derrière.
Dos : noir-foncé en haut, gris vers le bas.
Ailes : noires et blanches.
Ventre : blanc-roussâtre, roux vers la poitrine.
Queue : brune.
Pattes : rouge-orange, courtes, en arrière du corps.
Doigts : de même couleur que les pattes, réunis par une membrane, *pouce membraneux.*
Femelle : est plus petite, moins huppée et les parties noires chez le mâle, sont brunes, l'iris est brun ; dessus gris ; dessous blancs, poitrine rousse.



Fig. 73. — Le harle huppé, de la taille d'un fort canard. La femelle est moins huppée que le mâle, mais la coloration du cou et du haut de la poitrine permettra la diagnose avec la femelle du *harle bièvre.*

JEUNES : ressemblent à la femelle mais n'ont pas la poitrine rousse, et la huppe beaucoup plus courte.

L'hiver, le plumage du mâle se rapproche de celui de la femelle.

Nourriture. — Comme le précédent.

Nidification. — Pond 8 à 12 œufs brunâtres, dans les roseaux, près de la mer.

Migrations. — Arrive avec le précédent sous l'influence du froid vif. Mais est moins commun que lui.

Chasse. — Tout ce qui a été dit du précédent s'adresse à cette variété, mais il est plus farouche et plus rare.

Remarques particulières. — Aussi immangeable que le h. bièvre et pour les mêmes raisons. Les plumes des ailes du *Harle huppé* tomberaient comme celles des canards et cette mue estivale favoriserait la capture en masse de ces oiseaux, pendant 3 à 5 semaines.

[Il existe en Amérique un harle plus petit que le harle huppé et dont le mâle a derrière les yeux deux plaques de plumes blanches, c'est le HARLE COURONNÉ. *Il a une huppe en forme de « chignon ». Aucune capture authentique n'en a été faite en France à notre connaissance, aussi ne faisons-nous que signaler son existence, nos lecteurs n'ayant pas à y penser.]*

Le Harle piette.

(*Mergus albellus*)

Noms populaires. — Etymologie : Queot hurlard, en picard ; canard religieux ; piot ou piette à cause de sa livrée noire et blanche, diminutif de l'adjectif *pie.*

Taille. — 0 m. 40 à 0 m. 45 ; le mâle plus petit que la femelle, quoique la variation contraire ait été observée.

Habitat. — Comme les précédents.

Description :

BEC : commun aux harles, mais plus court (3 cent.) et bleuâtre.
YEUX : iris roux.
TÊTE : blanche avec des taches noir-verdâtre, l'une à l'occiput et l'autre autour des yeux, allant rejoindre le bec ; une huppe frontale.
COU : blanc.
DOS : noir.
AILES : blanches, variées de blanc et de noir.
VENTRE : blanc argenté.
QUEUE : grise et brune.
PATTES : bleuâtres et courtes.
DOIGTS : bleuâtres, palmés avec *pouce membraneux.*
FEMELLE : a des couleurs brunes partout où le mâle est noir et la huppe est plus petite.
JEUNES : ressemblent à la femelle, avec les dessous plus foncés et la huppe courte.



FIG. 74. — LE HARLE PIETTE. Taille plus petite, bec plus court, huppe frontale ne permettant pas de le confondre avec les précédents.

L'hiver, le mâle ressemble à la femelle avec la persistance des lignes noires sur l'aile.

Nourriture. — Piscivores surtout, quoique dans leurs séjours aussi fréquents dans les marais qu'en mer, leur nourriture varie davantage.

Nidification. — Ponte de 8 à 12 œufs jaunâtres dans les roseaux.

Migrations. — Comme les précédents.

Chasse. — Le *harle-piette* a un vol plus haut que ses deux parents précédents. Il vient quelquefois à la hutte, quoique les appelants ne soient guère susceptibles de l'impressionner beaucoup et il passe à la volée le soir. Il reste quand même un passager de hasard. Plomb : 7 ou 5. On le rencontre surtout par couple. Farouche. Souvent dans les marais, au dégel.

Remarques particulières. — Aussi peu comestible que les précédents. Se croiserait avec les *canards garrots* avec lesquels il aime à se trouver. Les métis dérouteront bien des ornithologistes. Harles et garrots sont tous deux à pouce membraneux, mais le bec diffère et permettra dans la majorité des cas, une identification approximative.

Section 5 : Le bec est emplumé jusqu'aux narines et lamellé :

EIDER.................... 0^{m}65 à 0^{m}70 environ
EIDER à TÊTE GRISE... 0^{m}65

NOTES GÉNÉRALES.

Nous quittons ici et pour un temps assez long, les types de « plongeurs de combat » au bec pointu, ou à crochet, ou à dents de scie pour aborder toute une série d'oiseaux plus paisibles qui, certes, ne dédaignent pas les petits poissons, je dis, *petits*, mais s'adressent surtout aux petits crustacés, aux mollusques et se contentent parfois d'herbes. Les formes ne sont plus élancées, c'est la bonne grosse silhouette rondelette de l'inoffensif canard. Mais la chair n'est pas fameuse ou même mauvaise, car ces « pouces membraneux » ont généralement de par leur genre de vie et leur nourriture, un terrible goût de marécage et la viande qui sent le poisson ne passera jamais pour une chair de goût délicat. Il ne faudrait pas que le nom de *canard-eider* ou de *canard-édredon* en impose aux gourmets, ce sont les lamelles du bec qui justifient uniquement cette appellation de « canard » aux yeux des naturalistes.

Les pattes sont très à l'arrière du corps, faites pour la natation et non pour la marche, caractéristique qui accompagne régulièrement le *pouce membraneux.*

Le nom latin *somateria* vient du grec *soma* : corps et *érion* : duvet.

Eider vulgaire.

(*Somateria mollissima*)

Noms populaires. — Oie à duvet ; canard édredon.

Taille. — 0 m. 68 à 0 m. 70, une petite oie.

Habitat. — Mers glaciales du Pôle jusqu'au 80° de latitude nord. Sédentaire au Groenland, au Spitzberg, en Laponie, en Islande. Oiseau marin.

Description :

BEC : verdâtre, plat ayant comme caractéristique d'être *emplumé latéralement sur la moitié de sa longueur jusqu'aux narines.*

YEUX : iris clair.

TÊTE : noire au-dessus avec, au milieu, une raie blanche.

COU : une tache vert-clair vers le haut, et blanc partout ailleurs.

DOS : blanc, noir au bas.

AILES : blanches avec les grandes pennes noires.

VENTRE : noir, roussâtre à la poitrine.

QUEUE : noire, courte, raide, conique.

PATTES : vertes et très courtes.

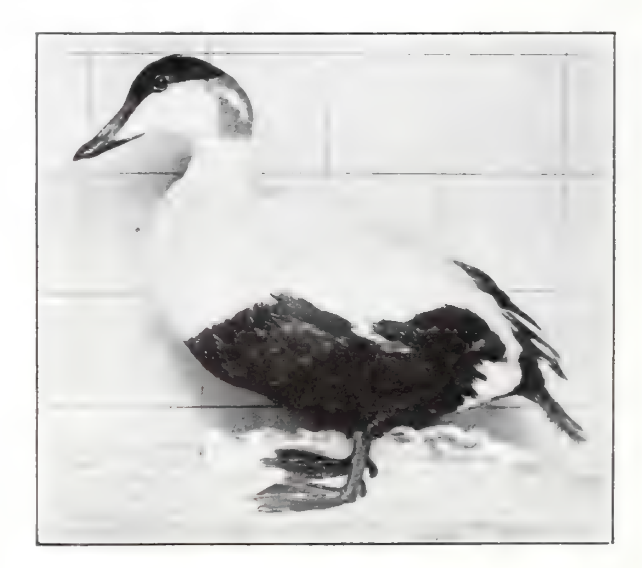


FIG. 75. — EIDER MALE EN PLUMAGE DE NOCES. Se rencontre très rarement dans nos pays sous cette teinte. Présente sur le corps le renversement des couleurs, les plus foncées au-dessous, les plus claires au-dessus.

DOIGTS : réunis par une membrane, pouce distinct et *membraneux*.

Ceci correspond au plumage d'amour du mâle qui le porte dès décembre ou janvier. En *hiver, il ressemble à la femelle*.

FEMELLE : diffère beaucoup du mâle, elle est d'une teinte générale rousse, ondée de brun foncé et striée de noir, avec une bande blanchâtre au travers de l'aile.

JEUNES : ont la tête plus grise et les ailes plus claires, sans bande blanche. Adulte à 3 ou 4 ans.

Nourriture. — Animale. Consomme surtout les mollusques, les crustacés, les petits poissans qu'il pêche à de grandes profondeurs.

Nidification. — Niche à terre, en mai, au milieu des pierres, dans les anfractuosités des rochers. Le nid est tapissé de gazon, d'herbes desséchées et surtout du duvet de son ventre, si moelleux et si fréquemment utilisé pour nos *édredons*, mot qui signifie littéralement *don de l'eider*. Le nid contient cinq à six œufs d'un vert grisâtre.



FIG. 76. — EIDER JEUNE. C'est sous ce plumage que nous rencontrons l'eider dans nos régions. Il est commun à la femelle, au mâle en dehors de la période de reproduction et au jeune.
Le *bec emplumé*, le *pouce membraneux* restent les constantes caractéristiques.
Premier exemple des nombreux cas dans lesquels les femelles et les jeunes surtout ont un plumage de teinte uniformément sombre.

Migrations. — On rencontre sur nos côtes, l'hiver, de façon régulière, ce migrateur que la congélation de l'eau du pôle nous amène. J'en ai rencontré en mer, dès le commencement d'octobre. Il est donc difficile de préciser autrement l'époque où nous pourrions avoir quelque chance de le rencontrer.

Chasse. — L'eider n'est pas un oiseau rare. On voit le plus souvent des femelles et des jeunes. Les mâles adultes sont beaucoup plus rares. Après la naissance des jeunes, ils font bande à part alors que les femelles restent en troupes avec les jeunes. Ces migrateurs entrent parfois dans les baies en troupes de six à huit individus, parfois isolés. L'eider n'est pas, en général, un oiseau farouche et on peut l'approcher à quarante mètres, distance qu'il faut considérer comme très convenable dans la chasse à la Sauvagine.

Le plomb qui convient est le 3. On peut utiliser le 5 dans le premier coup et si l'oiseau est à portée normale, soit 35 mètres. On respecte cet oiseau en Norwège et en Islande, tandis qu'on le détruit en Laponie et au Spitzberg.

Remarques particulières. — L'eider offre un exemple très rare de ce que l'on pourrait appeler le *renversement des couleurs*. Il est en effet de règle constante que les parties d'un animal plus exposées à la lumière soient plus riches en pigment, plus colorées que les parties moins ou peu exposées à l'action excitante des radiations lumineuses. Le ventre, comme on peut le voir dans les descriptions des plumages, est généralement de couleur blanche ou faiblement coloré. On ferait la même remarque pour nos gibiers à poil : dos et ventre du lièvre, du lapin, du renard, etc., etc.

Chez l'*eider*, au contraire, les dessus sont blancs, les dessous sont noirs du moins chez le mâle. Cette caractéristique est à retenir. Il n'y a pas de règle, même dans les choses de la nature, sans exception.

En ce qui concerne la nidification, les auteurs signalent que le mâle remplace la femelle, qu'il la relaye parfois, mais ce fait est absolument démenti par d'autres, auxquels nous inclinerions à donner raison. On dit que l'eider, quand il quitte ses œufs, les arrose d'un liquide nauséabond destiné à les protéger des mouettes, des goélands qui sont de terribles destructeurs

d'œufs (?). Ces œufs et le duvet qui les recouvre presqu'entièrement dans le nid sont, en Islande, l'objet d'un véritable commerce. Il y a des éleveurs d'eiders qui ramassent durant la saison de la ponte le contenu des nids et ne laissent en juin qu'un ou deux œufs pour assurer la conservation du troupeau. Les *eiders* qui vivent en nombre considérable autour de la maison du commerçant et dans des nids préparés qui s'ajoutent aux nids naturels, ne sont pas farouches. On peut même les caresser sur leur nid. Chaque nid contient environ 90 grammes de duvet. Le kilog. valait 30 francs sur place, jadis...

Eider à tête grise ou royal.

(*Somateria spectabilis*)

Cet eider qui ne mérite qu'une mention, tant il est rare, est un peu plus petit que le précédent.

Deux signes distinctifs servent à le caractériser.

Le *bec* au lieu d'être verdâtre est jaune avec un *tubercule rouge vif à la base supérieure*, volumineux surtout au moment de la reproduction. C'est cet état que reproduit la photographie ci-contre.

Les *pieds* au lieu d'être verdâtres sont *jaunes* avec des palmures noires.

La *femelle* se distingue de la femelle de l'espèce précédente par une teinte plus rousse, une taille moindre, de plus les plumes atteignent par la pointe de leur triangle le bord *antérieur* des narines, alors que chez l'eider femelle ordinaire, le bord *postérieur* des narines est seul atteint par les plumes. (*Harting*.)



Fig. 77. — Eider royal ou a tête grise par opposition à l'eider commun dont le mâle, en plumage de noces, a la tête noire. — Rarissime en France.

Section 6 : Le bec lamellé porte à sa base supérieure une ou deux protubérances rondes et cornées.

LA **MACREUSE DOUBLE A MIROIR**...	$0^{m}58$ environ
LA **MACREUSE ORDINAIRE**	$0^{m}52$ —
LA MACREUSE A LUNETTES..........	$0^{m}52$ —

NOTES GÉNÉRALES.

Encore un canard d'aspect général, mais au plumage si terne, si uniforme dans sa couleur noire (mâle) ou rousse (femelle). Son *pouce membraneux* tiendra votre goût en défiance. Les pattes sont très en arrière du corps, c'est-à-dire bien disposées pour la natation et bien mal pour la marche. *Palmature très développée*, comme chez tous les « canards faux », *fuliguliens*.

Les protubérances *cornées* (pour les distinguer de la protubérance *emplumée* de l'*eider à tête grise*) existent chez le mâle seulement, mais on ne peut créer une section pour les

femelles, et le mâle reste le prototype des descriptions. Il suffit d'être averti de cette différence, d'ailleurs très rare entre les deux sexes, quand il s'agit d'organes comme le bec et les pattes.

Le nom scientifique *oidemia* vient du grec *oïdema* qui signifie *enflure*, à cause des protubérances du bec.

Le nom français macreuse vient de *macer* qui, en latin, veut dire *maigre*, la macreuse étant un aliment maigre aux yeux de l'église.

Macreuse double à miroir.

(*Oidemia fusca*)

Nom populaire. — Macreuse double.

Taille. — 0 m. 50 à 0 m. 58.

Habitat. — Zone arctique de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique.

Description :

BEC : plat lamellé, noir aux protubérances, rougeâtre à l'extrémité.

YEUX : iris blanc, les plumes du pourtour de l'œil sont blanches, surtout à la partie inférieure.

COU : noir.

AILES : noires avec un *miroir blanc*.

VENTRE : noir.

QUEUE : noire.

PATTES : noires.

DOIGTS : rouges, réunis par des membranes noires et le pouce garni d'une membrane.

FEMELLES : plus petites que le mâle, de couleur brune avec les joues blanches. Le bec ne porte pas de protubérance et l'iris est brun et non blanc.

JEUNES : plumage brun au-dessus, avec une teinte grise au ventre.



FIG. 78. — MACREUSE DOUBLE A MIROIR (*mâle*). On aperçoit la protubérance du bec. Les *femelles* ont les joues blanches, signe général très fréquent, le bec n'a pas de protubérance, l'iris est brun et non blanc. Les jeunes ont le ventre gris plus ou moins pâle.

Nourriture. — Coquillages, poissons et petits crustacés.

Nidification. — Niche en juin-juillet et pond de 5 à 10 œufs roussâtres, le mâle ne se préoccupe pas de la progéniture.

Migrations. — Arrive sur nos côtes au mois de novembre pour repartir au commencement d'avril.

Chasse. — Se chasse comme la suivante, mais est beaucoup moins commune et m'a toujours semblée plus sauvage.

Macreuse ordinaire.

(*Oidemia nigra*)

Noms populaires. — Grisette (Picardie). Bizette (Normandie) pour les femelles. Jeffre noir en Savoie.

Taille. — 0 m. 50 à 0 m. 52 environ.

Habitat. — Comme la précédente.

Description :

Bec : plat, lamellé, noir aux protubérances de la base et à l'extrémité avec une tache jaune rougeâtre au milieu de la mandibule supérieure.

Yeux : iris brun.

Tête : noire.

Cou : noir.

Ailes : noires.

Ventre : noir.

Queue : noire.

Pattes : noir brunâtre.

Doigts : noir brunâtre, *pouce membraneux,* palmures de même couleur.

Femelles : brun foncé avec le ventre plus clair, bec brun sans protubérance.

Jeunes : Comme la femelle, avec des teintes plus pâles.

Nourriture. — Comme l'espèce précédente.

Nidification. — idem.

Migrations. — idem.



Fig. 79. — Macreuse ordinaire (*mâle*). On distingue le bec à protubérances, jaune-rougeâtre. Quand la femelle d'un couple tombe sous le plomb, on voit le mâle sur l'eau prendre cette attitude.

Chasse. — Les macreuses ne quittent guère la mer et pénètrent assez rarement dans les baies et à titre isolé. En mer elles sont en bandes nombreuses et s'éloignent peu des côtes. Elles se nourrissent de coquillages ronds appelés vulgairement hénons (ou bucardes) et de vainneaux qui sont en extrême abondance dans le sable de certaines grèves. Ces coquillages ronds sont avalés en entier. La macreuse ne plongeant guère au-delà de 7 à 8 mètres de profondeur ne s'éloigne pas des bords de la mer où elle trouve le principal aliment de sa nourriture. Le vol de la macreuse est rapide, droit, peu élevé. Quand elle s'enlève, elle ne pique pas verticalement comme le canard. Elle s'élève progressivement après avoir rasé l'eau sur un certain parcours, et ne monte guère au-delà d'une trentaine de mètres. Très sauvage, elle part de loin et régulièrement hors de portée. Parfois elle passe à portée, mais c'est un pur hasard. Pourtant une bête trainée derrière le canot et à une vingtaine de mètres attire certains jours les femelles et les jeunes. Comme nous l'expliquons d'ailleurs dans la notice consacrée aux *goëlands* pour lesquels ce genre de *leurre* est classique. Elles viennent aussi tournoyer au-dessus des morts, mais de façon irrégulière.

Toute macreuse qui tombe n'est pas une bête capturée, car elle supporte admirablement le plomb et se défend en plongeant. Il n'est pas rare de perdre ainsi un tiers des bêtes « décrochées ». La macreuse qui peut encore plonger va ressortir très loin dans les directions les plus imprévues et replonge bien avant d'être à portée. La poursuite dans ces conditions peut prendre un temps infini et faire brûler bon nombre de cartouches. Si la macreuse n'opère que de courtes plongées et revient fréquemment à la surface, c'est le signe qu'elle s'épuise et il y a lieu de persister dans la poursuite. Si au contraire les plongées sont longues, les distances parcourues assez considérables, il ne faut pas insister, à moins de n'avoir absolument rien de mieux à faire... Les macreuses doivent, comme les canards et les foulques, plonger et se maintenir au fond de l'eau pour y mourir. Le fait a été signalé pour les canards qui se maintiennent au fond de l'eau par le bec qui pince une herbe quelconque, pour la *foulque* qui se retiendrait, d'après Ternier, avec ses pieds. Les macreuses doivent certainement se fixer dans le sable et s'y cramponner pour mourir. On ne peut expliquer autrement le nombre d'oiseaux qui tombent et qu'on ne voit plus réapparaitre.

Avec la houle, les mouvements du canot, la résistance de l'oiseau, les difficultés dans l'appréciation des distances, la rapidité du vol, une moyenne de 25 o/o de *bêtes rapportées* est honorable.

Le plomb préférable est le 5 ou le 4. Sur la macreuse à la nage, le 7 suffit devant l'exiguité du but utile, la tête.

Parfois quand les mâles et les femelles sont travaillés par l'instinct de reproduction et qu'ils « jouent » sur l'eau, on peut les approcher plus facilement et les tirer au posé. La femelle est très attachée à son mâle. Si celui-ci vient à être tué, elle ne s'éloigne que difficilement. Le mâle paraît moins attaché à la femelle.

Quelque rare que soit la rencontre des macreuses ailleurs qu'en mer, les traités signalent qu'on en peut rencontrer sur les rivages après les tempêtes. Ce sont des bêtes fatiguées. J'ajouterai une note personnelle à ces données générales en disant qu'un 15 octobre en cotoyant le flot j'ai tué une fois trois macreuses complètement séparées, se reposant sur le sable au bord de la mer et qui se sont laissées approcher à portée, quarante mètres environ. C'étaient des mâles adultes assez bien en chair. La fatigue d'un voyage d'arrivée avait peut-être pour un temps perturbé leurs habitudes. Les macreuses que l'on rencontre dans les baies des rivières que le flot montant remplit sont moins sauvages que les individus vus en pleine mer. Et ceci est vrai de tous les animaux purement marins, tels les *cats marins*. Il semble que le fait pour ces oiseaux de se laisser glisser indifférents au gré d'un courant témoigne d'une certaine confiance dont le chasseur profite. Ces terres qui se resserrent ne les troublent pas et la marche d'un canot les émeut trop tard. Quelquefois, il est vrai, on a à faire à des bêtes blessées.

Remarques particulières. — La chair de la macreuse est un aliment maigre aux yeux de l'Eglise, comme celle de la *sarcelle* et des oies purement maritimes, comme l'*oie bernache* et l'*oie cravant*. Est-ce la croyance en une origine exclusivement marine qui a longtemps persisté et qui voulait que les macreuses que l'on voyait sortir de l'eau subitement fussent les filles d'un coquillage inconnu, dans l'ignorance où l'on était de leurs migrations et du lieu de leur ponte?

Est-ce au contraire une arrière pensée utilitaire qui engagea l'Eglise à adoucir les rigueurs du maigre de Carême par l'admission de cet « oiseau-poisson » amené dans nos parages précisément en février-mars. Il n'y aurait aucun crime de lèse-divinité à le soupçonner, bien des règles de l'Eglise puisant leur véritable raison d'être dans des préoccupations d'hygiène.

Quoiqu'il en soit, la macreuse est souvent exposée à la poissonnerie. Elle est comestible sans avoir une saveur très fine. Et puis enfin, comme le poisson, elle se pêche dans des filets que l'on tend à marée basse sur le sable et dans lesquels elle vient se faire prendre quand elle plonge pour chercher sa nourriture. Comment conserver encore des scrupules, puisque cet oiseau relève plus du pêcheur que du chasseur?

La macreuse pousse un son fluté bref et répété quand elle s'envole.

La Macreuse à lunettes.

(*Oidemia perspicillata - Pelionetta perspicillata*)

Noms populaires. — Macreuse à large bec, canard marchand.

Taille. — 0 m. 50 à 0 m. 52.

Habitat. — Mer de Baffin et Baie d'Hudson, l'été. Côtes des Etats du sud, l'hiver.

Description :

BEC : plat, lamellé, les protubérances cornées sont situées sur les côtés de la base de la mandibule supérieure et noires, le reste du bec est rougeâtre, avec les plumes du front venant empiéter sur les deux tiers de la mandibule supérieure.

YEUX : iris blanc.

TÊTE : noire avec au front une plaque blanche entre les deux yeux.



FIG. 80. — MACREUSE A LUNETTES (*mâle*). La *femelle* a une tache blanche autour des yeux et n'a pas le bec emplumé à la partie supérieure.

COU : noir avec derrière une grande plaque de plumes blanches.
DOS : noir.
AILES : noires.
VENTRE : noir.
QUEUE : noire.
PATTES : noir-verdâtre.
DOIGTS : rouges avec palmures noires, *pouce membraneux*.
FEMELLE : est de couleur générale plus brune avec le ventre gris, la tête est noire et elle a une *tache blanche autour des yeux*. Les rémiges sont noires. *Elle n'a pas de plumes empiétant sur le bec.*
JEUNES : mâles ont la plaque blanche occipitale, ils sont bruns au-dessus et gris au ventre.

Nourriture. — Comme les précédentes, avec en plus, de petits poissons.

Nidification. — Pond 5 à 8 œufs brunâtres dans les buissons ou les herbes.

Migrations. — Elle suit plutôt dans ses migrations les côtes de l'Amérique et ne nous arrive que *très rarement* et avec les froids rigoureux.

Chasse. — Se mêle aux bandes d'autres macreuses, et se chasse comme elles. Était jadis plus commune.

Remarques particulières. — On ne peut confondre le mâle avec l'*eider* qui a aussi le bec emplumé, mais *latéralement* et non *supérieurement*. De plus la coloration du plumage est répartie de façon toute différente. On ne peut confondre la femelle de la macreuse à lunettes qui a une *tache blanche autour des yeux* avec le mâle de la macreuse à miroir, puisque le miroir blanc de l'aile manque chez le premier de ces oiseaux et qu'il n'y a pas de protubérance au bec comme chez le second. Enfin l'*eider à tête grise* a bien le *dessus* du bec emplumé, mais sur une protubérance que n'a pas la *macreuse à lunettes*.

*
* *

On a signalé en Hollande et en France, mais sans que le fait soit confirmé pour notre pays, la présence d'un oiseau dont la forme du bec se rapproche beaucoup de celle du bec de la macreuse à lunettes, mais les couleurs sont tout à fait différentes. La *tête est blanche* au lieu d'être noire, sur les côtés, et le dessus est noir au lieu d'être blanc. Les dessus sont roux, la poitrine roux vif, l'abdomen blanc. La femelle est presque uniformément rousse, même à la tête où elle ne présente qu'une bande blanche sous l'œil, la queue est longue et rigide. C'est l'*érismature à tête blanche* (*erismatura leucocephala*). Habite l'Asie, l'Afrique, l'Europe orientale.

Section 7 : Le bec régulier et lamellé du canard.

Les Fuliguliens

LA FULIGULE MIQUELONNAISE....	0m62	(mâle avec les filets de la queue)
LA BRANTE ROUSSATRE..........	0m59	
LE **CANARD GARROT**............	0m52	
LE GARROT HISTRION............		
LE **CANARD MILOUINAN**..........	0m49	
LE **CANARD MILOUIN**............	0m47	
LE **CANARD MORILLON**..........	0m42	
LA FULIGULE NYROCA............	0m42	

NOTES GÉNÉRALES.

Nous arrivons doucement au canard gibier, mais nous n'y sommes pas encore. Ici, toujours des *pattes à l'arrière* du corps, courtes, un *pied très large*, des *pouces membraneux* qui nous indiquent d'excellents nageurs et *plongeurs*, de *mauvais marcheurs*. La valeur culi-

naire de ce groupe augmente en moyenne, suivant que nous avons à faire à des canards de marais ou de mer. Mais il faudra que nous arrivions au groupe suivant, aux canards vrais, *marcheurs*, pour que, comme conséquence de leurs habitudes terrestres, ils se rapprochent de nous et par conséquent de notre goût.

Ici, ce ne sont que des *fuliguliens* qui se nourrissent en majorité de vers, de crustacés, de mollusques bivalves. Leur nom générique vient du latin *fuligo* qui veut dire *suie* et qui fait allusion aux couleurs noires ou très brunes que l'on retrouve chez toutes les espèces.

Ce groupe est un de ceux qui rend l'identification parfois très délicate. Ah! si les oiseaux se présentaient toujours dans la livrée sous laquelle nous les présentons, en plumage de noces du mâle, ce serait très simple. Mais que de changements, suivant la saison, le sexe et l'âge. Bien souvent, d'abord, les mâles perdent en hiver beaucoup de leur riche coloris et ressemblent aux femelles. Or, nous avons dit en causant du plumage que, chez les oiseaux, il était de règle que ce soit la femelle qui soit d'une tonalité plus floue, plus estompée, avec une atténuation très nette des couleurs et des démarcations. Or, le hasard veut que notre situation géographique ne nous permette que *rarement* de *capturer les mâles en toilette de noces*, de sorte que nous chercherions vainement, si nous n'avions ni ordre, ni méthode particulière, à reconnaître tous les *fuliguliens* avec les photogravures qui vont suivre. Elles peuvent nous servir, c'est évident. Elles représentent, comme elles le doivent, la plus belle expression du type. C'est parfait au point de vue esthétique, ce l'est beaucoup moins au point de vue pratique, puisqu'on tue surtout des *mâles « déshabillés »*, l'hiver, des *femelles*, et *une très forte proportion de jeunes*. Essayons de voir clair dans ce véritable pont-aux-ânes du jeune ornithologiste.

Vous avez ramassé un canard et après la constatation *capitale* du *pouce membraneux*, vous l'avez rangé dans les *fuliguliens*, mais il ne répond à aucune des figures de l'ouvrage.

Regardez au-dessus du pouce, REGARDEZ LES PATTES. Elles peuvent être ou *rouges* (rouge-orange, roses) ou *jaunes* ou *bleuâtres* :

1° *Si elles sont rouges* avec l'iris rouge, vous avez à faire à une *brante* mâle, femelle ou jeune.

2° *Si elles sont jaunes* avec l'iris jaune d'or, vous avez à faire à un *garrot*. De plus, le bec sera court et aura 35 millimètres (mesure prise du front à l'extrémité). Vous pourriez songer à la *fuligule miquelonnaise* qui a parfois les pattes légèrement jaunâtres et le bec court, plus court encore (30 millimètres), mais le mâle a les filets de la queue qui empêchent toute confusion, *la femelle n'a aucun miroir sur l'aile*, alors que le garrot a toujours un *miroir blanc*, moins étendu que chez le mâle, mais très net quand même.

3° *Si elles sont bleuâtres*, vous pouvez vous trouver en face, soit d'un :

MORILLON	MILOUIN	MILOUINAN	FULIGULE NYROCA
S'il y a une huppe, pas de doute, mais s'il n'y pas de huppe, comme chez les jeunes d'*un ou deux ans*, une couleur brun-noir au-dessus et à la poitrine (mais ici avec descrescendo) et un *étroit miroir blanc sur l'aile*, avec le ventre blanc nacré, gris-brun aux sous-caudales vous donnent l'identité.	Teinte générale gris-brunâtre et surtout brune à l'endroit du plastron du mâle. *Pas de miroir blanc* sur l'aile qui est gris-acier presqu'uniforme.	Le *miroir blanc* de l'aile est *beaucoup plus large* que chez le morillon, car il rappelle la vaste coloration blanche de l'aile du mâle, — de plus le	Miroir blanc, étroit, coupé d'une ligne brune.
Bec plat du canard colvert.	Bec haut à la base.	Bec est plat, *large*, avec un onglet terminal très accusé.	Bec du canard
—	—	—	—
Iris jaune.	*Iris jaune-brun.*	*Iris jaune.*	*Iris blanc ou gris-clair chez les jeunes.*

Ainsi donc, en prenant dans le plumage et l'œil des signes *fixes*, vous arrivez à l'identification de l'individu. Vous lui donnerez son nom *français* et même son nom *latin*, si tel est votre raffinement.

Fuligule miquelonnaise ou Harelde glaciale.

(*Harelda glacialis* ou *hiemalis*)

Noms populaires. — Canard de Miquelon (île au sud de Terre-Neuve), canard à longue queue de Terre-Neuve, petit pilet, en picard : pilet deriveux, bésagu, queot pilet, miclou.

Taille. — 0 m. 62 avec les filets de la queue ; 0 m. 35 sans la queue.

Habitat. — En été, l'Islande, le Groenland, la zône polaire, environs de Miquelon (voir la carte page 34).



Fig. 81. — Fuligule miquelonnaise (*mâle*). L'hiver, les teintes qui sont noires en plumage de noces deviennent brunes et la tête blanchit.

Description :

Bec : plat à lamelles, noir et rougeâtre vers le milieu, *très court*, 0,30 millimètres, en forme de *coin*.

Yeux : iris brun-roux.

Tête : blanche en hiver chez le mâle.

Cou : noir sur les côtés en plaques qui deviennent rousses l'hiver.

Dos : noir, brun l'hiver.

Ailes : noires et blanches.

Ventre : noir et roux à la poitrine, blanc en dessous.

Queue : *blanche avec deux longs filets bruns très longs.*

Pattes : courtes.

Doigts : longs et jaunes avec les palmures noires, *pouce membraneux.*

Femelles : n'ont pas de filets à la queue, elles ne sont plus noires comme le mâle, mais brunes, selon la répartition indiquée par la figure.

Jeunes : brun foncé au-dessus, blanc en dessous, comme les femelles et comme elles, sans miroir sur l'aile.

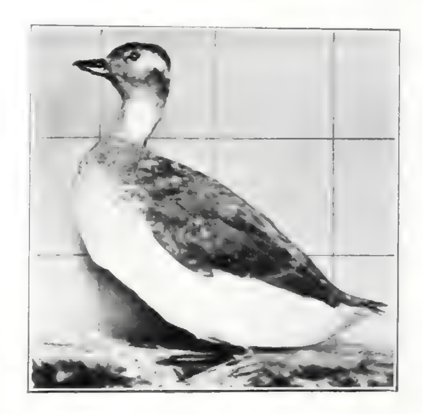


Fig. 82.
Fuligule miquelonnaise.
Tenue des femelles et des jeunes.

Nourriture. — L'hiver, cet oiseau se nourrit de poissons, de crustacés, de mollusques et de vers, l'été, l'alimentation se compose surtout d'insectes et de végétaux.

Nidification. — Elle pond en juin-juillet 3 à 6 œufs d'un vert pâle et nicherait à la base des arbrisseaux, dans la zône comprise entre le 60° et 65° longitude.

Migrations. — Elle n'arrive sur les côtes de France, au nord, que dans les hivers rigoureux par paires — ou le plus souvent isolée et constitue une pièce plutôt rare. Signalée dans les départements de la Manche, du Calvados, de l'Indre, de la Saône-et-Loire et le Sud-Ouest.

Chasse. — Se tire avec du plomb n° 5. C'est un excellent plongeur qui utilise surtout, comme le *pilet,* ce moyen de défense. A la réputation de nous arriver par les froids rigoureux et pourtant la femelle représentée a été tuée par moi sur les côtes du Pas-de-Calais, un 24 octobre par un temps doux. Elle était seule en plein vol...

Remarques particulières. — On la rencontre dans les eaux douces l'été et dans les eaux salées l'hiver. Je n'ai pas d'expérience personnelle sur sa valeur culinaire. Elle a, parmi les auteurs, la réputation d'être immangeable.

La Brante roussâtre.

(*Branta rufina*)

Noms populaires. — Etymologie : Jaffre roux, à bec rouge. Rougeon en Savoie. Canard mu (muet). Bouï d'Espagne dans le Gard. Le nom français brante vient de l'allemand *brand,* couleur de feu, *ente* canard.

Taille. — 0 m. 55 à 0 m. 59.

Habitat. — Espagne et midi de l'Italie. Nord de l'Afrique. Turquie. Indes.

Description :

BEC : *rouge,* assez long (58 millimètres) et *en pointe,* onglet blanchâtre.

YEUX : iris rouge.

TÊTE : forte, *huppée de rouge* ou de jaune-cuivre foncé.

COU : plus foncé derrière que devant, de même couleur que la tête.

DOS : gris roux, blanc aux épaules, brun vers le bas.

AILES : blanches et brunes, les grandes pennes plus cendrées.

VENTRE : brun-noir avec les flancs blancs.

QUEUE : brune.

PATTES : courtes et épaisses, brun-rougeâtre ou rouge-orange.

DOIGTS : palmés avec *pouce membraneux,* palmures noires.

FEMELLE : a la tête moins grosse et moins huppée et son plumage est plus uniformément gris (joues, cou, poitrine et ventre), sans avoir les teintes tranchées du mâle avec une tête moins rouge, les dessous blanc-gris, bec brun au lieu du rouge du mâle. On retrouve le brun chez la femelle, là où se trouve le rouge du mâle.



FIG. 83. — BRANTE ROUSSATRE (*mâle*) (en plumage de noces, le ventre est plus noir). Des *pattes rouges* ou *rouge-brun* avec un *pouce membraneux* suffiront toujours pour caractériser le mâle, la femelle ou les jeunes.

Nourriture. — Elle se compose d'insectes, de vers, de végétaux et de mollusques, mais exceptionnellement de poisson.

Nidification. — Elle niche dans les étangs et les marais, car c'est surtout un amateur d'eau douce. Elle pond 7 à 8 œufs verdâtres. On cite une nidification dans le Forez, dans quelques points de la France centrale.

Migrations. — Elle est très rare sur les côtes ouest et nord de la France et se maintient surtout au sud-est. On cite des captures en Saône-et-Loire, mais aussi dans le Nord et le Pas-de-Calais.

Chasse. — Cet excellent plongeur est très farouche, peu sociable et de rencontre plus fréquente au marais. Plomb n° 5.

Remarques particulières. — Le mâle a les couleurs ardentes des oiseaux des pays chauds.

Le Garrot.

(*Clagula glancion*)

Noms populaires. — Etymologie : Canard-pie (Alsace). Pilet nonette. Pilet à tête noire. Canard aux yeux d'or des Anglais. Canard à lunettes (Savoie). Bouï blanc quatre jeuls (Nimes). Baile (Morbihan). Le nom de *garrot* viendrait-il de l'altération du nom italien *quatr' occhi* qui signifie quatre yeux, parce que les deux taches blanches de la tête semblent doubler les yeux? Le nom scientifique vient de *clangor,* bruit métallique (par allusion au cri du mâle) et du grec *glaucion,* bleu verdâtre (couleur de la tête).

Taille. — 0 m. 52 pour le mâle. La femelle plus petite, 0 m. 40 environ.

Habitat. — Nord des deux continents, l'été. Hiverne sur les côtes méridionales jusqu'en Sicile.

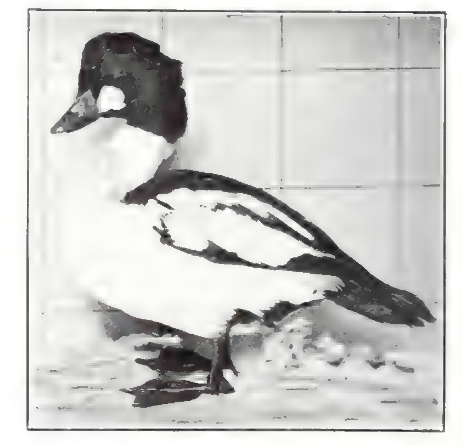


FIG. 84. — CANARD GARROT (*mâle*). Des *pattes jaunes* ou *jaunâtres*, une tache blanche sur l'aile permettront toujours, avec le *pouce membraneux*, d'identifier un garrot femelle ou jeune. Le bec est court.

Description :

BEC : bleuâtre, de 0,035 millimètres.

YEUX : *iris jaune d'or.*

TÊTE : vert mordoré foncé avec, chez le mâle, *deux taches de plumes blanches aux commissures du bec et ce à partir d'un an.*

COU : blanc.

DOS : noir brun foncé.

AILES : couvertures blanches et les grandes pennes noir-brun foncé.

VENTRE : blanc.

QUEUE : noire.

PATTES : *jaune foncé, jamais bleuâtres,* signe diagnostique important quand il s'agit d'identifier les jeunes.

DOIGTS : palmés *jaunes, pouce membraneux,* palmures brunes.

FEMELLE : est brun foncé à la tête et au cou. Pas de taches blanches près du bec, les dessous sont gris ardoisé au lieu d'être blancs comme chez le mâle, les dessus brun-noirâtre. Une *tache blanche sur l'aile.* Beaucoup plus petite que le mâle. L'iris jaune.

JEUNES : comme les femelles. Iris jaune.

Nourriture. — Poissons, mollusques, crustacés, insectes, qu'il recherche surtout au fond de l'eau.

Nidification. — Pond dans les herbes, les anfractuosités de rocher ou même les creux des arbres, dix à quinze œufs verdâtres à coque dure. Si on enlève les œufs, la femelle se remet à pondre. (Poméranie, Courlande, Livonie, Finlande, Laponie, Sibérie.)

Migrations. — Voir HABITAT. Passe au printemps et en automne.

Chasse. — Cet oiseau fréquente la côte et les marais, *mais on rencontre surtout des femelles et des jeunes* dans la proportion d'un mâle sur cinquante individus. Leur vol est très rapide, sibilant. Plomb : 5 et 3. Relativement peu sauvage. Peu commun.

Remarques particulières. — Le mâle veille sur les bandes et pousse un cri métallique sonore en cas de danger. Cette espèce se tient volontiers le bec appuyé sur la poitrine, attitude qui avec la couleur brillante de leurs yeux, leur donne un air mutin qui leur est spécial. Leur chair est mangeable, mais peu délicate. Ce fuligulien marche aussi très difficilement.

Le fait que le garrot niche dans les arbres creux a donné aux Lapons l'idée de préparer des nids artificiels qui sont utilisés aussi en Finlande, en basse Poméranie. Mais les petits éclos, comment rejoignent-ils leur élément, l'eau? Certains auteurs prétendent que les femelles prennent leurs petits dans leurs becs, d'autres, qu'elles les transportent en les serrant entre le bec et la poitrine... Le garrot mâle a un cri qui a quelque chose de métallique comme une sonnerie-timbre, que la conformation de son larynx expliquerait (Dr QUINET). Cette particularité le fait parfois appeler *morillon sonneur.*

Le Garrot histrion.

(Clangula histrionica)

Nom populaire. — Etymologie : Aucun, car il est excessivement rare. Histrion lui vient de son costume bigarré de saltimbanque.

Taille. — 0 m. 40 à 0 m. 45.

Habitat. — Zône boréale. Commun à Terre-Neuve, au Groenland, au Labrador et dans l'Asie Orientale.

Description :

BEC : à onglet très long allant jusqu'aux narines, gris-bleu foncé.
YEUX : iris brun-noir.
TÊTE : une ligne blanche sur fond bleu ardoise en avant de l'œil rejoignant la tache blanche de la base du bec, une tache blanche à l'oreille.
COU : une ligne blanche verticale de chaque côté du cou et un collier blanc sur fond bleu-ardoise.
DOS : noir-bleu ardoise.
AILES : à miroir bleu avec le reste brun-noir et blanc.
VENTRE : sur la poitrine un collier blanc, le reste bleu-ardoise.
QUEUE : noir-bleu avec une tache blanche de chaque côté à la base.
PATTES : jaunâtres.
DOIGTS : palmés à membrane noire, *pouce membraneux*.
FEMELLE : est brunâtre avec des taches blanches de chaque côté de la tête. Ventre marqué de blanc.

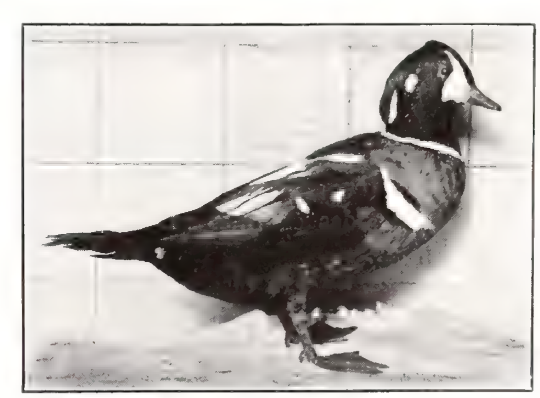


FIG. 85. — LE GARROT HISTRION (*mâle*) a comme le précédent, les pattes jaunâtres.

Nourriture. — Poissons, mollusques, crustacés.

Nidification. — Pond 4 à 10 œufs blanc sale dans une excavation ou un tronc d'arbre.

Migrations. — N'émigre que contraint et forcé.

Chasse. — Rencontre peu probable, sauf en mer au large. Justiciable du même plomb que le précédent.

Le Milouinan.

(*Fuligula marila*)

Noms populaires. — Etymologie : Pilet, cumer, en picard. Scaup en anglais. Morette. Jaffre noir et blanc pour le mâle, gris et brun pour la femelle en Savoie. *Milouinan* veut dire dans le genre du *milouin*. *Marila* vient de *marile* qui signifie, charbon menu, cendré, par allusion à la couleur noire et grise de l'oiseau.

Taille. — 0 m. 48 à 0 m. 50.

Habitat. — Pendant l'été, Zône arctique de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie. Il hiverne sur les côtes de la Baltique et de la Mer du Nord. On le rencontre en Algérie, en Egypte et au Japon.

Description :

BEC : bleuâtre, *avec un fort onglet terminal, large* (bec atténué du souchet) et long de 45 à 48 millim.
YEUX : iris jaune.
TÊTE : noire avec bouquet de plumes verdâtres.
COU : noir.
DOS : gris avec des raies noires ou brunes, noir dans le haut et le bas.
AILES : grisâtres, avec un grand miroir blanc, les rémiges brun-noir.

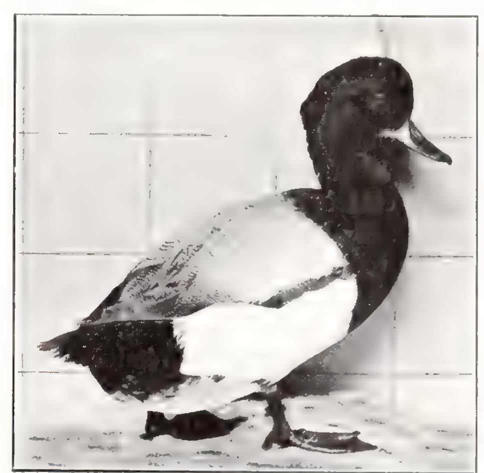


FIG. 86. — LE CANARD MILOUINAN (*mâle*), PLUMAGE DE NOCES.
La femelle et les jeunes conservent comme caractéristiques : les *pattes cendrées*, le *bec large*, le *large miroir blanc sur l'aile*.

QUEUE : brune.
PATTES : cendrées.
DOIGTS : réunis par une membrane et le *pouce membraneux*.

Le mâle prend presque la livrée de la femelle après la période de reproduction.

FEMELLE : a le ventre blanc, mais d'une teinte généralement brune partout ailleurs, avec du *blanc autour de la base du bec*.

JEUNES : sont uniformément brunâtres, la bande blanche du bec de la femelle est interrompue sur le front.

Nourriture. — Surtout animale et consistant en mollusques, coquillages, crustacés, qu'il va chercher en plongeant.

Nidification. — Pond en mai-juin, 4 à 10 œufs d'un gris-verdâtre, en Laponie surtout. Cache le plus souvent son nid dans les buissons.

Migrations. — Ce canard nous arrive avec l'hiver et repasse au printemps. On en rencontre des bandes énormes sur le Bas-Escaut. Mais ce sont surtout des mâles. Voyage avec les *morillons*.

Chasse. — Cet oiseau est un plongeur émérite. Il reste sous l'eau pendant 2 à 3 minutes. Il est très dur à tuer à cause de son plumage très serré. Plomb n° 3. Préfère la mer et se rencontre un peu au large.

Remarques particulières. — Sa chair est médiocre comme le laisse supposer son genre d'alimentation, et sa prédilection très nette pour la mer.

Diagnostic. — *La forme large du bec avec onglet très accusé est le signe caractéristique qui, avec le pouce membraneux et les doigts brunâtres, permettra d'identifier le milouin mâle, femelle ou jeune, sans oublier le grand miroir blanc de l'aile.*

Le milouinan serait de par son bec susceptible d'être appelé le « *Souchet de la mer* ».

Le Milouin.

(*Fuligula ferina*)

Noms populaires. — Etymologie : Pilet rouget, pilet cendré, pilet tanné, vignon, rougeot, plumard, moreton ou morelon. Jaffre à tête rouge. *Milouin* est peut-être une altération des mots allemands *mittel ente, canard moyen* eu égard à sa taille; le mot *ferina* signifie *sauvage* en latin.

Taille. — 0 m. 47.

Habitat. — Asie, Amérique Centrale, Europe en été, — contrées méridionales. Egypte et nord de l'Afrique en hiver. Dans les eaux douces surtout, très répandu de l'embouchure du Mississipi à l'Hudson, aux chutes du Niagara.

Description :

BEC : bleuâtre foncé dans le milieu, noir, à la base qui est très haute et large et à l'extrémité qui est fine.
YEUX : iris jaune-brun ou orange.
TÊTE : roux vif au printemps, plus sombre à l'automne.
COU : idem.
DOS : noir en haut et en bas, milieu gris bleuté.
AILES : grises bleutées, rémiges brunes, miroir gris assez flou.
VENTRE : gris cendré rayé de noir ou fauve clair et noir à la poitrine, ce qui avec le noir du haut du dos forme un bouclier circulaire noir.
QUEUE : noire et brune.
PATTES : bleuâtres.
DOIGTS : palmés, doigts bleutés avec membranes noires, *pouce membraneux*.

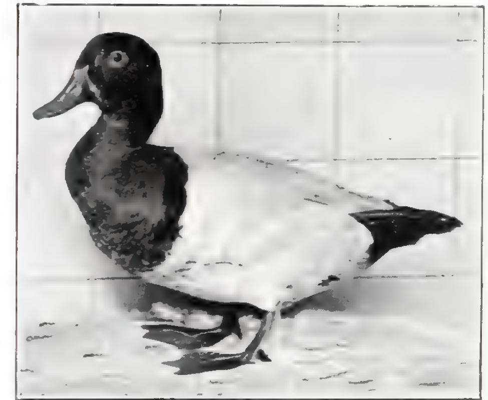


FIG. 87. — LE CANARD MILOUIN EN PLUMAGE DE NOCES. Les ailes n'ont *pas de miroir* et sont d'une teinte grise uniforme, elles établissent donc un diagnostic très net d'avec le *milouinan* qui a, par ailleurs, la même distribution générale des couleurs foncées.

Après la période de reproduction, les mâles ressemblent beaucoup aux femelles.

FEMELLES : ont la tête, le cou et la poitrine bruns avec un peu de gris. Le tour du bec est blanc, le dos est gris-brun strié finement, la queue noire. Le ventre après le collier brun est gris argenté marqué de brun. Les ailes sont brun-clair et gris strié avec un miroir gris-fer uniforme.

JEUNES : sont semblables aux femelles.

Nourriture. — Surtout végétale, — granivore, — et recherche une plante, la Valisneria.

Nidification. — Pond 7 à 12 œufs gris-olivâtre au milieu des roseaux près de l'eau. D'après le Dr QUINET, si on enlève les œufs, la femelle peut en pondre jusqu'à 40.



FIG. 88. — LE CANARD MILOUIN *(femelle)*. Teintes estompées, couleur générale plus brune, c'est-à-dire les caractéristiques générales des femelles.

Migrations. — Ce canard nous arrive du Nord dès le mois d'octobre et reste jusqu'aux fortes gelées. Il repasse en mars. Il se tient plus volontiers dans les marais qu'à la mer. Voyage en bandes. Suit les fleuves.

Chasse. — Commun, très méfiant, inapprochable, se tient au milieu des étangs. On ne peut guère le tuer qu'à la hutte où d'ailleurs il se pose comme à regret et après bien des hésitations, et seulement lorsqu'il est entraîné par d'autres canards, *vingeons,* etc.

Surpris sur l'eau, il plonge, puis sort de l'eau pour prendre son essor. Contrairement au col vert, il ne gagne pas de suite de la hauteur. Il vole au ras de l'eau pendant une dizaine de mètres, mais comme il est très solidement bâti et admirablement rembourré, que de plus on le tire de loin, le plomb qui convient est le 3 ou le 4. On le chasse au *badinage* avec un chien dressé à cet effet et qui se promenant le long de la berge les attire. On peut stimuler encore la curiosité en attachant sur le chien une étoffe rouge.

La nuit, quand ils dorment sur l'eau, des sentinelles veillent toujours sur la troupe.

On peut l'attirer en agrainant plusieurs jours de suite avec du blé (WILSON).

Remarques particulières. — La difficulté que semble avoir le milouin à s'envoler a donné naissance en Angleterre à une tenderie au filet toute spéciale. Dans les comtés d'*Essex* et de *Suffolk* surtout, on dispose un filet entre deux mâts. Ce filet a 6 à 10 mètres de haut et 45 mètres de long. Un aide rabat les canards que le piégeur attrape en faisant basculer les mâts munis à leur base d'un contre-poids. Les victimes se comptent par centaines. Cette chasse, si on peut ainsi appeler cette façon peu sportive de capturer les milouins, s'explique par leur valeur culinaire qui est supérieure à celle des autres bipalmes *à pouce membraneux*. Leur nourriture végétale surtout, leur vie en eau douce sont les raisons de cette exception. On tue aussi des *milouins* lors des battues aux foulques sur les étangs du Midi, chasse dont il sera parlé dans les lignes consacrées à la *foulque*.

Le *milouin* marche avec peine et est obligé de battre des ailes de temps à autre pour conserver son équilibre. Il est bien le *fuligulien*, excellent nageur, mauvais marcheur.

Le Canard morillon.

(Fuligula cristata)

Noms populaires. — Etymologie : Pilet huppé, pilet vireux, jacobin, négron. Le nom de *morillon* vient peut-être de l'altération du mot *morion,* casque, à cause de la forme de la huppe, ou de l'espagnol morillo, petit maure, à cause de sa couleur foncée.

Taille. — 0 m. 42.

Habitat. — Nord de l'Asie et de l'Europe. Hiverne dans le Midi. Eaux douces et eaux salées, entre le 65° et le 70° de longitude.

Description :

BEC : bleu-clair, onglet noir, long de 45 millimètres.
YEUX : iris jaune.
TÊTE : noire à reflets violets avec une *huppe tombante* de même couleur.
COU : noir à reflets violets.
DOS : brun-noir, finement tacheté de blanc vers les épaules en grains de poussière.
AILES : noirâtres avec un *miroir blanc* en languette étroite.
VENTRE : gris ou blanc.
QUEUE : noirâtre.
PATTES : courtes, bleuâtres.
DOIGTS : palmés mais allongés qui donnent aux pieds une forme de V moins ouvert que dans les autres espèces, *pouce membraneux*.
FEMELLE : a les couleurs plus ternes, noir-brunâtre, avec une huppe moins longue ou souvent absente. Le bec est plus foncé.
JEUNES : BUFFON a décrit sous le nom de *canard brun* et a fait une espèce particulière du jeune morillon. Ce canard n'est en effet *adulte qu'à deux ans*. Jusqu'à cet âge, il se présente avec des teintes brun-noir, fuligineuses, un ventre blanc à reflets soyeux, brun clair à la région sous-caudale, un étroit miroir blanc sur l'aile et pas de huppe. A la poitrine, il n'y a pas la ligne de démarcation nette de l'adulte entre les deux couleurs, mais un *decrescendo* de teintes brunes pour arriver au blanc. L'iris est jaune.

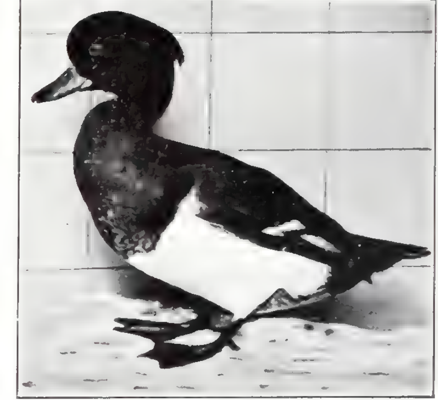


FIG. 89. — LE CANARD MORILLON (*mâle*). Le miroir de l'aile n'a qu'une étroite ligne blanche.



FIG. 90. — LE CANARD BRUN DE BUFFON n'est que le morillon en tenue de jeune. Le brun foncé remplace le noir. La pèlerine noire de l'adulte n'a pas de ligne nette de démarcation, mais le *miroir blanc* de l'aile persiste sous sa même forme caractéristique.

Nourriture. — Animale surtout, crustacés, mollusques, petites anguilles, rarement végétale.

Nidification. — Pond 8 à 10 œufs roussâtres dans les roseaux à petite distance de l'eau.

Migrations. — Nous arrive la nuit dès le mois d'octobre. L'hiver, il se rapproche de la mer et quitte les marais où il devient plus rare.

Chasse. — Le *morillon* est un petit canard trapu et solidement bâti. Il est très vigoureux. Son vol n'est pas rapide et ne s'élève pas comme celui du colvert. Ce canard tombe assez facilement sous le plomb et n'est pas sauvage, surtout quand il est seul. C'est un gibier assez commun auquel le plomb n° 5 suffit. Plongeur.

Remarques particulières. — Valeur culinaire très discutée. Ceci doit tenir aux variations dans l'alimentation dûes à ce que cet oiseau est tantôt canard de marais ou canard de mer. Il doit être meilleur dans le premier cas que dans le second. Ne jouit d'ailleurs d'aucune réputation au point de vue gastronomique, mais est meilleur ou moins méprisable que les précédents; très mauvais marcheur.

La Fuligule nyroca.

(*Fuligula nyroca*)

Noms populaires. — Etymologie : Sarcelle d'Egypte. Petit canard aux yeux blancs. Nyroca viendrait du mot russe *nyrok* qui signifie *plongeur*.

Taille. — 0 m. 42 et 0 m. 39.

Habitat. — Europe Centrale. Asie. Hiverne en Égypte, en Chine.

Description :

BEC : brun-noir.
YEUX : *iris blanc.*
TÊTE : rousse.
COU : roux.
DOS : noir et roux, d'aspect général brun.
AILES : noirâtres avec un faible miroir blanc coupé d'une ligne brune.
VENTRE : blanc sale, brun aux flancs.
QUEUE : noire et rousse.
PATTES : bleuâtres.
DOIGTS : palmés, pouce membraneux.
FEMELLE : ressemble au mâle, teintes plus mélangées, plus ternes.
JEUNES : plus foncés comme teinte. Iris gris-clair.



FIG. 91. — LA FULIGULE NYROCA que son iris blanc permet de distinguer de tous les autres fuliguliens.

Nourriture. — Végétale, larves, graines, frai de grenouilles.



Nidification. — Pond en juin dans les roseaux 8 à 10 œufs jaunâtres, dans un nid peu dissimulé.

Migrations. — Passe en nos contrées au printemps et en automne, mais en très petit nombre.

Chasse. — Rencontre de hasard, le plus souvent dans le Midi et dans l'Est. La chasse de la fuligule nyroca ne présente rien de particulier. On la surprend parfois dans les fourrés de roseaux ou de joncs. D'approche difficile à découvert. Voyage par couples ou en petites bandes et arrive en même temps que les *sarcelles,* les *milouins,* les *morillons.* Très alerte et très remuante. Plomb n° 5. C'est aussi un plongeur remarquable.

Remarques particulières. — Comme le fait supposer son genre d'alimentation, c'est un gibier très estimable au point de vue culinaire dans son pays d'origine. On se livre malheureusement en Russie à de véritables tueries de ces oiseaux au moment des couvées.

On ne confondra pas la *fuligule nyroca* avec la *macreuse double* qui a aussi l'iris blanc, mais qui possède les taches blanches autour de l'œil et sur l'aile, très nettes.



Première CLASSE : ***Les Palmés.***

DIVISION D :

Les bipalmes à pouce légèrement membraneux.

Section 8 : Le bec lamellé du canard, aplati horizontalement à narines intérieures

Les Cygnes	**CYGNE SAUVAGE**	1m50 à 1m60
	CYGNE A BEC TUBERCULEUX	1m45 à 1m55
	CYGNE DE BEWICK	1m25
Les Oies et Bernaches	**OIE DES MOISSONS**	0m85
	OIE CENDRÉE	0m80
	OIE RIEUSE A FRONT BLANC	0m73
	OIE A BEC COURT	0m66
	OIE D'ÉGYPTE	0m65
	OIE NAINE A FRONT BLANC	0m55
	BERNACHE NONETTE	0m65
	BERNACHE CRAVANT	0m60
	BERNACHE A COU ROUX	0m55
Les Canards	**CANARD TADORNE**	0m60
	CANARD COLVERT	0m55
	CANARD CHIPEAU	0m55
	CANARD PILET	0m53 + 15 pour la queue
	CANARD SOUCHET	0m52
	CANARD VINGEON	0m49
Les Sarcelles	**SARCELLE D'ÉTÉ**	0m38
	SARCELLE D'HIVER	0m34

NOTES GÉNÉRALES.

Le pouce n'est plus membraneux, les palmures sont beaucoup moins développées, les pattes ne sont pas autant à l'arrière du corps. Tous ces oiseaux sont *marcheurs* et ce que l'on pourrait regretter c'est l'absence de signes distinctifs nets entre des types si nombreux. Heureusement cette famille des *lamellirostres*, comme disent les savants, a fourni des types

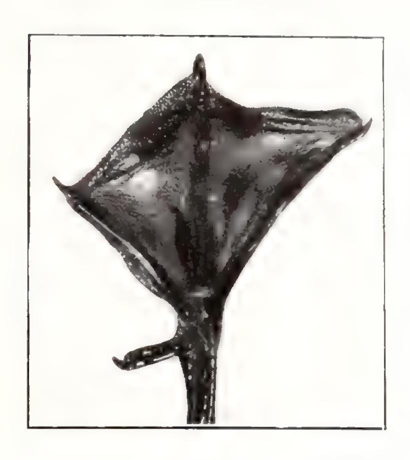


FIG. 92. — LE PIED DES BIPALMES A POUCE LÉGÈREMENT MEMBRANEUX. (*Canard.*)

domestiques qui ont vulgarisé leur aspect général et facilitent l'identification.

Chaque groupe a d'ailleurs des caractéristiques nettes.

Les cygnes.

Les cygnes ont comme caractéristiques :

1° Leur *taille.* Tout oiseau à bec lamellé qui atteint ou dépasse un mètre de longueur est un cygne.

2° Leur *couleur de plumage*, uniformément blanche chez les adultes, gris jaunâtre très pâle chez les jeunes.

3° La *longueur du cou.*

4° Les *jambes courtes.*

Les oies.

Les oies ont comme caractéristiques :

1° Leurs *pattes hautes*, relativement, c'est-à-dire nettement plus hautes que celles des *cygnes* et des *canards.*

2° Leur *bec lamellé plat* à l'extrémité mais allant en s'élevant largement vers le front.

Elles ne plongent que du bec et ne s'immergent pas comme les canards.

Les canards.

L'existence ou l'absence d'une large membrane au pouce permet déjà de faire une tranche bien nette entre les « canards vrais » et les « canards faux ». Nous appelons « canards vrais » ceux qui se rapprochent le plus de nos canards domestiques, c'est-à-dire ceux qui sont bons marcheurs, donc *n'ont plus un pouce vraiment membraneux* rappelant la vie à prédominance aquatique et qui, marchant volontiers, se nourrissent de végétaux terrestres qui donnent à leur chair une saveur agréable, alors que les « canards faux » plus près des *totipalmes*, des piscivores, ont la marche difficile, sont des plongeurs, ont le *pouce membraneux* et une chair peu agréable ou même mauvaise.

Quand vous aurez regardé la patte, il ne vous restera plus à choisir qu'entre six espèces qui toutes ont un signe spécial qui permet de les identifier rapidement sans tenir compte du plumage qui varie considérablement chez le mâle, chez la femelle et chez le jeune.

Le COLVERT a les pattes et les pieds entiers *jaune orangé.*

Le CHIPEAU a les doigts jaune orangé mais les palmures noires avec une *tache blanche sur l'aile* pour le mâle, la femelle et le jeune.

Le *siffleur* ou *vingeon* a les pattes et les pieds noir cendré bleuâtre, son bec est petit, bleu foncé, avec la pointe noire suivant un trait droit situé transversalement à un centimètre environ de la pointe.

Le *souchet* a son bec élargi en cuiller, si spécial, et garni de barbes, de fanons.

Le *pilet* a les longues (0,15) plumes de sa queue, son *long cou.*

La *sarcelle* a sa *petite taille*, avec tous les caractères des canards.

On ne peut donc faire d'erreur, même pour les *femelles* et les jeunes.

Enfin les canards se croisant fréquemment entr'eux, il n'est pas rare de tuer des *hybrides* qui déroutent les plus avertis, justifient les dissensions des ornithologistes et échappent d'ailleurs à toute description, tant les variétés sont infinies.

LES CYGNES

Le Cygne sauvage.

(*Cygnus Ferus*)

Nom populaire. — Cygne chanteur.

Taille. — 1 m. 50 à 1 m. 60.

Habitat. — Nord de l'Europe et de l'Asie jusqu'au 75° de latitude nord. Hiverne dans toute l'Europe quoiqu'il soit très rare dans le Midi.

Description :

BEC : *lamellé, noir, jaune à la base et à partir des narines.*
YEUX : iris brun ou noir.
QUEUE, VENTRE, AILES, DOS, COU, TÊTE : blancs.
PATTES : noires.
DOIGTS : palmés, noirs, *pouce légèrement membraneux.*
JEUNES : sont gris clair à bec livide et pieds rougeâtres. Ils ne sont adultes qu'à trois ans.

LE CYGNE A BEC TUBERCULEUX. LE CYGNE SAUVAGE.
FIG. 93. — Ils se distinguent l'un de l'autre non seulement par la présence ou l'absence de tubercules à la base du bec, mais par la répartition différente de la couleur jaunâtre du bec (en clair sur la fig.) Chez le CYGNE SAUVAGE, c'est l'*extrémité* du bec qui est noire à partir des narines, c'est la *base* chez l'autre.

Nourriture. — Vers de terre, petits poissons, insectes, mollusques, végétaux aquatiques.

Nidification. — Pond 4 à 5 œufs d'un blanc jaunâtre, en mai. Le nid est composé de brindilles et de roseaux. Le mâle relaye la femelle.

Migrations. — Il n'y a pas d'époque régulière de migration pour les cygnes. C'est surtout la rigueur de la température qui les amène dans nos contrées, ils voyagent de jour et de nuit.

Chasse. — On ne chasse pas le cygne comme on chasse le canard. C'est une rencontre de hasard. Ceux que j'ai rencontrés volaient assez bas et très vite et côtoyaient le bord du flot. Cette espèce est assez farouche, pourtant le cas n'est pas rare de constater des cygnes passant à portée de fusil et ne s'écartant guère pour une embarcation ou un chasseur, surtout par temps de brume. Le cygne vole très vite. Plomb n°s 1 et 0.

Remarques particulières. — Chair comestible, surtout celle des jeunes, sans pouvoir être pourtant considérée comme fine.

Le Cygne à bec tuberculeux.

(*Cygnus mansuetus* ou *olor*)

Cygne muet. Olor de *olos : entièrement,* sous entendu blanc.

Cette espèce un peu plus petite que la précédente, 1 m. 45 à 1 m. 55, ne s'en distingue que par le *bec qui est jaune-rougeâtre entièrement, avec la base noire et munie d'un tubercule*

charnu noir. C'est l'espèce qui a été domestiquée. Il arrive fréquemment que certains individus retournent à l'état sauvage. Ils sont alors plus faciles à approcher que les représentants de l'espèce précédente.

Le Cygne de Bewick.

(*Cygnus minor*)

Noms populaires. — Néant.

Taille. — 1 m. 20 à 1 m. 30.

Habitat. — Surtout maritime; les baies et les lacs voisins de la mer. Il hiverne sur les côtes de l'Angleterre et aux îles Hébrides. Il est originaire de Sibérie et d'Islande.

Description :

Bec : *noir jusque et y compris les narines,* jaune à la base, ce qui le distingue du cygne sauvage dont les narines sont comprises dans la teinte jaune. Pas de tubercule à la base, mais un léger renflement. Bec *lamellé.*

Yeux : iris brun noir.

Tête, Cou : quelquefois un peu jaunâtre chez le mâle.

Dos, Ailes, Ventre, Queue : blancs.

Pattes : noires.

Doigts : noirs, palmés, *pouce légèrement membraneux.*

Nourriture. — Animale et végétale.

Nidification. — Pond 5 à 10 œufs dans un nid situé aux embouchures des fleuves et sur les côtes des îles de l'Océan Arctique.

Migrations. — Irrégulières et déterminées par la rigueur de la température.

Chasse. — Cette espèce est plus fréquemment rencontrée que les précédentes. Elle est aussi très farouche. Plomb nos 1 et 0.

Remarques particulières. — Son nom lui vient non d'un naturaliste, mais d'un graveur anglais célèbre par ses œuvres ornithologiques. On le capture parfois dans les fleurons (1).



Fig. 94. — Le cygne de Bewick. Le pouce a perdu de son importance et se distingue à peine chez les oiseaux marcheurs, quoique palmipèdes de toute cette Division.

(1) Ce sont des filets tendus verticalement au bord du flot et dans lesquels les oiseaux se font prendre la nuit alors qu'ils voyagent en longeant ce flot.

LES OIES

Oie des moissons.

(*Anser arvensis*)

Noms populaires. — Oison sauvage.

Taille. — 0 m. 85 ; la femelle plus petite.

Habitat. — Europe, Asie, Nord-Ouest de l'Afrique.

Description :

Bec : jaune orangé, noir à la base et à l'extrémité, *lamellé*.
Yeux : iris brun.
Tête : brun cendré.
Cou : brun cendré.
Dos : brun cendré avec quelques plumes bordées de blanc.
Ailes : gris cendré bordées de blanc, rémiges noir-brun.
Ventre : blanc vers le bas, gris-clair à la poitrine.
Queue : noirâtre, terminée de blanc.
Pattes : rouge-orange.
Doigts : palmés, membranes rouge-orange, *pouce légèrement membraneux*.

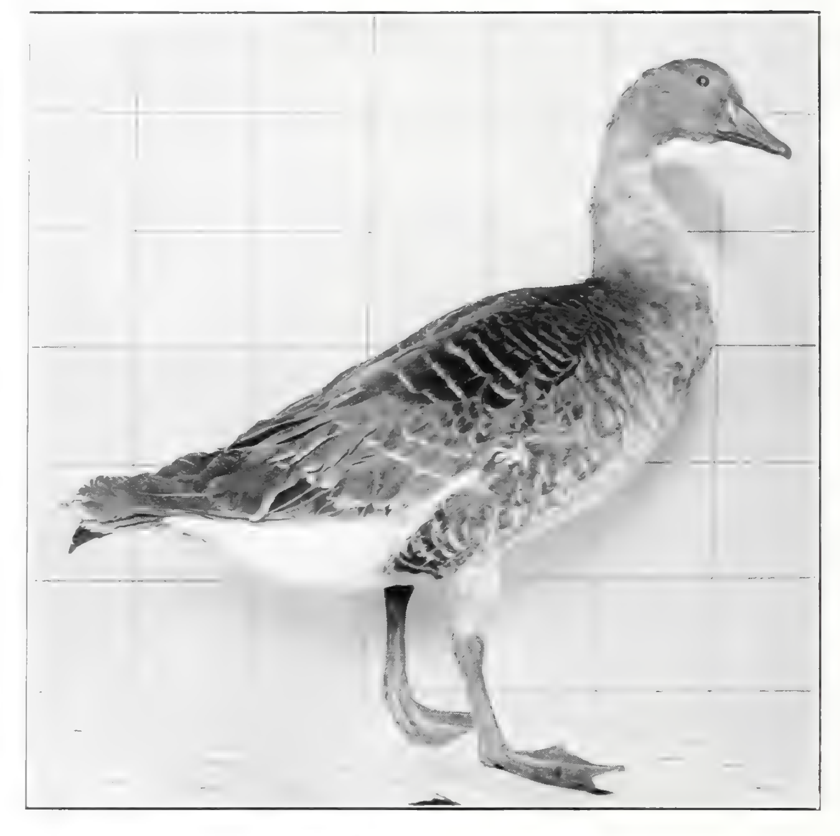


Fig. 95 — L'oie des moissons.

Nourriture. — Broute aussi bien dans les champs ensemencés que dans les herbages marins.

Nidification. — Pond 3 à 5 œufs d'un blanc-jaunâtre, dans le Nord.

Migrations. — Les oies sont les premiers des oiseaux migrateurs qui sillonnent notre ciel. On les voit passer dès novembre. Elles volent suivant une formation en triangle, toujours à une grande hauteur, en poussant des cris, aussi bien le jour que la nuit.

Chasse. — Il est inutile de chercher à approcher les oies en *temps ordinaire*. On les surprend quelquefois à la hutte ou au gabion, mais elles y viennent mal et rarement. Le vêtement américain de jonc peut cependant rendre des services. Par *temps de brouillard*, l'oie semble perdre plus que les autres migrateurs le sens de l'orientation et le hasard peut la faire passer à portée, car elle vole bas. Par *temps très froid*, les bandes se disloquent, chaque individu se préoccupant surtout de sa nourriture. On les rencontre alors isolées, surtout à l'embouchure des fleuves ou des rivières. Souffrant beaucoup du froid sec aux pattes, elles se tiennent en mer ou se laissent aller aux courants d'entrée et de sortie à l'embouchure des baies. On peut alors

assez facilement les approcher. Les oies quand elles « pâturent » en troupes ont généralement des sentinelles qui veillent sur le troupeau et qui poussent constamment une sorte de gloussement impliquant la confiance. Quand le jacassement s'arrête, la troupe s'enlève. Toutes ces précautions jointes au témoignage historique de l'acuité de leurs sens, ouïe et vue, sont bien faites pour désespérer le chasseur. L'oie blessée plonge assez souvent. Le plomb qui convient est le 2 ou le 1. On raconte qu'en Laponie le bâton suffit!

Remarques particulières. — La chair des oies sauvages est de beaucoup inférieure comme qualité à celle des oies domestiques.



FIG. 96. — L'OIE CENDRÉE, de forme plus lourde, de taille un peu plus petite que l'oie des moissons.

L'Oie cendrée.

(*Anser cinereus*)

L'oie cendrée ne diffère de la précédente que :

Par une taille un peu plus petite, 0 m. 80;

Un bec jaune orangé *avec la pointe blanchâtre;*

Une coloration générale plus cendrée que brune.

Ce serait l'ancêtre direct de nos oies domestiques. Elle passe souvent la nuit aux champs et se tient en mer le jour. Elle pond 5 à 10 œufs, niche par le 53° de latitude nord.

L'Oie rieuse ou à front blanc.

(*Anser Albifrons*)

L'oie à front blanc est caractérisée par une *plaque de plumes blanches autour du bec qui atteint le niveau des yeux.* Elle est encore plus petite que



FIG. 97. — L'OIE RIEUSE OU A FRONT BLANC. Cet oiseau porte une bande noire assez accentuée sur le ventre.

l'oie cendrée : 0,75 environ. Pattes jaune-orangé. L'épithète de *rieuse* vient de ce que son cri ressemble au rire humain. Mais il ne faut jamais attacher beaucoup d'importance à ces dénominations souvent très approximatives. Le malheur en tout cela reste que les auteurs par respect pour leurs devanciers et par pitié pour les lecteurs, suivent les errements et les consacrent, malgré eux croyez-le bien! La chair de cette espèce serait agréable. Le Dr Quinet dit que lorsque ces oies sont tirées, elles se laissent tomber de quelques mètres et reprennent leur vol. On observe cette ruse et cette défense chez plusieurs oiseaux : le fou de Bassan, la mouette rieuse, etc., etc.

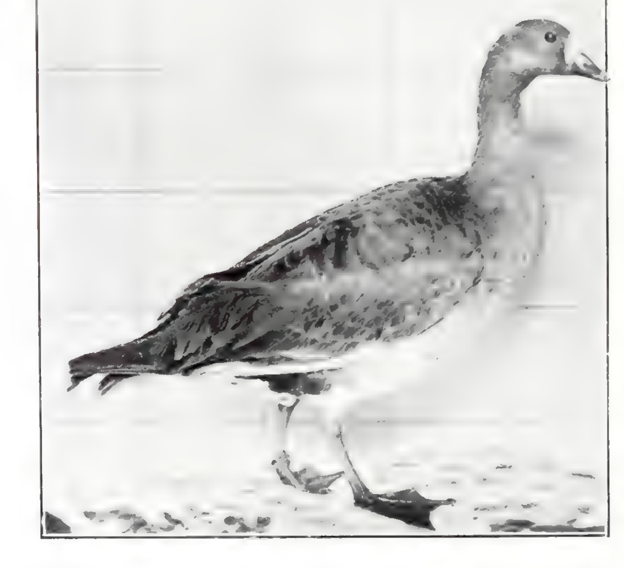


Fig. 98. — L'oie naine serait une simple variété de *l'oie à front blanc.*

L'Oie naine.

(*Anser Erythropus*)

Très rare, elle est à rapprocher de l'oie à front blanc, car elle a comme elle le bandeau frontal blanc autour du bec. Les pieds sont livides au lieu d'être jaune orangé. Enfin la taille est plus petite de .0,20 centimètres environ. (0 m. 55 environ.)

On a signalé des passages en Eure-et-Loir et en Saône-et-Loire.

Temminck voulait la considérer comme une oie à front blanc jeune. C'est la similitude entre les deux espèces qui nous a fait les rapprocher, malgré la différence de taille.

L'Oie d'Égypte.

(*Chemalopes œgyptiaca - Alopochen œgyptiacus*)

Noms populaires. — Néant, rare.

Taille. — 0 m. 65 à 0 m. 70.

Habitat. — Afrique méridionale. Bords du Nil.

Description :

Bec : brunâtre.

Yeux : iris rouge-orange.

Tête : blanc brunâtre, le front et le tour des yeux bruns, en forme de tache.

Cou : roux clair.

Dos : brun-clair rayé de noir.

Ailes : blanches avec un miroir noir, rémiges noires à l'extrémité.

Ventre : blanchâtre avec une *large tache fauve vif sur la poitrine.*

Queue : noire et brune.

Pattes : rougeâtres, assez hautes.

Doigts : rougeâtres, palmés, pouce légèrement membraneux.

Nourriture. — Comme les précédentes.

Nidification. — Pond 3 à 6 œufs verdâtres.

Migrations. — Cette espèce n'opère pas de migrations régulières dans nos contrées. Elle n'est pas signalée



Fig. 99. — L'oie d'Égypte. Caractérisée par sa tache pectorale roux-vif, son cercle roux autour des yeux et ses ailes blanches et noires.

dans la faune de la baie de Somme. Pourtant on cite deux captures en 1862, en *Seine-Inférieure*; deux captures en 1868, à *Fervaques* (Calvados); deux captures en 1906 sur les bancs de la Basse-Seine entre la Rivière St-Sauveur (Calvados) et Ficquefleur (Eure). M. Ternier qui rapporte le fait estime, que bien qu'il n'en ait jamais vu en chassant, l'*oie d'Egypte* est comme beaucoup d'oiseaux tenue comme rare parce que les captures passent inaperçues ou inappréciées des chasseurs professionnels qui les vendent pour la cuisine.

Chasse. — La chasse de l'*oie d'Egypte* ne donne lieu à aucune remarque, mais comme ces oiseaux voyagent souvent par couples, si vous en tuez une, restez caché, et l'autre reviendra souvent passer à portée.

Remarques particulières. — Retient l'attention par sa tache sur la poitrine.

Signalée encore en Saône-et-Loire, en Eure-et-Loir et dans l'Allier. Cette oie est d'une espèce mi-terrienne, mi-aquatique, ce qui explique sa présence presqu'aussi fréquente dans les terres que sur les côtes.

Assez répandue dans les collections vivantes d'amateurs elle peut faire croire à une migration quand il ne s'agit que d'une évasion.

L'Oie à bec court.

(*Anser brachyrynchus*)

Cette oie est souvent confondue avec l'oie cendrée, mais elle est plus petite (0 m. 65). Son bec est plus court, noir avec un peu de jaune à la pointe. Elle est très rare. Les pattes sont rouges et elle a une bande transversale rose au bec, ce qui achève de la différencier de l'oie à front blanc.

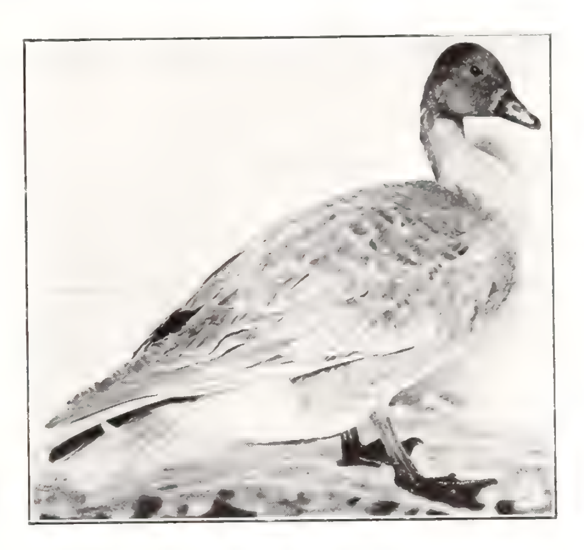


Fig. 100. — L'oie a bec court, souvent confondue avec l'*oie des moissons*.

LES BERNACHES

La Bernache nonette.

(*Bernicla Leucopsis*)

Noms populaires. — Etymologie : Ouette, religieuse, jausselle en Poitou. Le nom de cet oiseau essentiellement marin viendrait de la croyance ancienne qui voulait les faire naitre d'un coquillage, la *bernicle*.

Taille. — 0 m. 65, quoique les variations de taille soient assez fréquentes et importantes.

Habitat. — Les environs du Pôle.

Description :

Bec : noir, plus court que celui des oies, *lamellé*.
Yeux : iris noir.
Tête : noire au sommet, mais les joues, le front, la gorge blancs.
Cou : noir jusqu'à la poitrine suivant une ligne régulière.
Dos : gris cendré.
Ailes : couvertures grises, les grandes rémiges noires.
Ventre : blanc sale.
Queue : foncée au dessus, blanche en dessous.

PATTES : noires, hautes.
DOIGTS : palmés, noirs, *pouce légèrement membraneux.*
FEMELLES : sont plus petites.
JEUNES : sont de couleur plus foncée aux parties claires chez l'adulte.

Nourriture. — Plante des marais, graines, larves aquatiques.

Nidification. — Pond 5 ou 6 œufs blanc-jaunâtre, surtout au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble, donc très au nord. (Voir carte, page 34.)

Migrations. — Arrivent du Nord dès octobre parfois, mais *par le froid.*



FIG. 101. — LA BERNACHE NONETTE.

Chasse. — Les bernaches sont très sauvages surtout lorsqu'elles sont en bandes. Isolées on a plus de chance de les approcher. Elles sont très dures à tuer et le plomb 1 ou 0 convient surtout en tenant compte de la distance à laquelle on est obligé de tirer. Les bernaches sont plus abondantes sur les côtes de l'Océan que sur celles de la Manche. On les rencontre en mer surtout, car elles ont beaucoup plus les mœurs des canards que des oies. Comme les oies, elles placent des sentinelles quand elles pâturent en groupes. Leur vol est rapide et sibilant comme celui des canards sauvages. Elles ne prennent la formation en triangle que lorsqu'elles ont à lutter contre le vent. Leur cri ressemble un peu au jappement d'un petit chien. Les difficultés de la chasse en font une pièce de valeur.

D'après BUFFON il serait nécessaire que les vents du Nord soufflent constamment pendant douze à quinze jours pour que les bernaches nous arrivent. — Semblent devenir de plus en plus rares.

Remarques particulières. — Chair de valeur discutée, bonne pour les uns, coriace, trop grasse et désagréable pour les autres.

La Bernache Cravant.

(*Bernicla Branta*)

Noms populaires. — Ouette, religieuse, mangeuse de varech. Le nom de *cravant* viendrait de l'allemand *grau-ent,* canard brun.

Taille. — 0 m. 60. de la taille d'un gros canard.

Habitat. — Le Pôle jusqu'au 70° de latitude nord, le Spitzberg, la baie d'Hudson. Hiverne sur les côtes de la Baltique et sur les nôtres, par les hivers rigoureux.

Description :

BEC : petit, court, noir, *lamellé.*
YEUX : iris noir.
TÊTE : noire.

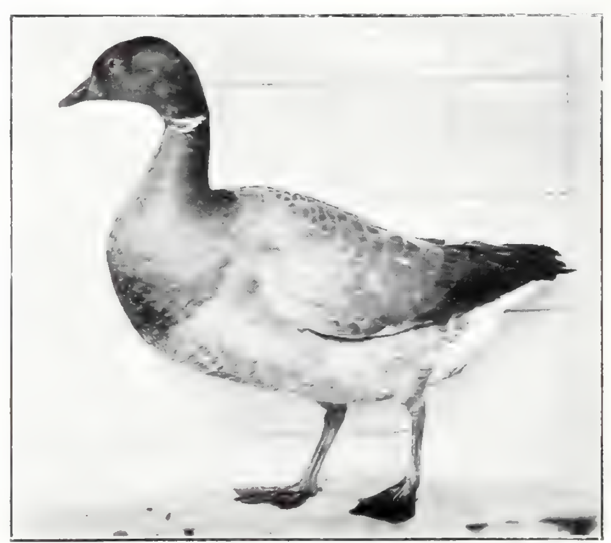


FIG. 102. — LA BERNACHE CRAVANT. La cravate blanche n'existe que chez les adultes mâle et femelle.

Cou : long, mince, brun-noir, *coupé par une bande blanche en cravate.*
Dos : gris-brun.
Ailes : brunes et noires, tachetées de blanc.
Ventre : gris foncé marqué de noir vers le bas.
Queue : brune dessus, blanche dessous.
Pattes : hautes, noires.
Doigts : noirs, palmés, *pouce légèrement membraneux.*
Femelle : est plus petite.
Jeunes : n'ont pas la cravate blanche.

Nourriture. — Plantes marines, graines et vers.

Nidification. — Pond 4 à 5 œufs d'un blanc crème, toujours au voisinage de la mer.

Migrations. — Comme la bernache nonette, mais se montre plus fréquemment qu'elle.

Chasse. — Est un peu moins farouche que la nonette, surtout quand elle est isolée. Dure à tuer.

Remarques particulières. — Serait un gibier apprécié dans les Iles Britanniques. S'apprivoise très facilement. Plus commune que la précédente.

« La chair passe pour un mets que les hommes pieux peuvent manger en carême sans scrupule. » (Sonnini.)

La Bernache à cou roux.

(Branta ruficolis)

Noms populaires. — Néant, parce que très rare.

Taille. — 0 m. 55.

Habitat. — Nord-ouest de l'Asie, elle se reproduit.

Description :



Fig. 103. — La bernache a cou roux.

Bec : brun, lamellé, long de 25 millim.
Yeux : iris brun clair avec une tache blanche devant l'œil.
Tête : noire avec des taches blanches près du bec et derrière les yeux.
Cou : *roux vif* devant, noir derrière avec un mince collier blanc à la base.
Dos : noir.
Ailes : noires à lignes blanches étagées.
Ventre : noir en haut, blanc vers le bas.
Queue : blanche.
Pattes : noires.
Doigts : palmés, *pouce légèrement membraneux.*

Est excessivement rare, en France. On en signale deux ou trois captures en Normandie et à la suite de froids très rigoureux.

LES CANARDS

Le Tadorne.

(*Tadorna Belonii*)

Noms populaires. — Etymologie : Ringand en picard. Canard hollandais, herclan. Tadorne viendrait de *tarda*, pesant. *Belonii* de l'ornithologiste BELON, naturaliste et médecin français, né près du Mans (Sarthe) (1517-1564).

Taille. — 0 m. 60 pour le mâle ; la femelle est plus petite, 0 m. 50.

Habitat. — Jusqu'au 70° de latitude nord. Chine, Japon, Sibérie, Asie.

Description :

BEC : *relevé*, rouge-corail, avec une protubérance de même couleur *en été*.

YEUX : iris brun.

TÊTE : vert très foncé.

COU : vert très foncé en haut, ou noir brun, blanc à la base.

DOS : roux vif dans le haut, le milieu blanc, noir aux épaules.

AILES : blanches aux couvertures, miroir vert, rémiges noires.

VENTRE : blanc aux flancs, noir-brun au milieu, brun à la poitrine, en collier.

QUEUE : dessus blanc, extrémité noire, dessous roux pâle.

PATTES : couleur lie de vin.

DOIGTS : de même couleur, palmés, *pouce légèrement membraneux*.

FEMELLE : a la tête *noire tachetée de blanc*, des couleurs plus ternes et pas de protubérance au bec.

JEUNES : ont la tête aussi tachetée de blanc sur un fond brun, les plumes noires des épaules du mâle adulte sont grisâtres et l'écharpe rousse de la poitrine est étroite, variée de noir. Sont adultes à deux ans.

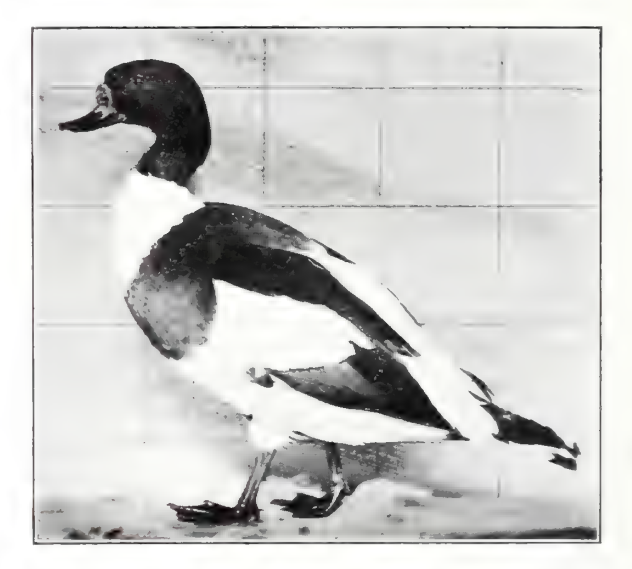


FIG. 104. — CANARD TADORNE (*mâle*) EN NOCES, avec le tubercule à la base du bec.

Nourriture. — Coquillages, petits poissons, insectes, frai, plantes marines.

Nidification. — Niche dans les dunes, parfois dans les trous de lapin et pond 6 à 12 œufs d'un blanc crème.

Migrations. — Apparaît surtout l'hiver par les grands froids, et par couple, dont l'union est constante.

Chasse. — Le tadorne est un canard de mer que l'on tue surtout aux embouchures. Il vient peu à la hutte. Plomb n° 5 ou 3. N'est pas très farouche quand il n'a pas été tiré. Voyage par couple, jamais en bande. Se chasse au badinage avec un chien *roux*, comme les *milouins*.

Remarques particulières. — Chair peu agréable à cause de la nourriture exclusivement marine de cet oiseau, mais mangeable cependant. S'apprivoise facilement. Le bec qui est rouge corail pâlit après la mort jusqu'au rose chair pâle.

Le nid du tadorne est toujours dans un trou, donc caché, ce qui est une règle générale chez les oiseaux dont la femelle a de riches couleurs, comme le mâle. La femelle ne peut alors compter sur la confusion de son plumage avec le milieu environnant et préserver ainsi, autant que possible, l'espèce.

Les tadornes choisissent volontiers les terriers de lapins et parmi ceux-ci ceux qui sont peu profonds et orientés vers le midi. Les œufs sont déposés sur le sable nu et garnis du duvet dont la femelle se dépouille. Pendant les trente jours de l'incubation, le mâle reste sur la dune aux abords du nid et quand matin et soir la femelle va chercher sa nourriture, le mâle la remplace.

La couvée est menée à la mer, à marée haute, le lendemain de son éclosion. Si la famille est découverte, le père et la mère s'envolent, dit Baillon, celle-ci affecte de culbuter et de tomber à cent pas; elle se traine sur le ventre en frappant la terre de ses ailes et détourne ainsi l'attention du chasseur. Le tadorne se croiserait parfois avec le colvert pour donner quelques canards bariolés.

A *Sylt* et dans les autres îles du *Slesvig*, dit le Dr BREHM, on construit des nids artificiels pour les tadornes dans les dunes. Chaque femelle pond 7 à 12 œufs, mais si on les lui enlève, elle peut pondre jusque 20 à 30 œufs. Les œufs et le duvet sont une ressource précieuse pour les habitants. Nous avons déjà signalé le même fait pour l'*eider*.

Le Colvert.

(*Anas Boschas*)

Noms populaires. — Etymologie : Canard sauvage. Malard (pour le mâle). Cane ou bourre, ainette (pour la femelle). Halbrans (pour les jeunes). *Boscas* ou *boschas* voudrait dire vorace (?).

Taille. — 0 m. 50 à 0 m. 55.

Habitat. — Disséminé sur presque tout le globe. Sédentaire dans la zone tempérée du Nord, mais en petit nombre. Comme il préfère les zones froides, il est migrateur pour nos régions. Il va hiverner jusque dans le Midi, l'Afrique, etc., c'est dire qu'on le trouve un peu partout.



FIG. 105. — LE CANARD COLVERT (*mâle*).

FIG. 106. — LE CANARD COLVERT (*femelle*). Son plumage sert de modèle aux canes des autres espèces.

Description :

BEC : vert-jaunâtre.
YEUX : bruns.
TÊTE : vert luisant à reflets métalliques.
COU : idem. avec un collier blanc à la base.
DOS : brun-grisâtre strié de noir, surtout vers le bas.
AILES : brun cendré avec un miroir violet bordé de blanc.
VENTRE : marron foncé à la poitrine, brun-gris pâle à l'abdomen.

QUEUE : noir-vert au-dessus avec des plumes retroussées chez le mâle.
PATTES : rouge-orangé.
DOIGTS : trois doigts palmés de même couleur que les pattes et un *pouce légèrement membraneux.*
FEMELLE : diffère complètement du mâle. Le bec est plus foncé et elle est uniformément d'une teinte roussâtre grivelée de brun. La queue n'a pas de plumes en crochet. Les ailes comportent un miroir semblable à celui du mâle, violet-bleu.
JEUNES : ressemblent à la femelle avec prédominance du gris sur le brun comme teinte générale. Ils sont adultes à 6 mois. On les nomme *halbrans*, de l'allemand *halber-ente* : demi-canard.

Nourriture. — Végétale et animale. Mange surtout la nuit.

Nidification. — Pond à terre, dans les marais, ou même sur des arbres, des têtards de saule, au bord de l'eau, 8 à 12 œufs d'un blanc verdâtre.

Migrations. — Très variables et fortement influencées par la température. On peut les voir apparaître dès le 15 octobre en petites bandes qui deviennent plus nombreuses à mesure que la saison s'avance, en novembre et décembre. Ils reviennent au repassage fin février, courant mars.

Chasse. — Le *colvert* est un des oiseaux les plus chassés et on peut dire qu'aucun gibier n'a accumulé contre lui plus de ruses... C'est qu'il joint à des qualités culinaires indiscutées une exceptionnelle sauvagerie que l'homme, du reste, se plaît à entretenir. On pourrait écrire un volume sur la chasse au canard. Nous nous contenterons de passer en revue, sommairement, les différents genres de chasse auxquels on peut se livrer sans avoir la prétention de tout dire et de ne rien oublier.

Chasse devant soi à pied. — Si le temps tourne à la gelée et devient neigeux, le canard inquiet remue et se déplace. Si vous chassez au marais, vous le rencontrerez surtout le long des berges où l'eau court et ne gèle pas. C'est toujours l'eau que le canard cherche et c'est l'eau que vous devez cherchez. Pour chasser utilement devant soi, il faut connaître admirablement le terrain sur lequel on opère, savoir arriver jusqu'à l'endroit où doivent se trouver les canards sans se découvrir et en s'efforçant de les aborder à bon vent, c'est-à-dire avec le vent dans la figure. Si le ruisselet a une course sinueuse provoquant en de certaines places des *remous* légers, c'est là où vous avez le plus de chances de lever le palmipède. Son départ est brusque, le mâle pousse parfois quelques cris, la femelle, plus timide et plus apeurée, est plus silencieuse. Dans la grande majorité des cas le canard monte droit et rapidement à une certaine hauteur puis file selon l'horizontale. Le tir sur un oiseau qui s'élève est toujours difficile parce qu'il faut couvrir l'oiseau rapidement et tirer sans le voir. Il y a donc là un effort de la réflexion qui doit dominer le geste instinctif. Celui qui n'est pas sûr de se dominer peut attendre le changement de direction et tirer en plein ou en demi-travers, car ce changement de direction si le canard est parti d'assez près, s'opère quand le but est encore à portée utile. Les plombs n°s 5, 4 ou 3 me paraissent les plus convenables. L'aide d'un chien est précieuse pour : 1° faire lever le canard, et il faut ici un chien qui bourre sur un gibier qui ne se laisse pas arrêter ; 2° retrouver un canard blessé qui se défend admirablement à terre comme dans l'eau ; 3° rapporter un canard tombé dans les endroits inaccessibles ou impraticables ainsi qu'il s'en rencontre tant dans les marais, les baies, etc. L'*épagneul* de rapport sûr et d'excellent rappel peut rendre tous ces services s'il est habitué à ce genre de chasse. Le *barbet,* le *cocker* présentent des qualités de race qui trouveront ici d'utiles applications.

Chasse devant soi, en barque. — Voici une autre façon de chasser le canard qui exige une embarcation. Sera-t-elle à voile? sera-t-elle mûe par un moteur? Il n'est pas douteux que les oiseaux se méfient moins d'une barque qui glisse doucement et silencieusement sur les flots. Leur vie aquatique les a habitués à la vue des voiles et c'est bien plus la vision de leur ennemi, l'homme, que la vision des choses qui les effraye, d'où cette recommandation de première importance pour le chasseur de toujours *se dissimuler,* de ne faire *aucun mouvement* dans le travail d'approche du gibier. Mais la barque à voile a, pour compenser son silence, de graves inconvénients : elle ne permet pas d'aller où on veut et quand on veut, ce qui est, en chasse, une

condition primordiale. Les vents sont nuls ou contraires, ou insuffisants pour lutter contre les courants de flux ou de reflux si violents aux embouchures des rivières. Le canot automobile, par contre, vous permet d'aller droit au gibier, de l'aborder dans une direction favorable et de poursuivre les blessés contre vents et marées. Mais rien ici bas n'est absolument bon et parfait et il n'est pas contestable que le bruit de l'hélice qui se propage si facilement et si loin dans l'élément liquide, que la fumée qui sort toujours plus ou moins de l'échappement sont des inconvénients très sérieux.

La chasse en barque où chasseur et oiseau sont à découvert, exige des tirs à longue portée et le canot automobile muni d'une canardière-canon est la représentation assez complète des conditions dans lesquelles cette chasse doit se pratiquer. Sans aller jusqu'à la réalisation de ce coûteux outillage critiquable au point de vue sportif, on peut dire que si un bon calibre 12 avec des cartouches bien faites rend toujours d'excellents services, une canardière calibre 8 est nécessaire. Pour les bandes nombreuses, une canardière calibre 4 mais alors montée à pivot est très indiquée. Naturellement on ne peut songer aux armes à bascule et les fermetures à glissière, type fusil Gras, sont les seules à conseiller pour ce dernier calibre.

Que donne la chasse en canot? Des résultats beaucoup moins brillants que le vulgaire ne l'imagine. Chasser le canard à découvert est, dans l'immense majorité des cas, une besogne ingrate. Le canard « sauvage » est très sauvage et il ne se laisse approcher que quand le *manque de nourriture,* le *froid vif* paralysent en partie ses réactions. Un canard qui n'a pas souffert ou ne souffre pas de ces deux maux se met à l'essor hors de portée des fusils de chasse et la canardière elle-même est souvent en défaut.

Le *punt,* que nous avons décrit dans la première partie de cet ouvrage, permet de restreindre au minimum la visibilité du chasseur et de poursuivre le canard dans les hauts fonds où il aime barboter. Il réalise deux conditions que ne saurait remplir le canot automobile de chasse. Ce dernier n'est donc considéré comme un redoutable engin de destruction que par ceux qui ne l'ont pas expérimenté. Ils ignorent que le canard à l'embouchure des baies aime à se tenir dans la houle qui enlève au tir toute justesse. Ils oublient que si les temps *très froids seuls* permettent d'approcher le canard à portée de fusil, le chasseur dans une embarcation, très chaudement vêtu, donc gêné dans ses mouvements, et paralysé lui aussi par le froid ne constitue plus qu'un ennemi assez inoffensif et qui doit attendre de la rencontre d'une bande *compacte* l'espoir de tirer un coup de fusil fructueux. On tuera toujours beaucoup moins de canards en canot automobile qu'à la hutte.

Chasse à la passée. — C'est le troisième et dernier genre de chasse *à découvert.* Les bons chasseurs qui sont toujours doublés d'un bon observateur ont remarqué que le gibier qui arrive dans un pays y contracte très vite des habitudes presqu'immuables aussitôt qu'elles sont prises. Si on observe le canard du bord de la mer, on remarque que la route qu'il suit le soir pour venir de la mer chercher sa nourriture dans les marais est sensiblement la même chaque jour et chaque année et qu'inversement le matin quand il retourne à la mer retrouver la quiétude, c'est encore la même voie qu'il suit. Le canard des étangs qui se rend au gagnage dans les endroits voisins donne lieu aux mêmes constatations. Il en résulte que l'homme devait nécessairement guetter ce passage, et se trouver, fusil en mains, sur le chemin de la « passée ».

La *chasse à la passée* est assez difficile. Elle se pratique à l'aurore ou au crépuscule, dans une demi-obscurité et sur des oiseaux volant très vite et arrivant sur vous à l'improviste. Par les temps clairs avec ciel découvert et sans vent, la passée a généralement lieu trop haut. Par ciel bas, avec gros temps, la passée est basse. Il est assez inutile de tirer les oiseaux qui viennent sur vous, c'est d'ailleurs difficile comme visée quand il s'agit de tirer très en avant de l'oiseau et le plomb pénètre mal dans les plumes et le duvet. Il faut laisser passer l'oiseau et « tirer en cul », à rebrousse-plumes. Pour retrouver les oiseaux blessés dans l'ombre, l'aide d'un bon chien est nécessaire. Quoique les oiseaux passent en boulet de canon et ne dévient guère de leur route, il est toujours préférable de se cacher soit derrière un obstacle naturel, boqueteau, arbre, crête, etc., soit dans ou derrière un obstacle artificiel, paillasson, comme dans la battue de perdreaux, canot, etc., et choisir un sol de couleur sombre.

Chasse à l'affût couvert. — La chasse à l'affût est la chasse la plus productive. Elle exige

évidemment une installation préétablie et condamne le chasseur à l'immobilité. On chasse à l'affût de jour avec un *hutteau,* la nuit dans un *gabion* ou une hutte. De ce fait qu'on ne va plus au gibier, il faut nécessairement que le gibier vienne à vous, d'où obligation d'utiliser des *appelants.* Nous avons décrit tout cela dans la PREMIERE PARTIE à laquelle le lecteur voudra bien se reporter.

Remarques particulières. — Le colvert est la souche de tous nos canards domestiques. Non content de cela il se croise avec d'autres espèces, le *pilet* par exemple. Il en résulte que le chasseur pourra se trouver en face de types qui ne répondront à aucune des descriptions de cet ouvrage et qui sont des *métis.* Certains de ces métis sont blancs ou bariolés de blanc. C'est là un des nombreux exemples d'abatardissement chez les métis. On les nomme *canards hollandais.* Comme en Hollande les canards sauvages sont nombreux et qu'ils peuvent s'accoupler avec les femelles domestiques, nombreuses elles aussi, le nom de *canard hollandais* peut se défendre, étant bien entendu qu'il ne s'agit pas d'une espèce particulière, mais d'un croisement soit entre sauvages d'espèces différentes, soit entre sauvages et domestiques plus ou moins orthodoxes quant au plumage.

La chair du canard sauvage est assez généralement connue et appréciée pour qu'il soit inutile de faire son éloge. Pourtant on peut trouver certains individus beaucoup moins agréables que d'autres et ceci doit tenir à des questions de nourriture, à un séjour trop prolongé au bord de la mer.

En juin et juillet, les canards muent en même temps de toutes les grandes plumes de l'aile et sont pendant deux à quatre semaines incapables de voler. (Les *halbrans* ou jeunes canards volent à trois mois.) Cette mue s'opère très rapidement en quelques jours après la pariade chez les mâles, après la nichée chez la femelle et serait dûe à l'épuisement organique qui suit la période de reproduction. Les oies seraient victimes du même phénomène.

MM. Ternier et Masse dans leur excellent ouvrage : *Les Canards sauvages et leurs Congénères,* ont signalé deux variétés de *colvert* dont les chasseurs des bords de la mer ont fréquemment l'occasion de constater les différences ; il y a : le *gros colvert* et un *colvert de mer,* plus petit, à la silhouette moins empâtée avec les pieds moins rouges que chez le précédent, plutôt jaunâtres avec les palmures noires, que le froid surtout nous amène vers la Noel, alors que les *gros colverts* alimentent surtout le passage de la Toussaint. Ces derniers sont généralement de chair plus délicate que celle des colverts de mer. Variétés et métis sont à prévoir répétons-le, chez une espèce aussi répandue et aussi prolifique avec dans son genre des voisins nombreux et proches.

Le Pilet.

(*Dafila acuta*)

Noms populaires. — Etymologie : Penard, en picard ; pointard ; canard-faisan ; queue fourchue ; pailles en cul. *Pilet* vient du latin pilum : javelot, par allusion à la forme de la queue de cet oiseau.

Taille. — Avec la queue, mâle, 0 m. 66 ; femelle, 0 m. 45 (retirer 0 m. 15 pour la queue).

Habitat. — Europe, Asie, Amérique, dans le Nord.

Description :

Bec : mince, noir bleuâtre, *lamellé.*
Yeux : iris brun.
Tête : brune.
Cou : long, noir au-dessus, gris sur les côtés et devant.
Dos : finement rayé de noir et de gris.
Ailes : grisâtres, avec un miroir vert bordé de roux et de blanc.
Ventre : blanc, légèrement brunâtre vers le bas.
Queue : gris cendré sur les côtés avec *deux longues plumes médianes* de douze cent. environ.

PATTES : noir roussâtre.
DOIGTS : trois doigts palmés et un *pouce légèrement membraneux*.
FEMELLE : ressemble à celle du colvert, elle a aussi le cou allongé, pas de filets à la queue et ses pattes sont noir-roux au lieu d'être orange comme celles de la femelle du colvert. Pas de miroir.

Nourriture. — Recherche les hauts fonds où il se nourrit de végétaux et d'insectes aquatiques.

Nidification. — Pond 8 à 10 œufs blanc-roussâtre dans les joncs ou les roseaux.

Migrations. — Passent au printemps et à l'automne.

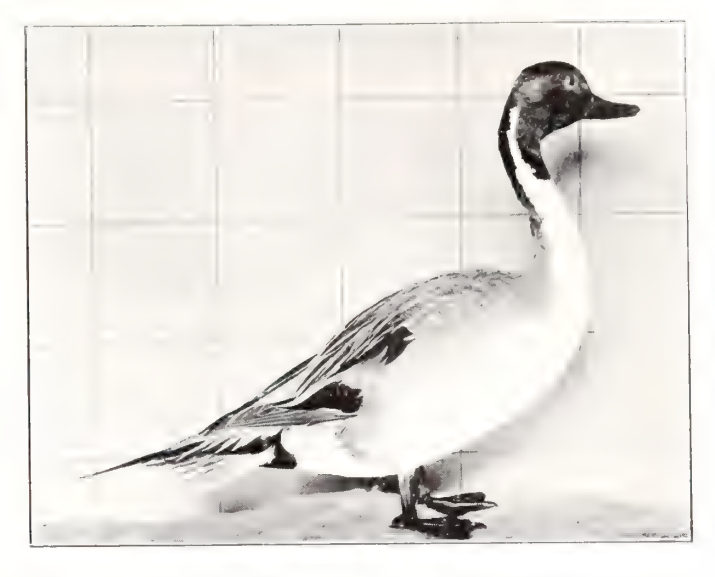


FIG. 107. — LE CANARD PILET (*mâle*). La femelle a la livrée de la cane colvert (FIG. 106), mais la *longueur du cou*, unique dans le genre canard, suffira à la diagnose.

Chasse. — Le pilet comme ses formes élancées le font prévoir est un plongeur émérite. Il nage, comme les grèbes, presqu'immergé et il est de ce fait assez difficile à distinguer sur l'eau. Blessé, il plonge et se maintient sous l'eau très longtemps ne laissant sortir que la pointe du bec pour respirer. Quand il fait très froid, on les trouve dans les petits cours d'eau. Il est moins sauvage que le colvert. Ce canard est très irrégulier dans ses passages et il arrive qu'une migration de retour donne plus que le passage d'aller. Le contraire d'ailleurs s'observe tout aussi bien. Plomb, 4 ou 5. S'enlève presque perpendiculairement.

Remarques particulières. — Le pilet s'accouple fréquemment avec le colvert d'où des hybrides qui défient toute description. C'est un hybride que la variété connue sous le nom de *pilet agacé* (pie-agache en patois) et qui présente des teintes foncées et claires assez nettement tranchées. La chair des pilets est très appréciée et délicieuse.

Le Chipeau.

(*Chaulelasmus strepera*)

Noms populaires. — Tierce, en picard. Ridenne. Roussot, en Vendée. *Strepera* vient de *strepitus*, son fort, violent, et fait allusion au cri de ce canard qui serait plus sonore que celui du colvert (??).

Taille. — Comme le colvert, 0 m. 55.

Habitat. — Europe, Asie, Amérique jusqu'au 66° de latitude nord. Plutôt dans les marais qu'au bord de la mer.

Description :

BEC : noir, aplati, *lamellé*.
YEUX : brun clair.
TÊTE : roux foncé tachetée de noir et de blanc, côtés gris et brun.
COU : blanc roussâtre avec des mouchetures brunes.
DOS : le haut noir et gris, le bas gris et brun sur fond noir.
AILES : brun-cendré rayées de trois bandes, rousse, noire et blanche.
VENTRE : blanc-jaunâtre, gris et noir à la poitrine avec des mouchetures blanches en forme de croissants et caractéristiques.
QUEUE : noire au-dessus, grise à l'extrémité.

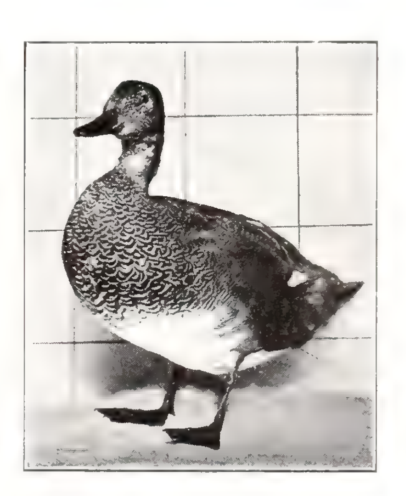


FIG. 108. — LE CANARD CHIPEAU (*mâle*). On voit sur cette photographie les deux traits caractéristiques de l'espèce : les *mouchetures en forme de croissant* sur la poitrine, le *miroir blanc* sur l'aile — que femelle et jeune présentent également.

PATTES : minces, rouge-orange.
DOIGTS : trois doigts palmés rouge-orange *avec les palmures noires, pouce légèrement membraneux.*
FEMELLE : ressemble à la femelle du colvert en plus foncé, mais a une tache blanche sur l'aile au lieu du miroir violet de cette dernière.
JEUNES : comme la femelle.

Nourriture. — Omnivore, comme le canard *colvert* dont il se rapproche d'ailleurs beaucoup en tous points.

Nidification. — Pond dans les herbes, buissons ou roseaux, huit à douze œufs d'un gris-verdâtre. Niche en Angleterre.

Migrations. — Nous arrive en novembre et repasse en février.

Chasse. — C'est un migrateur assez rare. Se tue plus à la hutte qu'au cul levé. Se tient caché le jour et ne commence à voyager qu'au crépuscule. Comme il a le même cri et les mêmes mœurs que le *colvert* il vient bien aux appelants. Son vol est rapide. De bonnes cartouches de 4 ou de 3. Il plonge volontiers et se défend bien lorsqu'il est blessé.

Remarques particulières. — Chair succulente et très appréciée.

On ne confondra pas le *chipeau* qui a un miroir blanc sur l'aile avec les *fuliguliens* qui ont le même signe : *garrot, milouinan, morillon.* La présence chez ces derniers du pouce *largement* membraneux suffira à éviter toute confusion.

Le Souchet.

(*Spatula clypeata*)

Noms populaires. — Etymologie : Rouge de rivière. Rouget. Canard cuiller. Canard spatule. Louchard. *Souchet,* nom qui semble venir des herbes souchet (cypéracées) dans lesquelles ce canard aimerait à vivre. *Spatula* fait allusion à la forme du bec, mais *clypeata* de *clypeus,* bouclier reste inexpliqué.

Taille. — 0 m. 52.

Habitat. — Europe, Asie, Amérique. Surtout dans les eaux douces.



FIG. 109. — LE CANARD SOUCHET (*mâle*). La coloration bleu pastel de l'aile au-dessus de la ligne blanche se retrouve chez la femelle que son *large bec* permettra toujours d'identifier.

Description :

BEC : long, *élargi et aplati à la pointe* avec le crochet terminal comme surajouté, jaune chez les jeunes, noir chez l'adulte, *lamellé.*
YEUX : jaune-brun.
TÊTE : vert-noirâtre à reflets métalliques.
COU : idem.
DOS : brun-noirâtre.
AILES : blanches, bleu-pastel et noires aux grandes rémiges avec un miroir vert.
VENTRE : blanc à la poitrine, roux en dessous.
QUEUE : noir-verdâtre, avec des plumes blanches et brunes.
PATTES : jaune-orange.
DOIGTS : palmés avec membranes de même couleur orange, *pouce légèrement membraneux.*
FEMELLES : ressemblent à la cane sauvage, sauf la forme du bec et un peu de bleu aux ailes.
JEUNES : ressemblent aux femelles jusque vers octobre, à partir de cette époque leur plumage s'achemine pour les mâles vers le type parfait.

Nourriture. — Vermisseaux, petits insectes, petits crustacés qu'il barbote dans la boue des marais (le sujet représenté avait de petits crabes dans l'estomac). A une nourriture surtout animale.

Nidification. — Pond 5 à 12 œufs d'un roux pâle dans les roseaux des marais.

Migrations. — Comme il craint les grands froids c'est surtout un migrateur de l'automne et de février.

Chasse. — On rencontre ce canard plutôt isolé. Il ne voyage pas en bandes comme le colvert. C'est surtout un habitant des marais et sa sensibilité au froid le fait plutôt rencontrer dans le Midi. Il n'est pas rare dans les étangs qui bordent la Méditerranée où on peut le chasser utilement au chien d'arrêt. Il vient bien aux appelants et n'est pas farouche. Le plomb 5 suffit.

Remarques particulières. — Sa chair a plus de finesse encore que celle du colvert et conserve malgré la cuisson une couleur rouge qui lui a valu quelques-uns de ses noms populaires.

Le bec du souchet en plus de sa forme si caractéristique possède à côté des lamelles de véritables petits fanons en dents de peigne, grâce auquel il filtre la vase.

Le corps du souchet a une ligne générale plus allongée, moins globuleuse que celle des autres canards. S'apprivoise mal et se nourrit difficilement en captivité.

Le Vingeon ou Siffleur.

(*Maréca penelope*)

Noms populaires. — Etymologie : Oigne pour la femelle, oignard pour le mâle, pin ru (en breton, tête rouge), marèque, double sarcelle, vignon, wuiot, vioux, pioullard. Vingeon vient de l'anglais *widgeon* qui veut dire *siffleur*. Leur nom de siffleur vient de ce qu'ils poussent de petits sons flutés, sons qui ne proviennent pas du bruit de leur vol, puisqu'il s'entend chez l'oiseau posé. Quant à l'origine du nom scientifique, elle est des plus imprévues : Marica serait le nom d'une nymphe des environs de la ville de Minturne et *Penelope* viendrait d'une légende suivant laquelle ces oiseaux auraient porté au rivage Penelope encore enfant, jetée dans la mer par la barbarie de son père Icare. (Buffon.)

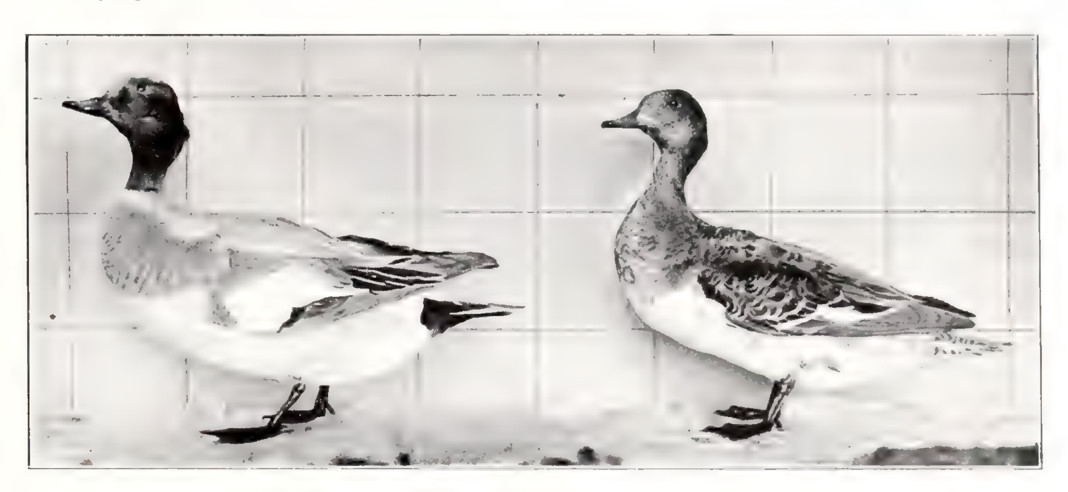


FIG. 110. — LE CANARD SIFFLEUR (*mâle*). Les deux plumes médianes de la queue dépassent les autres d'un centimètre.

FIG. 111. — LE CANARD SIFFLEUR (*femelle*). Même disposition des plumes de la queue.

Taille. — 0 m. 45 à 0 m. 49.

Habitat. — Nord et est de l'Asie, de l'Europe. Très commun en Allemagne, en Angleterre, en Belgique. Remonte jusqu'au 68°.

Description :

BEC : petit et court, bleu à la base, noir à la pointe, *lamellé*.

YEUX : iris brun.

TÊTE : rousse avec une ligne blanche sur le front qui devient roussâtre en vieillissant.

COU : brun cendré.
DOS : gris, strié de noir.
AILES : blanches et noires avec un miroir vert bordé de blanc en haut, grandes rémiges cendré uniforme.
VENTRE : blanc-roussâtre vers le bas, flancs gris chinés de noir.
QUEUE : noirâtre, *les deux plumes médianes dépassent les autres d'un centimètre.*
PATTES : noir-cendré.
DOIGTS : palmés de même couleur que les pattes, *pouce légèrement membraneux.*
Ces couleurs ne sont bien nettes qu'à partir de mars.
FEMELLE : est d'une teinte roux-noirâtre assez uniforme piquetée de points noirs. Le ventre est gris et blanc, les ailes ont un miroir blanc.
JEUNES : ressemblent aux femelles. Adultes à six mois.

Nourriture. — Petits poissons, végétaux marins, coquillages, herbes.

Nidification. — Pond 6 à 12 œufs, blanc-jaunâtre dans les roseaux.

Migrations. — Nous arrive un des premiers dès octobre, soit en bandes, soit isolé. Part en mars par vents de sud.

Chasse. — Oiseau très commun; il se tient sur les rivages maritimes, dans les eaux saumâtres, sur les grands étangs voisins de la mer. Le golfe du Morbihan semble être leur point de prédilection. Très résistants, les vingeons tiennent la mer mieux que les autres canards. Très remuants et d'un naturel enjoué ils s'agitent perpétuellement. Plus le vent est fort, plus ils se déplacent. Peu farouches quand ils n'ont pas été tirés, ils deviennent ensuite très difficiles à approcher. Ils viennent bien aux appelants, nagent assez immergés et plongent facilement et longtemps. Plomb, 4 ou 3. Les vents de nord et d'est les amènent.

Remarques particulières. — Chair très appréciée. S'apprivoise facilement mais ne se reproduit pas en captivité.

La Sarcelle d'été.

(*Querquedula circia*)

Noms populaires. — **Etymologie :** Criquar, crêpe, cartier, criquet, cannetta. Sarcelle vient de l'altération du mot latin *querquedula.*

Taille. — 0 m. 38.

Habitat. — Europe, Asie centrale. 55 à 60° de latitude.

Description :

BEC : bleu cendré, *avec narines ovulaires près du front et très rapprochées l'une de l'autre,* bec *lamellé.*
YEUX : iris brun.
TÊTE : roux foncé, avec une bande blanche au-dessus de l'œil jusqu'à la nuque.
COU : roux foncé, finement strié de blanc, poitrine semblable.
DOS : brun cendré.
AILES : gris-bleu, miroir vert encadré de blanc.
VENTRE : blanc roux, rayé de noir.
QUEUE : brunâtre.
PATTES : cendrées.
DOIGTS : trois doigts palmés et un *pouce légèrement membraneux.*
FEMELLE : est plus petite que le mâle, plus uniformément grise et *elle a une tache blanche aux commissures du bec* et la ligne blanche au-dessus des yeux comme le mâle.
JEUNES : ressemblent à la femelle.



FIG. 112. — SARCELLE D'ÉTÉ (*mâle*). La *ligne blanche au-dessus des yeux* est une caractéristique commune au mâle et à la femelle.

Nourriture. — Surtout végétale, insectes et larves.

Nidification. — Pond 8 à 12 œufs d'un blanc crème au bord de l'eau, dans une touffe d'herbes ou de joncs.

Migrations. — Passe au printemps et à l'automne, descend dans le Midi.

Chasse. — La sarcelle d'été est d'un naturel très remuant et n'est pas méfiante. Au marais elle part souvent très près et n'est pas dure à tuer. Elle préfère d'ailleurs les marais aux rivages maritimes. Quand elle prend son vol, elle s'élève vite, ce qui fait qu'on la tire souvent en dessous. Blessée, elle plonge et se tient longtemps sous l'eau. Son vol est rapide. Elle vient bien aux appelants et s'abat au gabion en boulet de canon sans décrire les circonvolutions chères au *colvert*. Mais si elle s'abat vite, elle tient peu et il faut la tirer rapidement; passe en bande à l'automne, par couple au printemps. Plomb : 6 ou 7.

Remarques particulières. — Excellent gibier. S'apprivoise très facilement.

La Sarcelle d'hiver.

(*Querquedula crecca*)

Noms populaires. — Arcanette, criquet, trufleur, moret, maraton, biganon.

Taille. — 0 m. 30 à 0 m. 35.

Habitat. — L'été dans le nord de l'Europe, de l'Asie, en Hollande, en Angletrre, en Belgique. Hiverne dans le midi de l'Europe.

Description :

BEC : noirâtre, *lamellé*.
YEUX : iris brun.
TÊTE : roux-marron avec une plaque verte ceinte d'une ligne blanche sous l'œil.
COU : roux-marron.
DOS : rayé de blanc et de noir.
AILES : brun cendré avec un miroir vert encadré de blanc et de noir.
VENTRE : roux clair, pointillé de noir à la poitrine.
QUEUE : brunâtre au-dessus, au-dessous noire au milieu avec deux triangles latéraux blanc-jaunâtre.
PATTES : gris cendré.
DOIGTS : palmés de même couleur, *pouce légèrement membraneux*.
FEMELLE : est grivelée de noir et de brun, le ventre est blanc-jaunâtre avec un miroir vert aux ailes.
JEUNES : lui ressemblent.

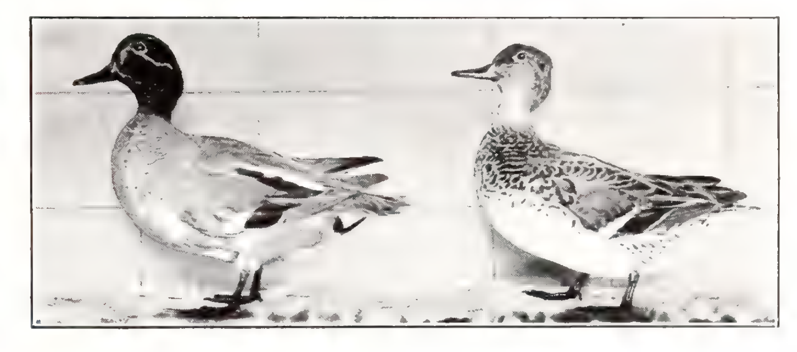


FIG. 113. — LA SARCELLE D'HIVER (*mâle*). La ligne blanche est sous l'œil et non au-dessus comme chez la précédente.

FIG 114. — LA SARCELLE D'HIVER (*femelle*) ressemble beaucoup à la cane sauvage.

Nourriture. — Comme la sarcelle d'été.

Nidification. — Comme la sarcelle d'été.

Migrations. — Arrive aux premiers froids et reste jusqu'aux gelées, repasse au mois de février.

Chasse. — Comme la sarcelle d'été.

Remarques particulières. — Le plus petit des canards et le plus fin des gibiers d'eau.

* * *

La famille des sarcelles est très variée, mais les membres autres que ceux que nous avons cités ne font en France que des apparitions rarissimes ou même discutables, les auteurs n'étant pas eux-mêmes d'accord sur le nom de certaines captures, d'ailleurs très anciennes pour la plupart.

Faire entrer ces espèces dans un ouvrage comme celui-ci serait compliquer la question sans grande utilité, la capture de tels oiseaux étant des moins probables.

Néanmoins donnons pour chacune le signe distinctif susceptible d'attirer l'attention.

La *sarcelle de la Caroline* ressemble à s'y méprendre à la sarcelle d'hiver. Les femelles sont identiques. Le mâle a *sur l'épaule de chaque côté, un croissant de plumes blanches.*

La *sarcelle formose,* femelle, ne diffère de la femelle de la sarcelle d'hiver, que par le *miroir brunâtre à l'aile et deux taches jaunâtres, l'une en avant de l'œil, l'autre derrière.* Le mâle a les mêmes taches, mais entourées de bandes vertes. Les ailes sont brunes avec un miroir vert bronzé. La poitrine d'un rouge-brique. Originaire d'Asie.

La *sarcelle à collier noir* n'a en réalité qu'un demi-collier constitué par l'épanouissement à la base du cou des plumes de la nuque qui sont noires. Habite l'Amérique du Sud.

La *sarcelle soucrourou* habite l'Amérique du Nord. Le mâle a un *croissant blanc entre le bec et l'œil,* croissant dont l'œil occupe la concavité en plumage d'amour. La femelle ne se distingue de la sarcelle d'été que par un miroir bordé de blanc sur un bord seulement et de couleur brunâtre.

La *sarcelle angustirostre ou marbrée* se rencontre en Algérie. Ce qui la caractérise, c'est son *bec fin et long* de 0,045 millimètres environ. Comme chaque plume porte une tache ronde ou en croissant de couleur blanche plus ou moins sale, elle est piquetée ou marbrée.

Il y a lieu de rester très sceptique sur la capture de ces espèces chez nous. Il faut toujours songer à des échappés de volière... Aussi ne mentionnons-nous ces oiseaux que dans le souci d'être complet.



Première CLASSE : *Les Palmés.*

DIVISION E : *Les bipalmes à petit pouce sans trace de membrane.*

Section 9 : Bec sans lamelles, lisse, aplati dans le sens vertical et terminé par un crochet acéré de la mandibule supérieure

Goëlands proprement dits	LE **GOELAND A MANTEAU NOIR**...	$0^{m}69$ à $0^{m}72$
	LE **GOELAND A MANTEAU NOIR** et à **PIEDS JAUNES**............	$0^{m}55$ à $0^{m}60$
	LE GOELAND BOURGMESTRE.......	$0^{m}65$ à $0^{m}70$
	LE **GOELAND A MANTEAU BLEU** ..	$0^{m}60$ à $0^{m}65$
	LE GOELAND LEUCOPTÈRE.........	$0^{m}55$
Petits Goëlands vulgairement appelés **MOUETTES**	LE **GOELAND A PIEDS BLEUS**.....	$0^{m}46$
	LE GOELAND RAILLEUR............	$0^{m}45$
	LE GOELAND MÉLANOCÉPHALE....	$0^{m}44$
	LE **GOELAND RIEUR**...............	$0^{m}40$
	LE GOELAND ATRICILLE..........	$0^{m}40$
	LE GOELAND DE SABINE..........	$0^{m}36$
	LE GOELAND DE ROSS............	$0^{m}33$
	LE GOELAND PYGMÉE.............	$0^{m}28$



FIG. 115. — PIED DE BIPALME A PETIT POUCE SANS TRACE DE MEMBRANE (*Goëland.*)

NOTES GÉNÉRALES.

Les *goëlands* (dont le nom vient du bas breton *gwela* (pleurer), à cause du caractère implorant de leur cri) sont palmés aussi confortablement que les canards, mais ont un pouce de bien moindre importance et de ce fait ne portant plus trace de membrane (FIG. 115). Il est encore néanmoins bien constitué. De ces signes nous sommes en droit de conclure qu'ils sont bons nageurs et bons marcheurs. Les « pouces membraneux » étaient tous de très mauvais marcheurs, nous l'avons vu. La réalité confirme les vues théoriques que nous avait suggérées l'examen du pied. On rencontre autant les goëlands et les mouettes sur les sables des grèves que sur l'eau. Ils s'y promènent avec autant de facilité, de grâce et d'aisance qu'un coq dans sa basse-cour. Ils se tiennent le plus souvent au bord du flot et suivent par conséquent les mouvements de la marée, happant au passage les crevettes, les larves, les petits poissons qui arrivent avec la dernière vague. Très solidement charpentés et de formes harmonieuses, leurs corps ne sont pas aussi

ramassé que celui des canards et beaucoup moins allongé que celui des TRIPALMES qui sont des plongeurs. Les goëlands et les mouettes ne plongent pas. Ils saisissent bien au passage la petite proie qui nage à la surface de l'eau, mais ne s'immergent jamais au-delà de la longueur de leur cou et pour un temps très court.

En captivité, captivité qu'ils supportent très bien, ils avalent après les avoir mouillées toutes les proies qu'on leur jette, moineaux, sansonnets, souris, taupes, mulots, rats et qu'ils tuent si elles sont vivantes avec un acharnement heureux.

J'aurais dû pour être complet mentionner ici le *goëland tridactyle* qui est bien de la famille puisqu'il ressemble beaucoup au *goëland à pieds bleus.* Mais quand on a adopté une classification, il faut s'y conformer de façon austère et rigide. Le nom même de ce goëland m'interdit de le caser dans les *Bipalmes à petit pouce*, puisqu'il n'a que trois doigts (*tridactyle*) *et pas de pouce.* Le *goëland tridactyle* marche mal, donc se pose peu à terre. Il vole, se pose sur l'eau ou nage. On l'appelle communément « mouette de mer ». Jamais je ne l'ai rencontré sur la grève et jamais je ne suis arrivé à en conserver en captivité. Il y a donc là plus qu'une complaisance d'auteur à le séparer d'un groupe auquel il semble tant appartenir, il y a plus qu'une question d'ordre et de méthode, il y a une raison *physique* doublée d'une raison *physiologique*, triplée d'une *notion cynégétique* importante. Il est vrai qu'on l'a parfois signalé dans les terres, mais au même titre *exceptionnel* que d'autres oiseaux purement marins jetés par les tempêtes.

*
* *

Les douze espèces de goëlands qui sont susceptibles d'être rencontrés en France sont loin d'être toutes aussi répandues les unes que les autres.

Sur la plus grande partie des côtes de France on rencontrera fréquemment :

Le *goëland à manteau noir* (Larus marinus).
Le *goëland à pieds jaunes* (Larus fuscus).
Le *goëland à manteau bleu* (Larus argentatus).
Le *goëland à pieds bleus* (Larus canus).
Le *goëland rieur* (Larus ridibundus).
Le *goëland tridactyle* classé à la *Section* 17.

Ces goëlands ne remontent guère au-dessus du 58° de latitude nord.

Plus rarement, par les temps très rigoureux, on aura chance de rencontrer :

Le *goëland bourgmestre*, le *goëland leucoptère* et le *goëland de Sabine*, qui remontent plus au nord, jusqu'au cercle arctique et ne nous arrivent que par les grands froids.

Le blanc domine entièrement le plumage des deux premiers, jusqu'aux *grandes rémiges* qui sont elles-mêmes *blanches* alors qu'elles sont très généralement noires ou brun foncé dans cette famille. — On peut voir là du mimétisme, chez ces oiseaux polaires.

Enfin, le *goëland railleur*, le *goëland mélanocéphale*, le *goëland pygmée*, avec leur couleur rouge au bec et aux pattes sont des oiseaux dont le coloris rappelle le soleil et sont surtout des oiseaux du Midi.

Deux goëlands se distinguent aisément par la forme de la queue : Le *goëland de Sabine* à la queue fourchue, le *goëland de Ross* à la queue en fer de lance. Les goëlands *mélanocéphale*, *rieur*, *atricille*, de *Sabine* et *pygmée* en plumage d'amour ont la tête encapuchonnée d'une couleur sombre qui disparaît après la reproduction. Cette manifestation pigmentaire est liée, selon toute vraisemblance, à la suractivité des organes de la génération.

LES GOËLANDS

Le Goëland à manteau noir.

(*Larus marinus*)

Noms populaires. — Dominicain. *Quévat*, en picard.

Taille. — 0 m. 67 en moyenne.

Habitat. — Côtes occidentales de l'Europe, jusqu'en Islande, où il est sédentaire. Commun partout en Amérique comme en Europe, sur les côtes de l'Atlantique.

Description :

BEC : fort, aplati verticalement, mandibule supérieure terminée par un crochet. Couleur jaune avec une tache rouge vers le milieu de la mandibule inférieure.

YEUX : iris jaune clair entouré d'une paupière rouge.

TÊTE : blanche, piquetée de points noirs l'hiver.

COU : blanc.

DOS : noir d'ébène.

AILES : noir d'ébène avec deux ou trois raies blanches à l'extrémité des rémiges.

VENTRE : blanc.

QUEUE : blanche, carrée.

PATTES : vert livide.

DOIGTS : de même couleur, palmés, à *pouce petit, non membraneux*.

FEMELLE : semblable au mâle.

JEUNES : gris-brun uniforme, bec noir, iris noir. Pâlissent petit à petit en commençant par le ventre. On peut suivre toutes les transformations considérables du plumage au fur et à me-



FIG. 116. — LE GOELAND A MANTEAU NOIR (*adulte*).
L'iris est blanc. On aperçoit au milieu de la mandibule inférieure la tache rouge apparaissant en noir.



FIG. 117. — LE GOELAND A MANTEAU NOIR (*jeune*).
Communément appelé *grisard*. L'iris est noir-brun ainsi que le bec

sure que la teinte grise uniforme, qui leur a fait donner le nom de *grisards*, cède la place à la tenue d'adulte aux deux mues annuelles. Sur le bec comme sur le plumage, ces modifications sont faciles à observer. On voit la pigmentation noire du bec se perdre petit à petit *en commençant par la base*. Tant qu'il persiste un peu de noir, et ce généralement sous forme de tache à l'extrémité du bec, sa couleur est blanc-jaunâtre. Quand toute la couleur noire a disparu, le blanc-jaunâtre tourne au jaune clair et la tache rouge de la mandibule inférieure apparait. En ce qui concerne les plumes qui blanchissent sur le ventre, ce blanchissement précède les modifications de couleur des plumes du dos et des ailes. Sur le dos et les ailes, la couleur gris-brun mêlée de taches blanches, se parsème de plumes noires de plus en plus nombreuses à mesure que l'oiseau avance en âge. A la fin de la troisième année l'oiseau est tout à fait noir au-dessus et blanc partout ailleurs. On comprend très bien que d'aussi grandes différences de teintes touchant l'iris, le *bec* et le *plumage* aient fait croire à deux espèces différentes. Cette croyance est encore très répandue, et vous étonnerez tous ou presque tous les gens de mer en leur disant que le *grisard* est un goëland jeune et que le goëland est un grisard adulte. Le fait est absolument hors de contestation. J'ai assisté maintes et maintes fois à ces transformations ayant chez moi des grisards en captivité qui ont revêtu leur plumage parfait d'adultes, car ces oiseaux des étendues immenses s'accommodent parfaitement de la captivité, mais ne s'y reproduisent pas.

Nourriture. — Poissons laissés par la mer, crabes, mollusques, vers, harengs, célans, sardines, etc., etc., oiseaux même.

Nidification. — Pond dans les rochers des terres anglaises du nord, 2 à 4 œufs gris-roussâtre. Niche aussi en Bretagne.

Migrations. — Quoique l'on rencontre des goëlands toute l'année sur nos côtes, ils arrivent surtout en grand nombre vers septembre, octobre et novembre et suivent en foule les bancs de harengs. Il y a des sédentaires sur nos plages.

Chasse. — La chasse aux *goëlands* pour les amateurs de coups de fusils nombreux et souvent difficiles est la plus intéressante qui soit. On peut dire qu'elle ne chôme jamais et qu'il est possible de tirer ces oiseaux toute l'année, soit à pied sur les grèves, soit en canot sur la mer. Le *goëland* avec sa taille imposante, son énorme envergure de 1 m. 70 est une pièce qu'il est toujours agréable de voir tomber pour un chasseur, car elle donne l'impression d'une sérieuse difficulté vaincue. Ce n'est pas que l'oiseau vole vite et vous passe comme un perdreau en battue. Au contraire avec son lent battement d'ailes, lent parce que les ailes sont énormes, l'oiseau donne l'impression de ne pas avancer. Il parcourt pourtant cinquante à cinquante-cinq kilomètres à l'heure.

La difficulté provient bien davantage de deux autres raisons : le *goëland* est sauvage et se laisse peu approcher à portée convenable, il est enfin admirablement défendu par un très épais matelas de plumes. C'est de plus un admirable « encaisseur », à telle enseigne que si vous ne touchez pas un organe vital, comme la tête et le cou, ou un organe du vol, en brisant une aile, votre victime va mourir souvent à perte de vue. Ses ailes éployées se raidissent dans un spasme final, mais le vent fait son œuvre et emporte, soit dans les terres, soit en mer, à un kilomètre ou deux la cible parfaitement et correctement criblée de plomb n° 3.

Il y a à cela une raison que je crois avoir découverte en examinant mes victimes. Les plombs qui ont traversé l'épais matelas de plumes adultes rencontrent sur la peau un duvet fin et serré. Le plomb dont la vitesse a été très atténuée par les plumes, se coiffe du duvet qui empêche la pénétration et le cas échéant, fait tampon pour arrêter une hémorragie. Ainsi donc, en dehors de sa résistance propre, l'animal est défendu par un bouclier particulièrement efficace. L'emploi des matelas dans les barricades de nos pères explique le peu d'efficacité des plombs sur un pareil oiseau. Et puis n'en est-il pas des oiseaux comme des autres êtres vivants? N'existe-t-il pas des différences énormes entre les façons pour deux organismes de subir un choc? Les boxeurs n'arrivent-ils pas par l'entraînement à développer au maximum des capacités « d'encaissement » parfois extraordinaires? et ne constatons-nous pas chez nos gibiers des écarts considérables dans la résistance à nos plombs.

Donc le *goëland* est un coup de fusil difficile parce qu'il s'adresse à un oiseau farouche, très bien défendu et très bon encaisseur.

J'en ai tué des centaines et des centaines, prenant un plaisir particulier à cette chasse, parce qu'il y a la manière et les moyens.

Je ne crois pas beaucoup à la réussite des tentatives d'approche du goëland en terrain plat sans le regarder et en décrivant des circonférences par lesquelles vous essayeriez de le convaincre que ce n'est pas lui que vous cherchez et qu'il ne vous intéresse pas... Le *goëland* qui vous a aperçu ne vous quitte pas des yeux et sa paresse à s'envoler cessera bien avant que vous soyez à portée. Evidemment de temps à autre, on en approche à 50 ou 60 mètres en cachant son fusil, en marchant tangentiellement, en profitant du vent violent contre lequel l'oiseau lutte, mais ces coups de fusil réussiront dix fois par an en chassant tous les jours. Ce serait donc à désespérer les plus fervents!

Pour faire passer des *goëlands* à portée il faut exploiter deux instincts : un *instinct de curiosité* qui fait que tous les membres de la famille viennent voir ce qui les intrigue, que ce soit un petit chien sur la plage ou un vieux panier dans l'eau; — un *instinct de vautour* qui les attire vers les blessés ou les morts non pas dans le but évangélique de leur porter aide et assistance, mais bel et bien pour les achever ou les déchiqueter.

Si vous possédez un *goëland* mort, attachez-le par l'extrémité d'une aile à une corde mince et solide de vingt mètres de long. Cassez l'autre aile au ras du corps, de façon à ce que l'oiseau soit sur le dos les deux ailes étendues. Attachez l'autre extrémité de cette cordelette à une ceinture ou à un bouton de votre vêtement et en dissimulant le plus possible votre fusil, en le tenant le long du corps, promenez votre leurre sur la plage, *sans vous approcher trop près des bandes*. Si l'un des membres de la bande est intéressé par le spectacle et vient tournoyer, toute la bande l'imitera et dans le nombre un individu plus audacieux, plus cruel que les autres, ou moins prudent, passera à portée. Que vous ayez la chance de le décrocher, beaucoup de ses congénères excités par la chute sous leurs yeux perdront toute prudence et viendront se faire fusiller. « Jamais un sans deux ou trois » est une vérité fréquente dans ce genre d'exercice. L'oiseau pris *à la traîne* jouera d'autant mieux son rôle qu'il sera plus blanc, plus visible. Un goëland attire mieux les goëlands de *son espèce*. Le plomb n° 3 est à mon avis le meilleur pour le goëland à manteau noir jeune ou adulte. Si vous faites la chasse en canot, le même moyen réussit mieux encore car les oiseaux se méfient moins d'un canot en mer que d'un chasseur sur la grève. Deux petites précautions : lier l'aile au milieu de l'humérus avec le *nœud en dessous* et attacher la cordelette au haut d'une petite perche de 1 m. 50 de hauteur, fixée à l'arrière du bateau, de cette façon l'aile est soulevée, l'eau frappe *sous* l'oiseau et le fait flotter et danser sur la vague. Changer l'oiseau quand au bout de 2 ou 3 heures il est complètement mouillé, méconnaissable et flottant mal. On attache, avec avantage, deux oiseaux sur la même corde, fixés de même manière et distants d'un mètre l'un de l'autre. Le second oiseau, par la tension de la corde, flotte mieux et se mouille moins vite. Le tir du goëland nécessite un bon fusil et d'excellentes cartouches. Il est préférable de se faire accompagner sur terre par un porte-carnier. La traction du leurre, le poids des victimes gênent considérablement le tireur qui a besoin de toute sa liberté de mouvements.

*
* *

Le *goëland* se chasse aussi au *hutteau* comme nous l'avons expliqué dans la première partie de cet ouvrage. Il y a souvent avantage comme nous l'avons dit, à placer au milieu des « blettes » un goëland mort. Il faut aller ramasser les victimes le plus vite possible : certaines, étourdies simplement, repartent souvent après quelques minutes de repos, et des oiseaux morts ou blessés dans tous les coins détruisent l'ordonnancement nécessaire des appelants pour provoquer une passée favorable au tir. Ne l'oublions pas: les *goëlands* et les *mouettes* ne se posent pas en général. Ils tournoient avec persistance quelquefois très près, mais là se borne leur attrait.

Si je me suis étendu avec autant de prolixité sur cette *chasse aux goëlands*, c'est que je la considère, pour qui aime faire parler la poudre, comme le type de la chasse de toutes saisons,

et comme celle qui, par la taille et l'envergure de l'oiseau, donne au chasseur l'impression du « beau coup de fusil ». Un goëland à manteau noir, superbe oiseau par lui-même, d'une envergure d'un mètre cinquante en moyenne, qu'on décroche à 35 ou 40 mètres de hauteur, est une sensation cynégétique, à mon sens, autrement intense que de fusiller un pigeon qui sort ou ne sort pas d'une boite devant une galerie de sportmen en smoking ou de perruches en falbalas. Est-ce les cadres mondains que recherche le vrai chasseur ou est-ce la nature, la bonne, la sauvage nature? N'est-elle pas par sa sauvagerie même le décor qui seul convient à la persistance d'un atavique instinct de sauvagerie. Certains critiqueront. Mais le chasseur de goëlands trouvera, dans la guerre, des raisons de sourire. Quand des millions d'hommes ont été froidement sacrifiés sur l'ordre d'une « élite », quand des souffrances indicibles ont été imposées à d'autres millions d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards broyés par une tourmente simplement humaine, consciente et voulue, ce serait la recherche d'une perfection exquise que le respect du *goëland* et la condamnation d'un reliquat d'instinct surtout quand cette destruction s'adresse à des espèces aux exemplaires innombrables aussi nuisibles qu'utiles. La chasse quand elle n'affecte pas la forme d'une destruction systématique peut être assimilée au jeu normal des forces nécessairement destructives de la nature. C'est le tribut payé par les animaux à l'homme comme le vol et les rapines des oiseaux sont la dîme prélevée par les animaux sur le travail de l'homme. Quand les *goëlands* viennent piller les filets ruisselants de harengs que les pêcheurs hâlent avec peine au milieu des tristesses et des traîtrises des mers de novembre et décembre; — quand le *goëland* va ravager les œufs des nids; — quand les *goëlands* se battent rageusement entre eux jusqu'à ce que mort s'en suive, ils commettent envers les autres et envers eux-mêmes des méfaits qui restent dans les limites courantes d'un monde moral imperfectible. Que l'homme leur rende de temps à autre la « monnaie » il n'y a là prétexte à lamentations que pour âmes suprasensibles et c'est plutôt sensiblerie que sensibilité. Tel homme égorgerait son rival, haïra un peuple, ferait souffrir les siens, qui ne saura voir saigner une mouche... Je déplore ne pas être meilleur, mais quand les crimes humains se limitent aux plaisirs de la chasse, ils me paraissent dignes d'absolution et de condescendance, d'autant plus, et c'est encore une excuse, que le *goëland* est comestible et qu'un meurtre qui n'est pas inutile mais sert à des fins justifiées, n'est plus un meurtre.

Remarques particulières. — BUFFON a jeté sur les goëlands, au point de vue culinaire, un discrédit dont ils continuent à supporter le poids en admettant qu'il soit pénible aux goëlands de ne pas être comestibles... Je ne crois pas que le problème de leur fin dernière les préoccupe beaucoup. Quoiqu'il en soit, comme nous sommes en face d'une erreur sacrée par le temps et par la notoriété de celui qui la professa, il convient de mettre les choses au point. BUFFON dit, en substance, « *qu'on ne peut manger du goëland sans vomir si on ne les a pas* « *pendus par les pattes pendant quelques jours afin que l'huile ou la graisse de baleine sorte* « *de leur corps et que le grand air chasse le mauvais goût.* »

On sait, ou on ne sait pas, que BUFFON a rarement examiné par lui-même ce qu'il a décrit. Il écrivait sur documents, dans un cabinet somptueux, et vêtu avec recherche, à propos des animaux... Ses connaissances pratiques se limitaient aux oiseaux des Jardins du Roi. Mais si cette phraséologie, non sans mérite, suffit à la description du cygne, elle est totalement insuffisante quand il s'agit d'animaux purement sauvages et *qui doivent être vus dans leur cadre.* Contre BUFFON il y a lieu d'affirmer les données d'une expérience vécue durant plusieurs années, et cette expérience dit ceci :

1° Les goëlands n'ont qu'exceptionnellement l'occasion de se repaître des restes, avariés ou non, d'une baleine. Il ne subsiste pas assez de baleines pour les goëlands.

2° Le goëland doit être mangé frais après avoir été *vidé et écorché aussitôt que possible après la mort.*

3° Il est exact, en effet, que le goëland exhale une odeur désagréable et que cette odeur se dégage du bec. Elle tient, à mon avis, à ce fait que le goëland, gros mangeur, est toujours amplement garni de poissons et de mollusques à des stades plus ou moins avancés de cette sorte

de décomposition qu'est la digestion. De plus l'estomac secrète un suc gastrique abondant qui s'écoule lorsque la vie s'arrête, et qui est imprégné de l'odeur des aliments.

Les exemplaires que BUFFON a pu étudier lui étaient adressés des côtes de France, particulièrement des environs de *Montreuil-sur-Mer* (Pas-de-Calais), où demeurait un chasseur intelligent et passionné, BAILLON le père, conseiller du roi et son bailli de Waben, né à Montreuil-sur-Mer et mort à Abbeville, en 1802. Ce BAILLON était le correspondant de BUFFON, son pourvoyeur et son indicateur.

On comprend alors que soient arrivés en état peu appétissant les goëlands serrés dans une caisse pendant toute la durée d'un voyage à cette époque entre la côte et Paris. Donc, BUFFON a mal vu et il devait mal voir.

Dans quelles conditions les goëlands sont-ils comestibles?

1° Il convient de choisir uniquement les *goëlands jeunes,* dénommés grisards, et d'écarter les goëlands en livrée d'adultes, qu'ils soient noirs ou bleus. Plus le ventre est gris, meilleurs ils sont.

2° Il importe d'*écorcher* le goëland et de lui *enlever toute la graisse* qui le garnit et de le vider. Ceci fait on peut le laisser attendre quelques jours si on le désire, dans un endroit aéré au même titre que toutes les autres viandes.

3° Il est nécessaire de savoir les accommoder et à ce titre je ne crois pas sortir de mon sujet en communiquant au lecteur une façon de faire, une recette culinaire qui me fut donnée sur nos côtes, puisque tout bon chasseur doit, à l'occasion, se doubler d'un cuisinier et d'un gourmet :« *Découper l'animal en morceaux. Faire sauter avec un peu de beurre, deux cuillerées d'huile d'olive, sel, poivre, une pointe de Cayenne. Dès que les morceaux ont pris couleur, y ajouter deux verres de vin blanc, un hachis composé de trois échalotes, une demi-livre de champignons et du persil haché. Incorporez-y la valeur d'une cuillerée de purée de tomates et un peu de roux léger mouillé de bouillon. Laissez doucement mijoter 3 heures. Veillez à ce que la sauce soit crèmeuse, bien relevée et très lisse. Servez très chaud.* »

Il ne s'agit pas de ne pas accommoder convenablement le goëland pour pouvoir affirmer ensuite qu'il est mauvais. Il lui faut le traitement réservé à l'honnête poulet pour qu'il puisse, *à égalité de traitement,* être jugé en toute impartialité. Or ce jugement sera celui-ci, si j'en crois les innombrables personnes à qui j'ai tenu à prouver que BUFFON avait tort : Le goëland est un bon ordinaire. Sa chair a très peu le goût de marécage. Il constitue un plat parfaitement comestible.

Evidemment, il n'est pas à la hauteur de la *sarcelle,* mais l'austère bœuf bouilli a sa place derrière le filet de chevreuil. C'est cette place que j'ai tenu à rendre au goëland dans un sentiment de justice et d'exactitude. D'ailleurs, si vous tuez des goëlands et que vous ne pensiez pas à les utiliser, ne les jetez pas aux quatre vents et donnez-les aux matelots qui les apprécient hautement sans avoir pour cela besoin des préparations chères à nos palais délicats. Le *goëland* vaut et au delà la macreuse. Il semble surtout être victime d'un « sentiment » primesautier sur lequel j'ai insisté et que j'ai expliqué plus haut.

Ce que j'ai dit à propos du premier goëland décrit, le *goëland à manteau noir,* s'applique à tous ceux, nombreux, qui vont suivre et dont nous allons aborder l'étude.

Le Goëland à pieds jaunes.

(*Larus fuscus*)

Noms populaires. — Goëland brun, ailes de velours, petite tartane.

Diminutif du précédent, ce qui justifie sa place ici ; — ne s'en différencie que :

1° Par une taille plus petite : 0 m. 55 au lieu de 0 m. 65 à 0 m. 70;

3° Par la couleur jaune des pieds.

Nidification. — Niche en Angleterre et en France. Pond, comme les goëlands 2 à 3 œufs tachetés de noir.

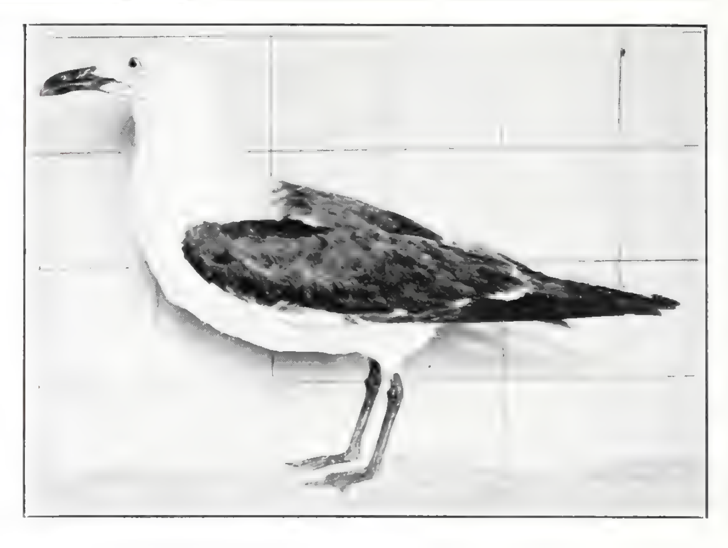


FIG. 118. — LE GOELAND A PIEDS JAUNES (*adulte*) ne se différencie du *goëland à manteau noir* que par sa taille plus petite et la couleur de ses pattes. Femelle semblable. Les jeunes sont des *grisards*. (*Voir* FIG. 121.)

Chasse. — Il est plus rare que le manteau noir et passe seulement au printemps et en automne. C'est au mois d'août qu'on en rencontre le plus, mais en quantité très variable, selon les années, sans qu'on en ait jusqu'ici démêlé les raisons. Plomb n° 5 ou 3 aux grandes distances.

Remarques particulières. — On ne peut distinguer les jeunes goëlands à pieds jaunes des jeunes goëlands argentés. Ce sont tous deux des grisards de même taille, identiques en tous points. Ayant en captivité plusieurs jeunes grisards semblables, j'ai vu les uns devenir bleus et les autres noirs, sans que je sois parvenu à prédire ces manifestations.

[*Il existe une variété, dite* GOELAND VOISIN (*Larus affinis*), *qui ne se distingue du précédent que par une teinte plus ardoisée du manteau. On l'a signalée en France, mais la grande similitude des deux variétés a dû souvent les faire prendre l'une pour l'autre, d'autant qu'elles fréquentent les mêmes parages.*]

Le Goëland bourgmestre.

(*Larus glaucus*)

Noms populaires. — Etymolgie : Néant, car c'est un oiseau très rare en nos contrées. Le nom de *bourgmestre* lui a été jadis donné par les Hollandais, grands pêcheurs de baleine, qui avaient été frappés par la démarche grave et la grande taille d'un oiseau qui semblait le magistrat des peuplades turbulentes.



FIG. 119. — LE GOELAND BOURGMESTRE (*adulte*). Les grandes *rémiges* sont *blanches*, ce qui ne permet pas de le confondre avec le *goëland à manteau bleu* (FIG. 120), malgré une identité de plumage partout ailleurs. Teinte générale très pâle des oiseaux polaires

Taille. — 0,60 à 0,65.

Habitat. — Toutes terres très au nord, assez répandu autour de la terre de Grinnel, 81°44'.

Description :

BEC : jaune-citron avec une tache rouge à la mandibule inférieure, aplati verticalement, lisse, terminé par un crochet acéré.

YEUX : iris jaune.

TÊTE : blanche, piquetée de points noirs.

COU : blanc.

DOS : gris cendré, bleuâtre clair.

AILES : couvertures de même couleur, *rémiges blanches.*
VENTRE : blanc.
QUEUE : blanche, à plumes égales.
PATTES : couleur verdâtre.
DOIGTS : verdâtre, trois doigts réunis par une membrane, *pouce non membraneux.*
FEMELLE : semblable au mâle.
JEUNES : gris-brun uniformément, le bec est noir, l'iris brun. Ces oiseaux ne sont adultes qu'à 3 ans et on peut tuer des exemplaires présentant entre le type adulte et le type jeune, toutes les transitions. (Voir fig. 117.)

Nourriture. — Piscivore.

Nidification. — Pond dans le Nord, 2 à 4 œufs blanchâtres, tachetés de noir.

Migrations. — Type rare dans nos régions. Peut se rencontrer au milieu des bandes de goëlands communs.

Chasse. — Oiseau très dur à tuer. Plomb n° 3 ou 2. Se chasse comme les suivants. On ne voit guère que des jeunes. Les vieux quittent rarement les régions arctiques.

Remarques particulières. — Il est très difficile de distinguer le goëland bourgmestre *jeune* des autres jeunes goëlands. L'adulte se distinguera de tous les autres adultes par sa taille et la *couleur blanche des rémiges* qui sont *noires* chez tous les autres membres adultes de cette famille. Chez le jeune oiseau qui est gris, comme le jeune goëland à manteau noir, l'extrémité des grandes rémiges est d'une coloration plus pâle.

Le Goëland à manteau bleu.

(*Larus argentatus*)

Noms populaires. — Goëland. Petit grisard pour les jeunes, grande mauve. « Goëland du hareng » pour les Anglais.

Taille. — 0 m. 55 à 0 m. 60 pour la femelle.

Habitat. — Comme le manteau noir.

Description :

BEC : fort, aplati verticalement, mandibule supérieure terminée par un crochet. Couleur jaune avec une tache rouge vers le milieu de la mandibule inférieure.
YEUX : iris jaune d'or ou blanc.
TÊTE : blanche piquetée de points noirs l'hiver.
COU : blanc.
DOS : bleu tendre pâle.
AILES : bleu tendre, rémiges noires, avec quelques raies blanches.
VENTRE : blanc.
QUEUE : blanche.
PATTES : vert livide.
DOIGTS : même couleur, palmés, *à pouce non membraneux.*
FEMELLE : semblable au mâle.
JEUNES : gris, bec noir, iris noir ; adultes à 3 ans. Tout ce que nous avons dit des jeunes goëlands à manteau noir s'applique à cette espèce, en substituant la couleur bleue à la couleur noire. Ce goë-



FIG. 120. — LE GOËLAND A MANTEAU BLEU (*adulte*).
Le bleu très pâle du dos et des ailes arrive mal à se détacher photographiquement du blanc.
Les *rémiges noires* ne permettent pas de le confondre avec le *goëland bourgmestre,* d'ailleurs très rare.

land a le dos qui pâlit en vieillissant chez l'adulte, alors qu'il devient plus foncé chez le manteau noir.

Nourriture. — Comme le précédent, avec en plus, la destruction des œufs des oiseaux qui nichent près de lui.

Nidification. — Comme le précédent.

Migrations. — Suit surtout les bancs de harengs. Commun en toutes saisons, partout.

Chasse. — Voir le précédent. Les jeunes « manteau-bleu » viennent avec une confiance toute particulière aux appelants et au leurre. Plomb n° 5 ou 3, aux grandes distances.



Fig. 121. — Goéland jeune des espèces *manteau bleu* ou *pieds jaunes*, ou *petit grisard*.

Remarques particulières. — Les jeunes sont à préférer aux gros grisards au point de vue culinaire. Ils s'en distinguent facilement par leur taille plus petite.

[*Il existe une variété à pieds jaunes qui se rencontre dans la Méditerranée. C'est le* LARUS ARGENTATUS CACHINNANS, *et une variété à bec entièrement rouge et marqué de deux bandes noires avec les pieds noirs. C'est le* GOÉLAND D'AUDOUIN, *Méditerranéen, lui aussi (Corse).*]

Le Goëland leucoptère.

(*Larus leucopterus*)

Noms populaires. — Goëland d'Islande.

Taille. — 0 m. 55 environ, comme le manteau bleu.

Habitat. — Islande. Iles Feroë. Groenland.

Description :

Ressemble en tous points au goëland à manteau bleu dont il ne se distingue que par trois traits :

1° Les ailes sont blanches au lieu d'être bleu très pâle.

2° Les *rémiges au lieu d'être noires sont blanches.*

3° Les *pieds sont jaunâtres* au lieu d'être livides.

Jeunes : sont plus pâles en couleur que les jeunes « manteau-bleu » et sont d'un blanc grivelé de brun au lieu d'être d'un brun grivelé.

Nourriture. — Comme le précédent.

Nidification. — idem.

Migrations. — Ne nous arrive qu'en petit nombre et par les hivers très rigoureux.



Fig. 122. — Le goéland leucoptère (*adulte*). Oiseau polaire entièrement blanc.

Chasse. — Je n'en ai jamais rencontré à l'état adulte, mais à priori il doit rentrer dans les règles édictées pour les autres.

Remarques particulières. — Cet oiseau par ses couleurs très pâles s'harmonise avec les terres glaciales qu'il fréquente le plus volontiers : le sud du Groenland en particulier.

LES PETITS GOËLANDS ou MOUETTES

Le Goëland cendré à pieds bleus.

(*Larus canus*)

Noms populaires. — Mouette, mauve, miaule, miaulard.

Taille. — 0 m. 46 environ.

Habitat. — Nord de l'Europe, de l'Angleterre, en France. Se rencontre en Algérie, en Tunisie, en Asie. Sédentaire chez nous.

Description :

BEC : jaunâtre, moins crochu que celui des précédents.
YEUX : noirs.
TÊTE : blanche tachetée de noir.
COU : blanc.
DOS : bleu pâle.
AILES : bleu pâle, rémiges noires, rayées de blanc à l'extrémité.
VENTRE : blanc.
QUEUE : blanche.
PATTES : bleuâtres.
DOIGTS : de même couleur, trois doigts palmés, *pouce non membraneux*.
FEMELLE : semblable au mâle.
JEUNES : sont gris-brun, mais d'une tonalité beaucoup plus claire que les jeunes des espèces précédentes, le bec est bleuâtre.

FIG. 123. — GOËLAND CENDRÉ A PIEDS BLEUS (*en plumage de transition*), le dos est bleu pâle, mais les ailes ont conservé quelques grivelures du plumage uniformément grivelé du jeune. (Vulgairement *mouette*.)

Nourriture. — Mollusques, petits poissons et surtout les vers de vase.

Nidification. — Pond en mai, 2 ou 3 œufs gris-verdâtre dans les herbes ou les rochers.

Migrations. — Est sédentaire chez nous et n'a pas d'époque de passage particulière.

Chasse. — Comme les précédents. Est asssez farouche. Plomb n° 7 ou 5 aux grandes distances. Très commun.

Remarques particulières. — Rarement isolé, toujours en troupes nombreuses. S'apprivoise admirablement et nettoie les jardins d'une foule de bestioles.

Le Goëland tridactyle.

(*Voir* DIVISION F, bipalmes sans pouce. *Section 17.* Page 191.)

Note sur le Goëland railleur.

(*Larus gelastes*)

Le *goëland railleur* qui est un peu plus petit que le goëland à pieds bleus (0 m. 45) est surtout un habitant du Midi.

Il ressemble à ce dernier comme plumage, mais il a le bec plus mince, plus *long, rouge*, les *pieds rouges*.

La poitrine est teintée de rose comme celle des sternes.

Les jeunes ont le bec et les pieds jaune-orangé et les ailes grivelées de brun.

Il n'y a jamais de capuchon noir ou brun comme nous le verrons dans les espèces suivantes.



FIG. 124. — LE GOËLAND RAILLEUR (*adulte*) surtout caractérisé par son bec rouge et *long*, ainsi que la comparaison avec la figure précédente l'établit nettement.

Le Goëland rieur.

(*Larus ridibundus*)

Noms populaires. — Miaule. Mouette à capuchon. Mouette rieuse.

Taille. — 0 m. 40.

Habitat. — Ne remonte pas autant au Nord que le goëland à pieds bleus et ne dépasse guère le 58° de latitude Nord.

Description :

BEC : rouge.

YEUX : iris brun-noir.

TÊTE : encapuchonnée de brun l'été, blanche l'hiver avec quelques points noirs, régulièrement une tache à l'oreille.

COU : blanc.

DOS : bleu pâle.

AILES : idem., avec les rémiges noires rayées de blanc à l'extrémité.

VENTRE : blanc, un peu rosé.

QUEUE : blanche, carrée à l'extrémité.

PATTES : rouge-carmin.

DOIGTS : palmés de même couleur, *un pouce non membraneux*.

FEMELLE : semblable au mâle.

JEUNES : ont des teintes gris-brun au dos et aux ailes, le bec est jaune orangé comme les pieds et tout cela vire au rouge avec l'âge.

L'hiver, le capuchon disparaît, les teintes s'estompent.

Nourriture. — Vers, petits poissons, petits animaux de vase.

Nidification. — Pond en mai dans les marais, 2 ou 3 œufs gris-verdatre, en France, sur les côtes anglaises du Nord surtout.

Migrations. — Très commun en tous temps aux embouchures des rivières, le long des fleuves, sur les lacs et les étangs.

Chasse. — Très farouche, toujours en mouve-

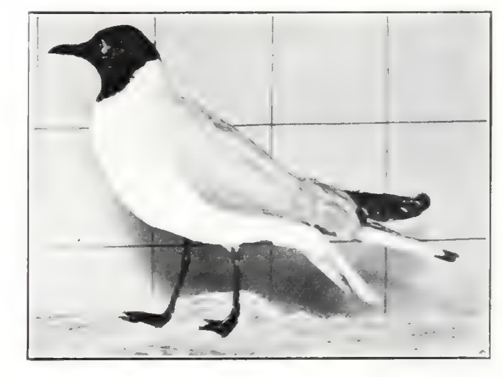


FIG. 125. — LE GOËLAND RIEUR (*mouette rieuse*). *Plumage d'été*, capuchon *brun*, teintes vives.



FIG. 126. — LE GOËLAND RIEUR (*mouette rieuse*). *Plumage d'hiver*, teintes fondues, presqu'un flocon de neige... une tache noire à l'oreille

ment, vient bien moins au leurre que les autres goëlands. Plomb n° 7. C'est surtout dans les baies, les lacs et les étangs que vous rencontrerez cette mouette. Donc les trois goëlands appelés vulgairement « mouettes » ont des champs de prédilection. Si le goëland à pieds bleus se rencontre partout, mer, embouchures, rivières, la *tridactyle* préfère la mer et la *rieuse* les terres largement arrosées. Plomb n° 7 ou 5, suivant la distance.

J'ai tué deux mouettes rieuses baguées sur les côtes de la Manche, en septembre 1913, l'une avait été baguée au mois de juillet de la même année au lac de Hirnsen, en Bohême, l'autre au mois de juillet de l'année précédente, au Sleswig.

Remarques particulières. — Crie beaucoup sur un mode désagréable. Rachète cela par le chatoiement du dessous nacré des ailes en plein vol. S'apprivoise facilement, mais est plus délicate que la mouette ordinaire ou goëland à pieds bleus.

Note sur le Goëland mélanocéphale.

(*Larus mélanocephalus*)

Cette « mouette » est en tout semblable à la *mouette rieuse* avec laquelle on la confond souvent, mais elle est un peu plus grande (0 m. 44). Sa tête et son cou sont noirs en plumage d'amour et non *bruns*. En hiver, ils sont blancs avec quelques taches noires ; le bleu du manteau est très pâle.

Elle est rare au Nord, plus répandue dans le Midi, commune surtout en Adriatique.

Inutile de répéter, ce qui est vrai de tous les laridés, que les jeunes sont tachetés de brun et qu'ils ont le *bec* jaunâtre (au lieu de la *couleur rouge de l'adulte*) avec une bande noire à la mandibule inférieure, vers l'extrémité.

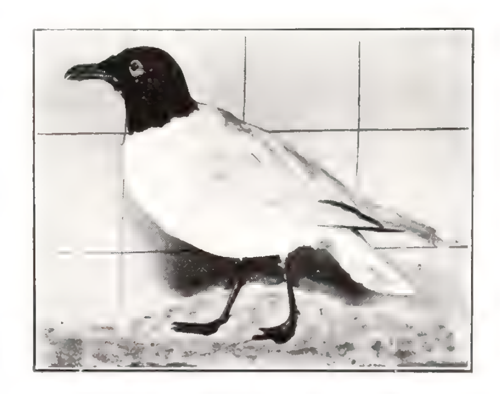


FIG. 127. — LE GOËLAND MÉLANOCÉPHALE (*été*). A le capuchon *noir* et non pas *brun* comme le précédent, de plus les rémiges sont *blanches* et non pas *noires* marquées de blanc.

Note sur le Goëland atricille.

(*Larus atricilla*)

La *mouette atricille* est aussi semblable à la *mouette rieuse*, comme elle, l'atricille a les dessous blancs, le bec et les pieds rouge foncé (noir chez les jeunes), la tête encapuchonnée de noir l'*été*, avec des points blancs, et blanche l'hiver, mais les *ailes sont brun-gris-noirâtre avec les grandes rémiges noires*. Son nom qui vient du latin *ater*, noir et de *cilicium*, vêtement, couverture, fixe ces particularités. Taille : 0 m. 40.

La mouette atricille a, comme la mouette rieuse, un cercle de plumes blanches autour des yeux qui tranche nettement sur la couleur générale du capuchon. C'est une espèce américaine dont la capture en France reste douteuse.



FIG. 128. — LE GOELAND ATRICILLE (*été*). Quelques points blancs sur le capuchon, les grandes rémiges complètement noires. La teinte foncée des ailes est rendue par la photographie.

Note sur le Goëland de Philadelphie ou Mouette de Bonaparte.

Cette espèce particulière à l'Amérique Septentrionale dont on cite une capture en France, peut être prise soit pour une *mouette rieuse*, soit pour la mouette ou *goëland mélanocéphale*.

Elle se distingue de la *mouette rieuse* par sa *taille* inférieure d'abord, son tarse n'a que

35 millimètres au lieu de 45 ; son *bec* est noir au lieu d'être rouge et son capuchon est *noir* au lieu d'être brun foncé.

Elle se distingue enfin du *goëland mélanocéphale* par la taille encore, puisque le goëland mélanocéphale est lui-même plus grand que la mouette rieuse, et par ses rémiges qui sont marquées de noir au lieu d'être blanches.

Si nous mettons de côté les trois goëlands qui vont suivre et qui ont tous trois un signe distinctif net.

Le *goëland de Sabine* : sa queue fourchue.

Le *goëland de Ross* : sa queue en fer de lance.

Le *goëland pygmée* : sa taille exiguë.

Nous pouvons nous trouver en face de trois goëlands à capuchon, l'été, qui se distinguent par les traits suivants :

Enumération par ordre décroissant de taille :

Goëland mélanocéphale.	Goëland rieur.	Goëland de Philadelphie.
Taille : 0 m. 44.	Taille : 0 m. 40.	Taille : 0 m. 35.
Bec : rouge. jaune chez les jeunes.	Bec : rouge. jaune chez les jeunes.	Bec : noir.
Capuchon noir.	Capuchon brun.	Capuchon noir.
Grandes rémiges blanches	Grandes rémiges noires.	Grandes rémiges noires.
Assez rare.	Très commun.	*Exceptionnel.*

Le Goëland de Sabine.

(*Larus Sabinei*)

Noms populaires. — Néant. Très rare.

Taille. — 0 m. 36.

Habitat. — Régions du cercle arctique des deux mondes. On l'a observé au détroit de Smith, à Fort Conger, vers le 80° de latitude ouest du Groenland.

Description :

Bec : court et fin, mais renflé à l'extrémité, de couleur noire avec la pointe jaune.

Yeux : iris noir.

Tête : noir-ardoisé l'été, dans le bas un collier noir pur, blanche l'hiver.

Cou : blanc en dessous du capuchon ci-dessus, le collier noir persiste seul l'hiver.

Dos : bleu cendré.

Ailes : bleu cendré foncé, rémiges noires.

Queue : blanche, *mais fourchue*, elle prépare la transition entre les mouettes qui ont la queue égale et les sternes qui ont la queue fourchue.

Ventre : blanc.

Pattes : noires.

Doigts : palmés de même couleur avec un *pouce non membraneux*.

Femelle : semblable au mâle.

Jeunes : gris-brun comme de coutume chez les mouettes.



Fig. 129. — Le goëland de Sabine (*été*). La *queue fourchue* est la caractéristique de ce goëland très rare chez nous.

Nourriture. — Comme toutes les mouettes, vers, coquillages, petits poissons.

Nidification. — Aucun renseignement sur les œufs. Niche où elle habite, très au Nord.

Migrations. — Apparitions accidentelles à la suite de tempêtes d'hiver et surtout fin septembre.

Chasse. — Ne puis que souhaiter au lecteur un coup de fusil heureux sur un oiseau rare et aussi joli comme plumage.

Remarques particulières. — La collection Marmottan qui se trouve ou Museum d'Histoire Naturelle de Paris possède une jeune femelle tuée au Crotoy, le 23 septembre 1869. Il en existe un autre exemplaire au Musée d'Abbeville qui aurait été tué près de Rouen. (Collection Lamotte.) On en cite des captures anciennes près de Boulogne-sur-Mer et de Dunkerque. Celui représenté ici et qui provient de la collection VAN KEMPEN a été capturé à *Cayeux*, le 1er septembre 1903. Un autre de la même collection qui n'avait qu'une patte avait été capturé au même lieu, en mai 1897.

Le Goëland de Ross.

(*Rhodostetia rosea*)

Noms populaires. — Néant. Oiseau très rare.

Taille. — 0 m. 32 à 0 m. 33.

Habitat. — Régions arctiques de l'Amérique du Nord et nord-est de la Sibérie.

Description :

BEC : court, grêle, noir, intérieur rouge orangé.

YEUX : iris brun, paupières rougeâtres, entourés d'un demi-cercle antérieur de plumes noirâtres.

TÊTE : blanc pur.

COU : gris-perle clair derrière avec un collier noir en parure de noces. Le collier est un peu plus large à l'arrière.

DOS : gris-perle clair.

AILES : gris-perle clair, la première rémige seule noire sur le bord externe et une longueur de trois cent. environ.

VENTRE : blanc, légèrement rosé à la poitrine.

QUEUE : *en forme de flèche ou de coin*, les deux plumes médianes dépassant les autres de deux cent. environ.

PATTES : rouge-carmin.

DOIGTS : rouge-carmin avec membranes rouges, un *pouce non membraneux*.

FEMELLE : n'a pas de collier noir autour du cou.

JEUNES : sont tachetés de noir et de roux sur la tête, le cou, les ailes dont les rémiges sont noires sur les deux bords, la queue est barrée d'une bande noire. Pieds bruns.



FIG. 130. — LE GOELAND DE ROSS (*mâle*) *en plumage de noces*.
La queue en fer de lance est la caractéristique de cette espèce.

Nourriture. — Comme toutes les mouettes.

Nidification. — Niche surtout en Sibérie, à l'embouchure de la Kolyma.

Migrations. — N'émigre pas et ne constitue qu'une rencontre de hasard.

Chasse. — Ne semble pas farouche si on peut se prononcer sur une unique capture.

Remarques particulières. — La première capture en France a été signalée par M. Séguin-Jord dans la *Revue d'Ornithologie* de mars 1914. Elle a eu lieu le 22 décembre 1913, à la « Pointe de la Roche », côte de la Faute, près de l'Aiguillon-sur-Mer, en Vendée. « L'oiseau était seul, peu farouche et vint voleter près du chasseur. » C'était un mâle adulte.

La forme de la queue de cette mouette, étagée en pointe, la fera identifier aisément.

Note sur le **Goëland pygmée.**

(*Larus minutus*)

La plus petite des mouettes (0 m. 28) a en été la *tête* et la *partie postérieure* et *supérieure du cou d'un noir complet*. La période de reproduction passée, le capuchon disparaît pour ne laisser subsister que des taches noirâtres au vertex et à la nuque, comme sur la gravure.

Les dessus sont gris cendré, les grandes rémiges *blanches*.

Le bec et les pattes rouges. Les femelles semblables.

Les *jeunes* sont bruns où l'adulte est noir à la tête.

Les rémiges sont marquées de noir et le manteau gris foncé.

Se plait au bord des eaux douces autant qu'à la mer. Nous vient, rarement, de l'Europe nord-orientale et de l'Asie septentrionale où elle se reproduit.



Fig. 131. — Le goéland pygmée (*adulte*). La tête en plumage de transition, le capuchon noir de l'été est en passe de disparaître.

Section 10 : Bec aplati verticalement, le crochet de la mandibule supérieure semble surajouté. Une membrane molle recouvre le bec jusqu'au crochet supérieur

		Longueur des filets de la queue
LE LABBE CATARACTE....	0 m 55 à 0 m 60	3 à 4 cent.
LE **LABBE POMARIN**.....	0 m 45 —	6 à 10 —
LE **LABBE PARASITE**....	0 m 40 —	8 à 11 —
LE **LABBE LONGICAUDE**..	0 m 38 —	16 à 22 —

NOTES GÉNÉRALES.

Les *labbes* ont en plus de *leur* bec caractéristique une *queue* qui, au lieu d'être égale comme celle des goëlands et des mouettes ,est disposée *en fer de lance*, par suite de la plus grande longueur des plumes du milieu. De plus, leur plumage, chez l'adulte, a comme teintes dominantes le *noir* et le *brun*, sans présenter les parties blanches si nettes chez les goëlands.

Je me refuse à appeler les *labbes* des « stercoraires », parce que cette seconde appellation repose sur une grossière erreur qu'on a le droit ni de subir, ni de propager.

C'est un fait d'observation courante, pour tout chasseur de sauvagine, que les *fous de Bassan*, les *goëlands* blessés ou poursuivis rejettent, dégorgent les aliments qu'ils viennent d'absorber. Comme ils avalent, en général, des proies volumineuses, ils s'allègent de cette façon et il est probable que leur respiration se trouve beaucoup facilitée par la diminution d'encombrement qui en résulte.

Or, les *labbes* sont aux oiseaux de mer ce que sont la buse, le faucon ou l'épervier aux oiseaux des bois et des champs : ce sont des oiseaux de proie. Un *labbe* arrivant au-dessus d'une bande de goëlands ou de mouettes y sème la terreur. Les oiseaux effrayés s'enfuient en dégorgeant, les *labbes* se précipitent sur ces reliefs et les ingurgitent. Le vulgaire, rarement précis, a pris ce dégorgement pour une défécation et en a conclu que les

labbes se nourrissent de la fiente des autres oiseaux, d'où ce nom de *stercoraire*, « *stercus* » en latin, se traduisant par « fiente ».

Les labbes ne se nourrissent pas seulement de « reliefs ». Au titre d'oiseaux de proie, ils s'attaquent aux oiseaux qu'ils dépècent, suivent les bêtes à la traîne derrière les barques et en captivité avalent toutes les proies qu'on leur jette. Mais ceci ne leur est pas particulier, puisque les goëlands en captivité avalent aussi les moineaux, les sansonnets, les taupes, les souris qu'on leur fournit, ainsi que je l'ai signalé plus haut.

Les *labbes*, comme tous les oiseaux de proie, voyagent et chassent pour leur compte exclusif. On ne les rencontre qu'isolés.

Labbe vient-il du latin *labia*, lèvre, rebord, à cause du rebord que forme le crochet terminal du bec? ou de la membrane qui recouvre la mandibule supérieure?

La distinction entre les types adultes est facile surtout avec les figures et les indications de la taille. La diagnose entre les jeunes est plus délicate. Nous en donnons les éléments pour chaque espèce. Mais ils suivent la règle générale dont nous avons déjà rencontré une foule d'exemples (*eiders, cygnes, canards, goëlands*), à savoir que la teinte des jeunes est gris-brunâtre uniforme.

Les *labbes* ont comme caractéristique commune d'avoir l'hiver un plumage plus foncé que l'été, alors que les goëlands à capuchon ont, au contraire, des teintes qui, l'hiver, sont plus claires.

Le Labbe cataracte.

(*Stercorarius Catarractes* ou *Skua-Brünn*)

Noms populaires. — Etymologie : Goëland brun, poule de mer, cordonnier, *mauve-poule* que l'on donne à tous les labbes, d'ailleurs... *Cataractes* veut dire en latin « *qui s'abat avec rapidité* », allusion à la façon dont cet oiseau fond sur sa proie et en effet, leur vol est si rapide que le poisson dégorgé est saisi presqu'aussitôt sa sortie...

Taille. — 0 m. 55 à 0 m. 60, taille qui correspond au goëland à manteau noir.

Habitat. — Nord de l'Europe, dans les îles Shetland et au milieu des sites les plus sauvages.

Description :

BEC : noir et brun *à crochet terminal comme surajouté*, une membrane molle recouvre la mandibule supérieure jusqu'au crochet. Sillon à l'extrémité de la mandibule inférieure.

YEUX : iris brun.

TÊTE : brun-noir avec quelques plumes rousses et grises.

COU : de mêmes couleurs, mais plus clair.

DOS : comme la tête.

AILES : de même couleur que la tête, mais avec une tache blanche sur l'extrémité de l'aile.

VENTRE : brun-roux cendré.

QUEUE : brune *avec les plumes médianes dépassant les autres de 3 ou 4 centimètres.*

PATTES : noir-brunâtre.



FIG. 132. — LE LABBE CATARACTE.
On aperçoit le *petit pouce*, semblable à celui des goëlands et la *queue en fer de lance* caractéristique.
Attitude assez fréquente chez l'oiseau qui scrute le ciel...

DOIGTS : noirs, palmés, *pouce non membraneux*.
FEMELLES : sont semblables.
JEUNES : couleur généralement brune et plus ou moins grivelée. Ils sont plus grands que les jeunes des autres espèces.

Nourriture. — Proies vivantes, oiseaux, poissons, dégurgitations des autres oiseaux.

Nidification. — Pond 2 à 3 œufs vert-brun, dans les bruyères, en mai-juin.

Migrations. — N'est pas un oiseau migrateur à proprement parler. Il suit les bandes de goëlands.

Chasse. — Est attiré par une bête « à la traîne ». Se tire avec du 4 ou du 3. Se défend courageusement quand il est blessé. Attaque les goëlands et les tue parfois pour s'en nourrir.

Remarques particulières. — La rencontre de cet oiseau est accidentelle. Parfois après les tempêtes on en ramasse sur les plages exténués ou mourants. Parfois encore, les pêcheurs en prennent à l'hameçon. Mais cette espèce a été si réduite par la destruction des couvées que cette capture restera exceptionnelle.

Le Labbe pomarin.

(*Stercorarius Pomarinus*)

Noms populaires. — Etymologie : Penmarin. Mauve-poule. « *Po* », abréviation de *potissum*, signifie « surtout, par dessus tout ». Ce serait le plus marin des labbes?...

Taille. — 0 m. 45 sans les filets de la queue, c'est-à-dire de la taille d'une grosse mouette commune, du goëland à pieds bleus.

Habitat. — Iles désertes du Nord.

Description :

BEC : jaunâtre à la base avec le *crochet saillant*, noir.
YEUX : iris brun.
TÊTE : noir-brun. Les plumes de la nuque peuvent se hérisser.
COU : blanc-jaunâtre.
DOS : noir-brun.
AILES : brunes.
VENTRE : blanc, grivelé aux flancs.
QUEUE : brune avec les deux plumes médianes dépassant les autres de 6 à 10 centimètres et *contournées pour devenir à surface verticale à l'extrémité.*
PATTES : noir-brunâtre.
DOIGTS : longs et largement palmés, *pouce non membraneux.*

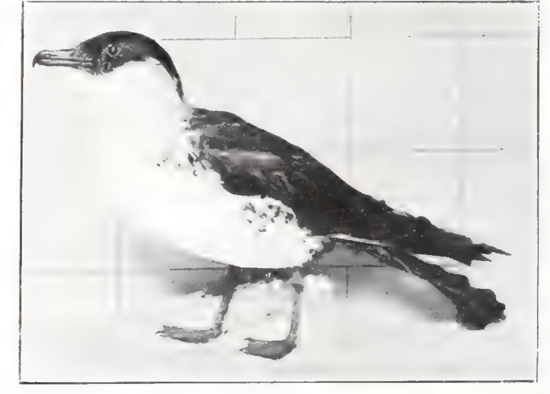


FIG. 133. — LE LABBE POMARIN (*été*). La *torsion des plumes de la queue* qui deviennent d'horizontales, verticales, est caractéristique de cette espèce. L'*hiver*, il y a des taches plus claires sur les dessus, le ventre et la poitrine sont tachetées comme les flancs en été.

FEMELLES : sont semblables aux mâles.
L'*hiver*, les teintes s'éclaircissent un peu sur les dessus pour se maculer de gris brun aux dessous.
JEUNES : sont d'une tonalité plus grise et roussâtre, même au ventre, la queue barrée de noir et de brun clair, les doigts sont jaunes à la base. Les tiges des plumes de l'aile sont blanches.

Nourriture. — Comme le précédent.

Nidification. — Pond 2 à 3 œufs brun-verdâtre foncé et tachetés.

Migrations. — N'est pas un migrateur. Se rencontre surtout en août, octobre et novembre et séjourne parfois tout l'hiver.

Chasse. — Plomb n° 5.

Remarques particulières. — Est moins rare que l'espèce précédente, mais on rencontre surtout des jeunes. On constate souvent que les plumes de la queue sont usées par le frottement ou cassées.

Le Labbe parasite.

(*Stercorarius Parasiticus*)

Noms populaires. — Mauve-poule en picard, appellation commune à tous les labbes. Labbe de Richardson en anglais.

Taille. — 0 m. 40 sans les filets de la queue, c'est-à-dire de la taille de la mouette rieuse (*larus ridibundus*).

Habitat. — Comme les précédents, dans les îles du Nord : Orcades, Hébrides, Ecosse, mais moins septentrional.

Description :

BEC : bleuâtre *à crochet comme surajouté.*
YEUX : iris brun.
TÊTE : noir foncé.
COU : blanc-jaunâtre, noir en hiver.
DOS : noir foncé grivelé.
AILES : noir foncé grivelé, les grandes plumes ont la tige blanche.
VENTRE : blanc en été, noir enfumé en hiver.
QUEUE : brun-noir avec les plumes médianes notablement plus longues que les autres : 8 à 11 centimètres.
PATTES : bleuâtres.
DOIGTS : idem., palmés à *pouce non membraneux.*

En *hiver,* la coloration a une teinte plus sombre qu'en été et le ventre devient noir.

La *femelle* et les *jeunes* sont bruns tachetés de roux plus clair. Les tiges des grandes plumes de l'aile sont blanches. Diagnostic d'avec le jeune labbe longicaude.

Nourriture. — Oiseaux, poissons, etc.

Nidification. — Pond en juin 2 ou 3 œufs brun foncé tachetés.

Migrations. — Apparait tous les ans d'août en novembre.

Chasse. — Plomb n° 5 ou 7.

Remarques particulières. — Ne pas le confondre avec le suivant.



FIG. 134. — LE LABBE PARASITE (*été*). La queue porte deux plumes dépassant les autres de 8 à 11 cent.



FIG. 135. — LE LABBE PARASITE (*hiver*). Cette teinte sombre que prend normalement l'oiseau en hiver est constante, même l'été, chez quelques variétés de l'espèce

Le Labbe longicaude.

(*Stercorarius longicaudus*)

Cette dernière espèce, un peu plus petite que la précédente, 0 m. 38 au lieu de 0 m. 40, ne s'en distingue que par la *longueur plus grande des filets de la queue,* double, puisqu'elle atteint *18 à 20 centimètres* environ. C'est le plus répandu des labbes. Il habite les parages du Cercle Arctique.

Le lieutenant Greely raconte que



FIG. 136. — LE LABBE LONGICAUDE (*été*). Cette espèce a les *plumes médianes de la queue très longues.* Le manteau est plus gris, plus clair que celui de toutes les espèces précédentes L'*hiver,* les teintes s'assombrissent au-dessus et au-dessou

dans l'intérieur de la terre de Grinnel « ces pillards venaient les importuner jusque sous leur tente. » (Juillet 1882.)

Les *jeunes* que l'on a le plus l'occasion de rencontrer ont les deux premières plumes de l'aile à tige blanche, les autres plumes ont des tiges brunes, ils sont comme tous les jeunes, d'une teinte uniforme brun cendré.

Section 11 : Bec cylindrique, droit, pointu.

LA STERNE TSCHEGRAVA......	0 m 58
LA **STERNE CAUJECK**.........	0 m 45
LA **STERNE PIERRE GARIN**...	0 m 42
LA STERNE ARCTIQUE.........	0 m 39
LA STERNE FULIGINEUSE......	0 m 38
LA STERNE HANSEL...........	0 m 36
LA STERNE DE DOUGALL	0 m 36
LA **STERNE MINUTA**..........	0 m 24

NOTES GÉNÉRALES.



FIG. 137. — PIED DE STERNE à palmures échancrées, mais *complètes* et rejoignant les ongles qui sont longs.

Les sternes ont le *bec cylindrique, droit et pointu*, leurs *pattes* sont *courtes*, leurs doigts palmés se distinguent de ceux des précédents par des *ongles longs et acérés*, ce qui pourtant ne justifie pas l'opinion de certains naturalistes, affirmant que les sternes ne sont pas entièrement palmées (FIG. 137). C'est une erreur : l'ongle n'est généralement pas compris dans la palmature. La *queue* est le plus souvent fourchue, sauf deux exceptions (*tschegrava* et *Hansel*). C'est « l'hirondelle de mer ». Crie constamment sur un mode désagréable. Son ramage ne vaut certes pas son plumage.

Le nom de *sterne* vient du suédois *stirn* qui désigne cet oiseau dans une contrée où il est très répandu, sur les lacs et dans les fjords, appelés *taern, terns.* En islandais, *therne.*

La Sterne tschegrava.

(*Sterna Caspia*)

Noms populaires. — Etymologie : Néant, très rare en France. *Tschegrava* est le nom russe de cette espèce.

Taille. — 0 m. 55 à 0 m. 58, celle d'une grosse mouette.

Habitat. — En été, parcourt les côtes de Suède, de Norwège, du Danemarck, et descend, l'hiver, jusque sur les côtes d'Afrique. Elle est sédentaire sur les côtes de la Mer Rouge et de la Mer Caspienne.

Description :

BEC : fort, long (0,075) et très pointu, rouge, avec la pointe noire.



FIG. 138. — LA STERNE TSCHEGRAVA (*été*). Ce qui caractérise la plus grande de toutes les sternes, c'est la forme de la queue qui, contrairement à celle de la grande majorité des sternes, n'est pas *fourchue* mais *carrée*, comme celle des goëlands. L'*hiver*, la tête est blanche.

YEUX : brun-jaunâtre.
TÊTE : noire en été, blanche en hiver, plumes longues à la nuque.
COU : blanc.
DOS : bleu cendré clair.
AILES : de même couleur et dépassant la queue de beaucoup, rémiges brun pâle.
VENTRE : blanc, moiré.
QUEUE : blanche, *non fourchue.*
PATTES : assez hautes, noires.
DOIGTS : petits, noirs, ongles longs, palmature, *un pouce non membraneux.*
JEUNES : ont les ailes et la queue tachetées de brun.

Nourriture. — Proies vivantes, poissons, petits crustacés, petits animaux.

Nidification. — Pond en mai 2 ou 3 œufs, dans le sable. Ces œufs sont blanc-jaunâtre et tachetés de brun.

Migrations. — Se rencontre parfois, mais rarement, sur les côtes de la Manche. C'est plutôt un oiseau faisant escale l'hiver dans le Midi et on a plus l'occasion de le tuer en Méditerranée que partout ailleurs en France.

Chasse. — Comme toutes les sternes, vient admirablement à « l'oiseau à la traîne » et tourne éperdûment au-dessus d'une congénère morte et surtout blessée. Plomb n° 7 à cause des petites distances auxquelles on tire, ou 5.

Remarques particulières. — Se fait prendre dans les fleurons. Fréquente les fleuves, les lacs aussi bien que la mer.

La Sterne caujeck.

(*Sterna Cautiaca*)

Noms populaires. — *Terneiro* en picard. *Etaillet* en normand.

Taille. — 0 m. 45.

Habitat. — Toutes les côtes nord-ouest de l'Europe.

Description :

BEC : long et pointu, noir à la base, *jaune ombré à la pointe.*
YEUX : iris brun.
TÊTE : noir brillant avec des plumes noires tachetées de blanc tombant sur le cou en été, *blanche l'hiver.*
COU : blanc.
DOS : bleu tendre très pâle.
AILES : de même couleur avec rémiges gris foncé dépassant la queue.
VENTRE : blanc, légèrement saumoné et moiré.
QUEUE : blanche, longue, *très fourchue.*
PATTES : courtes.
DOIGTS : petits, palmés, ongles longs, recourbés, *pouce non membraneux.*
JEUNES : ont des teintes gris cendré, surtout sur le dessus.



FIG. 139. — LA STERNE CAUJECK (*été*). La queue est presque aussi longue que les ailes et très fourchue. — L'*hiver*, la tête est blanche.

Nourriture. — Comme la précédente. On la voit se jeter à l'eau tête baissée et saisir au vol de petits poissons de surface.

Nidification. — Comme la précédente. Niche en colonies à l'île de Sylt, île allemande de la Mer du Nord, au large de la côte du Sleswig.

Migrations. — Arrive en juillet et nous quitte généralement fin septembre pour aller plus au sud. Repasse en avril-mai.

Chasse. — Assez commune La *sterne Caujeck* n'est pas aussi confiante, donc imprudente que la *Pierre Garin*. Cependant les coups de fusil heureux au passage, le long de la grève, ne sont pas rares. Dans la chasse en canot, elle vient bien au leurre et se tue aisément avec du plomb n° 8. Préfère la mer.

Remarques particulières. — Oiseau des plus gracieux et d'un ensemble fin et délicat. Orne parfois le chapeau des dames. Très criarde.

La Sterne hirondelle ou Pierre Garin.

(*Sterna hirundo*)

Noms populaires. — *Etaillet. Hirondelle de fleuve. Goelette. Petit criard.*

Taille. — 0 m. 30.

Habitat. — Répandue dans tout notre hémisphère.

Description :

BEC : rouge vif, *noirâtre à la base*, long et pointu.
YEUX : iris noir.
TÊTE : noire, plus blanche l'hiver.
COU : blanc.
DOS : bleu cendré pâle.
AILES : de même couleur, dépassant la queue.
VENTRE : blanc.
QUEUE : blanche, *très fourchue.*
PATTES : courtes, rouges.
DOIGTS : de même couleur, courts, palmés, ongles noirs, longs, crochus, *pouce non membraneux.*
JEUNES : que l'on tue souvent, ont les ailes et le dos grivelés de brun, leur bec et leurs pattes sont jaunes et deviennent de plus en plus hauts en couleur, virant vers le rouge à mesure que l'oiseau avance en âge.

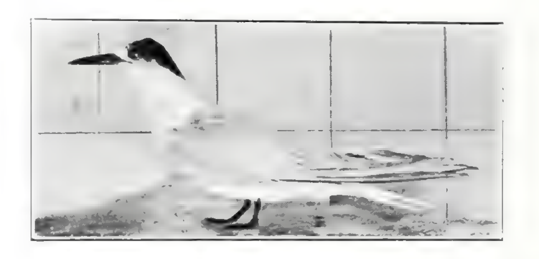


FIG. 140. — LA STERNE PIERRE GARIN (*été*). Très basse et très peu gracieuse à terre.

Nourriture. — Comme les précédents.

Nidification. — Niche en colonies. Préfère le gravier au sable pour déposer en mai, dans son nid deux ou trois œufs gris-verdâtre, tachetés ou bruns.

Migrations. — Se rencontre d'avril en septembre sur nos côtes.

Chasse. — La *sterne Pierre Garin* peut faire la joie des chasseurs qui ne dédaignent pas tirer de nombreux coups de fusil faciles. Cet oiseau est très confiant. Une victime qui tombe d'une bande fait virevolter toute la bande à 20 mètres du chasseur. J'ai le regret dans ma jeunesse cynégétique d'en avoir tué une année où elles étaient très nombreuses, soixante-quatorze en une matinée. Ce n'est là ni de la chasse, ni du tir. Des individus tués par moi en septembre sur les côtes de la Manche, avaient été bagués en juillet de la même année, l'un à *Nordeney*, l'autre à *Mellum* par la station ornithologique d'*Héligoland*. Les bagues portaient les indications suivantes : *Zool. Station Helgoland,* et un n° 14.632 et 14.870. Plomb n° 8 ou 9.

Remarques particulières. — Sert de parure. N'est pas comestible.

Note sur la Sterne arctique.

(*Sterna Parasidica*)

La *sterne arctique* se rapproche beaucoup de la *Pierre-Garin* à laquelle elle ressemble en tous points.

On recherchera les caractères distinctifs en trois signes :

1° Le bec est moins long (donc plutôt petit pour une sterne) que chez la Pierre-Garin. Il est *entièrement* rouge.

2° Les pattes sont très basses. L'oiseau a le ventre presqu'au ras du sol. Les pieds sont rouges.

3° La queue, *très fourchue*, a deux longues plumes de chaque côté, très longues et fines comme des aiguilles *qui dépassent les ailes.*

4° Elle ne mesure que 0 m. 38 à 0 m. 39, alors que la Pierre-Garin dépasse 0 m. 40 pour atteindre le plus souvent 0 m. 42 à 0 m. 44.

Elle niche au Nord et visite le Nord de la France, de mai en septembre.

Plomb n° 8. Assez rare. Se mêle aux « Pierre-Garin » avec lesquelles elle s'accouplerait parfois pour donner des métis. Peary l'a trouvée à sept degrés du Pôle. Des trous creusés dans la neige et tapissés de duvet, contenaient chacun un poussin.

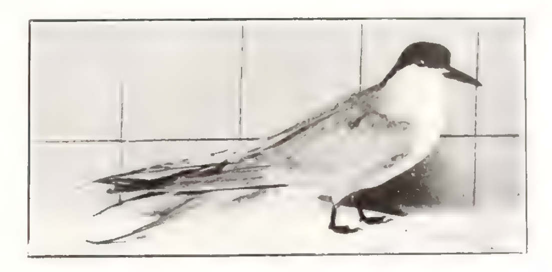


Fig. 141. — La sterne arctique (*été*). L'*hiver*, la tête est tachetée de blanc. *Les plumes de la queue dépassant celles des ailes*, permettent de la différencier à première vue de la sterne Pierre Garin.

Note sur la Sterne fuligineuse.

(*Sterna fuliginosa*)

De la même taille que la *sterne arctique*, front blanc, mais tout le *dessus* du corps de couleur *brun-noir*. Très rare.



Fig. 142. — La sterne fuligineuse (*été*). En *hiver*, il y a quelques taches blanches sur la tête. Les *jeunes* sont plus bruns que noirs au-dessus et gris en dessous.

Note sur la Sterne Hansel.

(*Sterna Anglica*)

Plus petite que les précédentes (0 m. 36). S'en distingue nettement par les caractères suivants :

1° *Bec noir*, court et robuste. Pieds noirs.

2° Pattes plus hautes et proportionnellement aussi hautes que celles des mouettes.

3° *Queue non fourchue*, dépassée de beaucoup par les ailes.

Rare dans le Nord, plus fréquente dans le Midi. Sud de l'Allemagne. Méditerranée. Niche en Hongrie.



Fig. 143. — La sterne Hansel (*été*). En *hiver*, la tête se marque de blanc. Caractéristique : la *queue non fourchue* comme les mouettes, dont elle a presque le bec et la hauteur de pattes.

Note sur la Sterne de Dougall.

(*Sterna Dougallii*)

Plus petite que la *sterne arctique* (0 m. 36), mais son bec est long, *noirâtre* à l'extrémité, rouge-brun ailleurs. Les pieds sont rouge-orangé. Livrée commune aux sternes, c'est-à-dire bleutée au dessus, blanc-rose en dessous. Taille, 0 m. 37. *Queue bifide.*

D'après le distingué et regretté ornithologiste, Dr Louis Bureau, de *Nantes*, cette espèce serait en voie de disparition. Elle ne se reproduirait plus en France que sur quelques îlots des côtes du *Morbihan* et du *Finistère* et en *Camargue*. En



Fig. 144. — La sterne de Dougall (*été*). En *hiver*, la tête est piquetée de blanc. — Caractéristique : *les deux filets très longs de la queue très échancrée.*

dehors de ces derniers refuges, l'apparition de cette espèce est si rare qu'on perd toute chance d'en tuer sur d'autres points du littoral.

La Sterne minule.

(*Sterna Minuta*)

Noms populaires. — Sterne naine.

Taille. — 0 m. 24 avec la queue qui est longue. Le corps est donc très petit.

Habitat. — Angleterre, France, dans le Midi.

Description :

BEC : long, pointu, jaune et noir à la pointe.
YEUX : iris noir.
TÊTE : noire l'été (*mais front blanc*), blanche l'hiver.
COU : blanc devant, noir derrière.
DOS : bleu cendré.
AILES : bleu cendré, rémiges brunes.
VENTRE : blanc.
QUEUE : *fourchue*, longue et blanche.
PATTES : moyennes comme hauteur, noires.
DOIGTS : petits, jaune-orangé, palmés, *pouce petit non membraneux*.
FEMELLES : semblables aux mâles.
JEUNES : plus gris.



FIG. 145. — LA STERNE MINULE (*été*).
Sa taille à elle seule, permettra de l'identifier.

Nourriture. — Petits poissons, larves, insectes aquatiques.

Nidification. — Pond à terre, dans un nid sommaire, deux à quatre œufs gris-olivâtre, tachetés de noir.

Migrations. — Passages réguliers, en mai et en août.

Chasse. — N'est pas sauvage et semble ignorer la présence de l'homme, l'esprit toujours tendu vers la proie. Passe admirablement à travers le coup de fusil, car on a rarement le plomb très petit qui convient : du 10 ou du 11. Est d'apparition régulière, mais jamais en grand nombre.

Remarques particulières. — N'est pas comestible. A été très employée comme garniture de chapeaux féminins.

Section 12 : Bec gros, court et courbe.

LE **FLAMANT**...... 1 m 50

NOTES GÉNÉRALES.

S'il est un oiseau que l'on pourrait étiqueter « Echassier » suivant le mode classique, ce serait certes, eu égard à la longueur des jambes, le *flamant*. Nous avons expliqué pourquoi l'étrange approximation dont on se contentait quand il s'agit de qualifier la longueur d'une jambe ne pouvait réellement pas être acceptée. Qualifier « échassier » les *pluviers* ou les *bécasseaux* est une joyeuse plaisanterie. Donc méprisant la *patte* et ne considérant que le *pied* et ses éléments constitutifs, nous sommes obligés de ranger le *flamant* à côté de l'oiseau dont le pied se rapproche le plus du sien. Le *flamant* comme le montre la photographie est *complètement palmé*, avec cette simple nuance que les palmures sont un peu échancrées et qu'elles longent le doigt médian sur une courte distance en forme de languette pour rejoindre la base de l'ongle : absolument ce qu'on remarque dans le pied de la *sterne* (FIG. 137). Le

voilà donc ici dans la classe des *Palmés* pour que Justice et justesse soient faites. Nous retrouverons les mêmes particularités dans la section suivante. La longueur des jambes nécessite dans l'intérêt de la marche en terrain mou une bonne *surface d'appui*, donc une *palmature*.

Le Flamant rose.

(*Phoenicopterus roseus*)

Noms populaires. — Etymologie : Le nom du *flamant* qui lui vient de ses brillantes couleurs, devrait s'écrire *flammant*. L'étymologie de phénicoptère (*phenicos*, rouge de flamme, et *ptéros*, aile) fixe un des caractères frappants de l'oiseau.

Taille. — 1 m 30 à 1 m 50.

Habitat. — Afrique. Midi de la France.

Description :

Bec : très *gros, court*, 14 centimètres environ et *recourbé* vers le bas, rouge à la base, noir à l'extrémité.

Yeux : iris jaune d'or.

Tête : rose.

Cou : rose et très long.

Dos : rose.

Ailes : rouge vif avec les grandes pennes noires.

Ventre : rose plus pâle.

Queue : rose tendre.

Pattes : très hautes et roses.

Doigts : *palmés avec pouce peu développé*.

Femelle : est plus petite et a des teintes plus pâles.



Fig. 146. — Le flamant rose. La palmature est échancrée, mais elle touche la totalité des doigts externe et interne et fait de ce pied un pied de *palmipède*. (*Voir* Fig. 137 le *pied des sternes*.)

JEUNES : sont presque entièrement bruns et n'ont pas le bec courbé de l'adulte.

Nourriture. — Crustacés, mollusques, larves, petits poissons, herbes et plantes aquatiques.

Nidification. — Pond deux œufs d'un blanc mat dans un nid en forme de cône tronqué de 0 m. 60 à 0 m. 70 de haut, dont 0 m. 40 de fondation dans la terre. La femelle ne couve que la nuit en se mettant à cheval sur le nid et assise sur ses talons. Le nid a donc la hauteur de la jambe du *talon* (articulation du milieu de la patte) au ventre. Dans le jour, elle confie le soin de la chaleur nécessaire au soleil.

Migrations. — Le flamant ne se rencontre en France que dans les étangs de la Camargue, à l'embouchure du Rhône.

Chasse. — Le flamant est excessivement sauvage. On peut en tuer en tirant dans les bandes à balles avec un fusil à répétition. Le flamant est très sensible aux moindres blessures. Le corps n'est pas plus gros que celui d'un fort canard. Mais, c'est un oiseau qu'il est inutile de chercher ailleurs que dans les régions où il est sédentaire. MAGAUD D'AUBUSSON, in *Revue d'Ornithologie* a relaté la capture de deux flamants roses, très adultes, près du Crotoy à l'entrée de la baie de Somme, le 15 mars 1909. Il y en avait une bande d'une vingtaine d'individus. Inutile de se servir de ce fait pour bâtir des espoirs exagérés. La photographie représente un de ces animaux.

Remarques particulières. — Lucullus servait à ses invités des langues de flamants roses. Nous n'avons aucune expérience personnelle concernant la valeur culinaire de l'oiseau ou de sa langue. Néanmoins cette valeur culinaire est vantée par bon nombre de naturalistes. Comme beaucoup d'oiseaux qui vivent en troupeau, il existe toujours une sentinelle, la tête haute, qui jette un cri bruyant en cas d'alerte. S'apprivoise aisément et devient alors familier et apathique, mais ne se reproduit pas.

Section 13 : Bec recourbé vers le haut, long et fin

L'AVOCETTE .... 0 m. 55

NOTES GÉNÉRALES.

Voici un échassier indiscutable si on s'en rapporte à la longueur des jambes, qui nage admirablement et qui plonge!! Cela détruit encore la légende de l'échassier monté sur des échasses pour ne pas se mouiller. L'*avocette* comme le *flamant*, sont des oiseaux qui prennent leur nourriture non pas dans la boue ou la vase, mais dans l'eau. La nature leur a ménagé une *surface d'appui* confortable et elle a bien fait. L'avocette avec cette *surface d'appui* très large, marche à pas comptés dans les terrains les plus mous. Nous devons donc inscrire ces oiseaux là même où les situe l'examen de leur *pied* et nous n'hésitons pas à les apparenter sous ce rapport aux *sternes*.

Quand on a fait choix d'un principe de classification, unique, il faut le considérer uniquement. Dans le cas du *flamant* et de l'*avocette*, nous reconnaissons que les pattes sont très hautes, mais ceci nous importe peu puisque nous avons décidé de ne pas regarder plus haut que le pied. *Ne sutor ultra crepidam!*

Le classement ainsi compris est d'ailleurs moins... étonnant que celui qui aboutit à placer les *phalaropes* dans les échassiers!

Du reste BUFFON range l'*avocette* dans les *palmipèdes*.

L'Avocette.

(*Recurvirostra avocetta*)

Noms populaires. — Etymologie : *Cleppe, oiseau-pipe.* Avocette vient de l'italien *avocetta.*

Taille. — 0 m. 50 à 0 m. 55.

Habitat. — Dans le monde entier, régions tempérées plutôt chaudes.

Description :

Bec : long, mince, noir, très *nettement relevé.*
Yeux : iris brun.
Tête : petite et noire au-dessus.
Cou : blanc à l'avant, avec une ligne noire derrière.
Dos : blanc.
Ailes : blanches et noires.
Ventre : blanc.
Queue : blanche.
Pattes : bleuâtres, échancrées comme celles des sternes.
Doigts : palmes échancrées comme celles des sternes, *un petit pouce non membraneux.*
Femelle : comme le mâle.
Jeunes : d'un brun presque uniforme.

L'*hiver,* le noir est adouci et légèrement gris.

Nourriture. — Insectes, vers, larves, etc., frai de poisson.

Nidification. — Pond au voisinage de l'eau douce ou salée, quatre œufs gris-vert pâle, marqués de taches brunes.



Fig. 147. — L'Avocette. Remarquer les palmatures très développées d'un oiseau généralement rangé parmi les échassiers, mais qui a sa place près des *sternes* (Fig. 137) et près des *flamants.*

Migrations. — Passent en octobre et repassent en avril, très vite, sans s'arrêter.

Chasse. — On ne chasse pas à proprement parler l'avocette : on la rencontre. Elle fait le long de nos côtes des séjours très courts et ce n'est guère que sur les rives du Bas-Escault qu'on la signale en grandes colonies, car elle est très sociable et assez farouche. Il arrive que parfois elle tombe au hutteau, comme les *chevaliers* et vient assez bien à l'appel. Fréquente surtout les embouchures.

Remarques particulières. — Quoique montée très haut sur pattes et devant symboliser l'échassier antique, sa palmature est suffisante pour lui permettre de nager et même, dit le Dr Quinet, de plonger. Serait à peu près mangeable. Vol le cou tendu.

Lorsque l'oiseau cherche sa nourriture, il s'avance dans l'eau peu profonde, l'extrémité relevée du bec affleurant la surface de l'eau, la tête oscille de côté et d'autre, alors que les mandibules s'ouvrent et se ferment avec une extrême rapidité pour happer rapidement tout ce qui passe. Ne se conserve en captivité qu'avec beaucoup de soins.

« On trouve à la plupart des avocettes de la boue sur le croupion et les plumes usées par le frottement, dit Baillon ; apparemment, ces oiseaux essuient leur bec à leurs plumes ou l'y logent pour dormir, sa forme ne paraissant pas moins embarrassante pour le placer durant le repos que pour s'en servir à l'action, à moins que l'oiseau ne dorme, comme les pigeons, la tête sur la poitrine. »

Première CLASSE : *Les Palmés.*

DIVISION F :

Bipalmes à pouce atrophié ou absent.

Section 14 : *Bec à crochet, court, narines extérieures, prenant environ la moitié de la longueur du bec.*

LE PÉTREL GLACIAL	0 m 45
LE PÉTREL DU CAP	0 m 35
LE THALASSIDROME DE BUWLER	0 m 30
LE **THALASSIDROME CUL BLANC** ..	0 m 20
LE THALASSIDROME OCÉANIEN	0 m 17
LE **THALASSIDROME TEMPETE**.....	0 m 16

NOTES GÉNÉRALES.

Dans cette DIVISION, le pouce s'estompe et va disparaître. Il y a entre les différentes espèces sous ce rapport de petites variations. Le pouce apparait parfois sous la forme d'une toute petite excroissance, d'un petit moignon chez les unes, alors qu'il n'en reste plus trace chez les autres. Nous sommes loin du pouce des *goëlands*, des *sternes*, avec sa forme parfaite et l'ongle bien formé, ici un moignon ou rien (FIG. 148). Le bec, enfin, crée, par sa forme courte et épaisse, une *Section* nette.



FIG. 148. — PIED DE BIPALME SANS POUCE. (*Guillemot.*)

Les *pétrels* et les *thalassidrômes* (mot tiré du grec qui signifie *coureurs de mer*) sont amenés sur nos côtes par les ouragans auxquels ils résistent mal. On leur accorde un don de présage en ce qui concerne les gros temps. Soyons large et admettons avec le D[r] QUINET, vingt-quatre heures de prescience et encore?... Ils voyagent la nuit comme le jour.

Les *pétrels* volent avec les jambes pendantes et comme ils ont l'habitude de raser la surface des flots, ils ont l'air de courir sur l'eau. Leur nom (*pétrel, Petrus, Pierre*) viendrait de ce que l'oiseau, comme St Pierre rejoignant sa barque, serait considéré comme marchant sur l'eau?? (BUFFON.)

Le Pétrel glacial.

(*Procellaria glacialis*)

Nom populaire. — Fulmar.

Taille. — 0 m. 46, de la taille d'un petit goëland.

Habitat. — Iles du Nord. Farn Islands. Mers polaires.

Description :

BEC : jaune chez l'adulte, épais, gros et court, à crochet, *narines extérieures* occupant la moitié postérieure du bec.

YEUX : iris brun.

TÊTE : blanche.

COU : blanc.

DOS : bleu cendré.

AILES : bleu cendré, rémiges brunâtres.

VENTRE : blanc.

QUEUE : bleu cendré, de forme arrondie.

PATTES : jaunâtres.

DOIGTS : très longs et largement palmés, jaunâtres, *pouce atrophié,* réduit à l'ongle.

JEUNES : présentent comme les mouettes des teintes grisâtres et ont le bec noir.

Nourriture. — Piscivore et extrêmement vorace, mollusques, poissons morts, cadavres des phoques et des baleines.

Nidification. — Pond un œuf blanc, en mai-juin, dans un nid tapissé de petits cailloux, dans les archipels de l'Islande et de l'Ecosse.



FIG. 149. — LE PÉTREL GLACIAL. Le sillon de la mandibule inférieure et surtout les *narines extérieures,* occupant la *moitié* de la longueur du bec, sont caractéristiques. Remarquer les dimensions des pieds.

Migrations. — Rare dans nos contrées, plus commun sur les côtes de Grande-Bretagne. En grand nombre dans les mers polaires.

Chasse. — Nous ne rencontrons cet oiseau qu'exceptionnellement au large de nos côtes. Il devrait être tiré avec du plomb n° 5.

Remarques particulières. — On ne cite comme captures connues que celles d'oiseaux morts ou mourants trouvés sur les plages après les tempêtes. Dans l'île de St Kilda (ouest des Hébrides), on tue de 18.000 à 20.000 petits en une semaine d'août, seul moment où la coutume permet de détruire ces animaux. Quand ils en ont tiré l'huile qu'ils peuvent fournir, les habitants en font des conserves pour l'hiver. (CORNISH.)

Le Pétrel du Cap.

(*Procellaria Capensis*)

Une note simplement pour le *pétrel du Cap,* plus petit que le précédent (0 m. 38), appelé encore *pétrel damier* parce qu'il a le dos marqué de taches noires et blanches comme les ailes. Le ventre est blanc, le bec noir comme l'iris et les pieds. Suit les navires pour recueillir les débris et se laisse facilement attraper à l'hameçon garni de viande. Capturé il ne peut plus prendre son essor sur le pont. En mer, profite d'un soulèvement de la vague pour s'enlever. Vit en troupes. Extrêmement rare.



FIG. 150. — LE PÉTREL DAMIER. Les narines extérieures et le plumage du dos et des ailes en *damier* ne laisseront aucun doute en cas de capture peu probable

Le Thalassidrôme de Buwler.

(*Thalassidroma Buwlerie*)

Cet oiseau, de la taille d'une tourterelle (0 m. 30) est, comme le montre la figure ci-contre, entièrement noir ou gris bleuté sans aucune tache blanche. Ses pattes ne sont pas hautes, sa queue est fourchue.

On ne connaît guère de capture certaine sur nos côtes. Il y a du reste assez loin de son habitat normal, les îles *Canaries* et *Madère* à nos régions.

Il fait par sa taille la transition avec les pétrels et les thalassidrômes plus communs, comme le *thalassidrôme cul blanc* et le *thalassidrôme tempête*.

Les jeunes sont capturés et salés pour être consommés par les habitants des îles d'origine. Les nids dégagent pourtant une odeur fétide.



Fig. 151. — Le thalassidrôme de Buwler à narines extérieures. Taille et couleur l'identifient aisément.

Le Thalassidrôme cul-blanc.

(*Thalassidroma leucorhoa*)

Noms populaires. — Néant, parce que rare.

Taille. — 0 m. 16 à 0 m. 20, comme celle d'un merle.

Habitat. — Erre sur l'Océan; se voit en Amérique, au sud du Groenland, commun sur les bancs de Terre-Neuve et sur le Pacifique. (Dr Quinet.)

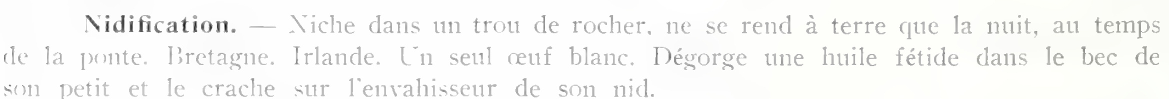
Description :

Bec : noir, crochu, *narines extérieures.*
Yeux : iris brun.
Tête : grisâtre.
Cou : brun-noir.
Dos : brun-noir.
Ailes : brunes avec *miroir gris.*
Ventre : blanc vers le bas, ardoisé vers le haut.
Queue : blanche à la base *au-dessus* et *au-dessous*, et fourchue.
Pattes : noires.
Doigts : noirs, palmés, pouce atrophié.



Fig. 152. — Le thalassidrôme cul blanc. La tache *blanche* de la base de la *queue* et la tache grise de l'aile sont caractéristiques.

Nourriture. — D'après Quinet, cadavres huileux des phoques et des baleines, restes de cuisine et détritus des navires.



Nidification. — Niche dans un trou de rocher, ne se rend à terre que la nuit, au temps de la ponte. Bretagne. Irlande. Un seul œuf blanc. Dégorge une huile fétide dans le bec de son petit et le crache sur l'envahisseur de son nid.

Migrations. — N'est pas migrateur. Est jeté sur nos plages par les tempêtes.

Chasse. — Rencontre de hasard. Plomb n° 8 ou 9.

Remarques particulières. — Se prend parfois dans les fleurons, hauts filets tendus au ras du flot pour capturer les oiseaux à déplacements nocturnes, comme celui qui nous occupe. Peu sociable.



Fig. 153. Le thalassidrôme océanien pourrait être rangé dans les échassiers....

Le Thalassidrôme océanien.

(*Thalassidroma océanica*)

Ce petit *pétrel* se distingue de ses congénères par une zone blanche à la base de la queue, mais à la *partie inférieure seule* et par la *hauteur*

toute particulière *de ses jambes* qui le distinguent nettement des congénères. *Australie, Nouvelle Zélande,* côtes de l'*Amérique* constituent son aire de diffusion. Il couve aux Antilles — et on en capture de temps à autre en *Angleterre.* Nous pouvons donc le compter parmi nos visiteurs possibles.

Le Thalassidrôme tempête

(*Thalassidroma pelagica*)

Noms populaires. — *Ecaillette. Satanite* en picard. Oiseau des tempêtes, épouvantail. *Regaloué* dans le Midi et *Buo d'oli* qui veut dire Buveur d'huile, et se régalant d'huile.

Taille. — 0 m. 13 à 0 m. 15.

Habitat. — Océan Atlantique. Méditerranée.



FIG. 154. LE THALASSIDRÔME TEMPÊTE à peine plus gros qu'une hirondelle.

Description :

BEC : noir, crochu, narines extérieures.
YEUX : iris brun.
TÊTE : brun-noir.
COU : brun-noir.
DOS : brun-noir.
AILES : noires avec quelques plumes grises.
VENTRE : noir ardoisé en haut, blanc vers le bas.
QUEUE : *blanche à la base,* noire à l'extrémité, *non fourchue.*
PATTES : noires.
DOIGTS : noirs et palmés entièrement, *pouce atrophié.*

Nourriture. — Beaucoup d'auteurs indiquent qu'il se nourrit de petits mollusques, de crustacés, de vers, de parasites attachés à la peau des cétacés. LAVAUDEN et MOURGUE (in *Revue d'Ornithologie*) ont toujours trouvé l'estomac vide ou ne contenant que de l'huile et ils en concluent que cet oiseau se nourrit surtout des matières grasses qui flottent à la surface des flots et provenant soit des filets des pêcheurs, soit des déchets rejetés par les bateaux, soit de la décomposition des matières organiques du fond de la mer. La dépression barométrique dont s'accompagnent toujours les orages et qui fait remonter la vase à la surface des étangs produirait en mer des effets analogues et ramènerait à la surface une partie du *phytoplankton,* et les matières grasses des fonds de vase. Le thalassidrôme en poursuivant sa nourriture pronostiquerait le temps. Les tempêtes en bouleversant les fonds produiraient les mêmes résultats. L'explication est très séduisante. Suit les navires pour saisir les petites proies que l'agitation de l'eau fait remonter à la surface.

Nidification. — Comme le précédent. Niche en Bretagne et dans les îles de la côte marseillaise. Un seul œuf, blanc.

Migrations. — N'est pas migrateur, Est jeté sur nos côtes par les tempêtes. Se tient blotti dans les trous de rocher le jour. Voyage la nuit.

Chasse. — Se rencontre très rarement le jour en mer. Se pose peu. Vol rapide, souple et bondissant. On le trouve plus souvent mort ou mourant sur les grèves.

Remarques particulières. — Il dégorge pour se défendre une huile semblable à de l'huile de foie de morue qui sort de son bec et non de ses narines comme on l'a prétendu. Parfois apprécié par certains gourmets : « cuit avec du pain grillé, comme la bécassine, c'est un mets délicieux, riche et qui ne sent pas du tout le poisson. » (??)

Section 15 : Bec long et fin à crochet, à narines extérieures doubles mais courtes et ne prenant que le tiers du bec.

PUFFIN MAJEUR	0 m 60
PUFFIN CENDRÉ	0 m 50
PUFFIN FULIGINEUX	0 m 45
PUFFIN DES ANGLAIS....	0 m 45
PUFFIN YELKOUAN	0 m 35
PUFFIN OBSCUR	0 m 30

NOTES GÉNÉRALES.

Les puffins se distinguent des pétrels par la forme de leur *bec* qui au lieu d'être gros et court, *est long et fin*. On pourrait comparer, pour prendre des données communes, le bec du *pétrel* au bec du *goëland* et le bec du *puffin* au bec du *cormoran*, mais avec en plus naturellement les *narines extérieures* chez le *pétrel* comme chez le *puffin*. Ces narines extérieures sont moins longues chez les *puffins* que chez les *pétrels* et ne prennent que le *tiers* de la longueur du bec au lieu de la *moitié*. Ces oiseaux ont des habitudes crépusculaires et se tiennent cachés dans les rochers durant le jour. Quoiqu'il existe six espèces de puffins, ce ne sont pas des oiseaux communs. Ils volent en rasant la surface des flots comme la plupart des oiseaux plongeurs et pêcheurs, au large. La teinte générale est sombre.

Leur nom ne serait qu'une onomatopée de leur cri (?). (KLEIN.)

Le Puffin majeur.

(*Puffinus major*)

Nom populaire. — Néant, très rare.

Taille. — 0 m. 60 environ.

Habitat. — Islande, Terre-Neuve et Nord de l'Océan Atlantique.

Description :

BEC : noir, long et fin avec narines extérieures ne prenant que le tiers postérieur de la longueur.

YEUX : iris brun.

TÊTE : noire en été.

COU : blanc devant, brun au-dessus.

DOS : brun foncé tacheté de gris, surtout vers le bas.

AILES : brun foncé avec un peu de blanc aux couvertures.

VENTRE : blanc chatoyant argenté comme le grèbe, brun aux flancs.

QUEUE : noire, gris-brun clair en dessous.

PATTES : grisâtres.

DOIGTS : longs, grisâtres, largement palmés, sans pouce.

Nourriture. — Piscivore.

Nidification. — (?).



FIG. 155. — LE PUFFIN MAJEUR.
Les *narines extérieures* sont beaucoup plus courtes et moins saillantes que chez les pétrels.

Migrations. — Ses apparitions sont rarissimes en France, sauf parfois en Bretagne. On a plus de chance de le rencontrer au large.

Chasse. — Serait à tirer avec du 4 ou du 3, comme le goëland noir, à pieds jaunes, dont il a presque la taille.

Remarques particulières. — Les Anglais frappés par l'habitude qu'ont les puffins de voler au ras des flots, le nomment *great shearwater,* grand tondeur d'eau.



FIG. 156. — LE PUFFIN CENDRÉ.

Le Puffin cendré.

(*Puffinus cinereus*)

De la taille d'une forte mouette (0 m. 50), est un habitant de la Méditerranée. Il pond dans le Midi et sur les bords de l'Adriatique.

Son signalement sera suffisant quand nous aurons dit qu'il a le *bec et les pieds jaunes*, les dessus bruns et noirs et les dessous blancs. Iris brun.



FIG. 157. — LE PUFFIN FULIGINEUX. Les caractères du bec des puffins dans leur ressemblance avec celui des *cormorans*, sauf les narines extérieures apparaissent ici nettement.

Le Puffin fuligineux.

(*Puffinus griseus. Gmell.*)

Ce puffin est caractérisé par une teinte générale brun foncé. Pattes brunes, bec verdâtre. Habite le golfe du Mexique. N'arrive en Europe que poussé par les tempêtes. On le ramasse alors mourant sur les plages. Rarissime.

Le Puffin des Anglais.

(*Puffinus Anglorum*)

Nom populaire. — *Trayeux* en picard. Le nom populaire de *Trayeux* donné par les Picards à cet oiseau, viendrait de « traye », qui désigne en ce patois le *chalut*, filet de pêche que l'on « traîne » derrière le bateau. Le vol de cet oiseau qui se balance de côté et d'autre au-dessus des flots serait comparable aux allées et venues du chalut. (MAGAUD D'AUBUSSON.)

Taille. — 0 m. 35 environ.

Habitat. — Iles anglaises et écossaises du Nord, d'où son nom.

Description :

BEC : brun, long avec narines doubles extérieures ne prenant que le tiers postérieur de la longueur.
YEUX : iris brun.
TÊTE : noir-brun.
COU : noir-brun, blanc sur les côtés.
DOS : noir-brun.
AILES : idem.



FIG. 158. — LE PUFFIN DES ANGLAIS (*adulte*).

VENTRE : blanc chatoyant avec quelques lignes noires vers le cou.
QUEUE : noire, blanche en dessous.
PATTES : jaunes.
DOIGTS : longs et palmés, sans pouce.
JEUNES : sont moins foncés sur les dessus avec le ventre moins blanc.

Nourriture. — Petits poissons surtout et accessoirement vers, mollusques, petits crustacés.

Nidification. — Ne pond qu'un œuf dans une crevasse de rocher ou dans un trou des falaises.

Migrations. — Apparaît à des époques irrégulières qui varient avec les migrations des bandes de petits poissons dont il fait sa nourriture.

Chasse. — On rencontre cet animal en bandes de 10 à 20 individus en moyenne. Ces oiseaux ont surtout des habitudes crépusculaires et même nocturnes. On a plus de chances de les rencontrer par gros temps. On voit surtout dans la Manche des jeunes sujets. Plomb n° 5.



FIG. 159. — LE PUFFIN YELKOUAN.

Note sur le **Puffin yelkouan.**

Encore un habitant rare de la Méditerranée, mais surtout de la Mer Noire (0 m. 30). Dessus noir-brun, dessous blancs.

Ce serait une variante propre à la Méditerranée du Puffin des Anglais, auquel il ressemble beaucoup, quoique plus petit.

Note sur le **Puffin obscur.**

(*Puffinus obscurus*)

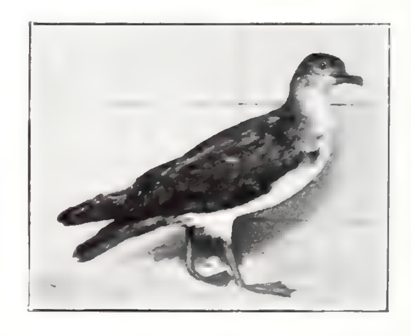


FIG. 160. — LE PUFFIN OBSCUR.

Ce petit puffin surtout répandu dans la zone tropicale (Golfe du Mexique et Floride) a été parfois capturé en France. Les dessus sont brun-noir, les dessous blancs, les côtés et la base du cou mêlés de gris ; pattes noires, pieds jaunâtres.

Il est aussi appelé *Puffin de Lherminier*, du nom du naturaliste qui a distingué le premier les caractères de l'espèce.

Section 16 : *Bec droit, cylindrique, aigu et mince.*

LE **GUILLEMOT TROÏLE** ...	0^m45
LE GUILLEMOT BRIDÉ	0^m45
LE GUILLEMOT GRYLLE....	0^m36

NOTES GÉNÉRALES.

Oiseaux de pleine mer, plongeurs plutôt que voiliers et très mauvais marcheurs, les guillemots sont faciles à reconnaître. L'*absence de pouce*, la *forme du bec*, la brièveté de leurs ailes, leurs couleurs si simplement disposées, noires au-dessus, blanches en dessous ne permettent guère la confusion.

Guillemot viendrait de l'anglais et signifie *niais*, *guillem* en gallois. Nom très justifié comme nous le verrons.

Le Guillemot troïle.

(*Uria troïle*)

Noms populaires. — Etymologie : *Guillot, corneille de mer, corbeau plongeon. Pingouin* (par confusion avec le *pingouin macroptère*). *Uria* vient de *urinari,* plonger.

Taille. — 0 m. 40 à 0 m. 45.

Habitat. — Groenland, îles Feroë, Norwège, Islande.

Description :

BEC : droit et pointu, avec la mandibule inférieure légèrement renflée vers le milieu.
YEUX : iris brun-rougeâtre.
TÊTE : noire, ou noir-brun.
COU : noir derrière, blanc devant.
DOS : noir.
AILES : noires, courtes.
VENTRE : blanc.
QUEUE : noire, très courte, embryonnaire.
PATTES : courtes, brun-noirâtre, très à l'arrière du corps.
DOIGTS : trois doigts palmés et *pas de pouce.*

La *femelle* et les *jeunes* sont semblables.

L'*hiver,* le devant du cou, les joues, deviennent blancs avec une ligne noire de 3 centim. partant de l'œil vers l'arrière.

FIG. 161. — LE GUILLEMOT TROÏLE en tenue d'*hiver.* L'été, le cou est noir, comme dans la figure suivante. Se tient généralement assis

Nourriture. — Crustacés, mollusques, poissons.

Nidification. — Pond dans les trous de falaises, en juin, un œuf blanc-jaune tacheté. Aux îles *Feroë* on se livre au dénichage en se faisant descendre à flanc de falaise au moyen de cordes. Le guillemot niche en colonies, même en France, à *Étretat, Aurigny* et sur les îles de la *Bretagne.*

Migrations. — Il est sédentaire dans les contrées tempérées, migrateur dans les moins hospitalières. Commun sur nos côtes l'hiver.

Chasse. — La chasse du guillemot est une des plus amusantes, parfois cependant pas assez difficile... On chasse le guillemot en canot. On rencontre cet oiseau le plus souvent sur l'eau, bien plus rarement au vol, et on est étonné de la façon stupide dont cet animal se laisse approcher. A part la petite difficulté provenant des mouvements du canot d'une part et de l'oiseau d'autre part, du fait de la houle, on a souvent l'occasion de tirer comme à la cible. Il faut viser la tête. Le plomb n° 7 est le plomb idéal. Le guillemot plonge beaucoup plus volontiers qu'il ne vole. On aperçoit son croupion blanc, parfois au moment où on presse sur la détente... trop tard. C'est à recommencer. Suivez la direction de la plongée et il ne sera pas rare de voir réapparaitre le plongeur à quelques mètres de l'embarcation et ce même avec un canot automobile. Le bruit de l'hélice ne l'a pas effrayé. Cet oiseau est stupéfiant, attendrissant de confiance ou de bêtise, surtout quand il est seul. Devant une bande, on peut être la victime de l'instinct profond d'imitation chez les animaux en troupe. Qu'un individu soit plus sauvage et plonge, les autres l'imiteront. Souvent pourtant on réussit dans des bandes des coups meurtriers de plusieurs victimes.

Quand les guillemots sont perchés sur les rochers, immobiles comme des sphinx, il est nécessaire de tirer un coup de fusil pour les effrayer et secouer leur torpeur. Si le but est loin on peut tirer à chevrotines. Le coup de fusil est alors le signal d'une dégringolade des oiseaux qui piquent en volant sur la mer. C'est alors qu'il faut du sang-froid et ne pas tirer dans le tas au milieu de tous ces buts qui tournoient à portée. Prendre son temps, viser, tirer à bon escient des cartouches de plomb n° 5.

En somme, l'épithète de « niais » n'est pas usurpée par cet oiseau. Aucun autre ne se montre moins farouche.

Remarques particulières. — Les massacres de guillemots ne doivent jamais être inutiles, car cet animal est parfaitement comestible. Il est très utilisé sous forme de pâtés : deux guillemots, 375 grammes de chair à saucisse, 200 grammes de gras de lard, le tout haché et aromatisé comme de coutume font des pâtés délicieux vendus d'ailleurs dans le commerce sous les noms des gibiers les plus divers : lièvre, alouette, lapin, caille, etc. On expédie aux Halles beaucoup de guillemots utilisés chez une foule de restaurateurs, avec des étiquettes inattendues. Il est certain, en effet, que cela ressemble beaucoup... à tout ce qu'on veut... et que c'est bon.

J'ai tué le même jour des guillemots de la même bande, les uns en tenue complète d'été, d'autres en tenue complète d'hiver et d'autres en plumage de transition, à la date du 20 mars.



Fig. 162. — Le guillemot bridé en tenue d'*été*. Se tient assis.

Note sur le Guillemot bridé.

(Uria Ringvia)

Simple variante du guillemot troïle, couvant en communauté avec lui et se mêlant à ses bandes. Il a les yeux entourés d'un cercle blanc qui se continue en une ligne courbe blanche à l'arrière. Il est assez rare.

Ringvia vient d'un mot islandais signifiant *collier*.

Le Guillemot grylle ou à miroir.

(Uria Grylle)

Nom populaire. — **Etymologie :** Néant, très rare. *Grylle* est le nom de l'oiseau en Gothland, ile suédoise de la Mer Baltique.

Taille. — 0 m. 36, comme la sarcelle.

Habitat. — Groenland, Laponie.

Description :

Bec : droit, pointu, noir bleuâtre.
Yeux : iris brun.
Cou : noir, avec reflets verdâtres.
Tête : noire.
Dos : noir, avec reflets verdâtres.
Ailes : noires, avec un *large miroir blanc,* rémiges noires.
Ventre : noir.
Queue : noire.
Pattes : rouges.
Doigts : trois doigts palmés et *pas de pouce.*
Femelle : semblable.
Jeunes : tachetés de blanc au-dessus, de noir en dessous.

L'*hiver*, l'oiseau devient presqu'entièrement blanc, sauf les ailes et le dos qui restent tachetés de noir et les grandes rémiges d'un noir profond.

Nourriture. — Poissons, crustacés, mollusques.

Nidification. — Pond dans les rochers un ou deux œufs gris tachetés, en Laponie surtout.



Fig. 163. — Le guillemot a miroir en *été*.

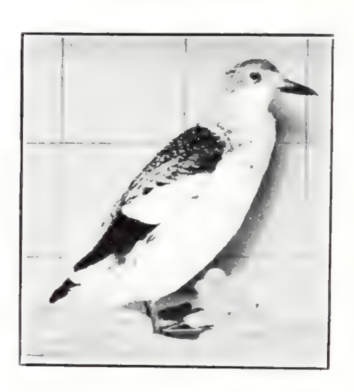


Fig. 164. — Le guillemot a miroir en *hiver*.

Migrations. — Ne passe pas régulièrement. Quelques rares apparitions après les gros temps. C'est l'oiseau qui résiste le dernier à la glace envahissante.

Chasse. — Plomb n° 7. Difficile à tuer parce qu'il plonge incessamment.

Remarques particulières. — Est surtout un oiseau d'eau. Se tient ordinairement assis, ou couché quand il est à terre, comme le *guillemot troïle*.

Section 17 : Bec assez long, un peu aplati verticalement, fin, droit, lisse, recourbé en crochet à la mandibule supérieure.

LE GOELAND TRIDACTYLE.... 0 m. 40

NOTES GÉNÉRALES.

Pour les raisons données lors de l'étude des caractéristiques générales communes aux goëlands et aux mouettes, j'ai séparé de ses congénères le *goëland tridactyle*. Je ne reviens pas sur ces motifs et prie le lecteur de se reporter à la *Section* 9 de la DIVISION E, en ce qui concerne leur exposé.

Le Goëland tridactyle.

(*Larus tridactylus*)

Noms populaires. — Mouette de mer, *miaule de mer*.

Taille. — 0 m. 40 environ.

Habitat. — Nord de l'Angleterre. Farne Islands et surtout sud du Groenland.

Description :

BEC : jaune-citron, aplati dans le sens vertical, avec crochet de la mandibule supérieure à son extrémité, l'intérieur est d'un beau rouge orangé.

YEUX : iris noir.

TÊTE : blanche avec l'hiver quelquefois quelques lignes noires qui apparaissent sur les côtés de la tête et du cou.

COU : blanc.

DOS : bleu pâle.

AILES : bleu pâle, rémiges noires, rayées de blanc à l'extrémité.

VENTRE : blanc.

QUEUE : blanche.

PATTES : *noir-brunâtre, courtes*.

DOIGTS : trois doigts palmés, *pas de pouce*.

FEMELLE : semblable au mâle.

JEUNES : ont le dos bleu cendré avec des plumes noires et brunes.



FIG. 165. — LE GOÉLAND TRIDACTYLE. Beaucoup plus bas sur pattes que la mouette ordinaire et mauvais marcheur. Le plumage est particulièrement épais et soyeux.

Nourriture. — Petits poissons, larves de mer.

Nidification. — Pond en mai-juin, dans les rochers, 2 à 4 œufs blanc-brunâtre tachetés.

Migrations. — Nous arrive à l'automne et reste sur nos côtes tout l'hiver.

Chasse. — Ne se rencontre qu'en mer, toujours au-dessus de l'eau. Ne se pose pas à terre car il est très mauvais marcheur. Il est excessivement confiant, vient admirablement au leurre de la bête traînée et ne s'effraye pas des coups de fusil. Quand on rencontre

une bande de mouettes de mer, ce peut être le grand massacre. Plomb nº 8. C'est un oiseau polaire qu'on ne rencontre que l'hiver, mais parfois en abondance.

Remarques particulières. — A été jadis très chassée, à cause de l'utilisation de sa dépouille dans la confection de toques, d'étoles et d'ornements variés de toilette de dames. N'est pas comestible.

Section 18 : Bec aplati verticalement, gros, court, rayé de sillons.

PINGOUIN MACROPTERE ...	0^m 40	
MACAREUX ARCTIQUE.	0^m 30	
MERGULE NAIN	0^m 23	(Rarissime, le bec n'a pas de sillon)

NOTES GÉNÉRALES.

Oiseaux de pleine mer, dont le pied comme le bec, tous deux si caractéristiques, ne laissent aucune place à la confusion. Marcheurs médiocres, voiliers moyens.

Le *pingouin macroptère* (à grandes ailes) a été ainsi nommé par opposition au *pingouin brachyptère* (à ailes courtes) (*alca impennis*), dont l'espèce a disparu. Ses ailes atrophiées lui servaient de nageoires et rappelaient que l'oiseau n'est qu'un poisson perfectionné. De la taille d'une oie, en tout semblable au *pingouin macroptère* comme plumage, sauf une tache blanche au devant de l'œil, cet oiseau ne pondait qu'un œuf. Au commencement du XIXᵉ siècle, il existait encore des représentants de ce type dans les îles du Nord, à Terre-Neuve, en Islande. On n'en trouve plus nulle part. Ce n'est pas la chasse qui a détruit cette espèce, ce sont les pêcheurs qui pillant les œufs et abusant de la faiblesse des moyens de défense de ces oiseaux les ont massacrés jusqu'au dernier à coups de bâtons!...

Le Pingouin macroptère.

(*Alca torda*)

Noms populaires. — Etymologie : Pingouin. *Gaude* en picard. Le mot pingouin vient de deux mots irlandais, *pen* : tête et *givin* : blanche, à cause des deux taches de la tête du plus grand échantillon de l'espèce, le pingouin brachyptère, aujourd'hui disparu. *Alca* viendrait du suédois *Halca* qui signifie trébucher, par allusion à la marche pénible de ces oiseaux.

Taille. — 0 m. 35 à 0 m. 40.

Habitat. — Nord de l'Atlantique. Régions polaires.

Description :

BEC : aplati latéralement, recourbé, avec *trois stries blanches* l'hiver, et colorées de bleu et de rouge l'été.

YEUX : iris brun.

TÊTE : noire avec une petite ligne blanche allant de l'œil au bec.

COU : noir, blanc l'hiver jusqu'aux joues y compris.

DOS : noir.

AILES : noires avec une bande blanche.

VENTRE : blanc.

QUEUE : blanche.

PATTES : brunes.

DOIGTS : trois doigts palmés et *pas de pouce*.

FEMELLES : ressemblent aux mâles.



FIG. 166. — LE PINGOUIN MACROPTÈRE. Plumage d'*été*. (*Adulte.*)

JEUNES : ont le bec avec un seul sillon et la ligne blanche du bec à l'œil à peine visible.

Nourriture. — Petits poissons, crustacés, mollusques.

Nidification. — Pond en mai-juin un œuf blanc-verdâtre dans les rochers. Fait son nid en *Ecosse*, aux *Farn-Islands*. Certains nichent à *Etretat* et sur les côtes de *Bretagne*, même en *Méditerranée*.

Migrations. — Cet oiseau suit le guillemot dans ses migrations, c'est dire que, dans les régions où il n'est pas sédentaire, il nous arrive en novembre.

Chasse. — Quoique le pingouin macroptère soit peu méfiant, il m'a toujours semblé beaucoup moins confiant que le guillemot. Il n'est pas aussi « niais » que lui. De plus il se défend plus volontiers par le vol alors que le guillemot préfère plonger. Son vol est rapide avec un battement d'ailes précipité, car ses ailes sont courtes. Le tir en canot du pingouin au vol n'est pas des plus faciles quoique le vol soit bas, en ligne droite. Le plomb n° 5 est à préférer. Sur le pingouin immergé c'est le n° 7 qui convient devant l'*exiguité* du *but utile*, la partie non immergée.

Remarques particulières. — Sa chair est moins comestible que celle du guillemot.

Le Macareux arctique.

(*Fratercula Artica*)

Noms populaires. — Etymologie : *Cordonnier* en picard, *perroquet de mer, petit plongeon, moine de mer* (fratercula : petit moine), par allusion au froc, au manteau et au capuchon noir.

Taille. — 0 m. 30, comme la sarcelle.

Habitat. — Comme le pingouin macroptère. Pôle Nord.

Description :

BEC : presque aussi gros que la tête, de forme triangulaire, aplati, gris bleuté à la base, rouge à la pointe avec *deux* ou *trois sillons* blanc-jaunâtre, couleurs qui s'affaiblissent l'hiver.
YEUX : iris blanc, entourés de paupières rouges et d'un cadre saillant triangulaire et gris.
TÊTE : dessus noir avec les côtés blanc-grisâtre.
COU : collier noir terne.
DOS : noir.
AILES : noires avec quelques plumes blanchâtres.
VENTRE : blanc.
QUEUE : noire.
PATTES : rouge-orange.
DOIGTS : palmés, rouge-orange, *pas de pouce*.
FEMELLES : semblables aux mâles.
JEUNES : bec plus petit et rouge-brun avec un seul sillon.



FIG. 167. — LE MACAREUX ARCTIQUE. Se tient plutôt debout qu'assis, à l'inverse des précédents.

Nourriture. — Comme le pingouin. Crustacés et petits poissons.

Nidification. — Dans les mêmes lieux que le pingouin, mais plus souvent au fond de terriers que dans les crevasses de rochers. Ces terriers sont creusés dans le sable ou la tourbe ; un seul œuf blanc sale. Certains nichent aux *Hébrides*, aux *Shetland*, sur les côtes de *Bretagne*. Le mâle et la femelle couvent. Si on prend l'œuf, un second et même un troisième est pondu.

Migrations. — Descendent volontiers au Midi dès le mois d'août.

Chasse. — Vol en rasant l'eau, plongeur émérite. N'est pas très sauvage. On les rencontre en mer par temps calme, car ils craignent la houle. Vol rapide. Plomb n°s 7 et 5. Restent de préférence en haute mer et n'entrent dans les baies que par gros temps.

13

Remarques particulières. — On trouve fréquemment des corps de macareux morts sur les plages après les tempêtes qu'ils ne peuvent supporter bien qu'étant d'excellents plongeurs. Se tient droit sur le sol, sur ses jambes, contrairement aux guillemots et aux pingouins qui sont le plus souvent assis. Les pattes sont écartées et les pieds posés en dehors, position qui avec leur tête de carnaval, leur donne une tenue générale assez grotesque. Ces animaux sont souvent poursuivis par les oiseaux de proie.

C'est en 1877 que le savant ornithologiste Dr BUREAU a étudié les changements qui s'opèrent sur le bec des *macareux* suivant les saisons. Il a démontré que ce bec était sujet à des époques fixes, à une sorte de mue qui, en faisant tomber certaines parties du bec, fait varier considérablement son aspect.

Les Islandais en font une effroyable destruction. Des chiens sont dressés à les saisir à la sortie de leurs terriers. Salés, ces oiseaux servent de nourriture pour l'hiver et il est tiré parti de leur duvet. On les brûle même comme moyen de chauffage...

Le Mergule nain.

(Mergulus alle)

Noms populaires. — Néant, rare. « Oiseau de glace » au Groenland.

Taille. — 0 m. 20 à 0 m. 23, comme la grive ou le merle.

Habitat. — Région polaire de l'Amérique, Spitzberg, Groenland.

Description :

BEC : noir, court, narines en saillie.
YEUX : iris noir.
TÊTE : noire.
COU : noir en été.
DOS : noir.
AILES : noires.
VENTRE : blanc, noir à la poitrine l'été.
QUEUE : noire.
PATTES : brunâtres.
DOIGTS : palmés, *pas de pouce.*
FEMELLE : présente l'hiver des taches blanches derrière le cou.

L'*hiver,* le cou et la poitrine qui étaient noirs l'été deviennent blancs.

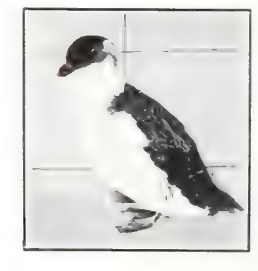


FIG. 168. — LE MERGULE NAIN en plumage d'*hiver* sous lequel nous le rencontrons presque toujours.

Nourriture. — Comme les précédents et surtout petits insectes de la surface de l'eau. Amphipodes.

Nidification. — Pond en juillet un œuf verdâtre dans les rochers au Spitzberg.

Migrations. — Passages rares et irréguliers par tempête ou froid rigoureux, ne descend pas en Méditerranée comme le macareux.

Chasse. — On le rencontre mêlé aux guillemots, pingouins et macareux, mais seulement dans les hivers rigoureux. Reste sur les rochers comme les macareux quand il y a de la houle, descend en mer par temps calme. N'est pas sauvage. Plomb n° 8 ou 9.

Remarques particulières. — Se tient droit comme le macareux. N'est pas comestible. Est tué par la tempête. Les Esquimaux en font un carnage. Il constitue pour eux un mets délicat. La chasse se fait au filet et au moment des nichées.

Première CLASSE : *Les Palmés.*

DIVISION G : *Doigts palmés et libres sur tout ou partie de leur longueur.*

a. Non festonnés.

Section 19 : Bec cylindrique droit et pointu.

GRÈBE HUPPÉ	0m55
GRÈBE JOUGRIS	0m43
GRÈBE OREILLARD	0m38
GRÈBE A COU NOIR	0m34
GRÈBE CASTAGNEUX	0m27

NOTES GÉNÉRALES.

Il suffit de contempler la patte si particulière d'un grèbe (FIG. 169) pour le ranger sans hésitation dans la *classe* des PALMÉS. Quoique les doigts soient séparés, le *total* de la « surface d'appui » est supérieur à la « surface d'appui » accordée à beaucoup de palmipèdes du type absolument pur.



FIG. 169. — DOIGTS PALMÉS ET LIBRES SUR TOUT OU PARTIE DE LEUR LONGUEUR.
a) Type non festonné. (Pied de grèbe.)

Ces plongeurs ont le corps allongé et les pattes très à l'arrière. Ce sont surtout des habitants des eaux douces. On les rencontre dans les marais, les étangs, les fleuves et leur embouchure. Jetés sur la terre, les grèbes ne peuvent plus s'enlever.

Le nom de grèbe serait emprunté au patois savoyard, qui s'écrirait aussi *griaibe*.

Le nom latin *Podicipes* vient des deux mots : *podex* — croupion et *pes* — pied. Pieds au croupion, ce qui est parfaitement exact.

Tous les oiseaux de cette espèce nichent vers la Suède méridionale, le Danemarck, la Finlande, la Russie, la Sibérie et descendent au Midi, l'hiver, car ils ne supportent pas les très basses températures.

Le Grèbe huppé.

Podicipes cristatus (Latham)

Noms populaires. — Ripoupée en picard. Trelle en normand. Anguillier (Morbihan). Jeannette. Catelinette. Chat de mer.

Taille. — 0 m. 50 à 0 m. 55.

Habitat. — Europe, Asie, Afrique.

Description :



FIG. 170. — TÊTE DE GRÈBE HUPPÉ EN PLUMAGE DE NOCES (deux touffes de plumes en forme de cornes et une collerette de plumes rousses et noires.)

BEC : cylindrique, droit, pointu, brun au-dessus, mêlé de rouge sur les côtés, pointe blanchâtre.

YEUX : iris rouge, paupières rouges.

TÊTE : ornée au printemps de deux touffes de plumes en forme de cornes droites qui tombent en hiver.

COU : collerette de plumes rousses et noires au printemps.

DOS : noir-brun.

AILES : noir-brun avec un miroir blanc.

VENTRE : blanc argenté brillant.

QUEUE : absente et remplacée par une touffe de duvet.

PATTES : très à l'arrière, courtes et fortes, de couleur vert-bouteille clair.

DOIGTS : trois doigts et un pouce *séparés*, garnis chacun d'une membrane distincte, celle du pouce très réduite.

FEMELLE : semblable au mâle.

JEUNES : n'ont ni huppe, ni collerette, la livrée d'adulte n'apparaissant qu'à partir de la troisième année.

Nourriture. — Petits poissons, surtout les sardines, insectes et végétaux. Dans l'estomac de plusieurs grèbes que j'ai disséqués, j'ai trouvé des amas d'herbes aquatiques assez volumineux et pas de plumes, malgré leur propension à avaler, au dire de certains auteurs, toutes les plumes qui flottent.

Nidification. — Niche dans les roseaux, parfois dans un nid flottant sur l'eau où il dépose 3 ou 4 œufs jaunâtres. Le mâle et la femelle couvent.

Migrations. — Passe régulièrement dès octobre, repasse en mars, avril et mai. Effectue sa migration au vol et la nuit surtout.

Chasse. — Le grèbe n'est pas un animal très méfiant. Il est quelquefois assez difficile à apercevoir parce qu'il nage presqu'immergé et que seul, sort de l'eau, son cou effilé surmonté d'une petite tête. Il se défend surtout en plongeant à de grandes profondeurs, change de direction sous l'eau et réapparait assez loin en un point imprévu. L'attaque et la défense peuvent ainsi se prolonger longtemps, surtout avec un canot à voile; avec un canot automobile, la besogne est plus simple. Il faut tirer le grèbe avec du petit plomb, le 7, de préférence. Ce n'est pas un oiseau dur à tuer. Il s'envole rarement. S'il le fait, il témoigne d'une assez grande difficulté, rase l'eau et ne s'élève jamais bien haut. Il faudrait alors le tirer avec du plomb n° 5. Sur l'eau, il ne faut pas tirer trop haut. Avant de plonger, le grèbe ramène la tête sur le corps, se ramasse donc, s'abaisse et plonge avec une étontante rapidité. Un grèbe blessé peut rester introuvable parce qu'il se maintient immergé ne tenant que le bec hors de l'eau.



FIG. 171. — GRÈBE HUPPÉ EN TENUE D'HIVER (dans laquelle on le tue plus souvent). La huppe a disparu. On remarque la queue remplacée par une touffe de duvet et les pattes situées tout à fait à l'arrière du corps.

On a alors les plus grandes difficultés à l'achever. Le grèbe se rencontre toujours isolé, sauf au printemps où on les voit souvent par couple. Il vient assez souvent à la hutte.

Remarques particulières. — Les tons nacrés et chatoyants du ventre du grèbe l'ont fait utiliser comme fourrure et parure. Sa chair ne serait pas impossible à manger pour les palais peu difficiles.

FIG. 172. — GRÈBE JOUGRIS. La coloration des joues grises, persistante, empêche toute confusion avec le grèbe ordinaire. Il est aussi plus petit et le cou est proportionnellement moins long.

Note sur le Grèbe jougris.

(*Podicipes grisegena*)

Cette espèce un peu plus petite que la précédente (taille, 0,43) a les *joues* et le haut de la *gorge gris-bleuté clair*, d'où son nom de *jougris*, le dessous du cou est roux ardent, d'où le nom de *grèbe à cou rouge* que lui donnent les Anglais. Au printemps, le mâle et la femelle ont deux touffes de plumes noires en forme de cornes, de chaque côté de la tête. Pour le reste du plumage, il est semblable au précédent.

Il est plus rare — et semble moins méfiant. On le rencontre en baie de Somme, fin avril, première quinzaine de mai, à l'état adulte. En hiver, ce sont surtout les jeunes.

Habite la Suède méridionale, le Danemarck, la Finlande, la Russie.



FIG. 173. — GRÈBE OREILLARD (*été*). On aperçoit les deux pinceaux de plumes à l'endroit des oreilles. L'hiver, le cou au lieu d'être noir, est grisâtre.

Note sur le Grèbe oreillard.

(*Podicipes auritus*)

Plus petit que le précédent (0 m. 38), il est caractérisé par la présence au printemps de *deux touffes de plumes rousses, à l'endroit des oreilles*, derrière les yeux. Ces plumes tranchent de meilleure façon sur les teintes noires de la tête. Il est d'apparition très irrégulière et plus rare encore que le précédent. Eaux douces et salées. Moins farouche que les espèces précédentes.

Note sur le Grèbe à cou noir.

(*Podicipes nigricollis*)

Plus petit encore (0 m. 34), ce grèbe a, en été, sur la tête une *huppe complète* (et non pas limitée en cornes) de plumes verdâtres. Passe en avril et mai, et en septembre-octobre. Commun surtout dans le Midi de la France. Ce qui différencie le *grèbe à cou noir* du *grèbe oreillard*, qui ne possède plus l'hiver les deux cornes caractéristiques, c'est la forme du bec. Alors que le *grèbe oreillard* a le bec absolument droit et pointu, le grèbe à cou noir a le bec très légèrement relevé vers le haut, et cette apparence est dûe surtout à la forme de la mandibule inférieure dont l'arête se relève assez brusquement vers l'extrémité.



FIG. 174. — GRÈBE A COU NOIR. Légère huppe au printemps. Le bec un peu relevé et le cou noir *même en hiver* permettront de ne pas le confondre avec le précédent.

Le Grèbe castagneux.

(*Podiceps fluviatilis*)

Noms populaires. — Etymologie : *Raket, Plomion* en picard, *pattes en cul, poussin d'eau, lulu, plongeon.* Ripoton. Son nom de *castagneux* vient de *castana, chataigne,* à cause de la couleur brun-marron de sa fourrure.

Taille. — 0 m. 23 à 0 m. 30.

Habitat. — Midi et centre de l'Europe et de l'Asie. Afrique. Australie. Sédentaire chez nous.

Description :



FIG. 175. — LE GRÈBE CASTAGNEUX. La photographie reflète les teintes moirées du plumage des grèbes. C'est une livrée d'hiver qui est représentée ici. Celle d'été n'en diffère que par des teintes plus sombres.

BEC : court et pointu, brunâtre, blanc à la pointe.
YEUX : brun-rouge.
TÊTE : noire en été, brune en hiver.
COU : noir en été, brun en hiver.
DOS : noir en été, brun en hiver.
AILES : très petites, verdâtres.
VENTRE : gris bleuté en été, blanchâtre en hiver.
QUEUE : idem.
PATTES : verdâtres.
DOIGTS : garnis de membranes et séparés.

Nourriture. — Comme le grèbe huppé, poursuit activement le petit poisson auquel il n'enlève parfois que les yeux.

Nidification. — Pond en mai, dans les joncs, 4 à 10 œufs blanchâtres devenant bleutés ou bleuâtres après l'incubation.

Migrations. — Voyage la nuit.

Chasse. — Est assez craintif. Plonge continuellement et comme il offre au chasseur une cible minuscule et toujours mobile en tous sens, est difficile à tuer. C'est un mauvais voilier, mais un excellent nageur. Avec un canot automobile maniable et du petit plomb (n° 8), on arrive à l'obtenir, non sans quelques coups de fusil. Fréquent à la hutte où on pourrait le confondre avec la sarcelle, n'étaient ses plongeons fréquents.

Remarques particulières. — Ce n'est certes pas une grosse pièce, mais sa chair n'est pas désagréable.

Il éprouve les plus grandes difficultés à marcher. Se tient debout sur les rivages et regagne l'eau en se trainant sur le ventre si elle est un peu loin.

Section 20 : Bec court, droit, pointu et dur continué par une plaque frontale.

LA **FOULQUE ORDINAIRE**... 0 m 45
LA FOULQUE A CRÊTE... 0 45

NOTES GÉNÉRALES.

S'il est un oiseau à caractéristiques bien tranchées, c'est évidemment la *foulque.* Bec tout particulier avec sa plaque frontale, pieds extraordinaires. Il a donc droit à une *Section* et il n'est vraiment pas possible de l'assimiler aux *râles.* D'ailleurs, la foulque a plutôt le corps *globuleux* et non pas aplati comme les râles, son plumage duveteux ne se mouille pas, elle vit



Fig. 176. — Pied de foulque.
L'énorme surface de palmature permet de l'assimiler aux *palmés*, malgré la complète liberté des doigts, mais la place très loin des râles.

dans l'eau et nage constamment alors que les râles sans trace de palmature fréquentent les herbes humides.

Donc, pour ce palmipède, une *Section* spéciale dans notre classification, très loin des râles, comme c'est de bon sens.

Le nom de *Foulque* n'est que la transformation du nom latin *Fulica*.

La Foulque.

(*Fulica atra*)

Noms populaires. — *Macreuse*, par confusion grossière avec le canard macreuse ; *blérie*, en picard ; *macroule ; morelle ; judelle ; gendrelle ; baguette.*

Taille. — 0 m. 45 environ.

Habitat. — Toute l'Europe et l'Asie.

Description :

Bec : court, fort avec une plaque cornée frontale, rouge au printemps ; blanche l'hiver.

Yeux : iris rouge.

Tête : noire.

Cou : noir.

Dos : noir ardoisé.

Ailes : noires avec une ligne blanche sur le bord, visible sur l'aile dépliée.

Ventre : noir cendré pâle.

Queue : courte et noire.

Pattes : vert-bouteille, rouge-jaunâtre au-dessus du genou.

Doigts : quatre doigts dont un pouce festonnés d'une membrane découpée à l'endroit de chaque articulation.

Les *femelles* et les *jeunes* sont semblables.

L'*hiver*, même plumage que l'été.



Fig. 177. — La foulque. L'animal a été naturalisé et photographié afin qu'apparaisse nettement la plaque blanche cornée qui continue le bec sur le front.
L'énorme développement des pieds aux doigts frangés permet d'assimiler cet oiseau aux palmipèdes.

Nourriture. — Végétale et animale. Feuilles, graines, mollusques, vers, insectes. Mange le jour et se repose la nuit, contrairement à la plupart des espèces aquatiques.

Nidification. — Niche en Asie comme en Europe, et dans toute la France, sur le bord des marais ou des étangs. Pond de 6 à 12 œufs jaunâtres, tachetés.

Migrations. — Nous arrive par la gelée en bandes considérables qui se tiennent toujours sur l'eau courante. Voyage la nuit.

Chasse. — La foulque se chasse de deux façons : soit sur terre, au chien, soit en bateau.

Sur terre, au marais, elle est très difficile à faire lever. Elle cherche à se dissimuler dans les herbes, entre les racines des arbres, plonge et attend le chien plutôt que de prendre son vol. Elle se défend beaucoup moins bien que la poule d'eau.

En bateau, on l'approche assez facilement quand elle est isolée ; en bandes, comme tous

les autres oiseaux, elle est plus sauvage. Elle fuit d'abord à la nage, rapidement et ne s'envole qu'à la dernière extrémité. Il faut achever prestement la foulque blessée car elle plonge, fuit assez loin, s'immerge en ne laissant passer que son bec et on la perd souvent.

Elle tombe assez bien à la hutte d'un jet!

Dans les étangs des *Bouches-du-Rhône*, où les foulques se rassemblent en nombre considérable, on leur livre de véritables batailles rangées. Une centaine de barques sont garnies chacune de deux ou trois chasseurs et partant d'un des bords de l'étang, s'avancent lentement en ligne et refoulent les foulques à l'autre extrémité de la pièce d'eau. Quand les foulques se sentent ainsi serrées de trop près, elles s'enlèvent et comme elles n'aiment pas quitter l'eau, elles survolent les barques pour rejoindre l'autre côté de l'étang. A ce moment éclate la fusillade. On compte les victimes par milliers. Ces battues aux foulques ont lieu une dizaine de fois par an.

La foulque n'est pas facile à tuer. Elle « encaisse » admirablement le coup de fusil, comme le *corbeau*, le *goëland* et quelques autres « encaisseurs célèbres ». Il faut la tirer avec du 5 au minimum et même du 4 ou du 3, en se rappelant que si le petit plomb « pique », le gros plomb « assomme ».

Remarques particulières. — La foulque est un gibier très médiocre, possédant un goût de marécage très prononcé. Très fraiche et très assaisonnée, elle est acceptable.

On a tué des foulques complètement blanches ou marquées de blanc, cas d'*albinisme* semblable à ceux qu'on rencontre chez tous les oiseaux et dont le « merle blanc » est l'exemple le plus populaire. Se méfier de la foulque blessée qui joue de son bec avec ardeur. D'après BAILLON, les buzards feraient une chasse terrible aux jeunes foulques, dans les marais, ce qui ne peut être désagréable aux chasseurs à la hutte auxquels la foulque, la nuit, donne des émotions inutiles... On peut éviter la méprise en se souvenant que la foulque « marche » dans l'eau plutôt qu'elle ne nage, car à chaque mouvement des pattes correspond un mouvement en avant du cou et de la tête. Le jour, la foulque sur un étang, donne confiance aux canards et ne mérite plus l'anathème...

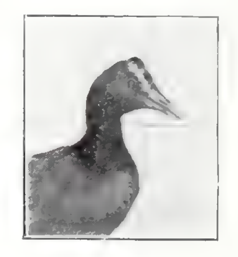


FIG. 178.
TÊTE DE FOULQUE A CRÊTE.
On aperçoit la plaque frontale surmontée des tubercules qui apparaissent moins nettement que sur la figure précédente, parce qu'ils ne sont plus blancs, mais *rouges*.

Note sur la **Foulque à crête.**

(Fulica cristata)

Il existe en Afrique une variété qui se montre parfois en *Espagne* et au *Portugal* et exceptionnellement dans le Midi de la *France* et qui ne se différencie de la précédente que par l'absence de bordure blanche sur la tranche de l'aile et par la présence de deux tubercules *rouges* au-dessus de la plaque frontale (FIG. 178), rouge elle-même.

Section 21 : Bec assez gros et plat se terminant en pointe.

LE **PHALAROPE PLATYRHYNQUE** ou **DENTELÉ** 0m 24

Section 21bis : Bec fin, cylindrique, droit, pointu.

LE PHALAROPE HYPERBORÉ . . 0m 19

NOTES GÉNÉRALES.

On place généralement les *phalaropes* dans la famille des *chevaliers*. Or, ils sont *bas sur pattes* alors que les *chevaliers* sont « haut montés », ils ont le *plumage* des mouettes, *duveteux*, ne se mouillant pas, ce qui leur est nécessaire, puisqu'ils vivent dans l'eau et de



FIG. 179. — PIED DE PHALAROPE justifiant son classement près de la *foulque*.

l'eau comme les mouettes, ainsi que leurs pattes palmées d'une façon large le laisse prévoir. Ils se rapprochent bien plus de la *foulque* par la patte et le plumage et sont pour ainsi dire les « foulques de la mer », d'où l'appellation latine. Que d'erreurs au point de vue physiologique engendrent les classifications faites sans principe vraiment scientifique et peut-on rêver trouble plus fâcheux que de classer dans les *échassiers* ces *palmipèdes*, d'ailleurs rangés près des foulques, par BUFFON.

Les *phalaropes* retournent au point de vue sexuel l'ordre habituel des colorations. Ce sont les *femelles* qui sont les plus colorées et de taille un peu plus grande. Il en résulte que l'incubation revient au mâle, de taille plus petite et de couleur plus sombre.

Phalarope vient de *phalaris* qui désigne en grec la *Foulque*. Ce nom a été donné par BRISSON, à cause de la similitude des pieds. Ces oiseaux sont donc bien placés l'un près de l'autre, sous l'égide de BUFFON et de BRISSON.

Le Phalarope dentelé ou Platyrhynque.

(*Phalaropus Fulicarius*)

Nom populaire. — Néant. Assez rare.

Taille. — 0 m. 24.

Habitat. — Zone polaire arctique.

Description :

BEC : moyen, 22 à 25 millimètres, pointu, jaune, noir à la pointe, *aplati horizontalement.*

YEUX : iris brun.

TÊTE : noire avec des taches blanches, l'été, aux joues.

COU : noir.

DOS : noir et roux.

AILES : noires, bordées de blanc, rémiges noires.

VENTRE : roux-rouge de rouille.

PATTES : noir verdâtre.

DOIGTS : trois doigts festonnés d'une membrane distincte, un pouce court non frangé, demi-palmature sur la moitié de la longueur des doigts. (*Voir* FIG. 179.)

LE PHALAROPE PLATYRHYNQUE.
FIG. 180. — Plumage d'*hiver* s'harmonisant avec le milieu. FIG. 181. — Plumage d'*été* ou de noces.

FEMELLE : a l'été la tête noire, le cou roux au-dessus et par ailleurs les mêmes couleurs que le mâle, mais plus vives. Elle est plus forte que lui.

JEUNES : ont un plumage très voisin des adultes.

En *hiver*, le mâle et la femelle ont une couleur générale gris-cendré et le roux disparaît. (Une transformation semblable est remarquable chez le *bécasseau-maubèche*.) Le ventre est blanc avec un collier cendré, les plumes sont duveteuses, comme celles des mouettes.

Nourriture. — Vers, insectes, larves, araignées.

Nidification. — Pond au Nord 3 ou 4 œufs verdâtres. Remonte vers le 68° de latitude. Les mâles se battent pour les femelles.

Migrations. — N'est pas un migrateur et ne nous arrive qu'après les tempêtes. Quand il passe, c'est d'octobre à décembre.

Chasse. — « Lorsque ces oiseaux arrivent, dit Magaud d'Aubusson, et n'ont pas encore été tirés, on peut les approcher de très près. J'ai vu un pêcheur en tuer un d'un coup de bâton

pendant qu'il nageait dans un creux rempli d'eau. J'ai rencontré deux fois des phalaropes nageant en pleine mer, à une grande distance de la côte. » Généralement confiant. On le rencontre surtout à l'embouchure de l'Orne. Plomb n° 8. S'enlève brusquement et a un vol saccadé, plonge comme la foulque, nage assez lentement.

Remarques particulières. — A les habitudes des mouettes. Arrive comme elles sur les plages, à mer descendante pour y véroter, nage comme elles. A la voix « clameuse » et perçante des hirondelles de mer. Les couples sont très unis.

Le Phalarope hyperboré.

(*Phalaropus lobatus*)

Noms populaires. — Néant, très rare.

Taille. — 0 m. 19.

Habitat. — Zône polaire arctique.

Description :

BEC : droit, noir avec la base de la mandibule inférieure jaunâtre, long de 21-25 millimètres, cylindrique, *pointu* et *fin*.

YEUX : iris brun.

TÊTE : brun-noirâtre.

COU : brun-noirâtre avec une bande blanche transversale, remontant jusqu'aux oreilles.

DOS : brun-noirâtre avec des taches fauves.

AILES : comme le dos, grandes rémiges noires.

VENTRE : blanc.

QUEUE : noir-brun au-dessus, blanche en dessous.

PATTES : verdâtre foncé.

DOIGTS : trois doigts festonnés d'une membrane distincte et palmés à leur base, un pouce court non frangé.

FEMELLE : un peu plus grande que le mâle et avec des teintes plus vives.

JEUNES : ressemblent plutôt à la parure d'hiver.

L'*hiver*, les dessus sont gris cendré, les dessous blancs, la nuque grisâtre, un trait noir derrière l'œil. (*Voir* FIG. 180.)

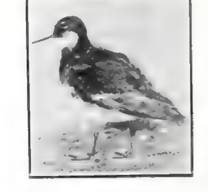


FIG. 182. LE PHALAROPE HYPERBORÉ en plumage d'été. La taille est plus petite que celle du précédent. Le bec est fin et pointu et *non aplati*.

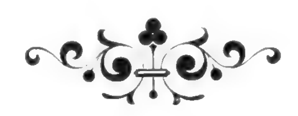
Nourriture. — Comme le phalarope platyrhynque.

Nidification. — Pond au Nord, en Angleterre parfois, quatre œufs olivâtres, dans les rochers ou les montagnes.

Migrations. — N'est pas migrateur. Peut nous être amené par les tempêtes.

Chasse. — Voir le phalarope platyrhynque.

Remarques particulières. — Se distingue nettement du précédent par son bec cylindrique et fin, alors que celui du phalarope platyrhynque est plat, large, en forme de fer de lance.



Deuxième CLASSE : *Les Demi-Palmés.*

DIVISION H : *Les Demi-Palmés à long pouce.*

Section 22 : Bec long, pointu, cylindrique.

LA CIGOGNE BLANCHE . .	1 m 20
LA CIGOGNE NOIRE	1 m

NOTES GÉNÉRALES.

Les *cigognes* devaient venir en tête de cette classe au titre d'oiseaux les plus grands et les plus décoratifs. Leur pouce est relativement développé puisqu'il mesure environ trois centimètres pour une longueur de doigt médian qui ne dépasse guère 85 millimètres, c'est dire que les cigognes ont les doigts antérieurs relativement courts et le pouce relativement long. (FIG. 183.) Les doigts antérieurs sont réunis à leur base par des palmures externe et interne (type *courlis*, fig. 31, p. 89), ce qui nous fait supposer une nourriture aquatique. Elles s'arrêtent, en effet, au cours de leurs migrations dans les marais ou sur les bords des rivières pour se ravitailler. La cigogne représentée si souvent avec une grenouille dans le bec est donc un tableau fidèle. Vorace et omnivore, elle a trouvé dans le contact de l'homme, des agréments et des commodités d'alimentation aussi la voit-on, quand elle est respectée, s'accommoder d'une cohabitation que son naturel farouche ne laisse pas prévoir. Ce qui la différencie nettement des *hérons*, c'est la couleur du bec et l'absence de dentelures sur le bord interne de l'ongle du doigt médian. Vole le cou tendu, contrairement aux hérons. Les deux sexes sont de coloration semblable.

La Cigogne blanche.

(*Ciconia Alba*)

Noms populaires. — Néant.

Taille. — 1 m. 20, la femelle un peu plus petite.

Habitat. — Algérie. Afrique. Turquie. Est de la France.

Description :

BEC : droit et pointu, rouge, long de 17 à 21 centimètres.

YEUX : iris brun, *le tour des yeux dénudé.*

TÊTE : blanche avec quelques plumes longues retombant en queue de casque.
COU : long, blanc.
DOS : blanc vers le haut, noir vers le bas.
AILES : blanches avec l'extrémité noire.
VENTRE : blanc.
QUEUE : blanche avec l'extrémité noire.
PATTES : rouges et hautes (le tarse a 23 centimètres).
DOIGTS : trois doigts réunis par des membranes sur le tiers de leur longueur, l'interne moins développée que l'externe, un pouce arrière très développé touchant le sol sur presque toute sa longueur.
FEMELLES : semblables.
JEUNES : ont les parties foncées de l'aile de couleur brune au lieu d'être noires.



FIG. 183. — LA CIGOGNE BLANCHE. A remarquer le développement du pouce par rapport aux autres doigts et la demi-palmure.

Nourriture. — Omnivore : reptiles, batraciens, insectes, poissons, mollusques, petits mammifères (mulots, taupes), coléoptères, jeunes canards, jeunes perdreaux, chenilles.

Nidification. — Niche sur les arbres, les toits, le sommet des tours. Pond en mai 4 à 5 œufs blancs dans l'est de la France, mais surtout en Bohême.

Migrations. — Passent au printemps et en automne les individus qui nichent au Nord, en Hollande.

Chasse. — Les cigognes voyagent en bandes à des altitudes élevées et en tous cas hors de la portée de nos armes. Elles sont excessivement sauvages dans ces conditions. Dans les contrées où elle est respectée des chasseurs, elle est très familière. C'est plutôt dans les grands marais, dans les bois qu'elles font halte durant leurs voyages et qu'on peut avoir une chance de les rencontrer. Leur présence au bord de la mer est exceptionnelle, contrairement à ce qui se passe pour les spatules. Plomb n° 3 ou 2. On les signale surtout dans le Nord et le Centre de la France.

Remarques particulières. — La cigogne ne crie pas, mais manifeste par des claquements du bec qu'on entend surtout au printemps.

La Cigogne noire.

(*Ciconia nigra*)

Est plus petite que la blanche (1 m.) et s'en distingue par une couleur noir-brunâtre à reflets violets pourprés et verts pour les dessus. Les dessous sont blancs. Bec et pieds rouges. La femelle semblable, les jeunes d'un noir sale taché de blanc. Très méfiante, elle habite uniquement les forêts marécageuses et niche dans les arbres des forêts épaisses, au sud-est. Excessivement rare.

Une cigogne noire a été tuée le 17 mars 1911, dans la Côte-d'Or, arrondissement de Châtillon-sur-Seine, commune d'Aignay-le-Duc, sur les bords du Brevon, affluent de la Seine. Son gésier était rempli de petits poissons. Cette capture, relatée dans la *Revue d'Ornithologie*, confirme la saison des passages de ces oiseaux et leur genre de nourriture. Il est cependant nécessaire de signaler que la chasse à la cigogne (blanche ou noire) est interdite en tous temps en France. Sa capture constitue donc une contravention.



FIG. 184. — LA CIGOGNE NOIRE. La demi-palmure apparait très nettement, tant externe qu'interne.

Section 23 : Le bec long, droit et pointu.

LE HÉRON AIGRETTE............	1 m 20 à 1 m 30
LE HÉRON AIGRETTE GARZETTE.	0 m 80
LE **HERON CENDRÉ**............	1 m 10
LE HÉRON A TÊTE NOIRE......	
LE **HERON POURPRÉ**............	0 m 85
LE **HERON BUTOR**...............	0 m 65
LE HÉRON BIHOREAU...........	0 m 60
LE HÉRON CRABIER CHEVELU...	0 m 45
LE HÉRON GARDE BŒUF-IBIS....	0 m 45
LE **HERON BLONGIOS**............	0 m 35

NOTES GÉNÉRALES.

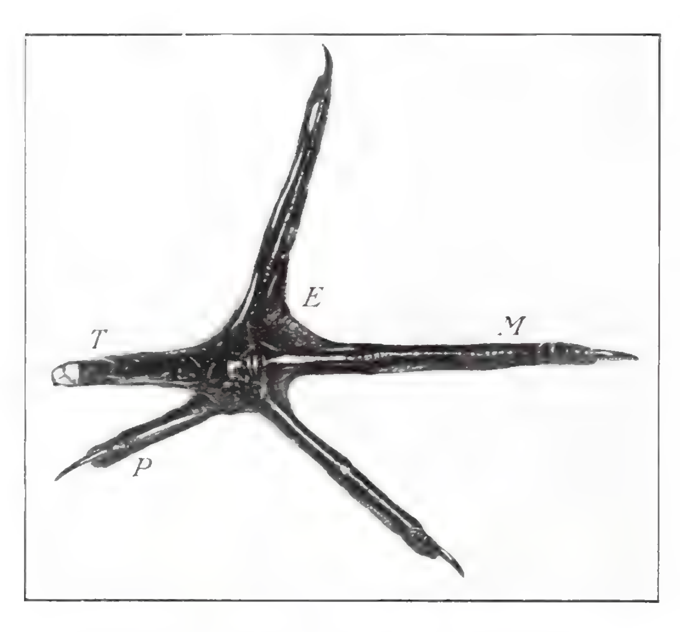


FIG. 185. — PIED DE DEMI-PALMÉ A LONG POUCE (pied gauche de *héron cendré*).
T, tarse sectionné. — M, doigt médian denticulé à la partie interne. — E, demi-palmure externe. — P, pouce.
La palmure interne existe, mais très faible.

Les hérons ont comme traits communs d'avoir un pied demi-palmé, mais à palmature très faible et ceci est en accord avec notre théorie de la palme — surface d'appui. Pour les terrains humides ou mous, si les doigts sont très longs, la palmature peut diminuer. Il s'établit une sorte de compensation entre les deux mécanismes. Le pouce très long permet à ces oiseaux de se percher. Leur bec est long, droit et pointu et ils le lancent comme une flèche sur le but convoité. Leur cou très long, souvent replié sur les épaules, au repos, et toujours dans le vol, manœuvre l'arme du bec avec rapidité, vigueur et précision. Leurs pattes longues évitent toute mouillure à leur plumage quand ils entrent dans l'eau, même à une certaine profondeur, car ce sont des « pieds humides » et non pas des « nageurs ». D'humeur sauvage et morose, ils sont généralement farouches, vivent cachés et se défendent courageusement quand ils sont blessés.

L'ongle du doigt médian est toujours denticulé (FIG. 185) sur son bord interne. Les anciens auteurs disaient que cette dentelure servait à retenir les poissons au corps glissant comme l'anguille quand le héron les saisit avec le pied. Cette explication causale semble enfantine...

Le mot *Héron* viendrait d'une altération de *Airon*, du nom latin *Ardea* (?)

Le Héron aigrette.

(*Egretta Alba*)

Noms populaires. — Néant. Rare. Son nom viendrait, d'après BELON, de l'*aigreur* de sa voix...

Taille. — 1 m. 20 à 1 m. 30.

Habitat. — Midi de l'Europe, de l'Asie, toute l'Afrique.

Description:

BEC : noir, plus mince que celui des hérons, long de 13 centimètres environ.

YEUX : iris jaune.

TÊTE : blanche.

COU : blanc.

DOS : blanc avec, au printemps, des plumes très délicates partant du dos et dépassant la queue.

AILES : blanches avec le même genre de plumes que sur le dos, vers le haut de l'aile.

VENTRE : blanc.

QUEUE : blanche.

PATTES : verdâtres.

DOIGTS : comme le héron cendré.

FEMELLE : plus petite que le mâle.

JEUNES : gris et noir.

Nourriture. — Comme le héron cendré.

Nidification. — Niche en société, dans les arbres ou au milieu des roseaux. Pond 3 ou 4 œufs verdâtres.

Migrations. — Cet oiseau jadis assez commun dans le Midi de la France y a été détruit et chassé au point de ne plus y paraître.



FIG. 186. — LE HÉRON AIGRETTE OU AIGRETTE BLANCHE. On aperçoit sur le dos de l'animal quelques-unes des plumes délicates utilisées comme ornement de coiffure chez... les Européens... Ces plumes n'existent qu'au moment de la reproduction.



FIG. 187. — AIGRETTE GARZETTE.

Chasse. — Ne se chasse plus chez nous.

Remarques particulières. — On est arrivé dans le Midi à domestiquer les aigrettes pour leur enlever leurs plumes d'une grande valeur marchande et que les ornithologistes auront la douleur de voir sur des chapeaux féminins. Ces plumes tombent à la fin de la période de reproduction.

*Note sur l'*Aigrette garzette.

(*Egretta garzetta*)

Beaucoup plus petite que le précédent, elle ne s'en distingue que par la taille (0 m. 55 environ). La femelle est plus petite que le mâle. Cette espèce fréquente plutôt la mer, les plages, les embouchures, alors que la précédente serait plutôt un oiseau de marais. Elle se reproduit dans l'Europe Orientale. Les plumes de la petite aigrette ont plus de valeur que celles de la grande aigrette.

L'*aigrette garzette* a, comme le montre la photographie ci-jointe, des plumes effilées derrière la tête, au jabot et sur le dos.

Le Héron cendré.

(*Ardea cinerea*)

Nom populaire. — Mangeux d'anguilles.

Taille. — 1 m. 10 environ.

Habitat. — Europe, Asie, Afrique. Sédentaire en France. Hiverne dans le Midi.

Description :

BEC : long, de 12 à 13 centimètres, droit, pointu, jaunâtre, noir à la pointe.

YEUX : iris jaune clair.

TÊTE : noire et blanche, petite avec une aigrette de plumes noires retombant sur le cou.

COU : long et blanc varié de noir avec un jabot de longues plumes effilées.



FIG. 188. — LE HÉRON CENDRÉ (*adulte*).
Les *jeunes* n'ont ni aigrette, ni jabot.

Dos : bleu cendré.
Ailes : bleu cendré avec rémiges noires, brunâtres aux épaules.
Ventre : blanc, noir aux flancs.
Queue : courte, blanche.
Pattes : hautes, verdâtres.
Doigts : trois doigts réunis par une membrane sur une partie de leur longueur, très nette entre les doigts externe et médian, très petite entre le doigt médian et le doigt interne. Le pouce pose entièrement à terre, est très long comme chez les oiseaux qui se perchent et entièrement libre. L'ongle du doigt médian est dentelé à sa partie interne.
Femelle : semblable au mâle.
Jeunes : ont une teinte générale gris foncé et n'ont ni aigrette ni jabot. Ils ne revêtent la livrée d'adulte qu'à trois ans.

Nourriture. — Les hérons se nourrissent de poissons, de grenouilles, de tout ce qui vit autour d'eux. Ils ne dédaignent ni les insectes, ni même les petits oiseaux, ni les mulots.

Nidification. — Le héron niche par couple isolé ou en colonies sur les arbres ou dans les roseaux. Il pond 5 à 6 œufs d'un vert tendre. Chaque année, il retourne à son ancien nid. Il existe en France un assez grand nombre de *héronnières* répandues un peu partout.

Migrations. — Les hérons sont surtout communs depuis le mois de juillet jusqu'en septembre. Ils sont plus rares dans le Nord, l'hiver. Il en passe vers le Nord en mars et avril.

Chasse. — Les hérons fréquentent les marais, les bords des cours d'eau et les bords de la mer, quoiqu'ils se cantonnent de préférence aux embouchures des rivières et dans les baies. On les rencontre par bandes de six à huit individus, l'été ; — isolés, l'hiver.

Ils sont, à découvert, absolument impossibles à approcher et on ne peut espérer les atteindre qu'en profitant d'un accident de terrain. Le héron s'enlève lentement à cause de son envergure considérable et monte doucement. Il est alors assez facile à tirer, en visant en avant et un peu haut.

Le plomb suffisant est le n° 5, car le corps n'est pas plus gros que celui d'une poule.

Vole le cou replié sur la poitrine, le bec seul dépassant le corps, et les jambes pendantes. Il fait entendre fréquemment un cri rauque qu'on peut confondre un instant avec celui de l'oie. Mais rien que le battement lent des ailes du héron, leur grandeur et leur couleur noire cendrée suffisent à faire, même de loin, la distinction.

N'envoyez jamais votre chien chercher un héron blessé qui se défend par des coups de bec très énergiques.

Remarques particulières. — Le héron constitue un gibier très médiocre.



Fig. 189. — Le héron a tête noire.

Note sur le **Héron à tête noire.**

(*Ardea melanocephala*)

Originaire d'Afrique, ce héron un peu plus petit que le héron cendré, a la *tête noire* et le dos noir, les dessous gris, les pieds noirs. On peut le rencontrer dans le Midi. Il appartient à la faune africaine.

Le Héron pourpré.

(*Ardea purpurea*)

Noms populaires. — Charpentié. Berna.

Taille. — 0 m. 80 à 0 m. 85.

Habitat. — Midi de l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Description :

Bec : long, de 12 à 13 centim., pointu et jaune.
Yeux : iris orange.
Tête : noir-verdâtre au-dessus, roux ardent sur les côtés avec des flammes noires et une aigrette tombante.
Cou : long, roux entremêlé de noir avec jabot de même couleur.
Dos : roux cendré avec des teintes verdâtres.
Ailes : bleu cendré aux couvertures, rémiges brunes avec de longues plumes effilées.
Ventre : cendré à reflets verts avec quelques taches rousses.
Queue : comme le dos, avec rémiges brunâtres.
Pattes : brun-verdâtre.
Doigts : comme le héron cendré.
Femelle : semblable.
Jeunes : teintes sombres, brun et roux mélangés, les longues plumes manquent.



Fig. 100. — Le héron pourpré.

Nourriture. — Comme le héron cendré.

Nidification. — Ne pond pas sur les arbres, mais dans les massifs de joncs, 3 œufs verdâtres.

Migrations. — Sédentaire en France, surtout répandu dans le Midi, quoique on le rencontre de temps à autre dans le Nord et l'Ouest. Voyage le jour.

Chasse. — Est beaucoup moins farouche que le héron cendré et se laisse approcher. Plomb n° 5.

Remarques particulières. — Valeur culinaire très faible, mais très bel oiseau d'ornement.

Le Héron butor.

(*Botaurus stellaris*)

Noms populaires. — Etymologie : *Gallerand, rousseau. Cacheux de bœufs*, à cause de son cri qui ressemble au cri des bouviers en Normandie ou au beuglement du bœuf. Le nom latin reproduit cette étymologie : *botaurus, quasi boatus tauri*, c'est-à-dire beuglement du taureau. *Stellaris* fait allusion au vol crépusculaire du héron sous le ciel étoilé...

Taille. — 0 m. 60 à 0 m. 65.

Habitat. — Europe, Asie jusqu'au 60° de latitude Nord. Hiverne dans toute l'Afrique.

Description :

BEC : long de sept à huit centimètres, verdâtre, pointu, très légèrement incurvé vers le bas.

YEUX : iris jaune clair.

TÊTE : dessus noir avec une huppe forte et noire, joues fauves.

COU : garni d'une collerette légère, vaporeuse, fauve, marquée de noir avec quelques plumes blanches médianes.

DOS : fauve avec traits noirs.

AILES : brun-rouge, rayé de noir, couvertures fauve clair tachées de noir.

VENTRE : fauve avec traits noirs.

QUEUE : comme le dos.

PATTES : hautes, verdâtres.

DOIGTS : très longs, dix centim., avec ongles longs et acérés, le médian dentelé, palmure réduite entre le doigt médian et externe.

FEMELLE : a les couleurs moins vives que celles du mâle.

JEUNES : teintes ternes, les plumes du jabot plus courtes.



FIG. 191. — LE HÉRON BUTOR a le plumage flou des oiseaux nocturnes (grands ducs, etc.).

Nourriture. — Piscivore, insectes et vers, grenouilles, sangsues. En automne, poursuit dans les bois les rats, les mulots.

Nidification. — Pond en mai-juin dans les roseaux, 3 ou 4 œufs gris-blanc verdâtre.

Migrations. — Migrateur de nuit, en octobre jusqu'en décembre. Ils reviennent en février-mars nicher dans les marais du Nord. C'est surtout à ces moments où ils se découvrent, qu'on les tue.

Chasse. — Le butor a les mœurs et les habitudes d'un sauvage bourru et se tient au plus épais des roseaux, dont il ne s'enlève qu'à regret et à la dernière extrémité, après avoir longtemps « piété » dans l'espoir de dépister le chien. Parfois même il « tient le ferme » et esquisse une résistance en jouant de son bec avec la brutalité et l'énergie du désespoir et vise les yeux de son ennemi. Il dégage une odeur forte qui permet aux chiens de le découvrir quand l'automne a éclairci les massifs marécageux. Il tombe assez facilement sous le plomb. Le n° 5 suffit.

Remarques particulières. — La sauvagerie, la brutalité, le courage et jusqu'au cri rauque et désagréable de cet oiseau l'ont fait prendre comme terme peu flatteur de comparaison. C'est quand même un joli coup de fusil et un superbe oiseau qui rappelle la livrée de la bécasse

avec plus de noblesse, mais sans la valeur culinaire, quoique leur chair était jadis très estimée.

Le butor a une livrée qui se confond avec le milieu qui l'entoure. Un de ses moyens de défense consiste en la prise d'une position verticale, le bec en l'air et en une immobilité absolue. L'oiseau est alors difficile à distinguer. Les plumes du cou, de dimension exceptionnelle se dressent quand l'oiseau est excité. Comme le hibou ou le faucon blessé, le butor attaqué se met quelquefois sur le dos et se défend du bec et des pattes. (CORNISH.)

Grâce à ses doigts très longs, le butor, comme la poule d'eau, grimpe aux arbres, même blessé.

Le Bihoreau.

(*Nycticorax griseus*)

Noms populaires. — Roupeau ; pouacre ; corbeau nocturne gris.

Taille. — 0 m. 55 à 0 m. 60.

Habitat. — Commun en Afrique, en Asie, en Amérique. Europe centrale et méridionale.

Description :

BEC : de la longueur de la tête, 75 millim. environ, donc plus court que chez le héron cendré, plus épais à la base et *légèrement courbé,* noir-verdâtre.

YEUX : grands, avec iris rouge orangé.

TÊTE : dessus noir-verdâtre avec front blanc.

COU : blanc, de l'cciput, en haut du cou sortent trois à cinq plumes raides, longues et blanches, sans barbes qui tombent l'hiver.

DOS : brun-noir à reflets verdâtres, ou vert-bronze.

AILES : bleu cendré ou gris-perle.

VENTRE : blanc.

QUEUE : bleu cendré au-dessus, blanche en dessous.

PATTES : jaune-verdâtre.

DOIGTS : comme ceux du héron cendré.

FEMELLE : n'a pas de plumes à la nuque, elle a les dessus roux cendré.

JEUNES : bruns, avec taches noires au centre des plumes, les longues plumes manquent. Ne revêtent la livrée d'adultes qu'à trois ans.



FIG. 192. — LE HÉRON BIHOREAU (*adulte*). Les *jeunes* sont bruns (*voir* FIG. 196).

Nourriture. — Insectes, petits poissons, grenouilles, grillons, limaces.

Nidification. — Niche de préférence dans les roseaux ou les massifs de joncs, sur les petits arbres ou sur les branches inférieures des grands arbres. Pond 2 à 4 œufs vert pâle cendré.

Migrations. — Est très rare dans le Nord, sédentaire dans le Midi. Voyage la nuit. Ses yeux énormes lui permettent d'y voir clair.

Chasse. — C'est surtout dans les grands marais touffus qu'on a chance de le rencontrer. Il n'est pas sauvage, comme beaucoup d'oiseaux crépusculaires ou nocturnes, peut-être parce qu'il voit mal en plein jour. Le *bihoreau* laissera passer le chasseur plutôt que de s'envoler. S'il s'enlève d'un vol lourd et silencieux, comme feutré, il est facile à fusiller. Plomb n° 6 ou 5.

Remarques particulières. — Cet oiseau a été appelé *corbeau nocturne gris,* traduction de *Nycticorax griseus* sans grande raison. Les savants ne se sont pas montrés plus précis que la plèbe dans l'octroi de cette appellation. Il n'a rien du corbeau que peut-être son cri. Il n'en a ni le volume, ni la couleur, ni les mœurs, ni le vol. En somme, ce qui le caractérise, ce sont ses yeux énormes et son vol silencieux qui le rapprochent de nos oiseaux de proie nocturnes et terriens. WILLUGHBY compare sa voix au hoquet du vomissement.

D'après l'ornithologiste LANDBECK, on constate que dans les innombrables colonies de hérons divers qui vivent en Hongrie, règne l'entente la plus parfaite. On voit sur les mêmes arbres, à la cime, les nids de *hérons cendrés,* vers le milieu, les nids d'*aigrette blanche*, sur les rameaux inférieurs, les nids de *bihoreau.* Un même arbre porte parfois quinze nids. Le *héron cendré* apporte la pâture à sa nichée avec assez de confiance. L'*aigrette* tournoie un certain temps avec méfiance, les *bihoreaux* viennent droit au nid le jabot plein de grenouilles, de poissons, d'insectes.

Le Héron garde-bœuf.

(*Bubulcus Ibis*)

Nom populaire. — Néant, rare.

Taille. — 0 m. 46 environ.

Habitat. — Afrique, sédentaire en Egypte. Sud de l'Asie. Sud de l'Espagne, commun dans les marais de l'Andalousie.

Description :

BEC : jaune, légèrement courbe, court (cinq centimètres et demi environ).
YEUX : iris rouge.
TÊTE : blanche avec le dessus de la tête couvert de plumes roux vif, longues, tombant en huppe.
COU : blanc avec, à la base, une touffe de plumes roux vif.
DOS : jaune-rouille paille à la partie antérieure avec, plus bas, une touffe de plumes rousses.
AILES : blanches.
VENTRE : blanc.
QUEUE : blanche.
PATTES : jaunes.
DOIGTS : comme le héron cendré, ongle du pouce développé.
FEMELLE : semblable.
JEUNES : n'ont pas les longues plumes de la tête, du bas du cou et du dos et ont le gosier marqué de stries noires. L'*hiver,* les grandes plumes tombent.



FIG. 193. — LE HÉRON GARDE-BŒUF (*été*). L'hiver, les longues plumes tombent.

Nourriture. — Tiques qui s'attachent aux bovidés et sauterelles dans les herbes. Se pose sur le dos des buffles et les débarrasse de la vermine.

Nidification. — Pond 3 à 4 œufs vert pâle dans les arbres des marais de son habitat. Niche entre le 18° et le 14° de lat. septentrionale.

Migrations. — Se montre plutôt dans le sud de l'Europe que chez nous, où on ne le rencontre très exceptionnellement que dans le midi de la France.

Chasse. — De hasard.

Remarques particulières. — Suit les troupeaux et les débarrasse non seulement des mouches qui s'acharnent sur les animaux, mais ramasse dans l'herbe les tiques gonflées de sang qui se sont détachées de la peau des bêtes.

Le Crabier chevelu.

(*Ardeola Ralloïdes*)

Noms populaires. — **Etymologie :** Routaïré (Gard). Son nom lui vient de ce que l'on croyait jadis qu'il se nourrissait surtout de crabes.

Taille. — 0 m. 43 à 0 m. 45.

Habitat. — Midi de la France, de l'Allemagne. Se réunit en grand nombre dans les marais de la Mer Rouge, en septembre.

Description :

BEC : noir-bleuâtre, de la longueur de la tête. 65 millimètres environ.
YEUX : iris jaune.
TÊTE : garnie de longues plumes jaunes avec bandes noires qui retombent jusque sur le dos, d'où son nom de *chevelu*.
COU : jaune plus ou moins rougeâtre, avec des plumes blanches bordées de noir, en jabot.
DOS : roux-fauve clair.
AILES : blanches.
VENTRE : blanc.
QUEUE : blanche.
PATTES : verdâtres.
DOIGTS : comme le héron cendré.
FEMELLE : est semblable au mâle, un peu plus petite avec une huppe moins longue et moins fournie.
JEUNES : n'ont pas les longues plumes de la tête, sont d'une teinte brune uniforme avec le ventre blanc.

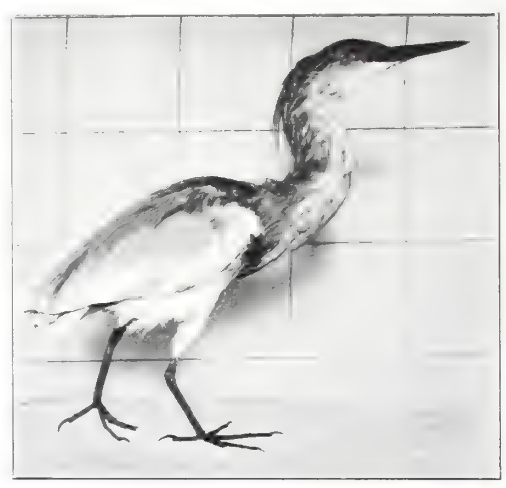


FIG. 194. — LE HÉRON CRABIER CHEVELU.

Nourriture. — Comme les précédents. Petits poissons, insectes, coquillages, mollusques, sauterelles, coléoptères.

Nidification. — Pond dans les roseaux 7 à 8 œufs d'un bleu vert-pâle, parfois sur les arbres.

Migrations. — Passe très rarement au printemps et à l'automne.

Chasse. — On le rencontre le plus souvent par bandes de plusieurs individus, car il aime vivre en société. Se rencontre surtout dans le Midi. Peu farouche. Tourne autour de ses morts.

Remarques particulières. — Vole sans bruit dans la même position que les autres hérons, pattes étendues sous la queue, tête rentrée dans les épaules.

Le Blongios.

(*Ardeola minuta*)

Noms populaires. — Pouacre; porchat dans le Midi. Etymologie inconnue.

Taille. — 0 m. 31 à 0 m. 35.

Habitat. — Sédentaire dans l'Afrique du Nord, en Asie Mineure, dans le Centre et le Midi de l'Europe.

Description :

BEC : droit, pointu, jaune brunâtre, long de 5 centimètres environ.
YEUX : iris jaune.
TÊTE : noir-verdâtre au-dessus, fauve clair aux joues.
COU : fauve clair.
DOS : noir-brun.
AILES : noir-brun aux rémiges, entièrement noires ou fauves aux couvertures, avec large plaque grise.
VENTRE : fauve très clair.
QUEUE : noire.
PATTES : plutôt basses, verdâtres, emplumées jusqu'au tarse.
DOIGTS : comme le héron cendré.
FEMELLE : a les teintes moins franches, le dessus de la tête est plutôt brun, le dos a des teintes rousses, le ventre a des flammes brunes. Elle est plus petite.



FIG. 195. — LE HÉRON BLONGIOS (*adulte*).



Fig. 197. — Ce qui reste d'un blongios qui veut laisser passer le chasseur.

Jeunes : sont entièrement roux, plus ou moins clair, avec quelques taches plus foncées, blanc tacheté au jabot et au ventre.

Nourriture. — Comme les précédents. Coléoptères, chenilles et tous habitants des eaux douces.

Nidification. — Pond dans les fourrés de roseaux, 3 ou 4 œufs d'un blanc-verdâtre.

Migrations. — Arrivent en mai, partent en octobre. Commun.

Chasse. — Le *blongios* a les habitudes des râles avec lesquels il a quelques points de ressemblance. Comme eux, il piète et se lève difficilement. C'est un excellent grimpeur. Il aime à se percher. C'est dans les marais qu'on le trouve exclusivement, jamais au bord de la mer, où on ne rencontre guère de toute cette famille que le *héron cendré* et parfois le *bihoreau.*



Fig. 196. — Le héron blongios (*jeune*). Livrée commune à la plupart des jeunes hérons.

Remarques particulières. — N'a aucune valeur culinaire. S'apprivoise facilement. Mange de tout en captivité.

Section 24 : Bec long, plat, très élargi à l'extrémité.

La **Spatule** 0m75

NOTES GÉNÉRALES.

La spatule a comme les cigognes le bec qui se continue par une membrane dénudée qui va jusqu'aux yeux et les encercle. Par là, et de par son pied semblable, elle est très proche des cigognes. Mais son bec est tellement spécial, si caractéristique, qu'il mérite un classement particulier. Commensal des vases maritimes plutôt que des marais, cet oiseau a le bec admirablement constitué pour saisir et aplatir de petites proies, les seules d'ailleurs que son œsophage très étroit lui permet d'ingurgiter.

La Spatule.

(*Platalea leucorodia*)

Noms populaires. — Etymologie : Palottier ; pales ; palettes ; cuiller ; truble ; pocheniller. Tire son nom de la forme de son bec.

Taille. — 0 m. 75.

Habitat. — En Hollande, l'été ; le nord de l'Afrique, l'hiver.

Description :

Bec : long, plat, flexible, *élargi en spatule* à l'extrémité, bleuâtre et jaune coupé de lignes brunes transversales.

Yeux : iris rouge, *entourés d'une plaque dénudée jaune,* rejoignant le bec.

Tête : blanche avec quelques plumes à l'arrière, en forme de huppe tombante.

Cou : blanc ; — jaune-rouille en collier à la base, teinte que l'on aperçoit sur la photographie. (Fig. 199.)



Fig. 198. — Le bec de la Spatule, vu de face.

Dos : blanc.

Ailes : blanches.

Ventre : blanc avec la poitrine jaunâtre, quelquefois rousse chez les vieux mâles.

Queue : blanche.

PATTES : noires.

DOIGTS : réunis au tiers par une membrane plus développée entre le doigt médian et le doigt externe, pouce long et appuyant sur le sol de sa longueur.

FEMELLE : semblable.

JEUNES : n'ont pas de huppe, le bec est brun sans lignes transversales, et pas de jaune à la poitrine, ni au cou.

Nourriture. — Surtout les petits poissons, les petits crustacés, les vers, les mollusques, les insectes et les plantes aquatiques. Celle qui est représentée ici avait dans l'estomac des herbes marines et quelques crevettes.

Nidification. — Niche dans les roseaux, plus rarement sur les arbres, pond deux à quatre œufs blancs, tachetés de roux.

Migrations. — Passe au printemps et à l'automne, dès fin septembre.



FIG. 199. — LA SPATULE (*adulte*), demi-palmée à long pouce.

Chasse. — Les spatules sont sauvages, ou timides. Quelle que soit l'épithète préférée, il ne faut pas songer à les aborder en terrain découvert, surtout lorsqu'elles sont en bandes. Cependant il arrive que dans leur vol, elles ne se détournent pas pour une barque et qu'elles passent à portée. Je suis parvenu une fois à tuer un jeune dans une baie au crépuscule, après l'avoir approché presqu'à portée en rampant à découvert. Mais le fait est exceptionnel et l'essai ne réussira pas une fois sur cinquante. Ce succès prouve que le chasseur doit toujours tenter la chance. *Perseverando*. En automne, on tue surtout des jeunes, parfois au gabion, car les spatules aiment les mares d'eau de profondeur moyenne. Ce n'est pas un oiseau rare. Il en passe tous les ans, surtout sur les côtes Nord et Ouest de la France, car elles suivent le bord de la mer, ne s'avançant guère que dans les baies. Elles préfèrent l'eau salée, sa faune et sa flore. N'est pas dure à tuer. Plomb n° 5 ou 3.

Remarques particulières. — Ne crie pas, claque du bec, comme la cigogne, dont elle est une proche parente.

Section 25 : Bec long, mince, en forme de faucille, recourbé vers le bas.

L'IBIS FALCINELLE . . . . 0^m60

NOTES GÉNÉRALES.

L'*ibis falcinelle* a la patte du *héron* et la patte déterminant le genre de vie, il n'est pas étonnant qu'on rencontre l'*ibis falcinelle* en compagnie de *hérons*, mais son bec très

particulier fait de lui un chef de *Section* incontestable. Le confondrez-vous avec le *courlis*, même abstraction faite du plumage? Non, puisque ces deux oiseaux n'appartiennent pas à la même DIVISION. L'*ibis falcinelle* appartient à la DIVISION des *demi-palmés à* LONG *pouce*, le *courlis* à la DIVISION suivante des *demi-palmés à* PETIT *pouce*.

« Le pied, encore le pied et toujours le pied! »

Ibis falcinelle.

(*Tantalus falcinellus*)

Noms populaires. — Etymologie : Courlis vert. Charlot vert ou d'Espagne. *Falcinelle* veut dire en forme de *faux*, par allusion à la forme du bec.

Taille. — 0 m. 60, sans le bec, mais de dimensions très variables. Femelle un peu plus petite.

Habitat. — Espagne. Afrique, centre et sud de l'Europe, de l'Asie, toute l'Amérique.

Description :

BEC : brun, long de 12 centim. environ, recourbé vers le bas.
YEUX : iris brun, le pourtour dénudé jusqu'au bec.
TÊTE : marron foncé avec le front vert, des stries blanches l'hiver.
COU : marron, avec aussi des stries blanches l'hiver.
DOS : roux en haut, vert sombre au milieu, plus clair vers le bas.
AILES : brun mordoré, rémiges noires et cuivrées.
VENTRE : rougeâtre foncé.
QUEUE : idem.
PATTES : brun-noirâtre.
DOIGTS : *longs, semi-palmés, avec un pouce très développé.*
FEMELLE : semblable, un peu plus petite.
JEUNES : plumage plus sombre, tacheté de blanc. N'ont la livrée d'adulte qu'à trois ans.

FIG. 200. — L'IBIS FALCINELLE (*été*). Son long pouce le distingue (indépendamment du plumage), du *courlis cendré* (*voir* FIG. 224).

Nourriture. — Vers, insectes, mollusques, petits poissons et surtout criquets (Dr QUINET), végétaux aquatiques.

Nidification. — Niche en société, souvent mêlé aux hérons. Pond dans les arbres, les buissons, rarement à terre dans les herbes, 3 ou 4 œufs d'un vert foncé. En abondance dans les marais de Hongrie.

Migrations. — Apparaît dans le Midi, et rarement dans le Nord de la France. Passerait dans le Nord surtout par les temps d'orage ou de gros vent.

Chasse. — Cet oiseau vit en bandes, c'est dire qu'il est de ce fait difficile à approcher car il suffit d'un individu craintif pour enlever tout le lot. Il vole haut, fréquente plutôt l'eau douce. Plomb n° 5.

Remarques particulières. — Ne pas le confondre avec le *courlis* qui n'a qu'*un pouce rudimentaire*.

On signale en 1909 une bande de trente individus à Quend-Plage, point situé entre la baie d'Authie et la baie de Somme. C'était en septembre. En Belgique, de 1830 à 1911, on connaît 14 captures. En Hollande, de 1812 à 1908, on connaît 18 captures. Le sujet représenté a été capturé en mai 1905, aux environs de la Somme.

Deuxième CLASSE : *Les Demi-Palmés.*

DIVISION I : *Les demi-palmés à petit pouce.*

Section 26 : Bec droit plus court que la tête renflé à l'extrémité.

NOTES GÉNÉRALES.

Jusque maintenant dans cette deuxième classe des *demi-palmés*, nous avions trouvé des becs remarquables. Ceux du *héron*, de la *cigogne*, de la *spatule*, de l'*ibis falcinelle*, par leur taille ou leur forme, sont très particuliers.

Avec le vanneau, nous commençons la série des becs modestes : ce bec *droit*, *cylindrique*, plus court que la tête, nous mènera aux becs des *chevaliers* plus longs que la tête, puis à ceux des *barges* plus de deux fois plus longs que la tête, par une gradation ordonnée que le classificateur est toujours heureux de pouvoir utiliser.

Le Vanneau huppé.

(*Vanellus cristatus*)

Noms populaires. — Etymologie : Overgne ou ouvergue (Picardie). Vannat (Loire-Inférieure). Papechuz (Savoie). Le vol du vanneau est caractéristique et se compose de battements d'ailes longs et saccadés produisant un bruit que l'on a comparé au bruit du *van*, d'où son nom.

Taille. — 0 m. 32 à 0 m. 35.

Habitat. — Toute l'Europe, mais la Hollande surtout ; le Danemarck. Passe l'hiver en Afrique, en Palestine, dans l'Inde. Ne remonte pas au-delà du 61° de latitude.

Description :

BEC : court, 0,03 environ, mince, bleuâtre foncé.

YEUX : iris noir.

TÊTE : noire, à reflets verts, avec une huppe de plumes vertes et une bande sourcilière blanche.

COU : noir devant, blanc sur les côtés.

DOS : vert bronzé à reflets.

AILES : vertes aux couvertures, rémiges noires.

VENTRE : noir-bleu à la poitrine, blanc en dessous.

QUEUE : rousse en dessous, noire et blanche au-dessus.

PATTES : rouge foncé.

DOIGTS : trois doigts et un pouce de 5 millim., demi-palmature externe. Le pouce peut être comparé, toutes proportions gardées, à celui du *goëland* (FIG. 115).



FIG. 201. — LE VANNEAU (plumage d'été) pour le mâle et la femelle. L'*hiver*, le devant du cou est blanc

FEMELLE : semblable.

L'*hiver*, la gorge et le devant du cou sont blancs et les reflets moins brillants.

Nourriture. — Vers surtout, limaces, larves d'insectes, colimaçons.

Nidification. — Pond 3 à 5 œufs olivâtres, tachetés, en fin mars-avril. Si les œufs sont pris, ce qui arrive souvent car on en fait une grande consommation, la femelle procède à une seconde ponte.

Migrations. — Passent en février-mars par vent du sud surtout, repassent en octobre-novembre.

Chasse. — Sont excessivement farouches et comme ils ne se posent que dans les prairies à herbe courte, ils aperçoivent le chasseur de loin. En passage, ils volent très haut et en ligne de front ou en triangle. On les chasse soit en charrette, soit à cheval, mais la manière la plus productive est le hutteau installé à proximité de leurs remises favorites. Le hutteau doit être établi *avant* l'arrivée des vanneaux et le chasseur ne doit jamais se montrer, donc : venir avant le lever du jour et ne pas sortir pour ramasser les blessés ou les morts. Au printemps, on rencontre des vanneaux isolés, toujours un peu moins sauvages. On les attire à l'appeau ou en sifflant. Fréquente surtout les marais et les prairies humides. Vol rapide. Plomb 7 ou 5.

« On voit les vanneaux se jeter dans les blés verts au printemps et courir le matin les « prairies marécageuses pour y chercher des vers qu'ils font sortir par une singulière adresse : « le vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets que le ver « a rejeté en se vidant le débarrasse d'abord légèrement et ayant mis le trou à découvert, il « frappe à côté la terre de ses pieds, il a l'air de battre la semelle et reste l'œil attentif et « le corps immobile : cette légère commotion suffit pour faire sortir le ver qui dès qu'il se « montre est enlevé d'un coup de bec. Le soir venu, ces oiseaux ont un autre manège : ils cou- « rent dans l'herbe et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraicheur. » (BAILLON, cité par BUFFON.)

Les vanneaux restent dans un endroit juste le temps pendant lequel ils y trouvent des vers. Après octobre et novembre quand les vents froids font rentrer les vers, ils vont chercher dans le Midi une nourriture que leur prépare la saison des pluies qui commence. Au printemps, c'est la sécheresse de ces régions méridionales qui les ramène vers le Nord, tant il est vrai que les migrations sont commandées par le souci de la nourriture. Le vanneau doit être gourmand. Tous ceux que nous avons tués en octobre-décembre étaient très gras. Il faut vrai qu'il faut voir dans cette graisse, fréquente chez les migrateurs, les « provisions de voyage ».

Section 27 : Le bec court des gallinacés, plus court que la tête.

LA GLARÉOLE A COLLIER......... 0m25

NOTES GÉNÉRALES.

Ce n'est pas un oiseau bien gros, car, dans le chiffre de sa taille, entre une queue fourchue assez longue, mais c'est un oiseau élégant, avec des pattes fines et un peu hautes, une teinte générale fauve, mais un bec rouge à la base, une plaque blanche sous le bec limitée par un mince trait noir. Fréquente les endroits arides, sablonneux, au voisinage des marais et de la mer et à ce titre a été légèrement palmée par une nature prévoyante.

La *glaréole* a une petite palmure externe, un pouce de 4 à 5 millimètres. Elle lui est utile dans un terrain sinon *mou*, du moins *mouvant*, comme les grèves et les berges, et encore à titre d'oiseau *coureur*, comme nous l'avons expliqué dans la Classification.

La Glaréole à collier.

(*Glareola pratincola*)

Noms populaires. — Etymologie : Perdrix de mer. Son nom vient de *glarea*, gravier. *Pratincola* lui a été ajouté par KRAMER qui en avait vu un grand nombre dans de vastes pâturages.

Taille. — 0 m. 24 à 0 m. 25.

Habitat. — Midi de l'Europe et Nord de l'Afrique. Crimée. Tartarie.

Description :

BEC : de gallinacé, gros, court, arqué, noir à l'extrémité, rougeâtre à la base.
YEUX : iris brun, paupières rouges.
TÊTE : fauve clair.
COU : fauve clair avec un collier mince et noir allant d'un œil à l'autre, en passant par la poitrine.
DOS : gris-brun.
AILES : roussâtres, avec rémiges noires.
VENTRE : blanc, brun à la poitrine.
QUEUE : fourchue, noire dessus, blanche dessous.
PATTES : longues et fines, brunâtres.
DOIGTS : *trois doigts avec une petite palmature externe* (comme le pluvier doré, FIG. 228) *et un pouce peu développé.*
FEMELLE : semblable au mâle.

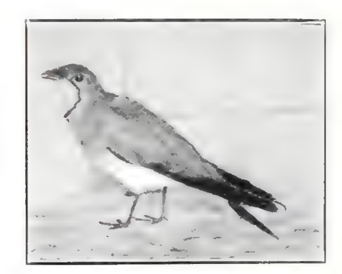


FIG. 202. — LA GLARÉOLE A COLLIER.

Nourriture. — Insectes, sauterelles, hannetons, libellules, petits mollusques, coléoptères, vers.

Nidification. — Niche dans les endroits secs, champs ou prairies, pond 2 à 4 œufs jaunâtres, et parfois dans le Midi de la France.

Migrations. — Ce n'est pas un migrateur pour toute la France car elle ne vient que dans le Midi, en mars-avril, pour repartir en août. Fréquente surtout la région méditerranéenne.

Chasse. — C'est surtout le long des rivières et des cours d'eau qu'on la rencontre en petites bandes criardes de 10 à 15 individus, dont les clameurs ressemblent à celles des sternes. Comme les mouettes et les sternes, elles sont intéressées par les chiens au-dessus desquelles elles viennent voleter. Excellent voilier, coureur rapide. Plomb n° 8.

Remarques particulières. — Oiseau utile par la destruction des bestioles nuisibles à laquelle il se livre. Aucun renseignement sur sa valeur culinaire, qui ne doit pas être nulle étant donné son genre d'alimentation.

Section 28 : Bec droit, très pointu.

LA **GUIFETTE FISSIPÈDE**	0m25
LA GUIFETTE LEUCOPTÈRE....	0m25
LA GUIFETTE HYBRIDE........	0m27

NOTES GÉNÉRALES.

Les guifettes sont rangées par les ornithologistes orthodoxes dans la famille des *sternes*. Elles en ont le bec droit et pointu, mais la queue n'est pas fourchue, simplement échancrée et la patte diffère profondément puisqu'elle n'est chez la guifette que *très partiellement palmée* (FIG. 203). L'habitat n'est du reste pas le même. La guifette est avant



FIG. 203. PIED DE GUIFETTE.

tout un oiseau de *marais*. Elle diffère beaucoup en cela de la sterne et si le chasseur doit trouver dans la patte une indication d'ordre cynégétique, il la rencontrera encore ici. La *guifette* est la « sterne des marécages » et ne se trouvera pas déplacée près des *chevaliers*. Elle n'est pas piscivore, mais insectivore. Elle ne fait pas son nid sur le sable comme les sternes, mais dans une touffe d'herbe ou de mousse. Sa vie étant infiniment moins marine, elle n'avait pas besoin d'être palmée confortablement. L'assimiler aux sternes, la classer à côté d'elles est donc une erreur anatomique et physiologique que ne légitiment pas des formes générales, mêmes très voisines. Si la *sterne* est l'*hirondelle de* mer, la guifette est bien l'*hirondelle de marais*. La trouver classée entre la *glaréole* et les *chevaliers*, c'est tout l'argument et toute la théorie.

La Guifette noirâtre ou fissipède.

(*Hydrochelidon fissipes*)

Noms populaires. — Etymologie : Epouvantail; satanite; gachet. *Hydrochelidon* veut dire *hirondelle* d'eau. *Fissipes*, pied fendu, échancré.

Taille. — 0 m. 20 à 0 m. 25.

Habitat. — Europe et les cinq parties du monde.

Description :

BEC : court, mince, pointu, brunâtre ou rougeâtre.
YEUX : iris noir.
TÊTE : noire, un peu grise l'hiver, comme toutes les parties noires de cet animal.
COU : noir.
DOS : gris-brun.
AILES : gris-fer aux couvertures, noires au bout, plus longues que la queue.
VENTRE : blanchâtre vers le bas, noir vers le haut.
QUEUE : noire, *un peu échancrée.*
PATTES : rouge-brun.
DOIGTS : *palmés sur une petite partie de leur longueur, pouce petit.*
FEMELLE : semblable au mâle.
JEUNES : avec des taches blanches sur le dos, la poitrine blanche et la tête blanche devant, près du bec.

L'*hiver,* abaissement des teintes qui deviennent brunes et les dessous qui blanchissent.



FIG. 204. — LA GUIFETTE NOIRATRE OU FISSIPÈDE (*été*). L'hiver, les dessous blanchissent.

Nourriture. — Insectes surtout, têtards, larves.

Nidification. — Pond dans les marais, trois œufs gris-olivâtre, tachetés.

Migrations. — Commune en avril et mai, puis en août-septembre et surtout dans les marais qui avoisinent la mer.

Chasse. — Oiseau de rencontre dont la chasse ne peut donner lieu à aucune note spéciale. Plomb n° 8 ou 9.

Remarques particulières. — Son nom populaire d'*épouvantail* ne doit pas la faire confondre avec le petit pétrel, le thalassidrôme tempête (FIG. 154). D'ailleurs, la classification adoptée ici évite sûrement toute confusion. Le petit pétrel est classé dans les PALMÉS, la guifette dans les DEMI-PALMÉS, première indication donnée par le pied à laquelle fait allusion le mot latin *fissipes.* Seconde indication : le bec qui a les narines extérieures, chez le pétrel, et enfin la forme générale et la taille. Et ceci explique que ces deux oiseaux sont dans cet ouvrage placés très loin l'un de l'autre, comme la raison semble l'exiger. N'y en a-t-il pas un qui est un oiseau de marais, donc *demi-palmé* et l'autre un oiseau de pleine mer, donc *palmé*?

Note sur la **Guifette leucoptère.**

(Hydrochelidon leucoptera)



Fig. 205. — La guifette leucoptère (*été*).

De la même taille que la précédente, elle est, en été ou plus exactement en plumage d'amour, de teinte générale noire avec les ailes blanches à la partie antérieure et grises à l'arrière. Le bec et les pattes sont rouges.

En hiver, la tête blanchit et ne conserve que des traits noirs, les ailes deviennent plus grises, le dessous du corps devient blanc.

Les *jeunes* sont brun grivelé au-dessus, blanc en dessous. La blancheur du croupion sert à distinguer les jeunes de cette espèce des espèces voisines.

Fréquente surtout les marais, comme la précédente. Se rencontre dans le Midi de la France, où elle nicherait parfois.

Note sur la **Guifette Moustac ou hybride.**

(Hydrochelidon Hybrida)

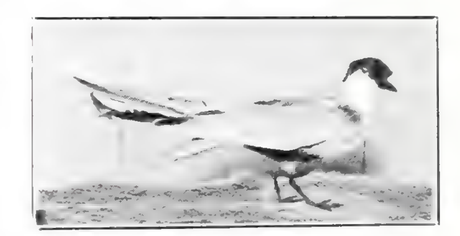


Fig. 206. — La guifette moustac ou hybride (*en été*).

Un peu plus grande que la précédente (0 m. 27 au lieu de 0 m. 25), la *guifette moustac* a la tête noire, les dessus gris ardoise, la poitrine grise, le ventre noir. Le bec et les pattes sont rouge vif.

L'hiver, les livrées de la *guifette moustac* et de la *leucoptère* sont très semblables, à part la coloration grise et non plus blanche du croupion chez la *guifette moustac*. Signe diagnostique qui sert aussi à différencier les jeunes des deux espèces. Plus commune dans le Midi.

Section 28 bis : Bec droit, court, pointu.

LA GRUE CENDRÉE... 1 m 35 à 1 m 50

NOTES GÉNÉRALES

La *grue*, près des *guifettes*, cela peut faire bondir à première vue. Mais, si l'on considère les principes de la Classification, on est bien obligé d'admettre que :

1° La grue ne peut être rangée par son pied dans la Division précédente des *cigognes* ou des *hérons*. Ces oiseaux ont un *pouce long*, dépassant le tiers de la longueur du doigt médian qui touche à terre, alors que la grue a un *pouce court* qui ne touche pas terre ainsi que le marquent nettement les reproductions de ces oiseaux (Fig. 183 et 184 pour les *cigognes* et Fig. 207 pour la *grue*).

2° Par son bec, la grue ne peut se trouver avec le *vanneau* et la *glaréole* qui ont des becs nettement plus courts que la tête. Elle ne peut pas se trouver davantage au milieu des *chevaliers* qui ont des becs nettement plus longs que la tête.

Il faut donc la ranger près des *guifettes* dont le bec est sensiblement de la longueur de la tête.

Ce sont d'ailleurs des oiseaux de marais l'une comme l'autre.

La Grue cendrée.

(*Grus cinerea*)

Noms populaires. — Garan (Morbihan). Gruaz. Grauva (Savoie). Agraio (Gard).

Taille. — 1 m. 35 à 1 m. 50.

Habitat. — Europe du Nord-Est, l'été. Nord de l'Afrique, l'hiver.

Description :

BEC : long de 12 centim. environ, droit, pointu, verdâtre, avec base rougeâtre.

YEUX : iris rouge ou orangé.

TÊTE : grise chez la femelle, recouverte d'une plaque frontale rouge chez le mâle.

COU : gris plus foncé devant et latéralement.

DOS : gris cendré avec des touffes frisées grises et noires.

AILES : gris cendré avec les rémiges noires retombantes.

VENTRE : gris pâle.

QUEUE : grise.

PATTES : noir-verdâtre.

DOIGTS : trois doig s antérieurs demi-palmés et *un pouce peu développé* atteignant à peine trois cent. alors que le doigt médian dépasse dix centim. de longueur.

JEUNES : le cou est d'un gris uni-



FIG. 207. — LA GRUE CENDRÉE. On aperçoit nettement sur cette photographie la demi-palme externe et la demi-palme interne plus réduite. Le pouce est petit et n'atteint pas le tiers du doigt médian, justifiant le classement de cet oiseau près des *chevaliers*. Comparer ce pouce avec le pouce long de la cigogne. (FIG. 183 et 184).

forme, le dessus de la tête est couvert de plumes, il y a un peu de roux dans le plumage.

Nourriture. — Omnivore, grenouilles, limaces, vers, insectes, escargots, herbes des marais, graines, légumes.

Nidification. — Pond 2 œufs, olivâtres, tachetés, parmi les joncs et les roseaux.

Migrations. — Voyage de jour, en files régulières, en triangle, et plus souvent de nuit, quoiqu'elle ne voit pas dans l'obscurité.

Chasse. — Elles passent toujours très haut, volent vite et sont très sauvages. Leur voie de migration comporte nos départements de l'Est, du Centre et du Midi. Elles se posent de préférence dans les plaines et les marais.

Remarques particulières. — Les femelles sont très attachées à leurs jeunes et à leur mâle. Ces oiseaux ne méritent pas d'être pris comme terme de comparaison péjorative. Le dos a parfois une couleur brunâtre dûe à ce qu'il est sali par le limon ferrugineux qui reste adhérent au bec quand l'oiseau le loge entre ses plumes pour dormir.

[ESPÈCE EXCEPTIONNELLE. — *Il a été capturé une fois, en Suisse, la* GRUE LEUCOGÉRANE. *Elle est complètement blanche à l'exception des grandes rémiges qui sont noires. Toute la moitié antérieure de la tête est dénudée, recouverte d'une peau rouge piquée de poils noirs et blancs. Cette espèce n'a jamais été vue en France, ce qui s'explique par ce fait qu'elle habite ordinairement l'Asie.*]

Section 29 : Bec droit, plus long que la tête sans atteindre deux fois sa longueur.

LA SYMPHÉMIE SEMI-PALMÉE..	0 m 40	— (Rarissime)
LE **CHEVALIER ABOYEUR**.....	0 m 40	
LE CHEVALIER COMBATTANT .	0 m 35	
LE CHEVALIER ARLEQUIN.....	0 m 35	
LE **CHEVALIER GAMBETTE**...	0 m 35	
LE MACRORAMPHE GRIS.......	0 m 35	— (Rarissime)
LE CHEVALIER STAGNATILE...	0 m 26	
LE **CHEVALIER CUL BLANC**..	0 m 24	
LE CHEVALIER SYLVAIN.......	0 m 22	
LE **CHEVALIER GUIGNETTE**...	0 m 20	

NOTES GÉNÉRALES

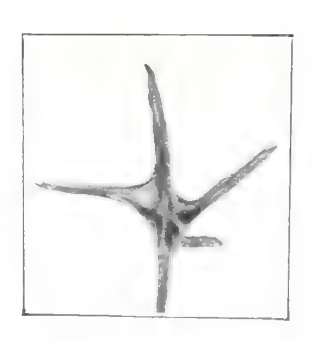


FIG. 208. — PIED DE CHEVALIER avec palmure externe très nette et palmure interne, plus petite. Le pied des *barges* est semblable.

« Les Français, dit BELON, voyant un oisillon haut enruché sur ses jambes, quasi comme étant à cheval, l'ont nommé *chevalier.* » Nous entrons ici dans la série des *longs becs*, qui sont, comme les canards, le « pont aux ânes » des jeunes chasseurs : *Chevaliers, barges, bécasseaux, bécassines,* tout cela peut très bien, en effet, tourbillonner dans un cerveau même attentif. Nous allons nous efforcer d'y projeter un peu de clarté, d'y mettre un peu d'ordre.

Et d'abord les *bécasseaux* et les *bécassines* n'ont pas trace de palmure, alors que les *barges*, comme les *chevaliers*, ont la palmure externe et parfois interne, mais plus petite. Voilà donc une large et sérieuse élimination par moitié.

Nous restons en face des *chevaliers* et des *barges* qui ont exactement le même type de pied, mais :

Les *chevaliers* ont le bec droit ou très légèrement relevé, de longueur variable, indiquée d'ailleurs pour chaque type, plus long que la tête, mais n'*atteignant jamais deux fois la longueur de la tête*, alors que chez les *barges*, le bec dépasse en longueur, deux fois celle de la tête.

Quand on est en face d'un *chevalier*, reste à déterminer quelle espèce on a devant les yeux.

Heureusement une particularité peut nous guider : la *couleur des pattes*. Elles peuvent être *rouges, vertes* ou *jaunes*.

Voici le tableau. J'ai mis en première ligne les types les plus répandus qu'on a beaucoup plus de chances de capturer.

1° Des PATTES ROUGES vous indiqueront soit :

Le *chevalier gambette*, commun au bord de la mer surtout.

Le *chevalier arlequin* (assez rare, fréquente surtout les eaux douces).

Le *chevalier des étangs* (rare, fréquente les eaux douces), les pattes ont une teinte verdâtre aux articulations.

2° Des PATTES VERTES vous indiqueront soit :

Le *chevalier aboyeur* (commun sur les bords de la mer et aux marais).

Le *chevalier cul blanc* (commun près des eaux douces).

Le *chevalier guignette* (commun près des eaux douces).

Le *chevalier Sylvain* (rare et fréquentant les eaux douces).

3° Des PIEDS JAUNES, vous indiqueront soit :

Le *chevalier gambette jeune* (commun sur les bords de la mer).

Le *chevalier combattant* (rare et fréquentant le bord de la mer).

Les jeunes des chevaliers à pieds rouges ont les pattes de couleur jaune. La taille et la longueur indiquée du bec permettra le diagnostic.

Les *chevaliers* sont tous migrateurs. Ils nichent dans le Nord de l'Asie et de l'Europe et hivernent dans le Midi, même sur les côtes de l'Afrique, de l'Atlantique. Ce sont donc de grands migrateurs. Ces oiseaux subissent deux mues par an et ont de plus un plumage de transition, c'est dire qu'on peut difficilement les identifier si on ne s'attache pas à la longueur de l'oiseau, à la longueur du bec, à la couleur des pattes.

Nous accorderons une mention à la *symphémie semi-palmée*, oiseau rarissime dans notre pays et qui se rapproche étroitement des chevaliers, ainsi qu'au *macroramphe gris*. Ces chevaliers habitent l'Amérique, or quelque bons voiliers que soient les *chevaliers*, l'Océan reste un gros obstacle pour les oiseaux qui ne peuvent s'y reposer, d'où leur extrême rareté chez nous.

La Symphémie semi-palmée.

(*Symphemia semi-palmata*)

Nom populaire. — Néant, très rare.

Taille. — 0 m. 40.

Habitat. — Amérique du Nord.

Description :

BEC : noirâtre, de cinq à six centimètres de long, donc plus long que la tête, mais de moins de deux fois la longueur de cette tête, beaucoup plus haut que celui des chevaliers, puisqu'il mesure près d'un centimètre de hauteur à la base, droit.

YEUX : iris noir.
TÊTE
COU / brun cendré rayé de brun-noir, rémiges brun-noir, l'été ;
DOS \ plus pâles et marqués de blanc l'hiver.
AILES
VENTRE : blanc l'hiver, barré de brun l'été.
QUEUE : blanche, barrée de brun-noir à l'extrémité.
PATTES : noires.
DOIGTS : trois doigts réunis par deux membranes inégales, l'externe plus développée que l'interne ; *pouce petit.*

Nourriture. — Comme les chevaliers.

Nidification. — Aucun renseignement.

Migrations. — Serait parfois amenée sur nos côtes par les hivers rigoureux.



FIG. 209. — LA SYMPHÉMIE SEMI-PALMÉE (*été*).
L'hiver, la tonalité de l'oiseau est beaucoup plus claire.
(Voir figure suivante.)

Chasse. — De rencontre.

Remarques particulières. — Pourquoi reconnaître que cet oiseau est *semi-palmé* et ne pas signaler le fait pour les *courlis (voir fig. 223)*, les chevaliers, etc. ? Il y avait pourtant là un principe de Classification qui sautait aux yeux puisqu'il n'existe entre les demi-palmatures que des nuances... parfois imperceptibles.

Le Chevalier aboyeur.

(*Totanus griseus*)

Noms populaires. — Etymologie : Chevalier pieds verts, chevalier gris. Tilvot, en picard. Braillon. (*Aboyeur,* à cause de son cri.)

Taille. — 0 m. 40.

Habitat. — Ecosse.

Description :

BEC : long de 0,053 à 0,058 millim., *mais n'atteignant pas deux fois la longueur de la tête, retroussé,* pointu, dur.
YEUX : iris noir.
TÊTE : noir tacheté de blanc.
COU : noir tacheté de blanc.
DOS : noir tacheté de blanc, le bas, blanc.
AILES : brun foncé aux couvertures, rémiges brun-noir.
VENTRE : gris marqué de noir et de roux.
QUEUE : blanche, striée de brun transversalement.
PATTES : *verdâtres, hautes* (le tarse a la longueur du bec).
DOIGTS : *trois doigts réunis par deux membranes inégales,* l'externe plus développée que l'interne à peine indiquée, *un pouce touchant terre par son extrémité seule.*

La *femelle* et les *jeunes* semblables.

L'*hiver,* les teintes générales deviennent plus pâles, grises sur les dessus, blanches en dessous.



FIG. 210. — LE CHEVALIER ABOYEUR, plumage d'hiver à la descente (tué en octobre).

Nourriture. — Vers, insectes, mollusques, larves.

Nidification. — Pond dans le Nord et en Ecosse, 3 à 5 œufs roux clair, quelquefois vert sale et pâle avec des taches brunes. Le nid est sur le sol, caché dans la mousse ou le gazon.

Migrations. — Nous arrive parfois dès la mi-juillet et jusqu'en octobre, repasse fin avril-mai.

Chasse. — On les rencontre surtout sur les bords de la mer, au bord du flot, mêlés aux bandes d'autres échassiers ou même aux alouettes de mer. On voit surtout des couples ou de petites bandes. Leur rencontre aux marais est encore plus fréquente qu'aux bords de la mer, car ils semblent préférer l'eau douce à l'eau salée. Ils ne sont pas, en général, très farouches, mais sont assez durs à tuer. Le plomb n° 7 semble préférable étant données la vitalité de l'oiseau et les distances auxquelles on tire.

Remarques particulières. — Chair bonne. On le confond parfois avec la barge rousse à cause de la forme relevée de son bec, mais le bec du chevalier aboyeur ne dépasse jamais *six centimètres* alors que celui de la barge rousse n'est jamais inférieur à *sept centimètres.* L'hiver, les deux plumages se ressemblent, mais l'été le chevalier est gris et noir, la barge, « *rousse* ».

Le Chevalier combattant.

(*Machetes pugnax*)

Noms populaires. — Le mâle, en picard, *paon de mer*; la femelle, *sotte.*

Taille. — 0 m. 35 pour le mâle ; 0 m. 25 pour la femelle.

Habitat. — Hollande, Nord de l'Angleterre et au dessus.

Description :

BEC : *long de 0,035 à 0,040,* brun, pointu.

YEUX : iris noir-brun.

TÊTE : brun-roussâtre, grivelé.

COU : brun-roussâtre, grivelé. Le mâle, au printemps seulement, a derrière la tête une collerette de plumes longues qui varie de coloration avec presque chaque individu, où le roux, le blanc, le noir, le fauve, le violet même se rencontrent et, sur la tête, deux huppes au-dessus des oreilles. Le dessus du corps est noir avec taches noires ou roux-rouge, le ventre est noir, blanc et roux mélangés : deux caroncules entre l'œil et le bec, rouges, jaunes ou noires, achèvent de différencier, de *mai à fin juin,* le mâle. La collerette n'est hérissée, comme sur la figure, qu'en attitude de combat.

DOS : brun-roussâtre, grivelé.

AILES : idem.

VENTRE : blanc, tacheté de gris.

QUEUE : blanche.

PATTES : *jaunes,* hautes (tarses de 45-50 millim.).

DOIGTS : jaunes, trois doigts réunis par deux membranes inégales, l'interne plus développée que l'externe à peine indiquée, *un pouce touchant terre par son extrémité.*

LE CHEVALIER COMBATTANT.

FIG. 211. — LE MALE EN PLUMAGE DE NOCES. FIG. 212. — LA FEMELLE un peu plus petite.

En *hiver*, le mâle ressemble à la femelle et on ne peut le distinguer qu'à sa taille plus grande. La couleur *jaune des pattes* et la brièveté du bec les distingueront des autres chevaliers.

FEMELLE : semblable à la tenue d'hiver du mâle ci-dessus décrite, mais plus petite.

Nourriture. — Vers, larves, insectes.

Nidification. — Comme le précédent. Nichent en troupes.

Migrations. — Passe en avril-mai avec des vents sud, sud-est. Repasse en août-septembre.

Chasse. — On rencontre d'abord les femelles, les mâles viennent après au passage de printemps. Au repassage d'hiver, c'est le contraire, les mâles précèdent les femelles, et les jeunes sont plus rares et généralement *plus sauvages* que les précédents, et viennent donc plus rarement au hutteau. Même plomb, n° 7 ou 8.

Remarques particulières. — En même temps que leur collerette, les mâles acquièrent une humeur batailleuse et passent leur temps à se livrer des combats singuliers, que la faiblesse de leurs armes fait prévoir peu meurtriers. C'est plutôt l'accomplissement d'un rite atavique où aucun des combattants ne recherche la décision. Cet oiseau s'habitue très bien à la captivité où son humeur batailleuse sert d'ornement récréatif, comme elle semble lui servir de récréation personnelle.

Pourtant BUFFON écrit : « Non seulement ces oiseaux se livrent entr'eux des combats « seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils combattent aussi en troupes réglées, ordonnées « et marchant l'une contre l'autre ; ces phalanges ne sont composées que des mâles qu'on pré- « tend être dans cette espèce beaucoup plus nombreux que les femelles ; celles-ci attendent, à « part, la fin de la bataille ; l'amour paraît donc être la cause de ces combats. »

BAILLON, de *Montreuil-sur-Mer*, qui documentait BUFFON, écrit : « J'ai souvent suivi ces « oiseaux dans nos marais de Basse-Picardie où ils arrivent au mois d'avril avec les chevaliers, « mais en moindre nombre ; leur premier soin est de s'apparier ou plutôt de se disputer les « femelles ; celles-ci, par de petits cris, enflamment l'ardeur des combattants ; souvent la lutte est « longue et quelquefois sanglante ; le vaincu prend la fuite, mais le cri de la première femelle « qu'il entend lui fait oublier sa défaite, prêt à entrer en lice de nouveau si quelque antago- « niste se présente ; cette petite guerre se renouvelle tous les jours, le matin et le soir, jusqu'au « départ de ces oiseaux qui a lieu dans le courant de mai. »

En *Angleterre*, dans le comté de *Lincoln*, où on capturait beaucoup de ces oiseaux vivants pour les engraisser au lait et à la mie de pain, on était obligé pour les rendre tranquilles de les tenir enfermés dans des endroits obscurs, car « aussitôt qu'ils voient la lumière, ils se battent ».

Le Chevalier arlequin.

(*Totanus fuscus*)

Noms populaires. — Etymologie : Chevalier à pieds rouges. Chevalier brun. Bouillard noir. (*Arlequin*, à cause de son plumage noir et blanc.)

Taille. — 0 m. 30 à 0 m. 35.

Habitat. — Nord de l'Europe et de l'Asie, l'été, jusqu'au 72° de latitude Nord ; l'Italie, l'Inde, l'hiver.

Description :

BEC : droit, dur, pointu, long de *0,60 à 0,63*, noir à la mandibule supérieure, rouge à l'inférieure.

YEUX : iris brun foncé, entourés de blanc.

TÊTE : noir cendré.

COU : noir cendré.

DOS : noir mordoré avec des taches blanches, d'où son nom.

AILES : noires et blanc-gris.

VENTRE : noir ardoisé.

QUEUE : blanche rayée de noir.

PATTES : *rouge vif*, hautes (tarse de 0,055 millim.).

DOIGTS : *rouges*, réunis par deux membranes, l'externe plus développée que l'interne à peine indiquée, avec un pouce touchant le sol par son extrémité.

FEMELLE : est plus blanche au ventre.

JEUNES : ont la livrée des adultes en hiver.

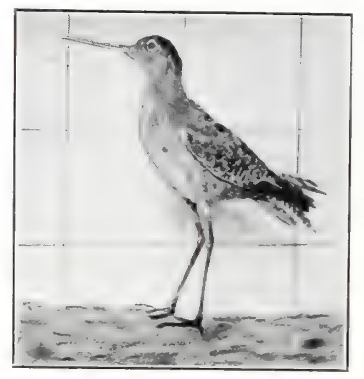


FIG. 213. — LE CHEVALIER ARLEQUIN (*été*).
Les jambes sont rouges.

L'*hiver*, les deux sexes sont brun cendré au-dessus, le cou et les dessous blanc, tacheté de roux. Un trait blanc va du bec à l'œil.

Nourriture. — Comme les précédents.

Nidification. — Pond sur un monticule, en mai, à quelque distance des *marécages*, 4 ou 5 œufs verdâtres, tachetés de brun.

Migrations. — Passe en avril-mai, repasse en août-octobre, semble traverser le continent sans suivre les grèves.

Chasse. — L'arlequin ou chevalier brun avec sa livrée foncée et ses pieds rouges ainsi que partie du bec, est une belle pièce bien susceptible de faire naître les convoitises du chasseur. Mais, c'est un animal farouche. On le recherchera surtout dans le vosinage de l'*eau douce* qu'il préfère. Plomb n° 7 ou 8.

Remarques particulières. — S'apprivoise facilement. Se rencontre parfois en janvier par les grands froids.

Le Chevalier gambette.

(*Totanus Calidris*)

Noms populaires. — Etymologie : Pie ls rouges ; bouillard dans le Nord ; tirançon dans le Sud ; siffleur. (Gambette, du latin *gamba* : jambe de cheval.)

Taille. — 0 m. 30 à 0 m. 35.

Habitat. — Sédentaire en Angleterre et dans le Centre de la France, l'été. Nord de l'Europe et de l'Asie.

Description :

BEC : *long de 0,042 à 0,050 millim.*, brun au-dessus, rouge en dessous, droit ou parfois légèrement retroussé, dur.

YEUX : iris brun.

TÊTE : gris-brun.

COU : blanchâtre tacheté de brun.

DOS : brun clair avec les plumes bordées de noir et blanc.

AILES : brun cendré aux couvertures avec points blancs, rémiges noires et blanches.

VENTRE : blanc.

QUEUE : blanc-gris rayée de brun.

PATTES : *rouges*, hautes, tarse de la longueur du bec.

DOIGTS : rouges, *trois doigts réunis par deux membranes inégales*, l'externe plus développée que l'interne à peine indiquée, pouce touchant le sol par son extrémité.

FEMELLE : semblable au mâle.

JEUNES : ont les pattes et la base inférieure du bec qui n'a pas encore atteint le rouge de l'adulte et n'est que jaunâtre.

L'*hiver*, les teintes des dessus sont plus grises.

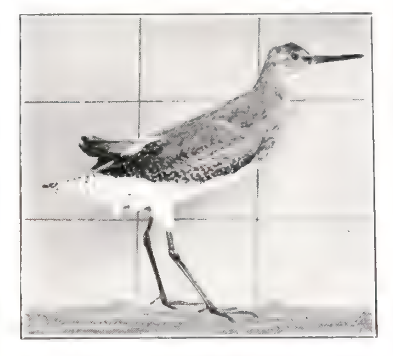


FIG. 214. — LE CHEVALIER GAMBETTE (*été*). Les jambes *rouges* chez l'adulte, *jaunes* chez le jeune, comme chez le *combattant* adulte. Mais le bec du combattant est plus court.

Nourriture. — Vers, petits crustacés, mollusques maritimes.

Nidification. — Pond près de l'eau dans les herbages, 4 œufs gris-roux, tachetés.

Migrations. — Passe en mars-avril, repasse en octobre, affectionne les marais au printemps et les grèves en octobre.

Chasse. — Les chevaliers gambettes sont des oiseaux très remuants, voletant sans cesse de mare en mare et fréquentant surtout les endroits vaseux, parfois les prairies humides, au bord de l'eau. On les rencontre souvent sur la plage à mer basse. Ils sont alors très farouches et viennent parfois admirablement au sifflet. Ils sifflent eux-mêmes continuellement en modulant un *Pfuii-ou* bref qui attire d'ailleurs d'autres oiseaux comme les *barges* et les *livergins*. Il descend très bien au hutteau, si toutefois celui-ci est placé aux endroits vaseux, toujours les mêmes, auxquels les gambettes reviennent fidèlement à chaque marée. Fréquente surtout les bords de la mer. Plomb n° 7 ou 8.

Remarques particulières. — Oiseau très répandu. Gibier apprécié.

Le Macroramphe gris.

(*Macroramphus griseus*)

Nom populaire. — Néant, exceptionnel.

Taille. — 0 m. 29.

Habitat. — Amérique du Nord, et surtout l'Etat de New-York.

Description :

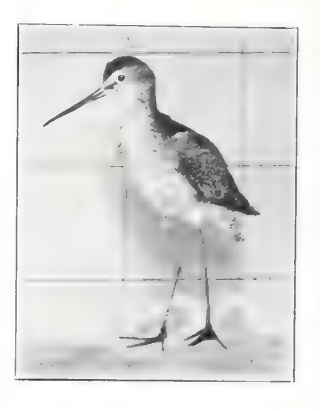


Fig. 215. — Le macroramphe gris (*été*).

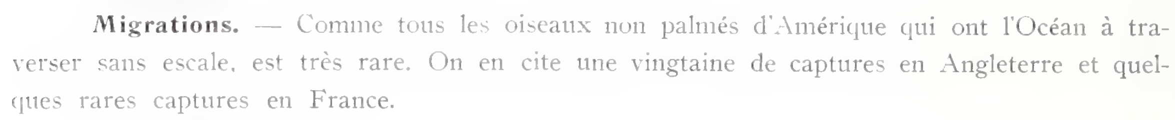
Bec : brun foncé, de 55 à 60 millimètres, droit, mince.
Yeux : iris brun.
Tête : noir varié de roux-rouge.
Cou : idem., avec quelques taches foncées sur les côtés.
Dos : idem.
Ailes : brun foncé et blanc, grandes rémiges noires.
Ventre : roux tacheté de noir.
Queue : rousse au milieu, blanche sur les côtés, barrée de noir.
Pattes : vert-olive (tarse de 35 à 40 millimètres).
Doigts : trois doigts, les deux externes réunis à la base par une membrane, un pouce touchant terre par l'extrémité.

L'*hiver*, la teinte rousse disparaît, le noir subsiste varié de gris, les dessous sont blancs.

Nourriture. — Comme les chevaliers et les bécasseaux.

Nidification. — ?...

Migrations. — Comme tous les oiseaux non palmés d'Amérique qui ont l'Océan à traverser sans escale, est très rare. On en cite une vingtaine de captures en Angleterre et quelques rares captures en France.



Chasse. — De rencontre.

Remarques particulières. — Doit être rangé avec les *chevaliers* dans notre Classification, puisque :

1° Il est demi-palmé comme eux;

2° Que son bec est plus long que la tête sans atteindre deux fois sa longueur.

Le Chevalier des étangs.

(*Totanus stagnatilis*)

Noms populaires. — Demi-tilvau. Chevalier à longs pieds.

Taille. — 0 m. 24 à 0 m. 26.

Habitat. — Asie d'abord, Europe. Hiverne en Afrique. Rare chez nous.

Description :



Fig. 216. — Le chevalier des étangs (*été*).
Les pattes sont verdâtres.

Bec : mince, pointu, *long de 0,043 millimètres* environ, noir.
Yeux : iris brun.
Tête : blanchâtre, rayée de noir.
Cou : idem.
Dos : roux tacheté de noir.
Ailes : brunes, tachetées de blanc.
Ventre : blanc, moucheté de noir à la poitrine.
Queue : blanche, rayée de noir-brun.
Pattes : noir-verdâtre avec une teinte vert pâle aux articulations (tarse un peu plus long que le bec).

DOIGTS : *trois doigts réunis par deux membranes inégales, l'externe plus développée que l'interne à peine indiquée, pouce touchant au sol par l'extrémité.*
FEMELLE : semblable au mâle.

L'*hiver*, les mouchetures de la poitrine disparaissent, la teinte générale est gris-moucheté de brun.

Nourriture. — Insectes et larves aquatiques d'eau douce.

Nidification. — Pond 4 œufs roussâtres tachetés, sur le bord des étangs.

Migrations. — De passage très irrégulier et plutôt rare. Passe la nuit.

Chasse. — Rencontre de hasard, *exceptionnelle*, ne se prêtant par conséquent à aucune remarque. On le trouvera plutôt, comme son nom l'indique, dans les marais qu'au bord de la mer. Très sauvage. Plomb n° 8 ou 9.

Remarques particulières. — Excellent gibier. Selon NORDMANN serait aussi bon nageur que les phalaropes. Nous n'avons jamais constaté le fait.

Le Chevalier cul-blanc.

(*Totanus ochrophus*)

Noms populaires. — Blanc-cul. Hoche-cul. Pieds verts.

Taille. — 0 m. 21 à 0 m. 24.

Habitat. — Centre de l'Europe et de l'Asie. Hiverne en Afrique et dans les Indes.

Description :

BEC : droit, mince, noir-brun, *long de 0,033 à 0,035 millimètres,* jaunâtre vers la base.
YEUX : iris brun.
TÊTE : grivelée brun et blanc.
COU : blanc, rayé de noir.
DOS : vert-noir bronzé, piqueté de blanc.
AILES : idem., rémiges noires.
VENTRE : blanc.
QUEUE : blanche au-dessus, avec bandes noires transversales.
PATTES : vert pâle, tarse de 0,032 à 0,035 millimètres.
DOIGTS : trois doigts réunis par deux membranes, l'externe plus développée que l'interne à peine indiquée, pouce touchant le sol par son extrémité.
FEMELLE : semblable au mâle.

L'*hiver*, les teintes sont plus brunâtres, les taches estompées.

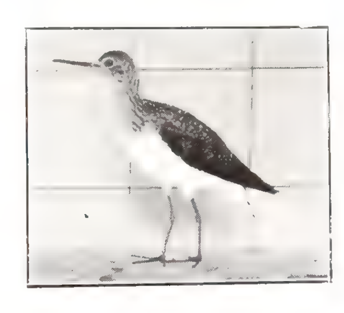


FIG. 217. — LE CHEVALIER CUL BLANC (*été*).
Les pattes sont vert-pâle. La queue est blanche *au-dessus* comme en dessous.

Nourriture. — Comme les précédents.

Nidification. — Niche soit à terre, soit au pied des buissons. Pond 4 œufs jaunâtres, tachetés de brun, en France, en Angleterre.

Migrations. — Passe mars-avril-mai et repasse de juillet en octobre.

Chasse. — Il faut le rechercher le long des fossés et des marais d'*eau douce*. Il est souvent seul et part en poussant un cri perçant. Leur sauvagerie varie beaucoup, soit selon les individus, soit selon les conditions atmosphériques. Comme pour beaucoup de petits échassiers ou bécasseaux, on les approche plus facilement par la pluie. Démonté, le cul blanc plonge quelquefois. Au bord de la mer, quand le chasseur ne peut se dissimuler, le cul blanc part de loin. On l'approche quand on peut aborder des berges en contre-bas. Plomb n° 8. Oiseau très commun.

Remarques particulières. — Gibier assez délicat. Ne pas le confondre avec la *guignette*. Voir à cette dernière les signes diagnostiques. — Chez les *chevaliers*, le tarse est toujours plus long que le doigt médian, ongle compris ; chez le chevalier cul blanc, le tarse est environ de la même longueur.

Le Chevalier Sylvain.

(*Totanus glareola*)

Noms populaires. — Rititi, en picard ; pluvier-épiette ; ramage.

Taille. — 0 m. 22.

Habitat. — Europe et Asie, jusqu'au 70° de latitude Nord.

Description :

BEC : droit, brunâtre, long de 0,028 millimètres à 0,032 millimètres.
YEUX : iris noir.
TÊTE : grivelée de brun.
COU : blanc, grivelé sur les côtés.
DOS : noir-brun parsemé de taches claires.
AILES : noir-brunâtre.
VENTRE : blanc, touché de gris-roux, la poitrine striée de brun.
QUEUE : blanche, rayée de brun.
PATTES : *verdâtres*, hautes (tarses de 35-37 millimètres).
DOIGTS : *trois doigts réunis par deux membranes*, l'externe plus développée que l'interne à peine indiquée, un pouce touchant terre par son extrémité.
FEMELLE : semblable au mâle.

L'*hiver*, les taches claires sont plus nettes et l'oiseau est d'une teinte brune claire généralisée.

FIG. 218. — LE CHEVALIER SYLVAIN (*été*).

Nourriture. — Comme les précédents.

Nidification. — Niche dans les marais, pond en mai-juin 4 œufs verdâtres, tachetés, dans une dépression du sol.

Migrations. — Passe en mai, repasse d'août en octobre. Voyage la nuit.

Chasse. — On le rencontre généralement par paire ou isolé. Son nom ne représente rien d'exact car il préfère les marais aux forêts et se mêle aux autres espèces. Il ne dédaigne pas les prairies humides. Il est rare sur les grèves. C'est un oiseau remuant et farouche. Plomb n° 9.

Remarques particulières. — Bien qu'il passe régulièrement en France, c'est un oiseau qui reste rare. Il ne faut pas le confondre avec la *bécassine sourde*, et pour ce, il suffira comme toujours d'examiner le pied où on trouvera pour le chevalier, un pouce court et une demi-palmure externe. Le bec est beaucoup moins long que celui de la bécassine.

La Guignette.

(*Actitis hypoleucos*)

Noms populaires. — Etymologie : Guerlette ; triot ; sifflasson ; pivette ; lambiche. (*Actitis* : qui s'agite, remuant ; *hypoleucos* : aux dessous blancs.)

Taille. — 0 m. 18 à 0 m. 20.

Habitat. — Les quatre parties du monde.

Description :

BEC : droit, mince, *verdâtre, long de 0,023 à 0,028 millimètres.*
YEUX : iris brun.
TÊTE : brune.
COU : brun.
DOS : vert bronzé.
AILES : vert bronzé, tachetées de noir et de noir-vert.
VENTRE : blanc.
QUEUE : blanche, *mais avec les plumes du milieu brunes rayées de noir.*



FIG. 219.
LA GUIGNETTE.

PATTES : verdâtres, *plus basses que chez le cul blanc* (tarses de 21 à 25 millimètres).

DOIGTS : trois doigts, les deux externes réunis à leur base par une petite membrane, avec un pouce touchant terre par l'extrémité.

FEMELLE : semblable au mâle.

L'*hiver*, les dessus s'éclaircissent, le vert bronzé tourne au brun.

Nourriture. — Comme les précédents.

Nidification. — Pond 4 œufs jaunâtres, tachetés, dans un nid peu dissimulé, contrairement au nid du cul blanc.

Chasse. — Se rencontre abondamment le long des fleuves, des rivières et des ruisseaux surtout ombragés, pendant l'été, et plutôt sur les rivages maritimes à l'automne et même l'hiver quand il ne gèle pas. Elle est farouche et il faut comme le cul blanc la surprendre pour la tirer à portée. Blessée, plonge admirablement.

Remarques particulières. — Gibier assez délicat malgré un goût de marécage parfois assez accusé surtout lorsque l'oiseau est gras. La guignette se distinguera du *cul blanc* (FIG. 217) :

1° Par un bec moins long de un centimètre environ ;

2° Par des pattes plus courtes.

3° Par la queue qui au lieu d'être blanche *au-dessus* comme chez le cul blanc est brune au milieu et blanche sur les côtés.

4° Par la taille.

Section 30 : Bec légèrement relevé, très long, ayant plus de deux fois la longueur de la tête.

LA **BARGE A QUEUE NOIRE**	0m45
LA **BARGE ROUSSE**	0m40
LA BARGE DE TERECK	0m24

NOTES GÉNÉRALES.

Les *barges*, comme les *chevaliers*, nichent assez haut dans le Nord et hivernent dans le Midi. Leur plumage ressemble à celui des *chevaliers* en tenue d'hiver et à celui des *courlis*, mais leur bec sauve la mise : il est plus long que celui des *chevaliers*, plus court que celui des *courlis* et un peu relevé vers le haut, alors que les courlis ont le bec recourbé vers le bas. Elles subissent deux mues par an.

Ce sont des oiseaux « pataugeurs » des bords du flot ou des mares. Leur pied est semblable à celui des *chevaliers* (FIG 208).

Le nom de ces espèces semble venir de l'anglais *barker*, aboyeur.

La Barge à queue noire.

(*Limosa œgocephala*)

Noms populaires. — Grande barge ; pilhui ; bout fumé.

Taille. — 0 m. 40 à 0 m. 45.

Habitat. — Nord de l'Europe et de l'Asie.

Description :

BEC : deux fois aussi long que la tête, de dix à douze centimètres, flexible, noir-brunâtre

YEUX : iris brun.

TÊTE : roux tacheté de brun et de noir.

Cou : roux tacheté de brun et de noir.
Dos : noir et roux, le bas brun foncé.
Ailes : gris marqué de blanc et de roux, rémiges noires.
Ventre : blanc, roux à la poitrine, avec des lignes noires transversales.
Queue : blanche et l'*extrémité noire*.
Pattes : noirâtres.
Doigts : les trois doigts réunis par deux membranes jusqu'à la première articulation. L'externe plus développée que l'interne à peine indiquée, un pouce touchant terre par son extrémité; l'ongle du doigt médian est dentelé.
Femelle : comme le mâle, mais plus grande, coloris moins net.

L'*hiver,* le plumage est moins riche, le ventre est blanc, les dessus sont gris et brun au lieu d'être roux.



Fig. 220. — La barge a queue noire (*été*).

Nourriture. — Frai de poisson, insectes, vers, mollusques, etc.

Nidification. — Pond en mai sur un monticule, quatre œufs verts, tachetés de brun.

Migrations. — Passe de mars en mai et repasse de la dernière quinzaine d'août en octobre

Chasse. — Les barges ne sont pas farouches. On les rencontre plutôt dans les marais qu'au bord de la mer. Plomb n° 7 ou 5. Elles ne séjournent guère qu'un jour au même endroit.

Remarques particulières. — Chair assez délicate.

La Barge rousse.

(*Limosa rufa*)

Noms populaires. — Bouffarie. Veneto roux.

Taille. — 0 m. 35 à 0 m. 40.

Habitat. — Nord, assez haut, l'été. Afrique, la Chine, l'hiver. On en rencontre jusqu'en Australie.

Description :

Bec : deux fois aussi long que la tête, de 7 à 9 cent. 1/2, flexible, fin et retroussé légèrement.
Yeux : iris brun.
Tête : roux clair.
Cou : idem.
Dos : brun foncé, blanc dans le bas.
Ailes : gris cendré, grivelées de roux, bordées de blanc, rémiges brun-noir.
Ventre : roux vif, tacheté de noir *sur les côtés*.
Queue : blanche, barrée de lignes brunes.
Pattes : noirâtres.
Doigts : les trois doigts réunis par deux membranes, l'interne presque atrophiée, un pouce touchant terre par son extrémité.
Femelle : plus grande que le mâle, et d'un roux moins vif.

L'*hiver,* les dessus sont plus ternes et bruns, les dessous ne sont plus roux, mais blancs.

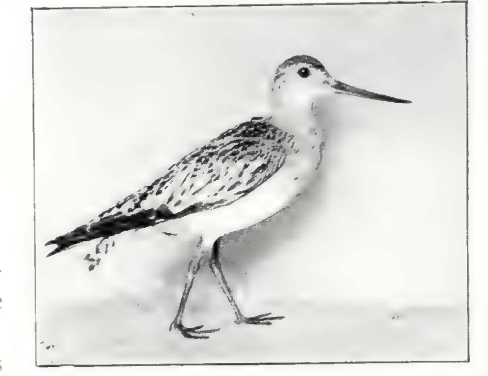


Fig. 221. — La barge rousse. La queue est rayée de lignes brunes au lieu d'être noire comme chez la précédente.

Nourriture. — Comme la précédente.

Nidification. — Pond en juin 4 œufs bruns olivâtre, tachetés de brun.

Migrations. — Passe régulièrement en mai, repasse en septembre et octobre.

Chasse. — Cette barge préfère les bords de la mer, contrairement à la précédente qui se tient plutôt aux marais. Elle voyage en troupes d'une douzaine d'individus. Elle n'est pas farouche. J'ai blessé plusieurs fois des barges rousses au-dessus de l'eau et je les ai vu nager pour se rapprocher du bord et venir par conséquent au chasseur. Dans ces cas, il vaut mieux s'accroupir, se dissimuler si possible et attendre, à moins de posséder un retriever allant à l'eau. Plomb n° 7 ou 5, suivant la distance. Oiseau répandu sur nos plages.

Remarques particulières. — Gibier assez délicat. En automne, elle ressemble au chevalier aboyeur avec lequel on la confond souvent, mais le bec de la barge rousse est *mou*, mesure *sept* centimètres au moins, tandis que le bec du chevalier aboyeur, quoique légèrement retroussé est *dur* et mesure *six* centimètres au maximum.

Note sur la Barge de Tereck.

(*Térékia cinerea*)

Cette petite barge qu'on appelle encore *Térékie cendrée*, attire l'attention par son bec long, de 45 millimètres, retroussé, dépassant la double longueur de la tête. Ses pieds ont les caractéristiques communes aux barges et sont jaunâtres. Elle mesure 0 m. 24. Gris cendré au-dessus, blanche en dessous, striée de brun sur les côtés. Ne fait que des apparitions tout à fait accidentelles, puisqu'elle habite l'Asie, la Russie septentrionales ou l'Est de l'Europe. On en signale 2 ou 3 captures en deux siècles ! Elle hiverne en Afrique, en Asie méridionale et même en Australie.



FIG. 222. — LA BARGE DE TERECK.

Section 31 : Bec recourbé vers le bas, long et fin.

LE **COURLIS CENDRÉ**	0 m 60
LE **LIVERGIN**	0 m 48
LE COURLIS A BEC GRÊLE..........	0 m 48

NOTES GÉNÉRALES.

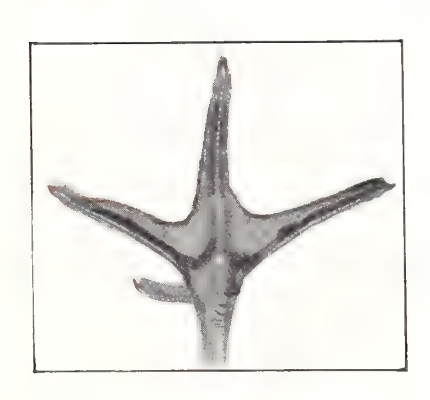


FIG. 223. — PIED DE COURLIS DEMI-PALMÉ A PETIT POUCE.

Des *pattes hautes*, car ces oiseaux détestent mouiller leur plumage et le flot les fait reculer, des *pieds demi-palmés* (FIG. 223), qui en font les « skieurs » des terrains vaseux, un bec long et fin qu'ils enfoncent en terre pour y déterrer le ver de vase que l'eau fait remonter à la surface et qui s'enfonce petit à petit à mesure que le flot s'éloigne en laissant derrière lui une petite éminence vermiforme. Aussi les courlis surveillent-ils le bord du flot pour prendre le ver qui remonte lors du flux et qui va s'enfoncer après le reflux. Si vous parcourez le champ exploité par les courlis, vous remarquerez que, près des empreintes de leurs pieds, empreintes peu profondes car ils ne s'enfoncent guère dans les terres les plus molles, près des empreintes des pieds, dis-je, existe un trou régulier, profond de 5 à 10 centimètres produit par leur bec qui a saisi le ver. Les pauvres bêtes sont très malheureuses par temps de gelée, deviennent maigres et perdent beaucoup de leur sauvagerie.

Le Courlis cendré.

(*Numenius arquata*)

Noms populaires. — Etymologie : Corlu; courlieu; corbichet; courbageot. Le nom de courlis est une onomatopée du cri de l'oiseau.

Taille. — 0 m. 55 à 0 m. 60; la femelle plus grosse.

Habitat. — Europe, Asie jusqu'à la Zône arctique. Hiverne en Afrique du Nord, en Egypte, dans l'Inde. Ceci comme points extrêmes. Sédentaire dans les contrées tempérées comme les nôtres.

Description :

BEC : *long*, mince, *recourbé vers le* bas.

YEUX : iris brun-roux.

TÊTE : brune, grivelée de roux.

COU : comme la tête.

DOS : roux et brun.

AILES : grivelées de roux et de brun, grandes pennes brun très foncé.

VENTRE : gris-blanchâtre tacheté de brun l'été.

QUEUE : queue blanchâtre, rayée de noir-brun.

PATTES : hautes, gris foncé.

DOIGTS : *trois doigts palmés sur une partie de leur longueur et un pouce petit touchant terre par l'extrémité.*

FEMELLE : est semblable au mâle, mais *plus grosse.*

JEUNES : ne se distinguent que par un plumage plus cendré et un bec plus court et plus arqué.



FIG. 224. — LE COURLIS CENDRÉ (*été*).
Cet oiseau a été tué en juillet. Ses teintes sont foncées. En hiver, il a au contraire la tonalité plus estompée de la figure précédente.

L'*hiver,* les teintes sont plus claires, comme dans la FIG. 225.

Nourriture. — Vers, petits crustacés, insectes aquatiques.

Nidification. — Pond à terre, dans les herbes, quatre œufs jaunâtres, tachetés de gris et de brun.

Migrations. — Passe en mars, avril, mai, repasse dès août et en septembre, octobre, novembre. Il existe des bandes sédentaires.

Chasse. — C'est un oiseau très répandu sur les bords de la mer et dans les baies. Il exécute entre les unes et l'autre des voyages réguliers qui coïncident avec les marées. A marée haute, les courlis quittent la grève trop réduite où ils ne se trouvent plus en sûreté et gagnent les baies où ils se posent toujours aux mêmes endroits tranquilles, soit dans les herbes qui les cachent, soit sur de petites hauteurs d'où ils peuvent surveiller les alentours loin à la ronde. A marée basse, les courlis quittent les baies et vont picorer soit au bord du flot, mêlés aux goëlands et aux mouettes, soit dans les flaques que la mer laisse derrière elle. Des sentinelles vigilantes veillent à la sécurité de la bande, toujours nombreuse et d'aussi loin qu'apparaît le chasseur il est annoncé par un cri d'effroi qui met en mouvement toute la volée. Elle se met à tournoyer haut et toujours hors de portée. Nous avons donc à faire à un oiseau excessivement méfiant et agaçant, car il est toujours pénible pour un chasseur d'être toute l'année excité par de telles bandes de beaux oiseaux inaccessibles. Comme les courlis suivent sensiblement le même itinéraire dans leur va-et-vient de la mer aux baies et réciproquement, on peut tenter de se trouver sur leur passage, en barque. Mais les résultats sont maigres en général, car le

courlis se défie de l'homme même en barque, contrairement à beaucoup d'oiseaux de mer habitués à frôler tant d'embarcations inoffensives et calmes.

Pour chasser le courlis avec fruit, il faut se dissimuler dans un hutteau en plaçant à une vingtaine de mètres des appelants en bois ou empaillés. Le courlis vient assez bien, surtout si on prend la précaution de s'embusquer aux remises habituelles quand il s'agit de sédentaires qui connaissent admirablement leur région. Avec les migrateurs et au moment des passages, le hutteau réussit sans cette précaution. On aide beaucoup à la pose, à la hutte, en sifflant. Mais il ne s'agit pas de proférer le cri si connu de « *cour-li* » qui est celui de l'oiseau au vol ou effrayé, il faut moduler une note tremblée et roucoulante, intraduisible, qui est celle de l'oiseau posé, faisant comprendre à ses congénères qu'ils peuvent se mettre à table comme lui. Ce cri, le siffleur doit l'étudier comme ceux de tous les oiseaux qu'il convoite, mais il y a lieu de distinguer, dans le langage des animaux, les cris d'appel des cris de fuite ou d'effroi. C'est de cette non distinction, de cette erreur, que découle tout naturellement la non efficacité d'une foule d'*appeaux* qui donnent le cri le plus habituellement entendu, sans se soucier de sa signification, et le cri le plus entendu par le chasseur est celui de départ et d'appel au départ, de ralliement en l'air. Des professionnels et des observateurs patients arrivent seuls, avec des dispositions naturelles spéciales, à siffler utilement et les effets merveilleux sont des plus amusants à constater.

Si vous abattez un ou plusieurs courlis au hutteau, ne vous pressez pas d'aller les ramasser, car souvent la bande vient tournoyer au-dessus des blessés qui poussent généralement des cris perçants — et même des morts, comme font beaucoup d'oiseaux de mer. Les courlis descendent au *gabion* qui est en somme une sorte de hutteau perfectionné et fixe.

On chasse aussi les courlis à la lanterne : voici comment cette chasse doit se pratiquer. Il faut, au bord de la mer, choisir le moment où la mer, le soir, *commence à se retirer*, c'est-à-dire une demi-heure ou une heure au maximum après la pleine mer, ceci afin de n'avoir qu'un champ restreint à parcourir et de rencontrer des oiseaux en tas. Il faut être deux, dont l'un tout au moins connaît admirablement le champ d'exercice : le *chasseur* et le *porte-lanterne*. Cette lanterne sera légère et puissante et les lanternes à acétylène sont parfaites par l'éclairage intense qu'elles procurent. Le *porte-lanterne* marche devant en tenant le verre de la lanterne tourné contre lui, de façon à ne projeter d'avance aucune lumière. On s'avance l'oreille tendue, épiant le pépiement des courlis pêchant au bord du flot. Quand le bruit se rapproche, l'aide projette sa lueur dans la direction du bruit. Les courlis surpris restent un instant immobiles. Le chasseur placé *derrière l'aide*, afin de voir le bout de son fusil, peut déjà faire des victimes. La troupe s'enlève, alors le fanal doit être dirigé sur le groupe le plus compact et le tenir dans le rayon lumineux pendant que le chasseur tire sans jamais se découvrir. Cette chasse donne très souvent de bons résultats quand on opère bien et sur un terrain connu où l'on sait d'avance devoir rencontrer les courlis qui sont fidèles à leurs lieux de prédilection.

Le courlis est un oiseau dur à tuer et supportant bien le plomb. Le n° 5 est le plus indiqué.

Remarques particulières. — On prend aussi les courlis à l'hameçon. Les hameçons sont garnis de petites crevettes et placés aux endroits fréquentés. Le courlis pris se débat violemment. Ce mode de capture réussit surtout quand il gèle et que les courlis souffrent de la faim.

La chair du courlis jeune qui nous arrive en juillet est bonne sans être excellente. Les vieux sont généralement durs, mais sont mangeables. On vend les courlis à Paris sous le nom de *bécasse de mer*, ce qui prouve la belle ignorance des parisiens et la roublardise des vendeurs. Ceci me rappelle ce mot d'une parisienne : « Si on va au bois cueillir des fraises, c'est moi qui monterai à l'arbre. »

Le Corlieu ou Livergin.

(*Numenius Phoepus*)

Noms populaires. — Cotteret, dans le Nord. Berge, dans le Sud. Petit courlis.

Taille. — 0 m. 45 à 0 m. 48. La femelle est plus petite que le mâle.

Habitat. — Le Nord, l'été, jusqu'en Sibérie. L'hiver, l'Afrique, sur la côte occidentale. On le rencontre en Australie.

Description :

Indépendamment de la taille plus petite, l'examen de la tête fera distinguer cette espèce de la précédente. Sur le milieu du front, une étroite ligne longitudinale blanc-gris bordée de deux bandes brun foncé, elles-mêmes bordées de lignes supra-sourcilières blanc-gris, qui s'estompent en hiver comme la teinte générale, ainsi que le montre la Fig. 225.

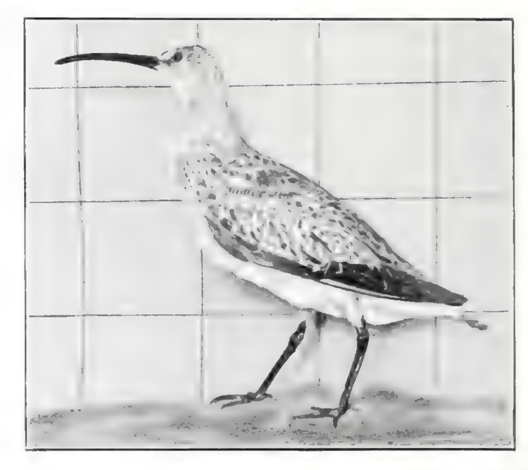


Fig. 225. — Le corlieu ou livergin (*hiver*). La ligne noire au-dessus de l'œil, les taches devant et arrière l'œil sont devenues brunes et se sont estompées. Cet oiseau a été tué au début d'octobre et porte déjà la livrée d'hiver.

Nourriture. — Comme le courlis.

Nidification. — Pond dans le Nord, assez haut, en mai-juin, quatre œufs d'un brun-verdâtre, dans les herbes.

Migrations. — Commencent à arriver fin avril et repassent en septembre en suivant les côtes exclusivement.

Chasse. — Les livergins sont fréquemment mêlés aux bandes de grands courlis. Ils s'en distinguent par leur manque absolu de sauvagerie et la façon confiante avec laquelle ils viennent au sifflet, même quand le chasseur ne se dissimule pas. Il suffit de pousser quelques petits sifflements courts et aigus se répétant par saccades, en decrescendo, six à sept fois. On voit alors les livergins se détacher de la bande des courlis, s'ils y étaient mêlés, et venir virevolter autour du chasseur. Les coups de fusil ne semblent pas faire disparaître l'attrait fascinateur du sifflet et on peut tuer ainsi, à la file, plusieurs individus, surtout à leur arrivée en avril et dès les premiers jours du repassage de septembre. On peut les aborder aussi facilement sur la grève et avoir l'occasion de les tirer à l'improviste, car ils volent droit devant eux sans se soucier de la présence de l'homme. Plomb n° 7 ou 5. Il est moins répandu que le grand courlis et n'est pas sédentaire. Fréquente surtout les côtes de Normandie et de Bretagne.

Remarques particulières. — Chair bonne. Ne pas le confondre avec le suivant..

Note sur le Courlis à bec grêle.

(*Numenius tenuirostris*)

Le courlis à bec grêle, de la même taille que le livergin, s'en distingue par un bec plus fin, des tarses plus courts et le ventre présente des *taches en fer de lance* assez noires et nettes, au lieu d'avoir les raies transversales assez floues du livergin.

Il est *très rare* et fréquente plutôt les prairies, les terres en friche, que le bord de la mer.

C'est un oiseau qui niche dans le Midi, alors que le *livergin* niche au Nord.

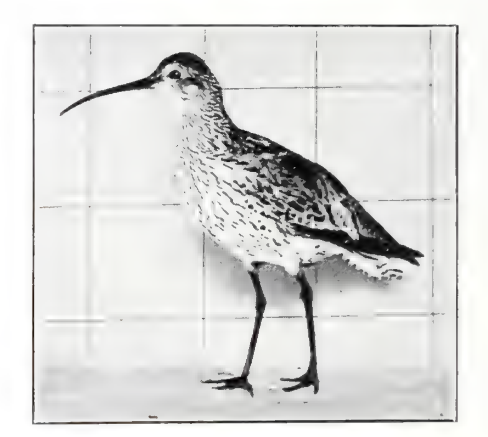


Fig. 226. — Le courlis a bec grêle. Remarquer la finesse de l'extrémité du bec comparé au bec de la figure précédente et les taches beaucoup plus nettes que chez le *livergin*.



Deuxième CLASSE : *Les Demi-Palmés.*

DIVISION J :

Les demi-palmés à pouce atrophié ou absent.

Section 32 : Bec noirâtre, court, légèrement renflé à la pointe.

L'ŒDICNÈME CRIARD	0 m 45
LE **PLUVIER GRIS**	0 m 33
LE **PLUVIER DORÉ**	0 m 32
LE PLUVIER GUIGNARD	0 m 30
LE **GRAND PLUVIER A COLLIER**	0 m 20
LE **PETIT PLUVIER A COLLIER**	0 m 15
LE **PLUVIER A COLLIER INTERROMPU**	0 m 16



FIG. 227. — DEMI-PALMÉ A POUCE ATROPHIÉ. Pied gauche de pluvier gris. (Le pouce est réduit à deux millimètres.)



FIG. 228. — DEMI-PALMÉ A POUCE ABSENT. Pied gauche du pluvier doré.

NOTES GÉNÉRALES.

Le trait caractéristique de ce groupe, c'est l'*atrophie* à tous les points de vue, pourrait-on dire, en ce qui concerne notre principe de Classification. C'est assez naturel quand on arrive à la fin d'une CLASSE. La dernière *Section* doit normalement *servir de transition* à la CLASSE suivante. L'*absence du pouce* se rencontre dans chacune de nos trois CLASSES, comme ici même, mais c'est l'*atrophie progressive des palmes* qui est surtout intéressante à constater.

Chez le *pluvier gris*, la *demi-palmature* externe est assez nette, chez le *pluvier doré*, elle est très affaiblie comme chez les autres, ainsi que le montrent les figures 227 et 228. Il ne faut pas une loupe pour la voir, les doigts sont plutôt *bridés* que palmés, mais ce doit être ainsi dans le merveilleux enchaînement des choses et des êtres — car après cette DIVISION, nous ne rencontrerons plus de palme.

Les PLUVIERS subissent deux mues par an. Tous ont le front bombé, l'œil grand, le bec légèrement renflé à la pointe.

Leur nom vient de *pluvia* : pluie, car ils nous sont amenés par les pluies... disent les anciens.

L'Œdicnème criard.

(*Oedicnemus crepitans*)

Noms populaires. — Hermerie, en picard. Grand pluvier. Courlis de terre. Turlui. Petite canepetière.

Taille. — 0 m. 45 environ.

Habitat. — La France du centre. Hiverne en grand nombre dans le Midi.

Description :

BEC : jaune à la base, noir à l'extrémité qui est légèrement renflée, épais, court et robuste avec une petite moustache.

YEUX : iris jaune, œil gros comme chez les oiseaux crépusculaires.

TÊTE : roux-jaunâtre.

COU : idem., avec un peu de blanc sous le bec.

DOS : roux foncé tacheté de noir.

AILES : brunes avec deux lignes blanches, rémiges noires.

VENTRE : blanc en bas, roux à la poitrine.

QUEUE : brune au-dessus, blanche en dessous.

PATTES : jaune foncé.

DOIGTS : trois doigts légèrement palmés à leur base, à la partie externe du pied. *Pas de pouce.*

FEMELLE : semblable au mâle.

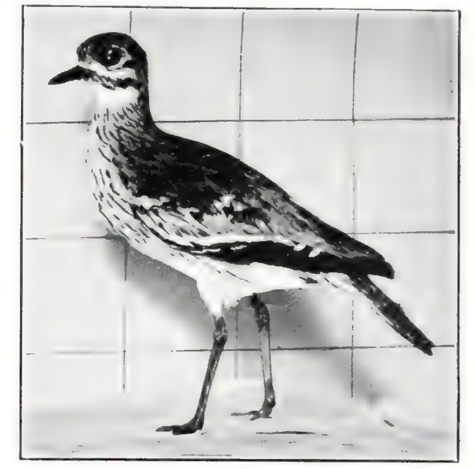


FIG. 229. — L'OEDICNÈME CRIARD. Il a les gros yeux des oiseaux crépusculaires.

Nourriture. — Animal très vorace auquel tout semble convenir : mulots, souris, œufs, petits oiseaux, grenouilles, lézards, insectes. Il mange jusqu'à ce qu'il ne puisse plus bouger. On cite des œdicnèmes becquetant des cadavres durant la dernière guerre.

Nidification. — Niche dans les coins arides et caillouteux du centre de la France et pond deux œufs jaunâtres. La femelle couve avec tant de sollicitude qu'elle se laisse prendre sur le nid.

Migrations. — Passent en avril et repassent en novembre.

Chasse. — L'approche de ces oiseaux est relativement facile dans le jour où ils semblent mal voir. Au crépuscule, au contraire, ils se montrent très farouches. Ils poussent en chasse un cri plaintif, d'où leur nom, qui ressemble à la plainte « d'une roue mal graissée ». Ces oiseaux sont rares dans les marais, mais passent parfois dans les dunes. Vol assez rapide. Plomb n° 5.

Remarques particulières. — Le nom de « petite canepetière » s'explique par le fait qu'il a à peu près les mêmes habitudes et qu'il n'a que trois doigts comme la canepetière. Il fait dans les classifications le passage entre les gallinacés et les échassiers. Son bec et son pied le rapprochent des pluviers et des vanneaux. Il supporte bien la captivité, mais ne se reproduit pas.

Le Pluvier gris.

(*Squatarola helvetica*)

Noms populaires. — Pluvier varié; vanneau suisse; vanneau à gorge noire; houvière, en picard; vanneau-pluvier; pluvier argenté. *Squatarola* est le nom vénitien de cet oiseau.

Taille. — 0 m. 33.

Habitat. — Sibérie, Amérique du Nord, l'été, jusqu'au 75° de latitude Nord. L'hiver, l'Afrique.

Description :

BEC : droit, court, 0,028 millim. environ, légèrement renflé à l'extrémité, noir.

YEUX : iris noir, globes oculaires assez gros.

TÊTE : noir-gris.

COU : gris derrière, noir devant, encadré de blanc.

DOS : tacheté de noir et de blanc.

AILES : idem., rémiges noires.

VENTRE : noir encadré de blanc.

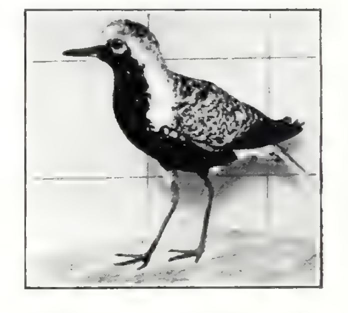


FIG. 230. — LE PLUVIER GRIS EN PLUMAGE DE NOCES. L'hiver, il subit les mêmes transformations que le pluvier doré. (Voir fig. suivante.)

QUEUE : blanche, barrée de lignes brunes.
PATTES : noires.
DOIGTS : *trois doigts légèrement palmés à la partie externe, un pouce très atrophié.* (FIG. 227.)
FEMELLE : semblable au mâle.

L'*hiver,* quelques mouchetures deviennent jaunâtres, les dessous sont tachetés de gris et de brun et le plastron noir a complètement disparu. *Les mouchetures jaunes font ressembler le mâle du pluvier varié au pluvier doré, mais on les distinguera par ce fait que le pluvier doré a les membranes interdigitales très petites et pas trace de pouce, tandis que chez le pluvier varié, il y a une membrane externe très nette et un embryon de pouce.* (Voir les FIG. 227 et 228.)

Nourriture. — Vers, larves, mollusques, insectes.

Nidification. — Pond en juin-juillet au marais, 4 œufs vert clair.

Migrations. — Passe en mai dans le Nord de la France, repasse en août-septembre et même octobre.

Chasse. — On rencontre souvent des isolés qui ne sont pas farouches et qu'on approche à portée, même sur la grève, soit en se baissant, soit en marchant lentement. Ils se mêlent parfois aux vanneaux et, comme eux, ils s'arrêtent peu. Plomb n° 7.

Remarques particulières. — Chair moins fine que celle du pluvier doré, à cause de sa prédilection pour la mer. La Suisse ne peut monopoliser ce vanneau qui est bien plutôt un pluvier d'Afrique ou de Sibérie et un oiseau maritime. Il doit être aussi fréquent en Suisse que les amiraux. Il est donc probable qu'à cause de sa livrée, il est plus exact de dire *vanneau-suisse* que *vanneau de Suisse.*

Le Pluvier doré.

(*Charadrius pluvialis et apricarius*)

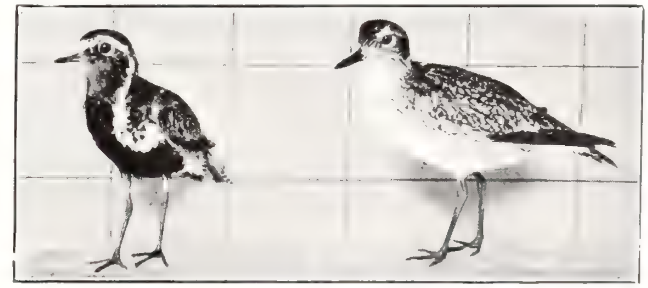
Nom populaire. — Néant; très connu sous son vrai nom français.

Taille. — 0 m. 25 à 0 m. 30.

Habitat. — Toute l'Europe, Ouest de l'Asie, et Nord de l'Afrique.

Description :

BEC : court, 0,026 environ, légèrement renflé au bout, brunâtre.
YEUX : gros, saillants, iris noir.
TÊTE : front bombé, dessus grivelé de jaune et de noir, joues noires.
COU : devant noir, derrière grivelé de jaune et de noir.
DOS : grivelé de jaune et de noir.
AILES : idem.
VENTRE : noir bordé de blanc.
QUEUE : grivelée de noir et jaune au-dessus, blanche en dessous.



LE PLUVIER DORÉ.
FIG. 231. — *Plumage de noces.* FIG. 232. — *Plumage d'hiver.*

PATTES : noires.
DOIGTS : *trois doigts palmés seulement à la partie externe où la membrane n'est qu'embryonnaire, pas de pouce.*
FEMELLE : semblable au mâle.
JEUNES : le plumage est gris dans le premier âge ; à la première mue, en août-septembre, quelques plumes sont jaunes. La teinte franchement dorée ne se rencontre que chez l'adulte parfait.

L'*hiver,* le plumage d'été ci-dessus décrit change, le plastron noir du cou, de la poitrine et du ventre disparaît et est remplacé par des taches brunes et jaunes, avec du blanc au ventre.

Nourriture. — Vers, larves ,insectes, végétaux, graines.

Nidification. — Pond 4 œufs verdâtres, dans un nid sommaire disposé sur un petit monticule.

Migrations. — Passe par bandes, de mars en mai, et repasse de septembre en novembre.

Chasse. — J'ai toujours trouvé le pluvier doré seul très facile à approcher. En bande, il est plus sauvage. On le rencontre aux marais, dans les prairies humides, et souvent sur le bord de la mer au milieu des herbes qui marquent la plus haute tenue de la marée. Dans ces herbes se trouvent toujours une multitude d'insectes dont le pluvier est très friand. La recherche des pluviers est surtout productive le matin de bonne heure et le soir. Sur les bords de la Méditerranée où il n'y a pas de marée et où, par conséquent, la mer n'amène pas, puis n'abandonne pas des varechs, des herbes, c'est dans les plaines marécageuses que l'on trouve surtout les pluviers (*Camargue*, bords de la *Crau*). La pluie est aussi un temps favorable. Elle incite le pluvier à se déplacer pour chercher sa nourriture dans les plaines détrempées. Du reste, son nom vient, avons-nous dit, de *pluvia* : pluie. C'est l'oiseau de la pluie, comme d'autres sont les oiseaux des tempêtes...

Le pluvier se chasse aussi à la hutte avec des empaillés. Les principes applicables aux vanneaux sont à respecter. Ne pas sortir de l'abri, attendre le retour de la bande qu'il n'est pas rare de voir se poser à l'endroit même où sont tombées les victimes. Plomb n° 8 ou 7.

Remarques particulières. — La chair du pluvier doré est délicieuse et n'a jamais le goût de marécage qu'on trouve parfois chez le pluvier varié. Mais comme la patte permet de faire le diagnostic entre les deux espèces, on sera toujours certain de la valeur réelle de la pièce offerte aux talents du cordon bleu. Vit parfaitement en captivité où il écume les jardins de tous les insectes et bestioles nuisibles.

Le Pluvier guignard.

(*Charadrius morinellus*)

Noms populaires. — Etymologie : Guignard de Sibérie. *Guignard* vient de *guigner* : regarder. *Morinellus* veut dire petit sot. *Charadrius* qui vit près des torrents.

Taille. — 0 m. 32.

Habitat. — Nord de l'Europe et de l'Asie, et le Midi, l'hiver.

Description :

Bec : court, 0,02 environ, noir et mince.
Yeux : iris brun.
Tête : noire, tachetée de brun et entourée d'une bande blanche.
Cou : idem., avec un collier blanc.
Dos : grivelé de roux et de brun avec des teintes verdâtres.
Ailes : idem.
Ventre : poitrine roussâtre barrée de blanc, puis le ventre redevient roux, puis noir.
Queue : blanche en dessous, grivelée au-dessus.
Pattes : assez basses, brunâtres.
Doigts : trois doigts demi-palmés selon le mode habituel aux pluviers, *pas de pouce*.
Femelle : un peu plus grande que le mâle.

L'*hiver*, les lignes blanche et noire s'effacent pour faire place à une teinte d'un roux-gris.

Fig. 233. — Le pluvier guignard.

Nourriture. — Scarabées noirs, vers, petits coquillages terrestres.

Nidification. — Pond 4 œufs roussâtres, en juin.

Migrations. — Passe au printemps et à l'automne, avril, mai et août et septembre de préférence, en bandes.

Chasse. — Cet oiseau ne fréquente pas le bord de la mer. On le rencontre au marais et surtout sur les terrains secs, élevés et crayeux, en friche. Son peu de sauvagerie fait que l'espèce

a beaucoup diminué. Il est très facile à approcher. Quand l'un d'eux est blessé, il pousse des cris qui font accourir toutes les bandes voisines qui se laissent fusiller sur place. Plomb n° 8 ou 7.

Remarques particulières. — Quand le pluvier guignard était commun en France, il servait à confectionner des pâtés dont la ville de *Chartres* avait la spécialité. La chair de cet oiseau est, en effet, excellente.

Klein en signalant que la tête du pluvier guignard est plus arrondie que celle des autres pluviers, en tire un indice de leur stupidité, par analogie avec cette race de pigeons que l'on a nommés *pigeons fous* et qui ont, en effet, la tête plus ronde que les autres.

Le grand Pluvier à collier.

(*Charadrius hiaticula*)

Noms populaires. — Religieuse en picard; moineau de mer; maillotin; ribaudet; grande mouchette; gravière; criard; courantin; couriolo (Gard).

Taille. — 0 m. 17 à 0 m. 20.

Habitat. — Nord. Sibérie. Spitzberg. Islande.

Description :

BEC : court, 0,018 environ, *jaune et noir*, le jaune à la racine.
YEUX : entourés de plumes noires, iris noir.
TÊTE : noire, avec un trait blanc.
COU : blanc, avec un collier noir à la base.
DOS : gris-brun.
AILES : idem., avec une bande blanchâtre, rémiges brunes.
VENTRE : blanc.
QUEUE : blanche en dessous, brunâtre au-dessus.
PATTES : jaune-orangé.
DOIGTS : *pas de pouce*, demi-palmature externe habituelle aux pluviers.
FEMELLE : semblable au mâle.
JEUNES : n'ont pas de noir sur la tête et le collier n'est pas nettement dessiné.
L'*hiver*, les parties noires s'estompent et deviennent brunes.



FIG. 234. — LE GRAND PLUVIER A COLLIER.

Nourriture. — Comme les précédents.

Nidification. — Pond sur le sable, au bord de la mer, 4 à 6 œufs roux, en France, en Belgique, en Angleterre.

Migrations. — Voyage la nuit. Passe en avril-mai, repasse en août-septembre.

Chasse. — Oiseaux très communs, très sociables qu'on rencontre toujours en grandes bandes, parfois mêlées à celles des *alouettes de mer*. Très remuants, ils courent sur le sable, volent et se déplacent à chaque instant; ne sont pas farouches, même en l'absence de toute précaution on arrive souvent à portée et comme ils sont en troupes assez denses, le coup de fusil fait souvent plusieurs victimes. Quand ils ont été tirés, ils deviennent plus méfiants. Ils volent vite, montent et descendent et s'abaissent brusquement sous le coup de fusil. On les rencontre au bord de la mer, mais surtout aux endroits vaseux des embouchures.

Remarques particulières. — Leur chair a toujours le goût de marécage que laissent prévoir leur vie et leur nourriture exclusivement maritimes.

Note sur le petit Pluvier à collier.

(*Charadrius fluviatilis*)

Pluvier des Philippines. Pluvier de rivage et par erreur Alouette de mer.

Ce petit pluvier (0 m. 15), petit parce qu'il mesure deux à trois centimètres de moins que le précédent, est en tous points semblable. Le bec seul permet de le différencier du pré-

cédent. Il a le bec *entièrement noir de la base à l'extrémité,* tandis que le grand pluvier a la base du bec jaune. Les jeunes du petit pluvier à collier ont, la première année, la base de la *mandibule inférieure seule jaunâtre.* Cet oiseau appelé *charadrius fluviatilis* préfère les embouchures de rivière et leurs bords que la plage. On le trouve mêlé aux grands pluviers, comme on trouve les *pluviers doré* et *varié* mêlés aux bandes de ses congénères plus petits, tous peu farouches.

On l'appelle *petit maillotin* (Seine-Inférieure); *graveline* (Jura); *Couriole* (Gard).



Fig. 235. — Le petit pluvier a collier.

Note sur le **petit Pluvier à collier interrompu ou de Kent.**(1)

(*Charadrius cantianus*)

Le petit pluvier à collier interrompu est intermédiaire comme taille entre les deux précédents (0 m. 16 à 0 m. 17). Il est brun-roux. Il a une bande noirâtre à la base du bec et aux joues. La poitrine est ceinte d'une bande noire coupée au milieu par le blanc de l'abdomen. Il a le front bombé, les yeux saillants des pluviers et naturellement l'absence absolue de pouce. La femelle est brun roussâtre aux endroits où le mâle est noir.



Fig. 236. — Le pluvier a collier interrompu.

Encore appelé *pluvier de Kent,* car il niche en Angleterre, comme aussi en Hollande et en France même; il est très répandu sur nos plages où il arrive un peu plus tard que ses congénères.

C'est la *mouchette* ou le *tribaudet* des picards; le *moineau de mer,* en Seine-Inférieure.

*
* *

Les petits pluviers sont en somme très près les uns des autres. Les tailles varient avec les individus et comme le dit Buffon, pour le grand et le petit pluvier à collier, « dans le réel, l'une n'est peut-être qu'une variété de l'autre, car il se trouve encore des variétés entre elles qui semblent les rapprocher par nuances... »

Section 33 : Bec court et en crochet.

LE COURVITE GAULOIS... 0m25

NOTES GÉNÉRALES.

Ce qui, sans conteste, range cet oiseau dans la sauvagine, c'est à nos yeux, bien plus que ses longues pattes d'échassier l'*existence d'une membrane entre le doigt externe et le médian* et sur partie de leur longueur. Le *courvite* a le même genre de palmature que les *pluviers* et il n'a pas de pouce. Il a sa place toute indiquée à côté d'eux. Les doigts courts favorisent son allure rapide d'où il tire d'ailleurs son nom, et la légère palmature favorise la course en augmentant la surface d'appui. C'est un oiseau silencieux — et rare chez nous. On rencontre surtout des mâles que la saison des amours rend vagabonds, car ce n'est pas un oiseau migrateur.

(1) *Kent.* Comté d'Angleterre, au sud de la Tamise et face à la région française de Boulogne-sur-Mer.

Le Courvite gaulois.

(*Cursorius gallicus*)

Noms populaires. — Etymologie : Néant, très rare. *Courvite* fait allusion à l'allure rapide de l'oiseau coureur. *Gaulois,* parce qu'il a été signalé en France d'abord.

Taille. — 0 m. 22 à 0 m. 25.

Habitat. — Nord de l'Afrique et Sud-Ouest de l'Asie, et principalement de la Mer Rouge aux Canaries, il serait, d'après TOUSSENEL, commun à Ténériffe. Rare en France du Centre et du Midi.

Description :

BEC : court, courbé, noirâtre ou jaunâtre.
YEUX : iris brun clair.
TÊTE : fauve clair avec, derrière les yeux, deux traits noirs coupés par une bande blanche.
COU : grisâtre.
DOS : fauve clair (Isabelle).
AILES : idem., avec rémiges noires.
VENTRE : blanc sale.
QUEUE : brune, marquée de noir et de blanc.
PATTES : hautes, jaunes.
DOIGTS : trois doigts courts, *sans pouce,* avec une courte membrane entre le doigt externe et médian.



FIG. 237. — LE COURVITE GAULOIS.

Nourriture. — Insectes, sauterelles, hannetons, libellules, petits mollusques.

Nidification. — Pond dans une excavation creusée dans le sol, 4 ou 5 œufs jaune sale, tachetés de brun.

Migrations. — Le courvite est de rencontre excessivement rare dans nos pays. On en cite une capture aux environs d'Abbeville, quelques captures dans les départements du Midi, une capture en octobre 1918 sur les côtes du Calvados, une capture sur le Bas-Escault.

Chasse. — Le courvite fréquente surtout les terrains déserts et arides. Il est excessivement sauvage. Comme son nom l'indique, il court avec une grande rapidité. Sa couleur générale se confondant avec le sol, il est, immobile, très difficile à distinguer. Sa place dans cet ouvrage est justifiée par ce fait que les dunes sont un terrain qui lui convient. Plomb n° 8.

Remarques particulières. — C'est un oiseau qui se rapproche de la glaréole. Comme elle, il a le bec des gallinacés et leur genre de nourriture, un costume assez semblable et un habitat presque commun. Mais différence, pour nous, capitale, la *glaréole a un pouce* et le *courvite en manque totalement.*

Section 34 : Bec droit, mince, plus long que la tête.

L'ÉCHASSE............... 0 m 35

NOTES GÉNÉRALES.

L'échasse qui a l'honneur d'avoir donné son nom a un grand ordre ornithologique, l'antique ordre des *échassiers*, n'est même pas un échassier pur. Certes elle a de hautes jambes, mais elle possède une palmure bien distincte, quoique courte, entre le doigt externe et le doigt médian et elle nage volontiers quoique maladroitement sans jamais plonger. Nous avons dit en traitant des principes généraux de classification pourquoi il fallait chercher à la partie externe du pied la persistance ultime de la palmure (base externe plus large, étayage du corps dans une direction convergente vers le centre de gravité du corps, arcboutement assurant la solidité de l'aplomb), nous n'y revenons pas. Mais l'échasse, sur ses

longs soutiens, doit éprouver les bienfaits de cette palmure même restreinte et c'est encore un regard d'admiration que nous devons jeter sur la nature... en passant.

L'Echasse blanche.

(*Himantopus Candidus*)

Nom populaire. — Gambade, en picard.

Taille. — 0 m. 35 du bout du bec à l'extrémité de la queue.

Habitat. — Côtes du Midi de la France. Algérie.

Description :



FIG. 238. — L'ÉCHASSE BLANCHE (*été*).

BEC : noir, droit, fin, long de 0,055 à 0,070.
YEUX : iris rouge vineux.
TÊTE : brun-noir au-dessus, front bombé et blanc.
COU : tacheté de noir derrière, blanc devant.
DOS : noir à reflets verdâtres.
AILES : idem.
VENTRE : blanc en bas, rosé à la poitrine.
QUEUE : blanche en dessous, noire au-dessus.
PATTES : très hautes, rouges ou roses.
DOIGTS : trois doigts et *pas de pouce*, le doigt externe réuni au médian par une petite membrane.
FEMELLE : est de plus petite taille et a des teintes brunes.
JEUNES : ont les pattes jaunes et du gris aux lieu et place du noir.

L'*hiver*, tout l'animal est d'une teinte blanche.

Nourriture. — Vers, insectes, larves marines.

Nidification. — Pond en mai-juin 2 à 4 œufs d'un blanc sale avec des taches noirâtres, surtout vers le gros bout. On signale une nichée dans les dunes de la baie de Somme, en 1849 (de Lamotte d'Abbeville). Une nichée en VENDÉE, en 1910, et dans le département de la LOIRE, mais surtout à l'embouchure du RHÔNE.

Migrations. — Remonte parfois dans le Nord, fin avril-mai.

Chasse. — Semble être devenue plus rare dans le Nord que jadis, car on ne signale sa capture que de loin en loin. Plomb n° 7 ou 5, selon la distance, en tenant compte que si l'animal debout mesure parfois quarante centimètres, son corps ne dépasse pas comme volume, celui d'un pigeon. Fréquente la mer, mais préfère les lagunes.

Remarques particulières. — L'échasse vole comme le canard, l'oie, avec le cou tendu, mais ses pattes restent étendues derrière le corps. Marche en se dandinant de droite à gauche comme mal soutenue par des jambes trop faibles.

Section 35 : Bec long, légèrement relevé et rouge.

LA **PIE DE MER**...... 0^m38 environ

NOTES GÉNÉRALES.

La *pie de mer* que nous nous refusons à appeler *huitrier-pie*, attendu qu'elle n'a jamais ni ouvert ni gobé une huitre, est accolée aux pluviers par l'*absence de pouce* qui est un grand signe. Sa palmature est plus développée. Elle nage et plonge.

Son bec relevé, long, différent de celui des *pluviers* et de couleur rouge, suffit à légitimer une *Section* spéciale en son honneur.

Le nom savant *hoematopus* vient de *aima*, sang et de *pous*, pied, en grec, et fait allusion, avec exagération, à la couleur rosée des pieds. *Ostralegus* veut dire qui choisit (*lego*), *ostreum*, les huitres. Ce nom savant est assez mal choisi.

La Pie de mer ou Huitrier.

(*Hoematopus ostralegus*)

Nom populaire. — Pie de mer.

Taille. — 0 m. 37 à 0 m. 40.

Habitat. — Europe entière.

Description :

Bec : : assez long, 0,065 environ, légèrement relevé et rouge chez l'adulte.

Yeux : rouge très foncé, petite tache blanche sous la paupière.

Tête : noire.

Cou : noir.

Dos : noir.

Ailes : noires, avec miroir blanc.

Ventre : blanc.

Queue : noire au-dessus, blanche en dessous.

Pattes : rouge foncé.

Doigts : *trois doigts légèrement palmés à leur base et pas de pouce.*

Femelle : semblable au mâle.

Jeunes : ont le cou marqué de blanc en plaque ou en collier.



Fig. 230. — La pie de mer.

Nourriture. — Surtout les coquillages, moules et bivalves. Jamais d'huitre.

Nidification. — Pond en mai-juin au Nord, 2 ou 4 œufs roux tachetés, dans une excavation légère.

Migrations. — La pie de mer se rencontre chez nous dès le mois d'août, mais par individu isolé et à titre exceptionnel. C'est surtout en automne et parfois l'hiver, *surtout par vent d'est ou de nord-est* qu'on les rencontre en bandes plus ou moins nombreuses. Elles sont alors difficiles à approcher — comme c'est d'observation courante pour tous les oiseaux en troupes. Les individus isolés ne sont pas inabordables. Avec un canot on peut arriver facilement à portée des pies de mer posées sur le bord du flot ou sur toute éminence de sable entourée d'eau. Quand elles s'envolent, elles crient et fuient généralement en file droite. Comme les pluviers, les mouettes rieuses, le fou de Bassan, les alouettes de mer, les pies en bandes, s'abaissent sous le coup de fusil, au vol ; émotion ou ruse ? La pie de mer blessée et tombée à l'eau, nage vers le large et plonge. Plomb n° 5.

Remarques particulières. — L'huitrier-pie est ainsi nommé parce qu'il ne consomme pas d'huitre, que son bec serait d'ailleurs incapable d'ouvrir. Sa chair est mauvaise. Elle a le front bombé comme ses voisins les pluviers, sans pouce comme eux.



Troisième CLASSE : *Les non-Palmés.*

DIVISION K :

Les non-palmés à pouce développé posant à terre.

Section 35 : Bec droit, cylindrique et pointu.

LA **POULE D'EAU**	0 m 35
LA POULE SULTANE	0 m 45
LE **RALE D'EAU**	0 m 30
LE **RALE MAROUETTE** ...	0 m 25
LE RALE POUSSIN	0 m 19
LE RALE BAILLON	0 m 17



FIG. 240. — PIED NON PALMÉ A POUCE DÉVELOPPÉ.
Pied gauche de la poule d'eau.

NOTES GÉNÉRALES.

Les râles et la poule d'eau qui courent sur les prairies humides et les herbes des marais, ont un pied aux doigts très développés (FIG. 240) qui en font une *raquette* admirablement comprise pour l'usage à laquelle elle est destinée : la marche sur les herbes humides. Le développement du pouce opposé aux autres doigts fait de cette raquette à l'occasion un excellent pied préhenseur. Ces oiseaux pourraient grimper et se percher comme ils le font d'ailleurs quelquefois. Leur corps aplati transversalement est bien disposé pour se glisser à travers les roseaux. Les femelles sont semblables aux mâles et ces oiseaux n'ont qu'un plumage. Ce sont des sédentaires.

Ces oiseaux ouvrent la 3me CLASSE des *non palmés*, CLASSE restreinte quand on étudie les oiseaux d'eau, mais qui met en lumière toutes les ressources de la nature, toutes les solutions qu'elle a apportées au problème à résoudre : mettre partout, dans tous les terrains, un oiseau bâti pour y vivre.

La Poule d'eau.

(*Gallinula chloropus*)

Nom populaire. — Poule d'eau.

Taille. — 0 m. 35.

Habitat. — Répandue dans le monde entier. Sédentaire chez nous.

Description :

BEC : rouge à la base chez le mâle, gros, court, pointu avec une plaque frontale cornée rouge, couleur jaune à la pointe.

YEUX : iris rouge.

TÊTE : noire.

COU : noir.

DOS : noir-verdâtre.

AILES : comme le dos, bordées de blanc.

VENTRE : gris-ardoisé à la poitrine, plus pâle vers le bas.

QUEUE : brune au-dessus, blanche en dessous.

PATTES : verdâtres, collier rougeâtre au-dessus des genoux, en été.

DOIGTS : quatre doigts dont un pouce développé et ongles crochus qui lui permettent de grimper aux arbres.

FEMELLE : a le bec entièrement jaunâtre, la plaque frontale peu développée, les teintes plus ternes, tant pour le plumage que pour le coloris des pattes au-dessus du genou.

JEUNES : comme la femelle.



FIG. 241. — LA POULE D'EAU. La longueur des doigts lui donne une surface suffisante pour nager et courir sur les herbes aquatiques.

Nourriture. — Insectes, herbes, mouches, limaces, lentilles d'eau, vers.

Nidification. — Fait son nid au milieu des feuilles de roseaux. Pond 4 à 8 œufs blanc-verdâtre, tachetés, trois fois par an et revient souvent d'année en année au même nid.

Migrations. — Oiseau sédentaire.

Chasse. — Pour bien chasser un oiseau, il faut connaître ses habitudes, son genre de vie. La poule d'eau de naturel craintif, vit cachée dans le jour sauf dans les endroits déserts et silencieux où elle se sent en sécurité. Elle sort le matin et le soir, d'où une chasse à l'affût dans les roseaux.

Dans la journée, avec un chien, c'est donc dans les roseaux qu'il faut la chercher, dans les bordures des étangs ou des rivières d'où elle aime gagner les espaces d'eau assez vastes qui constitue son champ de chasse et d'exercice. Poursuivie, elle gagnera l'eau, plongera pour souvent ne pas reparaitre... Approchez-vous et si vous avez un œil exercé, peut-être apercevrez-vous émergeant à peine de l'eau, entre deux feuilles, un bec immobile... C'est elle. Certains chasseurs sont assez habiles pour la prendre alors à la main. Il n'est guère prudent d'envoyer le chien à sa poursuite. Votre compagnon risque de s'empêtrer dans les roseaux. C'est du reste une rude partenaire que la poule d'eau, elle court vite, se blottit, entremêle les voies, plonge, grimpe aux arbres et fatigue le meilleur toutou. L'idéal, pour le chasseur naturellement, est d'avoir affaire à une poule d'eau qui s'envole, car elle s'envole droit, les jambes pendantes et reste d'un tir facile. Au-dessus de l'eau elle file horizontalement à faible hauteur. Plomb n° 8 ou 7.

Remarques particulières. — Gibier de valeur très contestée, bon pour les uns, coriace et de saveur marécageuse pour les autres. En tous cas, écorchez-la avant de la mettre au feu et débarrassez-la de sa graisse.

Les poules d'eau se perchent souvent pour dormir à une faible hauteur du sol : 0 m. 50 environ et sur les arbres au bord de l'eau. En nageant, elles frappent sans cesse l'eau de leur queue. Elles ne nagent d'ailleurs que comme à regret et se reposent souvent sur les roseaux, les joncs ou les larges feuilles aquatiques.

Note sur la **Poule sultane.**

(*Porphyrio*)

On n'a guère de chance de rencontrer ce bel oiseau que dans le Midi. Il se rapproche de notre poule d'eau dont il a les doigts très développés, sans trace de palmure et avec un pouce très long, et les mœurs. Mais au lieu de la livrée sombre de notre poule d'eau, c'est un magnifique manteau où le bleu métallique, le vert à reflets, se marient en chatoyant.

Le bec est fort, rouge et surmonté d'une plaque frontale qui continue le bec, rouge aussi, et qui apparente cet oiseau (pattes exceptées) à la *foulque à crête* ou à la *foulque ordinaire.*

On appelle encore la *poule sultane* : *Talève* ou *Porphyrion bleu.*

Les deux sexes sont semblables.

Les jeunes ont une partie du ventre de couleur pâle ou blanche.

S'apprivoise très facilement.



FIG. 242. — LA POULE SULTANE a les doigts très longs, non palmés, caractéristiques de la famille.

Le Râle d'eau.

(*Rallus aquaticus*)

Nom populaire. — Etymologie : Gambillard, en normand. Râle viendrait du cri de cet oiseau, un *râlement.* (BUFFON.)

Taille. — 0 m. 30.

Habitat. — Sédentaire en France, en Espagne.

Description :

BEC : *long*, fin, rouge-jaunâtre.
YEUX : iris orangé-rouge.
TÊTE : fauve foncé, marquée de noir.
COU : gris ardoisé.
DOS : brun-verdâtre.
AILES : brun foncé.
VENTRE : blanc marqué de roux, flancs barrés de blanc.
QUEUE : courte.
PATTES : rouge foncé.
DOIGTS : trois doitgs non palmés très longs et *un pouce bien développé.* Ongles longs.
FEMELLE : semblable au mâle.

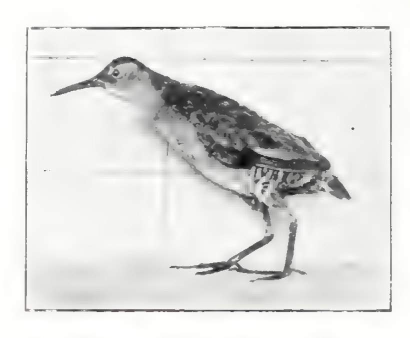


FIG. 243. — LE RALE D'EAU. Attitude de l'animal qui si souvent se faufile...

Nourriture. — Végétaux et animaux. Vers, insectes, graines, herbes.

Nidification. — Pond de 5 à 10 œufs jaune pâle, en avril-mai, au milieu des herbes des marais.

Migrations. — La grande majorité des râles est composée de sédentaires, il en passe quelques-uns au printemps et à l'automne.

Chasse. — Les râles sont très craintifs et passent tout le jour cachés au plus profond des massifs impénétrables de roseaux. Le soir et le matin, de bonne heure, on les voit à l'entour de leur retraite — dont ils ne s'éloignent d'ailleurs que très peu; — à la moindre alerte, ils

regagnent leur abri d'où on aura toutes les peines du monde à les déloger. Le râle ne s'envole pas volontiers, les jambes longues, les doigts très developpés, le corps aplati transversalement, il a tout ce qu'il faut pour courir sur les herbes et se faufiler entre les roseaux. Il fatigue le meilleur chien, par ses ruses, sa rapidité et un chien d'arrêt serait tellement handicapé, qu'on peut le considérer comme inutilisable dans cette chasse. Il faut un chien qui mène vite sans arrêter, qui ne craint ni l'eau, ni les broussailles et qui ait du nez. Le cocker, l'épagneul français conviennent particulièrement. Le râle non seulement piète, mais il plonge et il se branche. S'il plonge parmi les herbes, il restera immobile, le bec seul dépassant de l'eau et on arrive parfois à le prendre à la main comme la poule d'eau; branché, il passera souvent inaperçu. En somme, le chasseur aura toujours à faire, comme son chien, à forte partie. Mais c'est là un des plaisirs les plus vifs de la chasse, et aucun Nemrod ne s'en plaindra. Le râle noir se contente parfois de peu d'eau et il m'est arrivé d'en tuer dans les bois humides. Le râle se tire avec du plomb n° 8.

Remarques particulières. — La chair du râle est inégale. Certains individus sont très bons et d'autres franchement mauvais. Le râle est susceptible d'apprivoisement et s'accommode de la captivité, mais comme il est susceptible de grimper, il faut prendre à cet égard quelques précautions.

Le Râle marouette.

(*Rallus porzana*)

Noms populaires. — Râle perlé; gérardine; griset; grisette.

Taille. — 0 m. 20 à 0 m. 25.

Habitat. — Toute l'Europe. Sédentaire dans le bassin de la Méditerranée. Hiverne dans les Indes, en Egypte.

Description :

BEC : assez court, verdâtre.
YEUX : iris brun.
TÊTE : brun cendré.
COU : comme le dos.
DOS : brun avec des taches blanches, petites, rondes.
AILES : bronzées, piquetées de blanc.
VENTRE : gris-roux un peu tacheté de blanc surtout au milieu, flancs barrés de blanc.
QUEUE : brune.
PATTES : verdâtres.
DOIGTS : *trois doigts longs* non palmés *avec un pouce bien développé.*
FEMELLE : semblable.



FIG. 244. — LE RALE MAROUETTE. Remarquer les stries des flancs.

Nourriture. — Comme les précédents.

Nidification. — Suspend son nid comme une nacelle aux feuilles des joncs. Il y pond en mai-juin, 8 à 12 œufs blanc-jaunâtre, tachetés.

Migrations. — Passe en mars-avril et en septembre jusqu'en novembre. Voyage la nuit à de grandes hauteurs.

Chasse. — Le râle marouette a les mêmes défenses naturelles que ses congénères. Cependant, il se lève plus vite mais se repose rapidement dans le premier massif touffu. C'est un plongeur intrépide comme sa grande cousine germaine la *poule d'eau*. Le passage de mars est toujours important. Quand les râles marouettes arrivent et qu'ils voyagent d'un marais à un autre voisin, on peut faire une belle chasse. Il supporte mal le coup de fusil et n'est pas dur à décrocher. Plomb n° 8.

Remarques particulières. — Gibier de valeur variable, parfois très bon, parfois doté d'un goût de marécage un peu fort. La prudence conseille de le manger frais écorché et débarrassé de sa graisse généralement abondante.

Note sur le **Râle poussin.**

(*Porzana minuta*)

C'est un petit râle (0 m. 19), rare dans le Nord et plus fréquent dans le Midi, où il niche. Il a les longues pattes et les longs doigts des râles, leur corps aplati transversalement, le bec petit et fin, l'iris rouge. Il est *fauve* sur fond gris au-dessus, avec les dessous blancs.



FIG. 245. — LE RALE POUSSIN n'a pas les stries blanches au-dessus des cuisses, qu'ont tous les autres râles.

Note sur le **Râle Baillon.**

C'est le plus petit de la famille (0 m. 17) et moins rare que le précédent, surtout dans le Nord de la France.

Il arrive dès mars, niche dans nos marais et ne repart que très tard.

Si le *râle poussin* peut être considéré comme un diminutif du *râle rouge*, le *râle Baillon* serait plutôt le diminutif du *râle noir*.

Comme ce dernier, il a le dos brun-verdâtre, le devant ardoisé, et le ventre blanc.

Le bec est, toutes proportions gardées, plus court.

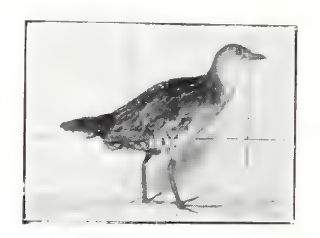


FIG. 246.
LE RALE BAILLON.

*
* *

Pour distinguer ces deux espèces extrêmement voisines l'une de l'autre, on ne peut guère s'en rapporter à la taille si peu plus grande chez le *râle poussin*. Mais les raies blanches de l'abdomen et des flancs manquent à ce dernier ou sont à peine indiquées et encore faut-il tenir compte de variations individuelles. Les jeunes des deux espèces ont le ventre blanchâtre ou fauve très clair.

*
* *

Nous ne considérons pas le *râle rouge* ou *râle de genêts* comme faisant partie de la sauvagine. Il est du reste considéré par la loi comme un gibier de plaine. C'est, en effet, avant tout et surtout un oiseau de plaine, de prairies, de champs couverts, trèfles, luzernes, betteraves, etc.



Troisième CLASSE : *Les non-Palmés.*

DIVISION L : *Non-palmés, à pouce court touchant terre par l'ongle seul.*

Section 37 ; Bec droit de la longueur de la tête environ.

LE **TOURNEPIERRE**	0^m25	
LE **BÉCASSEAU MAUBÈCHE CANUT**	0^m25	
LE BÉCASSEAU MARITIME OU VIOLET	0^m23	
LE BÉCASSEAU COCORLI	0^m23	
L'ACTITURE ROUSSET	0^m20	(Rarissime)
LE BÉCASSEAU CINCLE	0^m20	
LE **BÉCASSEAU BRUNETTE**	0^m19	
LE BÉCASSEAU PLATYRHYNQUE	0^m17	
LE **BÉCASSEAU DE TEMMINCK**	0^m15	
LE **BÉCASSEAU MINULE**	0^m14	

NOTES GÉNÉRALES.



FIG. 247. — PIED NON PALMÉ A POUCE COURT. (*Bécasseau maubèche.*)

Le *tournepierre* est un oiseau qui est rangé par certains ornithologistes parmi les *chevaliers*. Or, il a des pattes courtes alors que les chevaliers ont des *pattes hautes* qui leur ont valu leur nom et ils ont une *demi-palmure* que le tournepierre ne possède pas. C'est à nos yeux une erreur que de dire le « chevalier tournepierre ».

De plus, la forme générale du *chevalier* est élancée, alors que le *tournepierre* a bien plutôt les formes plus ramassées, plus globuleuses des *bécasseaux*. (voir FIG. 248.)

Le tournepierre est donc le bécasseau des galets et à ce titre, son bec se différencie du bec des bécasseaux.

Alors que le bec de ces derniers est plus ou moins long, pour saisir dans les herbes et la vase, comme le ferait la petite pince appelée « brucelle », des proies molles et délicates et qu'à ce titre le *bec est mou*, c'est-à-dire aisément pliable au doigt, le bec du *tournepierre* est dur, court, légèrement relevé vers le bout, en forme de pic en miniature pour fouiller les terrains caillouteux.

La forme générale du bec étant la même, je n'ai pas cru devoir créer une section spéciale, fondée sur une consistance particulière, plus soucieux de ranger sous une même bannière des oiseaux, par tant de traits, si voisins les uns des autres.

En ce qui concerne les *bécasseaux*, on croit rêver quand on songe à leur qualification « d'échassiers » commune avec le *flamant*, l'*échasse*, l'*avocette*, le *héron*, le *courlis*, etc. Jadis, quand un oiseau d'eau n'était pas un palmipède *pur*, c'était un échassier. C'était court simple et inexact. Pour nous, ce seront des *non palmés*, en un français sans prétention, précis et clair, croyons-nous. Il nous eût été facile de forger un mot latino-français ou franco-grec.

Nous n'avons pas tenu compte de la minuscule frange qui festonne leurs doigts, parce qu'elle est presque imperceptible et qu'elle n'a pas de signification physiologique ou « vestigiale » (si nous pouvons faire ce mot) bien nette.

Tous ces oiseaux ont deux mues par an et sont migrateurs. Leur chair a un goût de marécage, mais reste estimable.

Le Tournepierre.

(*Strepsilas interpres*)

Noms populaires. — Etymologie : Coulombé, en picard; bure; bune; pieds rouges; coulonchaud. *Strepsilas* vient de *strepho*, je fais tourner et de *las*, pierre. *Interpres* serait le résultat d'une erreur de LINNÉ (?).

Taille. — 0 m. 21 à 0 m. 24.

Habitat. — Les côtes maritimes du monde entier.

Description :

BEC : noir, court, de 0,020 à 0,025 millimètres, légèrement relevé à la pointe, *dur*.
YEUX : iris brun foncé.
TÊTE : blanche, avec du *noir aux joues* et à l'œil, en ligne, ainsi qu'au front et à la nuque.
COU : blanc avec un *collier noir* interrompu à l'arrière et rejoignant de chaque côté la base du bec.
DOS : noir, tacheté de roux et de blanc.
AILES : brunes, grivelées de roux foncé et de noir.
VENTRE : blanc, avec la *poitrine noire*.
QUEUE : brune.
PATTES : *rouge-orangé, courtes*. Les tarses n'ont que 25 millimètres.
DOIGTS : *trois doigts non palmés et un pouce de huit millimètres environ.*
FEMELLE : est semblable au mâle.
JEUNES : ont un plumage où le brun domine.



LE TOURNEPIERRE.
FIG. 248. — *Plumage de noces.* FIG. 249. — *Plumage d'hiver.*

L'*hiver*, les teintes rousses et noires sont moins tranchées, le plastron noir disparaît presque complètement. Un peu de blanc à l'extrémité des plumes noires.

Nourriture. — Vers, mollusques, insectes, scarabées.

Nidification. — Niche au Nord, dans le sable. Pond quatre œufs roussâtres au milieu de quelques feuilles sèches, sous de petits arbrisseaux.

Migrations. — Arrive fin avril-mai et repasse à la fin de l'été.

Chasse. — Cet oiseau est peu sauvage, surtout au passage de retour. Il tombe facilement au hutteau — et fréquente surtout les plages caillouteuses plutôt que la vase, tant il est vrai que chaque coin de la terre a sa faune spéciale. Plomb n° 8 ou 9. Les bandes qu'il forme ne sont jamais bien nombreuses, et on le rencontre plutôt par couple et souvent isolé, quoiqu'il se joigne aux autres *bécasseaux* et aux petits *pluviers*.

Remarques particulières. — On le distinguera très vite par la rougeur de ses pattes, des autres bécasseaux dont aucun ne présente cette particularité. Quant aux chevaliers à pieds rouges avec lesquels on pourrait le confondre, ils ont les pattes beaucoup plus hautes, et sont *demi-palmés*.

La Maubèche canut.

(*Tringa canutus*)

Noms populaires. — Etymologie : Roussette; pouillette; ouillard; wiart; canaton. Maubèche vient de *mau*, mal, mauvais, et *bèche* : bec mou (?). *Canut*, de ce que cet oiseau avait été dédié au roi *Canut* qui en aimait la chair. (Willughby.)

Taille. — 0 m. 25 à 0 m. 28.

Habitat. — Zône polaire, l'été, où elle remonte très haut. On en a constaté des nichées considérables dans l'île Melville et l'archipel Parry. Descend au Midi, l'hiver.

Description :

BEC : *mou*, entièrement brun, droit, légèrement renflé à la pointe, de la longueur de la tête, environ 0,030 à 0,035 millimètres.

YEUX : iris noir.

TÊTE : noir et fauve.

COU : roux vif.

DOS : noirâtre, avec des plumes rousses et grises.

AILES : comme le dos, rémiges brun-noirâtre.

VENTRE : roux vif.

QUEUE : rousse et noire tachetée de blanc, *égale*.

PATTES : assez basses, noires.

DOIGTS : *trois doigts non palmés avec un pouce court.* (*Voir fig.* 247.)

FEMELLE : semblable au mâle, un peu plus grande.

JEUNES : sont grivelés de gris et de brun avec la poitrine roux clair.



FIG. 250. — LA MAUBÈCHE CANUT (*été*). *L'hiver*, prend presque les teintes de la fig. 249. *La queue est carrée.*

L'hiver, tout le coloris rouille, disparaît et est remplacé par du gris dans lequel persiste les taches noires. Il en résulte qu'on a cru longtemps être en présence de deux espèces différentes, une rousse et une grise. Il arrive d'ailleurs qu'on tue dans une même bande, du même coup de fusil, des oiseaux de livrées très différentes. Les gris sont des jeunes mêlés aux adultes, couleur de rouille.

Nourriture. — Vers, larves, petits crustacés.

Nidification. — Niche très au Nord, dans les contrées boréales (Archipel Parry). Pond 3 ou 4 œufs d'un gris-roux mêlé de vert, tachetés.

Migrations. — Passe en mai, repasse en août, jusqu'en octobre.

Chasse. — Cet oiseau est très répandu sur nos côtes occidentales qu'il suit dans ses migrations. On le rencontre autant par bandes que par couple ou par individu isolé. Il suit les mouvements de la marée, se tenant sur les plages à marée basse, dans les baies à marée haute. On approche facilement les isolés sur la plage, les bandes passent souvent à proximité, sans paraître se soucier du chasseur, baissent sous le coup de fusil et reviennent passer à portée. Tombe admirablement au hutteau. Plomb n° 7 ou 8.

Remarques particulières. — Chair très appréciée.

Le Bécasseau violet ou Maubèche maritime.

(*Tringa maritima*)

Nom populaire. — Néant, rare.

Taille. — 0 m. 23.

Habitat. — Zône boréale, l'été. Hiverne sur les côtes de l'Atlantique.

Description :

Bec : *jaune à la base*, noir au bout, de la longueur de la tête, de 0,030 à 0,032 millimètres.
Yeux :
Tête : noir-violet marqué de roux.
Cou : idem.
Dos : noir-violet, marqué de roux.
Ailes : idem.
Ventre : gris à la poitrine, blanc vers le bas.
Queue : brunâtre au-dessus et *terminée en pointe*.
Pattes : jaunâtres, basses.
Doigts : trois doigts non palmés et un pouce rudimentaire, *le doigt médian est plus long que le tarse*.
Femelle : semblable au mâle.

Fig. 251. — Le bécasseau violet (*été*). La queue est terminée en pointe. Baisse de ton, l'hiver, comme toutes ces espèces.

L'*hiver*, le noir-violet du dos tourne au brun, le roux tourne au blanc, les dessous sont d'un blanc cendré.

Nourriture. — Comme le précédent.

Nidification. — Pond 4 œufs vert sale, en mai-juin, dans les rochers au nord de l'Europe.

Migrations. — Passages très irréguliers, car nous ne sommes pas sur la route suivie par cet oiseau dans ses déplacements.

Chasse. — Peut se rencontrer avec le bécasseau canut. N'est pas farouche. Voyage la nuit, en bandes. Même plomb. Assez rare.

Remarques particulières. — La distinction avec le précédent se fera à l'aide :

1° *Du bec jaune à la base;*
2° *De la queue terminée en pointe légère;*
3° *De la longueur du doigt médian.*

Le Bécasseau cocorli.

(*Pelidna subarquata*)

Nom populaire. — **Etymologie :** *Cocorli* : à cause de la forme du bec arqué, dans le genre de celui du courlis.

Taille. — 0 m. 20 à 0 m. 23.

Habitat. — Marais de Russie, l'été. Nord-Ouest de l'Afrique et l'Inde, l'hiver.

Description :

Bec : *long, courbé* et noir (0,033 à 0,038) qui lui donne l'aspect d'un courlis en miniature.
Yeux : iris noir.
Tête : brun foncé grivelé.
Cou : idem., avec du roux.
Dos : brun foncé mêlé de roux, de gris et de noir.

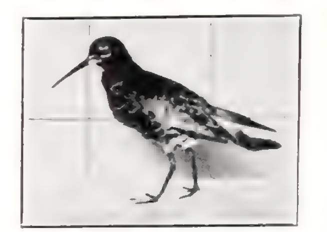


Fig. 252. — Le bécasseau cocorli (*été*). Beaucoup plus pâle l'hiver.

AILES : brun foncé mêlé de roux, de gris et de noir, avec les rémiges noires.
VENTRE : rouille mêlé de blanc et de brun à la poitrine, blanc plus bas.
QUEUE : blanche avec des taches transversales brunes.
PATTES : noires.
DOIGTS : trois doigts non palmés et un pouce court.
FEMELLE : semblable au mâle.

L'*hiver,* la couleur rousse disparaît et est remplacée par du brun foncé, le blanc domine aux dessous.

Nourriture. — Comme les précédents.

Nidification. — Niche dans les marais des régions polaires.

Migrations. — Passe de mai en juin. Repasse en août-septembre.

Chasse. — Oiseau peu farouche et peu répandu qui passe par petites bandes souvent mêlées à celles des autres bécasseaux et des alouettes de mer. C'est un maritime par excellence qui s'éloigne rarement des plages et des embouchures. Plomb n° 8 ou 9.

Remarques particulières. — Se distingue par la forme de son bec. N'est pas un gibier fameux.

*Note sur l'*Actiture Rousset.

(*Tringites subruficollis*)

Si le plus grand des hasards voulait que vous tuiez un oiseau qui ressemblerait au bécasseau cincle, mais avec l'*iris* non pas noir, mais *brun, le bec court,* de 21 à 24 millimètres, noir, les *pattes jaunâtres,* assez hautes, la *queue en fer de lance* à l'extrémité, c'est-à-dire avec les plumes médianes plus longues que les latérales, ce serait une *actiture Rousset,* oiseau très rare chez nous et qui habite l'Amérique septentrionale.

Ne possède d'ailleurs d'autre mérite que sa rareté, quoiqu'il ait été tué en Suisse, en France et en Angleterre.

Le plumage est brun, marqué de roux plus clair au-dessus, le dessous du corps est blanc-roussâtre.



FIG. 253. — L'ACTITURE ROUSSET. La queue est disposée en fer de lance.

Le Bécasseau cincle.

(*Pelidna cinctus*)

Noms populaires. — Etymologie : Alouette de mer. *Cincle* signifie étymologiquement, secousse, mouvement, et ferait état de ce que l'oiseau secoue constamment la queue en marchant.

Taille. — 0 m. 20.

Habitat. — Nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Va hiverner dans le Nord de l'Afrique.

Description :

BEC : long, 0,030 à 0,037., noir, un peu courbé.
YEUX : iris noir.
TÊTE : noir mêlé de roux
COU : idem.
DOS : idem.
AILES : idem., rémiges noires avec centre blanc.
VENTRE : noir, l'été; blanc, l'hiver.



FIG. 254. — LE BÉCASSEAU CINCLE (*hiver*). L'été, le ventre est noir, comme dans la fig. suivante.

QUEUE : brune, blanche et rousse.
PATTES : noires, fines.
DOIGTS : trois doigts non palmés et *un pouce court.*
FEMELLE : semblable au mâle.
JEUNES : ventre noir mêlé de blanc.

L'hiver, le noir du dessus devient brun, la plaque noire du ventre disparaît et les dessous deviennent blanchâtres.

Nourriture. — Vers, insectes, petits coquillages.

Nidification. — Pond en juin, 4 œufs vert sale dans un nid bien dissimulé, soit dans les crevasses des rochers, soit dans les herbes.

Migrations. — Passe depuis avril jusqu'en juin, repasse en août jusqu'en novembre. Voyage la nuit en bandes considérables.

Chasse. — C'est la première victime des jeunes chasseurs. Ils ne sont guère farouches, surtout pendant la pluie, et trottinent le long du flot ou des flaques. Plomb n° 9 ou 10. Ont la vie dure.

Remarques particulières. — Sont intimement mêlés à la variété suivante. Chair qui paraît agréable à beaucoup.

Note sur le Bécasseau brunette.

Peut à peine se différencier du précédent, l'hiver surtout, car l'été la *plaque noire du ventre* est marquée d'un peu de blanc. Il est généralement un peu plus petit, mais d'un centimètre ou deux seulement. Cette variété est plus nombreuse que la précédente. C'est l'alouette de mer, par excellence. Vole très vite.

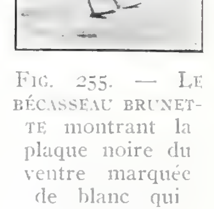


FIG. 255. — LE BÉCASSEAU BRUNETTE montrant la plaque noire du ventre marquée de blanc qui n'existe que *l'été.*

Le Bécasseau platyrhynque.

(*Pelidna platyrhyncha*)

Nom populaire. — **Etymologie :** Néant, rare. *Platyrhynque* signifie à *bec plat.*

Taille. — 0 m. 17.

Habitat. — Norwège.

Description :

BEC : noir, mou, courbé et *plat*, long de 0,028 à 0,032 millimètres.
YEUX : iris brun foncé.
TÊTE : noire et rousse.
COU : blanc, grivelé de roux.
DOS : noirâtre, grivelé de roux et de gris.
AILES : noires.
VENTRE : roux clair tacheté de brun en haut, blanc dans le bas.
QUEUE : brune au-dessus, blanche en dessous.
PATTES : brun-verdâtre.
DOIGTS : trois doigts et *un pouce court*, avec la frange des doigts plus développé que chez les autres bécasseaux.
FEMELLES : comme les mâles.
JEUNES : ont le haut du corps plus blanc.

L'hiver, le noir de l'été devient gris et les dessous sont blancs avec quelques grivelures brunes.

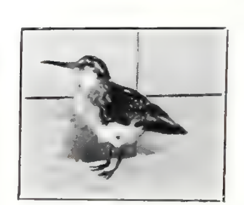


FIG. 256. — LE BÉCASSEAU PLATYRHYNQUE ou à *bec plat.* Est d'une tonalité générale plus blanche que les autres bécasseaux.

Nourriture. — Vers et petits insectes.

Nidification. — Pond en Norwège.

Migrations. — Passe de façon très irrégulière et reste rare.

Chasse. — On a chance de le rencontrer surtout au Nord et à l'Ouest. Plomb n° 8 ou 9. Fréquente surtout les marais.

Remarques particulières. — Ne pas le confondre avec les autres bécasseaux avec lesquels il aime à se mêler, mais il est très rare en France.

Le Bécasseau de Temminck.

(*Pelidna Temminckii*)

Noms populaires. — **Etymologie :** Pétrot gris. *Temminck,* nom du naturaliste qui a décrit le premier cette variété.

Taille. — 0 m. 13 à 0 m. 15.

Habitat. — Comme les précédents.

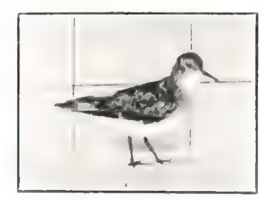


FIG. 257. — LE BÉCASSEAU DE TEMMINCK. (*Queue en fer de lance.*)

Description :

BEC : petit, légèrement plus court que la tête.
YEUX : iris noir.
TÊTE : grivelée de roux.
COU : idem.
DOS : grivelé et roux.
AILES : grises et rousses, rémiges noires.
VENTRE : blanc, gris-roux à la poitrine.
QUEUE : brune et blanche, les *plumes médianes dépassant les autres de sept à huit millimètres.*
DOIGTS : trois doigts longs non palmés, *un pouce court.*
FEMELLE : semblable au mâle.

L'*hiver,* les parties inférieures sont blanches, la tête et le cou sont plus cendrés, les dessus sont brun-gris.

Nourriture. — Comme les précédents.

Nidification. — Pond 4 œufs jaune-verdâtre, tachetés, en juin, très au Nord, en Suède.

Migrations. — Printemps et automne.

Chasse. — Est moins commun que l'espèce suivante avec laquelle il se mêle. Fréquente aussi les marais. Plomb n° 10.

Note sur le Bécasseau minule.

Ce bécasseau, encore appelé *bécasseau échasse* (tarse de 2 centim.) et *pétrot rouge* (couleur plus fauve du manteau), ressemble beaucoup au précédent. Il ne s'en distingue que par la *queue* dont l'extrémité apparaît *à deux échancrures,* par suite de la plus grande longueur des plumes médianes et des plumes latérales extrêmes. C'est le seul signe qui permet de ne pas le confondre. Il court sur le sable des plages qu'il préfère aux marais, avec une grande rapidité.



FIG. 258. — LE BÉCASSEAU MINULE. (*Queue à deux échancrures.*)

Section 38 : Bec droit environ deux fois plus long que la tête et mince.

LA BÉCASSINE DOUBLE.......	0 m 29
LA **BECASSINE ORDINAIRE**..	0 m 27
LA **BECASSINE SOURDE**.....	0 m 20

NOTES GÉNÉRALES.

Les bécassines habitantes des marais et des prairies humides sont à l'encontre des râles, des oiseaux qui s'envolent assez volontiers. La *bécassine ordinaire* est même célèbre par la défense que lui procure le vol en crochets. Ce sont plutôt des oiseaux de prairies humides que des oiseaux de vase, et, pour les terrains herbeux et humides, une patte non palmée aux doigts très longs avec un pouce court suffit. Ce sont tous des gibiers fins, car la mer et le goût qu'elle communique à ceux qui vivent d'elle est étrangère aux bécassines. C'est la terre détrempée qu'elles fréquentent, la terre sur laquelle nous vivons et dont les produits directs ou transformés étant plus près de nous, nous paraissent meilleurs.

Et puis, ce bec long et mince ne peut prendre que des proies délicates dans des terres non durcies par la gelée. Comme il gêle dans nos contrées, les bécassines sont des oiseaux de passage — qui fuient devant la gelée.

Le nom de *bécassine* est le diminutif de *bécasse* et la bécasse qui s'écrivait anciennement *béquasse*, semble bien tirer son nom de l'importance de son *bec*.

La Bécassine double.

(*Gallinago-media*)

Noms populaires. — Madeleines en Belgique. Mazurelle en Flandre. Lombarde rousse.

Taille. — 0 m. 23.

Habitat. — Norwège, Suède, l'Autriche, la Russie, l'Allemagne en été, — le Maroc, l'Algérie, l'hiver. C'est un oiseau plus oriental que ses congénères. Asiatique, pourrait-on dire.

Description :

BEC : droit, environ deux fois plus long que la tête, de 0,058 à 0,063, *brun à la pointe* (plus court que celui de la bécassine ordinaire).

YEUX : iris *brun foncé.*

TÊTE : *deux lignes noires* sur fond fauve clair.

COU : grivelé, fauve clair.

DOS : noir-brun.

AILES : noires, marquées de jaune et de blanc.

VENTRE : fauve à la poitrine, *grivelé de brun vers le bas et non rayé transversalement comme la bécasse.*

QUEUE : noire, tachetée de blanc et de roux, extrémité noire, *plumes externes blanches complètement. Seize* rectrices.

PATTES : assez hautes, brunâtres.
DOIGTS : *trois doigts non palmés et un pouce peu développé.*
FEMELLE : un peu plus petite que le mâle.

Nourriture. — Larves des boues, vers, insectes, petits mollusques.

Nidification. — Pond au marais en mai-juin, dans une petite dépression, 4 œufs gris-jaunâtre, tachetés de brun.

Migrations. — Arrivent en fin mars-avril-mai, repassent en août-septembre.

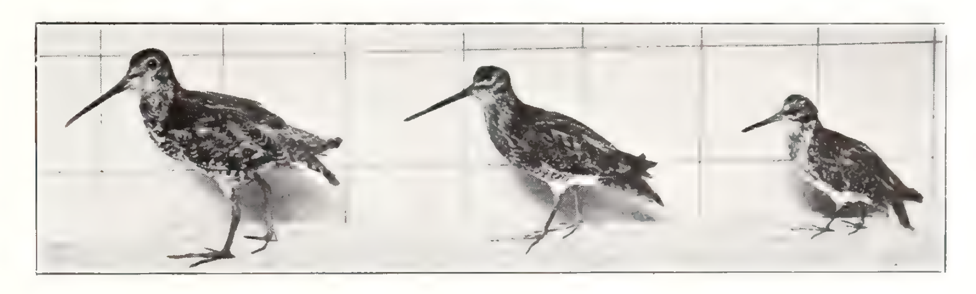
Chasse. — La double bécassine est rare, sauf dans le Midi et dans le Sud-Est. Elle nous arrive plus tard que la bécassine ordinaire. Moins farouche et se laissant arrêter, elle part droit horizontalement, à faible hauteur, sans faire de crochet et sans crier. On la rencontre dans les prairies inondées et dans les marais où elle séjourne quelque temps. Au printemps, on la voit passser par couples naturellement, — isolée ou par petites bandes de trois à cinq individus au passage de retour. Leur passage est très irrégulier. Plomb n° 8 ou 7. Préfère les eaux claires aux marais. Elle se remet vite et généralement à faible distance de son point de départ.

Remarques particulières. — La double bécassine est exceptionnelle au Nord. Les chasseurs la confondent souvent avec une grosse bécassine ordinaire, car on sait que les bécassines ordinaires sont très variables comme poids. Un chasseur précis fera la distinction en recherchant les caractéristiques que nous avons soulignées dans la description ci-dessus : Son ventre n'est pas blanc comme celui de la bécassine ordinaire et elle a les plumes externes de la queue, blanches. Gibier très apprécié.

La Bécassine ordinaire.

(*Gallinago scolopax*)

Noms populaires. — Chevrelle dans le Jura et Chevrette en Savoie, à cause du cri du mâle au printemps qui ressemble à un bêlement. Béchoreu en Limousin.



LES TROIS BÉCASSINES.
FIG. 259. — LA BÉCASSINE DOUBLE, dont la queue porte de chaque côté des plumes blanches. FIG. 260. — LA BÉCASSINE ORDINAIRE. FIG. 261. — LA BÉCASSINE SOURDE.

Taille. — 0 m. 27.

Habitat. — Répandue partout. Nord de l'Europe et de l'Asie, en été. Italie, Nord de l'Afrique, l'hiver.

Description :

BEC : droit, environ deux fois la longueur de la tête, 0,065 à 0,072.
YEUX : iris noir.
TÊTE : deux lignes noires sur fond fauve clair.
COU : grivelé, fauve clair.

DOS : brun fauve avec des taches foncées en fer de lance.
AILES : comme le dos, avec les rémiges brun foncé.
VENTRE : poitrine roussâtre, *ventre blanc*.
QUEUE : noire, tachetée de blanc et de roux, *noire aux plumes externes*.
PATTES : vert-brunâtre.
DOIGTS : *trois doigts non palmés et un pouce peu développé*.
FEMELLE : semblable.
JEUNES : ont le bec relativement court.

Nourriture. — Comme la précédente.

Nidification. — Pond au marais, en avril-mai, 4 œufs roussâtres, tachetés, en Angleterre, en Belgique, même en France, et très au Nord.

Migrations. — Voyage la nuit, passe en mars, repasse d'août en novembre. Suit les voies indiquées pour la sauvagine en général. (FIG. 2, page 18.)

Chasse. — La chasse de la bécassine a donné lieu à beaucoup d'observations des passionnés de ce sport qu'on peut résumer ainsi :

1° Les bécassines ont dans les marais ou les prairies inondées qu'elles fréquentent, des endroits préférés où on est presque certain de les faire lever s'il y a passage. Ces endroits sont peu inondés et à terrain très mou.

2° Par gros vent ou tempête, les bécassines ne voyagent pas, se posent au marais et y tiennent généralement en des points abrités.

3° La bécassine se remet volontiers au marais la nuit, mais le jour sur les terres pauvres et incultes, dans les prairies très peu inondées, au voisinage des marais de refuge nocturne.

4° Les premières gelées chassent les bécassines de ces terres incultes et de ces prairies et les font se concentrer au marais le jour comme la nuit. Cela peut faire donner le nom de « passage » à ce qui n'est que de la « concentration ».

5° Ce n'est ni dans les eaux profondes, ni dans les marais haut couverts que l'on trouve la bécassine.

6° La bécassine est un oiseau farouche, partant vite en poussant des cris, crochetant deux ou trois fois avant de s'envoler droit, *bec au vent*.

7° Si pour profiter de ce vol droit, bec au vent, on chasse la bécassine avec le vent dans le dos, le chasseur ne sera que très mal renseigné par son chien et risque de voir le gibier partir de très loin. Cependant par vent fort qui fait tenir la bécassine, qui la pousse à se blottir, cette méthode est bonne.

8° Par calme, si on chasse la bécassine le vent debout, on peut la tirer vite quand elle s'enlève avec, pour les tireurs de force moyenne, un fusil serrant peu à canon cylindrique ou en employant des disperseurs au coup droit et se réserver au coup gauche, full-choke, le coup serré et de longueur pour le vol droit qui succède au crochet. Dans les deux coups, il y a nécessité d'utiliser d'excellentes cartouches, chargées de plomb n° 8 de Paris, car l'expérience démontre, malgré des controverses passionnées, que la bécassine supporte bien le coup de fusil. Certes, elle ne présente pas la résistance que nous avons signalée pour certains oiseaux de mer, mais il ne faudrait pas en conclure qu'elle tombe sous une chiquenaude. Elle apparaîtra plus ou moins dure à tuer suivant que les chasseurs auront l'habitude de tirer du plomb plus ou moins gros. Elle semblera dure à tuer pour ceux qui emploient du plomb n° 10 et facile à tomber pour ceux qui, comme les Anglais, emploient du plomb n° 6 qui correspond à notre 7 environ. La bécassine, peut-on dire, tombe bien avec du 8 et, blessée, ne cherche ni à se défendre ni à se dérober.

9° Toujours aller à ce qui semble la remise parce que d'abord on peut lever le gibier à nouveau, et parce qu'aussi on peut n'avoir qu'à le ramasser alors qu'on n'a cru que le blesser.

Remarques particulières. — Gibier égal à sa réputation de premier ordre.

La Bécassine sourde.

(*Limnocryptes gallinula*)

Noms populaires. — Jacquet ; bécot ; bécasson.

Taille. — 0 m. 20.

Habitat. — Comme les précédentes. Semble pourtant remonter plus au Nord que la bécassine ordinaire et descendre en Afrique moins bas que cette dernière, qu'on rencontre encore en Mozambique.

Description :

BEC : long, de 0,040 à 0,044.
YEUX : iris noir, un mince trait noir au-dessus de l'œil.
TÊTE : une large bande noire mêlée de roux.
COU : brun, roux et blanc mêlés.
DOS : noir, rayé de traits fauves, le bas mordoré.
AILES : brunes, grises et rousses aux couvertures, rémiges brunes.
VENTRE : blanc.
QUEUE : noire et fauve.
PATTES : verdâtres.
DOIGTS : trois doigts non palmés et un pouce peu développé.
FEMELLE : semblable.

Nourriture. — Comme les précédentes, quelques herbes en plus.

Nidification. — Très au Nord, pond en mai 4 œufs jaunâtres, tachetés.

Migrations. — Arrive vers fin août-septembre, reste jusque décembre, repasse en mars. Redoute la gelée plus que la bécassine ordinaire.

Chasse. — Les mœurs de la bécassine sourde diffèrent totalement de celles de la bécassine ordinaire :

1° Elle reste jour et nuit au marais, alors que la bécassine ne va au marais que la nuit.

2° Elle aime les endroits fourrés que la bécassine ne fréquente jamais.

3° Elle part de près, au nez du chien, sans crier, alors que la bécassine part de loin et crie.

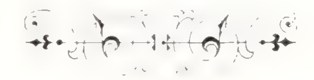
4° Elle ne fait pas de crochets et n'a qu'un vol irrégulier.

5° Elle ne se remise jamais loin et on peut facilement la poursuivre plusieurs fois.

6° Elle ne prend pas fatalement le vent comme la bécassine ordinaire.

C'est surtout au mois de novembre, avant les gelées, que l'on a les plus grandes chances, au marais, de rencontrer la bécassine sourde. A ce moment, elle séjourne régulièrement. C'est plus qu'un passage, c'est un séjour. Vous la chasserez avec un fusil serrant très peu du coup droit, avec du plomb n° 9.

Remarques particulières. — Son nom de « sourde » est encore une fois très mal choisi. Cet oiseau n'est pas plus sourd que les autres ou qu'un lièvre ou qu'un lapin. Seulement, au lieu de se défendre comme la bécassine ordinaire par un départ brusque et des crochets, elle se blottit comme le lapin et le lièvre et espère passer inaperçue. Une autre preuve en est qu'elle piète comme un râle et que comme lui, elle ne s'enlève qu'à la dernière extrémité. Il est donc fâcheux de constater à nouveau une erreur consacrée par l'usage. Très fin gibier.



Troisième CLASSE : *Les non-Palmés.*

DIVISION M : *Les non-Palmés sans pouce.*

Section 39 : Bec mou, court, de la longueur de la tête environ.

LE **SANDERLING DES SABLES**.......... 0ᵐ 17

NOTES GENÉRALES.

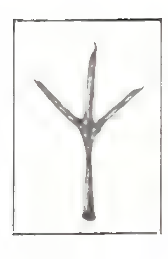


FIG. 262. — PIED NON PALMÉ SANS POUCE. (*Sanderling des sables*)

Voilà un petit bécasseau qui va se trouver bien étonné d'être séparé de ses frères et d'être mis en pénitence, tout seul dans le coin le plus reculé de la Classification. Il n'avait qu'à posséder un pouce comme les autres! En lui faisant faire cavalier seul, on obtient deux résultats d'importance :

1° On reste d'accord avec soi-même en respectant les principes directeurs estimés justes et nécessaires.

2° On écarte toute chance d'erreur dans l'identification.

Evidemment, le *sanderling* a le bec mou comme les autres bécasseaux, il se mêle à eux, mais ce ne sont pas là des titres suffisants à une place dans une famille.

Ces titres ont été étroitement déterminés. Ils vous manquent? Il faut aller ailleurs! C'est ce que le *sanderling* a fait en venant ici.

Le Sanderling des sables.

(*Calidris arenaria*)

Nom populaire. — Alouette de mer.

Taille. — 0 m. 17.

Habitat. — Nord de l'Europe. Midi, l'hiver.

Description :

BEC : droit, de la longueur de la tête, environ 0,025; légèrement renflé à l'extrémité, noir.



FIG. 263. — LE SANDERLING DES SABLES en tenue d'*hiver*. L'été, la tête est plus foncée et la poitrine marquée de taches brunes et noires.
(Voir fig. 255.)

YEUX : iris noir.
TÊTE : grivelée de roux et de blanc.
COU : idem.
DOS : tacheté de noir et de blanc-roussâtre.
AILES : brun et blanc avec les rémiges noires.
VENTRE : blanc, avec quelques taches noires à la poitrine.
QUEUE : brune au-dessus, blanche en dessous.
PATTES : noires.
DOIGTS : trois doigts noirs non palmés et *pas de pouce*.
FEMELLE : semblable, un peu plus rousse.
JEUNES : ont la poitrine roussâtre.

L'*hiver,* le noir des dessus tourne au brun, le blanc gagne en proportion, les dessous blanc pur.

Nourriture. — Insectes, petits vers, larves.

Nidification. — Pond en mai 3 ou 4 œufs gris-verdâtre.

Migrations. — Passe comme les autres bécasseaux en avril-mai, repasse fin juillet-août et séjourne assez longtemps sur nos côtes Nord-Ouest.

Chasse. — C'est un oiseau peu farouche et même facile à approcher, sans précautions. On le trouve le plus souvent au bord du flot ou parmi les herbes que laisse derrière elle la marée. Plomb n° 9 ou 10.

Remarques particulières. — Chair comestible.



OISEAUX
hors Classification.

Sont rangés sous ce titre des oiseaux qu'on peut rencontrer dans les marais ou au bord de la mer, mais qui sont ou **très rares,** *ou peu* "aquatiques" *au sens littéral du mot comme le Martin-pêcheur.*

L'ALBATROS
LA DEMOISELLE DE NUMIDIE
LA FRÉGATE
LA PAGOPHILE BLANCHE
LE MARTIN-PÊCHEUR

L'Albatros.

(*Diomedea exulans*)

Les *albatros* appartiennent à la faune de l'hémisphère austral et c'est ce qui fait leur extrême rareté sur nos côtes. Mais enfin quelques captures semblent authentiques pour la France, près de Dieppe et sur l'Escault, en Belgique. Comme tous les voiliers puissants et qui peuvent se reposer sur l'eau, les albatros sont susceptibles de traverser des océans. Ils suivent les vaisseaux et s'en approchent très près d'autant que leur vol ne s'élève jamais beaucoup.

L'*albatros hurleur* (*Diomedea exulans*) que nous représentons ici, est le plus grand de la famille. Chez l'adulte, le dessus du corps est blanc, zébré de fines lignes noires zigzagantes. Le dessous du corps, comme le cou et la tête, est blanc. Le bec est jaune entièrement. Les narines débouchent sur les côtés du bec en légère saillie. Chez les jeunes, le blanc est remplacé par du brun, ce qui est une règle générale chez les oiseaux de mer, blancs, en plumage d'adultes. Les ailes sont noires en grande partie et mesurent trois mètres d'envergure. Les pieds complètement palmés *ne comportent pas de pouce*. Le cri de l'albatros est un cri rauque, intermédiaire entre celui du corbeau et le bêlement du mouton.

L'albatros plonge. Il se fait aisément prendre à l'hameçon et c'est là un des passe-temps favoris de beaucoup d'hommes d'équipage des navires à voiles.



FIG. 264. — L'ALBATROS HURLEUR.

L'*albatros à sourcil noir* (tache foncée en avant et en arrière de l'œil) n'a jamais été capturé en France. C'est le *Diomedea mélanophrys*, de BOIE. A ce titre, nous n'avons qu'à le mentionner.

Dans l'île de *Laysan*, au-dessus du Tropique du Cancer et au Nord-Ouest des îles *Hawaï*, on fait une énorme récolte d'œufs d'albatros.

La Demoiselle de Numidie.

(*Anthropoïdes virgo*)

Ce gracieux oiseau aurait été capturé certainement une fois dans l'*Allier* et peut-être une fois dans la *Somme* (BRAZIL). Il habite le sud-est de l'Europe, une partie de l'Afrique et de l'Asie. La tonalité générale du plumage est gris-fer. Le front, les côtés de la tête, le devant du cou, les grandes pennes de l'aile sont noires. Derrière l'œil naissent deux gracieuses touffes de longues plumes fines et blanches. Le bec est brun, les pattes sont noires. Il existe une *demi palmature externe* comme chez les hérons, mais à l'inverse de ce que l'on constate chez ces derniers, le pouce est court. Cette famille ne comprend qu'une espèce. Elle serait à ranger dans notre Classification à côté des *grues* : Demi-palmée à petit pouce, bec de la longueur de la tête environ, droit et pointu.

« On a donné à ce bel oiseau, dit Buffon, le nom de *demoiselle* à cause de son élé-
« élégance, de sa parure et des gestes mimes qu'on lui voit affecter ; cette demoiselle-oiseau « s'incline, en effet, par plusieurs révérences ; elle se donne bon air en marchant avec une sorte « d'ostentation et souvent elle « saute et bondit par gaîté « comme si elle voulait danser. « Ce penchant dont nous avons « déjà remarqué quelque chose « dans la grue se montre si évi- « demment ici que depuis plus « de deux mille ans les auteurs « qui ont parlé de cet oiseau « de Numidie, l'ont toujours « indiqué ou reconnu par cette « imitation singulière des ges- « tes mimes. *Aristote* l'appelle « l'acteur ou le comédien. *Pline* « le danseur et le baladin et « *Plutarque* fait mention de ses « jeux et de son adresse. Il « prétend même que cet instinct « scénique s'étend jusqu'à l'imi- « tation des actions du moment. « *Xénophon*, dans Athénée, en « paraît persuadé lorsqu'il rap- « porte la manière de prendre « ces oiseaux : « Les chasseurs, « dit-il, se frottent les yeux en « leur présence avec de l'eau « qu'ils ont mis dans des va- « ses ; ensuite ils les remplis- « sent de glu et s'éloignent : « l'oiseau vient s'en frotter les « yeux et les pattes à l'exem- « ple des chasseurs. Aussi Athé- « née, dans cet endroit l'ap- « pelle-t-il le *copiste de l'hom-* « *me* (*Anthropoïde*) et si cet « oiseau a pris de ce modèle « quelque faible talent, il pa- « raît aussi avoir pris ses dé- « fauts, car il a de la vanité, « il aime à s'étaler, il cherche à se donner en spectacle et se met en jeu dès qu'on le regarde ; « il semble préférer le plaisir de se montrer à celui de manger et suivre quand on le quitte « pour solliciter encore un coup d'œil. Ce sont les remarques de MM. de l'Académie des « Sciences sur la *demoiselle de Numidie*. »



Fig. 265. — La demoiselle de Numidie.

Buffon estimait qu'il ne serait pas impossible d'habituer cet oiseau à notre climat, de le naturaliser dans nos basses-cours et même d'en établir la race, car dans la ménagerie du Roi ces oiseaux se reproduisaient et vivaient vingt-quatre ans.

La Frégate.

(*Fregata aquila*)

Cet oiseau, à la livrée sombre, uniformément noir-brun, avec son bec long, fin, terminé par un fort crochet acéré, et sa plaque du devant du cou dénudée, soit rouge, soit jaunâtre, a un aspect général d'oiseau de proie féroce. Les ailes sont très longues, la queue encore plus longue et fourchue avec des pattes très basses terminées par des pieds aux doigts allongés, le médian dépassant notablement les deux doigts externes. Ils sont réunis par des palmes échancrées qui font penser au pied des *guifettes,* avec cette différence que le pouce est aussi palmé.



FIG. 266. — LA FRÉGATE.

Leur vol donne l'impression d'une puissance incomparable.

Elles poursuivent les *fous de Bassan* pour s'emparer de leurs dégurgitations.

Leur nid qui ne contient qu'un seul œuf est construit parfois dans les arbres, dans les buissons peu élevés ou même dans les falaises. Au moment de la reproduction, le mâle a la peau dénudée du cou qui se développe et revêt une teinte écarlate.

Ce sont des oiseaux très communs sous les Tropiques, où ils font une chasse ardente aux poissons volants, se servant du bec et des griffes. On les rencontre en mer très loin des terres et comme elles ne se posent pas sur l'eau, la longueur de leurs ailes les empêchant de reprendre leur essor, on en conclut qu'elles peuvent voler nuit et jour et parcourir sans arrêt plusieurs centaines de lieues.

La Pagophile blanche.

(*Pagophila éburnea*)

A première vue ce bel oiseau semblerait devoir prendre place parmi les *goëlands.* Il en a l'aspect général et se nomme encore « *goëland sénateur* » à cause, paraît-il, de sa démarche grave, alors que son nom savant semble simplement signifier que c'est un ami du froid (*pagos* et *philos*). On l'appelle aussi *goëland blanc du Spitzberg.* Pourtant deux signes fixes le rejettent hors de la Division des goëlands. 1° Ses palmures qui au lieu d'être à bord droit comme

celles du goëland sont échancrées à la manière des *sternes*. 2° Ses cuisses emplumées jusqu'à l'articulation de la jambe, alors que les goëlands n'ont de plumes que jusqu'à mi-cuisse.

C'est du reste un oiseau très rare dans notre pays et surtout un habitant des régions arctiques. Comme le goëland *bourgmestre* et le goëland *leucoptère*, eux aussi habitants du pôle, elle est *complètement blanche*, sauf l'extrémité de la queue qui est d'un noir sale.

L'iris est brun, les paupières rouges, le bec jaunâtre avec la pointe rouge. C'est surtout un oiseau du large, *même dans les mers arctiques*, et il n'approche du Groenland que par les grands froids. On n'a de chances de le rencontrer chez nous qu'en mer et encore par les hivers très rigoureux, ce qui constitue une capture très improbable.



Fig. 267. — La pagophile blanche a comme caractéristiques : les palmures échancrées, — les jambes emplumées jusqu'aux tarses, — l'extrémité de la queue noir sale alors que tout le plumage est blanc.

Les jeunes sont, — comme tous ceux des oiseaux blancs à l'état adulte, — d'une teinte grisâtre avec un peu de noir à l'extrémité des rémiges, sur le dos et les ailes. Leur bec est noir et devient jaune par les progrès de l'âge.

Le Martin-Pêcheur.

(*Alcedo ispida*)

Ce petit bijou est assez répandu le long des berges, dans les marais. Très commun dans les pays chauds, comme la vivacité de ses couleurs le fait supposer, il est pourtant sédentaire chez nous. C'est un joli mélange de vert brillant sur le dos avec des taches de même couleur sur les ailes qui sont roux foncé. Le cou est blanc devant, le front comme les ailes, le bec long et aigu.

Pas de palmure. Le doigt externe en partie soudé au médian sur la longueur de deux phalanges, le doigt interne sur la longueur d'une seule phalange. Les ongles sont longs et acérés.

Cet animal se nourrit d'insectes aquatiques, de crustacés, de petits poissons qu'il guette perché sur une branche. Il choisit volontiers un trou de rat inhabité pour placer son nid au fond du tunnel, ou les racines d'un vieil arbre, parfois le nid abandonné de l'hirondelle de rivage. C'est un animal assez farouche et assez dur à tuer. Plomb n° 9. Chair immangeable.

Note. — La femelle étant semblable au mâle cherche à cacher son nid et à se cacher elle-même pour couver. C'est une règle générale, comme nous l'avons dit pour les *tadornes*, que ce souci, pour les femelles qui n'ont pas un plumage s'harmonisant avec le milieu, de dissimuler leur nid au plus profond d'abris naturels.



Fig. 268. — Le martin-pêcheur.



Ultima Verba.

Pouvons-nous avoir la sotte prétention d'avoir parfaitement accompli le travail que nous nous étions tracé. Certes non. Les imperfections sont inhérentes aux œuvres des humains les plus grands et ceci doit appeler l'indulgence sur les humbles. Si cet ensemble apparait assez clair, assez précis, assez complet, on lui pardonnera tout ce qu'il peut comporter de faiblesse par ailleurs.

Faire aimer et admirer ces merveilleuses créatures que sont les oiseaux, grandir la chasse en la rendant plus scientifique et par conséquent plus utile à la Science, plus discrète aussi, n'y avait-il pas là de quoi tenter la plume d'un « homme de la nature » ?...

L'ornithologie se traîne en France, n'y fait ni progrès, ni prosélytes... tenez! voici un alphabet, épelons ensemble!

Ne jetez jamais dédaigneusement une victime. Si elle n'est pas destinée à garnir votre estomac, qu'elle meuble votre cerveau : si c'est un migrateur, notez l'heure de la capture, le jour, l'année, l'état du plumage, le sexe, le contenu de l'estomac, les conditions atmosphériques. Communiquez vos observations à nos journaux spéciaux, soit de chasse pure, soit d'ornithologie (1), que rien ne soit perdu.

Comme le chasseur de papillons, d'insectes, si vous désirez conserver en bon état une de vos captures, vous prendrez dans votre carnier quelques menus accessoires :

1° Du *papier* assez résistant pour envelopper vos victimes précieuses. Roulez ce papier en cornet et descendez l'oiseau avec précaution pour ne pas rebrousser les plumes, la tête la première.

2° De l'*ouate hydrophile* dont l'utilisation est précieuse pour arrêter une hémorrhagie qui tache les plumes. Tamponner et laisser l'ouate en place. L'ouate est indispensable pour empêcher les dégurgitations, si fréquentes chez l'oiseau mort, de maculer le plumage autour du bec. Pour éviter cet ennui, difficilement réparable, un bon tampon enfoncé dans la gorge et laissé jusqu'au moment de la préparation de l'oiseau est une précaution qu'il faut toujours prendre.

3° Du *plâtre* dans un étui métallique est très utile quand un oiseau est tombé à l'eau ou mouillé par la pluie. En le saupoudrant de plâtre, il sèche très vite et la plume reste peu altérée.

4° Enfin, un flacon de *chloroforme* est un luxe délicat pour achever, sans douleur, les blessés. On les enroule dans une feuille de papier, on les entoure, au-dessus, de ficelle si c'est nécessaire pour les empêcher de se débattre. Lorsque l'immobilité est obtenue, on applique sur les narines un tampon imbibé de chloroforme que l'on recouvre d'un cornet de papier maintenu clos autour de la tête. Une minute à peine suffit à obtenir une mort douce. Ce procédé est préférable à celui qui consiste à enfoncer, soit une aiguille, soit une plume, à la base du crâne pour dilacérer la matière cérébrale. On détermine ainsi une violente défense de l'animal et un écoulement de sang qui tache la nuque. Frapper la tête de l'oiseau sur un corps qui fait éclater la boîte crânienne et rend la naturalisation difficile est une pratique à réprouver dans la chasse scientifique.

1° *Revue française d'Ornithologie scientifique et pratique*. A. Ménegaux, directeur, 55, rue de Buffon, Paris (5e).

Je terminerai par une prière adressée à mes lecteurs :

C'est le fait, pour l'homme, d'avoir pu échanger ses idées et les transmettre, qui a constitué la base des progrès humains. Tous ceux que rapproche une passion commune se doivent « aide et assistance » dans un intérêt général immédiat et d'avenir. Je recevrai avec reconnaissance toutes les communications, soit cynégétiques, soit ornithologiques qui me seront adressées avec la ferme intention et le vif désir d'en faire profiter notre grande famille.

A tous ceux sur la table desquels va traîner ce livre, entre la cartouchière et le fusil, je demande encore d'être des chasseurs discrets, de ne se livrer jamais à des tueries inutiles, exagérées, qui amèneraient fatalement la ruine d'un sport noble entre tous par droit d'ancienneté. Que la disparition du PINGOUIN BRACHYPTÈRE (*alca impennis*) au siècle dernier soit pour eux beaucoup plus qu'un fait divers insignifiant, mais une grande leçon. L'homme peut détruire quleques individus, la destruction est une loi de nature, mais il ne doit pas faire disparaître les *espèces*. Là est le crime ! Certes dans la disparition du grand pingouin, les véritables chasseurs ne sont pas les coupables. Cet oiseau fut la victime de son peu de sauvagerie, de ses faibles moyens de défense sur terre, de l'incroyable rage de destruction de pêcheurs qui abordaient ses lieux de nidification et « tapaient dans le tas » à coups de bâton ! Mais d'autres espèces souffrent, désertent, pour fuir l'homme comme le roi des fléaux ! Par tous les moyens en notre pouvoir luttons contre les dénichages, la consommation ou la destruction des œufs. Donnons le grand exemple du Respect et de la Modération.

Toutes les maternités doivent être sacrées.

Evitons les démolitions sauvages et systématiques, en un mot, et c'est sur cette pensée que je tiens à terminer :

Tempérons les vieux levains d'une passion ancestrale des délicatesses d'une réelle Civilisation...



MODERNE IMPRIMERIE, 37, RUE GANDON, PARIS

